

ČESKOSLOVENSKÁ AKADEMIE VĚD
SLOVANSKÝ ÚSTAV

BYZANTINOSLAVICA

XIX

1



Реданция журнала
„Византийский Временник“

PRAGUE 1958

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению

International Journal of Byzantine Studies

Revue internationale des études byzantines

*publiée par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences,
Prague I, Valentinská 1*

PRAGUE 1958

XIX^e ANNEE

*révisée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par*

BOHUSLAV HAVRÁNEK et ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant.

B. Havránek,

membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction:

B. Zástěrová,

chargée de recherches à l'Institut Slave

Paraît deux fois par an, en volume de 12,5 feuilles de tirage

Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction aux rédacteurs:

M. B. Havránek, Prague I, Valentinská 1. — M. A. Dostál, Prague XVI, Zborovská 24.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie 50,- Kčs. Etranger: \$ 5,30 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays)

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement dans la Librairie de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague II, Vodičkova 40. La diffusion à l'étranger est assurée par Artia Entreprise du commerce extérieur pour l'importation et l'exportation d'articles culturels, Praha II, Smečky 30

LES SILENCES D'ANNE COMNÈNE

ou

CE QUE N' A PAS DIT L' ALEXIADÉ

Anne Comnène s'est engagée dans l'*Alexiade* à faire oeuvre d'historien et à dire toute la vérité, même et surtout quand il s'agit de son père, le basileus Alexis I, *puisque 'il est le sujet du livre.*¹

Or, Louis Bréhier, après avoir rendu hommage à l'information si étendue d'Anne Comnène et à la valeur de son histoire en général, ajoute : « Cependant, malgré les déclarations retentissantes de sa préface, elle n'a pas la moindre impartialité et, si l'éloge perpétuel qu'elle fait de son père est en grande partie juste, elle passe sous silence tout ce qui regarde son frère, en particulier les intrigues auxquelles elle se livrait pour le priver du trône, pendant l'agonie de leur père. »²

Comment Anne Comnène a tenu ses engagements, c'est ce que nous allons essayer d'examiner à propos de quelques points saillants.

La question est d'autant plus intéressante qu'un chroniqueur, contemporain de notre historienne, Jean Zonaras, haut fonctionnaire impérial et par conséquent bien placé pour juger, a dans son oeuvre utilisé, mais aussi rectifié ou complété, l'ouvrage d'Anne Comnène sur les questions qui vont nous occuper.³

Nous confronterons donc les deux manières de voir dont la divergence est déjà significative. Nous pourrions même recourir à un troisième écrivain, qui vécut du milieu du XII^e s. jusque dans les premières décades du XIII^e, Nicétas Choniates Acominatos, ancien fonctionnaire lui aussi. Il rédigea une courte histoire de Jean Comnène, et ses récits, sa connaissance des intrigues dans la famille impériale, seront pour nous des indications utiles.⁴ Du reste, il a soin d'avertir qu'il ne peut écrire sur les premiers Comnènes que par ouï-dire. Ceci est d'autant plus en faveur de sa véracité que, vivant après les événements racontés, il n'a aucun intérêt à les déformer ou à les inter-

Sigles. — A l. = Anne Comnène, *Alexiade*, éd. B. Leib, dans la Coll. byz. G. Budé, 3 vol. Paris, Belles Lettres, 1937—1946.

B r. = Nicéphore Bryenne, *Histoire*, éd. A. Meineke, C. S. H. B. Bonn, 1836; Migne, P. G., t. CXXVII.

Z o n. = Jean Zonaras, *Epitomé*, éd. Büttner-Wobst, dans le Corpus script. hist. byz. Bonn, 1897, et Migne, P. G., t. CXXXV.

¹ A l. I 16,9; XIV 7,3.

² L. Bréhier, *Le Monde Byzantin* III, 352.

³ F. Chalandon, *Essai sur le règne d'Alexis I Comnène*, XXII—XXIII.

⁴ F. Chalandon, *Jean II et Manuel I Comnène*, XXII—XXVI.

prêter de façon partisane. A le lire, on voit qu'il connaît Zonaras: il le développe ou le complète.⁵

Au début de l'*Alexiade*, les deux frères Alexis et Isaac Comnène sont présentés comme acculés malgré eux à la révolte. La cause en est l'hostilité des ministres favoris du basileus Nicéphore Botaniatès: Borile et Germain. Ils patientent encore un moment, tout en pourvoyant à leur sécurité et en faisant des préparatifs secrets.⁶ Le moment venu, leur plan s'exécute judicieusement et ponctuellement;⁷ les hommes passent à l'offensive, les femmes courent à leur refuge.

Cependant Anne Dalassène, leur mère, répond aux envoyés de l'empereur que ses fils sont des sujets loyaux; mais quand ils ont appris que des ennemis, jaloux et haineux, voulaient les aveugler, ils ont été contraints de fuir non comme des rebelles, mais comme des serviteurs fidèles.⁸ Ces paroles ne laissent pas de nous étonner, étant donné la suite des événements dans l'*Alexiade* même: les Comnènes ne se mettent pas seulement à l'abri de la malveillance; positivement, ils font acte de rébellion. Ils entreprennent un coup d'état qu'ils ont soigneusement préparé avec leurs partisans. Alexis, bien que le cadet de son frère Isaac, se laissera chausser de la pourpre impériale et acclamer autocrator par l'armée.⁹ Il appartient à la catégorie des généraux byzantins qui, depuis Romain Diogène, ne cessent d'essayer des *pronunciamientos*. Le sien réussit.

Depuis longtemps, paraît-il, Isaac et Alexis Comnène nourrissaient l'ambition du pouvoir.¹⁰ A cela rien d'étonnant, quand on sait par Nicéphore Bryenne le mécontentement violent de leur mère, Anne Dalassène, lorsque son époux, Jean Comnène, refusa la couronne que lui offrait au moment d'abdiquer le basileus Isaac Comnène, son frère. Cette femme vit là un acte de faiblesse, en même temps qu'une injustice à l'égard de ses fils, ainsi dépossédés d'un trône auquel elle aspirait pour eux. Aussi ne cessa-t-elle de les élever dans la perspective de la revendication et de la restauration de leurs droits à l'Empire. Si Alexis fut acclamé de préférence à l'aîné, ce fut en raison de ses talents plus brillants et grâce à la propagande de son entourage. Aussi bien, Isaac eut-il l'intelligence de ne pas trop s'en aigrir ni s'en formaliser.¹¹

La préface de Nicéphore Bryenne, gendre du basileus,¹² trahit la gêne de l'historiographe officiel. Alexis se serait révolté contre Botaniatès comme

⁵ Jean Cinnamos, dans sa vie de Jean II Comnène, n'a rien dit des faits qui nous occupent ici.

⁶ Al. II 4,2.

⁷ Al. II 4,5—6.

⁸ Al. II 5,5.

⁹ Al. II 5—7.

¹⁰ Zon. XVIII 20.

¹¹ Br. I 4—5.

¹² Trad. H. Grégoire, *Byzantion* XXIII (1953) 474.

un redresseur de torts, afin de rétablir dans ses droits le jeune Constantin Porphyrogénète, fils de Michel VII, et, en tout cas, afin de ne pas permettre à l'usurpateur de jouir du fruit de ses forfaits. Ce dernier correctif est intentionnel, car Alexis Comnène ne tarda pas à déposséder à son tour l'enfant et sa mère, Marie d'Alanie.¹³

Nicéphore Bryenne feint d'ignorer ce déni de justice; il ajoute que Jean Comnène, fils d'Alexis, succéda normalement, sans contestation, à son père,¹⁴ comme le plus digne de régner, puisque le jeune Constantin, son futur beau-frère, était mort. Cet historien affirme nettement le droit tel qu'il le voit pour les besoins de la cause: celui d'Alexis, comme héritier de l'empereur Isaac Comnène,¹⁵ et celui de Constantin Doucas comme héritier de Michel VII, injustement dépossédé: « Ceux qui ne pensaient pas ainsi, et qui n'aidèrent pas le Comnène ou le Doucas,—car c'est la même chose—à se rétablir en possession de son héritage, mais au contraire s'opposèrent à tous deux sans se hâter de déposer les armes » méritent d'être châtiés.¹⁶

Comment juger alors la révolte des Comnènes? Un coup monté, d'après Zonaras; une réparation du droit lésé, d'après Nicéphore Bryenne. Bref, ce n'est plus à l'égard de Nicéphore Botaniatès le loyalisme éprouvé dont l'Alexiade s'efforçait de nous persuader au commencement.

Maintenant Alexis et ses partisans sont maîtres de la capitale. Anne Comnène et Zonaras s'accordent à déplorer les excès auxquels se livra une soldatesque déchaînée,¹⁷ et à dénoncer la confusion qui rendit un moment l'issue incertaine. Mais la première tient avec insistance à présenter son père et son oncle comme des victimes qui n'ont pas cherché à comploter contre Botaniatès. Quand celui-ci fait proposer à Alexis un compromis, suivant lequel il l'adopterait et lui laisserait exercer seul tout le pouvoir, Anne parle de l'accueil favorable des siens à cette proposition. Il faut que le César Jean Doucas intervienne énergiquement pour imposer une fin de non-recevoir.¹⁸

Cependant, à cette nouvelle étape, Zonaras intervient encore. Il rapporte que les Comnènes, à peine eurent-ils mis le pied sur le trône, abrogèrent par simple décret, selon le mode dictatorial, quantité d'actes de Botaniatès.¹⁹ Voilà qui semble confirmer la préméditation du coup d'état.

Il fallait maintenant donner immédiatement des gages à des affidés ou s'en concilier d'autres. Cette révolution était une affaire de coterie comme celles qui l'avaient précédée: coterie militaire, ou coterie civile. Cette fois

¹³ V. B. Leib, *Un basileus ignoré: Constantin Doucas (v. 1074—1094)*. Byzantinoslavica XVII (1956) 341—359.

¹⁴ En prescendant de son cas personnel; voir plus loin.

¹⁵ Abstraction faite de la renonciation de son père Jean Comnène.

¹⁶ Br. loc. cit.; trad. H. Grégoire, op. cit., 474.

¹⁷ Al. II 10,4; Zon. XVIII 20.

¹⁸ Al. II 12,2—3.

¹⁹ Zon. XVIII 21.

l'armée l'emportait. Mais il s'agissait d'acquitter la dette et de tenir les promesses. Comme, au même moment, le nouveau gouvernement eut à faire face aux Normands qui envahissaient victorieux le territoire de l'empire, Alexis dut aussitôt s'occuper de trouver des alliés, et par conséquent de l'argent pour les payer. « Or, écrit Anne Comnène, il ne restait plus rien dans le trésor impérial qui avait été dilapidé par Nicéphore Botaniatès au point qu'on pouvait en laisser les portes ouvertes. »²⁰

Zonaras présente les faits autrement. Les rentrées d'argent, provenant des impôts et des prestations demandés aux citoyens pour le bien public, furent aussitôt dépensées par Alexis en prodigalités à l'avantage de sa famille, frères ou proches, et de ses partisans.²¹ Il s'agissait en effet de financer les revenus et pensions alloués aux nouvelles dignités auliques, créées pour honorer certains privilégiés et les avantager.²²

Que faire? L'Alexiade parle de contributions volontaires demandées aux membres de la famille impériale, et de saisie d'objets ecclésiastiques.²³ Zonaras écrit que le basileus, à court d'expédient, non seulement supprima les donations annuelles faites traditionnellement aux fonctionnaires, mais saisit arbitrairement les fortunes des sénateurs.²⁴ Alexis appartenant à la caste militaire, les civils passaient pour lui au second plan. Ceci explique l'hostilité et les complots auxquels prirent part des membres du sénat: la sanction la plus commune et la plus avantageuse pour le trésor fut la confiscation des biens.

N'oublions pas, cependant, que Zonaras était un fonctionnaire, donc du parti des mécontents; il devait être par conséquent enclin à juger sans bienveillance un souverain qui négligeait ses intérêts. Le patriarche Cosmas lui-même réprouvait le gouvernement d'Alexis, et, désespérant de l'amender, préféra abdiquer.²⁵ Pourtant le nouvel empereur avait essayé de le fléchir en comparaisant devant lui comme un accusé et en faisant une pénitence publique pour le sac de la ville.²⁶ Dans l'Alexiade, il est vrai, le départ de Cosmas est donné comme un compromis, conclu pour décider du couronnement de la basilissa Irène.²⁷

Les soucis financiers du basileus, loin de diminuer, s'aggravèrent: danger normand persistant, menace turque, défection de la Crète et de Chypre, etc. Il en fut ainsi jusqu'à la fin du règne, et le besoin d'argent harcelait l'empereur. Anne Comnène ne dit rien à ce propos qui puisse faire incriminer son père; mais Zonaras accuse de nouveau.²⁸ Alexis, en mal de ressources,

²⁰ Al. V 1,4.

²¹ Zon. XVIII 21.

²² Al. III 4,1—3.

²³ Al. V 1—2.

²⁴ Zon. XVIII 21.

²⁵ Zon. XVIII 21.

²⁶ Al. III 5.

²⁷ Al. III 2,7.

²⁸ Zon. XVIII 22.

recourut à l'arbitraire. Des gens, simplement soupçonnés, sans être autrement coupables, furent alors traduits en jugement afin que leurs biens pussent être confisqués. Des contrôleurs des finances s'en allèrent partout dresser le cadastre et établir le revenu des propriétés. On créa de nouveaux impôts et on inventa des modes de vexations divers au préjudice des contribuables. Les donations en faveur des sanctuaires furent saisies.

Le basileus Alexis avait trouvé la monnaie altérée par ses prédécesseurs. Il imposa des nomismata en cuivre dont il se servit pour les paiements de l'État, tandis qu'il exigeait le versement des impôts en pièces d'or. Cependant il acceptait parfois aussi de la monnaie de cuivre ou d'or pâle.²⁹ Il finit par manquer également de cuivre et fit de nouvelles pièces encore plus dévaluées. Bref, comme les gouvernements en temps de crise financière, il mit en cours des monnaies d'un titre inférieur. De tout cela, Anne Comnène ne souffle pas mot dans son livre.

Une question délicate est celle des mariages dans la famille impériale. L'Alexiade n'y fait que des allusions; Zonaras est plus complet. Grégoire Gabras, le fils du fameux Théodore Gabras, fut, encore adolescent, fiancé à une soeur d'Anne Comnène, dont celle-ci tait le nom. Zonaras y supplée: il s'agit de Marie. Mais, sous prétexte d'affinité, l'union projetée fut rompue. En réalité le malheureux jeune homme était traité en otage à la cour d'Alexis, et l'on comprend qu'il n'ait guère prisé cette préparation au mariage.³⁰ Finalement, Marie épousa le panhypersébaste Nicéphore, le fils d'Euphorbenos Catacalon.³¹

Eudocie s'était également mariée: sa soeur Anne, tout en la nommant,³² ne parle pas de son union malheureuse avec Constantin Iasitas. Cet homme, nous apprend Zonaras, ne traitait pas son épouse en fille d'empereur; il offensa même à plusieurs reprises la basilissa Irène, qui chassa du palais ce gendre mal élevé après avoir fait couper les cheveux et revêtir l'habit monastique à sa fille.³³ Ceci explique pourquoi, à propos d'Italos, Anne Comnène parle avec mépris de ses disciples, en particulier de Iasitas qui fréquentait le palais et qui, jouant à l'intellectuel, colportait des idées malsaines et extravagantes.³⁴

Mais elle ne dit rien de sa troisième soeur, Théodora. C'est encore Zonaras qui révèle son mariage avec un jeune homme, bien de sa personne, mais de naissance peu illustre.³⁵ Il s'agirait, d'après une note de Ducange à ce propos, de Constantin Ange, que le basileus Alexis fit panhypersébaste

²⁹ Moitié d'or; v. F. Chalandon, *Alexis I*, 304—305.

³⁰ Al. VIII 9.

³¹ Al. X 3,5; Zon. XVIII 22.

³² Al. XV 11,14.

³³ Zon. XVIII 22.

³⁴ Al. V 9,2.

³⁵ Zon., *ibid.*

également. Sans doute Anne ne se jugeait guère flattée du côté de ses soeurs et elle est restée discrète ou silencieuse.

Il en va autrement de sa grand'mère, à laquelle elle a consacré dans son histoire des chapitres entiers d'éloge.³⁶ Nicéphore Bryenne et son épouse la dépeignent comme une femme de tête, énergique, et ambitieuse pour ses fils. En quelques lignes, Zonaras semble vouloir remettre les choses au point.³⁷ Anne Dalassène, la mère d'Alexis, assura longtemps le gouvernement de l'État, qui lui avait été confié par un chrysobulle de son fils. Aussi la rend-on généralement responsable des vexations dont souffrirent les citoyens. Le basileus lui-même en vint à trouver mauvais de n'être souverain que de nom. Cependant, par respect pour sa mère, il n'osait lui reprendre l'autorité. Mais quand elle s'aperçut du mécontentement de son fils, afin de ne pas être obligée de se retirer contrainte, elle remit complètement le pouvoir à Alexis, quitta le palais et s'en alla au monastère du Pantepopte qu'elle avait fondé. Elle y vécut quelques années encore, entourée d'honneurs, et mourut à un âge avancé.

Bref, ce fut une femme austère, qui portait l'habit monastique au moment de la révolution de ses fils et qui le garda au palais.³⁸ Dure à elle-même et dure aux autres, sa vie n'avait été qu'une lutte perpétuelle : vexations, exils, réclusions, démarches ; tout cela, afin de protéger ses enfants et de les faire accéder coûte que coûte à la succession de leur oncle, l'empereur Isaac Comnène.³⁹ Les correctifs de Zonaras permettent de réaliser mieux la physionomie de ces femmes qui, dans l'Empire de Byzance, furent des personnages politiques. Anne Dalassène explique la formation des Comnènes et la personnalité de sa petite-fille, pour qui elle fut un idéal à atteindre. Peu s'en fallut, nous allons le voir, qu'elle y réussît.

Anne est aussi fort élogieuse pour sa mère ; l'union de ses parents est, à l'en croire, sans ombre aucune. Seules, les mauvaises langues ont essayé, mais en vain, de mettre en doute cette bonne harmonie.⁴⁰ Nous ne serons pas surpris que l'Alexiade ait été fort discrète sur les drames de famille. Mais certains détails de la conduite d'Alexis, laissés sans explication, trouvent un sens quand on se reporte à la chronique de Zonaras.

Irène et Alexis, après la prise de Constantinople par les révoltés, vécurent d'abord séparés.⁴¹ Le nouveau basileus habita le grand palais où demeuraient la basilissa Marie d'Alanie et son fils Constantin Doucas. Il fut couronné seul, sans sa femme, et il fallut en quelque sorte lui forcer la main pour que celle-ci jouisse à son tour du même honneur. C'est, explique Zon-

³⁶ Al. III 6—8.

³⁷ Zon. XVIII 24.

³⁸ Zon. XVIII 21 ; Al. III 8.

³⁹ Br. I 12 et 22 ; II 1 et 3.

⁴⁰ Al. III 3 ; XII 3.

⁴¹ Al. III 1—2.

ras,⁴² que le basileus Alexis ne ressentit au début qu'indifférence à l'égard de sa jeune épouse : il n'éprouvait pour elle ni aversion ni amour. Il menait alors une vie assez légère, et ses infidélités affectaient profondément la pauvre Augusta, ulcérée de jalousie. Cependant, avec l'âge, les passions s'apaisèrent, et l'autocrator se rangea. Alors, il se tourna vers l'impératrice, qui devint son seul amour, au point de ne plus pouvoir se passer d'elle.

De ce jour date l'emprise d'Irène sur Alexis, emprise qui grandit encore quand le basileus commença à souffrir des pieds et à ne plus pouvoir marcher que difficilement. Tandis que la maladie l'obligeait à rester étendu, la basilissa donnait les ordres, que son mari ratifiait. Peu à peu, elle s'imagina qu'elle exercerait un jour la régence dans l'Empire, comme l'avait fait sa belle-mère Anne Dalassène : lorsque son mari serait mort, Jean, l'héritier du pouvoir, devrait lui demeurer également soumis.

Ici commence le drame, car Jean ne l'entendait pas ainsi. Désormais, ce fut la lutte ouverte entre la mère et le fils. Aussi bien, dans son histoire, Anne ne parle-t-elle de son frère que pour signaler froidement sa naissance et faire soupçonner une conduite indigne à la mort d'Alexis.⁴³ Zonaras supplée à ces silences.

La perspective d'une tutelle ne souriait nullement à Jean ; il avait été couronné dès sa naissance et était marié à la fille du roi de Hongrie. De plus il avait des raisons d'être inquiet, car il connaissait la préférence marquée de sa mère pour Anne, sa fille aînée, et pour le mari de celle-ci, le César Nicéphore Bryenne. Il avait vraiment peur de perdre l'Empire, et même la vie.

Obligé de se défendre, il chercha des appuis dans son proche entourage et dans le peuple : près des uns et des autres, il dénonça sa disgrâce et rappela les serments. La plupart s'engagèrent à ne pas reconnaître d'autre souverain que lui après la mort du basileus Alexis, et certains jurèrent de lui prêter main forte au besoin. La basilissa irritée n'ignorait pas ces agissements. Elle s'efforça d'isoler son fils, de l'entourer d'espions et de le faire suivre par sa police. Mais lui, poursuivait sa campagne de propagande en s'appuyant sur ses partisans, entre autres le César Isaac, son plus jeune frère, tandis que le sébastocrator Andronic lui demeurait hostile.⁴⁴

Nicétas Choniates ajoute⁴⁵ que Jean était perpétuellement décrié auprès d'Alexis par sa mère Irène comme un sujet volage et fantasque, comme un taré dont le basileus devait se défier. Celui-ci laissait dire. Une fois pourtant, il ne put s'empêcher de répartir, très finement et gentiment, que l'on n'avait jamais encore vu un empereur de Byzance déshériter un fils capable de régner au profit d'un gendre. Là dessus, il engagea sa femme à juger sans parti pris et avec plus de compréhension.

Certes, le César Nicéphore Bryenne, le mari d'Anne Comnène, jouissait

⁴² Zon. XVIII 24.

⁴³ Al. VI 8,4—5 ; XV 11,17.

⁴⁴ Zon. XVIII 24.

⁴⁵ Jean II, ch. 2. Migne, P. G., CXXXIX.

d'un très grand crédit : on disait même qu'il dirigeait tout au palais. L'Alexiade ne tarit pas d'éloge sur son compte, et les chroniqueurs rendent en général un juste hommage à sa personne. On s'adressait à lui de tous côtés, parce qu'il jugeait et rendait les sentences au nom de l'empereur. Il était très cultivé comme son épouse, et universellement apprécié : nous pouvons en croire Zonaras qui reconnaît avec Anne Comnène les qualités de cet homme.⁴⁶

Mais cela n'arrangeait rien pour Jean, au contraire ; car Bryenne était un atout précieux dans le jeu de sa sœur, sa rivale, doublement forte de la préférence de sa mère et du crédit de son mari. Aussi le malheureux héritier du trône souffrait cruellement dans son amour-propre, et s'efforçait de faire pièce par tous les moyens aux visées de la basilissa, sa mère.⁴⁷

Le drame éclate publiquement à la mort du basileus Alexis. Le dernier chapitre de l'Alexiade⁴⁸ est poignant d'émotion : le lecteur est impressionné et saisi par la piété filiale d'Anne Comnène, par l'amour conjugal d'Irène poussé au paroxysme. Nous ne pouvons rien soupçonner de la bataille pour le règne qui se livre alors et que révèle Zonaras.⁴⁹ Si les larmes des femmes en deviennent peut-être moins pures, elles n'en sont que plus tragiques.

Pour les initiés, la scène qui se joue près du lit d'un mourant est affreuse et déchirante, surtout dans ce décor et sous ces dehors trompeurs. Anne Comnène est vraie, mais elle n'a pas tout dit sur les causes de sa douleur profonde. Le fonctionnaire du palais, Zonaras, au courant des intrigues, n'a rien à cacher de ce qu'il sait, et il l'écrit sans vergogne.

Nous sommes au 15 Août 1118, dans le magnifique palais de Manganes. L'empereur Alexis I Comnène n'a plus qu'un souffle ; sa respiration est faible et haletante. La basilissa Irène est plongée dans la douleur, et ses filles l'entourent. Le jour est fort avancé déjà ; le soleil décline. Grâce aux intelligences qu'il a dans la place, Jean, le fils du basileus, apprend que son père est entré en agonie. Il pénètre dans la salle où l'autocrator se meurt, non pour se lamenter, mais pour s'assurer de ses yeux que le trépas est imminent. Cette constatation faite, il sort aussitôt, monte à cheval, et quitte le palais avec une suite qui va grossissant.

On a dit que l'impératrice annonça toute en pleurs le départ de son fils au basileus mourant. Celui-ci resta muet, soit qu'il ne voulût rien dire, soit qu'il ne pût parler. Mais il aurait levé la main pour bénir, ou pour maudire son fils, on ne le sait. D'aucuns prétendent que le moribond était alors bien incapable de faire seulement ce geste. Mais tandis que l'impératrice lui aurait crié à plusieurs reprises : « Ton fils, de ton vivant, est parti pour te dérober l'Empire », Alexis sourit légèrement, ou parce qu'il se moquait, comme si ces nouvelles pouvaient encore le toucher au moment d'expirer, ou parce qu'il manifestait ainsi le fond de sa pensée.

⁴⁶ Zon. XVIII 26.

⁴⁷ Zon. XVIII 27.

⁴⁸ Al. XV 11.

⁴⁹ Zon. XVIII 28

Des historiens ont raconté, en effet, comme le tenant du prince héritier lui-même et de sa suite (ce témoignage est donc sujet à caution), qu'il n'était pas entré au palais sans l'assentiment paternel, et que c'était le basileus qui l'avait autorisé à sortir. Comme laissez-passer, il avait reçu de lui l'anneau impérial qui servait de sceau. Cela aurait eu lieu à un moment où la basiliissa était absente, si bien qu'elle ignorait ce dernier détail. Mais la nouvelle s'en répandit quand Jean s'en allait; c'est pourquoi des parents, de nombreux sénateurs et chefs militaires, s'empressèrent auprès du nouveau basileus.⁵⁰

Tout ceci éclaire ces quelques lignes de l'*Alexiade*:⁵¹ « Cependant, l'héritier du trône était parti secrètement; il s'était rendu compte (de l'état désespéré) du basileus et, sorti précipitamment, se hâtait de gagner le grand palais », où il tint conseil aussitôt.⁵² Il s'agissait pour lui de savoir quelle conduite adopter à l'égard de sa mère, de ses frères et sœurs, de son beau-frère le César Nicéphore Bryenne. Car il avait peur toujours et redoutait qu'on ne lui tendît quelque nouveau piège.

Tandis que le ville s'agite et s'apprête à acclamer un nouveau règne, Alexis meurt dans la nuit, presque abandonné de tous ses serviteurs: c'est à peine s'il s'en trouva l'un ou l'autre pour la toilette mortuaire. Et encore, on n'avait aucun insigne impérial à lui mettre, comme cela se devait à l'égard d'un basileus; ses funérailles ne furent pas dignes d'un empereur. Le responsable en est son successeur, son propre fils, Jean, qui venait de recevoir de lui l'empire.⁵³

Nicétas Choniates⁵⁴ adoucit un peu cette finale cynique de Zonaras. Le lendemain de la mort, écrit-il, et dès le matin, Irène appela Jean aux funérailles, parce qu'il fallait déposer le corps dans le monastère qu'Alexis I Comnène avait construit en l'honneur du Christ qui aime les hommes. Jean ne se rendit pas à l'invitation, non qu'il manquât de déférence à l'égard de sa mère, ou de respect pour son père, mais par crainte de ses adversaires au moment où son pouvoir n'était pas encore solidement établi. Aussi demeura-t-il au palais impérial, tandis qu'il envoyait la plus grande partie de ses parents aux funérailles.

Il n'y a aucune contradiction de fond entre le récit de l'*Alexiade* et celui de Zonaras ou de Nicétas Choniates: ce sont des narrés complémentaires. Ou mieux, le silence voulu, gardé par Anne Comnène sur certains événements extrêmement pénibles pour elle, s'explique à la lumière des relations réalistes des autres. Aussi bien, le ton même de Zonaras et de Nicétas est-il exempt de passion: on sent le souci d'objectivité, sans parti-pris ni réticence. Ces deux hommes écrivent quand les événements qu'ils relatent n'engendrent plus d'émotion.

⁵⁰ Zon. XVIII 28; Nicétas Choniates Acominatos, *Jean II*, ch. 2.

⁵¹ Al. XV 11,17.

⁵² Zon. XVIII 29.

⁵³ Zon. Loc. cit.

⁵⁴ Loc. cit.

Essayons maintenant de fixer avec Zonaras⁵⁵ quelques traits du caractère d'Alexis I Comnène. Cette page du chroniqueur paraît mesurée, objective, inspirée par un sage souci d'impartialité. Sans doute présente-t-elle un aspect bien pâle à côté des éloges enthousiastes de l'Alexiade. Mais elle est apte à faire connaître et juger le basileus.

L'homme n'était ni orgueilleux, ni arrogant, ni irascible; il n'était ni cupide ni avare. Aussi, après sa mort, on ne trouva pas de grosses réserves dans les caisses de l'Etat. Il était enclin à la pitié, lent à châtier, maître de lui et abordable. Il ne faisait aucun excès à table, pas plus dans la nourriture que dans la boisson. Il aimait le commerce des gens vertueux et les honorait. Il avait un goût modéré des lettres, mais judicieux. Aimable avec son entourage, il le traitait sans morgue; il lui parlait plaisamment, presque comme s'il avait affaire à des égaux. Aussi ses interlocuteurs étaient-ils confiants avec lui, loin d'être paralysés par la crainte, surtout quand la basilissa n'était pas là. La présence hautaine de celle-ci apportait de la gêne et de la contrainte.⁵⁶

Tel était Alexis. Tout cela est bien; mais est-ce suffisant? Avec un simple citoyen, on se contente de politesse, d'amabilité, de mesure, de maîtrise de soi. D'un basileus, on exige le souci de la justice, la sollicitude envers ses sujets, l'observation des coutumes et des lois. Alexis eut plutôt la préoccupation intempestive de changer celles-ci et de les abroger. Il traita les affaires, non pas comme si le bien public y était intéressé et comme s'il en était seulement l'administrateur, mais en maître. Il considérait le palais comme sa maison, et c'est ainsi qu'il l'appelait. Il ne se comporta pas, à l'égard des sénateurs, avec la considération convenable et ne leur accorda pas l'importance voulue. Au contraire, il s'efforça plutôt de les rabaisser.

Il n'observa pas toujours les règles de la justice, poursuit Zonaras. Le propre de celle-ci est de traiter chacun selon son mérite; mais lui, distribuait à pleins chars les trésors de l'Etat à ses parents et à ses serviteurs. Il leur faisait des largesses annuelles au point qu'ils étaient gorgés d'or, qu'ils entretenaient une suite digne d'un empereur et indécente pour des hommes privés, qu'ils acquéraient des domaines dont l'étendue était celle d'une ville, et la magnificence, celle des palais impériaux. Aux autres membres de la noblesse, il ne témoigna pas la même bienveillance: c'est le moins qu'on puisse dire pour ne pas accabler un homme qu'on veut épargner. Bref, ce jugement de Zonaras ne permet pas de penser qu'Alexis I Comnène fut un basileus sans reproche, comme le voudrait l'Alexiade.

Les malheurs de la famille impériale, dissimulés à dessein dans le livre d'Anne Comnène, viennent d'être mis au jour. Ces silences ou cette présentation des faits doivent-ils rendre suspecte toute l'œuvre? Sa valeur reste relativement intacte, comme le talent et le mérite de son auteur. Les faits sont les faits. Leur interprétation demeurera toujours sujette à la critique. C'est

⁵⁵ Zon. XVIII 29.

⁵⁶ Confirmé par Al. XII 3,2—4.

ainsi que Zonaras a agi avec l'Alexiade, qu'il ne cite pas, mais qu'il connaît et rectifie. Il est rare de trouver, pour une même époque, deux historiens aussi qualifiés pour être bien informés. Le seul regret est que Zonaras ait été si bref en parlant de la période qu'il vécut. Mais qui sait s'il n'a pas été concis de la sorte, abstraction faite du genre littéraire de sa chronique, uniquement parce qu'il s'est contenté de corriger ce qui, dans l'Alexiade, lui paraissait insuffisant.

Il y aurait encore à signaler d'autres points obscurs chez Anne Comnène. Elle se tait sur l'origine de certains complots, ou esquive la difficulté, comme celle de l'aveuglement de Nicéphore Diogène. Elle vante la munificence d'Alexis comme s'il eût été le premier à sortir les Diogène de la disgrâce où ils vivaient, et elle omet ce qu'avait déjà fait princièrement pour eux Nicéphore Botaniatès. Elle parle de coupe empoisonnée, préparée à son père par quelqu'un qui est toujours à ses côtés, mais elle ne dit pas le nom qu'elle nous laisse soupçonner.⁵⁷ Au moment où des lettres anonymes sont jetées dans la tente du basileus, elle glisse sur ce sujet; le maître de l'esclave coupable n'était-il pas l'agent d'exécution d'un autre plus haut placé?⁵⁸ La liste peut s'allonger encore.

Le parti-pris filial d'Anne Comnène est manifeste dans son livre. Il gagne en relief, quand des témoins ou des historiens bien placés soulignent ces exagérations en fournissant une autre relation des faits ou en les éclairant. Et puis, amour de la mère pour la fille, amour de la fille pour la mère: malgré la faveur et la protection de son père, Jean Comnène en a fait les frais. Une fois Alexis mort, peu s'en fallut qu'il ne fût mis hors jeu à la suite d'un complot ourdi par sa sœur, si Nicéphore Bryenne, le mari d'Anne, un homme qui nous paraît en définitive vraiment supérieur et digne d'estime, ne l'avait fait échouer.⁵⁹

Puisque le fils premier-né, l'héritier du trône, qui jouissait de l'amour incontesté de son père, a été ainsi présenté dans l'ouvrage, il est permis de soupçonner combien risquent d'être dénaturés, sous la plume d'Anne Comnène, les agissements ou les intentions des hommes auxquels elle était hostile ou qui ne lui plaisaient pas. Zonaras a eu le mérite, dans sa courte relation, de donner l'éveil et de fournir quelques repères pour mieux juger de la valeur historique de l'Alexiade.

⁵⁷ Al. XIV 4,9; XV 1,6.

⁵⁸ Al. XIII 1,5—10.

⁵⁹ Nicéas Choniâtès Acominatos, *Jean II*, ch. 3.

BERLIN UND DIE BYZANTINISTIK*

Die Begriffe „Deutsche Byzantinistik“ und „München“ sind beinahe identisch; Karl Krumbacher, August Heisenberg und Franz Dölger sowie ihre Schöpfungen, das Institut für Byzantinistik und neugriechische Philologie, die Byzantinische Zeitschrift und das Corpus der griechischen Urkunden haben München sozusagen zu einer byzantinischen Stadt gemacht, die mit gutem Grund ihren Anspruch auf einen internationalen Byzantinisten-Kongreß anzumelden vermag.¹ Wo von München und der Münchener Byzantinistik die Rede ist, muß freilich Berlin verblassen, und trotzdem glaubt auch die deutsche Hauptstadt auf byzantinistische Leistungen und Traditionen verweisen zu können, an die in unserer Zeit, in der allenthalben die byzantinistischen Studien sich neue Heimstätten zu schaffen beginnen, mit Fug und Recht angeknüpft werden kann.

Drei Institutionen sind es, mit denen sich in Berlin byzantinistische Arbeit vor allem verbindet: die Akademie der Wissenschaften, die Universität, die Staatlichen Museen. Die Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin — so lautet ihr Name seit der Neukonstituierung vom 1. August 1946² — geht zurück auf die dank Leibniz' Initiative und vorbereitenden Arbeiten am 11. Juli 1700 von dem nachmaligen König Friedrich I. ins Leben gerufene Brandenburgische Societät der Wissenschaften. Es war wahrlich zum geringsten Teile Leibniz' Schuld, daß die neue Institution in der ersten Phase ihrer Entwicklung nur sehr wenig den Konzeptionen entsprach und den Aufgaben gerecht wurde, die ihr bei der Gründung gestellt worden waren;³ zwar erfolgte nach der Thronbesteigung Friedrichs II. eine gründliche Reorganisation der Akademie — doch die neue Schöpfung, in der die deutsche Sprache von der französischen verdrängt und die Verbindung von gelehrter Forschung und praktischer Anwendung aufgegeben war,⁴ hatte mit den Konzeptionen Gottfried Wilhelm Leibniz', des deutschen Patrioten,⁵ nicht mehr viel gemein. Es ist jedoch in unserem Zusammenhang zu erwähnen, daß diese dem Geiste der französischen Aufklärung verbundene friderizianische Akademie ein Mitglied in ihren Reihen besaß, welches gegenüber den bekannten zeitgenössi-

* Dieser Beitrag wurde am X. Kongress zu Istanbul vorgetragen.

¹ München als Zentrum der deutschen Byzanzforschung verdiente eine monographische Behandlung; einige Hinweise mit weiterer Literatur gibt Johannes Irmischer in: *Aus der byzantinischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik*, 2, Berlin, 1956.

² Vgl. dazu Josef Naas im Jahrbuch der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1948—1949. Berlin, 1950, 50 ff.

³ Vgl. Hermann Grapow, *Forschungen und Fortschritte* 26 (1950) 138.

⁴ Vgl. Adolf Harnack, *Geschichte der Königlich-Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, I 1. Berlin, 1900, 304 ff.

⁵ Über Leibniz als deutschen Patrioten vgl. Gerhard Dunken, Sonntag vom 3. Juli 1955, sowie Ludwig Geiger, *Berlin 1688 bis 1840*, 1. Berlin, 1893, 97 ff.

schen Fehlurteilen über Byzanz⁶ eine selbständige Position faßte: Jakob Wegelin (1721—1791). Schweizer von Geburt, war er durch Vermittlung Sulzers als Professor der Geschichte an die neugegründete Berliner Ritter-Akademie berufen worden; seit 1766 war er darüber hinaus ordentliches Mitglied und Archivar der Akademie der Wissenschaften.⁷ Wegelins Bedeutung und Leistung weist auf das Feld der Geschichtsphilosophie, weniger lag ihm die auf urkundlicher Forschung sich aufbauende Darstellung; an eben dieser Schwäche ist seine 1776 begonnene großangelegte *Histoire universelle et diplomatique*, in der übrigens Byzanz hinreichend ausführlich behandelt wird,⁸ gescheitert. Der Geschichtsschreiber gehört für ihn zu den „Moralisten“ der Zeit; Wertung ist daher die Aufgabe, die ihm zuvörderst obliegt. Auch für Wegelin sind weite Partien der byzantinischen Geschichte *exemples de perversité et de folie*, die aber, wenn sie richtig genützt werden, zur Aufklärung beitragen können. Denn trotz des kirchlichen Sektenwesens, das so horrible Auseinandersetzungen wie den Bilderstreit hervorrief und den Staat immer neu erschütterte, wirkte in Byzanz doch auch der aufgeklärte Geist des Griechentums fort und ließ unter den christlichen Kaisern, als es Freiheit, Ruhm und Patriotismus nicht mehr geben konnte, kritischen Sinn, Unruhe zum Neuen und Streben nach Bildung lebendig bleiben. In Kassiodor, Euseb, Prokop, Anna Komnena und Niketas Choniates sieht Wegelin Persönlichkeiten, die sich durch Unparteilichkeit und Aufgeklärtheit auszeichneten.

Von den Mitgliedern der durch Wilhelm von Humboldt geprägten Akademie des 19. Jahrhunderts seien nur drei genannt, die sich um die byzantinischen Studien bleibende Verdienste erwarben. Friedrich Wilken (1777 bis 1840), Direktor der Königlichen und später auch der Universitätsbibliothek, ordentlicher Professor der Geschichte an der Universität, korrespondierendes Mitglied der Akademie seit 1812, ordentliches Mitglied seit 1819, Klassensekretar von 1830—1840, eroberte durch seine auch heute noch zu benutzende siebenbändige *Geschichte der Kreuzzüge nach morgenländischen und abendländischen Berichten*, Leipzig, 1807—1832, der deutschen Historiographie eine neue Provinz.⁹ Dasselbe gilt für seine in den Akademie-Abhandlungen des Jahres 1829 enthaltenen Untersuchungen *über die Verhältnisse der Russen zum Byzantinischen Reiche in dem Zeitraum vom 9. bis zum 12. Jahrhundert*, für welche die altrussischen Quellen ebenso wie die byzantinischen herangezogen sind. Aber auch seine Komnenengeschichte¹⁰ sowie seine 1827

⁶ Vgl. Georg Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*, 2. Aufl. München, 1952, 4 f.

⁷ Hierzu und für das folgende vgl. Irmscher a. a. O., XX. Befremdlicherweise wird Wegelin von Eduard Fueter, *Geschichte der neueren Historiographie*, 3. Aufl., von Dietrich Gerhard und Paul Sattler. München, 1936, überhaupt nicht erwähnt.

⁸ Das Werk ist bei Ernst Gerland, *Das Studium der byzantinischen Geschichte vom Humanismus bis zur Jetztzeit*. Athen, 1934, nachzutragen.

⁹ Über Wilken vgl. Irmscher a. a. O., XXX.

¹⁰ *Rerum ab Alexio I., Ioanne, Manuele et Alexio II. Comnenis, Romanorum, Byzantinorum imperatoribus, gestarum libri quatuor*. Heidelberg, 1811.

gelesene akademische Abhandlung *Über die Partheyen der Rennbahn, vornehmlich im Byzantinischen Kaiserthum* haben, mögen sie auch heute zu wesentlichen Teilen überholt sein, ihren festen Platz in der Geschichte der byzantinischen Forschung. Heinrich Eduard Dirksen (1790—1868), von dem nun die Rede sein soll, gehörte seit 1841 der Akademie als eines ihrer tätigsten Mitglieder an;¹¹ er hat das Verdienst, durch die von ihm geübte Verbindung von Rechtsgeschichte, allgemeiner Geschichte und Philologie das Werk eines Größeren vorbereitet zu haben, Karl Eduard Zachariaes von Lingenthal (1812—1894).¹² Zwar konnte Zachariaes auf Grund der damals gültigen Statuten¹³ als Nichtberliner — er lebte auf seinem Gute Großkmehlen (Provinz Sachsen) — nur korrespondierendes Mitglied der Akademie sein, jedoch beweist einerseits die große Zahl von Abhandlungen, die er in akademischen Reihen veröffentlichte,¹⁴ sowie andererseits die ihm zum goldenen Doktorjubiläum zugegangene Glückwunschartikel der Akademie, die in knappster Form eine ausgezeichnete Würdigung seines Lebenswerkes bringt,¹⁵ wie eng sich die Verbindungen von beiden Seiten her gestalteten. Daß Zachariaes *Geschichte des griechisch-römischen Rechtes* nicht nur ein klassisches Werk deutscher Gelehrsamkeit ist, sondern in Ermangelung einer neueren gleichwertigen Darstellung auch heute noch ein unentbehrliches Arbeitsmittel darstellt, zeigt die Notwendigkeit des Neudrucks, den Mariano San Nicolò 1955 in Aalen herausbrachte. Die siebenbändige Sammlung *Ius Graeco-Romanum*, Leipzig, 1856—1884, genügt heutigen philologischen Ansprüchen ganz gewiß nicht mehr,¹⁶ doch gilt dasselbe wesentlich auch für die gleichbetitelte Reihe von J. u. P. Zepos (8 Bände, Athen, 1931); wie das *Bonner Corpus* und Teile von Mignes *Patrologie* wird eben auch Zachariaes *Ius Graeco-Romanum* trotz seiner Mängel noch auf lange Zeit hin unentbehrlich bleiben. Daß schließlich Zachariaes, der praktische Landwirt, in engem Zusammenwirken mit der russischen Wissenschaft die Aufmerksamkeit der

¹¹ Über seine Bedeutung für die Byzantinistik vgl. Irmscher a. a. O., XX, sowie neben der dort angegebenen Literatur Ernst Heymann in: Otto Liebmann, *Die Juristische Fakultät der Universität Berlin von ihrer Gründung bis zur Gegenwart*. Berlin, 1910, 14 f.

¹² Vgl. zum einzelnen Irmscher a. a. O. XX.

¹³ § 4 der Statuten vom 24. Januar 1812 (abgedruckt bei Harnack a. a. O., II, Berlin 1900, 368).

¹⁴ Verzeichnet von Otto Köhnke, *Gesamtregister über die in den Schriften der Akademie von 1700—1899 erschienenen wissenschaftlichen Abhandlungen und Festreden*. Berlin, 1900, 291 f.

¹⁵ Abgedruckt in den Sitzungsberichten der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1884, 651 f. Einen von A. F. Rudorff und Th. Mommsen am 14. Januar 1868 gestellten Antrag, die Herausgabe des *Ius Graeco-Romanum* finanziell zu unterstützen, hatte die Akademie jedoch aus Mangel an Mitteln ablehnen müssen (Akademie-Archiv. Abschnitt II, 1812 ff., Abteilung III b, Bd 7, 173 u. 174).

¹⁶ Vgl. z. B. Bernhard Sinogowitz, *Saeculum* 4, XX, 313 u. 317.

Forschung auf die byzantinische Agrargeschichte und ihre bis heute kontroversen Hauptprobleme lenkte, sei zur Abrundung des Bildes vermerkt.¹⁷

Doch nicht nur im 19., sondern auch in unserem Jahrhundert gab und gibt es Gelehrte in der Berliner Akademie, deren Arbeit die Byzantinistik entscheidend gefördert hat. Erinnert sei z. B. an den Kirchenhistoriker Karl Holl (1866—1926), 1894—1900 Harnacks Mitarbeiter an der Berliner Kirchengeschichtsausgabe,¹⁸ seit 1915 ordentliches Mitglied, den scharfsinnigen Bearbeiter der *Sacra parallela* des Johannes Damascenus, den glänzenden Editor des Ketzerbestreiters Epiphanius und tiefgründigen Erforscher des östlichen Mönchtums.¹⁹ Von Lebenden nenne ich Max Vasmer, ordentliches Mitglied seit 1931,²⁰ den verdienstvollen Erforscher der slawisch-griechischen Sprachbeziehungen, sowie Eduard Winter, ordentliches Mitglied seit 1955,²¹ hervorragend durch seine Arbeiten über die byzantinisch-ukrainischen Beziehungen und die Geschichte der slawistischen Forschung in Deutschland.

Alle diese Gelehrten berührten indessen Byzantinisches nur am Rande, ihr Augenmerk lag auf anderen Problemen. Die Byzantinistik als eigenständige Wissenschaft dagegen ist in der Berliner Akademie lange Zeit nicht erkannt und gewürdigt worden, zählten doch weder Karl Krumbacher noch August Heisenberg zu ihren Korrespondenten, von ausländischen Byzanzforschern gar nicht zu reden. Erst in der jüngsten Zeit scheint sich in dieser Hinsicht ein Wandel anzubahnen, wie aus der im Jahre 1955 erfolgten Wahl von Franz Dölger und Gyula Moravcsik zu korrespondierenden Mitgliedern²² geschlossen werden kann.

Die Bedeutung einer Akademie wird einmal gemessen an den wissen-

¹⁷ Auf einige weitere byzantinistische Leistungen der Preußischen Akademie der Wissenschaften sei beiläufig hingewiesen. Carl Hopfs Studien wurden von ihr unterstützt (vgl. Ernst Gerland, *Byz. Zeitschr.* 8 [1899], 349, 353, Anmerkung 1 u. 367), ebenso wie die Forschungen Michael Deffners, damals Dozent in Athen, über das Zakonische, deren Ergebnisse auf Veranlassung von Ernst Curtius in den Monatsberichten der Königlich Preußischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1875, 15 ff. u. 176 ff. gedruckt wurden; in den Monatsberichten des Jahres 1877 erschien 192 ff. eine von Mommsen vorgelegte Abhandlung Deffners über *Die Infinitive in den pontischen Dialekten und die zusammengesetzten Zeiten im Neugriechischen*. Von A. Papadopulos, damals Bibliothekar und Direktor des Museums der Evangelischen Schule in Smyrna, wurden auf Veranlassung von Curtius in den Monatsberichten des Jahres 1876, 227 ff. *Beiträge zur inschriftlichen Topographie von Kleinasien* veröffentlicht. In den Monatsberichten des Jahres 1881 erschien eine der ersten Arbeiten von Constantin Jireček, damals in Sofia, unter dem Titel *Beiträge zur historischen Geographie und Epigraphik von Bulgarien und Rumänien*.

¹⁸ Auch in seiner Berliner Universitätstätigkeit blieb er Harnack eng verbunden (*Chronik der christlichen Welt* 20 [1910] 496).

¹⁹ Zur Würdigung vgl. die Gedächtnisrede von Hans Lietzmann, *Sitzungsberichte der Preußischen Akademie der Wissenschaften*, LXXXVI (1927) 2 ff., sowie Jülicher in: *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, 2, 2. Aufl. Tübingen, 1928, 1994 ff.

²⁰ Erich Amburger, *Die Mitglieder der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin 1700—1950*. Berlin 1950, 41.

²¹ *Mitteilungsblatt der Dt. Akad. d. Wissensch. zu Berlin* 1 (1955) 3, 1.

²² *Mitteilungsblatt der Dt. Akad. d. Wissensch. zu Berlin* 1 (1955) 2, 3.

schaftlichen Leistungen derjenigen Gelehrten, welche sie als Mitglieder zu gewinnen vermag, ferner aber zunehmend auch daran, inwieweit es diesen Gelehrten gelang, in der Akademie angeschlossenen Forschungseinrichtungen andere Kräfte zu gemeinsamer Arbeit zu verbinden.²³ Die Berliner Akademie ist an der Herausbildung dieses „Großbetriebs der Wissenschaft“, jedenfalls soweit es das Gebiet der Geisteswissenschaften betrifft, führend beteiligt.²⁴ Ein beachtlicher Teil der so zustande gekommenen Gemeinschaftsarbeiten fiel auf die klassische Altertumsforschung, und die Byzantinistik profitierte gelegentlich von den Brosamen, die von dem reich gedeckten Tische der vornehmeren Schwesterdisziplin abfielen. Zu den ältesten Unternehmungen dieser Art gehört das von August Boeckh inaugurierte und geleitete *Corpus inscriptionum Graecarum*, dessen 4. Band (Berlin, 1877) S. 277 ff. als Nr. 8606 bis 9926 die Inscriptiones Christianae enthält; das bis zum Jahre 1453 reichende Material war von Johannes Franz (1804—1851), vormals Dolmetscher König Ottos von Griechenland, vorbereitet, dann von Ernst Curtius weiter bearbeitet und schließlich von Adolf Kirchhoff zum Druck gebracht worden²⁵ — schon dieser Werdegang des Bandes läßt auf Unzulänglichkeiten schließen! 1875 rief die Akademie, um das Boeckhsche Corpus zu erneuern, die Sammlung *Inscriptiones Graecae* ins Leben;²⁶ wenngleich aus dieser die byzantinistisch wichtigen Gebiete Kleinasien, Syrien und Ägypten ausgeschlossen sind, so hat doch auch die neue Sammlung für die Erforschung der nachklassischen Zeit ihre Bedeutung, nicht zuletzt wegen der leider zu wenig beachteten und benutzten Prolegomena der einzelnen Teile.

Das *Corpus Inscriptionum Latinarum*, das als untere Grenze seiner Sammelarbeit das Jahr 600 ansetzt,²⁷ braucht in diesem Zusammenhang nur gestreift zu werden,²⁸ wohl aber ist ein nachdrücklicher Hinweis auf das *Corpus Medicorum Graecorum* am Platze, das zu Beginn unseres Jahrhunderts unter tätiger Anteilnahme der internationalen Assoziation von den Aka-

²³ Dieser Doppeltheit trägt das *Statut der Deutschen Akademie der Wissenschaften* vom 17. Juni 1954 Rechnung, indem es das Wesen der Akademie umschreibt: Die Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin ist eine Gemeinschaft hervorragender Gelehrter und Träger bedeutender Forschungsunternehmungen (*Karteibuch der Gesetze der DDR*, 2. Aufl., G. 3, 18/2 Bl. 1).

²⁴ Lesenswert ist in diesem Zusammenhang das Kapitel Mommsen als Akademiker und wissenschaftlicher Organisator bei Ludo Moritz Hartmann, *Theodor Mommsen*. Gotha, 1908, 83 ff.

²⁵ Vgl. dazu Wilhelm Larfeld im *Handbuch der klassischen Altertums-Wissenschaft*, herausgegeben von Iwan v. Müller, 1, 2. Aufl. München, 1892, 391 f.

²⁶ Über den letzten Stand der Reihe unterrichtet Johannes Irmscher, *Praktische Einführung in das Studium der Altertumswissenschaft*, Berlin, 1954, 91 f.

²⁷ H. Dessau, *Lateinische Epigraphik*. Leipzig, 1925, 11.

²⁸ Es sei jedoch auf den instruktiven Artikel *Christliche Epigraphik* von Larfeld in: *Die Religion in Geschichte und Gegenwart*, 2. Auflage. Tübingen, 1928, 200 ff. hingewiesen.

demien in Berlin und Kopenhagen in Angriff genommen wurde.²⁹ Gewiß fanden darin die Byzantiner nur in Auswahl Raum;³⁰ trotzdem bleibt das Unternehmen auch für die Byzanzforschung wichtig genug.³¹ Nicht vergessen sei schließlich ein Hinweis auf die Edition der Aristoteles-Erklärer,³² die ja zum überwiegenden Teil der Spätantike zugehören; die Ausgabe gehört zu den wenigen akademischen Unternehmungen, die plangemäß abgeschlossen werden konnten.³³

Alle bisher genannten Unternehmungen berührten die Byzantinistik nur am Rande, diejenigen dagegen, von denen nun die Rede sein soll, haben für sie zentrale Bedeutung, das Corpus der byzantinistischen Historiker sowie die Kirchenväterausgabe. Das Corpus scriptorum historiae Byzantinae, nach seinem Verlagsort gewöhnlich als *Bonner Corpus* bezeichnet, stand ursprünglich nicht in Verbindung zur Akademie, sondern beruhte lediglich auf der Initiative des Historikers und Staatsmannes Barthold Georg Niebuhr und den buchhändlerischen Möglichkeiten des Verlegers Eduard Weber. Daß das Corpus nicht den Erwartungen entsprach, die vor allem Niebuhr selbst darauf gesetzt hatte, ist bekannt; ebenso bekannt ist aber auch die Tatsache, daß es bis heute nur zu einem kleinen Teil durch Besseres ersetzt ist.³⁴ Ich habe an anderer Stelle³⁵ gezeigt, daß die Ursachen dieses Mißerfolges bereits in der Anlage des Unternehmens zu suchen sind: der Verleger dachte von vornherein nur an einen *korrekten Wiederabdruck der alten Ausgaben*,³⁶ während Niebuhr die Vulgata zu emendieren beabsichtigte, soweit das *sine libris* allein *coniectura atque ingenio*³⁷ geschehen könne — ein Grundsatz, dessen Unzulänglichkeit sich bereits bei dem erst erschienenen Bande der neuen

²⁹ Vgl. den Bericht von H. Diels, *Philosophische und historische Abhandlungen der Königlich-Preußischen Akademie der Wissenschaften* 1906, I ff., sowie dessen ausführlichere Darlegungen in den *Neuen Jahrbüchern für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur* 10 (1907) 722 ff.

³⁰ Über die Auswahl vgl. Diels, *Philosophische und historische Abhandlungen der Königlich-Preußischen Akademie der Wissenschaften* III (1906) Anmerkung 2.

³¹ Zusammenfassender Bericht von Karl Deichgräber, *Forschungen und Fortschritte* 26 (1950) 301; Ergänzungen dazu von Johannes Irmscher, *Acta antiqua*, XXX.

³² Vgl. Harnack a. a. O. I 2, Berlin, 1900, 1032 f. sowie die eindringende Würdigung von H. Usener, *Göttingische Gelehrte Anzeigen* 1892, 1001 ff. Übersicht über das Erschienene bei Friedrich Ueberweg, *Grundriß der Geschichte der Philosophie des Altertums*, 10. Auflage von Karl Praechter. Berlin, 1909, 192 f.

³³ Abschließender Bericht von Diels in den Sitzungsberichten der Königlich Preussischen Akad. der Wissensch. 1910, 1, 67.

³⁴ Beachtenswert ist das Urteil Theodor Mommsens über das Corpus, auf das K. K(rumbacher) *Byz. Zeitschr.* (1899) 606 aufmerksam macht.

³⁵ *Κρητικά Χρονικά* 1 (1953) 360 ff., worauf auch für das Folgende verwiesen ist.

³⁶ Irmscher a. a. O. 361 sowie in: *Aus der byzantinischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik*, 2. Berlin, 1956, II. Anmerkung X.

³⁷ Präfation der Ausgabe des Agathias Myrinaeus, *Historiarum libri quinque*. Bonn, 1828, 7.

Reihe, der Ausgabe des Agathias, erwies.³⁸ Doch trotz allem bleibt es ein Verdienst der Berliner Akademie, daß sie das *gleichsam verwaiste Werk, dessen Fortgang gefährdet schien* — so August Boeckh in der öffentlichen Sitzung der Akademie vom 4. August 1836³⁹ —, nach Niebuhrs Tode im Jahre 1831 unter ihre Obhut nahm. Der bereits erwähnte Wilken wurde federführend in der für die Leitung des Corpus gebildeten Kommission. Weniger rühmlich ist die Art und Weise, in welcher die Akademie den damit eingegangenen Verpflichtungen gerecht wurde. Die Kommission trat nur in sehr langen Intervallen zusammen, ihr sachliches Interesse an der zu leistenden Aufgabe war gering und entsprechend die materielle Unterstützung unzureichend. Bekanntlich trägt die Überzahl — 25 insgesamt⁴⁰ — der unter dieser Ägide erschienenen Bände den Namen Immanuel Bekkers als Herausgeber; doch ebenso bekannt ist, daß der große Editor auf dem Felde der klassischen Gräzität sich dieses Geschäft nicht allzu sauer werden ließ: *Was er an den Byzantinern zu machen hat, genügt ihm selber in keiner Weise*, schreibt später entschuldigend sein Sohn Ernst Immanuel in den Preußischen Jahrbüchern 29 (1872) 647.⁴¹ Als schließlich 1897 mit dem dritten Zonarasband, den der Dresdner Gymnasiallehrer Theodor Büttner-Wobst besorgte, das Corpus einen durchaus nicht unwürdigen Abschluß fand, nahm weder die Kommission noch irgendein anderes Gremium der Akademie von diesem Faktum überhaupt Notiz.

Inzwischen war jedoch in der Akademie bereits seit 1891 ein Unternehmen im Gange, das für die Byzanzforschung nicht geringe Bedeutung erhalten sollte, die Reihe der griechischen christlichen Schriftsteller, welche die von Adolf Harnack gegründete Kirchenväterkommission besorgte. Zwar sollten deren Aufgaben auf die vorkonstantinische Zeit beschränkt bleiben, die palä-

³⁸ Es ist also unrichtig, wenn Franz. X. v. Wegele, *Geschichte der Deutschen Historiographie*. München, 1885, 1009 meint, das Corpus sei nach Niebuhrs Tode „nicht seinem Plan entsprechend durchgeführt worden“ — es hatte von vornherein keinen.

³⁹ Zitiert nach Irmscher a. a. O., XX, Anmerkung X.

⁴⁰ Verzeichnet bei Herrmann Sauppe, *Zur Erinnerung an Meineke und Bekker*. Göttingen, 1872, 24.

⁴¹ Auch in den Abhandlungen der Akad. legte Bekker mehrfach Texte aus byzantinischer Zeit vor: Philologische und historische Abhandlungen der Königlichen Akad. der Wissensch. zu Berlin, 1840, 147 *Die Theogonie des Johannes Tzetzes aus der bibliotheca Casanatenses* (vgl. Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, 2. Auflage. München, 1897, 531); ebd. 1841, 43 ff. *Proben und Auszüge aus ungedruckten byzantinischen Historikern der St. Marcus Bibliothek* (43—53), eine Verschronik über das lateinische Kaisertum, darauf verschiedene Prosastücke; vgl. Joseph Müller, *Sitzungsberichte der Kaiserlichen Akad. d. Wissensch.* 9 (1852) 336 ff., Erwin Patzig, *Johannes Antiochenus und Malalas*, Programm. Leipzig, 1892, 1 und Krumbacher a. a. O., 399; von Gyula Moravcsik, *Byzantinoturcica*, 1. Budapest, 1942, 116 ff. ist die Abhandlung — und zwar mit Recht — unberücksichtigt gelassen) und ebenda 1845, 127 ff. *der Roman von Flore und Blancheflor*, Neugriechisch (darüber zuletzt Franz Dölger und A. M. Schneider, *Byzanz*. Bern, 1942, 218). Keine dieser Ausgaben besitzt Präfation und kritischen Apparat.

ontologische Schicht der Kirchengeschichte, wie Harnack sie nannte;⁴² schon sechs Jahre nach Arbeitsbeginn mußte jedoch beschlossen werden, neben dem Euseb auch andere *spätere griechische Kirchenschriftsteller in die Sammlung aufzunehmen, die wichtiges Material zur älteren christlichen Literatur enthalten*.⁴³ Erst die 1947 erneuerte Kommission für spätantike Religionsgeschichte — so lautet ihre Bezeichnung seit Ende der dreißiger Jahre⁴⁴ — gab jedoch die zeitliche Begrenzung auf die ersten drei Jahrhunderte auch ganz offiziell auf und bezog sowohl die philologische Arbeit am Neuen Testament⁴⁵ als auch die Edition von Texten sowie die Publikation von Untersuchungen aus der hochpatristischen Zeit in ihre Planungen ein.⁴⁶

Doch die Entwicklung schreitet fort. Der wissenschaftliche Großbetrieb unserer Tage kann sich nicht mehr mit Kommissionen begnügen, die zur Lösung lediglich einer Aufgabe eingesetzt sind; er erfordert vielmehr das Großinstitut, in dem ein umfassendes Wissenschaftsgebiet mit mehreren Aufgabenbereichen vertreten ist. Aus solchen Erwägungen heraus, hat das Präsidium der Deutschen Akademie der Wissenschaften in seiner Sitzung vom 24. Februar 1955 die Gründung eines Instituts für griechisch-römische Altertumskunde beschlossen.⁴⁷ In diesem Institut werden die alten Traditionsunternehmen, darunter die Kommission für spätantike Religionsgeschichte, eine Heimstätte finden; neu wird die Byzanzforschung mit einer selbständigen Arbeitsgruppe vertreten sein. Erwachsen ist diese aus der eben genannten Kommission für spätantike Religionsgeschichte, an deren in vielen Jahrzehnten gesammelten Erfahrungen sie gelernt hat. Im Mittelpunkt des Arbeitsplanes werden philologische Themen stehen; in einer Reihe *Berliner Byzantinische Texte* werden, ohne daß corpusartige Vollständigkeit erstrebt wird, kritische Textausgaben vorgelegt werden, denen deutsche Übersetzungen

⁴² Harnack, *Sitzungsberichte der Königlich-Preussischen Akad. d. Wissensch.* 1 (1916) 105.

⁴³ Harnack a. a. O., 108.

⁴⁴ Im Jahrbuch der Preussischen Akademie der Wissenschaften 1939, 38 u. 74 findet sich bereits diese Bezeichnung. Ein offizieller Beschluß darüber wurde auskunftlich der Protokolle jedoch erst in der Sitzung vom 5. Januar 1940 gefaßt; im Protokoll dieser Sitzung heißt es: „Der Titel der Kommission wird auf Anregung des Präsidiums der Akademie in ‚*Kommission für spätantike Religionsgeschichte*‘ abgeändert. Damit würde eine Wiederaufnahme der Mani-Ausgabe in dem Arbeitsbereich der Kommission gegeben sein.“ In den akademischen Sitzungsberichten der Jahre 1930 und 1931 begegnet übrigens XCVII bzw. LXXXIX die Bezeichnung „*Kommission für die antiken und religionsgeschichtlichen Studien im Rahmen der römischen Kaiserzeit*“. Diese Namensänderung war noch unter Harnacks Vorsitz in der Sitzung vom 24. Februar 1928 beschlossen worden; sie zielte auf die Errichtung einer umfassenderen Forschungsstelle (Akten der Kommission für spätantike Religionsgeschichte).

⁴⁵ Darüber zuletzt Klaus Junack, *Aus der byzantinischen Arbeit in der Deutschen Demokratischen Republik*, 2. Berlin, 1956, XX.

⁴⁶ Vgl. Franz Paschke und Günter Hansen in: *Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik*, 2. Berlin, 1956, XX.

⁴⁷ Vgl. *Wissensch. Annalen*, 4, 1955, 253.

gen beigegeben sind, und zwar von solchen Autoren, an denen ein besonderes historisches oder sonstiges Interesse besteht oder für die gerade ein vorgebildeter Editor vorhanden ist. Schon im Gange ist die zweite Reihe der Berliner Byzantinistischen Arbeiten, die Untersuchungen aus allen Bereichen der Byzanzforschung enthalten werden. Ein besonderes Augenmerk wird die Arbeitsgruppe auf die von der Byzantinistik nicht zu trennende Balkanistik richten, welche auch die neugeschaffene historische Abteilung des Slawistischen Instituts der Akademie berührt.

Die vorangehenden Ausführungen sollten zeigen, daß die Berliner Akademie in allen Epochen ihres Bestehens durch ihre Mitglieder wie durch ihre Arbeitseinrichtungen die byzantinistische Forschung gefördert hat. Sehr viel weniger beachtlich ist dagegen die Förderung, welche diese Studien von seiten der Berliner Universität erfuhren. Das wird schon rein äußerlich daran deutlich, daß das 1955 in Leipzig von Johannes Asen herausgegebene Gesamtverzeichnis des Lehrkörpers der Universität Berlin für die Jahre 1810—1945 das Fach Byzantinistik als selbständiges Forschungsgebiet überhaupt nicht notiert. Trotzdem darf auch hier auf einige Leistungen aufmerksam gemacht werden.

Die Berliner Universität ist verhältnismäßig jung unter den deutschen Universitäten. Ihre Gründung erfolgte im Jahre 1809, ihre Physiognomie wurde durch den Geist der preußischen Reformzeit geprägt.⁴⁸ Mehrere jener Gelehrten, die wir vorhin erwähnten, haben an dieser Gründung wesentlich Anteil. Immanuel Bekker hatte auf F. A. Wolfs Empfehlung einen Ruf erhalten, 1811⁴⁹ wurde ihm einer der Lehrstühle für klassische Philologie übertragen.⁵⁰ Bekker hat freilich sein Lehramt nie sonderlich ästiniert und fand auch seinerseits bei der Studentenschaft wenig Resonanz; in späteren Jahren brachte er kaum noch ein Publikum zustande.⁵¹ Byzantinische Autoren hat er in seinen Vorlesungen niemals berührt. — Niebuhr wurde von der jungen Universität am 2. Februar 1811 zum Doktor promoviert,⁵² nachdem ihn die Akademie bereits am 7. April 1810 zum ordentlichen Mitglied gewählt hatte.⁵³ Als solches übernahm er Vorlesungen über alte Geschichte⁵⁴ und fand ein höchst glänzendes Auditorium, saßen doch neben Geheimräten und Offizieren Gelehrte wie Savigny und Schleiermacher zu seinen Füßen.⁵⁵ Die Byzantiner

⁴⁸ Eine knappe Darstellung der Gründung gibt Oskar Schwebel, *Die Universität Berlin*. München, 1841, 34 ff.; ausführlicher sind Rudolf Köpke, *Die Gründung der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin*. Berlin, 1860, und Max Lenz, *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin*, 1. Halle, 1910, 24 ff.

⁴⁹ Asen a. a. O., 11, gibt als Tag der Amtsübernahme den 17. Dezember 1812 an.

⁵⁰ Lenz a. a. O. 206 und 391.

⁵¹ Lenz. a. a. O., 112, Halle 1918, 148.

⁵² Schwebel a. a. O., 41 und Köpke a. a. O., 95.

⁵³ Amburger a. a. O., 23.

⁵⁴ Die Königliche Friedrich-Wilhelms-Universität Berlin in ihrem Personalbestand seit ihrer Errichtung Michaelis 1810 bis Michaelis 1885, 34.

⁵⁵ Geiger, a. a. O., 2. Berlin 1895, 297 f. und Lenz a. a. O., I, 345.

treten hier bereits in seinen Interessenkreis;⁵⁶ Gestalt gewinnen diese Interessen jedoch erst in der nachfolgenden Bonner Periode, der das Corpus sein Entstehen verdankt. Wilken schließlich kam Ostern 1817 nach Berlin, nachdem er 1810 einen ersten an ihn ergangenen Ruf ausgeschlagen hatte.⁵⁷ Trotz seiner umfangreichen Amtsverpflichtungen⁵⁸ und ungeachtet seiner zunehmenden Erkrankung hat Wilken seine Vorlesungstätigkeit, welche nach Ausweis der Vorlesungsverzeichnisse die allgemeine Geschichte aller Epochen sowie die Hilfswissenschaften umfaßte,⁵⁹ sehr genau genommen; speziell Byzantinistisches hat er niemals angezeigt, sicher aber in dem mehrfach gehaltenen Kolleg über die Geschichte des Mittelalters die östliche Geschichte gebührend berücksichtigt.

Neue Anläufe brachte das 20. Jahrhundert. Die moderne Konzeption der Altertumswissenschaft, welche die klassischen und klassizistischen Umgrenzungen und Wertungen durchbrach, fand in Berlin in Wilamowitz ihren hervorragendsten Vertreter;⁶⁰ sie wies Paul Maas auf die Verbindung von klassischer und byzantinischer Philologie. 1909 habilitierte er sich mit der Abhandlung *Untergang der altgriechischen Metrik und Vorläufer der byzantinischen*; die Probevorlesung behandelte *Literarische Vorbilder der frühbyzantinischen Kirchenpoesie*, die Antrittsvorlesung am 12. Januar 1910 die *Aufgaben der byzantinischen Philologie*.⁶¹ 1920 erfolgte seine Ernennung zum Extraordinarius,⁶² ein Amt, das er bis zu seiner Berufung nach Königsberg (1930)⁶³ wahrnahm. Für die byzantinische Geschichte trat ihm 1927 Ernst Stein zur Seite,⁶⁴ zunächst als Privatdozent, von 1931 an als außer-

⁵⁶ Lenz a. a. O., 471. Ausweisliche des Verzeichnisses der Vorlesungen, welche von der Universität zu Berlin im Winterhalbjahre 1812—1813 vom 19ten Octoher gehalten werden, behandelte Niebuhr in diesem Semester *Römische Altertümer* mit dem ausdrücklichen Zusatz bis auf die Zeit Kaiser Justinians.

⁵⁷ Lenz a. a. O., 590.

⁵⁸ Vgl. oben Seite X.

⁵⁹ Die von Lenz a. a. O., III, Halle 1910, 253 gegebene Charakterisierung von Wilkens Lehrfähigkeit ist zu eng.

⁶⁰ Vgl. dessen programmatische Bemerkungen in: Die griechische und lateinische Literatur und Sprache von U. v. Wilamowitz-Moellendorff, K. Krumbacher u. a., 2. Auflage. Berlin, 1907, 3 ff., sowie die Einschätzung von Hans Lamer, Wörterbuch der Antike. Leipzig, 1933, 758 f. Verwiesen sei ferner auf Hermann Diels, Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur 10 (1907) 722 und die dort verzeichnete Literatur.

⁶¹ P. M(arc), Byz. Zeitschr. 19 (1910) 258.

⁶² N. A. B(ees), *Byzantinisch-neugriechische Jahrbücher* 1 (1920) 238; Kürschners *Deutscher Gelehrten-Kalender 1928/29*, herausgegeben von Gerhard Lüdtkke. Berlin, 1928, 1468.

⁶³ Kürschners *Deutscher Gelehrten-Kalender 1931*, hrsg. v. Gerhard Lüdtkke. Berlin, 1931, 1825.

⁶⁴ Vgl. die Würdigung von Jean-Remy Palanque bei Ernest Stein, *Histoire du Bas-empire*, 2. Paris, 1949, VII ff., wo in Anmerkung 1 die Nekrologe auf Stein verzeichnet sind.

planmäßiger Extraordinarius.⁶⁵ Beide Gelehrte wurden durch die national-sozialistische Barbarei aus Deutschland vertrieben.⁶⁶ Von 1936 an vertrat Philipp Schweinfurth als außerplanmäßiger Extraordinarius das Fach der byzantinisch-osteuropäischen Kunstgeschichte,⁶⁷ als Nachfolger Oskar Wulffs, über den noch zu reden sein wird. 1942/43 gehörte Berthold Rubin, ein Schüler Wilhelm Webers, der Berliner Universität als Dozent für byzantinische Geschichte an. Nicht vergessen sei schließlich das Wirken griechischer Gelehrter. Nachdem bereits Johannes Franz, dessen wir in anderem Zusammenhang vorhin gedachten,⁶⁹ im Verlaufe seiner Berliner Lehrtätigkeit (1840—1851),⁷⁰ allerdings ohne wesentliche Resonanz, regelmäßig neugriechische Übungen gehalten hatte,⁷¹ wurde nach der im Jahre 1887 erfolgten Gründung des Seminars für orientalische Sprachen,⁷² der späteren auslandswissenschaftlichen Fakultät,⁷³ Johannes K. Mitsotakis zum Lehrer und Professor des Neugriechischen ernannt; er lehrte von 1892 bis zu seinem Tode im Jahre 1905,⁷⁴ sein neugriechisch-deutsches Wörterbuch⁷⁵ vermag zwar heutigen Ansprüchen nicht mehr zu genügen, ist aber noch immer nicht durch Besseres ersetzt. An seine Stelle trat 1906 Johannes Kalitsunakis, seit 1928 auch als Lehrbeauftragter an der philosophischen Fakultät tätig, gleich bedeutend als Byzantinist wie als klassischer Philologe.⁷⁶ Schließlich darf in diesem Zusammenhang die Berliner Wirksamkeit von Nikos A. Bees nicht unerwähnt

⁶⁵ F. D(ölger), *Byz. Zeitschr.* 31 (1931) 479.

⁶⁶ Stein kam der offiziellen Entlassung durch „freiwilliges Ausscheiden“ im Mai 1933 zuvor (Walter Wienert, *Chronik der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin April 1932 bis März 1935*, Berlin, 1935, 37; ebenda 245 wird als Grund des Ausscheidens ausdrücklich das sogenannte Gesetz zur Wiederherstellung des Berufsbeamtentums angegeben).

⁶⁷ Hingewiesen sei auf die annotierende Schweinfurth-Bibliographie von Heinz Ladendorf in: *Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik*, 2. Berlin, 1956, XXX.

⁶⁸ Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. Personal- und Vorlesungsverzeichnis Wintersemester 1942/43, 31; Asen a. a. O., 764.

⁶⁹ S. X.

⁷⁰ Asen a. a. O., 51.

⁷¹ W. Koner, *Verzeichniß der im Jahre 1845 in Berlin lebenden Schriftsteller*. Berlin, 1846, 93 f.; Bursian in der *Allgemeinen deutschen Biographie*, 7. Leipzig, 1887, 317 f.; Lanz a. a. O., 122, Halle 1918, 149.

⁷² Vgl. dazu Wilhelm Paßkowski, Berlin in Wissenschaft und Kunst. Berlin, 1910, 100 ff. und (ausführlich) Eduard Sachau bei a. a. O., III. Halle, 1910, 239 ff.

⁷³ Das dieser Fakultät angeschlossene Deutsche Auslandswissenschaftliche Institut besaß eine Abteilung für die Volks- und Landeskunde Griechenlands (*Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin, Personal- und Vorlesungsverzeichnis Wintersemester 1941/42*, 138).

⁷⁴ Asen a. a. O., 132.

⁷⁵ *Taschenwörterbuch der neugriechischen Umgangs- und Schriftsprache*, 1, 3. Auflage. Berlin, 1911.

⁷⁶ Vgl. die Würdigung von Κωνσταντίνος Ί. Βουρβεργής und Νικόλαος Β. Τωμαδάκης, *Κρητικά Χρονικά* 7 (1953) 13 ff. und die Bibliographie seiner Schriften ebd. 21 ff., ferner Νικόλαος Β. Τωμαδάκης, *Είσαγωγή εις την βυζαντινήν φιλολογίαν*, Athen, 1952, 55.

bleiben, die sich zwar nicht innerhalb der Universität, aber doch in engster Verbindung mit ihr gestaltete.⁷⁷ Durch die Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbücher wurde eine Brücke zwischen Berlin und Athen geschlagen, welche durch das gemeinsam von H. Lietzmann—Berlin sowie Nikos A. Bees und G. Sotiriu — Athen begonnene *Corpus der griechisch-christlichen Inschriften von Hellas* (Bd. 1, Athen, 1941) neu gefestigt wurde. Möge es gelingen, diese byzantinistischen Kontakte zwischen der deutschen und der griechischen Hauptstadt bald wieder enger zu knüpfen!

Im Zuge des wissenschaftlichen Wieder- und Neuaufbaues wurde in der Deutschen Demokratischen Republik im Jahre 1951 eine Studienreform durchgeführt, welche an die Stelle des freien ein planmäßig geordnetes Studium setzte, so wie es in Frankreich, der Sowjetunion und anderen Ländern der Fall ist.⁷⁸ Es wurde möglich, in den Studienplänen für klassische Philologie, Geschichte, Kunstgeschichte und evangelische Theologie Teilgebiet der Byzantinistik zu verankern. Als Lehrkräfte stehen dafür in Berlin für die byzantinische Geschichte Eduard Winter und ein Kreis jüngerer Mitarbeiter, für die Kunstgeschichte Klaus Wessel, für die Kirchengeschichte Karl Rose, für die Philologie der Berichterstatter zur Verfügung. Die Forschungsarbeit liegt im wesentlichen bei der Akademie und den Museen, jedoch wurde für die Belange der Ost- und Südslawischen Religions- und Kirchengeschichte im Jahre 1955 ein eigenes Institut gegründet;⁷⁹ außerdem arbeitet in Nachfolge des früheren Seminars für Osteuropäische Geschichte und Landeskunde⁸⁰ ein Institut für Geschichte der Völker der UdSSR.⁸¹ Erwähnt sei in diesem Zusammenhang, daß die Westberliner Universität unter der Leitung von Johannes Kalitsunakis im Institut für Altertumskunde eine Abteilung für Mittel- und Neugriechische Philologie eingerichtet hat.⁸²

Die letzte der hier zu nennenden Berliner Pflegestätten der Byzantinistik ist das Kaiser-Friedrich-Museum, jetzt Museum am Kupfergraben genannt, dessen Frühchristlich-byzantinische Sammlung einst neben den Kollektionen von Rom, Kairo, Paris und London zu den bedeutendsten ihrer Art gehörte.⁸³ Entstanden ist sie als Untergruppe der früheren Abteilung Bildwerke der christlichen Epochen;⁸⁴ erst nach dem zweiten Weltkrieg wurde diese organisatorische Verbindung mit der Skulpturensammlung, die sich je länger je

⁷⁷ Vgl. auch die Würdigung von Τομαδάκης a. a. O., 70.

⁷⁸ Vgl. hierzu Johannes Irmscher, *Byzantinoslavica* XV (1954) 63 ff.

⁷⁹ Vgl. F. D(ölger) *Byz. Zeitschr.* 48 (1955) 288.

⁸⁰ Bereits dieses hatte Übungen über die russisch-byzantinischen Beziehungen in seinem Arbeitsplan (vgl. Paßkowski a. a. O., 95).

⁸¹ *Humboldt-Universität zu Berlin, Personal- und Vorlesungsverzeichnis*, Studienjahr 1955/56, Herbstsemester, 31.

⁸² F. D(ölger) *Byz. Zeitschr.* 47 (1954) 284.

⁸³ Klaus Wessel in: *Frühchristlich-byzantinische Sammlung*. Berlin, 1953, 5.

⁸⁴ Später *Abteilung der Bildwerke und Abgüsse des christlichen Zeitalters* (Minerva, Jahrbuch der gelehrten Welt, 31, hrsg. v. G. Lüdtkke, II. Berlin, 1933, 170).

mehr als Hemmnis erwies, aufgegeben.⁸⁵ Der planmäßige Ausbau der Sammlung begann gegen Ende des vergangenen Jahrhunderts. Dank der Förderung, welche Wilhelm von Bode, der Gründer des Kaiser-Friedrich-Museums und nachmalige Generaldirektor der Berliner Staatlichen Museen, ihr zuteil werden ließ,⁸⁶ und dank vor allem der Wirksamkeit Oskar Wulffs⁸⁷ und seiner Helfer Fritz Volbach und Helmut Schlunk wurde die Sammlung nicht nur zu der musealen Ausstellungsstätte, deren Bedeutung wir eben charakterisierten, sondern zugleich zu einem beachtlichen Forschungsinstitut.⁸⁸ Der zweite Weltkrieg setzte dieser Aufwärtsbewegung ein jähes Ende: durch Bombenangriffe wurden die Ausstellungsräume erheblich beschädigt, die notwendig gewordenen Verlagerungen entzogen wesentliche Teile des Museums-gutes der Verfügung der Museumsleitung, und die Wirren der Nachkriegszeit vollendeten das Chaos.⁸⁹ Ein planmäßiger Neuaufbau setzte erst im Jahre 1951 ein, als die Regierung der Deutschen Demokratischen Republik die Berliner Museen in ihre Obhut nahm; Klaus Wessel wurde zum Leiter der Abteilung bestellt, die dank seines Einsatzes schon wenig später eine Schausammlung dem Publikum zugänglich machen konnte. Über deren Inhalt unterrichtet der 1953 in Berlin erschienene Führer *Frühchristlich-byzantinische Sammlung*. Das eindrucksvollste Stück der Kollektion ist das 545 gestiftete Mosaik aus der Kirche San Michele in Afrisco zu Ravenna, über dessen Wiederherstellung nach schweren Kriegsschäden eine besondere Publikation be-

⁸⁵ Klaus Wessel in: Aus der byzantinischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik 2. Berlin, 1956, XXX.

⁸⁶ Zusammen mit Hugo v. Tschudi verfaßte er den Katalog *Beschreibung der Bildwerke der christlichen Epoche*. Berlin, 1888, wo 117 f. die *Altchristlichen Elfenbeinbildwerke* und 119 f. die *Byzantinischen Bildwerke in Elfenbein und Speckstein* behandelt sind.

⁸⁷ Bedeutsame Selbstbiographie unter dem Titel: *Lebenswege und Forschungsziele*, Baden b. Wien, 1936, mit Schriftenverzeichnis S. 223 ff. (hier auch 90 ff. Aufschluß über die Gründe seines Übertritts vom Museumsdienst, wodurch die Notiz von A. H(eisenberg) *Byz. Zeitschr.*, 27 (1927) 237 motiviert wird). Nachruf von W. R. Zalziesky, *Zeitschr. f. slavische Philol.* 19 (1947) 249 ff.

⁸⁸ Zur Geschichte vgl. außer Wessel a. a. O. *Die Berliner Museen*. Berlin, 1953. 43 ff. Neben den monographischen Arbeiten der Beamten des Museums sei auf die monumentalen Kataloge hingewiesen: Oskar Wulff, *Altchristliche und mittelalterliche byzantinische und italienische Bildwerke*, 2 Bd. Berlin, 1909—1911; dazu *Ergänzungsband* von O. Wulff und W. F. Volbach, *Die altchristlichen und mittelalterlichen byzantinischen und italienischen Bildwerke*. Berlin, 1929; neue Bearbeitung unter dem Titel: *Mittelalterliche Bildwerke aus Italien und Byzanz*. 2. Aufl. v. W. F. Volbach, Berlin, 1930; O. Wulff und W. F. Volbach, *Spätantike und koptische Stoffe aus ägyptischen Grabungen*. Berlin, 1926. Vgl. ferner die kürzeren Wegleitungen: *Führer durch das Kaiser-Friedrich-Museum*. Berlin, 1904 (S. 18 ff. Altchristlich-byzantinische Abteilung) und *Das Kaiser-Friedrich-Museum*, 2. Aufl. Berlin, 1911 (Die altchristliche Sammlung darin von Wulff bearbeitet).

⁸⁹ Besonders schwer wiegt der Verlust der koptischen Sammlung; über diese zuletzt W. F. Volbach, *Bulletin de la Société d'archéologie copte* 12 (1946—1947) 37 ff.

richtet.⁹⁰ Die Leitung der frühchristlich-byzantinischen Abteilung sieht ihre Aufgabe einmal in dem Ausbau und der Erweiterung der musealen Sammlungen, zweitens aber in verstärkter Forschungsarbeit, für die bereits beachtenswerte Ansätze vorliegen.⁹¹

Wir stehen am Ende unseres Überblicks. Er sollte zeigen, daß auch die deutsche Hauptstadt über byzantinistische Traditionen verfügt, an die berechtigterweise die Arbeit der Gegenwart anknüpfen kann. Mit dem zunehmenden wissenschaftlichen Kontakt zwischen Ost und West können ihr infolge ihrer geographischen Lage und besonderen politischen Situation darüber hinaus auf byzantinistischem Felde Aufgaben im Dienste der völkerverbindenden, friedliebenden Wissenschaft zufallen.

⁹⁰ *Das ravenatische Mosaik in den Staatlichen Museen zu Berlin und seine Wiederherstellung*. Berlin, 1953.

⁹¹ Vgl. Klaus Wessel a. a. O., XXX.



Ainsi, l'itinéraire de Théophile confirme la position de l'Hippodrome couvert, ou plus exactement, de l'extrémité de cet Hippodrome couvert devant les Skyla et ne permet pas de contester l'existence d'un vaste hall couvert, formant à son extrémité une sorte d'atrium aux Skyla.

D'après les *Patria*,⁵ il existait au Grand Palais un Hippodrome privé, où, depuis le règne de Constantin le Grand (306—377) jusqu'à celui d'Irène (797—802), les empereurs s'exerçaient à la course, montés sur des chars. L'ordre suivi par les *Patria* fixe la position de cet hippodrome et les parages de la cour de Daphnè et du tricline de Justinien II. Dans ces conditions, l'Hippodrome du Palais des *Patria* ne peut être autre que l'Hippodrome couvert de Théophane et du Livre des Cérémonies.

L'Hippodrome privé n'a rien de commun avec l'Hippodrome, qui ne dépendait pas du Grand Palais. Il ne peut être question, non plus, de l'ancien Tzykanistèrion, bâti plus tard par Théodose II (408—450) et qui fut utilisé jusqu'au règne de Basile I (877—886). Ce gymnase ou carrousel, spécialement réservé au jeu de polo, comme son nom l'indique, était, d'ailleurs, situé non à l'ouest, mais à l'est du Grand Palais, là où s'éleva dans la suite l'Eglise Nouvelle. Aucune source, d'un autre côté, n'a jamais qualifié d'hippodrome le Tzykanistèrion.⁶

L'hippodrome du quartier de l'Amastrianon, édifié par Théodose I le Grand (379—385), et sur l'emplacement duquel Irène fit construire le palais d'Eleuthère,⁷ ne saurait être retenu. L'ordre suivi par les *Patria* interdit une pareille identification et l'hypothèse d'Ebersolt, fondée sur une erreur possible du Ps.-Codinos, ne semble pas justifiée.⁸ Ni le Livre des Cérémonies, ni les sources ne font, il est vrai, allusion à des courses données dans l'Hippodrome du Palais ou Hippodrome couvert, mais ce n'est pas une raison suffisante pour rejeter les renseignements fournis par les *Patria*, car nous ignorons encore les menus faits de la vie intime des empereurs. L'Hippodrome privé fut, d'ailleurs, désaffecté vers la fin du VIII^e siècle et utilisé à d'autres usages.

Le Continuateur de Théophane⁹ rapporte que Michel III, bien connu pour son hippomanie, courait en char non seulement, dans les stades, δίαυλοι, situés à l'intérieur de la ville et du Grand Palais, mais encore dans ceux qui se trouvaient hors de la ville, à St. Mamas. La position de l'hippodrome de St. Mamas, édifié par Léon I (457—474), sur les rives du Stenon, est connue.¹⁰

⁵ Th. Preger, *Script. orig. Const.* II, 256: ὁ ἵππόδρομος... ὁ ἐν τῇ παλατίῳ ἵππόδρομος.

⁶ J. Ebersolt, *op. cit.*, 140—141.

⁷ Th. Preger, *op. cit.*, II, 269.

⁸ J. Ebersolt, *op. cit.*, 140 et note 5.

⁹ Th. Cont. 243.

¹⁰ Th. Preger, *op. cit.* II, 266. Cf. Chr. Pasc. I, 598. Sur l'Hippodrome de Saint-Mamas, cf. R. Janin, *op. cit.*, 189—190.

A l'intérieur de la ville, depuis la disparition de l'Hippodrome d'Eleuthère, il n'existait vraisemblablement pas de véritables stades, sauf le grand Hippodrome. Le champ de courses du Philopation s'étendait en dehors des remparts terrestres, dans les parages des Blachernes.¹¹ Le Cirque de bois, ὁ Ἐυλόκερκος, bâti par Constantin le Grand¹² se trouvait également en dehors des remparts terrestres, près de la porte dite ἡ Ἐυλοκέρκου πόρτη. Ce Cirque avait certainement disparu au IX^e siècle. Non loin de son emplacement s'élevait une église sous le vocable de St. Mamas.¹⁴ Procope fait cependant mention d'un ancien stade, sur l'emplacement duquel Justinien I fit construire un hospice.¹⁵ Ce stade, signalé dans les anciennes descriptions de la ville,¹⁶ paraît avoir été situé au nord de l'Acropole, dans le quartier d'Eugène;¹⁷ il était complètement abandonné au VI^e siècle.

Il est vraisemblable que Michel III ne dédaignait pas de se montrer à l'occasion dans l'arène du grand Hippodrome. Divers empereurs suivirent, du reste, cet exemple.¹⁸ A l'intérieur du Grand Palais le seul stade, où Michel III aurait pu se livrer à sa passion pour les courses de chars était l'ancien Tzykanistèrion.¹⁹ L'emplacement de ce carrousel, à l'est du Grand Palais, au-delà de la terrasse du Phare, le long du rivage de la mer ne peut faire de doute. Mais, comme son nom l'indique, le Tzykanistèrion semble avoir été spécialement affecté au jeu de polo.²⁰ Le Continuateur de Théophane l'appelle « la cour impériale, où les empereurs ont coutume de jouer à la paume à cheval ». ²¹ Quoi qu'il en soit, Michel III a fort bien pu courir en char dans l'ancien Tzykanistèrion, assez vaste pour cela. Il n'est pas, d'ailleurs, impossible de supposer que l'empereur ait utilisé exceptionnellement pour les courses, l'Hippodrome du Palais ou Hippodrome couvert, dont la désaffectation ne remontait pas à une époque très éloignée. Toutefois, cette hypothèse est assez improbable. Génésios²² nous apprend que Basile I jouait au polo κατὰ τὸ πρὸς τὰ βασιλεία μέσσυλον ἢ κατὰ χῶρον ἱππων ἀμιλλητήριον. Le mot μέσσυλον semble désigner le nouveau Tzykanistèrion, que le Continuateur de Théophane appelle, en effet, βασιλικὴ αὐλή. Quant au χῶρον ἱππων ἀμιλλητήριον, il ne peut être autre chose que le grand Hippodrome.

¹¹ Nicet. 15 et 529.

¹² Sozom. VIII, 21.

¹³ Th. Preger, op. cit., II, 259; Cedr. I 707; Nicet. 528; Zonar. III, 139.

¹⁴ R. Janin, op. cit., 189 et 403 et R. Janin, *La Géographie ecclésiastique* ... Paris, 1953, 325—326.

¹⁵ Procope, de aedif. 208.

¹⁶ Descriptio antiqua: IV regio. Cf. P. Gyllius, Topogr. CP, II, 24.

¹⁷ A. van Millingen, *Byzantine Constantinople* ... Londres, 1899, 13, 37, 229.

¹⁸ Th. Cont. 798—799.

¹⁹ Sur l'ancien Tzykanistèrion, cf. Du Oange, *CP Christiana*, 123. J. Labarte, op. cit., 199; J. Ebersolt, op. cit., 140.

²⁰ Sur ce jeu, cf. Cinnam. 263, Genesios 127, An. Comn. I, 449 B. Leib et Du Cange, *Dissertatio VIII*, insérée dans le *Gloss. mediae et infimae Latinitatis*, Tome X.

²¹ Th. Cont. 328.

²² Genesios 127.

L'Hippodrome couvert est le plus souvent appelé simplement: Hippodrome, ὁ ἵπποδρόμος, τὸ ἵπποδρόμιον par le Livre des Cérémonies et par les historiens. C'était, d'ailleurs, son véritable nom, au témoignage des Patria.²³ La confusion entre cet hippodrome privé et l'hippodrome public était par suite assez naturelle, vu la similitude des noms; la proximité même des deux hippodromes rendait, au surplus, la confusion presque inévitable. De là, bien des erreurs d'interprétation. Dans la plupart des itinéraires du Livre des Cérémonies, où il est question de l'Hippodrome, le rédacteur fait allusion à l'Hippodrome couvert et non au grand Hippodrome.

L'existence d'un Hippodrome couvert au Grand Palais est, on l'a vu, indéniable. Elle avait été niée par Beljaev, pour qui l'Hippodrome découvert aurait été la région située au nord de l'Hippodrome, entre Zeuxippe et le Kathisma, et l'Hippodrome couvert, l'Hippodrome même.²⁴ Elle avait été niée également par J. Ebersolt, dont les explications sont, d'ailleurs, confuses.²⁵ Elle a, par contre, été reconnue par Labarte, mais qui assigne à l'Hippodrome couvert une position inadmissible,²⁶ par Paspatis, mais qui le place à côté de l'Hippodrome découvert et suppose ainsi l'existence d'un double Hippodrome au Grand Palais, supposition insoutenable,²⁷ et par A. Vogt, qui le situe entre le Pentacubiculum et l'Hippodrome.²⁸ La position de l'Hippodrome couvert au sud-ouest du Grand Palais devant les Skyla, est certaine;²⁹ seules, son orientation et son étendue peuvent être discutées.

L'Hippodrome couvert, étant donné sa destination primitive, devait nécessairement être beaucoup plus long que large. Il ne pouvait donc s'étendre des Skyla en direction de l'ouest, c'est-à-dire, de l'Hippodrome, l'espace étant insuffisant, mais des Skyla en direction du nord, c'est-à-dire de la porte d'Ivoire, issue du palais de Daphnè, par conséquent parallèle à l'Hippodrome. L'itinéraire de l'empereur Théophile confirme cette orientation. Théophile pénètre dans les Skyla par l'extrémité du bas de l'Hippodrome couvert; l'extrémité du haut dudit Hippodrome doit donc être cherchée au nord des Skyla. Théophile vient, en effet, du nord, marchant en direction du sud. L'itinéraire de Théophile prouve que l'Hippodrome couvert ne se prolongeait guère au-delà des Skyla dans la direction du sud. Jusqu'où se prolongeait-il

²³ Th. Preger, op. cit., II, 256.

²⁴ D. F. Beljaev, *Byzantina* I, St Pétersbourg, 1892, 75—76, cité par J. Ebersolt, op. cit., 140, note 5 et 157, n. 2.

²⁵ J. Ebersolt, op. cit., 140, n. 5, 157, n. 3; cf. 99, n. 3.

²⁶ J. Labarte, op. cit., 131—132 et plan.

²⁷ A. G. Paspatis, *Τὰ βυζαντινὰ Ἀνάκτορα καὶ τὰ περίξ αὐτῶν ἱδρύματα*. Athènes, 1885, 249—251 et plan.

²⁸ A. Vogt, *Le Livre des Cérémonies. Commentaire I*, Paris, 1935, 120 et plan et Echos d'Orient 37 (1938) 23, où il déclare qu'il se trouvait en retrait de Daphnè par rapport au grand triclina de l'Augoustéon et qu'il s'ouvrait sur l'Abside et sur la Thermastra.

²⁹ L'Hippodrome couvert existait bien avant l'époque où furent construits les Skyla et le triclina de Justinien. Justinien II relia son triclina à l'Hippodrome couvert par l'hémicycle des Skyla.

au nord? C'est la question qu'il reste à examiner. L'étude des textes et faits suivants permettra, sans doute, de la résoudre.

I. *Le chapitre 51 du Livre II du Livre des Cérémonies.* Le chapitre 51 du livre II du Livre des Cérémonies est un texte important. Il est relatif au cérémonial à observer, lorsque l'empereur se rend en carrosse au Stratégion pour y passer l'inspection des greniers. Sur un ordre, les candidats viennent se ranger devant l'Hippodrome, πρὸ τοῦ ἵπποδρόμου, au-delà de la porte des cabinets d'aisance du Bain. Seuls, les chevaux impériaux pénètrent dans l'Hippodrome; ceux des dignitaires restent en dehors, ἔξω. Le carrosse impérial stationne également devant l'Hippodrome πρὸ τοῦ ἵπποδρόμου. Lorsque tout est prêt, l'empereur arrive et, s'arrêtant au milieu du grand triclina, il tient consistoire. Suivi de son escorte, il passe ensuite par le Bain, pour sortir, ἐξέρχεται διὰ τῆς βαλνιαρίας. Parvenu à l'endroit où les candidats l'attendent sous les rames, il est salué par les tribuns de la garde et les primiciers des domestiques. De là, il entre dans l'Hippodrome où, lorsqu'il franchit la porte, les honneurs lui sont rendus par les domestiques et par les protecteurs. Suivi de son cortège et précédé de ses chevaux, tenus en main, il sort de l'Hippodrome, ἐξέρχεται ἔξω τοῦ ἵπποδρόμου et monte en carrosse. Avec sa permission, les dignitaires se mettent aussitôt en selle. L'inspection terminée, l'empereur remonte en carrosse et rentre au Grand Palais, soit par le Dékime, soit par le Bain. Les comtes et tribuns s'arrêtent en dehors du Grand Triclina, dans lequel pénètrent les dignitaires qui, après les cérémonies d'usage, sont congédiés.

Ce texte appartient incontestablement à la haute époque, comme divers détails le montrent. Il est question d'une inspection aux greniers publics du Stratégion. Dans les premiers siècles de l'Empire, ces inspections étaient fréquentes. Le comte Marcellin y fait allusion, sous le règne de Théodose II, en 421.³⁰ Pour se rendre au Stratégion,³¹ l'empereur fait usage d'un carrosse, χαρούχα, dont les pommeaux, τὰ μῆλα, sont tenus par les comtes des scholes. C'est dans le même appareil que Léon I fit son entrée solennelle à Constantinople, lors de son avènement en 457.³²

L'emploi fréquent de mots latins, *transfer*, *paratus*, *loco*, révèle un texte ancien. Sans doute, les commandements militaires se firent longtemps en latin, comme le prouve le Stratégikon du Ps.-Maurice,³³ mais, à l'époque de Léon VI, et probablement bien antérieurement, l'emploi du grec prévalut, au témoignage des *Tactica*.³⁴ Nous retrouvons dans le Livre des Cérémonies³⁵

³⁰ Marcel, comes: „Hoc tempore, dum ad horrea publica Theodosius celebrat processionem...“ (Antiocho et Basso coss. an. 421).

³¹ Sur le Stratégikon, cf. R. Janin, *CP byzantine*, 396.

³² Cer. I, 91, 416.

³³ Aussaresses, *L'armée byzantine à la fin du VI^e siècle*. Bordeaux, 1909, 82—83. Parate = préparez-vous.

³⁴ Leon VI, *Tactica*; Migne, PG 107, col. 675.

³⁵ Cer. I, 98, 407. Cf. Reiske II, 402. L'expression γίνεται *transfer* (Cer. II, 51, 699) est remplacée à l'époque classique par l'expression δίδωσι μεταστάσιμον, expression équiva-

le mot *transfer* altéré en *stransfer* et le texte où il figure, est vraisemblablement du VI^e siècle. Le mot *paratus*, dans les textes d'époque plus récente, est grécisé en *πέρατον* ³⁶ et le mot *loco* en *λόκ*.³⁷

Divers fonctionnaires, cités au chapitre 51 du Livre II du Livre des Cérémonies, ne figurent plus dans la Notice de Philothée. Il en est, çà et là, question dans le Livre des Cérémonies, mais seulement dans des textes de la haute époque. *ὁ τριβούνος πραισεντάλιος*, qualifié de *κύλαρχος παρουσίας*, est signalé dans un chapitre remontant incontestablement au règne de Justinien.³⁸ *ὁ ἑπαρχος τῶν πραιτωρίων* est également signalé dans des chapitres, rédigés au VI^e siècle par Pierre *magistros*.³⁹ Même observation pour *ὁ δηκουρίων*.⁴⁰ Quant au *κόμης τῶν ὀρρέων*, *comes horreorum*, il en est question dans une constitution de 457—465, insérée dans le Code de Justinien.⁴¹ Le *νουμεράριος* du chapitre 51 du Livre II est, sans doute, un agent comptable, identique au *numerarius* de la *Notitia dignitatum*. Ce fonctionnaire semble être différent du *νουμεράριος*, cité dans divers chapitres du Livre des Cérémonies.⁴² Il faut également noter que la verge d'or était l'ancien insigne des *curopalates*,⁴³ plus tard, l'insigne fut tout différent.⁴⁴ Toutes ces considérations autorisent à placer la rédaction du chapitre 51 au V^e siècle ou au début du VI^e siècle. A cette époque, les empereurs habitaient Daphnè. Le Salon d'Or, le *Lausiakos*, le *Justinianos* et les *Skyla* n'étaient pas encore construits. L'unique issue du Grand Palais, à l'ouest en direction de l'Hippodrome, se trouvait en bas des galeries de Daphnè : c'était la porte de l'escalier en colimaçon *ἡ πύλη, ἔνθεν ὁ κοχλίας*, dont parle Procope de Césarée.⁴⁵

Dans les mêmes parages, le Livre des Cérémonies signale plus tard la présence de deux portes distinctes, bien que très voisines : la porte d'ivoire et la porte de la *Thermastra*. La porte d'ivoire donnait accès par un escalier tournant, *κοχλίας*, aux Galeries du Daphnè, situées au premier étage du palais de Daphnè ; la porte de la *Thermastra* s'ouvrait de plain-pied sur une longue galerie, *ἡ θερμάστρα*, qui desservait le rez-de-chaussée du palais de Daphnè,

lente (Cer. I, 19, 116 ; I, 20, 119 ; I, 32, 174 ; I, 35, 180 ; I, 64, 289 ; II, 13, 559). Cf J. Ebersolt, op. cit., 153, n. 6.

³⁶ Cer. I, 64, 285 ; I, 68, 304 ; I, 70, 341 ; I, 72, 359. Selon Reiske, 301, il faut lire *παράτον*. Dans les *Tactica* de Leon VI, le mot latin est remplacé par le mot grec *ἐτοιμοί* (Migne, PG. 107, ch. VIII, col. 735).

³⁷ Cer. I, 47, 240, *λεβὰ λόκ* ; I, 48, 252, *λεβὰ ε λόκ*.

³⁸ Cer. App. 495. Rappelons que Justin I^{er} était *κόμης πραισέντου*. Theoph., 254 B, de Boor 165,6.

³⁹ Cer. I, 85, 388 ; I, 87, 394, 395, 396. Sous Phocas, cette appellation s'était conservée (Theoph. 459 B, de Boor 297, 19).

⁴⁰ Cer. I, 84, 387. Texte de Pierre *magistros*.

⁴¹ Cod. Just. XI, 15 : de *pistor*. Cf. Daremberg et Saglio. Dict. des Antiq. grecq. et rom., II, 2, Paris 1896, H. Thédénat, *horreum*, p. 275.

⁴² Cer. I, 47, 239—240 ; I, 48, 252 ; I, 53, 265.

⁴³ Cer. I, 45, 231. Cf. Cassiodore : in formula curae palatii. Notit. Dignit. I, 404.

⁴⁴ Cer. I, 45, 229 ; II, 52, 711.

⁴⁵ Procope, de Bel. Pers. 127 B.

occupé en partie par des Bains. L'existence, au V^e siècle, de bains, βαλνιαρία, vers l'issue ouest du palais de Daphnè, est établie par un texte du Livre des Cérémonies. Lors du couronnement d'Anastase I, en 491, l'archevêque de Constantinople pénétra, selon la tradition, au Grand Palais par les Bains.⁴⁶ L'issue du Bain était nécessairement une issue ouest du palais de Daphnè, car le chapitre 51 montre l'empereur sortant par le Bain pour entrer dans l'Hippodrome. On sait, d'ailleurs, que, dans les circonstances solennelles, le patriarche entraînait au Grand Palais, non par la Chalce, mais directement par Daphnè, pour gagner la chapelle palatine de St. Etienne de Daphnè.⁴⁷ L'issue dite de Daphnè est incontestablement une issue ouest. On entraînait au Grand Palais par cette issue, lorsqu'on venait de l'Hippodrome; on sortait du Grand Palais par cette issue, lorsqu'on se rendait à l'Hippodrome. Lorsque les empereurs habitèrent le Grand Palais, les patriarches continuèrent à faire leur entrée par Daphnè. Le jeudi de Pâques, le patriarche, pour se rendre au Salon d'Or, passait par l'Abside et les bâtiments du Triconque;⁴⁸ il avait donc dû entrer au Grand Palais par une issue à l'ouest et suivre les Galeries de Daphnè conduisant à l'Abside.

L'issue du Bain, mentionnée par les deux textes de la haute époque, cités précédemment, correspond à la fois par son nom⁴⁹ et par sa position à l'issue dite de la Thermastra, plusieurs fois citée dans le Livre des Cérémonies.⁵⁰ La porte d'ivoire, très voisine de la porte de la Thermastra, ancienne porte du Bain, ne fut peut-être établie que plus tard, pour desservir l'étage supérieur du palais (galerie de Daphnè). Primitivement, la porte du Bain devait très probablement desservir à la fois le rez-de-chaussée et le premier étage du palais de Daphnè.

Le Bain palatin, auquel font allusion les deux textes examinés ici,⁵¹ est peut-être celui de la fournaise dans laquelle Michel le Bègue fut condamné à être brûlé. Du Cange prétend que ce dernier bain s'appelait Πιθήκιον, sur la foi d'un passage de Génésios, mal interprété par lui. Génésios écrit, en effet: ἀπαγεῖν εἰς τὸ τοῦ παλατίου λουτρόν, πιθήκιον τε δεσμήσαι, ἐνείραι τε πρὸς κοντόν καὶ τῷ καμινιάῳ πυρὶ παρατιθέναι ἀνάλωμα. « L'empereur donna l'ordre de l'emmenner au Bain du Palais, de le lier comme un singe, de le suspendre à une perche et de le livrer en proie au feu de la fournaise ».⁵² Le mot πιθήκιον, singe, se rapporte à δεσμήσαι et non à λουτρόν. Sans doute, il y

⁴⁶ Cer. I, 92, 422: κατὰ τὸ σύνθηδες, εἰσελθὼν διὰ τῆς βαλνιαρίας.

⁴⁷ Cer. I, 40, 202; cf. I, 44, 225. Sur St Etienne de Daphnè, cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique* ..., 489—490.

⁴⁸ Cer. I, 14, 91; cf. I, 19, 116; I, 20, 119; I, 21, 122.

⁴⁹ Le mot θερμάστρα est synonyme du mot βαλνιαρία.

⁵⁰ Cer. II, 18, 601—602. Cf. I, 48, 249—250; I, 64, 289—291; I, 68, 303.

⁵¹ Cer. II, 51, 699—701 et I, 92, 422.

⁵² Genesios 21. Cf. Th. Cont. 610. La traducteur traduit: *pitheciouque vincitum*. Le R. P. Janin (*Constantinople byzantine*, 215) maintient l'existence d'un Bain dit *Pithektion*, suivant, en cela, vraisemblablement, J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople* ..., 74, n. 7.

avait au Grand Palais plusieurs bains,⁵³ mais il est plus naturel de supposer que l'exécution devait avoir lieu dans un bain, situé dans les salles obscures du Grand Palais, et vraisemblablement affecté à la domesticité, plutôt que dans un Bain luxueux, réservé aux empereurs et impératrices. Quoi qu'il en soit, la présence d'un bain, dans les parages de la Thermastra, c'est-à-dire à l'issue ouest du palais de Daphnè, conduisant en direction de l'Hippodrome, paraît être démontrée.

Le chapitre 51 demande, au surplus, quelques explications. A l'époque, où ce chapitre fut rédigé, les empereurs habitaient le palais de Daphnè, qui ne comptait que trois grandes salles d'apparat : le Consistoire, le tricline des XIX Lits et l'Augousteus. Le Grand Tricline, dont il est question, ne pouvait donc être que l'une de ces trois salles. Le Consistoire doit être écarté, car, lorsque l'empereur y siégeait, il se plaçait sur l'estrade du trône et non au milieu de la salle. Dans les textes de la haute époque, c'est le plus souvent au tricline des XIX Lits qu'était réservée l'appellation de Grand Tricline,⁵⁴ l'Augousteus étant ordinairement désigné sous son nom propre.⁵⁵ Cependant, il semble bien que le rédacteur du chapitre 51 fait allusion à l'Augousteus. L'empereur recevait, en effet, les dignitaires plutôt dans l'Augousteus que dans le Tricline des XIX Lits et partait généralement de l'Augousteus, lorsqu'il devait sortir du Grand Palais.

Le chapitre 51 n'indique pas l'itinéraire entre le Grand Tricline, situé au premier étage, et le Bain, situé au rez-de-chaussée. L'empereur a dû nécessairement passer par les galeries de Daphnè, et descendre par un escalier intérieur au rez-de-chaussée, occupé par le Bain. L'escalier en question correspond très vraisemblablement à l'escalier en colimaçon, cité par Procope de Césarée et dont il est fait mention dans le règlement d'ouverture du Grand Palais. Cet escalier se trouvait vers l'extrémité occidentale des galeries de Daphnè et conduisait, à l'époque classique, à la porte d'ivoire et, à la haute époque, à la porte dite du Bain, appelée plus tard porte de la Thermastra.

C'est par la porte du Bain que, d'après le chapitre 51, l'empereur pénètre dans l'Hippodrome. Avant de franchir cette porte, l'empereur reçoit les hommages des candidats et de leurs chefs, rangés, comme l'indique le texte « devant l'Hippodrome au-delà de la porte des cabinets du Bain ». Les candidats sont vraisemblablement massés proche du Bain, à proximité de la sortie, c'est-à-dire, dans le voisinage de la porte, mettant en communication le Bain avec l'Hippodrome. Dans ces conditions, le texte peut dire avec raison qu'ils sont rangés devant l'Hippodrome *πρὸ τοῦ Ἱπποδρόμου*. Cependant, les

⁵³ Les *Patria* (Th. Preger. Script. orig. Constant. II, 145) attribuent à Constantin le Grand la construction de deux Bains : le Bain du Miroir (?) et le Bain d'Ikonómios, voisin du Tzykanistérion. Le *Livre des Cérémonies* (I, 41, 215) signale l'existence d'un Bain, au bas de l'escalier de Sainte-Christine, peut-être dans les parages du Phare.

⁵⁴ Cer. I, 91, 416; I, 92, 418, 422; I, 93, 427; I, 95, 433.

⁵⁵ Cer. I, 91, 416; I, 92, 421.

chevaux de selle impériaux ont pénétré à l'intérieur de l'Hippodrome ἔσω ἐν τῷ Ἱπποδρόμῳ, tandis que les chevaux des dignitaires sont restés en dehors, ἔξω. Quant au carrosse impérial, il stationnait devant l'Hippodrome, πρὸ τοῦ Ἱπποδρόμου. L'endroit où stationnait ce carrosse était probablement le même que celui où attendaient les chevaux des dignitaires. En effet, il est dit plus loin que, lorsqu'il est monté dans son carrosse, l'empereur invite les dignitaires qui l'entourent à se mettre en selle. Le carrosse, qui stationnait πρὸ τοῦ Ἱπποδρόμου, ne se trouvait pas du même côté que les Candidats, massés πρὸ τοῦ Ἱπποδρόμου, dans la salle du Bain, puisque l'empereur, après avoir reçu les hommages des Candidats, est obligé de traverser l'Hippodrome et d'en sortir pour gagner son carrosse, εἰσέρχεται εἰς τὸν Ἱπποδρόμον καὶ ἔξέρχεται ἔξω τοῦ Ἱπποδρόμου. Les Candidats sont donc massés du côté opposé à celui où stationnait le carrosse impérial, c'est -à-dire devant le flanc est de l'Hippodrome, alors que le carrosse attendait devant le flanc ouest dudit Hippodrome.

De toute évidence, l'Hippodrome, dont il est question ici, ne peut être le Grand Hippodrome. Il est impossible d'admettre que les bâtiments du Grand Palais impérial s'appliquaient assez strictement au flanc est de l'Hippodrome, pour qu'une simple porte ait mis en communication directe le Grand Palais et le Grand Hippodrome. Il est également inadmissible que l'empereur ait été obligé de traverser à pied une grande partie de l'arène et de sortir du Grand Hippodrome pour gagner son carrosse. Lorsque l'empereur se rendait en ville, il montait à cheval dans l'enceinte même du Grand Palais, et non sur la voie publique. De même, lorsque l'empereur venait de ville, il descendait de cheval dans l'enceinte du Grand Palais et non devant l'entrée. Sur ce point, le protocole byzantin était formel.

Les écuries et remises impériales se trouvaient dans l'enceinte du Grand Palais, près des grandes issues de ce dernier. On ne comprendrait guère, dans ces conditions, pourquoi le carrosse impérial serait sorti du Grand Palais et aurait traversé l'Hippodrome, pour aller attendre l'empereur en dehors de l'Hippodrome. L'itinéraire de Théophile a révélé l'existence devant les Skyla d'un Hippodrome couvert et les Patria déclarent que cet Hippodrome palatin était généralement désigné sous le nom d'Hippodrome. Cet Hippodrome, qui ne s'étendait pas au sud au-delà des Skyla, devait s'étendre au nord assez loin. Le chapitre 51 révèle l'existence d'un Hippodrome devant la porte du Bain ou porte de la Thermastra, voisine de la porte d'ivoire et probablement contiguë. L'Hippodrome couvert constituait, en somme, un immense atrium couvert au Grand Palais au sud-ouest et protégeait les issues de ce dernier.

Le chapitre 51 règle seulement le cérémonial à observer pour la sortie de l'empereur; il ne jalonne d'aucun point de repère le trajet du Grand Palais au Stratiégion. L'Hippodrome se trouvait en dehors du Grand Palais; aussi n'en est-il pas fait mention. Une fois l'empereur dans son carrosse et les dignitaires en selle, le rédacteur du chapitre 51 n'a plus rien à ajouter. Pour

le retour, même lacune. L'empereur doit nécessairement traverser l'Hippodrome pour rentrer par le Dékime ou par le Bain, mais ce trajet n'est pas indiqué.

Revenons à l'itinéraire du départ. L'empereur vient d'entrer par la porte du Bain dans l'Hippodrome couvert, où il est salué par les Protecteurs et les Domestiques, selon l'usage. Il traverse alors cet Hippodrome, précédé de ses chevaux de selle tenus en main et il en sort pour monter en carrosse. Il est probable que l'empereur a traversé l'Hippodrome couvert dans toute sa longueur, pour en sortir par une porte opposée à celle du Bain. Ce trajet très court explique pourquoi l'empereur n'est pas monté à cheval. Le carrosse attend devant la porte de sortie de l'Hippodrome couvert, par conséquent dans la cour de Daphnè. L'empereur monte en carrosse et la lourde voiture s'ébranle. Par quelle porte le carrosse impérial va-t-il pénétrer de la cour de Daphnè dans l'Hippodrome? Le chapitre 51 ne le dit pas, mais il est possible de suppléer à son silence. La porte du palais du Kathisma était une porte à un seul battant et assez étroite; il est donc à peu près impossible que le carrosse ait pu passer par là. Selon toute probabilité, le carrosse impérial a dû passer par la porte de la Sphendonè plus au sud et par l'arène, gagner les portes nord de l'Hippodrome, pour se diriger de là vers le Stratégion.

Au retour, l'empereur a dû suivre le même itinéraire: entrer dans l'Hippodrome par les portes nord, parcourir l'arène jusqu'à la porte de la Sphendonè, pénétrer par cette porte dans la cour de Daphnè, remonter cette cour jusqu'à hauteur de la porte donnant accès à l'Hippodrome couvert et descendre de carrosse devant cette porte. De là, l'empereur n'avait qu'à pénétrer dans l'Hippodrome couvert et à le traverser pour arriver à la porte du Bain. L'empereur pouvait aussi passer par le Dekime. Pour cela, il n'avait qu'à entrer dans le palais du Kathisma par lequel il pouvait monter au Dekimes, d'où, par l'escalier en colimaçon, il lui était facile de rentrer au Grand Palais.

L'Hippodrome couvert, dont la position, l'orientation et l'étendue viennent d'être fixées, après avoir longtemps servi de manège privé à l'usage des empereurs, fut désaffecté vers la fin du VIII^e siècle et reçut alors d'autres destinations. Mais son utilité principale consistait surtout à relier entre elles les deux grandes issues ouest du Grand Palais et à en protéger l'accès.⁵⁶ La porte de bronze des Skyla, la porte d'ivoire de Daphnè, ainsi que la porte presque contiguë de la Thermastra, n'étant pas fortifiées, devaient être au moins gardées et précédées d'un atrium fermé qui en défendait les abords. Divers textes permettent de justifier la position assignée à l'Hippodrome couvert et de démontrer que c'est par cet Hippodrome que s'établissait la liaison entre les deux grandes issues sud-ouest du Grand Palais.

⁵⁶ L'Hippodrome couvert protégeait également l'accès des jardins et édifices, situés entre le tricline de Justinien, au sud, le tricline du Lausiakos, à l'est, les galeries de Daphnè et les passages du Triconque, au nord. L'Hippodrome couvert fermait, à l'ouest, le vaste espace rectangulaire circonscrit par les grandes salles, galeries et passages précités.

Le premier est le chapitre 15 du Livre II du Livre des Cérémonies. Il importe de rappeler tout d'abord, pour l'intelligence du sujet, un détail du protocole byzantin. Lorsque deux cérémonies avaient lieu le même jour et à peu d'intervalle au Grand Palais, l'étiquette voulait que les personnages, qui avaient assisté à la première cérémonie, sortissent du Grand Palais pour y rentrer aussitôt, afin d'assister à la seconde cérémonie. Les exemples sont nombreux.

Le dimanche de la mi-carême, les dignitaires entraient au Grand Palais, évidemment par les Skyla, et par le grand Tricline (le Justinianos), ils se rendaient à N. D. du Phare. La cérémonie terminée, ils sortaient du Grand Palais et allaient s'asseoir dans l'Hippodrome (couvert). Le moment venu, ils rentraient au Grand Palais, par les Skyla et pénétraient dans le Grand Tricline (le Justinianos), où un banquet avait lieu.⁵⁷

Après sa promotion au Chrysotriklinos, le nouveau patrice sortait du Grand Palais par les Skyla dans l'Hippodrome (couvert) et rentrait ensuite au Grand Palais par la Thermastra, pour y accomplir certains rites et y recevoir l'hommage des factions.⁵⁸

À l'issue d'une cérémonie dans la phiale des Verts, à laquelle l'empereur, entouré par les dignitaires, assiste du haut du balcon du tricline de Justinien, les dignitaires qui doivent encore assister à une cérémonie semblable dans la phiale des Bleus, située au pied de la terrasse du Phare, passent par la Thermastra pour gagner la terrasse du Phare.⁵⁹ Du tricline de Justinien, les dignitaires sont certainement sortis du Grand Palais par les Skyla et, par l'Hippodrome couvert, ils ont gagné la porte de la Thermastra, par laquelle ils sont rentrés au Grand Palais. L'itinéraire singulier du chapitre 64 ne s'explique que par l'obligation où se trouvent les dignitaires de sortir du Grand Palais pour y rentrer aussitôt après.

Lorsque l'empereur devait assister le même jour à deux cérémonies à Sainte-Sophie, il sortait de l'église dans le Puits Sacré après la première cérémonie, puis il rentrait du Puits Sacré dans l'église, afin d'assister à la seconde cérémonie.⁶⁰

Les divers itinéraires du chapitre 15 du Livre II s'expliquent par les inflexibles règles de l'étiquette byzantine. Après leur réception solennelle à la Magnaure, les ambassadeurs arabes devaient donc, pour obéir au protocole, sortir du Grand Palais pour y rentrer immédiatement afin d'assister au banquet donné en leur honneur. L'itinéraire qu'ils suivent, est décrit; toutes les salles qu'ils ont à traverser sont magnifiquement décorées et pavoisées; aucun doute ne peut subsister sur le parcours effectué.

Les ambassadeurs partent de l'Augousteus et suivent les galeries inté-

⁵⁷ Cer. I, 29, 151. A. Vogt (*Le Livre des Cérémonies. Commentaire I*, Paris, 1935, 164), fait erreur, lorsqu'il écrit que le Grand Tricline est le Chrysotriklinos.

⁵⁸ Cer. I, 48, 249—250.

⁵⁹ Cer. I, 64, 289.

⁶⁰ Cer. I, 35, 184.

rieures de l'Augousteus et de l'Abside pour arriver dans l'Hippodrome couvert, par lequel ils gagnent les Skyla; ils font alors leur entrée dans le tricline de Justinien, dans sa région occidentale.⁶¹ Les galeries intérieures de l'Augousteus et de l'Abside, dites aussi « galeries de l'Augousteus en direction de l'Abside »⁶² sont constamment désignées sous le nom de Daphnè. Ces galeries, par leur extrémité orientale, reliaient l'Augousteus à l'Abside et par leur extrémité occidentale et l'escalier en colimaçon, reliaient l'Augousteus à la porte d'ivoire s'ouvrant sur l'Hippodrome couvert. Pour gagner ce dernier, les ambassadeurs ont évidemment suivi les galeries précitées en direction de l'ouest et n'ont pas passé par l'Abside.⁶³ Qu'ils n'aient pas passé par l'Abside, le fait est certain. La décoration du Grand Palais en est la meilleure preuve. Le Livre des Cérémonies⁶⁴ ne parle, en effet, que de la décoration de la galerie de l'Augousteus à l'Abside et décrit, immédiatement après, la décoration de l'Hippodrome (couvert); aucune allusion n'est faite à la décoration de l'Abside parce que les ambassadeurs ne devaient pas traverser cette salle ce jour-là.⁶⁵ Les ambassadeurs devaient sortir du Grand Palais par l'ouest; ils n'avaient donc aucune raison de passer par l'Abside, située à l'est de l'Augousteus. Pour gagner de l'Abside l'Hippodrome (couvert), les ambassadeurs auraient été obligés de descendre dans la Thermastra; or, la Thermastra n'avait reçu aucune décoration spéciale, ce qui prouve péremptoirement qu'on ne devait pas la parcourir. Les empereurs évitaient, d'ailleurs, soigneusement de faire passer leurs hôtes illustres à travers les salles basses du Grand Palais.

Le trajet des ambassadeurs de l'Augousteus à l'Hippodrome couvert est donc le suivant: au sortir de l'Augousteus, ils ont suivi, en direction de l'ouest, les galeries de l'Augousteus et de l'Abside et ils sont descendus par l'escalier en colimaçon à la porte d'ivoire, par laquelle ils ont pénétré dans l'Hippodrome couvert. Qu'il s'agisse bien de l'Hippodrome couvert et non du Grand Hippodrome, la description de la décoration le démontre clairement. « L'Hippodrome, écrit le rédacteur du chapitre 15, avait été décoré par les soins du Préfet avec des tentures de pourpre et diverses tapisseries impériales; pour compléter la décoration, on avait fixé aux murailles, à droite et à gauche, au moyen de lattes transversales et de poteaux verticaux, des croix et des couronnes, faites de rameaux de laurier et de fleurs de la saison; le sol avait été jonché de lierre et de laurier et, à certaines places plus en vue, de myrte et

⁶¹ Cer. II, 15, 584.

⁶² Cer. II, 15, 573.

⁶³ L'omission de l'Abside, dans l'itinéraire de la page 584 est d'autant plus significative que l'Abside est spécialement mentionnée dans l'itinéraire de la page 588.

⁶⁴ Cer. II, 15, 573. C'est à tort qu'Ebersolt suppose que les ambassadeurs ont passé par l'Abside (*Le Grand Palais*..., 152).

⁶⁵ Quelques jours plus tard, les ambassadeurs arabes traversent l'Abside, mais, pour sortir du Grand Palais, par l'est. Le Grand Palais avait, d'ailleurs, repris son aspect accoutumé et n'avait plus la décoration des jours de grande solennité (Cer. II, 15, 588)

de romarin.»⁶⁶ Ce genre de décoration, qui convient parfaitement à un vaste hall fermé, eût été presque impossible à réaliser dans le Grand Hippodrome.

La réception des ambassadeurs arabes est du 31 mai 946.⁶⁷ Ce jour-là, ni les jours suivants, il n'y eut de courses dans le Grand Hippodrome, pouvant justifier un pareil étalage de luxe. Ce ne fut que les 6 et 9 août que des courses furent célébrées dans le Grand Hippodrome, qui reçut, à cette occasion, une décoration assez simple d'ailleurs. On se borna à suspendre quelques tentures et tapisseries aux tribunes des factions.⁶⁸ La différence entre les deux modes de décoration montre nettement qu'il s'agit de deux endroits différents. Le Grand Hippodrome, étant donné ses dimensions, ne se prêtait guère à une décoration d'ensemble.⁶⁹

Il y a lieu de remarquer que, lors de la réception des ambassadeurs arabes, le Grand Palais seul fut décoré. Les rues et les édifices de la capitale n'étaient pas pavoisés sur leur passage. Il n'y avait donc aucune raison de parer magnifiquement le Grand Hippodrome, qui dépendait de la ville et non du Grand Palais. Il faut remarquer encore que les ambassadeurs firent leur entrée au Grand Palais par la Chalcè⁷⁰ et non par le Grand Hippodrome et qu'ils regagnèrent leur demeure non par le Grand Hippodrome mais par le Tzykanistèrion.⁷¹ La décoration générale du Grand Hippodrome n'était donc nullement indiquée par les circonstances. En admettant même qu'au cours de la réception du 31 mai, les ambassadeurs aient eu à passer par le Grand Hippodrome pour se rendre de l'Augousteus aux Skyla, un trajet aussi court que rapide, ne saurait justifier la somptueuse décoration décrite par le Livre des Cérémonies.

Dans le trajet de l'Augousteus à l'Hippodrome couvert, l'escalier en colimaçon et la porte d'ivoire ne sont pas mentionnés, mais les itinéraires du Livre des Cérémonies sont le plus souvent simplement jalonnés. C'est au lecteur qu'il appartient de les compléter, d'après les indications fournies par d'autres itinéraires. Pour se rendre de la porte d'ivoire aux Skyla, les ambassadeurs n'avaient qu'à traverser l'Hippodrome couvert dans toute sa longueur, du nord au sud.

L'itinéraire général des ambassadeurs arabes à travers le Grand Palais, le jour de leur réception, semble, à première lecture, assez compliqué; mais il faut se rappeler que, selon le protocole, ces hauts personnages devaient sortir du Grand Palais, après la séance solennelle de la Magnaure, et y rentrer pour

⁶⁶ Cer. II, 15, 573.

⁶⁷ Reiske, II, 645. Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, 9.

⁶⁸ Cer. II, 15, 588—589. La date exacte des courses n'est pas indiquée expressément, mais elles furent probablement célébrées pendant les fêtes qui se déroulèrent au Grand Palais du 6 au 9 août.

⁶⁹ L'empereur Alexandre, à l'occasion de courses, fit décorer le Grand Hippodrome avec des nappes et des candélabres empruntés aux églises. Il en fut, du reste, sévèrement blâmé (Th. Cont. 379, 717, 873; Glykas 557, Cedr. II, 276).

⁷⁰ Cer. II, 15, 583.

⁷¹ Cer. II, 15, 586.

assister au banquet dans le Salon d'Or. Il faut également ne pas oublier que l'empereur, dans le désir évident d'éblouir ses hôtes, tenait à leur faire parcourir en tous sens son immense demeure, somptueusement parée pour la circonstance.

Entrés au Grand Palais par la Chalcè, les ambassadeurs se rendent par les quartiers militaires à la Magnaure; après l'audience, ils vont par le Consistoire, l'Onopodion et la Main d'Or à l'Augousteus, où ils se reposent un instant; puis, ils repartent et, par les galeries intérieures de l'Augousteus et de l'Abside, l'escalier en colimaçon, la porte d'ivoire et l'Hippodrome couvert, ils gagnent les Skyla; des Skyla par le tricline de Justinien et par celui du Lausiakos, ils pénètrent dans le Salon d'Or, où a lieu le banquet. Le banquet terminé, ils vont se reposer dans le tricline de Justinien, en attendant que le Salon d'Or ait été débarrassé des tables qui l'encombraient. A ce moment, ils reviennent dans le Salon d'Or, dont ils sortent par les portes orientales sur la terrasse du Phare. De cette terrasse, par les passages aériens construits par Basile I, ils débouchent sur la terrasse supérieure de l'Eglise Nouvelle. Descendant alors de cette terrasse par un escalier, ils se rendent par les jardins du Mésokèpion au Tzykanistèrion, où ils montent à cheval pour rentrer en leur palais du KhrySION,⁷² situé vraisemblablement dans les parages des Manganes, sur les pentes dominant la mer de Marmara.

Quelques jours plus tard, les ambassadeurs ont une nouvelle audience de l'empereur. Cette fois, ils n'entrent pas au Grand Palais par la Chalcè, mais par l'Hippodrome couvert et les Skyla. Traversant ensuite les triclins de Justinien et du Lausiakos, ils font leur entrée au Salon d'Or. Après l'audience, les ambassadeurs reviennent par les mêmes triclins dans les Skyla et sortent dans l'Hippodrome couvert, par lequel ils gagnent l'Abside, d'où ils rentrent dans leur demeure du KhrySION.⁷³

L'Hippodrome, dont il est ici question, est encore l'Hippodrome couvert. Sans doute, pour entrer par l'Hippodrome couvert et par les Skyla, les ambassadeurs sont arrivés par le Grand Hippodrome, mais le rédacteur du chapitre 15 ne s'occupe pas de l'itinéraire suivi par eux à travers la ville; il les prend à leur entrée dans le Grand Palais.

L'itinéraire de retour à travers le Grand Palais n'est jalonné que par un point de repère; pour le compléter, il faut se reporter aux itinéraires suivis par les ambassadeurs, lors de la première réception. Des Skyla, par l'Hippodrome couvert, les ambassadeurs sont rentrés au Grand Palais par la porte d'ivoire;⁷⁴ ils ont gravi l'escalier en colimaçon pour monter dans les galeries intérieures de l'Augousteus et de l'Abside, effectuant ainsi, mais en

⁷² Cer. II, 15, 583—586.

⁷³ Cer. II, 15, 588.

⁷⁴ Les ambassadeurs n'ont certainement pas passé par la porte de la Thermastra et la Thermastra pour gagner l'Abside par les salles basses du Grand Palais et un escalier intérieur. Il n'est pas, en effet, fait mention de la Thermastra et le rédacteur du chapitre 15 se réfère, de toute évidence, à l'itinéraire de la page 584.

sens inverse, le trajet qu'ils avaient effectué, lors de la première réception. Mais, au lieu de pénétrer dans l'Augousteus, les ambassadeurs suivent les galeries précitées jusqu'au bout, en direction de l'est, et entrent dans l'Abside.⁷⁵ Lors de leur première réception, pour revenir au KhrySION, les ambassadeurs étaient partis du Salon d'Or pour gagner par la terrasse du Phare les passages aériens et la terrasse supérieure de l'Eglise Nouvelle, le Tzykanistèrion, issue extrême à l'est de la demeure impériale.

C'est évidemment le même itinéraire, que suivront les ambassadeurs, lors de leur deuxième audience. De l'Abside au Salon d'Or, le trajet n'est pas jalonné, mais ce trajet est trop souvent décrit dans le Livre des Cérémonies⁷⁶ pour que le rédacteur du chapitre 15 ait cru nécessaire d'y revenir. Les ambassadeurs ont certainement passé par le Triconque et le grand escalier descendant au Lausiakos, en face du Salon d'Or.

Lors de leur première audience, les ambassadeurs n'avaient pas eu l'occasion de passer par le Triconque; l'empereur a voulu combler cette lacune et faire admirer à ses hôtes le splendide édifice bâti par Théophile, dans le deuxième quart du IX^e siècle. La simple mention de l'Abside constitue un jalon suffisant pour reconstituer notre itinéraire.

La décoration générale du Grand Palais, minutieusement décrite par le rédacteur du chapitre 15, démontre la proximité immédiate des galeries de Daphnè avec l'Hippodrome couvert. Tous les édifices, toutes les salles, cours et galeries que les ambassadeurs doivent traverser sont décorés et pavés; aucune solution de continuité; l'ordre rigoureux adopté par le chapitre 15 indique la succession des édifices, salles, cours et galeries, et l'itinéraire suivi par les ambassadeurs, de l'entrée de la Chalcè à la Magnaure, de la Magnaure à l'Augousteus, de l'Augousteus aux Skyla, des Skyla au Salon d'Or.⁷⁷ Aussitôt après avoir décrit la décoration des galeries intérieures de l'Augousteus et de l'Abside, le Livre des Cérémonies entreprend la description de la décoration de l'Hippodrome couvert. Entre les galeries précitées et l'Hippodrome couvert, il n'y avait donc aucun espace intermédiaire, et l'on descendait directement des galeries, par un escalier tournant, dans l'Hippodrome couvert.

L'itinéraire, suivi par la princesse Olga, en 957, pour se rendre de l'Augousteus aux Skyla, est exactement celui que suivirent les ambassadeurs arabes, mais une interversion rend le texte inintelligible. Le texte est ainsi conçu: καὶ προσκληθεῖσα (ἡ ἀρχόντισσα) ἀπὸ τοῦ Αὐγουστέως, τῆς τε ἀψίδος καὶ τοῦ Ἰπποδρόμου τῶν ἐνδοτέρων διαβατικῶν τοῦ αὐτοῦ Αὐγουστέως διήλθεν, καὶ ἐλθοῦσα ἐκαθέσθη εἰς τὰ Σκύλα.⁷⁸ La restitution est, d'ailleurs, facile. Il faut

⁷⁵ L'Abside mettait en communication le palais de Daphnè avec le Grand Palais par les passages du Triconque. Cf. J. Ebersolt, *Le Grand Palais* ..., 120—121.

⁷⁶ Cf. J. Ebersolt, *op. cit.*, 222—223.

⁷⁷ Cer. II, 15, 571, 573, 580, 582.

⁷⁸ Cer. II, 15, 595. J. Ebersolt (*op. cit.*, 152, n. 1) constate que le texte est corrompu.

lire: καὶ προσκληθεῖσα ἀπὸ τοῦ Αὐγουστέως, τῶν ἐνδοτέρων διαβατικῶν τοῦ αὐτοῦ Αὐγουστέως, τῆς τε Ἀψίδος καὶ τοῦ Ἱπποδρόμου διήλθεν.....: La princesse mandée sortit de l'Augousteus, traversa les galeries intérieures de l'Augousteus, de l'Abside, ainsi que de l'Hippodrome et se rendit aux Skyla où elle s'assit.

Des divers textes, qui viennent d'être cités, on peut d'ores et déjà tirer les conclusions suivantes:

1. A l'ouest du Grand Palais, il existait dès la haute époque un vaste hall couvert appelé « Hippodrome » et distinct du Grand Hippodrome;

2. Lorsqu'on sortait du Grand Palais par la porte des Skyla, on débouchait directement dans cet Hippodrome; inversement, lorsqu'on entrait dans le Grand Palais par la porte des Skyla, on devait, avant, traverser cet Hippodrome.

3. Lorsqu'on sortait du Grand Palais par les galeries de l'Augousteus et de l'Abside, l'escalier en colimaçon et la porte d'ivoire, on débouchait dans cet Hippodrome. Inversement, lorsqu'on entrait au Grand Palais par la porte d'ivoire, on devait, avant, traverser cet Hippodrome. Les itinéraires qui seront examinés plus loin, confirment ces conclusions.

L'Hippodrome couvert, dont les Patria semblent attribuer la construction à Constantin le Grand, est incontestablement un édifice fort ancien, puisqu'il en est déjà question dans un texte de la haute époque. Sa désaffectation par l'impératrice Irène ne fit qu'augmenter son importance. C'est à cet Hippodrome que le Livre des Cérémonies fait très souvent allusion, mais il le désigne, selon la coutume, sous le simple nom d'Hippodrome.

Il importe maintenant d'examiner un certain nombre de textes, où il est question de l'Hippodrome couvert.

*Les sénateurs s'habillent dans l'Hippodrome.*⁷⁹ Avant de faire leur entrée dans le tricline de Justinien pour y tenir une réception, les sénateurs revêtaient leur costume d'apparat dans l'Hippodrome, ἡ σύγκλητος ἀλλάσει ἐν τῷ Ἱπποδρόμῳ.⁸⁰ Il est évident que les dignitaires ne s'habillaient pas en plein air, mais dans un local fermé, où ils avaient un vestiaire.⁸¹ Dans le Grand Hippodrome, il n'existait aucun local de ce genre. Le local où s'habillaient les sénateurs se trouvait devant les Skyla; il ne peut donc s'agir que de l'Hippodrome couvert.

Le proèdre s'habille à St Etienne de l'Hippodrome. Le proèdre s'habil-

⁷⁹ Il n'est pas impossible qu'à la haute époque, les sénateurs n'aient tenu séance parfois dans l'Hippodrome couvert. Cf. Nouvelle 62 de Justinien: « Agat autem senatus conventus in Hippodromis ».

⁸⁰ Cer. I, 47, 236. Chaque fois que les dignitaires entraient au Grand Palais par l'ouest, c'est évidemment dans l'Hippodrome couvert qu'ils revêtaient leur costume d'apparat. Cer. I, 10, 71, 72; I, 11, 86; I, 12, 89; I, 29, 161; I, 68, 303.

⁸¹ Les dignitaires s'habillaient parfois au Consistoire (Cer. I, 29, 161) ou dans le Makron des Candidats, ou encore dans un local attenant au Consistoire (Cer. I, 46, 234, 236).

lait à St Etienne de l'Hippodrome, chapelle attenante à l'Hippodrome couvert, et il traversait ensuite le Grand Hippodrome pour faire son entrée par les Skyla.⁸² Aucune chapelle de St Etienne n'a jamais été signalée dans le Grand Hippodrome. On ne comprendrait guère, d'ailleurs, qu'un haut personnage comme le proèdre ait été obligé de s'habiller dans une chapelle du Grand Hippodrome et de traverser en grand costume de cérémonie l'immense arène pour se présenter au Grand Palais.

Les dignitaires attendent assis dans l'Hippodrome. Le dimanche de la mi-carême, les dignitaires entraient au Grand Palais (par les Skyla, évidemment) et traversaient le grand tricline (de Justinien) pour se rendre à N. D. du Phare. Leurs dévotions terminées, ils sortaient du Grand Palais et revenaient s'asseoir dans l'Hippodrome, puis, le moment venu, ils rentraient dans le grand tricline de la réception (tricline de Justinien), pour assister à un banquet.⁸³

L'Hippodrome en question ne saurait être le Grand Hippodrome. On ne pouvait obliger les dignitaires à de longues stations dans ce dernier, exposés aux inclémences possibles du temps. Le local où ils attendaient, devait nécessairement être couvert, et situé à proximité immédiate de la porte du Grand Palais.

Dans un autre chapitre, le Livre des Cérémonies,⁸⁴ les dignitaires se rendent au Grand Palais par l'Hippodrome et, dès que le concierge a ouvert la porte du Grand Palais, pénètrent dans le tricline de Justinien pour la réception. La mention de l'Hippodrome serait totalement inutile, les dignitaires étant toujours forcés de traverser le Grand Hippodrome pour se rendre aux Skyla. Il s'agit donc de l'Hippodrome couvert, où les dignitaires pouvaient se reposer à l'abri et assister à l'ouverture de la porte du Grand Palais.

Fête du Broumalion. Sous le règne de Michel III (842—867), le mauvais temps empêchait de célébrer les réjouissances du Broumalion dans la phiale à ciel ouvert du Triconque; les dignitaires civils se réfugièrent au Lausios, tandis que les chefs militaires cherchaient asile dans la Thermastra; quant au drongaire des Vigiles, il resta dans l'Hippodrome, à son poste:

⁸² Cer. I, 97, 441—442. Les *Patria* (Th. Preger, *Script. orig. Constantin*, II, 144) signalent l'existence d'une chambre, κοιτών, attenante à la chapelle. Cette chambre servait probablement de vestiaire ou de logis au gardien.

⁸³ Cer. I, 29, 161: ἐξέρχονται, πάλιν καὶ καθέζονται ἐν τῷ Ἱπποδρόμῳ. L'adverbe πάλιν porte sur καθέζονται et non sur ἐξέρχονται. Avant d'entrer au Grand Palais, les dignitaires avaient dû attendre l'heure de son ouverture, assis dans l'Hippodrome couvert. Au sortir du Grand Palais, ils reviennent s'asseoir dans ce même Hippodrome, pour y attendre le moment de rentrer au Grand Palais.

⁸⁴ Cer. I, 32, 171, Cf. I, 19, 114. En attendant l'ouverture du Grand Palais, les dignitaires étaient obligés de stationner plus ou moins longtemps dans l'Hippodrome couvert, en costume d'apparat. Il ne peut être question, dans ces conditions, que d'un local couvert.

ὁ γὰρ δρουγγάριος τῆς βίγλης ἐν τῷ ἱπποδρόμῳ ἦν, φυλάττων τὴν ἑαυτοῦ τὰξι.⁸⁵ Il est bien certain que cet important personnage, alors que ses collègues s'étaient mis à l'abri dans les salles hautes ou basses du Grand Palais, ne se promenait pas dans le Grand Hippodrome sous la rafale.

*Parade dans l'Hippodrome.*⁸⁶ Chaque matin, les chefs des tagmes se rendaient dans l'Hippodrome pour saluer le drongaire des Vigiles; la cérémonie est intéressante; malheureusement le texte qui la décrit, est incomplet. Les quatre tagmes, composant la garde impériale (Scholes, Excubiteurs, Vigiles, Ikanates) devaient fournir des détachements, qui tenaient garnison dans le Grand Palais. Les Scholes et les Excubiteurs avaient leurs quartiers au nord, dans les parages de la Chalcè; on ignore où les Ikanates avaient le leur; c'était probablement à l'est du Grand Palais. Quant aux Vigiles, ils étaient stationnés à l'ouest du Grand Palais, dans l'Hippodrome couvert et la cour de Daphnè, par conséquent du côté du Grand Hippodrome. Le drongaire des Vigiles ou de l'Arithmos, chef du tagme des Vigiles ou de l'Arithmos, avait son quartier général dans l'Hippodrome couvert. Dans l'enceinte de ce dernier, il était le maître. C'est par conséquent lui qui recevait ses collègues, malgré l'infériorité de son rang hiérarchique.

Voici comment se déroulait la cérémonie. Les officiers des quatre tagmes pénétraient dans l'Hippodrome; en premier, les domestiques des Scholes, des Excubiteurs et des Ikanates, s'approchaient du drongaire des Vigiles et le saluaient, puis ils allaient s'asseoir. Alors s'avançaient à la file, σιχηδὸν et par côte ἐκ πλαγίου, c'est-à-dire, en longeant les flancs du hall, les officiers du tagme des Scholes; ils s'inclinaient profondément devant le drongaire, qui leur rendait leur salut, en disant: « Bonjour, chefs. » Sur un signal les officiers saluaient une seconde fois le drongaire et se retiraient. Les officiers du tagme des Excubiteurs s'avançaient ensuite et rééditaient la même cérémonie; puis c'était le tour des officiers du tagme des Vigiles; en dernier lieu, se présentaient les officiers du tagme des Ikanates. Cette parade militaire avait-elle lieu dans le Grand Hippodrome? Toutes les données du chapitre 16 protestent contre pareille hypothèse.

Le Grand Hippodrome était un lieu public; le drongaire des Vigiles n'avait aucun droit spécial pour présider une réunion d'officiers dans son enceinte. Le drongaire des Vigiles, en effet, n'occupait que le 36^e rang dans la hiérarchie officielle, alors que le domestique des Scholes occupait le 5^e rang et le domestique des Excubiteurs le 17^e.⁸⁷ Si la réunion avait eu lieu dans le Grand Hippodrome, c'est logiquement le domestique des Scholes qui aurait dû la présider. Au contraire, dans l'Hippodrome couvert, le drongaire des

⁸⁵ Cer. II, 18, 605. Reiske traduit: « Drungarius servabat suam stationem in circo. Le drongaire se tenait dans l'Hippodrome à son poste. » Il est, en effet, certain que ce personnage, d'ordre militaire, avait son quartier général dans l'Hippodrome couvert. Le mot est souvent employé pour désigner le rang, la place. Cf. Cer. I, 11, 86; I, 14, 91 etc.

⁸⁶ Cer. II, 16, 598—599. La fin de ce chapitre manque.

⁸⁷ Cer. II, 52, 713.

Vigiles était, pour ainsi dire, chez lui et c'est ce qui explique pourquoi ses supérieurs eux-mêmes lui rendent les premiers les honneurs du salut.

Que l'Hippodrome couvert ait été le domaine propre du drongaire des Vigiles et qu'il y ait exercé son autorité absolue, c'est ce que prouve le fait suivant. En 1084, lors de la publication par Alexis I Comnène de sa célèbre novelle « de sponsalibus », ⁸⁸ le curopalate Jean de Thrace, drongaire des Vigiles, demanda à l'empereur certaines explications, au nom des juges de l'Hippodrome. L'intervention d'un chef militaire dans une question purement juridique ne peut s'expliquer qu'en vertu du droit de surveillance et de haute police que le drongaire avait dans l'Hippodrome couvert, où siégeaient les juges de l'Hippodrome. ⁸⁹

La cérémonie décrite au chapitre 16 se passe dans un endroit couvert, où les hauts personnages convoqués chaque matin, se trouvaient à l'abri, et où ils avaient leurs sièges. Les grands chefs s'avancent, à la manière des magistrats et des patrices pour saluer le drongaire, tandis que les chefs subalternes s'avancent à la file et par côté, pour venir s'incliner devant lui. Les mots *ἐκ πλαγίου* sont opposés aux mots *ἐνθα καὶ οἱ μάγιστροι καὶ πατρικοί*. Les chefs subalternes longeant murs latéraux du hall pour venir s'incliner devant le drongaire, les grands chefs doivent parcourir le hall dans son milieu pour saluer leur collègue.

Il ne semble pas qu'il y ait eu dans l'Hippodrome couvert une entrée spécialement réservée aux magistrats et aux patrices; ⁹⁰ en tout cas, le Livre des Cérémonies n'en fait nulle part mention. Quant à l'expression *ἐκ πλαγίου*, elle se retrouve souvent dans le Livre des Cérémonies et son sens peut ainsi être précisé. En règle générale, d'après le protocole, les grands dignitaires qui pénétraient dans une salle où se trouvait l'empereur, s'avançaient par le milieu même de la salle pour venir se prosterner devant le souverain; les dignitaires subalternes et plus spécialement les officiers palatins et les clercs s'avançaient, au contraire, par les côtés de la salle, *ἐκ πλαγίου*, pour s'approcher de leur maître. L'expression *ἐκ πλαγίου* ne signifie donc pas toujours qu'on entrait par une porte latérale dans une salle, mais qu'après être entré, on s'avancait en longeant les murs de la salle.

Lors de la cérémonie de l'agape, au tricline des XIX Lits, à l'occasion de la promotion d'un César, divers personnages s'approchent de côté, *ἀπὸ πλαγίου*, pour donner le baiser de paix traditionnel; lorsqu'ils ont fini, on introduit les

⁸⁸ Zach. v. Lingenthal SGR III, 359—364. Cf. Fr. Dölger, *Regesten* p. 1116. Le curopalate était un simple titre nobiliaire, ne conférant à son titulaire aucune autorité spéciale.

⁸⁹ A une certaine époque, le drongaire de la Veille semble avoir eu des attributions judiciaires: τὸ δρογγαρικὸν δικαστήριον (Zachar., *Jus Gr.-Rom.* III, 350, 354). Il est également question du σεκρέτον τοῦ μεγάλου δρογγαρίου (Zachar., op. cit., 482). Le tribunal du drongaire est peut-être identique au δικαστήριον τοῦ Ἱπποδρόμου, (Zachar., op. cit., III, 364, 376), où siégeaient les Juges de l'Hippodrome.

⁹⁰ Le traducteur interprète: „ingrediuntur per illud ostium, per quod intra re solent magistri et patricii... deinde ingreditur per introitum lateralem... (Cer. II, 16, 598—599.)

« voiles », et les dignitaires qui en font partie, s'approchent, à leur tour, pour la cérémonie du baiser,⁹¹ en traversant évidemment la salle en son milieu. Les chambellans faisaient toujours leur entrée dans les salles par les côtés, c'est-à-dire, à droite et à gauche, ἀπό πλαγίου ἔνθεν καὶκεῖθεν.⁹² Il est probable qu'ils passaient par la même porte, mais que les uns suivaient le côté droit et les autres le côté gauche de la salle.

Lors d'une réception à la Magnaure, lorsque l'empereur a pris place sur son trône, les préposés sortent et introduisent les chambellans διὰ τῶν δύο μερῶν δεξιά καὶ ἀριστερά,⁹³ c'est-à-dire par les deux bas-côtés droit et gauche de la salle. Le rédacteur du chapitre ajoute que tel était l'usage. L'usage de faire entrer les chambellans par des portes latérales ne méritait guère d'être signalé expressément, tandis que l'usage pour les chambellans de longer les murs d'une salle, au lieu de la traverser dans son milieu, méritait une mention. Comme les chambellans, les clercs s'avançaient en longeant les côtés de la salle où ils étaient reçus. Dans une réception au Salon d'Or, les dignitaires ecclésiastiques passent les uns par le côté gauche, les autres par le côté droit de la salle.⁹⁴

La cérémonie du chapitre 16 semble avoir été réglée comme suit. Les trois grands chefs, et les officiers des quatre tagmes se rendaient ensemble dans l'Hippodrome couvert; les trois grands chefs s'avançaient alors par le milieu du hall jusqu'à l'endroit où se tenait le drongaire, et, après échange de saluts, allaient s'asseoir. Alors, successivement, les officiers des quatre tagmes s'avançaient vers le drongaire, en suivant les uns le flanc droit, les autres le flanc gauche du hall — et après échange de salut, se retirent.

Transportée dans le Grand Hippodrome, la cérémonie serait aussi grotesque qu'in vraisemblable. On ne voit pas le drongaire planté seul au milieu du Grand Hippodrome, attendant ses trois collègues s'avançant à pas comptés à travers l'immense arène, puis, après les saluts d'usage, allant s'asseoir sur les gradins. On ne voit pas, non plus, les officiers des tagmes, longeant en file le podium pour s'approcher du drongaire. Comme le Grand Hippodrome était un lieu public, la scène aurait eu pour témoins des milliers de spectateurs, dont la correction laissait plutôt à désirer. Le cadre du Grand Hippodrome ne convient nullement à la parade militaire du chapitre 16. Les expressions, ἔνθα καὶ οἱ μάγιστροι καὶ πατρίκιοι — ἐκ πλαγίου, quel que soit le sens qu'on leur donne, ne s'adaptent pas au Grand Hippodrome, où les hauts dignitaires n'avaient pas d'entrée spéciale et circulaient comme tout le monde.

*Entrée au Grand Palais du proèdre.*⁹⁵ Le proèdre, on l'a vu, revêtait son

⁹¹ Cer. I, 43, 221.

⁹² Cer. I, 47, 237; I, 51, 261.

⁹³ Cer. II, 15, 567.

⁹⁴ Cer. I, 14, 93. Dans une autre réception au Salon d'Or (Cer. I, 48, 246), les sénateurs entrent par « voiles » et vont se prosterner devant l'empereur, tandis que certains officiers et fonctionnaires entrent aux côtés des sénateurs.

⁹⁵ Cer. I, 97, 441—442.

costume d'apparat à St Etienne de l'Hippodrome, chapelle attenante à l'Hippodrome couvert. Précédé par l'acolyte, il traversait alors l'Hippodrome couvert, salué à son passage, d'abord, par le drongaire des Vigiles, puis par les magistroi et enfin par les juges siégeant dans l'Hippodrome. Après ces échanges de politesses, le proèdre faisait son entrée solennelle par les Skyla.

C'est l'acolythe, subordonné du drongaire des Vigiles,⁹⁶ qui rend les honneurs au proèdre et c'est le drongaire des Vigiles qui lui fait le premier accueil. L'Hippodrome couvert était, en effet, le domaine du drongaire.

Il s'agit évidemment de l'Hippodrome couvert et non du Grand Hippodrome. A Byzance, les juges ne rendaient pas la justice en plein air, mais dans des salles spéciales, ou, tout au moins, dans des portiques. Il y a lieu de remarquer, au surplus, que le proèdre passe directement de l'Hippodrome dans les Skyla; or, il est incontestable que le Grand Hippodrome ne touchait pas aux Skyla.

Le proèdre pénètre, comme on l'a vu plus haut, par St. Etienne de l'Hippodrome, dans l'Hippodrome couvert; or, aucune chapelle de St. Etienne n'est signalée ni dans le Grand Hippodrome, ni à ses abords; il est, d'ailleurs, évident qu'on n'aurait pu pénétrer dans le Grand Hippodrome par une chapelle. Enfin, on l'a vu, le proèdre pouvait être obligé de parcourir l'arène, en grand costume d'apparat.

Réceptions dans l'Hippodrome. Chaque jour, les dignitaires et fonctionnaires se réunissaient en réception, c'est-à-dire, en assemblée au Grand Palais, pour y traiter des affaires publiques. Ces assemblées se tenaient le plus souvent dans le tricline de Justinien, appelé aussi parfois pour cette raison: tricline de la réception. Le Livre des Cérémonies montre, d'autre part, que certaines de ces réceptions se tenaient aussi dans l'Hippodrome.

Lors de la promotion d'un assesseur ou d'un logothète,⁹⁷ on allait quérir le préfet à la réception de l'Hippodrome, ἐν τῇ προελεύσει τοῦ ἵπποδρόμου pour lui présenter ses nouveaux subordonnés dans l'hémicycle des Skyla.⁹⁸ On suivait la même procédure, lors de la promotion d'un antigraphe, subordonné du questeur.⁹⁹ Même observation à l'occasion de la promotion d'un questeur. On envoyait chercher, évidemment à la réception de l'Hippodrome, à laquelle ils étaient tenus d'assister, les antigraphes et appariteurs, subordonnés du questeur, pour les présenter à leur nouveau chef hiérarchique, dans l'hémicycle des Skyla.¹⁰⁰ Lorsque le préfet ou le questeur n'assistaient pas à la réception de l'Hippodrome, on les envoyait chercher; la cérémonie de la réception avait lieu alors dans la Thermastra. Après la procession, le Grand Palais était, en effet, fermé par la porte des Skyla et la porte d'ivoire; mais

⁹⁶ Cer. II, 52, 718.

⁹⁷ L'assesseur, ὁ σύμποιος et le logothète du prétoire, ὁ λογοθέτης τοῦ πραιπορίου faisaient partie de l'état-major du préfet de la Ville (Cer. II, 52, 717).

⁹⁸ Cer. I, 57, 273.

⁹⁹ Cer. I, 58, 274; II, 52, 718.

¹⁰⁰ Cer. I, 54, 269.

la porte de la Thermastra, qui donnait accès aux salles basses, restait ouverte et c'est ce qui explique la présentation faite dans la Thermastra. La Thermastra communiquait, du reste, avec l'Hippodrome couvert.

L'Hippodrome mentionné dans les textes précités, ne peut être le Grand Hippodrome. Il est évident qu'aucune assemblée de fonctionnaires ne pouvait avoir lieu dans l'arène, en plein air. Les réceptions se tenaient d'ordinaire dans le tricline de Justinien, ou dans le tricline du Lausiakos, c'est-à-dire dans les grandes salles du Grand Palais. La réception de l'Hippodrome, bien que moins importante et moins solennelle, devait également se tenir dans une enceinte fermée. La proximité immédiate des Skyla et de la Thermastra avec l'Hippodrome ressort nettement des textes précités. Il ne peut donc être question que de l'Hippodrome couvert.

Présentation des nouveaux fonctionnaires dans l'Hippodrome. Le Livre des Cérémonies fournit quelques détails intéressants sur la nomination au Salon d'Or des fonctionnaires d'ordre civil ou militaire.¹⁰¹ La formule d'investiture prononcée par l'empereur, était répétée par le logothète aux préposés, qui conduisaient alors le nouvel élu au Lausiakos; dans le Lausiakos, le premier préposé présentait le nouvel élu à l'assistance, en répétant la formule d'investiture. Le nouvel élu, ensuite, était confié au maître des cérémonies, qui l'emmenait dans l'Hippodrome, où la formule d'investiture était encore répétée, en présence des assistants. S'il s'agissait d'un fonctionnaire civil, le maître des cérémonies l'escortait de l'Hippodrome jusqu'au siège de son administration.

L'Hippodrome dont il est question ici, n'est pas le Grand Hippodrome, mais l'Hippodrome couvert, où, comme on vient de le voir, certains fonctionnaires se réunissaient en réception. Si la cérémonie avait eu lieu dans le Grand Hippodrome, le rédacteur du chapitre 3 l'aurait située, car le Grand Hippodrome était vaste. Ce dernier était, d'ailleurs, un lieu public et le peuple aurait pu accueillir par des manifestations hostiles le choix de l'empereur.

Personnel attaché à l'Hippodrome. Le Livre des Cérémonies fait plusieurs fois allusion aux portiers de l'Hippodrome, οἱ θυρωροὶ τοῦ Ἱπποδρόμου et aux diétaires de l'Hippodrome, οἱ διατάριοι τοῦ Ἱπποδρόμου.¹⁰² La présence de portiers indique un local fermé par des portes. Or, le Grand Hippodrome s'ouvrait librement sur la ville par de simples issues. Sans doute, le Grand Hippodrome était fermé du côté du Grand Palais par des portes, mais la garde de ces portes semble avoir été confiée plutôt à des postes militaires qu'à de simples portiers. La présence de diétaires évoque l'idée d'une salle d'un édifice, ou tout au moins, d'un hall. Chaque pièce du Grand Palais avait

¹⁰¹ Cer. II, 3, 527. On sait que la nomination se faisait par simple édit verbal, διὰ λόγου. (Cer. II, 52, 707.) Exceptionnellement, le Préfet de la Ville était présenté au corps municipal par le Préposé, dans l'Onopodion. (Cer. II, 527—528. Cf. Cer. I, 52, 263—264; I, 53, 265—266.)

¹⁰² Cer. II, 55, 801—805. Le mot διατάριος vient du latin *diaeta*, salle. Cf. Du Cange, Gloss. s. v. et Reiske, II, 43: atrienses.

ses diétaires spéciaux, qui en assumaient l'entretien.¹⁰³ Il était donc tout naturel que l'Hippodrome couvert, vaste hall fermé, où les dignitaires et les fonctionnaires se réunissaient et avaient leurs sièges, ait eu ses diétaires. L'entretien du Grand Hippodrome ne pouvait être confié à un pareil personnel. Le Livre des Cérémonies¹⁰⁴ cite parmi les subordonnés du domestique des Impériaux, les spathaires et les candidats du Spatharikion ou de l'Hippodrome. L'existence d'un poste de gardes nobles dans l'Hippodrome couvert, à l'entrée du Grand Palais, se concevait sans peine mais dans le Grand Hippodrome la présence d'un poste de ce genre ne se justifie en rien.

L'empereur monte à cheval et en descend dans l'Hippodrome. Seul, l'empereur avait le privilège de monter à cheval et d'en descendre dans l'enceinte même du Grand Palais. C'était une règle immuable du protocole byzantin.¹⁰⁵

Le chapitre 13 du Livre II du Livre des Cérémonies montre que, lorsque l'empereur devait sortir à cheval, les dignitaires étaient invités à se rendre au Grand Palais par la voie même que l'empereur devait suivre pour monter à cheval. Conformément à cet ordre, les dignitaires passaient donc soit par le Kabbalarios, soit par l'église du Seigneur, soit par l'Hippodrome, soit par le Tzykanistèrion, soit par Daphnè. C'est, en effet, toujours par l'une de ces voies que passait l'empereur pour monter à cheval.

1. *Le Kabbalarios.* Le Kabbalarios, dont la position dans les parages du Sigma est probable¹⁰⁶ était une issue du Grand Palais en direction de la Magnaure. Lorsque les dignitaires passaient par le Kabbalarios, c'est que l'empereur devait sortir par la Magnaure et monter à cheval sur la terrasse de la Magnaure, où se trouvaient des écuries impériales.

2. *L'église du Seigneur.* Cette église, située sur le flanc est du Consistoire était une issue du Grand Palais, en direction de la Chalcè.¹⁰⁷ Lorsque l'empereur devait sortir par la Chalcè, il montait à cheval dans les Courtines devant la grande porte des Excubiteurs; de même, lorsque l'empereur rentrait par la Chalcè, il descendait de cheval dans les Courtines et traversait l'église du Seigneur, pour regagner le Grand Palais. De nombreux textes du Livre des

¹⁰³ Cer. II, 55, 800; 805. Cf. I, 45, 230: οἱ διατάριοι τῶν ὅλων διατῶν.

¹⁰⁴ Cer. II, 52, 718, 737.

¹⁰⁵ Manuel I Comnène fit son entrée au Grand Palais διὰ τῆς πύλης μεθ' ἣν ἡ ἐκ τῆς ἑδρας ἀπόβασις ἐφείται μόνοις τοῖς αὐτοκράτορσιν (Nicet. 69). Il s'agit de la porte de la Chalcè, au-delà de laquelle seuls les empereurs pouvaient descendre de cheval. De même, Constantin IX Monomaque monte à cheval dans l'église du Christ-Sauveur de la Chalcè (Cedr. II, 556) et Andronic I Comnène traverse à cheval cette même église pour entrer au Grand Palais (Nicet. 353). Lors de la visite de Baudouin III, roi de Jérusalem à Manuel I Comnène, le roi, par orgueil, τοῦ ἵππου ἀπέβη, ἐνθα καὶ βασιλεὺς αὐτὸ ποιεῖν εἰθιστο, ce qui fut regardé comme un grave manquement à l'étiquette (Cinnamos 185. Cf. Du Cange, Notes à Villehardouin, № III). Les frères mêmes de l'empereur devaient observer cette règle (Psellos, Chronogr. VII, 71, ed. Renauld, II, 128).

¹⁰⁶ J. Ebersolt, op. cit., 159, n. 7 rapproche le Caballarios du Salon d'Or. Les Patria (Th. Preger, Script. orig. Constantin. II, 145) associent le Caballarios au Sigma. Cette question sera discutée ailleurs.

¹⁰⁷ Sur l'église du Seigneur, cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique* . . ., 525—526.

Cérémonies en font foi.¹⁰⁸ Lorsque les dignitaires passaient par l'église du Seigneur, c'est que l'empereur devait sortir à cheval par la Chalcè.

3. *L'Hippodrome*. Il ne peut être question que de l'Hippodrome couvert. Toutes les issues auxquelles ce chapitre fait allusion se trouvent dans l'enceinte du Grand Palais même. D'ailleurs, l'empereur, d'après le protocole, montait toujours à cheval et en descendait également toujours à l'intérieur du Grand Palais. Le Grand Hippodrome, lieu public ne faisant pas partie du Grand Palais, doit être mis hors de cause. Lorsque l'empereur passait par l'Hippodrome (couvert), c'est que l'empereur devait sortir par les Skyla et monter à cheval dans l'Hippodrome couvert.

L'itinéraire de Théophile montre l'empereur descendant de cheval dans l'Hippodrome couvert pour entrer dans les Skyla. Si l'empereur descendait de cheval dans l'Hippodrome couvert, c'est évidemment dans ce même Hippodrome couvert qu'il montait à cheval. Divers textes du Livre des Cérémonies montrent l'empereur, au sortir du Grand Palais, montant à cheval dans l'Hippodrome;¹⁰⁹ il est incontestablement question de l'Hippodrome couvert. D'autres textes¹¹⁰ déclarent également que l'on passait directement de l'Hippodrome dans les Skyla et inversement; il ne peut y être question du Grand Hippodrome, qui ne touchait pas aux Skyla.

4. *Le Tzykanistèrion*. La position du Tzykanistèrion à l'est du Grand Palais, au-delà de l'Eglise Nouvelle, n'est pas douteuse.¹¹¹ Lorsque les dignitaires passaient par le Tzykanistèrion, c'est que l'empereur devait monter à cheval dans ce manège et en sortir par une porte grillée, signalée par Liutprand,¹¹² pour se rendre dans la plaine située au pied de l'Acropole, plaine où s'élevait les églises de St Lazare et de N. D. Hodigitria,¹¹³ ainsi que le palais de la Magnaure.

5. *Daphnè*. Sous le nom de Daphnè, le Livre des Cérémonies¹¹⁴ désigne constamment la longue galerie qui desservait les salles du palais de Daphnè; cette galerie est encore appelée galerie de l'Augousteus et de l'Abside.¹¹⁵ Par

¹⁰⁸ L'empereur monte à cheval à la porte des Excubiteurs et traverse les Courtines (Cer. I, 17, 99). Au retour, les dignitaires mettent pied à terre devant la Chalcè; l'empereur seul reste à cheval et traverse les Courtines pour descendre de cheval devant la porte des Excubiteurs (Cer. I, 17, 107. Cf. Cer. I, 10, 84; I, 30, 168; I, 1, 32).

¹⁰⁹ Cer. I, 33, 177; I, 34, 178.

¹¹⁰ Cer. II, 1, 518; App. 507. Cf. I, 19, 114; I, 32, 171.

¹¹¹ CF; J. Labarte, op. cit. et J. Ebersolt, op. cit., passim et plans.

¹¹² Liutprand, *Antapodosis*; *Script. rerum germanic.*, ed. J. Becker, Hannoverae et Lipsiae 1915; 142, 28—29: „ex ea parte qua Zucanistrii magnitudo protenditur, Constantinus, crines solutus, per cancellos caput exposuit.“

¹¹³ Sur ces églises, cf. R. Janin, op. cit., 309, 310 (St Lazare) et 208—216 (N. D. Hodigitria).

¹¹⁴ Cer. I, 9, 71; I, 10, 72; I, 25, 140; I, 26, 143; I, 23, 128—129; I, 32, 174; I, 35, 180; I, 40, 202; I, 44, 225; I, 55, 270; I, 68, 309—310. Cf. J. Ebersolt, op. cit., 56, 57 et plan.

¹¹⁵ Cer. II, 15, 584; cf. II, 15, 573.

son extrémité est, elle se reliait à l'Abside et, par son extrémité ouest et un escalier tournant, à la porte d'ivoire, issue ouest du palais de Daphnè.

Lorsque les dignitaires passaient par Daphnè, c'est que l'empereur devait sortir par la porte d'ivoire et monter par conséquent à cheval dans l'Hippodrome couvert. Pour ne pas se répéter, le rédacteur du chapitre 13 a omis de signaler ici l'Hippodrome et s'est contenté d'indiquer la voie suivie au-delà. Lorsqu'on se rendait au Grand Palais par l'Hippodrome couvert, c'était toujours pour entrer au Grand Palais par les Skyla; c'est pourquoi le chapitre 13 mentionne seulement l'Hippodrome et ne parle pas des Skyla. Lorsqu'on entraient exceptionnellement au Grand Palais par la porte d'ivoire et par Daphnè, la simple mention de Daphnè suffisait pour préciser l'itinéraire, et l'on jugeait inutile de signaler le passage obligatoire par l'Hippodrome couvert.

De ce qui précède, il ressort que l'Hippodrome cité au chapitre 13, n'est pas le Grand Hippodrome et ne peut être que l'Hippodrome couvert, compris dans l'enceinte générale du Grand Palais.

Les juges de l'Hippodrome. Οἱ κριταὶ τοῦ Ἱπποδρόμου. Le Livre des Cérémonies dit que, lorsque le proèdre traversait l'Hippodrome pour se rendre aux Skyla, il était salué par les juges siégeant dans l'Hippodrome, οἱ κριταὶ οἱ ἐν τῷ Ἱπποδρόμῳ καθεζόμενοι.¹¹⁶ L'existence des juges de l'Hippodrome est certaine, comme le prouve le texte précité. Divers textes démontrent, du reste, leur existence, dès le IX^e siècle. Sous le règne de Léon VI (886—912), en effet, un protospathaire de la Phiale, complètement illettré, est assisté par un juge de l'Hippodrome.¹¹⁷ Le Livre du Préfet, rédigé à la même époque, exige la présence des ταβουλάριοι ou notaires, dans l'Hippodrome, ἐν Ἱπποδρόμῳ, présence significative.¹¹⁸ Cédrene¹¹⁹ rapporte que Basile I (867—886) assigna aux juges, pour y tenir leurs audiences, la Magnaure, l'Hippodrome (couvert) et la Chalcè. La Magnaure et la Chalcè étaient des édifices palatins, de magnifiques et vastes salles couvertes; il devait en être de même de l'Hippodrome (couvert).

La création des juges de l'Hippodrome semble, d'après Cédrene, remonter au règne de Basile I. Mais, bien avant le règne de cet empereur, on rendait déjà la justice dans l'Hippodrome. Là, étaient installés, non des tribunaux ordinaires, mais des tribunaux supérieurs, sur la compétence desquels nous sommes, du reste, mal renseignés. Sous le règne de Michel III (842—867), le César Bardas se plaisait à assister aux audiences de l'Hippodrome.¹²⁰ La

¹¹⁶ Cer. I, 97, 442. Ce texte date très certainement du règne de Nicéphore II Phokas. Le titre de proèdre fut créé, en effet, par cet empereur, en faveur de Basile, fils naturel de Romain I Lécapène (Zonaras III, 520; Cedr. II, 379).

¹¹⁷ *De adm. Imp.* 238 B, Moravcs.-Jenkins, 250.

¹¹⁸ J. Nicole, *Le Livre du Préfet*, I, § 4.

¹¹⁹ Cedr. II, 203, 204; cf. Glykas 547.

¹²⁰ Cedr. II, 171: ἐφοῖτα τοῖς τοῦ Ἱπποδρόμου δικαστηρίοις. Cf. Th. Cont. 193.

présence de l'oncle de l'empereur indique que l'on ne devait juger en ce lieu que des procès de haute importance.

On sait, d'autre part, que c'est dans l'Hippodrome que se trouvaient les ἀσκηρεῖα, où siégeaient les ἀσκηροῦνται, à l'époque de Michel III.¹²¹ Les ἀσκηρεῖα, qu'on pourrait rapprocher des Conseils d'Etat, fonctionnaient à l'occasion comme haute Cour de justice civile, administrative et criminelle,¹²² tout en ayant d'autres attributions sur la nature desquelles il serait trop long d'insister ici.

Le Livre des Cérémonies ne range pas le πρωτοασκηρεῖς dans la classe des juges, κριταί, mais dans celle des secrétaires d'Etat, σεκρετικοί ou ministres.¹²³ Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on rendait la justice dans les ἀσκηρεῖα, puisque Léon V l'Arménien y prononça une sentence de mort contre Michel II le Bègue.¹²⁴ A la suite d'une conspiration, Basile I fit arrêter les coupables et sortit dans l'Hippodrome pour y prononcer leur condamnation.¹²⁵ Il est évident que l'empereur n'alla pas s'asseoir au milieu du Grand Hippodrome pour dicter sa sentence, mais se rendit dans les ἀσκηρεῖα installés encore dans l'Hippodrome couvert, aux portes mêmes du Grand Palais.

Jean Lydos¹²⁶ nous apprend qu'au VI^e siècle, les salles du greffe se trouvaient dans l'Hippodrome, sous la tribune impériale, c'est-à-dire, dans les salles basses du palais du Kathisma et qu'on y conservait les minutes des jugements rendus par les tribunaux supérieurs. La présence du greffe à proximité presque immédiate de l'Hippodrome couvert, prouve que, même au VI^e siècle, on rendait la justice au Grand Palais, soit dans l'Hippodrome couvert, soit plus probablement dans des locaux annexes, débordant sur la cour de Daphnè. A l'époque de Justinien, Procope de Césarée¹²⁷ montre les plaideurs désertant les tribunaux ordinaires, pour venir chercher au Grand

¹²¹ Cedr. II, 157; Genesios 87, Th. Cont. 170, 882 (assassinat de Théoctiste). Les σκηρεῖα, on le sait, avaient été désaffectés et installés à l'intérieur du Grand Palais.

¹²² Le πρωτοασκηρεῖς, sorte de Président du Conseil d'Etat, occupait le 49^e rang dans la hiérarchie (Cedr. II, 52, 714). Il avait sous ses ordres des conseillers, ἀσκηροῦνται, des notaires impériaux et un personnage, appelé ὁ δεκανός (Cedr. II, 52, 719). Ce dernier n'était pas un « doyen », comme le suppose A. Vogt, *Basile Ier et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle*. Paris, 1908, 169, mais un référendaire. C'est ce qui ressort d'un passage du *Livre des Cérémonies* (Cedr. I, 48, 246), où le ῥεφερενδάριος est qualifié, plus loin de δεκανός. Cf. R. Guillard, Le decanos et le référendaire. Rev. Etudes Byz. 15, 1947, 90—100.

¹²³ Cedr. II, 52, 707, 715.

¹²⁴ Cedr. II, 62: ἐπὶ βήματος ἐν τοῖς ἀσκηρεῖοις. Cf. Th. Cont. 34.

¹²⁵ Th. Cont. 847—848; cf. Du Cange, *Constantin. Christ.* II, 160.

¹²⁶ J. Lydos, de magistr. 212. Le palais du Kathisma était soudé au flanc est du Grand Hippodrome et appelé par les Patria: Palais de l'Hippodrome. Il était considéré comme une annexe du Grand Hippodrome. J. Lydos a donc pu dire avec raison que le greffe se trouvait dans le Grand Hippodrome.

¹²⁷ Procope, Anecd. 165. Il est bien question ici du Palais impérial et non de la Basilique, où se jugeaient ordinairement les procès. Sur la Basilique, cf. R. Guillard, *La Basilique, la Bibliothèque et l'octogone*. Mélanges Jean Bonnérot, Paris 1954, p. 97—107.

Palais une justice plus accessible encore à la corruption. Sous le nom de ἡ βασιλεως αὐλή, Procope fait vraisemblablement allusion à la cour de Daphnè. Lorsque les Verts, à l'Hippodrome, criaient à Justinien, τὸ παλάτιον, ποῦ ἔστιν; οὐκ οἶδαμεν,¹²⁸ ils voulaient, sans doute, dire qu'il n'y avait plus pour eux de justice au Grand Palais. On sait, en effet, que l'empereur avait toujours le droit d'évoquer les procès devant son tribunal; c'est probablement dans les ἀσκηρητεῖα que les affaires évoquées étaient examinées.

De ce qui précède, on peut conclure que, dès la haute époque, il existait au Grand Palais des tribunaux spéciaux, où l'on rendait la justice civile, administrative et criminelle, au moins, pour les causes importantes. Les locaux où ces tribunaux tenaient leurs audiences, touchaient à l'Hippodrome couvert et communiquaient avec lui; ils se trouvaient à proximité des salles de greffe occupant une partie du rez-de-chaussée du palais du Kathisma. A une époque indéterminée, le Conseil d'Etat fut installé dans les locaux précités, qui prirent le nom d' ἀσκηρητεῖα; on continua, du reste, d'y rendre la justice. Vers la fin du IX^e siècle, les ἀσκηρητεῖα, ayant été installés dans le Grand Palais, les locaux qu'ils occupaient dans l'Hippodrome devinrent vacants et furent peut-être attribués aux juges de l'Hippodrome, d'institution récente. Zachariae von Lingenthal¹²⁹ suppose que les juges de l'Hippodrome étaient chargés d'examiner les requêtes présentées à l'empereur; c'est possible, mais leur rôle ne s'arrêtait pas là. La novelle « de sponsalibus » d'Alexis I Comnène montre, en effet, ces magistrats rendant la justice et statuant sur des questions de droit pur.

D'après Balsamon,¹³⁰ les juges de l'Hippodrome auraient été au nombre de douze. Aucun texte ne permet de vérifier l'exactitude de ce renseignement. En tout cas, les juges de l'Hippodrome sont plusieurs fois mentionnés par les historiens du XI^e et du XII^e siècles.¹³¹

Il est incontestable que les juges de l'Hippodrome ne pouvaient siéger dans le Grand Hippodrome, à moins de tenir audience en plein air. Il n'existait, en effet, au Grand Hippodrome aucun local couvert et fermé. Le Livre des Cérémonies, en parlant des juges assis dans l'Hippodrome, ne fait donc allusion qu'à l'Hippodrome couvert.

L'Hippodrome considéré comme atrium du Grand Palais, à l'ouest. De

¹²⁸ Theoph. 280 B, de Boor 282, 27—28; cf. la note d'Alemanni aux Anecdota de Procope, 430.

¹²⁹ Zachar. v. Ling., *Gesch. des griech.-römischen Rechts*. Berlin, 1892, 360. Cf. J. Gay, *L'Italie méridionale...*, Paris, 1904, 434. Il existait un fonctionnaire spécial, ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων chargé d'examiner les pétitions.

¹³⁰ Du Cange, *Gloss*, s. v. κριτής. Cf. *Constant. Christ.* II, 160.

¹³¹ Mich. Attal. 7; Sathas, *Mes. Bibl.* V, 203—204. Cf. J. Gay, op. cit., 434 et la novelle d'Alexis I Comnène: de sponsalibus. Très souvent, les juges de l'Hippodrome étaient aussi juges du Velum. Les juges des thèmes étaient habituellement recrutés parmi les juges de l'Hippodrome et du Velum. Cf. dans G. Schlumberger, *Sigillographie byzantine*, Paris, 1884, de nombreux sceaux de juges de l'Hippodrome, appartenant à diverses époques.

nombreux textes, déjà cités pour la plupart, démontrent que l'Hippodrome couvert formait un véritable atrium au Grand Palais, à l'ouest. C'était là que les dignitaires et les fonctionnaires attendaient l'ouverture de la demeure impériale; c'était là que l'empereur montait à cheval ou en descendait; c'est par là qu'on passait pour entrer au Grand Palais ou pour en sortir; les portes ouest du Grand Palais s'ouvraient directement sur l'Hippodrome couvert, lequel reliait ainsi, entre elles, les deux grandes issues palatiales: la porte des Skyla et la porte d'ivoire.

Voyons rapidement maintenant les textes justifiant ce rôle assigné à l'Hippodrome couvert.

Règlement d'ouverture du Grand Palais. Le Grand Palais s'ouvrait de l'intérieur. Les officiers, chargés de ce service, ouvraient en premier lieu la porte d'ivoire, puis les diverses portes des grandes salles du Grand Palais en direction du Salon d'Or, c'est-à-dire de l'est. Ensuite, on revenait en arrière pour ouvrir les portes en direction des Skyla, c'est-à-dire de l'ouest. Partant du Salon d'Or, on ouvrait la porte de l'Horologion, ou antichambre du Salon d'Or sur le Lausiakos. Du Lausiakos on ouvrait la porte donnant accès au tricline de Justinien. Du tricline de Justinien, on ouvrait la porte donnant accès aux Skyla; enfin, des Skyla on ouvrait la porte de sortie sur l'Hippodrome.¹³²

Le texte indique nettement la communication immédiate entre les diverses salles énumérées; de même que du Lausiakos on passait directement dans le tricline de Justinien, et du tricline de Justinien dans les Skyla, de même, on devait passer directement des Skyla dans l'Hippodrome, qui, dans ces conditions, ne pouvait être que l'Hippodrome couvert, puisqu'on ne connaît aucun édifice intermédiaire entre les Skyla et l'Hippodrome.

2. *Itinéraire de Théophile.* On a vu que l'empereur Théophile descendait de cheval dans l'Hippodrome couvert et faisait aussitôt son entrée dans le Grand Palais par les Skyla.¹³³

3. *Itinéraire des ambassadeurs arabes.* On a vu également que les ambassadeurs arabes sortaient du Grand Palais dans l'Hippodrome couvert et traversaient ce dernier pour gagner les Skyla. Dans une autre circonstance, ces mêmes ambassadeurs entrent directement dans le Grand Palais par l'Hippodrome couvert et les Skyla.¹³⁴

4. *Sortie de l'empereur à cheval.*¹³⁵ L'empereur sortait de son Grand Palais dans l'Hippodrome couvert, où il montait à cheval: ἐξέρχεται ὁ βασιλεὺς ἀπὸ τοῦ παλατίου ἐν τῷ ἵπποδρόμῳ, ἵππεύσας ἐκεῖσε. Les termes sont précis et indiquent la proximité immédiate de l'Hippodrome couvert avec les issues ouest du Grand Palais. Le texte ne dit pas que l'empereur sortait par Daphnè et par la porte d'ivoire, ou bien par les Skyla et la porte de bronze. Dans

¹³² Cer. II, 1, 518—519.

¹³³ Cer. App. 507.

¹³⁴ Cer. II, 15, 584, 588. Cf. II, 15, 595, itinéraire de la princesse Olga.

¹³⁵ Cer. I, 33, 177; I, 34, 178.

les deux cas, en effet, il devait déboucher dans l'Hippodrome couvert. C'est une preuve de plus que l'Hippodrome couvert s'étendait des Skyla à la porte d'ivoire. Il ne s'agit que de l'Hippodrome couvert, car l'empereur, d'après le protocole, ne montait jamais à cheval en dehors de l'enceinte du Grand Palais.

5. *Les dignitaires s'habillaient dans l'Hippodrome couvert et y attendaient, assis sur des bancs, l'ouverture du Grand Palais pour entrer dans les Skyla.* On a vu que les sénateurs s'habillaient dans l'Hippodrome,¹³⁶ avant d'entrer dans le tricline de Justinien, évidemment par les Skyla. On a vu également que certains hauts dignitaires, comme le proèdre, s'habillaient à St Etienne de l'Hippodrome, puis traversaient l'Hippodrome pour faire leur entrée dans le Grand Palais par les Skyla.¹³⁷ On a vu aussi que les sénateurs attendaient dans l'Hippodrome l'ouverture du Grand Palais et que, sitôt les portes ouvertes, ils pénétraient dans les Skyla.¹³⁸ Divers textes du Livre des Cérémonies montrent que des sièges, ou bancs, étaient disposés dans l'Hippodrome.¹³⁹ Dans tous ces textes, il n'est question que de l'Hippodrome couvert, dont la position et le rôle sont nettement confirmés.

6. *Réceptions dans l'Hippodrome. Présentations des fonctionnaires dans l'Hippodrome.* C'est à l'intérieur du Grand Palais que les hauts dignitaires se réunissaient en réceptions, sous la présidence de l'empereur, pour traiter des affaires de l'Etat. Mais certains fonctionnaires se réunissaient souvent pour discuter certaines questions relevant de leur compétence; ces réunions particulières se tenaient dans l'Hippodrome, à proximité des Skyla.¹⁴⁰ Les nouveaux fonctionnaires, après une première présentation dans le Lausiakos, étaient présentés une seconde fois dans l'Hippodrome.¹⁴¹ La première présentation avait lieu en présence des hauts dignitaires et fonctionnaires, la seconde, en présence des dignitaires et des fonctionnaires de moindre importance, tenant une réception dans l'Hippodrome. Du Lausiakos, le cortège sortait très certainement par les Skyla pour déboucher dans l'Hippodrome, situé devant. La première présentation avait lieu à l'intérieur du Grand Palais, la seconde, à l'extérieur, dans l'atrium où se tenaient les personnages auxquels leur rang ne permettait pas d'assister à la grande réception.

7. *Parade militaire.* La parade militaire quotidienne, décrite au chapitre 16,¹⁴² n'avait pas lieu à l'intérieur du Grand Palais; elle n'avait pas lieu non plus, en dehors de l'enceinte palatiale. La cérémonie se déroulant incontestablement dans un endroit clos et couvert, il ne peut être question que d'un vaste atrium. La Chalçè était le grand atrium du Grand Palais du côté de la ville; l'Hippodrome couvert était le grand atrium du Grand Palais, du côté de

¹³⁶ Cer. I, 47, 376.

¹³⁷ Cer. I, 97, 441—442.

¹³⁸ Cer. I, 19, 114; cf. I, 32, 171.

¹³⁹ Cer. I, 29, 161; I, 97, 442; II, 16, 599.

¹⁴⁰ Cer. I, 57, 273; I, 58, 274.

¹⁴¹ Cer. II, 3, 527.

¹⁴² Cer. II 16, 598—599.

l'Hippodrome. On ne comprendrait pas l'absence d'un atrium, à l'ouest du Grand Palais, alors que les portes d'ivoire et des Skyla donnaient accès au Grand Palais ou permettaient généralement d'en sortir, du moins à partir d'une certaine époque.

8. *L'Hippodrome, lieu de passage.* Lorsque l'empereur se rendait à St Serge,¹⁴³ il passait directement des Skyla dans l'Hippodrome, qu'il traversait pour en sortir par les anciens asèkrèteia.¹⁴⁴ On a vu qu'il s'agissait de l'Hippodrome couvert; entre les Skyla et cet Hippodrome, aucun espace intermédiaire n'est signalé.

Lorsque l'empereur sortait par la porte du Bain (porte de la Thermastra ou porte d'ivoire), il débouchait de même directement dans l'Hippodrome couvert, qu'il traversait pour en sortir par une porte opposée.¹⁴⁵ Dans ces deux cas, on traversait simplement l'Hippodrome couvert dans sa largeur, mais, lorsque, des Skyla, on voulait gagner la porte, d'ivoire ou la porte de la Thermastra ou encore accomplir le trajet inverse, il fallait traverser l'Hippodrome couvert dans toute sa longueur. Les itinéraires des ambassadeurs arabes et de la princesse Olga¹⁴⁶ ne laissent aucun doute à ce sujet. L'itinéraire suivi par le cortège se rendant de la phiale des Verts à la phiale des Bleus, en passant par la Thermastra,¹⁴⁷ ne peut s'expliquer, on l'a vu, qu'en supposant que le cortège est sorti par les Skyla dans l'Hippodrome couvert et a traversé, dans toute sa longueur, l'Hippodrome couvert pour rentrer au Grand Palais par la Porte de la Thermastra. L'itinéraire suivi par les nouveaux patrices, pour se rendre des Skyla à la Thermastra,¹⁴⁸ est exactement le même, mais il est mieux jalonné et l'Hippodrome est expressément mentionné. Les nouveaux patrices s'arrêtent au surplus à St Etienne de l'Hippodrome, pour y faire leurs dévotions. Cet itinéraire montre que l'on débouchait directement des Skyla dans l'Hippodrome couvert; il permet également de situer avec certitude la position de la chapelle de St Etienne de l'Hippodrome.

9. *St Etienne de l'Hippodrome.*¹⁴⁹ Cette église est nettement distinguée par le Livre des Cérémonies de l'église palatine de St Etienne de Daphnè,¹⁵⁰ située dans le palais même de Daphnè.¹⁵¹ Le Livre des Cérémonies mentionne

¹⁴³ Sur St Serge, cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique* ..., 466—470.

¹⁴⁴ Cer. I, 11, 87: διέρχεται ἐπὶ τὰ σκύλα... καὶ ἐξελθὼν ἐν τῷ Ἱπποδρόμῳ

¹⁴⁵ Cer. II, 51, 699—701.

¹⁴⁶ Cer. II, 15, 584, 588, 595.

¹⁴⁷ Cer. I, 84, 289.

¹⁴⁸ Cer. I, 48, 249—250. Dans un alinéa parallèle (Cer. I, 48, 251), il est dit que le patrice se rend « dans l'église de l'Hippodrome, à St Etienne ».

¹⁴⁹ Ὁ ἅγιος Στέφανος τοῦ Ἱπποδρόμου (Cer. I, 32, 175; I, 97, 442; II, 55, 806), ὁ ἅγιος Στέφανος εἰς τὸν Ἱπποδρόμον (Cer. I, 35, 183; II, 55, 801), ὁ ναὸς τοῦ ἁγίου πρωτομάρτυρος Στεφάνου (Cer. I, 33, 178; I, 48, 249). La chapelle est ainsi nommée, lorsqu'aucune confusion n'est possible sur sa position. Sur St Etienne de l'Hippodrome, cf. R. Janin, *La Géographie ecclésiastique* ..., 490.

¹⁵⁰ Cer. II, 27, 628.

¹⁵¹ Cer. I, 39, 196. Cf. Cedr. II, 17; Joël 43, 46; Th. Cont. 655, 687, 816.

en effet, les deux églises dans le même chapitre et le même alinéa.¹⁵² Faute d'avoir su distinguer ces deux sanctuaires, Labarte a été entraîné à des erreurs topographiques singulières. Sauf leur vocable, les deux sanctuaires n'ont, cependant, entre eux aucun rapport.

St Etienne de l'Hippodrome est probablement une église constantinienne;¹⁵³ St Etienne de Daphnè fut bâtie en 428 par Pulchérie, soeur de Théodose II, pour recevoir la précieuse relique qu'était la main droite de saint Etienne, envoyée par l'archevêque de Jérusalem.¹⁵⁴ St Etienne de l'Hippodrome se trouvait en dehors du Grand Palais proprement dit.¹⁵⁵ St Etienne de Daphnè était situé à l'intérieur même du Grand Palais, dans le voisinage immédiat de l'Augousteus. St Etienne de l'Hippodrome était une chapelle d'importance secondaire. On n'y célébrait aucune cérémonie officielle; jamais les empereurs ne s'y arrêtaient. Au contraire, St Etienne de Daphnè apparaissait, dès la haute époque, et jusqu'à la construction de N. D. du Phare, comme la chapelle palatine par excellence et le sanctuaire le plus vénéré de la demeure impériale.¹⁵⁶

La position de St Etienne de l'Hippodrome en dehors du Grand Palais proprement dit, est attestée par divers textes précis. Le dimanche des Rameaux l'empereur invitait ordinairement les patrices à assister avec lui à l'office en l'église de N. D. du Phare; au cas contraire, les patrices entendaient la messe, en dehors du Grand Palais, à St Etienne de l'Hippodrome.¹⁵⁷ L'itinéraire du nouveau patrice est, du reste, fort net. Le patrice sort du Grand Palais par les Skyla dans l'Hippodrome couvert, pour se diriger vers St Etienne de l'Hippodrome.¹⁵⁸ La position de St Etienne de l'Hippodrome couvert même est très probable; en tout cas, l'église communiquait directement avec l'Hippodrome couvert. En effet, le nouveau patrice entre dans l'église par l'Hippodrome couvert et sort de l'église dans ce dernier, pour continuer sa route en direction de la porte de la Thermastra. De même, le proèdre passe de St Etienne de l'Hippodrome, où il s'est habillé, dans l'Hippodrome couvert, par lequel il gagne les Skyla.¹⁵⁹ La position de St Etienne sur le flanc ouest de l'Hippodrome couvert, paraît hors de doute. De St Etienne, le proèdre est,

¹⁵² Cer. II, 55, 801, 806. J. Ebersolt, *op. cit.*, 52, n. 1 distingue avec raison les deux églises, mais il n'indique que la position de la seconde.

¹⁵³ Th. Preger, *Script. orig. Constantin.* II, 144.

¹⁵⁴ Cf. R. Janin, *op. cit.*, 489—490.

¹⁵⁵ Cer. I, 32, 175: ἔξω εἰς τὸν ἅγιον Στέφανον τοῦ Ἱπποδρόμου. Rectifier la courte Notice de R. Janin (*op. cit.*, 490), en précisant qu'il s'agit non pas du Grand Hippodrome, mais de l'Hippodrome couvert.

¹⁵⁶ Les seuls textes où il est fait mention de cette église se trouvent dans le Livre des Cérémonies: Cer. I, 32, 175; I, 33, 178; I, 35, 183; I, 47, 239; I, 48, 249, 251; I, 97, 442; II, 55, 801, 806. Cf. cependant, Patria (Th. Preger, *Script. orig. Const.* II, 144).

¹⁵⁷ Cer. I, 32, 175. Même observation pour le Jeudi Saint. Si les patrices n'étaient pas conviés à N. D. du Phare, ils sortaient du Grand Palais pour entendre la messe à St Etienne (de l'Hippodrome) (Cer. I, 33, 177—178).

¹⁵⁸ Cer. I, 48, 249—251; cf. I, 47, 239.

¹⁵⁹ Cer. I, 97, 441—442.

en effet, obligé de parcourir sur une certaine distance l'Hippodrome avant d'arriver aux Skyla; de même, le nouveau patrice est obligé, depuis la porte des Skyla, de s'avancer à travers l'Hippodrome avant d'atteindre St Etienne; puis, au sortir de l'église, de continuer sa route à travers l'Hippodrome pour rejoindre la porte de la Thermastra.

L'église de St Etienne de l'Hippodrome, où les dignitaires assistaient parfois à la messe, servait, sans doute, d'oratoire aux gardes préposés à la surveillance de l'Hippodrome couvert, ainsi qu'aux troupes stationnées dans la cour de Daphnè, pour la défense du Grand Palais du côté du Grand Hippodrome. Les quartiers militaires du nord (Scholes, Excubiteurs, Candidats) avaient leurs chapelles (église des Saints-Apôtres, Lampes, dôme aux huit colonnes); rien d'étonnant à ce que les Vigiles, gardiens du Grand Palais à l'ouest, aient eu un sanctuaire particulier.

St Etienne de l'Hippodrome existait encore au X^e siècle. Le chapitre 97 du Livre I du Livre des Cérémonies, où il en est question, a été rédigé très vraisemblablement sous le règne de Nicéphore II Phokas (963—969). L'empereur respecta vraisemblablement l'antique chapelle constantinienne, lorsqu'il entoura le Grand Palais d'un rempart. L'Hippodrome couvert ne fut pas détruit et fut englobé dans la nouvelle enceinte fortifiée; on peut donc supposer, malgré le silence des historiens, qu'il en fut de même pour l'église.

Non content d'avoir confondu St Etienne de l'Hippodrome avec St Etienne de Daphnè, Labarte¹⁶⁰ attribue à la première de ces églises une position que rien ne peut justifier. Il situe ladite église au nord du Grand Hippodrome, au-dessus de la ligne des *carceres*, de telle sorte qu'elle dominait d'assez haut l'arène. Sur la foi d'un passage mal interprété de Buondelmonti, Labarte¹⁶¹ ajoute que, des fenêtres de St Etienne de l'Hippodrome, les dames de la Cour pouvaient contempler les courses et les jeux du Grand Hippodrome. Cette singulière erreur a été vulgarisée par Rambaud.¹⁶² En situant St Etienne de l'Hippodrome au-dessus de la ligne des *carceres*, Labarte ne s'est pas rendu compte de l'itinéraire invraisemblable qu'il imposait au nouveau patrice, pour se rendre des Skyla à l'église et de l'église à la Thermastra, ainsi qu'au proèdre, pour se rendre de l'église aux Skyla. Des Skyla, situés à la hauteur de la Sphendonè, le nouveau patrice aurait été obligé de parcourir une distance considérable et de monter sur la terrasse élevée où se trouvait l'église, puis de revenir sur ses pas pour entrer au Grand Palais par la Thermastra. Quant au proèdre, il aurait été obligé de monter d'abord sur la terrasse de la façade nord du Grand Hippodrome, puis d'accomplir, en costume d'apparat, un fort

¹⁶⁰ J. Labarte, *op. cit.*, 66, 67 et *passim*, et plan. Paspatis, *op. cit.*, 73, 313, 332 et plan, distingue avec raison St Etienne de l'Hippodrome de St Etienne de Daphnè, mais il situe la première église au nord du Grand Hippodrome.

¹⁶¹ J. Labarte, *op. cit.*, 16 et 67. Cf. Paspatis, *op. cit.*, 51, n. 1.

¹⁶² A. Rambaud, *Etudes sur l'Histoire Byzantine*. Paris, 1922. *Le sport et l'Hippodrome à Constantinople*, 29. Cf. Ch. Diehl, *Justinien et la civilisation byzantine au VI^e siècle*. Paris, 1901, 451.

long trajet, avant d'atteindre les Skyla. Aucun texte du Livre des Cérémonies ne permet, au surplus, de jalonner de pareils itinéraires, qui se heurtent à des impossibilités. Le *peripatos* du Grand Palais, que Labarte¹⁶³ a inventé pour relier Daphnè à St Etienne de l'Hippodrome, ne résout nullement le problème.

Il y a lieu de remarquer que, dans l'itinéraire du nouveau patrice à travers l'Hippodrome couvert, de la porte des Skyla à la porte de la Thermastra, avec arrêt à St Etienne de l'Hippodrome, le Livre des Cérémonies ne signale aucun escalier à monter ou à descendre. Le trajet s'effectue de plein pied. De la porte des Skyla à St Etienne, comme de St Etienne à la porte de la Thermastra, aucune différence de niveau appréciable. Pour se rendre par l'Hippodrome de St Etienne aux Skyla, le proèdre, comme le nouveau patrice, s'avance sur un sol rigoureusement plan.

Aucun texte ne permet de supposer qu'il existât une différence de niveau entre l'Hippodrome couvert et les Skyla. Le Livre des Cérémonies signale tous les escaliers du Grand Palais; les moindres marches sont indiquées. Lorsque l'empereur, sur son parcours, rencontre une marche, le maître des cérémonies prend soin de l'en avertir.¹⁶⁴ Or, aucun escalier n'est signalé devant la porte des Skyla; aucun avertissement n'est donné à l'empereur, lorsqu'il franchit la porte des Skyla. Tous les itinéraires montrent qu'on sortait des Skyla dans l'Hippodrome couvert sans avoir à descendre de marches, et qu'on entraît de l'Hippodrome couvert dans les Skyla, sans avoir à gravir de marches.

Par suite d'une grossière erreur dans l'interprétation du chapitre 64 du Livre des Cérémonies, Labarte¹⁶⁵ a placé à l'extrémité occidentale du tricline de Justinien, une terrasse élevée dominant le Grand Hippodrome; son erreur a, du reste, été reconnue par Ebersolt.¹⁶⁶ Labarte suppose aussi, sans la

¹⁶³ Labarte, op. cit., 139 et passim et plan. Le *peripatos* du Grand Palais, ὁ περίπατος τοῦ παλατίου, cité par les Patria (Th. Preger, *Script. orig. Constant.* I, 38; II, 165) et par le Ps.-Codinos 34, ne se trouvait pas dans la position que lui assigne Labarte. Après avoir mentionné les statues de Zénon et d'Ariadne, qui décoraient la porte de la Chalcè, les Patria (I, 1, 38) ajoutent que, près de là, mais plus haut, πλήσιον ἄνωθεν se dressait la statue de Pulchérie, du côté du *peripatos*, situé devant le Grand Palais. L'adverbe ἄνωθεν indique que la statue de Pulchérie se dressait en haut, c'est-à-dire au-delà, plus au nord que les statues précédentes, et non dans une position plus élevée. Dans le même sens, les Patria (I, 38) disent que le Milion se trouvait ἄνωθεν τῆς χαλκῆς, c'est-à-dire au-delà, plus au nord et non au-dessus. Le *peripatos*, situé devant le Grand Palais ne peut être que les passages (διαβατικά) qui, de la Chalcè conduisaient aux catéchumènes de Ste Sophie. Ces passages étaient ménagés à l'étage supérieur des portiques qui longeaient les murs du Grand Palais, au nord.

¹⁶⁴ La formule était: Κάπτατε, Δόμνη. En même temps, le maître des cérémonies présentait à l'empereur sa main, enveloppée par respect dans un pan de la chlamyde, pour l'aider à monter ou à descendre: Cer. I, 10, 73; I, 18, 110; I, 27, 149; I, 27, 154; I, 28, 158.

¹⁶⁵ J. Labarte, op. cit., 181—182 et passim. Cf. plan.

¹⁶⁶ J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople*..., 103, n. 3.

moindre preuve,¹⁶⁷ que le Justinianos et les Skyla étaient élevés au-dessus d'arcades¹⁶⁸ et que, pour sortir du Grand Palais par les Skyla, il fallait descendre un escalier, conduisant à une Phiale, appelée Phiale des Skyla et aussi à une porte, qui s'ouvrait sur l'Hippodrome couvert. Cette restitution fantaisiste est la conséquence de l'erreur d'interprétation signalée plus haut.

La cérémonie décrite au chapitre 64 se déroule dans la Phiale des Verts,¹⁶⁹ que Labarte appelle à tort Phiale des Skyla. La Phiale des Verts paraît avoir été située vers l'extrémité occidentale du flanc méridional du tricline de Justinien,¹⁷⁰ par conséquent à quelque distance des Skyla. De ce côté, le sol devait déjà s'incliner en pente du côté de la mer; la phiale se trouvait donc en contrebas du tricline de Justinien. Lorsque l'empereur devait assister aux réjouissances célébrées dans la Phiale des Verts, il se rendait par le Lausiakos dans le tricline de Justinien, où il s'arrêtait sur la première dalle circulaire, par conséquent tout près de l'entrée. De là, il se dirigeait vers la porte¹⁷¹ qui s'ouvrait sur une sorte de terrasse ou de perron, *ἡλιακόν*, qui dominait la Phiale; un escalier reliait la terrasse à la Phiale.

La Phiale des Verts doit être située sur le flanc méridional du Justinianos à cause de la disposition du sol, mais d'autres raisons obligent aussi à le situer ainsi. La Phiale des Bleus se trouvait en contrebas de la terrasse du Phare (côté est), c'est-à-dire, à l'extrémité du bâtiment du Grand Palais; la Phiale des Verts ne pouvait occuper une position plus avantageuse, à l'intérieur même du Grand Palais, entre ses grandes salles. A l'issue d'un banquet, le Livre des Cérémonies montre les ambassadeurs arabes allant s'asseoir dans la région orientale du tricline de Justinien, du côté regardant le Mésokèpion, *ἐν τῷ ἀνατολικῷ μέρει τῷ πρὸς τὸ Μεσοκήπιον*¹⁷² Le Mésokèpion, dont il est question ici, n'est pas celui de l'Eglise Nouvelle, situé fort loin, et dont la vue était, d'ailleurs, certainement masquée par les bâtiments qui s'élevaient sur la terrasse du Phare. Il s'agit du Mésokèpion du Lausiakos, jardin qui s'étendait devant le Lausiakos.¹⁷³ Les ambassadeurs arabes étaient donc assis du côté nord du tricline de Justinien, à l'extrémité orientale dudit tricline. Dans cette position, ils avaient vue sur le jardin du Lausiakos. Si la Phiale des Verts

¹⁶⁷ J. Labarte, op. cit., 81—82, cf. plan, Nos 109, 110, 111, 112, 111 A et 42.

¹⁶⁸ Rien n'autorise à supposer que le Justinianos fut élevé sur étage; tout au plus, peut-on admettre qu'il s'appuyait sur des voûtes, destinées à compenser les différences de niveau du sol.

¹⁶⁹ Cf. J. Ebersolt, op. cit., 103, n. 3. Du haut de l'Héliakon, du Justinianos, l'empereur bénissait les Verts réunis dans la phiale, et non le peuple assemblé dans le Grand Hippodrome.

¹⁷⁰ J. Ebersolt, op. cit., 103 et passim.

¹⁷¹ Cette porte est appelée *ἡ ἐξάγουσα ἀπὸ τοῦ Ἰουστινιανῶ πρὸς τὸ ἡλιακὸν πύλη* (Cer. I, 64, 286) ou encore: *ἡ εἰσάγουσα πύλη ἀπὸ πλαγίας ἐν τῷ Ἰουστινιανῶ* (Cer. I, 64, 288). C'était donc une porte latérale.

¹⁷² Cer. II, 15, 585.

¹⁷³ A la suite de la discussion théologique dans le tricline de Lausiakos, l'empereur Théophile fit battre de verges ses contradicteurs *ἐν τῷ τοῦ Λαυσιωκοῦ μεσοκηπίῳ*. (Cedr. II, 115; Th. Cont. 105).

avait été située de ce côté, le Livre des Cérémonies y aurait, sans doute, fait allusion.

Basile I supprima les Phiales des factions et construisit sur l'emplacement de la Phiale des Bleus un bain luxueux;¹⁷⁴ la Phiale des Verts disparut, sans laisser de traces. Ebersolt¹⁷⁵ dit que sur son emplacement, Basile I édifia une église. Ce renseignement semble inexact. Aucune église n'est mentionnée dans ces parages. Le Continuateur de Théophane¹⁷⁶ déclare simplement que la Phiale des Verts (il s'agit de la fontaine)¹⁷⁷ fut transportée dans la cour située à l'est du Grand Palais (il s'agit de l'ancien Tzykanistèrion)¹⁷⁸ lorsqu'on construisit en ce lieu « un temple divin » (la Nouvelle Eglise).¹⁷⁹ Le Continuateur de Théophane avait, d'ailleurs, déjà fait remarquer que, sur l'emplacement de l'ancien Tzykanistèrion, Basile I avait bâti l'Eglise Nouvelle et placé les deux phiales.¹⁸⁰ Dans un autre passage, le chroniqueur donne une longue description de ces deux phiales ou fontaines et précise leur position au nord et au sud de la cour, qui s'étendait devant l'Eglise Nouvelle, au couchant.¹⁸¹

Labarte a transporté à l'extrémité occidentale du tricline de Justinien l'espèce de perron, qui dominait la phiale des Verts et, l'imagination aidant, l'a transformé en une vaste terrasse assez élevée pour avoir vue sur l'arène, par dessus les lignes de gradins superposés. Par la même occasion, il a transformé les quelques marches qui reliaient le perron précité à la Phiale des Verts, en un immense escalier, descendant des Skyla dans l'Hippodrome couvert. De même que la terrasse élevée, cet escalier, dont l'existence repose sur une méprise, doit être rayé de la topographie du Grand Palais. Le chapitre 64 étant écarté, aucun texte ne révèle la présence d'un escalier entre les Skyla et l'Hippodrome couvert; bien plus, tous les textes protestent contre l'existence d'un pareil escalier. Les Skyla, l'Hippodrome couvert, St Etienne de l'Hippodrome se trouvaient sur le même plan et au même niveau que la cour de Daphnè et l'arène du Grand Hippodrome. Dans ces conditions, il est évident que de St Etienne de l'Hippodrome, on ne pouvait avoir vue sur l'arène. L'église était séparée de l'arène par le palais du Kathisma et par le flanc est du Grand Hippodrome.

10. *Le récit de Mesaritis*. Il faut tout d'abord noter que, dans son récit, Mesaritis désigne toujours sous le nom d'ἵπποδρόμος, l'Hippodrome cou-

¹⁷⁴ Th. Cont. 336; cf. aussi, Cer. II, 21, 617.

¹⁷⁵ J. Ebersolt, op. cit., 103.

¹⁷⁶ Th. Cont. 336.

¹⁷⁷ Le mot *φιάλη* signifie « fontaine ». Par extension, on appelait Phiale une cour à ciel ouvert, dallée et entourée de gradins, au centre de laquelle se dressait une fontaine avec sa vasque.

¹⁷⁸ Le Continuateur de Théophane désigne souvent le Tzykanistèrion sous les noms *αὐλή*, *βασιλικὴ αὐλή*, *βασιλικοὶ αὐλαί* (Th. Cont. 325, 328).

¹⁷⁹ Th. Cont. appelle souvent l'Eglise Nouvelle *ὁ θεῖος ναός* (Th. Cont. 325, 328).

¹⁸⁰ Th. Cont. 144.

¹⁸¹ Th. Cont. 327.

vert,¹⁸² et qu'il réserve le nom d'ἵππικόν ou d'ἵππῆλατον pour le Grand Hippodrome.¹⁸³ Pour se rendre de la Sphendonè du Grand Hippodrome aux Skyla, Mésaritès franchit les portes Caspiennes, situées au bas de la tour du Kenténarion et au-delà desquelles se trouvait la porte de bronze des Skyla. Il pénètre dans le Grand Palais par cette porte de bronze que les émeutiers venaient d'enfoncer à l'aide d'une poutre ramassée dans un local, appelé « Hippodrome », local situé devant les Skyla.¹⁸⁴ Ce local, qui précédait les Skyla, ne peut être évidemment que l'Hippodrome couvert.

Pour reprendre le Grand Palais, occupé par les Césariens, les troupes impériales suivent exactement l'itinéraire que les Césariens avaient suivi pour s'en emparer.¹⁸⁵ Elles passent donc par la porte Karéa, le palais du Kathisma et la cour de Daphnè. Les rebelles, en train de piller le Grand Palais, n'avaient pris aucune précaution, pour en défendre les abords. Une flèche lancée par un partisan du César contre les assaillants, probablement dans la cour de Daphnè, est le seul incident signalé.¹⁸⁶ Les Impériaux purent donc s'avancer sans peine jusqu'à la deuxième porte (deuxième porte Caspienne) et se rendre maîtres, sans lutte, de cette issue capitale.¹⁸⁷ C'était, en effet, la porte du rempart Nicéphorien. En dépit de quelques résistances, les Impériaux traversent alors l'Hippodrome διῆλθον καὶ τὸν ἵππόδρομον. A partir de là, ils ne rencontrent plus d'obstacles; toutes les portes du Grand Palais étaient ouvertes et non gardées et le tricline de Justinien avait été évacué.¹⁸⁸

La deuxième porte dont il est question, est évidemment celle que les Césariens avaient enfoncée, après avoir enfoncé le porte Karéa.¹⁸⁹ Cette seconde porte, qui donnait accès de la cour de Daphnè dans l'Hippodrome, ne peut être que la deuxième porte Caspienne, percée dans le rempart Nicéphorien. Ainsi, venant du Grand Hippodrome, les Impériaux, après avoir franchi deux portes (porte Karéa et deuxième porte Caspienne) sont obligés de traverser l'Hippodrome, pour pénétrer dans le Grand Palais par les Skyla et le tricline de Justinien. L'Hippodrome auquel il est fait allusion, n'est donc pas le Grand Hippodrome et ne peut être que l'Hippodrome couvert.

Poursuivant son récit, Mésaritès¹⁹⁰ parle des combats livrés à l'intérieur du Grand Palais entre Impériaux et Césariens; finalement, le César Jean Comnène est arrêté. On le traîne par le Lausiakos (Μονυχουτᾶ) dans le tricline

¹⁸² A. Heisenberg, Nikolaos Mesarites. *Die Palastrevolution des Johannes Komnenos*. Würzburg, 1907, 44, l. 13; 46, l. 25; 47, l. 3; 27, l. 3, la leçon ἵπποστάθμιον est mauvaise, comme l'indique la surcharge du manuscrit.

¹⁸³ A. Heisenberg, op. cit., 24, l. 14, 18, 30; 27, l. 4.

¹⁸⁴ A. Heisenberg, op. cit., 27, l. 23 à 33. πῶς καὶ τὴν ἐπὶ τὰ Σκύλα χάλκειον πύλιν..... διέλθοιμι..... τῷ ἐδάφει ἐκείνῳ..... ἵππόδρομος τοῦτω τὸ ὄνομα.

¹⁸⁵ A. Heisenberg, op. cit., 43, l. 34—35.

¹⁸⁶ A. Heisenberg, op. cit., 44, l. 5—6.

¹⁸⁷ A. Heisenberg, op. cit., 44, l. 8—9.

¹⁸⁸ A. Heisenberg, op. cit., 44, l. 10—20.

¹⁸⁹ A. Heisenberg, op. cit., 25.

¹⁹⁰ A. Heisenberg, op. cit., 44, 45, 46; §§ 27, 28.

de Justinien, où il tombe, le corps transpercé d'un coup d'épée. Encore pantelant, l'usurpateur est jeté dehors pour être décapité. Son cadavre resta étendu dans la cour impériale avoisinant l'Hippodrome,¹⁹¹ qui n'est autre que la cour de Daphnè. Du Justinianos, les Impériaux ont traîné leur victime par les Skyla et l'Hippodrome couvert dans la cour de Daphnè pour l'achever.¹⁹² Selon la terminologie de Mésaritis, l'Hippodrome dont il est question, est l'Hippodrome couvert.

Après l'exécution de l'usurpateur, les Impériaux rentrent au Grand Palais¹⁹³ pour en chasser les rebelles qui s'y cachent encore; ils les traquent et les poursuivent jusqu'à l'Hippodrome et même au-delà.¹⁹⁴ Il s'agit ici encore de l'Hippodrome couvert; il est, en effet, fort douteux que les Impériaux aient songé à poursuivre leurs adversaires à travers le Grand Hippodrome et dans la ville même.

Ainsi, le récit de Mésaritis démontre nettement l'existence d'un Hippodrome, qui n'était pas le Grand Hippodrome. Cet Hippodrome était situé devant les Skyla, entre ce vestibule et une cour extérieure du Grand Palais. La position que Mésaritis assigne à cet Hippodrome, permet de l'identifier sans hésitation avec l'Hippodrome couvert de l'itinéraire de Théophile.

II. *L'Hippodrome couvert, considéré comme quartier militaire.* Le drongaire de la Veille ou de l'Arithmos, on l'a vu, chef du tagme des Vigiles ou de l'Arithmos, avait son quartier général dans l'Hippodrome couvert, qui était son domaine. Il en avait la surveillance et la police; il y recevait ses collègues, ainsi que les hauts dignitaires.¹⁹⁵ L'Hippodrome couvert, qui protégeait les deux grandes issues du Grand Palais à l'ouest du côté du Grand Hippodrome, était un lieu trop important pour être laissé sans défense. On sait qu'il existait des postes tenus par des gardes nobles: les spathaires et les candidats.¹⁹⁶ Divers historiens mentionnent l'existence, aux XI^e et XII^e siècles, d'un corps de garde palatin, servant de prison, connu sous le nom d'ἐλεφαντινή φρουρά.¹⁹⁷ Etant donné son nom, cette prison pouvait fort bien se trouver dans le voisinage de la porte d'ivoire, comme le suggère Ebersolt,

¹⁹¹ A. Heisenberg, op. cit., 46, l. 23—25.

¹⁹² A. Heisenberg, Notes à N. Mesaritis, 72. Cf. Nicéas 674, 719, 720.

¹⁹³ A. Heisenberg, 46, l. 36: τῶν στρατιωτῶν ἐμφιλοχωρησάντων ἐπὶ τὰ τῆς βασιλείας ἀνάκτορα. Il pourrait s'agir des Impériaux, qui sont restés au Grand Palais, mais c'est peu probable, d'après l'ensemble du récit. Lorsque le César est traîné dans le Justinianos, tous les Impériaux crient: Α mort φονευθήτω, ἔκραξαν πάντες (Mésaritis, 46, l. 16). Tous s'acharnent sur lui et ne lâchent pas leur proie. La grande majorité des Impériaux assiste sans doute au supplice et ne rentre qu'ensuite au Grand Palais.

¹⁹⁴ N. Mesaritis, op. cit., 47, l. 2—3.

¹⁹⁵ Cf. plus haut, p. 44.

¹⁹⁶ Cer. II, 52, 708, 737.

¹⁹⁷ Céd. II, 595, mentionne l'incarcération ἐν τῇ ἐλεφαντινῇ d'un chef petchéne, nommé Kégénès. Anne Comnène (II, 306 B Leib III, 185) raconte qu'Alexis I Comnène fit enfermer divers hérétiques dans la prison Eléphantine; d'après Kinnamos, 297, un charlatan, nommé Thomas, fut jeté, par ordre de Manuel I Comnène, dans la prison du Grand Palais, dite Eléphantine.

par conséquent, dans l'Hippodrome couvert;¹⁹⁸ toutefois, rien ne permet de l'affirmer. La prison, en question, aurait pu être située dans le Makron des Candidats, à proximité des trois portes d'ivoire du Consistoire. Cependant, comme on rendait la justice dans l'Hippodrome couvert, la présence d'une prison y paraît assez vraisemblable.

Maître dans l'Hippodrome couvert, le drongaire de la Veille, pour remplir sa mission de surveillance et de protection du Grand Palais, devait avoir à sa disposition des détachements, tirés du tagme qu'il commandait. Une partie de ces détachements était vraisemblablement affectée à la garde de l'Hippodrome couvert; l'autre partie devait stationner dans la cour de Daphnè pour défendre les abords du Grand Palais du côté du Grand Hippodrome. Dès la plus haute époque, la présence de postes militaires dans la cour de Daphnè est confirmée par les historiens.¹⁹⁹ Sous le nom de ἡ βίγλη τῆς Δάφνης le Livre des Cérémonies fait probablement allusion à l'un de ces postes.²⁰⁰ Dans toutes les attaques du Grand Palais par le Grand Hippodrome, les assaillants se heurtent à une résistance plus ou moins sérieuse, avant d'atteindre les Skyla.²⁰¹

Dans son livre, *De l'administration de l'Empire*, Constantin VII Porphyrogénète²⁰² donne quelques renseignements précieux sur les troupes chargées de la défense de l'Hippodrome et des abords du Grand Palais, à l'ouest. Souvent « lorsque Léon le Sage quittait la demeure impériale pour ses villégiatures peu lointaines, il laissait à l'Hippodrome l'équipage de l'un de ses vaisseaux pour garder le Palais, parce que le tagme de l'Arithmos, selon la vieille tradition jadis en vigueur, faisait campagne avec le Domestique des Scholes, et que le détachement qui était resté à l'Hippodrome, suivant l'étiquette alors en vigueur, accompagnait les empereurs dans leurs déplacements ».

L'Hippodrome, dont il est ici question, ne peut être que l'Hippodrome couvert. Aucun cantonnement militaire n'existait et ne pouvait exister dans le Grand Hippodrome. Ce dernier n'était pas un camp retranché; son accès était ouvert en tous temps et à toute heure. Jamais le peuple n'aurait toléré la présence de troupes palatines dans son domaine. Aux jours d'émeutes ou de révolution, le peuple pénètre et circule librement dans l'arène; il ne se heurte aux défenseurs du Grand Palais qu'au moment où, après avoir brisé les portes conduisant de l'arène dans la cour de Daphnè, il tente de faire irruption dans cette cour pour atteindre l'Hippodrome couvert, protégeant les issues pala-

¹⁹⁸ J. Ebersolt, *Le Grand Palais*..., 155, n. 2.

¹⁹⁹ Procope, *De Bel. Pers.*, 127.

²⁰⁰ Cer. II, 55, 800, 805.

²⁰¹ Tentative de Constantin Doukas (Zonar. III, 459; Leo gramm. 289; Cedr. II, 279; Th. Cont. 382, 719, 875. — Prise du Grand Palais contre Michel V le Calphat (Cedr. II, 538; Glykas 591). — Prise du Grand Palais contre Andronic I Comnène (Nicétas 451) — Prise du Grand Palais contre Alexis III Ange (Mesaritis 25, 27, 28).

²⁰² *De adm. imp.*, 235 B; Moravcsik—Jenkis, 247, l. 40—45.

tiales. Dans tous les récits d'attaque du Grand Palais par le Grand Hippodrome, il n'est jamais question de combats livrés dans le Grand Hippodrome même.²⁰³

Il est de toute évidence, d'un autre côté, que l'empereur Léon VI ne pouvait avoir la pensée de confier à l'équipage d'un seul vaisseau la mission écrasante de défendre l'accès du Grand Hippodrome, contre une attaque possible du peuple. Il est dit, d'ailleurs, que les matelots étaient chargés de garder le Grand Palais et non le Grand Hippodrome.

Le texte précité est intéressant à divers titres. En temps de guerre, les quatre tagmes, Scholes, Excubiteurs, Vigiles et Ikanates, qui composaient l'armée impériale, à proprement parler, prenaient part à l'expédition. Or, ces tagmes assuraient, en temps ordinaire, la défense du Grand Palais à l'aide de détachements prélevés sur leur effectif. Il fallait donc aviser. Il ressort du Livre des Cérémonies²⁰⁴ qu'en l'absence des quatre tagmes, le service était confié aux corps des Noumera et des Murs. Les soldats appartenant à ces deux corps de troupe assumaient très probablement la garde du Grand Palais aux lieux et places des Scholaires et des Excubiteurs. En diverses occasions, en effet, le Domestique des Noumera remplaçait le Domestique des Scholes, tandis que le Domestique des Murs remplaçait le Domestique des Excubiteurs.²⁰⁵

Le Livre des Cérémonies²⁰⁶ laisse entendre, d'autre part, que le Drongaire de la Veille ne prenait pas part aux expéditions, lorsque l'empereur ne les dirigeait pas en

²⁰³ Pendant la sédition Nika, le peuple reste maître du Grand Hippodrome et n'en est chassé que par une sortie générale de la garnison palatine. Constantin Doukas et ses partisans traversent le Grand Hippodrome sans résistance, et il n'est arrêté qu'au moment où il essaie de forcer la porte du Grand Hippodrome pour pénétrer dans la cour de Daphnè. Lors de la révolte du peuple contre Michel V le Calfat, le Grand Hippodrome n'est pas défendu et la lutte s'engage aux abords du Grand Palais. Andronic I Comnène se défend du haut d'une tour des remparts contre le peuple massé dans le Grand Hippodrome. Le César, Jean Comnène, passe sans opposition par le Grand Hippodrome et n'entre en contact avec la garde palatine que dans la cour de Daphnè.

²⁰⁴ Cer. II, 2, 524—525. Chaque dimanche, les officiers des quatre tagmes, ainsi que les officiers des Noumera et des Murs, étaient conviés par le drongaire de la Veille à la réception du Justinianos. Si les quatre tagmes étaient absents, on convoquait seulement les officiers des Noumera et des Murs, ainsi que les officiers de l'Arithmos. Comme le tagme de l'Arithmos (βίγλη) était absent, il s'agit évidemment des officiers commandant le détachement qui devait rester à Byzance pour la défense du Grand Palais. Le texte est, d'ailleurs, mal présenté. La dernière ligne de la page 524: χορή δὲ εἰδέναι..., et les deux premières lignes de la page 525 jusqu'à Ἀριθμοῦ doivent être placées entre parenthèses. L'auteur reprend ensuite la description de la cérémonie, interrompue par une phrase incidente.

²⁰⁵ Cer. II, 15, 588—589 et scolie. Le Livre des Cérémonies associe généralement le Domestique des Scholes avec le Domestique des Noumera, tandis que le Domestique des Excubiteurs est associé avec le Domestique des Murs (Cer. I, 65, 293, 294, 295; cf. II, 18, 604).

²⁰⁶ Cer. II, 2, 524—525. C'est le drongaire de la Veille, assisté de son subordonné, l'acolythe, qui préside à la cérémonie, même en l'absence des quatre tagmes. Il était donc resté à Byzance. Sur le drongaire de la Veille, cf. R. Guiland, *Contribution à l'histoire administrative de l'Empire byzantin. Le drongaire et le grand drongaire de la Veille*. Byz. Zeitschr. 43 (1950) 340—365.

personne, mais qu'il restait à Byzance, auprès de son souverain, avec une section de son tagme. Le livre *De l'administration de l'Empire* confirme ce renseignement. On y lit, en effet, que le tagme de l'Arithmos, Βίγλη, faisait campagne, selon la tradition, avec le Domestique des Scholes, c'est-à-dire, sous son commandement, mais qu'il laissait à Constantinople un détachement préposé à la garde de l'Hippodrome, détachement qui, selon l'étiquette, devait accompagner l'empereur dans ses déplacements. Puisqu'en temps de guerre, le tagme de l'Arithmos passait sous le commandement du Domestique des Scholes, c'est vraisemblablement que son chef naturel, le drongaire de l'Arithmos,²⁰⁸ était resté à Byzance.

Le drongaire de la Veille avait, en effet, dans ses attributions à assurer la défense du Grand Palais, sur une certaine étendue. Chef militaire, et rangé, comme tel, dans la classe des Domestiques, il avait, en outre, la lourde mission de pourvoir à la sécurité du souverain, soit au Grand Palais, soit ailleurs. Pour remplir une pareille mission, le drongaire de la Veille ne pouvait évidemment s'absenter. Il devait être là où était l'empereur. Aussi assiste-t-il aux réceptions, accompagne-t-il l'empereur dans ses sorties, et a-t-il le rare privilège de monter sur le vaisseau impérial

Que le drongaire de la Veille ait eu mission de veiller sur la personne de l'empereur, les historiens en fournissent la preuve. En effet, à la suite du complot de Tzantzas, Léon VI destitua le drongaire de la Veille, Jean, coupable de l'avoir mal gardé.²⁰⁹ Basile I livre trente Arabes au drongaire, chargé de veiller sur sa personne.²¹⁰ Pour pouvoir remplir les devoirs de sa charge, le drongaire de la Veille semble avoir eu certaines attributions de haute police. En tout cas, l'empereur lui confiait souvent des missions délicates, des ordres d'arrestations ou d'exécutions. Irène remet au drongaire de la Veille, Alexis Mosélé, le soin d'apaiser les soldats et d'obtenir le serment de fidélité.²¹¹ Théophile charge le drongaire de la Veille Oryphas de faire exécuter Théophobe.²¹² Michel III envoie le drongaire de la Veille Constantin s'assurer de la personne du patriarche Janès suspect.²¹³ Ce même drongaire de la Veille, Constantin Maniakès, intervient, lors de l'assassinat de Théoctiste,²¹⁴ et protège l'empereur, au moment de l'assassinat du César Bardas.²¹⁵ C'est par le drongaire de la Veille, Jean Kourkouas, que Romain I Lécapène fait arrêter au milieu d'un banquet, Théodore et Syméon, coupables d'intrigues.²¹⁶ On pourrait multiplier les exemples.

²⁰⁷ *De adm. imp.*, 235 B; Moravcsik—Jenkins, 248, 1. 40—45.

²⁰⁸ L'identité du drongaire de l'Arithmos avec le drongaire de la Veille est certaine. Genesisios, 81, dit expressément: ὁ δρουγγάριος τοῦ Ἀριθμοῦ ἦτοι τῆς βασιλικῆς βίγλης. Le Livre des Cérémonies emploie indifféremment les deux termes (Cer. II, 52, 715, 718, 746 et passim). L'acolythe, appelé parfois ὁ ἀκόλουθος τοῦ Ἀριθμοῦ (Cer. II, 52, 737) figure dans l'état-major du drongaire de l'Arithmos (Cer. II, 52, 718). Ailleurs, il est mentionné comme le subordonné du drongaire de la Veille (Cer. II, 2, 523; cf. Reiske II, 606).

²⁰⁹ Cedr. II, 257.

²¹⁰ Genesisios 118. Il s'agit du drongaire de la Veille, comme le prouve un texte parallèle du Continuateur de Théophane, 303.

²¹¹ Theoph. 721 B, de Boor 466, 5; Leo gramm. 196; Zonar. III, 292.

²¹² Cedr. II, 139.

²¹³ Th. Cont. 150, 647.

²¹⁴ Genesisios 89; Leo gramm. 236...

²¹⁵ Cedr. II, 180; Th. Cont. 285—286.

²¹⁶ Cedr. II, 296; Leo gramm. 303; Th. Cont. 397, 731, 890.

Investi d'un poste de confiance, le drongaire de la Veille devait naturellement offrir de sérieuses garanties de fidélité et de dévouement. La moindre négligence, le plus léger soupçon, pouvaient causer sa perte. Aussi voit-on, très souvent, les historiens mentionner la disgrâce, la destitution ou même l'arrestation de quelques drongaires de la Veille suspects. Léon VI destitua, pour négligence, le drongaire de la Veille Jean, qui fut remplacé par Pardos, fils de l'hétaireiarque Nicolas.²¹⁷ Peu après, Pardos, englobé avec son père dans la conjuration de Basile, fut lui-même arrêté.²¹⁸ Plus tard, Léon VI destitua également son nouveau drongaire de la Veille, Eustathe Argyre, malgré ses brillants états de services.²¹⁹

Le premier souci d'un nouvel empereur était, d'ailleurs, d'élever au poste de drongaire de la Veille l'une de ses créatures. Zoè, en prenant la régence, se hâta de créer drongaire de la Veille, l'eunuque Damianos.²²⁰ Arrivé au pouvoir, Romain I Lécapène choisit pour drongaire de la Veille Jean Kourkouas.²²¹ A peine débarrassé de la tutelle de son beau-père, Constantin VII Porphyrogénète prit comme drongaire de la Veille, Manuel Kourtikès.²²² Resté seul empereur, Constantin IX Monomaque s'empressa d'attribuer à l'un de ses eunuques le poste de drongaire de la Veille.²²³ De même, Théodora, devenue impératrice souveraine, transmit à Manuel la charge de drongaire de la Veille.²²⁴

Ces exemples sont significatifs et montrent combien les empereurs attachaient d'importance au choix du drongaire de la Veille. Sans doute, à son avènement, chaque souverain opérait des changements dans le personnel des hauts fonctionnaires, mais ces changements portaient plus spécialement sur les titulaires de certains offices. Le parakimomène, le drongaire de la Veille et l'hétaireiarque étaient congédiés et remplacés en premier lieu. L'impératrice Zoè, devenue régente, nomma aussitôt Constantin, parakimomène, Dominique hétairiarque, et Damianos, drongaire de la Veille. Dominique fut, d'ailleurs, vite disgracié et remplacé par Jean Garidas.²²⁵ Constantin VII Porphyrogénète, devenu seul empereur, nomma aussitôt Basile Peteinos grand hétairiarque, Manuel Kourtikès, drongaire de la Veille,²²⁶ mais conserve son parakimomène Basile, fils naturel de Romain I Lécapène.²²⁷ Constantin IX Monomaque, maître unique de l'Empire, confia à son premier eunuque, Nicéphore, la charge de parakimomène, à son second eunuque, Syméon, les fonctions de drongaire de la Veille et à un autre de ses eunuques, Eusthate, le poste d'hétaireiarque.²²⁸

Ces triples nominations sont instructives et laissent deviner la nature spéciale des services que l'empereur attendait des personnages revêtus des offices précités. Le parakimomène, l'hétaireiarque et le drongaire de la Veille avaient, en effet, tous trois pour mission de veiller sur l'empereur, chacun selon ses attributions personnelles.

²¹⁷ Th. Cont. 351, 856; Leo gramm. 270; Cedr. II, 257.

²¹⁸ Th. Cont. 263, 859; Leo gramm. 273; Cedr. II, 259.

²¹⁹ Th. Cont. 374; Cedr. II, 269.

²²⁰ Th. Cont. 386, 722, 879; Cedr. II, 283.

²²¹ Th. Cont. 397, 731, 890; Leo gramm. 303; Cedr. II, 296.

²²² Th. Cont. 436, 753, 921; Leo gramm. 329; Cedr. II, 327.

²²³ Cedr. II, 480.

²²⁴ Cedr. II, 611.

²²⁵ Th. Cont. 386, 722, 878; Cedr. II, 283.

²²⁶ Th. Cont. 436, 753, 921; Leo gramm. 329; Cedr. II, 227.

²²⁷ Cedr. II, 326, 334; de adm. imp., 231 B; Moravcsik—Jenkins, p. 244, l. 233.

²²⁸ Cedr. II, 480.

Ce n'est pas le lieu d'étudier en détail les attributions du parakimomène²²⁹ et de l'hétaireiarque. Les indications suivantes suffiront.

Le parakimomène, comme son nom l'indique, ne quittait pas l'empereur, même la nuit. Il portait le skaramange et l'épée.²³⁰ C'était, en somme, le premier garde du corps de l'empereur. Sans doute, avait-il sous ses ordres des gardes du corps, σωματοφύλακες, pour lui prêter main forte, à l'occasion. Constantin VII Porphyrogénète nous a laissé la liste des parakimomènes depuis le règne de Théophile (829—842) et les historiens font souvent allusion à ces hauts personnages, sous les règnes des divers empereurs.

L'hétaireiarque exerçait également une surveillance sévère autour de l'empereur; mais cette surveillance était moins intime. Son rôle consistait à éloigner du souverain les importuns et les suspects.²³¹ L'hétaireiarque semble, d'autre part, avoir eu la police intérieure du Grand Palais. C'est lui qui, assisté du Concierge, procédait à l'ouverture de la demeure impériale, avec ses hommes.²³² Comme le Grand Palais s'ouvrait de l'intérieur, il est probable que l'hétaireiarque habitait le Grand Palais lui-même.

L'hétaireiarque était incontestablement un chef militaire. Philothée²³³ le range, en effet, dans la classe des stratarques. Il commandait l'hétairie impériale, ἡ βασιλικὴ ἑταιρεία, divisée en trois compagnies, dites: la grande, la moyenne et la petite hétairie.²³⁴ Sous Romain I Lécapène, à la bataille livrée aux Bulgares, à Pégai, sur la rive nord de la Corne d'Or, figuraient des troupes tirées ἐκ τῆς βασιλικῆς ἑταιρείας καὶ τῶν ταγματικῶν.²³⁵ Le Livre des Cérémonies²³⁶ distingue, d'ailleurs, les soldats de l'hétairie impériale des Scholaires et des Vigiles. Les historiens byzantins font, d'autre part, souvent allusion à l'hétairie impériale²³⁷ et à ses chefs, les hétairiearques. Le Grand Hétairieiarque, chef de la Grande Hétairie, avait, sans doute, le commandement suprême des trois compagnies.

L'hétairie impériale était recrutée parmi les mercenaires étrangers si nombreux à Byzance; toutefois, elle ne se composait pas exclusivement d'étrangers. Le Livre des Cérémonies,²³⁸ en effet, distingue les hétairies barbares d'autres hétairies, composées

²²⁹ Cf. R. Guillard, *Fonctions et dignités des eunuques. I Le parakimomène*. Etudes Byzantines II (1944) 191—201.

²³⁰ Th. Cont. 832.

²³¹ Sous Romain II, le protospathaire Jean Chaevina, reçoit avec le titre de patrice, la charge de grand hétairieiarque, pour défendre l'empereur contre les suspects. Th. Cont. 470, 757.

²³² Cer. II, 1, 518—519.

²³³ Cer. II, 52, 715.

²³⁴ Cer. II, 1, 518; II, 15, 576; II, 18, 607; II, 44, 660, 661; II, 49, 692—693. Sous le règne de Basile I, Stylianos, qualifié de μικρὸς ἑταιρειάρχης, commandait vraisemblablement la Petite Hétairie.

²³⁵ Cedr. II, 299. Cf. Th. Cont. 401, 733, 893; Leo gramm. 306.

²³⁶ Cer. App. 471; cf. Cer. II, 44, 660—661. Sous Romain I Lécapène, pour l'expédition de Lombardie, la Grande et la Moyenne hétairies fournissent des contingents, ainsi que l'Arithmos.

²³⁷ Sur le point d'être fait prisonnier, Romain IV Argyre est sauvé par les hétaires impériaux (Cedr. II, 493). Après une défaite des Grecs, les Bulgares mutilent les Chazars de l'hétairie de l'empereur Léon VI (Th. Cont. 853).

²³⁸ Cer. App. 478; οἱ ἐπὶ τῆς ἑταιρείας sont opposés à οἱ ἔθνικοι ἐπὶ τῆς ἑταιρείας. Cf. Cer. II, 52, 772: οἱ ἔθνικοι τῆς ἑταιρείας, οἷον Τοῦρκοι, Χαζάραι καὶ λοιποὶ. A. Vogt (*Basile Ier et la civilisation byzantine à la fin du IX^e siècle*, 355) traduit à tort ἔθνικοί

sans doute, de sujets de l'Empire. Les Macédoniens, enrôlés dans la Grande Hétairie²³⁹ n'étaient évidemment pas des étrangers, c'est-à-dire des Barbares. Pour entrer dans la Grande Hétairie, il fallait verser, à l'époque de Léon VI (886—912), une taxe de 16 livres. Cette taxe, énorme en soi, était encore majorée en proportion de la solde touchée.²⁴⁰ Sans doute, les empereurs ne ménageaient pas les gratifications et les largesses à leurs fidèles défenseurs. Toutefois, il semble impossible que des Barbares, soldats de fortune ou aventuriers, aient pu disposer de sommes aussi énormes pour acheter une commission dans l'hétairie impériale. Comme les historiens nous apprennent que nombre de jeunes nobles byzantins, appartenant aux plus grandes familles, tenaient à honneur de faire leurs premières armes dans ce corps d'élite,²⁴¹ il y a lieu de supposer que c'est à cette catégorie spéciale de volontaires que l'on réclamait la taxe indiquée.

L'hétairie impériale, placée sous le commandement du grand hétairiearque, et des hétairiearques, ne doit pas non plus être confondue avec les détachements barbares, rattachés aux divers thèmes. Dans l'état-major de tous les stratèges, figure un comte de l'hétairie,²⁴² sous les ordres duquel se trouvaient, comme son nom l'indique, le contingent barbare. Le subordonné du drongaire de l'Arithmos, l'acolyte, commandait probablement le contingent de mercenaires barbares, rattaché au tagme des Vigiles. Plus tard, il devint lui-même chef des Varanges, composant l'escorte impériale.²⁴³

Lorsque l'empereur restait au Grand Palais, l'hétairiearque et le drongaire des Vigiles étaient naturellement retenus dans la demeure impériale par la nature de leurs services. Mais, lorsque l'empereur partait aux armées, les deux hauts personnages précités l'accompagnaient. Dans les camps, l'hétairiearque avec ses hétaires, montait la garde devant la tente impériale, tandis que le drongaire de la Veille avec ses hommes, surveillait les abords du camp.²⁴⁴ Le rôle spécial assigné à l'hétairiearque et au drongaire de la Veille en campagne, permet, en l'absence de textes bien nets, de préciser le rôle spécial, qui leur était assigné au Grand Palais.

Au Grand Palais, l'hétairiearque devait protéger l'empereur contre les ennemis du dedans et, pour cela, il avait la police intérieure du Grand Palais. De son côté, le drongaire de la Veille devait protéger l'empereur contre les ennemis du dehors et, pour cela, il exerçait une surveillance sévère aux abords de la demeure impériale et plus spécialement, du côté du Grand Hippodrome, dans les parages occupés par des détachements placés sous ses ordres directs. Il est probable que, dans les réceptions quotidiennes, tenues

par « païens ». Le Livre des Cérémonies cite parmi les ἑθνικοί, les Francs, qui très certainement étaient chrétiens; il déclare, en outre, que tous ces mercenaires étaient introduits, revêtus de leur costume national, μετὰ τὸ ἑθνικὸν ἴδιον σχῆμα, précisant ainsi le sens du mot.

²³⁹ Cer. II, 15, 576.

²⁴⁰ Cer. II, 49, 692. Basile, enrôlé dans l'hétairie, sur l'ordre de Michel III, était évidemment trop pauvre pour payer une taxe quelconque.

²⁴¹ Isaac et Jean Comnène s'étaient enrôlés dans l'hétairie impériale. C'était une faveur que les empereurs n'accordaient qu'aux fils des personnages distingués et nobles (Nic. Bryenne 18). Nicéphore Botaniatès rappelle à Nicéphore Bryenne qu'il a servi avec son père dans l'hétairie (Nic. Bryenne 132). Basile Péteinos, compagnon d'enfance de Constantin VII Porphyrogénète, était inscrit « dans le tagme de l'hétairie » (Cedr. II, 322) et devint plus tard, grand hétairiearque (Th. Cont. 436, 921). Basile I, avant d'être empereur, fut enrôlé dans l'hétairie (Th. Cont. 655, 817).

²⁴² Cer. II, 52, 716, 718.

²⁴³ Ps.-Cod. de off. 40. Cf. Reiske, II, 474 et 606.

²⁴⁴ Cer. App. 481—482.

dans l'Hippodrome couvert, le drongaire de la Veille donnait ses instructions à ses collègues à la garde du Grand Palais, au nord et à l'est.

Le Livre des Cérémonies²⁴⁵ décrit minutieusement les attributions du drongaire de la Veille en campagne. Il en ressort que ce chef était chargé de pourvoir à la sécurité du camp et de l'armée elle-même et que, dans cette intention, il avait des pouvoirs de police très étendus. Il ne devait de comptes qu'à l'empereur, avec lequel il était en communication constante. Sans doute, la garde immédiate de l'empereur était confiée à l'hétaireiarque, mais le drongaire de la Veille veillait lui aussi sur son souverain, en s'efforçant d'éloigner de lui tout péril, par des mesures appropriées.

Au Grand Palais, il devait en être de même: surveillance générale, police extérieure et, dans les circonstances graves, mise en défense de la demeure impériale. Il est probable qu'en temps de révolution, c'est au drongaire de la Veille qu'incombait le soin de diriger la défense du Grand Palais, d'autant plus que le principal assaut se produisait invariablement du côté du Grand Hippodrome. D'ailleurs, en cas d'attaque, toute la garnison du Grand Palais contribuait à sa défense. Lors du coup de main de Constantin Doukas, Jean Eladas se hâta d'appeler l'hétairie, ainsi que les matelots de la flotille impériale, au secours des défenseurs du Grand Palais.²⁴⁶ Michel VI Stratiotikos (1056—1057) fit également appel à ces équipages pour repousser une attaque de Théodose contre le Grand Palais.²⁴⁷

Alors que le drongaire de la Veille avait sa place marquée dans l'Hippodrome couvert, comme on l'a vu, devant l'entrée du Grand Palais, l'hétaireiarque semble avoir siégé au Lausiakos, c'est-à-dire à l'intérieur du Grand Palais.²⁴⁸ Alors que les détachements de l'Arithmos montaient la garde dans l'Hippodrome couvert et la cour de Daphnè, c'est-à-dire aux abords du Grand Palais, des escouades d'hétaires étaient postées dans toutes les salles du Grand Palais, que l'empereur devait traverser.²⁴⁹

Comme le drongaire de la Veille, l'hétaireiarque accompagnait l'empereur dans ses déplacements et avait le privilège de monter sur le vaisseau impérial.²⁵⁰ Déjà, au Xe siècle, il était chargé d'introduire les hôtes de marque.²⁵¹ Il conserva, d'ailleurs, cette attribution à la basse époque.²⁵² Le drongaire de la Veille, comme les chefs militaires, portait le skaramange et le sagion rouge.²⁵³ Lorsqu'il figurait à la réception du Justinianos, assisté de l'acolythe, il était armé de l'épée, de la masse d'arme et de la hache, reposant sur l'épaule droite.²⁵⁴ C'est vraisemblablement, en sa qualité de chef d'un important contingent de Barbares, commandés sous ses ordres par l'acolythe, que le drongaire de la

²⁴⁵ Cer. App. 481, 494; cf. 452.

²⁴⁶ Cedr. II, 280; Leo gramm. 290; Th. Cont. 387, 719, 876.

²⁴⁷ Cedr. II, 613.

²⁴⁸ C'est dans le Lausiakos que l'hétaireiarque accueille le proèdre (Cer. I, 97, 442). C'est également dans le Lausiakos que se tient l'hétaireiarque, après l'ouverture du Grand Palais (Cer. II, 1, 519).

²⁴⁹ Cer. I, 1, 7, 8, 9, 21, 22, 25 etc. L'hétairie suit l'empereur aux Blachernes (Cer. II, 12, 551) et dans ses déplacements à travers la capitale (Cer. II, 13, 560).

²⁵⁰ Cer. II, 12, 551; II, 13, 560. Cf. de adm. imp., 234 B, Moravcsik-Jenkins, 246, l. 29.

²⁵¹ Cer. I, 19, 116; I, 20, 119; I, 21, 122.

²⁵² Ps.-Cod. de off. 34, 36 et Notes p. 190; cf. Pachym. I, 321; II, 420, 502, 524, 543, 549, 624, 627; Cantac. I, 277.

²⁵³ Cer. II, 52, 746.

²⁵⁴ Cer. II, 2, 524.

Veille portait la hache d'arme, réservée spécialement aux mercenaires étrangers.²⁵⁵ Pour défendre leur Grand Palais, les empereurs avaient plus de confiance dans les troupes barbares à leur solde que dans les milices grecques.

Ces explications données, le texte tiré du livre De l'administration de l'Empire, s'explique sans difficulté. En partant en campagne, le tagme de l'Arithmos laissait derrière lui un contingent chargé d'assurer la garde de l'Hippodrome couvert et, sans doute aussi, de la cour de Daphnè. Or, d'après l'étiquette, l'empereur, dans ses villégiatures, emmenait avec lui le détachement de l'Arithmos, préposé à la garde de l'Hippodrome couvert. En temps ordinaire, ce détachement était remplacé par un autre détachement de l'Arithmos, mais, en temps de guerre, il ne pouvait en être de même, le tagme de l'Arithmos faisant campagne au loin. On faisait alors appel aux matelots des vaisseaux impériaux, stationnés dans le voisinage, probablement dans les parages du Boukoléon. D'après le texte commenté, il semble que le détachement de l'Arithmos stationnait dans l'Hippodrome couvert même, εἰς τὸν Ἰππόδρομον. Ce qui est, du reste, très possible. Toutefois εἰς marque plutôt la direction et pourrait être traduit par « vers ».²⁵⁶

Quoi qu'il en soit, il est certain que des soldats appartenant au tagme de l'Arithmos veillaient sur les abords du Grand Palais, non seulement dans l'Hippodrome couvert, mais aussi devant cet Hippodrome, dans la cour de Daphnè. Lorsque Jean Comnène s'empara du Grand Palais, il se heurta, dans la cour de Daphnè, aux contingents Macédoniens, mais il ne rencontra pas de résistance dans l'Hippodrome couvert. L'empereur, Alexis, absent à ce moment, avait probablement emmené avec lui, selon la coutume, les défenseurs de l'Hippodrome couvert et avait négligé de les remplacer, comme le faisait Léon VI, par les marins de la flottille impériale.

Conclusions. Les divers textes commentés ont révélé la présence d'un vaste hall central, s'étendant devant les deux grandes issues ouest du Grand Palais, en direction du Grand Hippodrome. Ce hall, ignoré par les uns, inexactement situé par les autres, formait l'atrium du Grand Palais, à l'ouest. On l'appelait Hippodrome couvert, ou, plus simplement, Hippodrome, sans autre qualificatif. L'Hippodrome couvert a été constamment confondu avec le Grand Hippodrome des courses, à cause de la similitude des noms.

L'Hippodrome couvert reliait entre elles les grandes issues ouest du Grand Palais, conduisant au Grand Hippodrome: porte des Skyla, porte d'ivoire, porte de la Thermastra.

Les juges, dits juges de l'Hippodrome, siégeaient dans l'Hippodrome couvert, dans l'enceinte duquel se tenaient certaines réunions ou audiences impériales et se déroulaient certaines cérémonies.

C'est dans l'Hippodrome couvert que les dignitaires attendaient l'ouver-

²⁵⁵ Anne Comnène I, 120 B, Leib I, p. 92; cf. Cinnamos 8; Cantacuz. I, 200.

²⁵⁶ Moravcsik-Jenkins traduisent; behind in the Hippodrome (p. 249).

ture du Grand Palais et que les empereurs montaient à cheval ou en descendaient.

Les bâtiments des ἀσκηροτεῖα se trouvaient jadis dans l'Hippodrome couvert ou à proximité immédiate.

L'église St Etienne de l'Hippodrome dépendait de l'Hippodrome couvert.

L'Hippodrome couvert se trouvait sur le même plan que les Skyla, la cour de Daphnè et l'arène du Grand Hippodrome. Dans l'Hippodrome couvert, stationnaient des détachements militaires, fournis par le tagme de l'Arithmos. Le drongaire de la Veille avait son quartier général dans l'Hippodrome couvert; il avait la surveillance et la police de l'édifice.

Entre l'Hippodrome couvert et le flanc est du Grand Hippodrome, auquel était soudé le palais du Kathisma,²⁵⁷ s'étendait la cour impériale, dite cour de Daphnè. Dans cette cour extérieure du Grand Palais stationnaient des détachements du tagme de l'Arithmos. L'Hippodrome couvert fut englobé dans le rempart nicéphorien; la cour de Daphnè resta en dehors.

Du Grand Hippodrome, on accédait à la cour de Daphnè par la porte Karéa ou porte du palais du Kathisma et par la porte de la Sphendoné (porte de l'Hippodrome ou première porte Caspienne). De la cour de Daphnè on accédait à l'Hippodrome couvert par diverses portes, percées dans le flanc est dudit Hippodrome. L'une de ces portes se trouvait à hauteur de l'église de St Etienne de l'Hippodrome,²⁵⁸ une autre du côté des asèkrèteia.²⁵⁹ Après la construction du rempart nicéphorien, une unique porte, semble-t-il, donnait accès à l'Hippodrome couvert; c'était la deuxième porte Caspienne.

L'Hippodrome couvert, bâti, d'après la tradition, par Constantin le Grand, puis désaffecté par l'impératrice Irène, existait encore au début du XIII^e siècle et ne disparaît sans doute qu'avec le Grand Palais lui-même.

²⁵⁷ Sur le palais du Kathisma; cf. R. Guillard, *Etudes sur l'Hippodrome de Byzance. Le palais du Kathisma*, Byzantinoslavica XVIII (1957) 39—76.

²⁵⁸ Le proèdre pénètre dans l'Hippodrome couvert par l'église de St Etienne de l'Hippodrome, où il s'est habillé (Cer. I, 97, 441—442).

²⁵⁹ L'empereur sort de l'Hippodrome couvert par les anciens sekrèteia (Cer. I, 11, 87).

LES ANIMAUX DES JEUX DE L'HIPPODROME ET DES MENAGERIES IMPÉRIALES A CONSTANTINOPLE¹

Dans son important ouvrage sur les animaux utilisés par les Romains dans les jeux du cirque ou autres divertissements, Jennison² a précisé quels étaient les Vertébrés qui furent impitoyablement et cruellement massacrés, en nombre parfois incroyable, pour le simple plaisir des foules.

Bien qu'à Byzance, on ne vit jamais de telles hécatombes, il y eut néanmoins souvent des combats et des exhibitions d'animaux à l'Hippodrome, et on trouve là un nouvel exemple d'une tradition romaine qui s'est perpétuée dans l'Empire Grec d'Orient.

A l'exception de quelques précieuses indications figurant dans l'important ouvrage de Koukoulès,³ il n'existe, semble-t-il, aucun travail d'ensemble sur ce sujet, et, dans le cadre d'une série d'études que nous avons entreprises sur les connaissances zoologiques des Byzantins,⁴ nous voudrions rappeler ici quels sont les Vertébrés qui ont servi à ces divertissements.

Les animaux étaient probablement utilisés à l'Hippodrome des trois façons suivantes :

- A. Combats entre bestiaires et animaux sauvages.
- B. Combats des animaux sauvages entre eux.
- C. Exhibition d'espèces exotiques (le plus souvent apprivoisées) provenant de la ménagerie impériale.

Certains de ces derniers animaux étaient également promenés dans les rues de Constantinople.

Nous ne ferons que tout à fait accessoirement allusion ici à la question des animaux employés par les Byzantins pour la chasse en pleine campagne, qui constitue un tout autre sujet.

I. LES SOURCES

Les informations sur cette question reposent presque exclusivement sur les deux catégories de sources suivantes que nous examinerons successivement :

¹ Communication présentée au Xe Congrès International des Etudes Byzantines (Istanbul, 15—21 Septembre 1955).

² G. Jennison, *Animals for Show and Pleasure in Ancient Rome*. Univ. Manchester, 1937, pp. 209.

³ Ph. Koukoulès, Βυζαντινὸν βίος καὶ πολιτισμός, III. Athènes, 1949, 73—80 et 247—269.

⁴ J. Théodoridès, *Introduction à l'étude de la Zoologie Byzantine*. Actes 7^e Congrès Int. Hist. Sciences (Jérusalem), 1953, 601—609.

1. Les récits des chroniqueurs ou de divers contemporains.
2. Les scènes représentées dans des oeuvres d'art.

1. Dans son ouvrage très documenté, Loisel⁵ rappelle que les combats d'animaux durèrent à Byzance jusqu'au début du XII^e siècle. Il nous semble qu'il y en eut en fait jusqu'à la fin de ce siècle, étant donné le témoignage de Benjamin de Tudèle dont il sera question plus loin.

Selon Koukoulès (*op. cit.* p. 74), il y avait dès le IV^e siècle, sous Théodose I^{er}, des représentations de chasses (θεατροκυνήγια) dans l'Hippodrome, et le peuple de Constantinople raffolait des combats d'animaux (ours, lions, léopards, onagres, taureaux) entre eux ou entre bestiaires et animaux.

Toujours sous le même empereur, un petit éléphant des Indes fut amené à Constantinople et montré au peuple (Koukoulès *op. cit.*, p. 79). Dès leur origine, les jeux de l'Hippodrome étaient condamnés par les Pères de l'Eglise (Saint Basile le Grand, Saint Grégoire de Nazianze, Saint Jean Chrysostome, Saint Cyrille d'Alexandrie) et par certains empereurs, tel Théodose II, comme une survivance des fêtes païennes. On lit dans Loisel (*op. cit.*, p. 140) qu'en 439, Anastase I^{er}, alors simple officier de la garde, reçut d'un prince indien un éléphant et deux girafes. Il semble y avoir là une double inexactitude, car, en 439, Anastase né en 430 n'avait que 9 ans, et, de plus, avant de devenir empereur, il n'était pas officier de la garde, mais simplement huissier (*silentiarius*). Aucun chroniqueur ni historien ne font allusion à cet événement et Loisel n'indique pas ses sources. On lit dans Théophane (édit. De Boor, p. 110, 23—24) qu'en 458 de l'ère alexandrine sont arrivés à Alexandrie divers animaux, parmi lesquels une girafe. Quant à l'éléphant, présent d'un prince indien, il fut offert à Justinien, comme nous le verrons plus loin. Il se peut que Loisel ou l'auteur anonyme qu'il a consulté, aient fait une confusion en attribuant ces animaux comme présents à Anastase I^{er}.

On sait en tout cas que ce dernier interdit en 499 les combats qui se livraient à l'Hippodrome entre des bestiaires et des fauves (Procopé de Gaza, *Panég.* 15), mais certains condamnés à mort encore étaient jetés aux bêtes.⁶

Des chasses étaient alors toujours représentées dans l'amphithéâtre, mais sans effusion de sang humain : « elles ne consistaient plus qu'à éviter, par l'adresse et par la légèreté du corps, les attaques des bêtes féroces ».⁷

Au temps de Justinien (VI^e siècle), il existait parmi le personnel de l'Hippodrome, un gardien qui s'occupait des ours (le plus connu est Acace, père de l'impératrice Théodora), et Justinien mentionne lui-même (*Institutes* II, 1, 15) des cerfs apprivoisés revenant d'eux-mêmes à leurs abris.

⁵ G. Loisel, *Histoire des Ménageries, de l'Antiquité à nos jours*, I. Paris, 1912, 140—144.

⁶ E. Stein, *Histoire du Bas-Empire*, Paris, 1949, 79.

⁷ Ch. Le Beau, *Histoire du Bas-Empire*, VII. Paris, 1827, 249.

En 531, lorsqu'il fut élevé à la dignité consulaire, Justinien dépensa 238.000 sous d'or pour donner de magnifiques jeux auxquels il fit paraître 20 lions et 30 panthères pris parmi d'autres animaux de sa ménagerie (Loisel *op. cit.*, p. 142) ; déjà en 527, lorsqu'il avait été proclamé empereur, il avait favorisé les exhibitions et combats d'animaux, et, par une loi de 536, revenant aux anciennes coutumes, il recommanda expressément aux consuls entrant en charge de donner au peuple des combats d'animaux auxquels ne devaient pas assister les ecclésiastiques. (Loisel *op. cit. ibid.*) On sait par Théophane (édit. De Boor p. 226—227) qu'en octobre 533, un ambassadeur indien arriva dans l'Hippodrome de Constantinople, monté sur un éléphant qui s'échappa en mars 534, tuant beaucoup de monde.

Au VII^e siècle, l'empereur Héraclius rapporta de sa campagne contre les Perses quatre éléphants qui servirent aux jeux de l'Hippodrome (Koukoulès, *op. cit.*, p. 79 et 251) et à la fin de ce même siècle, les chasses d'animaux y avaient toujours lieu, comme l'attestent les canons 24 et 51 du Concile quinisexte in *Trullo* (692).

Du IX^e au XI^e siècle, sous les Macédoniens, ces chasses existaient encore, et il était interdit de transporter les animaux d'une ville à l'autre, chacune d'elles devant avoir les siens (Koukoulès, *op. cit.*, p. 75). Nous savons aussi par les chroniqueurs Skylitzès, Glycas et surtout par l'historien Michel Attaleiates, que l'empereur Constantin IX Monomaque avait reçu d'Egypte en 1053 un éléphant et une girafe qui firent grande impression sur le peuple de Constantinople.

Toujours au XI^e siècle, le polygraphe Michel Psellos parle des « chevaux, ânes et chameaux au service des hommes, éléphants et unicornes, (μονόκερος) pour leur réjouissance » (Koukoulès *op. cit.* p. 251). Il est fort douteux que le terme de μονόκερος s'applique au rhinocéros, comme on pourrait penser tout d'abord, et il est beaucoup plus probable que Psellos fait ici allusion à la licorne, animal fabuleux et très en vogue au Moyen âge.

Pour le XII^e siècle, nous avons les données suivantes :

Michaud⁸ (*in* Loisel *op. cit.*) rapporte d'après Orderic Vital, que,

⁸ J. Michaud, *Histoire des Croisades*, I. Paris, 1838, 493. *Ibid.*, 367, on trouve l'histoire d'un lion apprivoisé par un Croisé qui se noya en voulant suivre à la nage le vaisseau qui ramenait son maître en Europe. Cette anecdote semble très invraisemblable ; elle est cependant citée par O. Fournier, *Les animaux historiques*. Paris, 1845, 30, qui la donne d'après Michaud. — Toujours à propos de lions à Byzance, il faut signaler ici une phrase de F. Ganshof (*Le Moyen Age*. Paris, 1953) qui repose sur un contre-sens, On lit en effet (*op. cit.*, 126) à propos de l'ambassade de Liutprand à Constantinople en 968 : « Plus tard on essaya d'isoler Liutprand : pour décourager ceux qui auraient eu le désir de lui rendre visite, on logea des lions de la ménagerie impériale dans la maison où il résidait. » — Il s'agit en fait de gardes du corps appelés en latin *leones*, qui étaient attachés à la personne de Liutprand (cf. G. Schlumberger, *Un Empereur Byzantin au dixième siècle, Nicéphore Phocas*. Paris, 1890, 604, n. 1.) — Un passage de la chronique de Skylitzès fait allusion à un insurgé condamné à mort et livré aux lions en 1022, sous le règne de Basile II ; cet épisode est illustré par une miniature d'un des manuscrits de cette chronique (Bibl. Nat. Madrid, 342, f. 137 b).

lorsqu'en 1101, les Croisés Lombards arrivèrent devant Constantinople et voulurent y entrer par la porte de Carsia (aujourd'hui Egri Capou), ils virent accourir au devant d'eux des lions et léopards qu'on avait lâchés intentionnellement; certains de ces animaux se jetèrent sur les Croisés qui décidèrent cependant les lions, ces derniers se faisant tuer plutôt que de céder. Les léopards plus lestes grimpèrent le long des remparts « comme des chats » et s'enfuirent vers la ville. Les Croisés les poursuivirent et entrèrent dans le palais de Constantin Porphyrogénète (aujourd'hui Tekfour-Seraï), où ils tuèrent un lion apprivoisé qui était très aimé.

Ces récits paraissent assez fantaisistes, car des chroniqueurs de cette Croisade, par exemple Albert d'Aix,⁹ parlent bien du massacre du lion, mais passent complètement sous silence les fauves que les Byzantins auraient lâchés.

Beaucoup plus sérieux est le témoignage de Benjamin de Tudèle, célèbre voyageur juif qui visita Constantinople vers la fin du XII^e siècle; nous traduisons de l'édition anglaise de Adler,¹⁰ le passage suivant qui concerne les jeux d'animaux à l'Hippodrome :

« Près des murs du Palais, il y a aussi un lieu de divertissement appartenant à l'Empereur, qui est appelé l'Hippodrome, et, chaque année, à l'anniversaire de la naissance de Jésus, l'Empereur y donne de grands jeux. Et dans ce lieu, des hommes appartenant à toutes les races du monde viennent, en jonglant ou non, devant l'Empereur et l'Impératrice, et amènent des lions, léopards, ours et ânes sauvages, les provoquant à se battre les uns contre les autres; et ils en font de même avec des oiseaux. On ne trouve dans aucun autre pays des distractions de ce genre » (p. 21 du texte hébraïque).

On remarque tout particulièrement ici le fait qu'à cette époque c'était au moment de Noël, fête essentiellement chrétienne, qu'étaient donnés ces spectacles typiquement païens et d'autre part l'allusion faite aux combats d'oiseaux.¹¹

De plus, cet important témoignage d'un témoin oculaire contemporain contredit l'affirmation de Zonaras qui, en commentant le 51^e canon du concile *in Trullo*, dit qu'il n'y avait plus de combats d'animaux dans l'Hippodrome, alors qu'auparavant on y entretenait des lions, ours etc. (Koukoulès, *op. cit.*, p. 75).

On sait encore par l'historien Nicéas Choniates (376, 5) qu'en 1185 lors du supplice de l'infortuné empereur Andronic I^{er} Commène, celui-ci fut promené sur un dromadaire galeux dans les rues de Constantinople, et Mam-

⁹ *Mém. Histoire France* édités par M. Guizot, vol. 2. Paris, 1824, 465.

¹⁰ M. N. Adler, *The itinerary of Benjamin of Tudela, critical text, translation and commentary*. Oxford Univ. Press, 1907, pp. 94 + 89 (texte hébraïque).

¹¹ F. Chalandon, *Les Commènes. Etudes sur l'Empire Byzantin au XI^e et au XII^e siècle*, vol. 2. Paris, 1912, 236—237, parle d'oiseaux de proie, précision qui ne figure pas chez Benjamin de Tudèle.

boury¹² fait également allusion aux écuries à chevaux, dromadaires et éléphants de l'Hippodrome.

La prise de Constantinople par les Croisés en 1204, amena la décadence de l'Hippodrome dont on entend peu parler à partir de cette époque.

Les empereurs byzantins continuèrent toutefois à garder des animaux exotiques dans leurs ménageries. C'est ainsi qu'en 1257, Michel Paléologue reçut du roi d'Ethiopie une girafe qu'il fit promener pour divertir les habitants de Constantinople (Pachymère II, 4, 146—47).

Tels sont les principaux faits exposés par les écrivains contemporains.

2. Ces faits sont illustrés dans de nombreuses oeuvres artistiques de ces diverses époques (mosaïques, fresques, ivoires sculptés etc.).

Certaines des mosaïques du Grand Palais de Constantinople datées du début du V^e siècle (vers 410) par Brett, Macaulay et Stevenson,¹³ et plus récemment de la fin du V^e siècle par Talbot Rice,¹⁴ représentent des combats d'animaux.

Lors de notre séjour à Constantinople, nous avons longuement examiné ces remarquables mosaïques et avons pu observer les scènes suivantes : chacal dévorant un Ongulé, bestiaire contre panthère, bestiaire et ours, lion contre éléphant, léopard (?) attaquant un cerf, bestiaires et lion, deux panthères dévorant une gazelle, panthères et bestiaires. Cette énumération est loin d'être complète, mais donne une idée de la nature des scènes représentées.

On ne peut savoir avec certitude si ces mosaïques figurent des jeux et combats ayant eu effectivement lieu à l'Hippodrome ou si elles ne font que reproduire des thèmes chers à la tradition hellénistique et romaine.

Leur présence au Grand Palais nous oblige en tout cas à ne pas les passer sous silence, d'autant plus que le réalisme avec lequel sont figurés la plupart des animaux, fait que ces scènes constituent de très précieux documents pour l'Histoire de la Zoologie.

Velkov¹⁵ a étudié une plaque de marbre datée du V^e siècle et trouvée en Bulgarie (Sofia) qui représente un spectacle de cirque de province; on y voit des ours combattant contre des chevaux et des bestiaires, également une dépouille de crocodile.¹⁶ (Fig. 1)

¹² E. Mamboury, *Istanbul touristique*. Galata-Istanbul, 1951, 367.

¹³ G. Brett, W. J. Macaulay, R. B. K. Stevenson, *The Great Palace of the Byzantine Emperors*. Oxford Univ. Press, 1947, pp. 108 + 60 pl.

¹⁴ D. Talbot Rice, *The mosaics of the Great Palace and the role of Constantinople in art in pre-Justinian times*. Communication faite au 10^e Congrès Int. Etudes Byz. Istanbul, 1955.

¹⁵ I. Velkov, Релеф с циркови игри от София. Изв. на Бълг. Археол. Инст. I (1922) 21—30, 5 figs.

¹⁶ Ceci s'explique facilement si l'on considère que les cirques de province n'étaient pas aussi riches en animaux que ceux de Rome ou que l'Hippodrome de Byzance et qu'ils se bornaient, en ce qui concerne les animaux rares (tel le crocodile), à n'en montrer que la dépouille.

Un autre relief du Musée archéologique de Constantinople datant du V^e ou VI^e siècle, et étudié par Mendel¹⁷ représente un combat entre un ours et un bouc. Il s'agit probablement là d'une scène des jeux de l'Hippodrome ou d'un cirque de province.

En ce qui concerne le VI^e siècle, nous possédons les documents suivants :

A. 4. diptyques consulaires¹⁸ en ivoire sculpté dont les deux premiers concernent un certain Aérobinde consul en 506, représentant l'un (Musée de Zürich) quatre bestiaires combattant contre autant de lions qu'ils transpercent de leurs lances (Fig. 2) et l'autre (Musée de Cluny Paris) des hommes sans armes luttant contre des ours et un lion se jetant sur un boeuf ou taureau (Fig. 3) ; les deux autres diptyques datent de la fin du règne d'Anastase I^{er} (517) : le premier de ceux-ci (Bibl. Nat. Paris) montre des bestiaires dont l'un est à cheval luttant contre deux lions et une panthère (Fig. 4), et le second (Musée des Antiquités de Berlin) représente des acrobates et des ours peut-être apprivoisés. (Fig. 5)

Tous ces ivoires sont très intéressants car ils montrent qu'il s'agit indiscutablement de jeux donnés à l'Hippodrome en l'honneur du nouveau consul. La forme circulaire de l'arène est très bien indiquée et l'on voit les spectateurs assis sous le personnage principal.

B. Un autre ivoire sculpté appartenant au Musée de Liverpool et datant aussi de 517 a pour thème un combat d'élans.¹⁹ (Fig. 6)

C. L'ivoire Barberini (début du VI^e siècle) du Musée du Louvre (Paris), probablement un plat de reliure, représente à sa partie inférieure des Barbares (Scythes) apportant à l'empereur vainqueur, divers présents parmi lesquels figurent des animaux sauvages (lion, tigre, éléphant). (Fig. 7)

On ne possède ensuite que peu de documents artistiques sur les animaux de l'Hippodrome et des ménageries impériales à Byzance. Dans ces dernières devaient cependant se trouver des animaux sauvages employés pour la chasse ; par exemple, un manuscrit du X^e siècle (Bibl. Nat. Paris, Gr. 64,

¹⁷ G. Mendel, *Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines* (Musées Impériaux Ottomans), vol. 2, 1914, 55. Ce relief est mentionné sous le numéro 228 (p. 30) de la brochure de N. Firatli, *A short guide of the byzantine works of art in the archaeological Museum of Istanbul*, publiée à Istanbul en 1955 à l'occasion du 10^e Congrès International des Etudes Byzantines. — Koukoulès (op. cit., 80) dit qu'au Musée de Sainte-Érène à Constantinople se trouvaient des bas-reliefs représentant des animaux (chameaux et autruches) exhibés à l'Hippodrome. Ces reliefs sont décrits et commentés par Mendel (op. cit., vol. 2, 58—73) et portent les nos 308, 309 et 310. Il s'agit en fait d'œuvres provenant de mausolées libyens datant d'après Mendel (op. cit., 60) du III^e siècle, et qui n'ont donc sûrement rien à voir avec Byzance et les jeux de l'Hippodrome. Koukoulès a probablement basé son opinion sur A. Dumont (*Rev. Archéol.* II, XXXII [1868] 258 sq.) qui croyait que ces reliefs qu'il a décrits sous le nom de bas-reliefs du cirque, étaient de Constantinople.

¹⁸ R. Delbrück, *Die Consular-Diptychen*. Berlin, 1929, 127—131.

¹⁹ Cet ivoire est commenté par H. Leclercq, article « Elan » in *Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie*, IV, 2. Paris, 1921, 2587.

fo. 6 r^o) est orné d'une miniature représentant un personnage tenant en laisse une panthère (ou un guépard) qu'il lance contre un couple de daims.

D'autres documents écrits mentionnent l'emploi pour la chasse de divers Félins (guépards, onces etc.) dont certains devaient appartenir à l'Empereur.

Au XI^e siècle, on trouve des scènes animales de l'Hippodrome représentées dans les fresques des escaliers de l'Eglise de Sainte-Sophie de Kiev²⁰ comprenant:

A. Une scène figurant deux fauves (probablement des lionnes) en train de dévorer une proie (Equidé), à droite un léopard poursuivant un autre Equidé, est lui-même traqué par un bestiaire qui le transperce de sa lance. On observe en dessous un personnage accompagné de son chien et transperçant de sa lance un sanglier assez fidèlement représenté. (Fig. 8)

B. Un bestiaire à cheval attaque avec son javelot une lionne (?) dressée sur ses pattes postérieures, tandis que deux autres personnages armés l'un d'un et l'autre d'un javelot et accompagnés d'un chien essaient de déloger d'un arbre un animal blanc de petite taille qu'il est très difficile d'identifier.²¹ (Fig. 9)

C. Un personnage à cheval attaque un ours avec un javelot.

D. Un chien poursuit un cerf.

Ces scènes ayant de grandes analogies avec des épisodes de chasse, on pourrait se demander, au premier abord, s'il s'agit vraiment là de jeux de l'Hippodrome, d'autant plus que des arbres figurent dans ces fresques.

Mais de nombreux arguments militent tout à fait en faveur de jeux:

- a) Ces scènes voisinent avec d'autres représentant l'empereur et sa cour, des acrobates, lutteurs, comédiens etc.
- b) Certains des animaux figurés (lionnes, léopard) n'appartiennent pas à la faune d'Europe.
- c) Enfin, d'après Tolstoj et Kondakov, les arbres auraient été placés dans l'Hippodrome pour donner l'illusion d'un décor naturel, procédé qu'a-

²⁰ Ces scènes sont étudiées et représentées par I. Tolstoj et N. Kondakov, *Antiquités de l'Etat Russe*, Fasc. I—II—III, Saint-Petersbourg, 1871, pl. 52—55. Mêmes auteurs, *Христианские древности Крыма, Кавказа и Киева*. Русские древности в памятниках искусства, вып. 4, СПб, 1891, 147—153. — A. Grabar, *Les fresques des escaliers à Sainte-Sophie de Kiev et l'iconographie impériale byzantine*. Semin. Kondakov. 7 (1935) 103—117. — V. Lazarev, *История русского искусства*, I. Под ред. И. Е. Грабаря, В. С. Кеменова, В. Н. Лазарева. Москва, 1953, 170—173.

²¹ D'après le Professeur V. Lazarev rencontré au Congrès d'Istanbul en septembre 1955, il s'agirait d'un écureuil, la couleur blanche ayant disparu lors de la récente restauration des fresques de Sainte-Sophie de Kiev pour faire place à du brun. Toujours selon le Prof. Lazarev, un zoologiste russe aurait récemment essayé d'identifier les animaux de ces fresques et pour lui ils appartiendraient à la faune russe. L'artiste local a en effet très probablement pris ses modèles d'après les animaux de son pays qui d'ailleurs ne diffèrent pas de ceux de la faune de Turquie ou d'Asie Mineure, en ce qui concerne certaines espèces (cheval, cerf, sanglier, ours).

vaient déjà employé les Romains dans les *venationes* et les jeux du Cirque et qu'ils appelaient *situæ*.²²

II. ESSAI DE DÉTERMINATION SCIENTIFIQUE DES ANIMAUX

Les données que nous venons d'exposer sont intéressantes pour l'historien de la Zoologie en ce qu'elles permettent de savoir avec plus ou moins de précision quels étaient les animaux connus par les Byzantins et employés dans leurs divertissements publics.²³

Pour certains de ces derniers, la détermination est facile, car ils étaient déjà mentionnés ou représentés dans l'Antiquité.²⁴

Pour d'autres, on ne peut hasarder que des hypothèses, étant donné l'insuffisance des récits des chroniqueurs et l'imperfection de certaines oeuvres d'art.

Il s'agit presque exclusivement de Mammifères²⁵ que l'on peut classer comme suit :

O n g u l é s

1. Proboscidiens

Les éléphants offerts aux empereurs Constantin IX Monomaque et Michel Paléologue sont sans aucun doute *Loxodonta africana* (Blumenb.), l'éléphant d'Afrique. C'est également un jeune individu de cette espèce (aisément reconnaissable à sa grande oreille) qui est représenté dans l'ivoire Barberini.

Les éléphants ramenés des Indes sous Théodose I^{er} et Justinien et ceux rapportés d'Asie par Héraclius, étaient sûrement des éléphants d'Asie (*Elephas indicus* L.).

2. Périssodactyles

Les divers Equidés utilisés dans les jeux de l'Hippodrome devaient être : le cheval (*Equus caballus caballus* L.) (relief de Sofia, diptyques consulaires), les « ânes sauvages » dont parle Benjamin de Tudèle étaient très probablement des hémiones : *Hemionus hemionus* (Pall.), onagres : *H. onager* (Pall.) et peut-être également des hémippes : *H. hemippus* (Geoff.) de Syrie, ces trois espèces étant actuellement en voie de disparition.

²² J. Aymard, *Essai sur les chasses romaines des origines à la fin du siècle des Antonins*. Paris, 1951, *passim*.

²³ Les Byzantins connaissaient également divers animaux apprivoisés (chiens, singes, ours, etc.) que des montreurs promenaient dans les rues de Constantinople (Koukoulès, *op. cit.*, 247 sq.).

²⁴ O. Keller, *Die antike Tierwelt*, I—II. Leipzig, 1909—1913.

²⁵ On ne peut tenir compte de la dépouille de crocodile représentée sur le relief de Sofia, et il est impossible de savoir quels sont les oiseaux dont parle Benjamin de Tudèle.

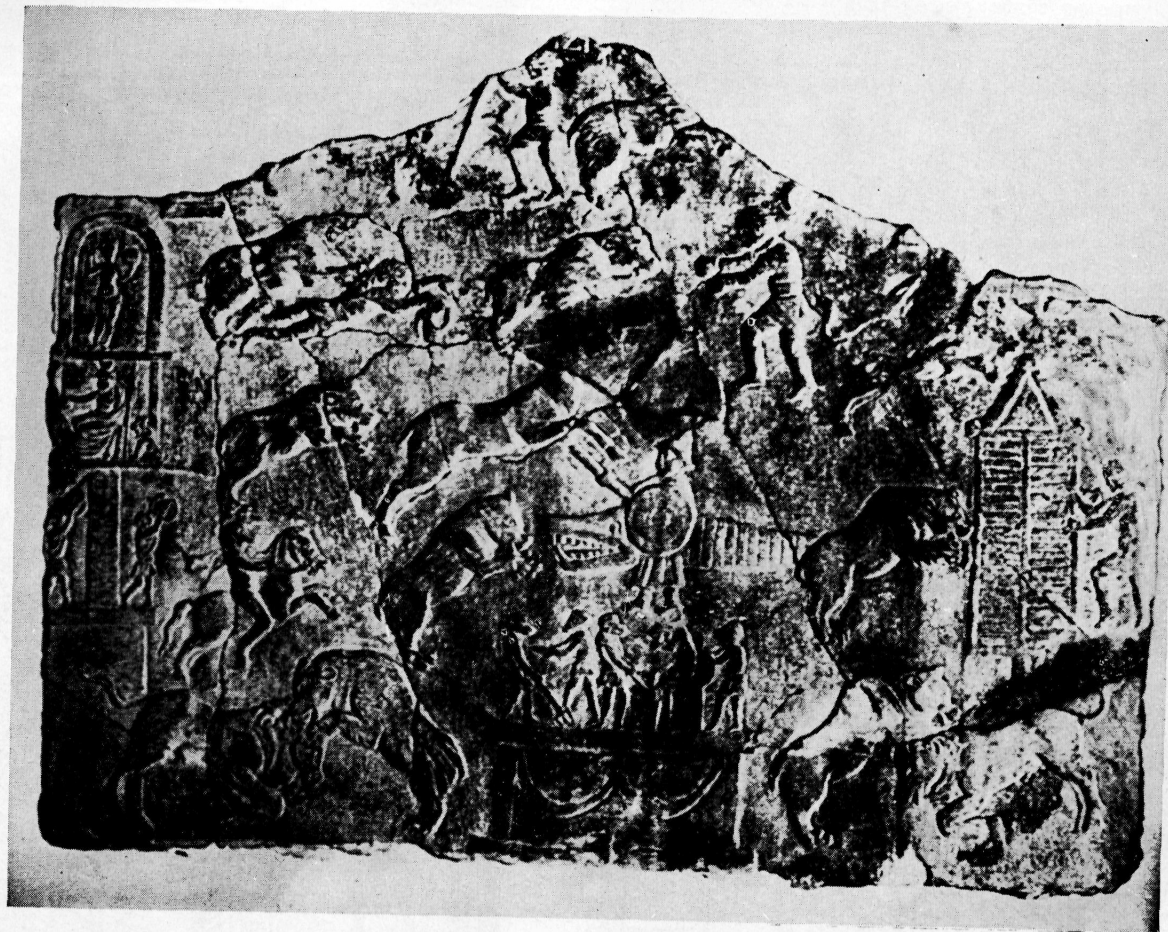


Fig. 1. Spectacle de cirque (plaque de marbre du Ve siècle, Sofia) (d'après Velkov 1922).



Fig. 2. Bestiaires combattant des lions (ivoire sculpté, Constantinople 506, Musée de Zürich, d'après Delbrück 1929).



Fig. 3. Scène de l'Hippodrome (ivoire sculpté, Constantinople 506, Musée de Cluny, Paris, d'après Delbrück 1929).



Fig. 4. Bestiaires combattant des lions, et une panthère (ivoire sculpté, Constantinople 517, Bibliothèque Nationale, Paris, d'après Delbrück 1929).



Fig. 5. Acrobates et ours (ivoire sculpté, Constantinople 517, Musée des Antiquités de Berlin, d'après Delbrück 1929).



Fig. 7. Détail de l'Ivoire Barberini, (VI^e s., Musée du Louvre, Paris, d'après Delbrück 1929).

Fig. 6. Combat d'Elans (ivoire sculpté, Musée de Liverpool, d'après Jennison 1937).

3. Artiodactyles

Le sanglier figuré sur les fresques de Sainte Sophie de Kiev est sûrement *Sus scrofa* L., espèce d'Europe dont on trouve des variétés en Asie Mineure.

Les Bovidés figurant sur le relief de Sofia et sur un diptyque consulaire sont très difficilement identifiables; il s'agit sans doute de taureaux ou de boeufs (*Bos taurus* L.); peut-être cependant les Byzantins ont-ils connu l'auroch (*Bos primigenius* Boj.) qui a existé à l'état sauvage en Europe jusqu'au XV^e siècle.

Les girafes offertes aux souverains étaient des girafes tachetées: *Giraffa camelopardalis* (L.).

Les cerfs mentionnés dans les *Institutes* de Justinien et celui figuré sur les fresques de Kiev, appartenaient sûrement à l'espèce *Cervus elaphus* L. qui se rencontre en Europe et en Asie sud-occidentale jusqu'en Perse.

Le daim (*Dama dama* L.) est figuré avec une très grande exactitude dans le ms. Gr. 64 (Bibl. Nat. Paris), l'artiste ayant très bien représenté les taches blanches arrondies du dos et des flancs.

La reproduction d'élans (*Alces alces* L.) sur l'ivoire de Liverpool²⁶ est intéressante car ces Cervidés qui ne se trouvent plus actuellement que dans le nord de l'Europe (Scandinavie, Russie), de l'Asie et de l'Amérique, se rencontraient jadis jusqu'en Italie septentrionale et d'après Thévenin²⁷ étaient encore chassés en Gaule au milieu du III^e siècle et dans les Flandres six ou sept cents ans plus tard. Jules César en avait donné une description fantaisiste, croyant notamment à la rigidité de leurs membres,²⁸ d'après des exemplaires de la Forêt-Noire et il se peut que leur figuration sur l'ivoire du VI^e siècle, soit inspirée par des récits de la tradition romaine.

Les Camélidés connus à Byzance étaient des dromadaires (*Camelus dromedarius* L.).

Carnivores

Les Félidés des jeux de l'Hippodrome et des ménageries impériales étaient les suivants: le lion: *Panthera leo* (L.), le léopard (ou panthère): *Panthera pardus* (L.) tous deux d'Afrique; ce dernier est bien reconnaissable dans les fresques de Kiev (griffes des pattes).

²⁶ O. Keller, *op. cit.*, I, 283, pense que les Cervidés figurés sur cet ivoire ne sont pas des élans, mais des cerfs grossièrement représentés. Cette affirmation nous semble inexacte, car ces animaux sont au contraire très fidèlement reproduits et tous les auteurs qui ont étudié cet objet parlent d'élans et non de cerfs.

²⁷ R. Thévenin, *La Faune disparue de France*. Paris, 1943, pp. 320.

²⁸ H. Prell, *Die Steifbeinigkeit von Caesars hercynischen Elchen*. Zool. Anz. 148 (1952) 168—178.

²⁹ P. Loevenbruck, *Les animaux sauvages dans l'histoire*. Paris, 1955, pp. 208.

Les Byzantins devaient également employer pour la chasse le guépard: *Acinonyx jubatus* (Schreb.). Pour Loevenbruck²⁹ c'est ce dernier Carnivore qui devait être utilisé par les souverains du Moyen âge, en raison de la facilité avec laquelle on l'apprivoise. Cependant, Mercier³⁰ rappelle que les Arabes auraient pu dresser l'once, *Panthera uncia* (Schreb.) d'Asie centrale.

Le tigre (ivoire Barberini) est *Panthera tigris* (L.) pris comme butin à quelque peuple asiatique.

Les ours connus à Byzance étaient des ours d'Europe (*Ursus arctos* L.) communs dans les Balkans (Yougoslavie, Albanie, Roumanie, Bulgarie, Grèce) et se trouvant également en Syrie, Asie Mineure et Perse.

Ainsi, ce sont surtout les Ongulés et les Carnivores, les premiers servant souvent de proies aux seconds, qui étaient utilisés dans les jeux de l'Hippodrome et qu'hébergeaient les ménageries impériales.

III. LES MENAGERIES DES SULTANS A CONSTANTINOPLE

Avant de conclure, il nous semble utile de dire quelques mots à ce sujet. En effet, après la prise de Constantinople par les Turcs en 1453, les sultans y ont installé des ménageries.

Le naturaliste français Pierre Belon qui visita la ville en 1547 rapporte y avoir vu « un lieu... moult voisin de l'Hippodrome, sur le chemin de Sainte Sophie, auquel sont gardées les bestes cruelles, où nous avons veu des lynces ou onces, des tygres, des lions, des liépards, des ours, des loups »³¹ il dit également ailleurs: « Il y a un lieu en Constantinople où le Grand Turc fait garder des bestes sauvages, qui est une église antique... et à chaque pilier de l'église y a un lion attaché, chose que n'avons peu voir sans merveille, attendu qu'ils les détachent et manient et ratachent quand ils veulent et mesmement les meinent quelquefois par la ville ».³²

Il observa aussi dans l'ancien Palais de Constantin Porphyrogénète des éléphants, un hippopotame et des porc-épics.

Dans son étude sur la Chalcé, Mango³³ parle de ces ménageries des sultans et rappelle notamment que jusqu'au début du XVII^e siècle des animaux furent hébergés dans l'Eglise Saint Jean l'Evangéliste désaffectée, puis probablement dans celle du Sauveur Chalcète.

Il cite les témoignages de divers voyageurs: Du Loir qui visita Constantinople en 1639 et 1641, y avait vu des lions et le corps d'une girafe qui venait de mourir. Cet animal était alors bien connu des Turcs et on rapporte qu'il

³⁰ L. Mercier, *La Chasse et les sports chez les Arabes*. Paris, 1927, pp. 256.

³¹ P. Belon, *Les observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges*. Anvers, 1555.

³² Une gravure du XVI^e siècle reproduite dans les œuvres d'Ambroise Paré, *Animaux, Monstres et Prodiges* (éd. Club Français du Livre. Paris, 1955, 77) représente cette scène; elle est intitulée: *Figure comment les lions sont conduits par la ville de Constantinople*.

³³ C. Mango, *Recherches sur le Palais Impérial de Constantinople (la Chalcé et ses abords)*. Thèse Doct. Lett. Univ. Paris, 1953, pp. 171, dactylogr.

se promenait dans les rues de Constantinople, passant sa tête par les fenêtres des maisons, en quête de nourriture (*op. cit.*, p. 129).

Macaire, Patriarche d'Antioche qui séjourna dans la Ville en 1652 raconte y avoir vu quatre lions d'Algérie et de Syrie, quatre panthères de divers pays, un chacal, un renard, trois loups, une hyène, une tête d'éléphant (probablement empaillée) et des reproductions de girafe et de crocodile (*op. cit.*, p. 134).

Tournefort qui vint à Constantinople en 1700 y vit des lions, léopards, tigres, loups-cerviers et chacals (*op. cit.*, p. 129).

En 1808, la ménagerie fut détruite par un incendie à la suite d'un combat entre les janissaires et les troupes de Mustafa Baïraktar pacha de Rouchtchouk (*Mango, op. cit.*, p. 130).

En conclusion, comme l'attestent les témoignages de divers chroniqueurs, voyageurs et autres contemporains, ainsi que diverses oeuvres artistiques (fresques, miniatures, ivoires etc.), des animaux ont participé aux jeux de l'Hippodrome à Constantinople où les empereurs possédaient des ménageries dont certains pensionnaires étaient des présents de souverains orientaux ou des prises de guerre.

L'exhibition dans les rues de la Ville d'animaux exotiques (éléphants, girafes) de ces ménageries devait souvent être un moyen de détourner le mécontentement du peuple, lorsque les affaires intérieures de l'Empire allaient mal.

Les animaux de l'Hippodrome et des ménageries impériales étaient pour la plupart des Mammifères (Ongulés et Carnivores) dont certains étaient également utilisés pour la chasse. D'après certains témoignages (Benjamin de Tudèle) il semble y avoir également eu des combats d'Oiseaux.

Ce goût pour les exhibitions et combats d'animaux et leur emploi en Cynégétique témoigne, comme il est de règle à Byzance, d'une double influence romaine et orientale.

Il nous a donc paru utile de consacrer une étude à cet aspect peu étudié mais non négligeable des divertissements à la fois populaires et impériaux de l'Empire Grec d'Orient.

ADDENDUM

(avril 1957)

Depuis la rédaction de ce travail (1955—1956) nous avons eu connaissance des deux publications suivantes:

A) Le Dr. J. SEIDE (Haïfa) nous a fait parvenir son étude sur Benjamin de Tudèle³⁴ dans laquelle nous n'avons pas trouvé d'allusion aux animaux des jeux de l'Hippodrome à Constantinople.

³⁴ J. Seide, *Medicine and natural history in the itinerary of Rabbi Benjamin of Tudela (1100—1177)*. Bull. Hist. Med. 28 (1954) 401—407.

B) Dans un ouvrage russe tout récent,³⁵ S. L. SOBOL rappelle les représentations d'animaux dans les fresques de Sainte-Sophie de Kiev et donne (*op. cit.*, p. 149) une reproduction d'une de celles-ci (cavalier combattant un ours); il interprète ces scènes comme étant des épisodes de chasse et ne fait pas le rapprochement qui s'impose avec les jeux de l'Hippodrome.³⁶ Cf. aussi Cv. Kristanov—Iv. Dujčev, *Естествознанието в средновековна България*. Сборник от исторически извори. София, 1954, pp. 630 + plusieurs h.-t.

³⁵ История Естествознания в России. Москва, 1957, pp. 495 + 2 pl. h.-t.

³⁶ Au terme de ce travail, c'est un agréable devoir pour nous de remercier MM. les Professeurs A. Grabar et R. Guiland (Paris) qui nous ont donné d'utiles informations et conseils pour sa rédaction, et d'exprimer toute notre reconnaissance à l'Institut Byzantin de Paris où nous avons trouvé la majeure partie de notre documentation.

NOUVELLES DÉCOUVERTES DANS LA CATHÉDRALE SAINTE-SOPHIE DE KIEV*

A Sainte-Sophie de Kiev, construite entre les années 1037 et 1046, de grands travaux de restauration ont été commencés, dès 1952, dont le but est de rétablir l'aspect primitif de l'ensemble architectural et de nettoyer les mosaïques et les fresques.

Des sommes considérables ont été assignées par le Conseil des Ministres de la RSS d'Ukraine pour ces travaux qui doivent durer plusieurs années. Une commission spéciale, composée d'historiens de l'art, de restaurateurs et architectes, a été créée à cet effet.

Le Conseil scientifique et méthodique de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. pour la protection des monuments historiques, siégeant à Moscou, s'occupe de résoudre les questions d'ordre scientifique dont dépend la restauration de la cathédrale. L'ensemble des travaux est mené par l'atelier de restauration scientifique de l'Académie de l'Architecture de la RSS d'Ukraine, avec la participation des spécialistes les plus qualifiés de Moscou. C'est là un exemple caractéristique de coopération de savants dans nos différentes républiques.

Les principes cardinaux de la pratique soviétique des travaux de restauration sont assez largement connus pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter plus en détail. Lors de la restauration des mosaïques et des fresques de Sainte Sophie de Kiev, on a adopté les règles suivantes: ne point parfaire les mosaïques et ne rien ajouter aux fresques. Notre but est de débarrasser le monument de toutes les couches postérieurement superposées et de supprimer toutes les retouches des peintures. Quels que soient les ravages causés par le temps, nous nous gardons de ne rien ajouter. Par là même, nous évitons l'inadmissible modernisation de la peinture murale du moyen âge dont ont tant souffert les mosaïques de Ravenne, de la Sicile et de Venise.

A l'heure actuelle, la restauration des mosaïques de Sainte-Sophie de Kiev est terminée. Elles ont été débarrassées de la souillure des siècles (poussière et suie) dont elles étaient couvertes et elles ont été fixées. Certaines de ces mosaïques avaient été repeintes à l'huile au 18^e (?) siècle ce qui avait changé leur aspect primitif. Ces retouches à l'huile ont été enlevées, et des images telles que le Pantocrator de la coupole, le Christ-prêtre au-dessus de l'arc-doubleau est, la Vierge au-dessus de l'arc-doubleau ouest, la Déisis au-dessus de l'abside, l'évangéliste Marc du pendentif nord-ouest, — sont aujourd'hui méconnaissables.

* Compte-rendu de V. Lazarev au X^e Congrès international byzantinologique d'Istanbul.

La partie la plus imposante de l'ensemble des mosaïques, à l'exécution de laquelle ont pris part pour le moins huit mosaïstes, dont la manière individuelle est facilement reconnaissable, est constituée par la représentation des saints sur le mur sud de l'abside. Les figures de saint Basile, de Jean Chrysostome, de Grégoire le Thaumaturge sont de véritables chef-d'œuvres de la peinture murale du moyen âge, qui séduisent l'œil par leur expressivité psychologique et leur rythme linéaire très soigné, et qui excellent par la beauté du coloris.

Une fois les figures débarrassées des salissures et de la suie, le coloris se présente sous un tout autre jour. Et ce ne serait pas de ma part commettre une exagération, que de dire que les mosaïques de Kiev, par leur coloris, sont un des plus beaux exemples de la peinture murale du XI^e siècle. Elles unissent de façon originale l'archaïsme de la forme à l'extraordinaire beauté des couleurs, allant du vif scintillant au demi-ton noble. Comme l'a montré l'étude détaillée des couleurs employées, cette puissance et originalité des tons sont dues à la diversité des nuances de la même couleur : ainsi la couleur verte possède 25 nuances, le marron — 23, le bleu et l'or chacun 19, le rouge — 13, le gris — 8, etc. ; en tout, dans la palette des mosaïques des Sainte- Sophie de Kiev on retrouve jusqu'à 130 nuances.

A l'heure actuelle, le bēma a perdu son décor de mosaïque. Deux fragments de mosaïque découverts lors de la restauration sur son mur nord ne laissent pas de doute que tout le bēma (jusqu'à la corniche en ardoise) était autrefois décoré de mosaïque (en dessous de la corniche le mur était couvert de fresques).

Les fragments de mosaïque font partie du terrain sur lequel étaient placées les figures aujourd'hui disparues. Le fragment supérieur comprend de plus une bande d'ornements en gradins. Se fondant sur la description des fresques qui recouvraient aux XVII^e—XVIII^e siècles les murs du bēma et qui, sans aucun doute, répétaient les sujets des mosaïques détruites, ainsi qu'en étudiant les mesures précises des fragments conservés des mosaïques et les dimensions de l'arc, nous sommes arrivés aux conclusions suivantes (dont le bienfondé sera donné par nous, de façon détaillée, dans un ouvrage spécial) : des fresques représentant les martyrs et un ornement montaient jusqu'à la corniche d'ardoise et au-dessus de celle-ci, sur les côtés, réparties en trois rangs, venaient les figures des rois et des prophètes de l'Ancien Testament. Ils préfiguraient ici le Christ-Roi et le Christ-prêtre symbolisant ainsi certaines de ses paroles et de ses actions. A notre point de vue, la réunion dans le bēma des images des rois et des prophètes jette une clarté sur les sources de l'iconographie de l'arbre de Jessé, qui vers le XII^e siècle apparaît définitivement formée (la mosaïque de l'église de la Nativité à Bethléem, et la fresque géorgienne de Kintsvissi). Le plus probable est que sur la voûte du bēma de Sainte-Sophie de Kiev, était représentée en médaillon l'Etimasie. Ceci

répondait à l'idée qu'on se faisait du bēma, comme d'un trône sur lequel, entouré de ses apôtres, siégeait le Christ.¹

La restauration des fresques, dont la durée prévue est encore de quelques années, est très avancée. L'étude préalable a établi avec précision les endroits où, sous les couches des repeints, se sont conservées des fresques anciennes. Il a été de même établi que, dans la cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev, s'est conservé le plus riche ensemble de peintures du XI^e siècle. Ces peintures sont recouvertes de trois à cinq couches de repeints superposés, dont l'enlèvement exige des restaurateurs une habileté particulière. Déjà la Descente aux Limbes, dans le transept, presque tout le cycle protoévangélique dans la nef collatérale consacré aux saints Joachim et Anne, des dizaines de figures de martyrs dans la grande nef et les nefs latérales, et de nombreux ornements ont été nettoyés. Il en est de même du groupe composé de la famille de Jaroslav, qui est d'un intérêt particulier, et de nombreuses peintures de caractère profane, dans les deux tours. Une étude approfondie de toutes les parties de l'architecture de l'édifice et des peintures qui les recouvrent, permet dès à présent d'arriver à des conclusions importantes qui changent sensiblement l'idée traditionnelle que nous nous faisons de la peinture murale de Sainte-Sophie de Kiev.

Tout d'abord ceci s'adresse au cycle évangélique qui orne les trois bras de la croix centrale.

Les savants qui, auparavant, avaient entrepris l'étude des peintures de Sainte-Sophie de Kiev n'avaient pas tenu compte d'une circonstance importante — la disparition de toute une série de fresques, aussi bien dans le transept que dans la grande nef. D'habitude, ils prenaient pour point de départ dans leur travail la plus ancienne des fresques du cycle christologique qui s'était conservée, c'est-à-dire la scène du Jugement de Caïphe. Or, personne ne prêtait attention à ceci, que le cycle christologique ne pouvait commencer par un épisode aussi avancé, et que d'autres scènes de l'histoire évangélique l'avaient certainement précédé. En fait, il en était ainsi, si l'on prend en considération, que les trois voûtes de la croix centrale, actuellement recouvertes de nouveaux plâtres, étaient dans le temple également ornées de fresques. Chaque voûte portait, comme c'était l'habitude, deux compositions. Si, par ailleurs, on tient compte de ce que les scènes évangéliques se déroulent à Sainte-Sophie de Kiev selon le principe circulaire (c'est-à-dire de gauche à droite) dans les limites de chaque rang, en passant successivement du rang supérieur au rang inférieur, il ne fait pas l'ombre d'un doute que les voûtes (c'est-à-dire le rang supérieur) étaient recouvertes de fresques représentant les plus anciennes scènes de l'histoire évangélique. Ainsi l'on peut affirmer qu'il y avait ici six fresques, aujourd'hui disparues, représentant des scènes antérieures au Jugement de Caïphe. En se basant sur les sujets les plus traditionnels, faisant partie des cycles des grandes fêtes, on

¹ Migne, P. G., XCVIII, col. 389 C D (*Germani Hist. eccl., et mystica contemplatio*).

pourrait même avancer que, sur les voûtes de Sainte-Sophie de Kiev, étaient représentées les six scènes suivantes : Nativité, Présentation, Baptême, Transfiguration, Résurrection de Lazare, Rameaux.

Des voûtes, le déroulement de l'histoire évangélique passait à la partie supérieure des murs. Dans les limites de la croix centrale, cette zone se composait de trois grands panneaux de mur ayant la forme d'un demi-cercle et disposés au-dessus des arcs tripartites de la tribune. Sur le mur nord du transept, se trouvent deux scènes appartenant au cycle de la Passion. Ce sont : Jugement de Caïphe et Reniement de Pierre. Plus loin — une composition monumentale du Crucifiement, qui se trouve sur le mur sud. On retrouvait la suite de scènes de l'histoire évangélique dans le demi-cercle au-dessus des arcs tripartites de la tribune du mur ouest (qui a été démoli) de la grande nef, où se trouvait représentée la scène de Descente de Croix, ou, ce qui est moins probable, la scène du Thrène. Viennent ensuite deux scènes de la partie inférieure du mur nord du transept. Ici l'on trouve deux compositions qui se rapportent cette fois, au cycle de la Résurrection : Descente aux Limbes et Saintes femmes au tombeau. Les deux scènes qui suivent et qui font également partie du cycle de la Résurrection, ornent le mur sud du transept. Ici sont représentés : Incrédulité de Thomas et Mission des apôtres. Cette scène qui d'ailleurs se rencontre assez rarement,² et dont la tradition remonte à l'Evangile de Matthieu (XXVIII, 16—20), était consciemment incluse au nombre des scènes représentées à Sainte-Sophie de Kiev, parce qu'elle servait d'illustration évidente aux paroles du Christ adressées aux apôtres : « Allez donc et instruisez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ». Ceci était sans aucun doute une allusion au récent baptême de la Russie et à l'affermissement de la religion chrétienne chez le peuple nouvellement converti.

Sur le mur ouest du transept, au-dessus de l'arc qui conduit au collatéral consacré aux saints Joachim et Anne, est représentée une autre scène de l'Evangile : Pentecôte. Cette image se rattache intimement à la scène précédente : y figurent les mêmes apôtres, mais déjà après la descente du Saint-Esprit. C'est à partir de ce moment, d'après l'enseignement de l'Eglise, qu'avait commencé la propagation de la religion chrétienne dans le monde :

² Elle ne figure que dans le groupe de peintures monumentales les plus anciennes (la mosaïque disparue de l'église des Saints-Apôtres, le reliquaire du Sancta-Sanctorum, la fresque de Santa Maria Antiqua). Voir G. Millet, *Recherches sur iconographie de l'Evangile, aux 14^e, 15^e et 16^e siècles*, Paris, 1916, pp. 53—54. Sur des miniatures, cette scène se trouve représentée à des époques plus avancées (par exemple, les *Homélies* de Grégoire de Nazianze, vers 830, Paris, gr. 510, f. 426 v.; l'Evangile du XI^e siècle à la Bibliothèque Nationale, gr. 74, f. 61 v.; l'Evangile de Gélat à Tbilissi du XII^e siècle, ff. 54 v., 179, et beaucoup d'autres). Voir V. Lazarev, *История византийской живописи*, II. Москва, 1948, pl. 126 a. Le prof. Demus (*The Mosaics of Norman Sicily*, London, 1950, pp. 271—272) n'a pas raison lorsqu'il considère la scène de la Mission des Apôtres comme n'étant caractéristique que pour l'iconographie occidentale. Cf. A. Katzenellenbogen, *The Separation of the Apostles*, *Gazette des Beaux-Arts* XXXV (1949) 81—86.

les apôtres qui, miraculeusement, avaient acquis l'usage de tous les parlers de la terre, évangélisèrent tous les peuples, y compris celui de la Russie, où, selon la *Повесть временных лет*, prêcha l'un des apôtres — Saint André.³

Ainsi donc, nous voyons que le cycle christologique de Sainte-Sophie de Kiev était composé non de huit scènes, comme on a l'habitude de l'affirmer, mais de seize (ci-inclus les scènes disparues de Nativité, Présentation, Baptême, Transfiguration, Résurrection de Lazare et Rameaux — sur les voûtes, Descente de croix ou Thrène — au-dessus de l'arc tripartite de la tribune du mur ouest de la grande nef, qui a été démoli, et Dormition — sur le mur ouest du transept, au-dessus de l'arc qui conduit au collatéral).

Les fresques de la tribune de Sainte-Sophie de Kiev offrent un ensemble des plus originaux du point de vue des idées qu'elles renferment. Le choix des sujets qui forment un ensemble d'une conception profondément mûrie, témoigne du fait que celui qui avait l'ordonnance de cette partie des peintures murales, connaissait à merveille toutes les finesses de la théologie du moyen âge, et, particulièrement, son symbolisme compliqué. Il est à regretter toutefois que ce symbolisme fût mal compris à cause de l'interprétation erronée de deux sujets.

Deux scènes évangéliques ont été portées à la tribune — La Cène et Noces de Cana. A première vue, il peut paraître étonnant que ces deux épisodes aient été détachés des autres scènes du cycle évangélique et placés à côté de quatre sujets de l'Ancien Testament : Sacrifice d'Abraham, Rencontre des trois anges avec Abraham, Jeunes Hébreux dans la fournaise, et L'hospitalité d'Abraham (Trinité). Mais il suffit de pénétrer la signification symbolique de toutes ces images, pour que devienne clair le bien-fondé de leur présence à cette place.

Ainsi que le témoignent les mosaïques de l'abside et la figure du Christ-prêtre, au-dessus de l'arc doubleau est, on attachait, à Sainte-Sophie de Kiev, une importance exceptionnelle au mystère de l'Eucharistie. L'idée du sacrifice eucharistique et de sa préfiguration dans l'Ancien Testament préside à la composition de l'ensemble des fresques de la tribune. Par leur contenu, ces fresques font pendant à la mosaïque de l'abside qui représente l'Eucharistie.

Sur les murs sud et nord de la tribune sont représentées, face à face, deux scènes évangéliques, dont le symbolisme se rattache directement au mystère de l'Eucharistie. Sur le mur nord, on voit le tableau historique de la Cène pendant laquelle, suivant l'Evangile, le Christ institua l'Eucharistie. Sur le mur sud est placée la scène, d'habitude mal interprétée, du Miracle aux Noces de Cana qui est répartie entre deux rangs : au-dessus le Christ est attablé avec trois de ses convives, à droite se tient un serviteur ; au-dessus, dans le rang inférieur, est fixé le moment même du miracle : le Christ, s'étant

³ Sur le mur ouest du transept, au-dessus de l'arc qui conduit au collatéral consacré aux saints apôtres Pierre et Paul, se trouvait la fresque aujourd'hui disparue, qui faisait pendant à la Pentecôte. Le plus probable est qu'elle représentait la Dormition.

approché des amphores, change l'eau en vin; à gauche de la travée de l'arc est introduit un épisode supplémentaire: le serviteur tirant l'eau du puits (ici est exprimée d'une manière naïve l'idée que le Christ change l'eau la plus ordinaire en vin.⁴ Incontestablement le repas représenté sur le mur sud se rattache par son symbolisme à la Cène. Il est notoire que les théologiens du moyen âge comparaient le miraculeux changement de l'eau en vin, à la transsubstantiation eucharistique.⁵ De ce fait la disposition face à face, de Cène et des Noces de Cana a une signification symbolique très profonde. Mais nous savons que, dans leurs recherches de symboles parallèles à l'Eucharistie, les théologiens du moyen âge allaient encore plus loin: ils interprétaient le Miracle de la multiplication des pains aussi dans le sens de l'Eucharistie, tenant les pains de ce Miracle, pour un symbole du pain de l'Eucharistie.⁶ Ce n'est pas par hasard que le miracle du changement de l'eau en vin et le miracle de la multiplication des pains soient souvent représentés côte à côte sur les sarcophages des premiers chrétiens, ce qui s'explique comme une allusion au pain et au vin de l'Eucharistie.⁷ Cette

⁴ D. Ajnalov et E. Redin (*Киево-Софийский собор*. СПб., 1889, p. 94), de même que N. Kondakov (I. Tolstoj et N. Kondakov, *Русские древности в памятниках искусства*. Вып. IV, СПб., 1891, p. 141) et K. Šerockij (*Киев. Путеводитель*. Киев, 1917, p. 70), interprètent de façon erronée la scène supérieure comme représentant le Repas d'Emmaüs, tandis que dans son *Описание Киево-Софийского собора по обновлении его в 1843—1853 гг.* Киев, 1854, p. 43, l'archiprêtre Skvorcev de même que N. Pokrovskij (*Очерки памятников христианского искусства и иконографии*, p. 238) non moins arbitrairement considèrent cette scène comme étant la représentation de Jésus chez le pharisien Simon. Mais le fait, qu'autour de la table sont assises trois personnes et non deux, prouve le non-fondé de la première opinion; pour ce qui est de la deuxième, elle se trouve également réfutée, par l'absence de la femme mouillant de ses larmes les pieds du Christ. Le fait que la représentation du repas constitue la première partie de la composition Noces de Cana est prouvé par les miniatures byzantines de l'Evangile de la Bibliothèque Publique de Léningrad du Xe siècle (gr. 21, f. 2) et de l'Evangile du XIe siècle à Parme (Palat. 5, f. 89 v.) de même que par la miniature de l'Evangile de Gélât du XIIe siècle de Tbilissi (f. 227 v.). Ici la composition comprend deux scènes superposées (comme sur la fresque de Kiev). Voir Ch. R. Morey, *Early Christian Art*. Princeton, 1942, fig. 122 et V. Lazarev, *История византийской живописи*, II, pl. 146. Le plus souvent, les deux épisodes (c.-à-d. le repas et le miracle même) sont représentés dans les limites d'une seule zone (Cod. Paris, gr. 74, Laurent, VI, 23, Ivir 5, la mosaïque de la cathédrale de Monreale et beaucoup d'autres). Sur l'iconographie des Noces de Cana, voir N. Pokrovskij, *Евангелие в памятниках иконографии*. СПб., 1892, pp. 221—227; E. Smith, *Early Christian Iconography and a School of Ivory-Carvers in Provence*. Princeton, 1918, pp. 85—94; Ch. R. Morey, *Notes on East Christian Miniatures*. Art Bulletin XI (1929) 65—69; H. Willoughby, *The Four Gospels of Karahissar*, II. Chicago, 1936, pp. 374—379.

⁵ Cyrill, *Hieros. Catech. Mystag.* Cf. N. Pokrovskij, *Евангелие в памятниках иконографии*, p. 223.

⁶ Ambros, expos. Evang. sec. Luc., lib. VI. — Migne, *P. L.*, XV, col. 1773; Ambros, *De Virgin.*, lib. III, c. I. — Migne, *op. cit.*, XVI, col. 231—232. Cf. P. Pokrovskij, *Евангелие в памятниках иконографии*, p. 223.

⁷ O. Wulff, *Altchristliche und byzantinische Kunst*, I. Berlin-Neubabelsberg, 1913—1916, fig. 93, 106, 109, 110. Cf. N. Pokrovskij, *op. cit.*, p. 243.

manière de voir des théologiens et artistes du moyen-âge nous donne la clé de la juste compréhension de l'épisode représenté au-dessus de la Cène et qui, lors de la restauration de la cathédrale de Sainte-Sophie de Kiev, dans les années 40 du XIX^e siècle, a été arbitrairement transformé en Trahison de Judas. Les deux figures de la fresque primitive qui se sont conservées, ne laissent subsister aucun doute qu'il s'agit ici du Miracle de la multiplication des pains.⁸ Ainsi donc, ce chaînon déformé reconstitué de juste façon, les peintures de cette partie des murs de la tribune près de l'autel deviennent d'une conception ordonnée exceptionnelle: toutes se rattachent à l'Eucharistie, étant par là même intimement liées à la composition de la grande abside.

En dehors des scènes évangéliques les murs nord et sud de la tribune portent des compositions de l'Ancien Testament — Sacrifice d'Abraham et Hospitalité d'Abraham. Les deux compositions étaient considérées au moyen-âge comme la préfiguration du sacrifice de l'Eucharistie: Abraham qui consentit à offrir son propre fils en holocauste — était assimilé à Dieu le Père. Isaac qui sans murmure s'inclina devant la volonté de son père — au Christ.⁹ De cette façon symbolique, s'établissait la relation la plus intime entre l'holocauste d'Isaac et le sacrifice expiatoire du Nouveau Testament.¹⁰ Un symbolisme bien plus compliqué est à la base de la scène de l'Hospitalité d'Abraham. Les trois anges apparus à Abraham — préfigurent la Trinité.¹¹ Le veau immolé qu'il présente aux anges — préfigure l'agneau pascal, autrement dit — le sacrifice de l'Eucharistie.¹² Etant donné que la table du

⁸ Pour cette composition est justement caractéristique le mouvement des figures du centre vers la périphérie (l'apôtre qui distribue le pain, s'est tourné vers la droite, les apôtres qui reçoivent les pains du Christ — vers la gauche); tandis que la scène de la Trahison de Judas est composée sur un tout autre principe — le mouvement va de la périphérie vers le centre. Visiblement, à la droite de l'apôtre en marche se trouvaient représentés des paniers de pains, ainsi que des groupes du peuple, et à gauche — un groupe d'apôtres avec le Christ. La présence d'un édifice au deuxième plan ne doit pas étonner, car c'est également le cas sur la miniature de l'Evangile de Parme (Palat. 5, f. 89 v.), où la scène de Multiplication des pains est située immédiatement au-dessous de la Cène. Les deux compositions ont la même concordance symbolique dans la fresque de Sainte-Sophie de Kiev. Sur l'iconographie du Miracle de la Multiplication des pains v. N. Pokrovskij, *Евангелие в памятниках иконографии*, pp. 242—245; G. Millet, *Iconographie de l'Evangile*, pp. 646—649; B. Smith, *op. cit.*, pp. 130—133; H. Willoughby, *op. cit.*, II, pp. 287—292.

⁹ Petrus Chrysologus, *Sermo* 108. — Migne, *P. L.*, LII, col. 500; Johannes Chrysostomos, *De Lazaro Concio* V. — Migne, *P. G.*, XLVIII, col. 1025; Augustinus, *Contra Maximium*, lib. II. — Migne, *P. L.*, XLII, col. 810. Cf. I. Tolstoj et N. Kondakov, *Русские древности в памятниках искусства*, вып. IV, p. 141.

¹⁰ Cf. C. Nordström, *Ravennastudien*. Stockholm, 1953, pp. 115—117.

¹¹ Ambrosius, *De Abraham*, lib. I; *De excessu fratris sui Satyri*. — Migne, *P. L.*, XIX, col. 457; XVI, col. 1401.

¹² Ambrosius, *De Abraham*, lib. I. — Migne, *P. L.*, XIV, col. 459.

repas était assimilée à l'autel, le rapprochement avec l'Eucharistie recevait une fois de plus confirmation.¹³

Deux autres compositions sur des sujets de l'Ancien Testament (Rencontre des trois anges avec Abraham et Jeunes Hébreux dans la fournaise) ornent le mur ouest de la tribune tournée vers l'autel. Dans les deux scènes, on retrouve une allusion au Christ: dans la première — comme à une des personnes de la Trinité, dans la seconde — comme à Dieu, ayant accepté le calvaire pour la rédemption du genre humain et ayant ressuscité après.¹⁴

L'utilisation large de sujets de l'Ancien Testament dans la peinture murale de la tribune ne doit pas nous étonner car ces sujets étaient bien connus dans la Russie de Kiev. Ils figurent continuellement dans *Повесть временных лет*,¹⁵ dans les sermons d'Hilarion¹⁶ et de Cyrille de Tourov,¹⁷ dans l'épître du métropolite Clément.¹⁸ Non seulement l'Ancien Testament était lu, mais encore on en connaissait les nombreux commentaires qui existaient en traduction slavone.¹⁹ Dans cette littérature d'interprétation de la Bible se sont établies de nombreuses relations et parallèles symboliques entre certains faits de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est à ce fonds d'images littéraires que puisaient d'habitude ceux qui fixaient l'ordre des peintures murales et les peintres, lorsque se posait devant eux le problème de la juste distribution des sujets conformément à leur concordance symbolique.

¹³ Cf. C. Nordström, *op. cit.*, p. 115. Les scènes Hospitalité d'Abraham et Sacrifice d'Abraham sont placées côte à côte dans la lunette du presbytère de l'église de San Vitale à Ravenne, où elles ont le même sens eucharistique.

¹⁴ Les paroles de Cyrille de Tourov tirées de son *Слово в новую неделю по Пасцѣ*: « Crois en moi, Thomas, et reconnais-moi ainsi qu'Abraham, à qui je suis apparu accompagné de deux anges, et qui m'a reconnu et m'a appelé Dieu. » K. Kalajdovič, *Памятники российской словесности XII века*. Москва, 1821, p. 25), témoignent du fait que la rencontre d'Abraham avec les trois pèlerins est bien une allusion au Christ. La scène des Jeunes Hébreux dans la fournaise était un des sujets les plus populaires de l'art paléochrétien, étant donné qu'elle exaltait la fermeté des martyrs. Mais déjà au II^e siècle, elle commence à prendre un caractère symbolique, on la considère comme le symbole de la Résurrection (Irénee, Tertullien). Cf. *Dictionnaire des antiquités chrétiennes* par M. l'Abbé Martigny. Paris, 1877, p. 341; W. Molsdorf, *Christliche Symbolik der mittelalterlichen Kunst*. Leipzig, 1926, p. 74. Une riche documentation sur l'iconographie primitive de cette scène se trouve dans l'article Hébreux (Les trois jeunes) du *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, VI. Paris, 1925, col. 2107—2126. Il est intéressant de noter que Cyrille de Tourov dans le même *Слово в новую неделю по Пасцѣ*, (K. Kalajdovič, *op. cit.*, pp. 25—26) interprète l'image de l'ange, dans Jeunes Hébreux dans la fournaise, comme symbolisant le Christ.

¹⁵ *Повесть временных лет*. Texte préparé par D. Lichačev, pp. 16, 45, 64, 59, 90, 112—113, 120, 122—123, 152 etc.

¹⁶ *Памятники древнерусской церковноучительной литературы*, вып. 1. СПб., 1894, pp. 59—69, 74.

¹⁷ K. Kalajdovič, *Памятники российской словесности XII века*, Москва, 1821, pp. 6, 8, 12, 19—20, 25—26, 46—47, 58 etc.

¹⁸ *Памятники древней письменности*, вып. 90. СПб., 1892, pp. 14—19, 23, 31 etc.

¹⁹ E. Golubinskij, *История русской церкви I*, Москва, 1901—1904, p. 732—733.

La représentation sur les murs de la tribune des scènes, qui contiennent une allusion au sacrifice du Christ et au mystère de l'Eucharistie, est loin d'être due au hasard. Il est notoire qu'à Byzance l'empereur et l'impératrice prenaient place à la tribune pour assister aux offices dans leurs églises du palais; l'empereur se tenait du côté droit, l'impératrice — du côté gauche. C'est ici même à la tribune qu'ils communiaient.²⁰ Il est probable qu'à la suite de la différenciation rapide des classes, cette coutume s'était également implantée en Russie de Kiev, où la tribune était réservée à la famille du prince. Un escalier spécial, qui se trouvait dans la tour, complètement isolée du reste de l'église, conduisait à la tribune. Communiant à la tribune, le prince et les membres de sa famille avaient devant leurs yeux les scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament qui par leur teneur faisaient directement allusion au mystère de l'Eucharistie. Ainsi tout ce cycle de fresques, distribué sur les murs de la tribune, était en relation directe avec le sacrement que recevait ici le prince et ses proches.

C'est un intérêt tout à fait particulier qu'offre l'ensemble, constitué par les portraits de la famille de Jaroslav. Depuis fort longtemps déjà, ce groupe attirait l'attention des savants,²¹ mais ce n'est qu'à la suite des découvertes consécutives aux travaux de restauration exécutés cette année, qu'il est devenu possible de trouver une solution à un certain nombre de problèmes discutés.

Parmi les copies des dessins d'Abraham van Westervelt, exécutées en 1651, existe une esquisse schématique de cet ensemble. Sur ce dessin, Jaroslav, qui tient à la main le modèle réduit de la cathédrale, et son épouse Irène sont tous deux représentés debout, de part et d'autre d'une figure d'homme. Cette figure, en pelisse à longues manches, porte une couronne sur la tête, une croix et un sceptre à la main droite et un glaive à la gauche. Des deux côtés de ces personnages sont représentés les fils et les filles de Jaroslav. Les derniers groupes sont maintenant complètement débarrassés des couches des repeints. Ils ornent les murs sud et nord de la grande nef: sur le mur nord sont peintes les figures de quatre fils (ne se sont conservées partiellement que les deux figures de droite) et sur le mur sud — celles de quatre filles. Les fils et les filles font face au mur ouest. Comme il a été actuellement établi de façon sûre, à la suite des fouilles effectuées dans la grande nef, le mur ouest fut démoli. Dans le temps, il avait eu le même aspect que les murs nord et sud du transept (un arc tripartite de la nef en combinaison avec un arc tripartite de la tribune). Autrement dit, la partie centrale de la cathédrale avait eu la forme de la croix grecque. Sur le mur

²⁰ D. Ajnalov et E. Redin, *op. cit.*, p. 96. Cf. D. Beljaev, *Ежедневные приемы византийских царей и праздничные выходы их в храме св. Софии в IX—X вв.* Записки Ленинградского Гос. университета, сер. ист. наук, вып. 20, № 160 (1954) 143—180.

²¹ Tout ce qui a été publié sur cette question, on le trouvera dans l'article de M. Karger, *Портреты Ярослава Мудрого и его семьи в Киевской Софии.* Ученые записки Ленинградского Гос. университета, сер. ист. наук, fasc. 20, № 160 (1954) 143—180.

ouest (maintenant démolí) se trouvaient précisément les principales figures du groupe fixé sur la copie du dessin de Westervelt. Mais, comme l'ont démontré les découvertes consécutives aux travaux de restauration, Westervelt n'a pas fait un dessin exact de l'ensemble des portraits qu'il avait vu: ce n'est pas seulement Jaroslav et Irène qui étaient représentés sur le mur ouest: derrière eux se tenaient également un fils et une fille (les deux figures se sont partiellement conservées sur l'arc qui reste). Quant à la figure centrale — elle représentait au début le Christ assis sur le trône (probablement par la suite, au XVII^e siècle, cette figure avait été refaite pour représenter le prince Vladimir, dont le culte s'était instauré à cette époque à Kiev).²²

L'ensemble des portraits comprenait en tout douze figures (celle du Christ, au centre, non incluse): quatre filles cadettes, Anne en tête, — sur le mur sud; sur le mur ouest — les figures de l'aînée des filles (probablement Elisabeth, future reine de Norvège), de la princesse Irène, du prince Jaroslav et de son fils aîné Vladimir; sur le mur nord — les quatre figures des fils cadets, avec à leur tête Izjaslav. Etant donné que trois des filles représentées — les futures reines de Norvège, de France et de Hongrie — ne portent pas de couronne, il devient évident que l'ensemble des portraits date d'avant 1045 — année du mariage d'Elisabeth avec le roi de Norvège Harald le Hardi.

Les savants qui ont écrit sur Sainte-Sophie de Kiev, admettent comme époque probable de la construction de la cathédrale les années 1037—1061/1067. Cette date, proposé par N. P. Syčev,²³ s'appuie sur une note de l'eucologe de l'Evangile de Mstislav, où il est dit que la consécration de Sainte-Sophie de Kiev avait été faite par le métropolite Ephrem le 4 novembre (en 1061 ou en 1067 ce jour était un dimanche). Mais c'est déjà, sans aucun doute, une seconde consécration de la cathédrale, dont il s'agit, car dans les anciens eucologes, il est fait mention de deux consécérations (à la date du 11 mai et du 4 novembre).²⁴ Si l'on tient compte de ce que le dimanche tombe à la date du 11 mai seulement dans les années 1040 et 1046, l'année de la première consécration se révèle d'elle-même. Ce n'est certainement pas l'année 1040, car, à cette

²²) Toutes les tentatives faites pour assimiler cette figure à l'image de l'empereur de Byzance sont dénuées de fondement;; il est de toute évidence que les vêtements du personnage sont caractéristiques pour le XVII^e siècle.

²³ N. Syčev, *Древнейший фрагмент русско-византийской живописи*. — *Seminarium Kondakovianum* II (1928) 99—103.

²⁴ La consécration de Sainte-Sophie de Kiev à la date du 11 mai, est mentionnée dans « l'Apôtre » de Pskov de l'an 1307, conservé au Musée Historique à Moscou (Synod. 722, f. 166); mais ici on le reporte à tort à l'an 6460, c'est-à-dire l'an 952. Que la première consécration de la cathédrale de Sainte-Sophie a eu lieu au plus tard dans les années 40, est prouvé, en particulier, par le fait de l'intronisation du métropolite Hilarion sous Jaroslav en 1051, à laquelle furent convoqués à Sainte-Sophie, comme nous le rapporte la *Повесть временных лет*, tous les évêques.

époque, Sainte-Sophie n'était pas encore bâtie, mais l'année 1046 — neuf ans après la pose de la première pierre. A ce moment, toutes les mosaïques et toutes les fresques de la croix centrale devaient déjà être terminées (cela prit près de quatre ans). L'exécution des peintures murales des quatre collatéraux n'avait guère pu être achevée que vers les années 60 du XI^e siècle. Quant aux fresques de la galerie extérieure, des tours et du baptistère — elles n'ont été exécutées qu'au XII^e siècle.

Telles sont les conclusions, dont je me propose de démontrer le bien-fondé dans une série d'articles détaillés et dans un ouvrage sur l'architecture, les mosaïques et les fresques de Sainte-Sophie de Kiev que je m'apprête à publier en collaboration avec M. K. Karger.

Les savants du XIX^e siècle qui étudiaient l'art byzantin considéraient généralement les mosaïques de Sicile, de Venise et de Kiev comme étant par excellence byzantines sans y voir aucune distinction de caractère local. Or, l'étude approfondie de ces mosaïques montre qu'elles renferment certaines particularités qui ne se retrouvent pas dans les monuments purement byzantins. Dans un milieu nouveau, le style byzantin subit des modifications et s'adapte aux conditions locales. Y contribuait pour une grande part la collaboration des artistes venus de Grèce avec les artistes du pays. Dès le premier stade de leur activité à Kiev, les artistes grecs avaient recours à l'aide des artisans russes pour la fabrication du smalt. C'est ce que prouvent les dernières fouilles effectuées par V. Bogusevič, qui confirment le fait de la préparation du smalt sur place. Les artistes grecs requerraient aussi bien le concours des artistes russes pour l'exécution de mosaïques et tout particulièrement pour les fresques. Ainsi est née à Kiev une variété du style byzantin possédant des traits archaïques très prononcés (figures lourdes, massives dans leurs proportions, statiques, composées selon le principe de répétition rythmique; représentation plane accentuée; lignes angulaires, etc. . .). Ces traits caractéristiques reflètent le développement de l'art monumental russe qui en ce temps faisait ses premiers pas. Les mosaïques et les fresques de Sainte-Sophie de Kiev sont d'une puissance monumentale qui témoigne de la force vitale de cet art magnifique, inséparablement lié à l'essor culturel de la Russie de Kiev sous Jaroslav.

DE LA RELATION ENTRE L'ART BYZANTIN ET L'ART ANCIEN RUSSE*

Il est bien naturel que la question de la relation entre l'art ancien russe et l'art byzantin s'est élevée aussitôt que les historiens de l'art russe se sont penchés sur l'étude de l'architecture, de la peinture et de la sculpture de la Russie ancienne. La parenté de l'art ancien russe et de l'art byzantin est évidente et n'a pas besoin d'être prouvée. Mais se borner à la simple constatation de ce fait n'est pas résoudre les problèmes qui se posent. Il s'agit d'approfondir le caractère des relations des deux cultures, d'étudier le terrain qui a favorisé l'influence de l'art byzantin en Russie ancienne et d'établir dans quelle mesure la culture la plus jeune, tout en ayant profité des acquisitions de son aînée, a su garder son originalité propre.

Toutes ces questions de manière ou d'autre, ont suscité l'intérêt des historiens de l'art. Certains d'entre eux exprimaient sur ces questions des opinions qui, aujourd'hui, ne peuvent aucunement nous satisfaire.

Dans la science traitant de l'art médiéval, la théorie des influences tient une place importante. Suivant cette théorie, des influences extérieures deviennent facteurs décisifs et déterminent le développement de la culture de tel ou tel peuple. Quant au style national de l'art, il se compose de la somme de formes diverses empruntées à l'art des autres peuples.

Il serait erroné d'amoinrir le rôle des relations existantes entre peuples de différente culture et le rôle de l'interpénétration des cultures. Comme règle générale, de tels liens favorisent le progrès et l'essor culturel des peuples.

Mais en même temps, analysant les faits de l'histoire de l'art, nous pouvons constater que l'influence ne peut produire son effet que lorsque s'est créée dans une société donnée une situation favorable à la pénétration de l'influence étrangère, que lorsque le terrain est propice, prêt à recevoir tels ou tels autres germes de l'art étranger.

En partant de la théorie des influences, on peut constater tels ou tels phénomènes de l'histoire de l'art, on ne peut expliquer ces phénomènes, faire ressortir la logique du processus historique de l'art.

Il est par exemple douteux qu'à la lumière de la théorie des influences nous puissions expliquer les phénomènes de l'art de la peinture de Novgorod au XII^e siècle. L'évolution du style des peintures murales de l'époque va des fresques de la cathédrale de St-Nicolas-à-Dvorišče, qui remontent aux meilleures traditions de l'école byzantine, en passant par les peintures murales de la cathédrale du cloître de Saint-Antoine, qui rappellent les peintures ro-

* Compte-rendu de D. V. Sarab'janov au X^e Congrès international byzantinologique d'Istanbul.

manes, pour arriver à certains monuments de la deuxième moitié du XII^e siècle (les fresques de l'église Saint-Georges à Staraja Ladoga, l'église du Saint-Sauveur de Nérédica, et d'autres), se distinguant par leur originalité, et, en même temps, par leur air de parenté, plutôt avec des modèles des églises de l'Orient chrétien, qu'avec des modèles de Constantinople. Considérer ces phénomènes comme dus uniquement aux changements d'influences, équivaut à ne rien expliquer sur l'évolution de la peinture de Novgorod.

Il est à noter, qu'e comme nous le montrent les historiens, une recrudescence d'activités sociales de toutes sortes se manifeste à Novgorod au cours du XII^e siècle, le commerce prospère, parmi le clergé se dessine une tendance à l'indépendance vis-à-vis de l'Eglise de Constantinople. C'est dans ces conditions que commence à apparaître à Novgorod un style original dans l'art.¹ Ce n'est qu'en tenant compte de ces facteurs historiques que l'on peut expliquer l'évolution de la peinture murale à Novgorod, qui tout en assimilant les divers apports des cultures étrangères, renouvait et affirmait son propre style dans l'art.

Le problème de l'originalité de l'art de la Russie ancienne, c'est-à-dire le problème qui fait l'objet de notre étude, ne peut être résolu qu'en considérant l'évolution de l'art comme directement dépendante de l'histoire du pays, l'histoire de son peuple.

Si l'on ne considère l'art médiéval qu'en tant que reproduction de dogmes religieux de toutes sortes, alors il devient peu probable qu'on y décele les reflets de la vie réelle, qui déterminent l'originalité de la culture d'un pays. Et pourtant il faut essayer de les déterminer et de découvrir, en dessous de l'apparente enveloppe religieuse, les traces de la réalité du temps, les reflets de la vie et des mouvements sociaux de l'époque, ainsi que les intentions de l'artiste, son attitude envers ce qu'il peignait, sa conception de l'art.

Depuis que le problème a été placé sur ce plan, les savants soviétiques ont apporté une contribution qui n'est pas négligeable à sa solution.² Dans le présent rapport nous ne tenterons que de faire une synthèse théorique des travaux de nos historiens d'art dans le domaine de la relation entre l'art byzantin et l'art ancien russe.

*

Selon les dernières données de la science, le rapprochement culturel de la Russie avec l'Orient hellénique avait commencé à se faire bien avant que la Russie ne devienne, à la fin du X^e siècle, chrétienne. Mais ce n'est qu'au moment où l'art chrétien faisait ses premiers pas en Russie, qu'il empruntait beaucoup à l'art de Byzance. De même que la Russie avait besoin du christianisme qui a joué un rôle important dans la formation de l'art féodal, de même

¹ Voir V. Lazarev, *Искусство Новгорода*. Москва-Ленинград, 1947, pp. 22—52.

² Voir *История русского искусства*, sous la rédaction de I. E. Grabar, V. N. Lazarev et V. S. Kemenov, I—II. Москва, 1953—1954; *История культуры древней Руси*, sous la rédaction de B. D. Grekov et M. I. Artamonov, II. Москва-Ленинград, 1951.

elle avait besoin de nouvelles formes de l'art pour élever son propre art à un niveau supérieur.

Byzance introduisit en Russie la pratique de l'architecture monumentale en pierre, elle fit connaître le type, devenu déjà traditionnel, de l'édifice du culte en croix et à coupoles, elle enseigna la haute technique de la construction en pierre. A la peinture russe Byzance retransmit la tradition hellénique de la représentation de l'homme, la technique de la mosaïque et de la fresque. Elle aida nos ancêtres à se rendre compte du puissant moyen d'action sur l'homme, que constitue l'art en tant que moyen d'expression de grandes idées sociales et politiques.

Mais il est caractéristique que dès ses premiers pas l'art ancien russe n'assimile pas seulement les principes et la technique byzantines, mais aussi les adapte au goût et aux nécessités du pays.

Un exemple d'une telle adaptation nous est fourni par les églises érigées à Kiev aux X^e—XI^e siècles. Il n'y a pas dans l'architecture byzantine d'analogie directe à la cathédrale à treize coupoles de Sainte-Sophie de Kiev. L'église de la Dîme (Desjatinnaja) de Kiev bâtie à la fin du X^e siècle et qui ne s'est pas conservée jusqu'à nos jours, possédait, si l'on juge d'après les annales du temps, vingt-cinq coupoles. La multiplicité des coupoles de ces églises est visiblement en relation directe avec les traditions de l'architecture en bois engendrée par notre peuple. Et lorsque les artistes et les architectes byzantins, ou d'autres pays, arrivaient en Russie ils étaient tenus de se conformer aux goûts et à la conception du beau formée déjà dans le pays.

Il nous est difficile à l'heure actuelle d'estimer, dans quelle mesure l'expérience de l'art des Slaves orientaux avait agi dans le sens de la modification des traditions byzantines: il ne s'est pas conservé de monuments d'architecture et de peinture antérieurs à ceux de la période de Kiev. Toutefois, nous pouvons affirmer avec certitude que la Russie n'empruntait que ce qui lui convenait de mieux.

L'architecture monumentale de Sainte-Sophie de Kiev et de Sainte-Sophie de Novgorod, la sévérité et la solennité des mosaïques, qui ornent le premier de ces édifices majestueux (V. « Eucharistie », « Vierge orante », la zone des Saints, etc.), portent l'empreinte des importantes victoires politiques de la Russie ancienne. Le faste et la magnificence qui caractérisent les monuments de ce temps, sont, dirait-on, une manifestation de la puissance et de la richesse du jeune Etat.

Ce que la Russie d'antan trouvait dans l'art de Constantinople et d'autres villes de l'Empire byzantin, non seulement n'était pas en contradiction avec les tendances de l'évolution de la culture russe ancienne, mais bien au contraire, sous beaucoup de rapports, répondait à ces tendances. Ce n'est pas dû au hasard qu'une ligne directe relie l'art architectural et la peinture de la Russie de Kiev à l'art de Moscou des XV^e—XVI^e siècles. Ces traditions faisaient preuve d'autant plus de vitalité que l'art, avec le plus de netteté, exprimait l'idée de la grandeur de l'Etat et du rassemblement des terres

russe. L'art byzantin organiquement assimilé par la culture russe ancienne recevait de nouvelles impulsions, continuait de vivre et de se développer, étant devenu partie intégrante de la nouvelle culture de la nation qui était en train de se former. Ce processus était ordonné suivant sa logique propre qui dépendait entièrement des lois de l'évolution de la société.

Par conséquent, dès la toute première étape de pénétration de l'art byzantin, on ne pourrait parler de l'aveugle soumission de l'art ancien russe à la culture plus parfaite et plus évoluée de Byzance. Les germes de l'influence byzantine ont pénétré dans un sol propice : ils ont enrichi les traditions locales de nouveaux principes d'art.

De même il faut souligner que les X^e—XI^e siècles se trouvent être l'époque de la plus grande influence byzantine sur l'art ancien russe. Byzance aida à l'accomplissement du profond changement qui devait se produire dans la société féodale en gestation rapide, et qui fit découvrir à la peinture et à l'architecture de l'ancienne Russie des perspectives nouvelles, ayant de ce fait déterminé les points de départ dans la voie de leur évolution ultérieure.

Cette voie amena, au XII^e et au début du XIII^e siècle, à d'importantes acquisitions dans l'art. Pendant la dislocation de l'Etat de Kiev et l'accentuation des tendances centrifuges, les écoles d'art locales créèrent un certain nombre de monuments dans lesquels s'est fait jour, avec une force toute particulière, l'originalité nationale de l'art ancien russe.

Vladimir et Suzdal qui, au XII^e et au XIII^e siècle ont donné à la culture ancienne russe d'imposants ouvrages d'architecture et de merveilleuses œuvres de peinture, se présentent comme centres de l'essor d'une sculpture monumentale originale qui n'a pas son pareil dans l'art byzantin.

Dans les bas-reliefs de Vladimir et de Souzdal, apparaît l'un des traits caractéristiques à tout l'art russe du XII^e s. : la tendance à exprimer dans une œuvre d'art non seulement d'importantes idées sociales et politiques, mais aussi à donner une image accessible et proche à la compréhension de l'homme, à sa vision du monde. C'est également une des caractéristiques de l'architecture de ce temps. Exemple frappant, l'église de la Recouvrance de la Vierge sur la rivière Nerl, dont l'architecture, d'une fine inspiration lyrique, nous fait songer au lyrisme des chansons populaires russes — diffère sensiblement des somptueux édifices de la Russie de Kiev. Des tendances, dans une certaine mesure similaires, bien que tout à fait originales, sont apparues au cours du XII^e s. dans les fresques de Novgorod et de Pskov auxquelles nous reviendrons encore. Dans ces fresques d'une plus grande simplicité, d'un plus grand humanisme, s'accroît l'empreinte de l'art populaire.

Ces nouvelles tendances, typiques pour la Russie ancienne, étaient presque inconnues à l'art byzantin. Par ailleurs, le fait est significatif, qu'à cette étape de son évolution, l'art ancien russe faisait de tels emprunts à la culture de Byzance qui ne pourraient être considérés comme étant très caractéristiques pour cet art. Ce ne sont pas les mosaïques de Sainte-Sophie de Constantinople, pénétrées de l'esprit officiel ni celles de Cefalù, s'apparentant à l'école

de Constantinople, mais bien l'icône de la Vierge de Vladimir, avec son tendre lyrisme et l'expression de doux sentiments humains, qui attire l'attention des artistes de la Russie ancienne.

Tout cela témoigne, qu'à cette étape de son évolution, l'art ancien russe a fait de nouveaux pas dans la voie de l'indépendance.

De nombreux exemples de l'art ancien russe du XII^e s. fournissent la preuve de son originalité. Celle-ci se manifeste dans l'ordonnance des formes des monuments de l'architecture et des peintures murales et dans la popularité de tels autres motifs iconographiques qui, pourtant, n'étaient pas très répandus à Byzance.

Nous avons déjà mentionné les bas-reliefs qui ornaient les églises des XII^e et XIII^e siècles de Vladimir et Suzdal. Les traditions de l'art populaire marquent sensiblement ces sculptures. Les artistes travaillant la pierre ont reproduit dans leurs œuvres les représentations de l'homme du peuple sur la nature et la vie. Les réminiscences du folklore païen, ayant des siècles d'existence, sont ici de façon originale entremêlées aux motifs de l'iconographie chrétienne. Naïveté touchante, simplicité, absence de tout dogmatisme, font distinguer ces bas-reliefs non seulement des œuvres byzantines de leur temps, mais aussi des fresques et des icônes russes d'avant l'invasion mongole. Dans ces sculptures on voit renaître les anciennes traditions de la taille sur bois, art très développé chez nos ancêtres slaves.

Les bas-reliefs de la cathédrale de Saint-Dmitrij de Vladimir sont des plus caractéristiques en ce sens. Possédant un rythme accentué, d'un seul tenant avec le mur, ils ne servent pas seulement à décorer l'édifice, mais expriment des idées.³ Ici nous trouvons le roi David, ce chantre de la perfection du monde et de la beauté de la nature, dans l'entourage d'animaux et de végétaux de toute espèce. Ces bas-reliefs sont pénétrés d'un esprit de glorification de la vie, d'une vision du monde optimiste et pleine de joie.

Le style de la sculpture décorative de la cathédrale de Saint-Dmitrij est d'une grande originalité. Aussi ne trouve-t-on pas ici la lourdeur romane; les dessins, d'un graphisme accentué, sont, dirait-on, aplatis sur le mur; les sujets sont distribués par rangs, ce qui nous rappelle les sculptures sur bois et les broderies d'art, si populaires de tout temps dans notre pays.

Il faut souligner qu'avec le renouveau de vie des traditions populaires aux XII^e—XIII^e siècles qui se traduit par divers traits qu'accuse l'art de ce temps, apparaît, dans certaines principautés un attachement plus grand à tels ou tels motifs iconographiques, à telles ou telles images.

Dans la peinture de Vladimir et Suzdal, devient très répandue la « Déisis » qui est la représentation de la Vierge et de Saint Jean Baptiste des

³ Voir I. Tolstoj et N. Kondakov, *Русские древности в памятниках искусства*, VI. СПб., 1889, pp. 26—58; D. Analov, *Geschichte der russischen Monumentalkunst der vormoskowitzischen Zeit*, Berlin-Leipzig, 1932, pp. 78—82; *История русского искусства*, sous la rédaction de I. E. Grabar, V. N. Lazarev et V. S. Kemeņov, I. Москва, 1953, pp. 410—418.

deux côtés du Christ, et priant pour la rémission des péchés du genre humain. Ce type iconographique vient de Byzance. Mais dans la principauté de Vladimir et Souzdal elle reçoit une expression affective d'une autre nuance : c'est l'image indirecte des espoirs du peuple, la Sainte Vierge se faisant porte-parole de sa défense⁴ devant tous les grands.

A Novgorod, à la même époque, devient particulièrement répandu le motif du « Signe » (Znamenie) et l'image de Saint Nicolas qui — de sévère et inaccessible saint qu'il était autrefois, devient dans la peinture murale et la peinture de chevalet russe l'image du protecteur plein de compassion du paysan.

Plus tard, au cours des XIV^e—XVI^e siècles, la peinture russe créa ses propres types iconographiques tout à fait indépendants. Le fait qu'ils étaient répandus témoigne de ce que l'art ancien russe se faisait l'interprète des aspirations et des idées du peuple. Ce n'est qu'en Russie, en particulier à Novgorod, qu'ont été très répandues les images des Saints Flore et Laure, protecteurs de chevaux, ou l'image de Paraskéva-Piatnica, protectrice des marchés et des foires qui jouaient un rôle si important dans la vie de Novgorod.⁵ Ce n'est qu'en Russie que sont connus des motifs iconographiques tels que « La Recouvrance de la Vierge », « C'est par toi que se réjouit tout être », etc.

Dans de telles images, semble-t-il, nos ancêtres lisaient des pensées qui leur étaient proches. Les images des icônes se confondaient dans leur esprit avec les événements de la vie quotidienne.

Appelant l'attention sur ces particularités iconographiques de la peinture ancienne russe, nous devons encore une fois souligner que la principale originalité de cet art ne se borne pas à de tels ou tels écarts de l'iconographie byzantine, bien qu'en eux-mêmes ils soient très significatifs. Il faut tenir compte que les types iconographiques les plus conventionnels étaient d'un conservatisme à toute épreuve, n'admettant aucune modification profonde : à leur représentation obligatoire devait se soumettre tout artiste. La stabilité de ces types était la conséquence de la suprématie de la religion sur toutes les autres formes de l'expression de la conscience sociale. Mais quant à nous, nous attribuons une importance capitale au fait que les œuvres d'art, tout en étant composées suivant un schéma iconographique similaire ou pareil, peuvent différer par leur contenu d'idées, ce qui précisément les rend originales.

Les peintures murales de Novgorod du XII^e siècle sont sous ce rapport du plus grand intérêt. Dans les fresques de Nérédica sont fixées des figures sévères et mâles de saints, avec des visages caractéristiques de paysans poursuivis de pensées noires, les traits tendus par un effort intérieur. On ne trouve ici ni le raffinement, ni l'abstrait byzantin. Le sentiment de la crainte du jugement céleste est exprimé avec plus de simplicité et de naturel. Que l'on

⁴ Voir V. Lazarev, *Два памятника русской станковой живописи*. Краткие сообщения Института истории материальной культуры XIII (1946) 67—76.

⁵ Voir V. Lazarev, *Искусство Новгорода*, pp 108—109.

trouve dans ces images un certain manque de finesse, un certain caractère de simplification, qu'en regard des mosaïques de Sainte-Sophie de Kiev ou des monuments du temps de l'école de Constantinople ces fresques paraissent, disons le mot, primitives, toutefois on y trouve tant d'expression, tant de sincérité qu'ils soutiennent la comparaison avec l'art le plus raffiné, le plus parfait.

De nombreuses fresques de Novgorod du XII^e siècle, par leur expression et leur sévérité émouvante, nous conduisent, dirait-on, au seuil du XIV^e siècle, ce qui confirmerait encore une fois de plus l'évolution ininterrompue et indépendante de l'art ancien russe.

Tout l'art européen du XIV^e siècle porte les signes avant-coureurs de la Renaissance. Ces signes sont le plus visibles en Italie. Mais ce ne sont pas les artistes italiens seuls qui expriment la tendance vers un art plus réaliste, plus humain, qui deviennent les chantres de la beauté de l'homme, porteurs d'idéales humanistes. Les signes de la protorenaissance se trouvent également dans l'art gothique, bien que les voies de la pénétration des principes de la Renaissance aient été de beaucoup plus compliquées dans le Nord qu'en Italie.

L'art byzantin à son tour ne reste pas insensible au nouveau courant ; il répond aux exigences nouvelles par la création de monuments merveilleux, de ce qu'on appelle « la Renaissance des Paléologues », et en premier lieu à citer — les fameuses mosaïques de Kahrié-Djami.

Tous ces nouveaux phénomènes n'étaient pas dus au hasard. De même ne peut-on les expliquer par la seule influence de culture à culture. La tendance à la constitution d'Etats nationaux et à la formation de la nouvelle culture des villes, non rattachées directement à la religion et à l'exercice du culte, créaient le besoin d'un art plus réaliste. Telles sont les raisons profondes qui firent naître tous ces phénomènes et qui à leur tour dépendaient du stade du développement des forces productrices.

L'art byzantin n'a pas rejoint la Renaissance. Le besoin de la sauvegarde des signes extérieurs de la grandeur passée était trop grand dans cet Empire affaibli intérieurement : avec trop de force la noblesse byzantine s'attachait à garder les anciennes normes pour permettre à l'art de sortir des traditions une fois établies. Les forces du progrès, qui ont mené de nombreux peuples d'Europe vers la constitution d'Etats nationaux, étaient trop faibles en Byzance du XIV^e siècle.

Il n'est pas dû au hasard que l'un des plus brillants et des plus originaux artistes de « la Renaissance des Paléologues », Théophane le Grec, trouva le sol le plus fertile pour son art en Russie, qui lui permit de grandes libertés à l'égard des canons de l'art byzantin. La tendance, à la création d'images imprégnées de l'expression personnelle de l'artiste, de sa vision du monde, qui se développe dans l'art de la fin du moyen âge en Europe occidentale, n'a été à Byzance qu'épisodique. Si la gothique a créé des sculptures pleines d'une expression individuelle telles que les cathédrales de Reims et de Bamberg,

Byzance, quant à elle, a posé même sur les monuments de « la Renaissance des Paléologues » l'empreinte de la réglementation.

Byzance ne pouvait rejoindre la Renaissance, bien qu'elle ait sensiblement influencé l'art des pays dans lesquels au XIII^e siècle déjà se sont manifestés des signes avant-coureurs de la Renaissance et, en particulier l'art d'Italie.

Nous avons donné ici une brève esquisse des voies de l'évolution de l'art européen de la fin du moyen âge. Mais quelle était la voie de la Russie ancienne? Les signes dont nous avons parlé plus haut sont facilement reconnaissables dans la peinture et dans l'architecture russes des XIV^e—XVI^e siècles. Mais le chemin parcouru par l'art russe, dont l'essor avait été retardé par l'invasion tartaro-mongole, a été compliqué et tortueux. Dans son développement économique la Russie était en retard sur l'Occident où commençaient déjà à se créer des rapports de société bourgeoise et où apparaissaient des forces sociales qui aidaient à la naissance d'une culture indépendante de la religion et de l'exercice du culte. Quant à la Russie ce n'est qu'à la limite des XVII^e et XVIII^e siècles que se produisit dans le pays le changement profond qui mûrissait depuis plusieurs dizaines d'années. Jusqu'au début du XVIII^e siècle l'art russe ne sut arriver à ces formes de réalisme qui aux XV^e et XVI^e siècles, étaient déjà victorieuses dans l'Occident — et pourtant, l'art russe aussi bien que l'art des autres pays a produit des phénomènes qui font pendant aux recherches des artistes occidentaux.

De merveilleux cycles de fresques sont créés au XIV^e siècle à Novgorod et à Pskov. Les traits que nous avons déjà notés dans le cycle de Nérédica, et qui sont caractéristiques pour de nombreuses œuvres de Novgorod du XII^e siècle, reçoivent ici leur incarnation la plus complète. Nous les trouvons dans les images austères, mais humaines, des fresques du monastère de Snetogor et dans les représentations expressives pleines d'élan de l'église de Volotovo, ainsi que dans les stilytes passionnés de Théophane le Grec dans l'église du Saint-Sauveur de la Transfiguration et dans les peintures murales de l'église de Saint-Théodore Stratilate.

Dans les fresques de Volotovo on sent d'une façon particulièrement nette la tendance de passer outre aux vieux canons, de montrer l'incomparable originalité de la vie intérieure de l'homme, de rendre le mouvement rapide de la vie. Par leur hardiesse dans l'expression nouvelle, les images de Volotovo peuvent être mises côte à côte avec les meilleures œuvres occidentales de la fin du moyen âge. Une extraordinaire force d'expression est ici le propre des contours des figures, des lignes du paysage, des représentations d'animaux. Les figures des saints expriment la passion. Il n'existe pas, ici, même un semblant de la contemplativité ou de préciosité aristocratique. Dans les fresques de Volotovo, aussi bien que dans tant d'autres cycles de Novgorod, on aperçoit nettement les signes de la vision du monde du peuple, de son goût pour le fantastique.

Ces traits distinguent les peintures murales de Novgorod des monuments de Constantinople. Ces fresques doivent leur apparition à la situation histo-

rique concrète qui s'est créée à Novgorod au XIV^e siècle, où maintes fois se produisirent des soulèvements du peuple, où les artisans prirent une place importante dans la vie sociale et où, enfin, diverses hérésies qui, sous l'enveloppe religieuse portaient en elles les germes d'une protestation sociale, se répandirent largement. L'art de Novgorod du XIV^e siècle avait été, pour ainsi dire plein d'un ardent désir de rompre les barrières des vieux canons, pleins de l'attente de proches changements. C'est par cette sensation qu'il donne du changement profond en gestation, c'est par cet élan vers l'avenir, que se distingue cet art de l'art de l'école de Constantinople, avec ses monuments d'une beauté rare, d'une finesse et d'une grande recherche, mais dénués de passion, même quand ils atteignent la perfection des admirables mosaïques de Kahrié-Djami.

Toutefois, bien que l'art de Novgorod se soit rapproché au plus près de la nouvelle vision du monde, il ne trouva pas de voie directe vers le réalisme de la Renaissance. Aux passionnantes images des artistes de Novgorod du XIV^e s. succédèrent au XV^e s. d'autres tendances, celles de l'art moscovite, avec son aspiration à la représentation harmonieuse de la vie, avec sa tendance à généraliser et à typiser. L'idée du rassemblement des terres russes, qui depuis fort longtemps passionnait le peuple, est devenu pleinement réalisable à l'époque de Rublev. Elle appela à la vie un nouvel idéal esthétique — un idéal de la personne parfaite et harmonieuse.

Mais l'art de Rublev s'est nourri des acquisitions de Novgorod, de Moscou et d'autres écoles aujourd'hui moins connues du XIV^e siècle.

Souvent on rattache l'œuvre de Rublev à l'école de Constantinople. Il y a dans ceci une part de vérité, car Rublev, qui apprenait chez Théophane le Grec, avec lequel il avait collaboré, et chez d'autres peintres venus de l'étranger, empruntait chez les artistes byzantins tout ce qui pouvait l'aider dans son propre développement. Mais les véritables sources de l'art de Rublev doivent être recherchées en sol russe, — dans les tendances sociales qui marquèrent en Russie la fin du XIV^e et le début du XV^e siècle.

A cette époque (surtout après la victoire sur les Tartares, remportée par Dmitrij Donskoj au Champ de Kulikovo en l'an 1380), Moscou devint ce centre, autour duquel se rassemblaient les principautés voisines et se créaient les conditions favorables qui, par la suite, amenèrent à la constitution d'un Etat national Russe. Ainsi, la Russie, en lutte pour sa libération du joug tartare, fit un grand pas dans la voie de l'union nationale. Cette période de la vie du peuple russe fut caractérisée par un élan patriotique, qui fit naître l'idée de la perfection morale de l'homme, l'idée de sa haute destination dans la lutte pour les droits de la Russie.

Si l'on tient compte de ces conditions historiques, alors, par là même, les nouveaux traits de la culture russe, l'art y compris, deviennent compréhensibles.

Dans la peinture murale de la cathédrale de la Dormition de Vladimir — l'une des œuvres dont l'appartenance à Rublev est certaine — la belle har-

monie des images exprimant un idéal profondément humain, a remplacé l'expression passionnée, tendue, qui caractérise les fresques de Novgorod. Les saints de Rublev n'ont rien de redoutable, rien qui sème la peur. L'auréole de sainteté qui les entoure — est l'auréole de la perfection humaine, l'auréole de la pureté morale.⁶

C'est pour la première fois que dans l'art médiéval russe apparaît avec autant de netteté l'expression d'idéals humanistes. L'art de Byzance ne nous présente pas de phénomènes pareils.

Il est intéressant de noter, qu'à l'époque de Rublev, ainsi qu'à celle qui suit sa mort, l'icône, et non la fresque, devient la forme essentielle de l'art de la peinture. Dès ce temps-là, se répand en Russie la forme de l'iconostase qui, à l'intérieur de l'église, commence à jouer un rôle plus grand que la fresque.

Les icônes de Rublev — et avant toute autre, sa fameuse « Trinité » — c'est le sommet de l'art ancien russe de la peinture qui a définitivement trouvé son expression originale.

Les figures des anges de « Trinité » expriment l'idée d'élévation morale. La clarté cristalline, les formes pures de l'image répondent bien à cette idée. Les contours de l'image ont, dirait-on, des accents mélodieux, les répétitions rythmiques soulignent l'harmonieuse combinaison des formes, la composition est d'un fini parfait et les couleurs d'une heureuse distribution.

C'est, précisément, la forme d'icône qui pouvait le mieux incarner les nouveaux idéals de l'art. Il est caractéristique qu'une telle perfection dans la peinture d'icônes ne fut pas atteinte à Byzance. Là-bas, l'icône n'avait jamais joué le rôle qui lui était échu en Russie.

Nous ne pouvons, de façon tant soit peu détaillée, préciser la voie suivie après par l'art russe (du point de vue de la relation entre cet art et l'art byzantin — relation qui fait l'objet de notre rapport) car il serait hasardeux de parler d'échanges spirituels entre la Russie et Byzance dans la deuxième moitié du XV^e siècle — l'Empire byzantin ayant, vers ce temps cessé d'exister. Quant aux traditions byzantines en Russie — elles subirent une telle transformation, une telle reconsidération de valeurs, qu'elles perdirent de leur importance.

Il nous reste à ajouter peu de mots pour rendre parfaitement claire la mesure dans laquelle l'art russe du temps était soumis à sa propre logique de l'évolution.

Les images d'une harmonie lumineuse de Rublev ne sont pas que simple épisode de l'histoire de l'art ancien russe. Il s'est trouvé des continuateurs de l'œuvre de Roublev, en la personne de Dionisi et des artistes de son entourage.

Au cours des XV^e et XVI^e siècles, naissent de nouvelles formes archi-

⁶ Voir M. V. Alpatov, *Древнерусское изобразительное искусство*, dans le livre *Очерки по истории русского искусства*. Москва, 1954, p. 18.

tecturales, qui tirent leurs origines de l'architecture en bois — très répandue dans la Russie de jadis. De merveilleux monuments tels que l'église de l'Ascension, à Kolomenskoje, la cathédrale de Vassile le Bienheureux sur la place Rouge à Moscou, liées directement à ces traditions, ne rappellent en rien des modèles byzantins.

Au XVII^e siècle l'art russe s'écarte sensiblement des traditions de Rublev. A la place de certaines qualités perdues apparaissent dans l'art de nouvelles qualités, qui toutefois ne sont pas en mesure de restituer aux monuments de l'époque la perfection des œuvres d'autrefois, mais qui, par ailleurs, nous rapprochent du profond changement à la limite des XVII^e et XVIII^e siècles.

Dans les icônes du XVII^e siècle, dans de nombreuses fresques de Jaroslavl, de Rostov, de Moscou et d'autres villes apparaissent des traits narratifs, surgissent de multiples détails saisis sur le vif par les artistes. C'est cette patiente et, d'abord, lente accumulation de traits réalistes qui a permis, par la suite, le passage brusque des tendances de l'art ancien russe aux formes de l'art non liées à la religion et au culte.

Mais il ne faut pas croire, que ce ne fut que le XVII^e siècle qui prépara ce changement profond. Toutes les voies de l'art ancien russe, dès le XV^e siècle, menèrent à ce revirement. Il ne se serait pas produit sans Roublev, sans Dionisi, sans que la cathédrale de la Dormition au Kremlin et l'église de l'Ascension à Kolomenskoje soient érigées.

Comme on peut le voir dans cet exposé, notre science est loin de nier les influences que peuvent avoir exercé certaines cultures les unes sur les autres. Mais, comme règle générale, ces influences ne sont profitables que lorsqu'elles n'interrompent pas la tradition existante et lorsque, bien au contraire, elles l'enrichissent.

Le style et la méthode de création empruntés au dehors profitent à la culture d'un peuple dans la mesure où ils sont en accord avec les tendances de l'évolution de ce peuple et se trouvent assimilés de façon organique.

La Russie ancienne avait organiquement assimilé l'héritage de Byzance, tout en ne tombant point dans sa servitude. Activement et de façon créatrice, elle profita des enseignements de la culture byzantine, innovant continuellement les formes données et en créant de nouvelles formes et de nouvelles expressions.

L'originalité des images, du style et de certains types iconographiques, toute l'évolution de l'art ancien russe, témoignent de sa vitalité.

EIN VERNACHLÄSSIGTER ZWEIG DER ARMENISCHEN KUNST: DIE MOSAIK

Die Kunstgeschichte anerkannte früher in der armenischen Kunst bloß zwei bedeutende Zweige: die Architektur und die Miniature. Diese beiden Kunstgattungen übten auf die Kunst anderer Völker starken Einfluß aus und nehmen deshalb in der allgemeinen Kunstgeschichte einen bedeutenden Platz ein. Die armenische Kunst bekundete sich jedoch auch auf andere Art, die in der zünftigen Kunstwissenschaft allzuwenig bekannt war, oder von ihr falsch gedeutet wurde, was darauf zurückzuführen ist, daß erst in der sowjetischen Periode bei einer Reihe armenischer Kirchen systematische Forschungen und Ausgrabungen durchgeführt wurden und auf diese Weise genauere Daten zur Verfügung stehen. Wir beziehen uns auf armenische Mosaik, sowie auf armenische Fresken. Ein gewiß gründlicher Kenner der armenischen Kunst, wie J. Strzygowski, der aber in Beziehung auf Mosaik und Fresken in Armenien über sehr spärliche Informationen verfügte, sagte, daß sie das Ergebnis verschiedenartiger Einflüsse seien, keinesfalls aber Kunstgattungen armenischen Ursprungs darstellen. Dies wollen wir hier widerlegen.

Es gibt noch einen Zweig, in dem die armenische Kunst hervorragende Schöpfungen aufweist: die Reliefskulptur. Diese Kunstart ist eingehend im Werk von J. Baltrušaitis, *Études sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*, 1929, Kap. III (*La sculpture figurée*), sowie im Werk von B. Arakelian, *Haikakan patkerandakner IV—VII darerun*. Erevan, 1949 (*Die armenische Reliefskulptur im IV.—VII. Jhd.*) behandelt.

Mit der Freske habe ich mich in einer, in der Zeitschrift *Studia et acta orientalia* I (1957) 49—63, erschienenen Studie befaßt (*La fresque en Arménie à l'époque ancienne et au moyen-âge*); hier beabsichtige ich mich mit dem anderen vernachlässigten armenischen Kunstzweig, der Mosaik, zu befassen.

Die Mosaik stammt, wie man annimmt, aus Ägypten und Assyrien, wo sie ursprünglich den Zweck hatte, die Eintönigkeit der großflächigen Palastwände zu beleben. Im alten Griechenland weist die Mosaik keine besondere Entwicklung auf. Eine bedeutende Entwicklung weist dieser Kunstzweig jedoch bei den Römern auf, wo Mosaik zur Verzierung des Bodenbelags, oder wie in Pompei, der Wände, Verwendung findet. In römischer Mosaik scheint sich in der Zeit zwischen den J. 350—600 ein starker Einfluß Asiens geltend zu machen: so werden z. B. die Mosaiken von S. Vitale in Ravenna und von S. Cosma e Damiano in Rom als Beispiele des Einflusses Asiens angesehen.¹

¹ J. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst*. Augsburg, 1930, S. 717.

Den Höhepunkt erreicht die Kunst der Mosaik in der byzantinischen Epoche, vom Beginn des IV. Jahrhunderts. Die alte, naive und symbolische Wandmalerei der Katakomben hat sich nun zur repräsentativen und hieratischen byzantinischen Mosaik entwickelt. Hier sei auf die berühmte Mosaik im Narthex der Sophienkirche in Konstantinopel verwiesen, die Kaiser Justinian vor Christus kniend darstellt. Zu großer Blüte gelangt die Mosaik in der byzantinischen Epoche vom V.—VII. Jhd.; sie wird nun zum bedeutendsten Zweig der Bildkunst, ebenso wie die Miniaturen im XII.—XIII. Jhd.

Wir haben ganz kurz gefaßt die Entwicklung der Mosaikkunst in verschiedenen Ländern entworfen und auch den orientalischen Einfluß, der bei römischer Mosaik ersichtlich ist, hervorgehoben. Was die byzantinische Mosaikkunst anbetrifft, hat diese zweifelsohne auf die armenische Kunst eingewirkt, ohne diese jedoch in eine byzantinische Kunst umzuwandeln. Es erübrigt sich noch die Mosaik im omejjadischen Palästina unter den omejjadischen Kalifen des VII. und VIII. Jhd. zu erwähnen, welche die armenische Mosaik der Kirchen Jerusalems beeinflußt hat, da wir dafür auffallende Analogien in der Mosaik von Qoubbat as-Sakhra in Jerusalem finden.

Nach dieser Einleitung, die uns notwendig schien, wollen wir uns nun mit der Geschichte der Mosaik in Armenien befassen.

Die Mosaik hellenistischen Einflusses

Was nun die armenische Mosaik anbelangt, müssen wir feststellen, daß die von den alten armenischen Geschichtsschreibern in verschiedenen armenischen Kirchen erwähnte Mosaik nicht mehr existiert, weil diese Kirchen in Ruinen zerfallen sind. Die älteste bis heute in Armenien entdeckte Mosaik steht unter hellenistischem Einfluß, der sich hauptsächlich zur Zeit des Königs Tigran des Großen in Armenien stark fühlbar machte. Seine Gattin Cleopatra, Tochter des Mithridates von Pontus, berief griechische Künstler, Gelehrte und Schriftsteller nach Tigranokerta. Bekanntlich hat ihr Sohn Artavasd, sogar Dramen in griechischer Sprache geschrieben. Tatsächlich aber beginnt sich der hellenistische Einfluß in den Ländern Vorderasiens bereits im III. Jhd. vor unserer Zeitrechnung fühlbar zu machen. Die Hauptstadt des Königs Tigran, Tigranokerta, kann als hellenistisches Kulturzentrum angesehen werden, wie H. Focillon im Vorwort zum erwähnten Werk von J. Baltrušaitis sagt.² Der hellenistische Einfluß war so bedeutend, daß die in der armenischen Kunstgeschichte bekannte Kirche von Zwartnotz, die ziemlich spät, in den Jahren 641—661 erbaut worden ist, noch jonische Kapitelle aufweist.

Wie schon erwähnt, wurden in Armenien erst in der Sowjetperiode systematische Forschungen angestellt. Es gibt noch sehr viele Kirchenruinen, die noch nicht erforscht wurden, so daß wir in naher Zukunft die Entdeckung

² *Études sur l'art médiéval en Géorgie et en Arménie*. Paris, 1929, S. X.

weiterer Mosaik erwarten können. Erst dann werden wir sichere, vielleicht sogar definitive Schlüsse zu ziehen imstande sein, während wir uns vorläufig mit provisorischen Ergebnissen begnügen müssen. In Zukunft wird jede neue Spur und jede enthüllte Mosaik mit großer Aufmerksamkeit geprüft werden müssen. Sobald die in einer Reihe alter armenischer Kulturstädte, wie Armarir, Artaschat, Wagharschat, Erwandaschat und anderswo geplanten Ausgrabungen beginnen, können wir auf neue Entdeckungen gefaßt sein.

Infolge der in Garni vorgenommenen Ausgrabungen, besitzen wir reichliches Quellenmaterial über den Einfluß der hellenistischen Kultur in Armenien im III. Jhd. und über die Mosaik in Garni, die vorläufig das einzige Beispiel für den offensichtlichen hellenistischen Einfluß in der armenischen Mosaikkunst bildet. Dieser Einfluß machte sich auch auf die Mosaikkunst im benachbarten Georgien fühlbar, in das bekanntlich gleichfalls hellenistische Kultur eingedrungen ist. Die Studie von B. Arakelian, *О новооткрытой мозаике в Гарни*, veröffentlicht im Teghekagir Haikakan SSR Gituthiunneri Akademiai, 1954, No. 7, S. 111—118 (Bull. der Akad. d. Wissenschaften d. Armenischen S. S. R.), gibt uns ein gutes Bild über die Mosaikkunst dieser Epoche.³

Die Ausgrabungen beim antiken Tempel von Garni wurden unter der Patronanz der Akademie der Wissenschaften von Erevan und unter der Leitung von B. Arakelian im Herbst 1953 begonnen. Es wurde festgestellt, daß sich noch aus der heidnischen Zeit neben dem Tempel drei Gebäude befanden, darunter ein Saal von großen Ausmaßen. Ungefähr 50 m nordwestlich vom Tempel stieß man auf die Reste des dritten Gebäudes mit einer teilweise erhaltenen Seitenwand. B. M. Bartikian, einer der Mitarbeiter von B. Arakelian, entdeckte in einer Ecke des Saales die älteste Mosaik aus der heidnischen Zeit Armeniens. Diese Mosaik bedeckte den Fußboden in einem Ausmaß von 2,90 × 2,90 m. Solche Pavimentsmosaik wurde nur in heidnischen Tempeln gefunden. Wir veröffentlichen hier zwei Teilabbildungen dieser Mosaik. (Eine gute, farbige Reproduktion befindet sich in der Akademie der Wissenschaften von Erevan.) Die Mosaik ist in 15 Farben zusammengesetzt und auf ein Quadratmeter entfallen zirka 40.000 farbige Steinchen.⁴

Eine eingehende Beschreibung der Mosaik finden wir in der erwähnten Studie B. Arakelians.⁵ Sie stellt ein Bildgefüge dar, das auf grünem Grund griechische Gottheiten, Nereiden, Fische, Ichtiocentauren und verschiedene Ornamente umfaßt. Die Inschriften in griechischer Sprache zeigen die Namen der Gottheiten und der Nereiden an. Im Zentrum der Mosaik befinden sich, von einem vielfarbigen Ornament eingerahmt, die Brustbilder des Gottes Okeanos und der Göttin Thalassa, die durch ihre griechischen Namen identi-

³ S. auch seine Studie *Garnii pēghumner* (*Die Ausgrabungen von Garni*) veröffentlicht in der Zeitschr. Sovetakan Grakanuthiun ew arwest, No. 2 (Erevan, 1955), in welcher er sich, S. 141—143, mit der Mosaik von Garni befaßt.

⁴ Ibid., S. 142.

⁵ B. Arakelian, *О новооткрытой мозаике в Гарни*, S. 112—115.

fiziert sind. Ferner sehen wir in der Mosaik eine Männergestalt, welche die dazugehörige Inschrift als Bythos (Meerestiefe) bezeichnet, und eine Frauengestalt, die Nereide Galene. Die Nereide ist auf einem Ichtiocentauren reitend dargestellt. Eine andere Gestalt mit der Inschrift Glaukos stellt den Gott der Seeleute dar. Eine Frauengestalt, die offenbar einen Spiegel in der Hand hält, wird als Thetis, die Tochter des Nereus, bezeichnet. Nach den Resten unleserlich gewordener Buchstaben zu urteilen, scheint es, daß wir in einer der anderen Gestalten den Gott Eros, in einer anderen den Gott der Ehe, Hymenaios, erkennen müssen. Die Mosaik stellt auch andere Gestalten, Nereiden, Fischer mit Angeln und Netzen fischend, u. a. dar, die alle durch Inschriften bezeichnet sind. Die Mosaik ist stark beschädigt und weist zahlreiche leere Stellen auf. Im Zentralornament lesen wir die Inschrift: Μηδὲν λαβόντες ἡγοασάμεθα (wir haben unentgeltlich gearbeitet). Die Unentgeltlichkeit der Arbeit läßt darauf schließen, daß die Mosaik für einen Raum bestimmt war, der Kultuszwecken diente.

B. Arakelian stellt sich die Frage, ob es in Armenien bodenständige Künstler geben konnte, die in der Lage waren, diese Mosaik auszuführen, oder ob man sich an Künstler aus Griechenland wenden mußte. Er beantwortet diese Frage bejahend⁶ und ich stimme ihm darin bei. Da sich in jener Epoche, dem III. Jhd., in Armenien große Städte mit hohem kulturellen Niveau entwickelten, haben sich dort zweifellos auch Vertreter dieser Kunstgattung gefunden. Wir wissen, daß Tigran II. für die Erbauung der prächtigsten Stadt Armeniens, Tigranokerta, viele Meister und Künstler brauchte. Diese fand er wahrscheinlich unter den aus 12 griechischen Städten Kleinasiens zwangsweise nach Tigranokerta verpflanzten Einwohnern. Es ist aber ebenso sicher, daß es in einer Epoche des ökonomischen Aufschwungs, in der Städte gebaut wurden, auch viele bodenständige, armenische Künstler geben mußte. In seiner eingehenden Arbeit über das armenische Theater, beweist Georg Goian⁷ das hohe Niveau, das die Kunst in den verschiedenen Zweigen im alten und mittelalterlichen Armenien aufwies. Dieses Niveau wird durch den allgemeinen Entwicklungsstand eines Volkes in politischer, wirtschaftlicher und kultureller Hinsicht bedingt. Wie G. Goian zeigt, bestanden zu jener Zeit in Armenien diese Bedingungen für die Entwicklung der Kultur und Kunst.

Die Pavimentsmosaik armenischer Herkunft

Bedauerlicherweise verfügen wir nicht über Mosaik aus dem folgenden Jahrhundert. Die älteste als Fußbodenbelag dienende Mosaik wurde in Dvin entdeckt; sie stammt aus dem V. Jhd. und hat geometrische Zeichnungen.

Obwohl schon im J. 1899 Ausgrabungen in Dvin begonnen wurden,⁸

⁶ S. sein Studium *О новооткрытой мозаике в Гарни*, S. 117.

⁷ G. Goian, *2000 лет армянского театра, I—II*, Москва, 1952.

⁸ *Отчет императ. археол. Комиссии за 1899 год*. СПб., 1902.

und im J. 1907 Vardapet Hagik Dadian über das Auffinden dieser Mosaik in der Zeitschrift *Ararat* Mitteilungen machte,⁹ wurde 30 Jahre keine wissenschaftliche Prüfung der armenischen Pavimentsmosaik der Kathedrale St. Georg in Dvin vorgenommen, obwohl ebendort von Hagik Dadian in der Abside der Kathedrale auch eine Mosaik, die die Mutter Gottes darstellt, entdeckt wurde. Die Mutter-Gottes-Mosaik stammt zweifellos aus dem VII. Jhd., da die Abside zu Beginn des VII. Jhd. erbaut wurde.

Die St. Georgskathedrale in Dvin war ursprünglich zweifelsohne ein heidnischer Tempel, der im V. Jhd. in eine Kirche umgewandelt und wahrscheinlich zwischen 460—480 von Vahan Mamikonian umgebaut wurde. Man muß annehmen, daß im Zuge der Wiederherstellungsarbeiten auch die erwähnte Pavimentsmosaik hergestellt wurde. Gelegentlich späterer Errichtungs- und Ausbesserungsarbeiten, die wahrscheinlich im VII. Jhd. vorgenommen wurden, wurde diese Mosaik mit geometrischen Motiven, oder wie J. Strzygowski annimmt — mit Teppichmotiven,¹⁰ mit einer dicken Schicht von Kalk und Zement überdeckt, wodurch der Fußboden der Basilika um 20 cm gehoben wurde. Da die Mosaik von dieser Schicht schwer zu lösen ist, ist eine Freilegung mit großen Schwierigkeiten verbunden. Die erst im J. 1951 freigelegte Mosaik befindet sich vor dem westlichen und südlichen Eingang in die Kathedrale. Die Steinchen der Mosaik sind verschiedenfarbig, mit einem Volumen von je 1 cm³.¹¹

Es wurde bereits weiter oben erwähnt, daß sich vom IV. Jhd. unserer Zeitrechnung, als die Feudalordnung in Armenien sich festigte, machtvoll eine unabhängige armenische Kunst zu entwickeln begann, die sich besonders in der Architektur äußerte und im V. Jhd. unzweifelhaft auch in der Mosaik zur Geltung kam. Deshalb ist B. Arakelian beizupflichten, wenn er die Frage, ob es in dieser Epoche bodenständige armenische Künstler und demzufolge eine armenische Mosaik gegeben hat, bejahend beantwortete. Die künftigen Ausgrabungen werden weitere alte Mosaik zu Tage fördern, sei es solche hellenistischer Art, wie die aus Garni, sei es solche mit geometrischen Motiven (oder Teppichmotiven), wie aus Dvin. Für den Augenblick stellen wir fest, daß das Mosaikfragment aus Dvin die älteste armenische Mosaik aus der christlichen Periode ist, die bisher gefunden wurde.¹² Dies bestätigt uns auch das Material der Mosaik, die natürlich gefärbten Steinchen und das Fehlen von farbigen oder bemalten Glasstücken, die bei der späteren Mosaik zu finden sind.

⁹ *Ararat*, 1907, S. 659; s. auch den Aufsatz von A. Grigorian, *Niuther haikakan mozaik nkardzuthean* (*Materialien für die armenische Mosaik*). *Berichte d. Akad. d. Wiss. d. Armen. SSR*, № 7 (1955) 76.

¹⁰ J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier u. Europa*, I. 1918, S. 165.

¹¹ S. darüber auch K. Ghafadarian, *Dvin kaghak ew nra peghumner* (*Die Stadt Dvin und seine Ausgrabungen*), I. Erevan, 1952, S. 97 und 100. Er gibt hier auch eine Abbildung des Mosaikfragmentes (Abb. 105), das er mit dem V. Jhd. datiert (S. 97).

¹² A. Grigorian, *Materialien für die armenische Mosaik*, S. 78.

Außer der Dviner Mosaik, die, wie wir bereits bemerkten, bloß fragmentarisch erhalten ist, müssen auch die in Zwartnotz aufgefundenen Reste einer Bodenmosaik erwähnt werden. Die Kirche von Zwartnotz wurde in den Jahren 641—661 vom Katholikos dem Armenier, Nerses III. erbaut. Die ersten, in Zwartnotz vom Vardapet Hagik Dadian begonnenen Ausgrabungen, erfolgten unorganisiert. Darauf ist zurückzuführen, daß der Mosaikboden vor dem Altar im Laufe der Ausgrabungen vollständig zerstört wurde. Immerhin konnte auch für Zwartnotz das Bestehen einer aus farbigen, würfelförmigen Steinchen bestehenden Fußbodenmosaik festgestellt werden.

Wenngleich zugegeben werden muß, daß die armenische Mosaik von Garni hellenistischem Einfluß zu verdanken ist, so stellt die aus der Mitte des V. Jhd. stammende Bodenmosaik aus Dvin, sowie die aus der Mitte des VII. Jhd. stammende Mosaik aus Zwartnotz, beide allem Ansehen nach mit geometrischen Motiven, Mosaik armenischen Ursprunges dar, obwohl J. Strzygowski sie für Kunstwerke byzantinischer Herkunft hält. Die Tatsache aber, daß in Jerusalem Bodenmosaik gefunden wurde, die wie die Zwartnotzer Mosaik ebenfalls dem VII. Jhd. angehört, daß diese Mosaik die wunderbaren, künstlerischen Motive aufweist, die wir später in der armenischen Miniatur wiederfinden, berechtigt uns zu der Annahme, daß es wohl noch zahlreiche andere armenische Mosaik gibt, die einstweilen unter den Ruinen der armenischen Kirchen begraben ist.

Es scheint, daß nach Annahme des Christentums zahlreiche Armenier von Jerusalem angezogen wurden, da das armenische Element in dieser für die Christenheit heiligen Stadt stark vertreten war. Anastasios der Armenier erwähnt in einer Schrift für das VIII. Jhd. eine große Zahl armenischer Kirchen und Klöster.¹³ Dies erklärt die große Anzahl (vorläufig fünf) der in Jerusalem aufgefundenen armenischen Mosaik. J. Strzygowski sagt, daß in Jerusalem diese Mosaik mit ihrer neuen ornamentalen Eigenart, an Stelle der Pavimentsmosaik des V. Jhd. getreten ist.¹⁴ J. Strzygowski kannte nur drei Mosaiken in Jerusalem und diese stammten nach seiner Meinung aus dem VI. Jhd. Heute kennen wir aber schon fünf Mosaiken, die in Jerusalem gefunden wurden. Er reproduziert eine dieser Mosaiken,¹⁵ die ein ganz neues Motiv gegenüber dem von Dvin darstellt, das er als Teppichmotiv bezeichnet.

Die schönste Jerusalemer, von J. Strzygowski wiedergegebene Mosaik zeigt ein Rechteck von 7,15 m Länge und 4,40 m Breite.¹⁶ Die Mosaik ist von einem 26 cm breiten Rahmen in Form eines Geflechts umgeben. In seinem oberen Teil befindet sich in zwei Reihen eine armenische Inschrift folgenden Inhalts: *vasn yişatakin ew phrkuthean amenayn Hayoç zoroç zanuans Tër gitë*, d. h. „zum Andenken und zum Seelenheil aller Armenier, deren Namen der Herr kennt“. Gerade in diesem, in östlicher Richtung befindlichen Teil,

¹³ J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, II, S. 730.

¹⁴ J. Strzygowski, *L'ancien art chrétien de Syrie*. Paris, 1936, S. 183.

¹⁵ *Ibid.*, S. 183, Abb. 105.

¹⁶ S. A. Grigorian, *Materialien für die armenische Mosaik*, S. 81.

Außer der Dviner Mosaik, die, wie wir bereits bemerkten, bloß fragmentarisch erhalten ist, müssen auch die in Zwartnotz aufgefundenen Reste einer Bodenmosaik erwähnt werden. Die Kirche von Zwartnotz wurde in den Jahren 641—661 vom Katholikos dem Armenier, Nerses III. erbaut. Die ersten, in Zwartnotz vom Vardapet Hagik Dadian begonnenen Ausgrabungen, erfolgten unorganisiert. Darauf ist zurückzuführen, daß der Mosaikboden vor dem Altar im Laufe der Ausgrabungen vollständig zerstört wurde. Immerhin konnte auch für Zwartnotz das Bestehen einer aus farbigen, würfelförmigen Steinchen bestehenden Fußbodenmosaik festgestellt werden.

Wenngleich zugegeben werden muß, daß die armenische Mosaik von Garni hellenistischem Einfluß zu verdanken ist, so stellt die aus der Mitte des V. Jhd. stammende Bodenmosaik aus Dvin, sowie die aus der Mitte des VII. Jhd. stammende Mosaik aus Zwartnotz, beide allem Ansehen nach mit geometrischen Motiven, Mosaik armenischen Ursprunges dar, obwohl J. Strzygowski sie für Kunstwerke byzantinischer Herkunft hält. Die Tatsache aber, daß in Jerusalem Bodenmosaik gefunden wurde, die wie die Zwartnotzer Mosaik ebenfalls dem VII. Jhd. angehört, daß diese Mosaik die wunderbaren, künstlerischen Motive aufweist, die wir später in der armenischen Miniatur wiederfinden, berechtigt uns zu der Annahme, daß es wohl noch zahlreiche andere armenische Mosaik gibt, die einstweilen unter den Ruinen der armenischen Kirchen begraben ist.

Es scheint, daß nach Annahme des Christentums zahlreiche Armenier von Jerusalem angezogen wurden, da das armenische Element in dieser für die Christenheit heiligen Stadt stark vertreten war. Anastasios der Armenier erwähnt in einer Schrift für das VIII. Jhd. eine große Zahl armenischer Kirchen und Klöster.¹³ Dies erklärt die große Anzahl (vorläufig fünf) der in Jerusalem aufgefundenen armenischen Mosaik. J. Strzygowski sagt, daß in Jerusalem diese Mosaik mit ihrer neuen ornamentalen Eigenart, an Stelle der Pavimentsmosaik des V. Jhd. getreten ist.¹⁴ J. Strzygowski kannte nur drei Mosaiken in Jerusalem und diese stammten nach seiner Meinung aus dem VI. Jhd. Heute kennen wir aber schon fünf Mosaiken, die in Jerusalem gefunden wurden. Er reproduziert eine dieser Mosaiken,¹⁵ die ein ganz neues Motiv gegenüber dem von Dvin darstellt, das er als Teppichmotiv bezeichnet.

Die schönste Jerusalemer, von J. Strzygowski wiedergegebene Mosaik zeigt ein Rechteck von 7,15 m Länge und 4,40 m Breite.¹⁶ Die Mosaik ist von einem 26 cm breiten Rahmen in Form eines Geflechts umgeben. In seinem oberen Teil befindet sich in zwei Reihen eine armenische Inschrift folgenden Inhalts: *vasn yišatakin ew phrkuthean amenayn Hayoç zoroç zanuans Tër gitē*, d. h. „zum Andenken und zum Seelenheil aller Armenier, deren Namen der Herr kennt“. Gerade in diesem, in östlicher Richtung befindlichen Teil,

¹³ J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, II, S. 730.

¹⁴ J. Strzygowski, *L'ancien art chrétien de Syrie*. Paris, 1936, S. 183.

¹⁵ *Ibid.*, S. 183, Abb. 105.

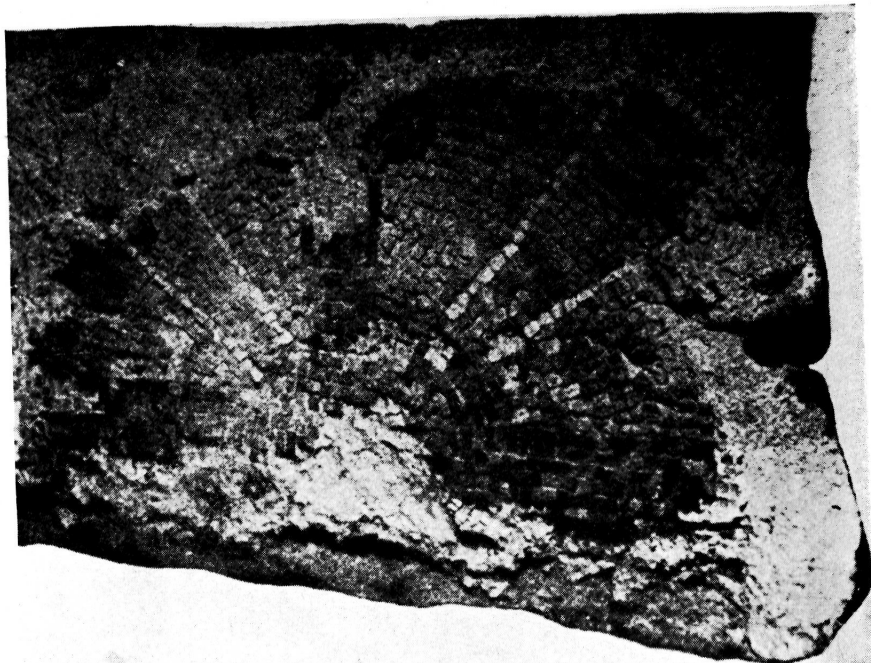
¹⁶ S. A. Grigorian, *Materialien für die armenische Mosaik*, S. 81.



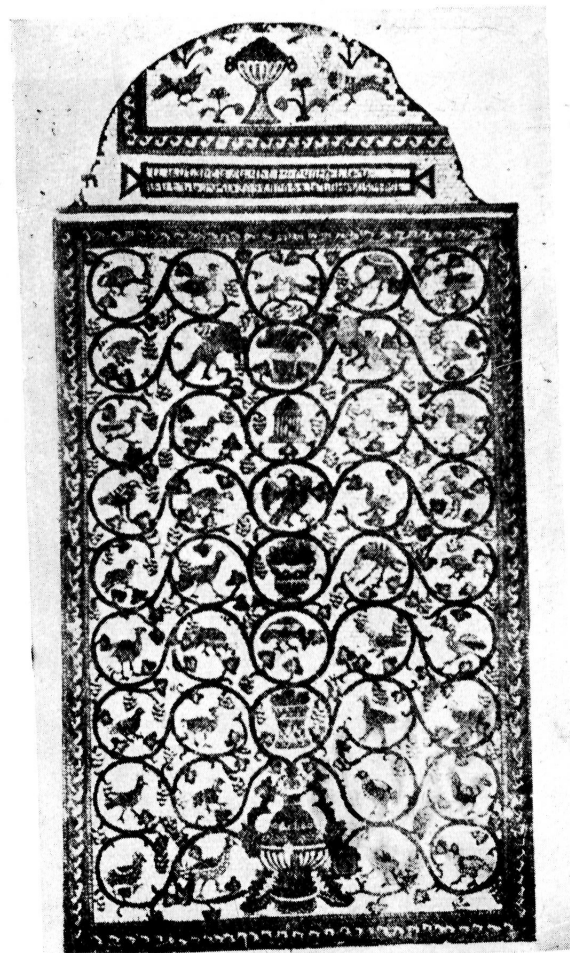
1. Ein Fragment der Mosaik von Garni



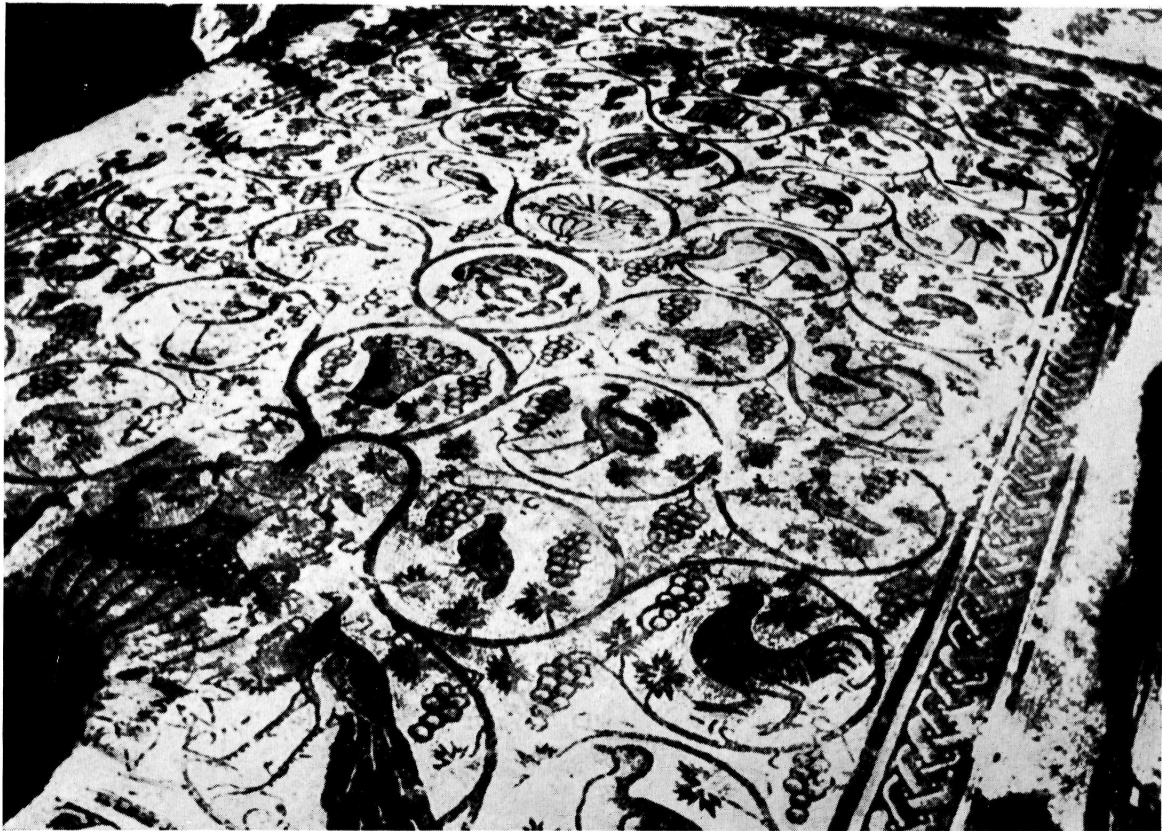
2. Die Mosaik von Garni: die zentrale Partie mit der griechischen Inschrift



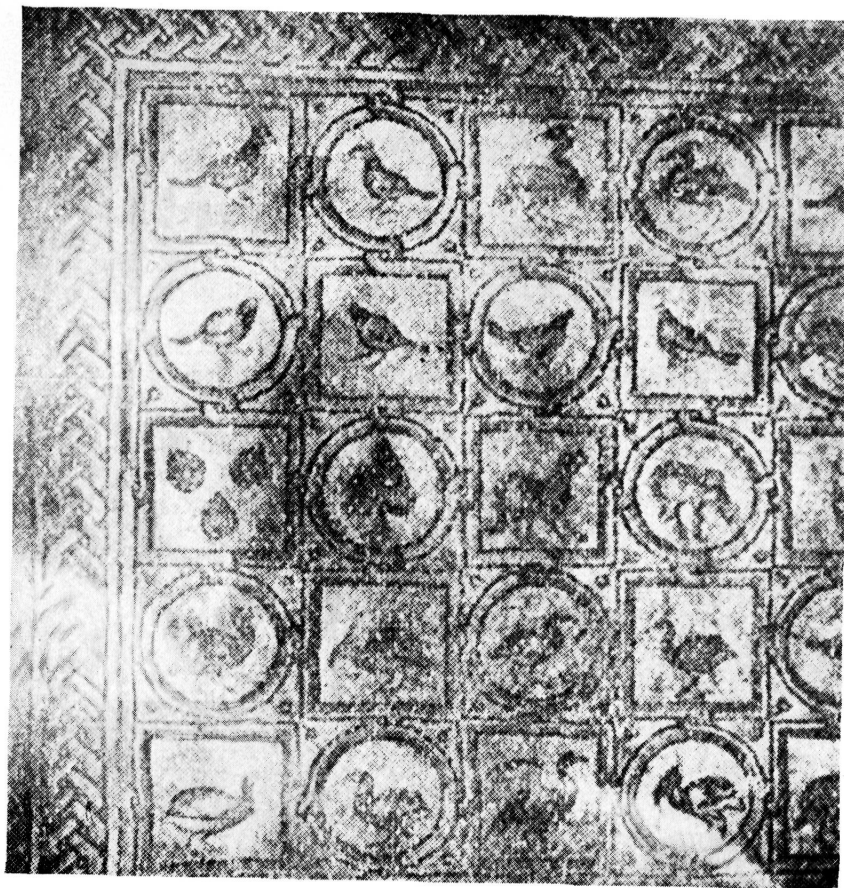
3. Der Mosaikrest in der Kathedrale von Zwartnotz (VII. Jhd.)



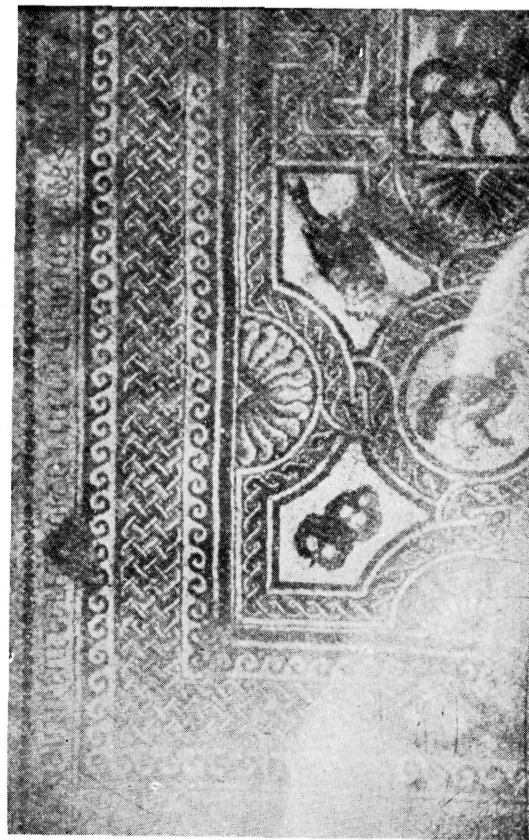
4. Die schönste armenische Mosaik mit der armenischen Inschrift am oberen Rande



5. Die Mosaik im Kloster des hl. Jakobs in Jerusalem



6. Die Mosaik in Jerusalem am Grabmal des Bischofs Jakob



7. Die Mosaik am Grabmal von Šušanik
(Teilansicht mit der armenischen Inschrift)

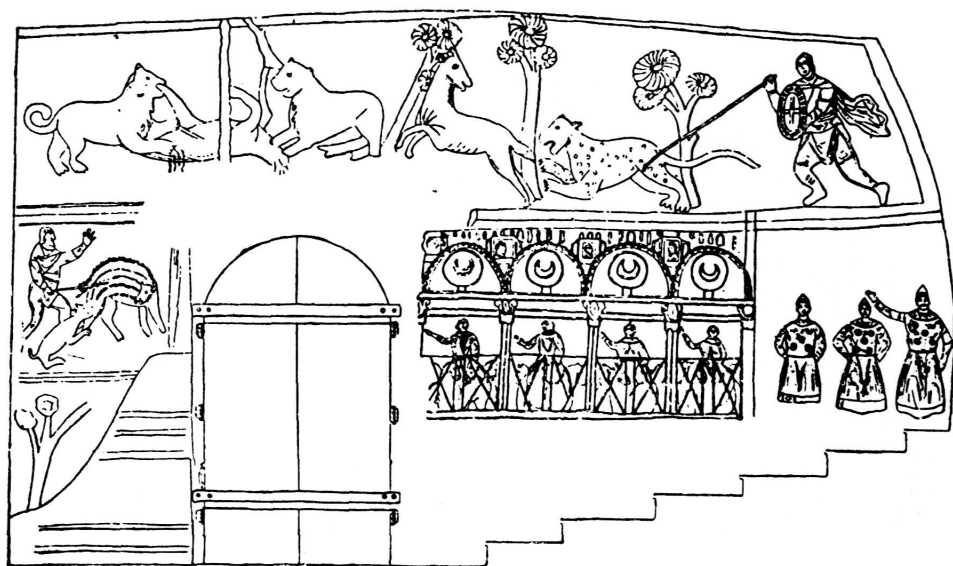


Fig. 8. Scène de l'Hippodrome, fresque des escaliers de l'Eglise Sainte-Sophie de Kiev (XI^e siècle, d'après A. Grabar 1935).

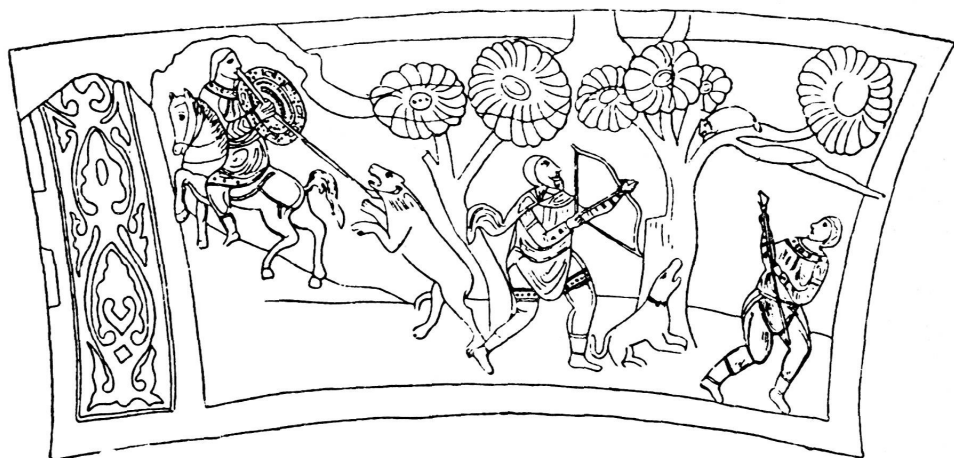


Fig. 9. Scène de l'Hippodrome, fresque des escaliers de Sainte-Sophie de Kiev (d'après Tolstoj et Kondakov 1890).

finden wir den Beginn eines anderen Mosaikmotivs, von dem jedoch nur ein Überrest erhalten ist.

Die Mosaik mit der zitierten Inschrift wurde im Jahre 1894 in der Nähe des Damaskustores in Jerusalem aufgefunden. Sie stellt einen symbolischen Weinstock dar, der aus einem Gefäß auf der Basis der Mosaik sprießt und dessen Zweige sich nach allen Richtungen in Form von 43 symmetrischen Kreisen, welche in sieben wagerechten zu je 5 Kreisen und in zwei Reihen zu je 4 Kreisen angeordnet sind, ausbreiten. Der Weinstock ist mit Trauben geschmückt. In drei dieser Kreise befinden sich Vasen mit Blumen, in den übrigen eine ganze Reihe verschiedener Vögel. Der Grund der Mosaik ist in gelber Farbe gehalten, während die übrigen Farben schwarz, rot, blau, orange und grau sind. Die Mosaik ist im Kloster des hl. Jakob in Jerusalem aufbewahrt.

Das Motiv der im Laubwerk versteckten Vögel ist besonders in Syrien bekannt und wurde auch frühzeitig von Armeniern verwendet. Es erscheint zum ersten Mal in dieser Mosaik.¹⁷ Auch Sirarpie Der Nersessian erwähnt in ihrer bedeutenden Arbeit über die armenische Miniaturmalerei,¹⁸ daß das Motiv des Gefäßes, aus dem sich eine Pflanze in vielfachen Verflechtungen ausbreitet, die Verzierung der Kunstmonumente des mittelalterlichen Orients gebildet hat. Dieses Motiv wurde von den christlichen Künstlern übernommen und wir sehen es auch in Mosaiken. Auch die Mosaik aus der omejjadischen Epoche in Palästina, z. B. in Qoubbat as-Sakhra, zeigt einen Weinstock, der aus einem Gefäß sprießt und seine Zweige nach oben und seitwärts ausbreitet, während in seinem Laub Vögel oder andere Tiere nisten.¹⁹ Auch in der armenischen Mosaik von Jerusalem sehen wir die gesamte Fläche von Kreisen aus Weinlaub eingerahmt, die in ihren Blättern und zwischen den Trauben verschiedene Vögel enthalten.

Es ist bemerkenswert, daß auch in den späten armenischen Miniaturen dasselbe Motiv wie das im Jerusalemer Mosaik beschriebene auftritt, nämlich auch ein Weinstock, der sich in symmetrischen Kreisen ausbreitet und in seinem Laub Vögel enthält. Ein Beispiel hierfür ist die Miniatur Nr. 5437, Blatt 11a, des Manuskriptes aus Moks, das aus dem Jahre 1591 datiert ist; sie wurde vom Miniaturmaler Hatschatur aus Hizan gemalt, und findet sich in der monumentalen Arbeit von A. S. Mnatzakanian *Die armenische Ornamentkunst* abgebildet.²⁰

In Anbetracht der Bindung, die nach Sirarpie Der Nersessian zwischen dem Motiv omejjadischer Kunst aus Qoubbat as-Sakhra und den Motiven der armenischen Miniaturmalerei, die wiederum dem Motiv Jerusalemer Mo-

¹⁷ S. in der Zeitschr. *Anahit* I, 2 (Paris, 1929) 18—20 den Aufsatz *Hin haikakan mozaikner* (Alte armenische Mosaik).

¹⁸ S. Der Nersessian, *Manuscripts arméniens illustrés*. Paris, 1937, S. 63—64.

¹⁹ J. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst*, S. 215.

²⁰ *Haikakan zardarwest*. Erevan, 1955, S. 194.

saik gleichen, besteht,²¹ glaube ich, daß man die Ursprungszeit der armenischen Mosaik von Jerusalem nicht, wie J. Strzygowski meint, auf das VI. Jhd., sondern auf das VII. Jhd. verlegen muß, da ich in ihm den direkten Einfluß der romejjadischen Kunst aus Syrien und Palästina finde. Im übrigen spricht auch die paläographische Analyse der Schriftzeichen auf den Inschriften der Jerusalemer Mosaik für das VII. Jhd., da sämtliche dem Typ *mjin erkathagir* angehören (d. h. Majuskeln des Types mittlerer *erkathagir*).²² Dieser Schrifttyp ist aber den Armeniern im VII. Jhd. eigen. Obwohl ich die Ansicht eines Einflusses romejjadischer Kunst auf die Jerusalemer armenische Mosaik vertrete, erwähne ich auch die Auffassung des berühmten armenischen Architekten Thoros Thoramanean, daß dieses Motiv von der armenischen Kunst selbst entwickelt worden und nicht irgendeinem fremden Einfluß zuzuschreiben ist. Thoramanean behauptet nämlich,²³ daß die Armenier in der Wiedergabe von Vögeln und Blumen im V.—VII. Jhd. große Fortschritte gemacht haben, daß diese Eigenart der Kunst der Vorfahren in der Renaissance der bagratidischen Epoche jedoch in Vergessenheit geriet.

Über die anderen vier in Jerusalem aufgefundenen alten Mosaiken ist uns weniger bekannt. Über einige von ihnen erfahren wir Einzelheiten aus den Arbeiten von Lazar Aghaian, in denen er sie beschreibt.²⁴ Wir erfahren, daß drei dieser Mosaiken im J. 1872, bei den Ausgrabungen für das Fundament des russischen Klosters auf dem Ölberge aufgefunden wurden, wo sie mehrere Grabstellen überdeckten; sie werden weiter im Kloster aufbewahrt. Eine der Mosaiken überdeckt den Stein einer Wölbung, in der sich neun Grabstellen befinden. Auf dieser Mosaik finden wir drei armenische Namen: *Dšoşik*, *Šušan* und *Marin(e)*.

In dem schon erwähnten Artikel in der Zeitschrift *Anahit*²⁵ und in dem Artikel des A. Grigorian sind die armenischen Inschriften der anderen beiden Mosaiken wiedergegeben. Auf einer von ihnen lesen wir: *Ays gir ē eranelwoy Šušankan, mawrn Artawanay Hori 11* (Dies ist das Grab der seligen Šušanik, Mutter des Artaban. Am 11. Tag des Monats Hori).²⁶ Es ist zu vermuten, daß es sich um das Grab einer armenischen Prinzessin handelt. In einem anderen Teil desselben Raumes finden wir eine Mosaik mit der Inschrift: *Vasn aławthiç ew phrkuthean Theway, Abasu ew Murkan* (Für die Gebete und das Seelenheil von Thew, Abas und Murkn).

In der Nähe des Grabmales der Prinzessin Šušanik wurde im Jahre 1892 die fünfte Mosaik entdeckt, welche folgende Inschrift trägt: *Ays ē yišata-karan Teain Yakobay, or elew i jern chndreloy* (dies ist das Grabmal des

²¹ S. Der Nersessian, l. c., S. 63—64.

²² A. Grigorian, *Materialien für die armenische Mosaik*, S. 83.

²³ Th. Thoramanean, *Ani kaghak* (*Die Stadt Ani*), 1899, S. 124.

²⁴ L. Aghaian, *Werke*, Bd. IV. Erevan, 1950, S. 360—361.

²⁵ S. *Anahit* I, 2 (1929).

²⁶ *Hori* ist die Benennung des zweiten Monats im alten armenischen Kalender.

Vater Jakob, der in die Hände dessen kam, der ihn berief). Es scheint, daß es sich um das Grabmal eines Bischofs handelt.

Über diese Mosaiken besitzen wir fast keine Einzelheiten. Die Ausmaße der zwei letzten Mosaiken sind uns nicht bekannt. Nach der Reproduktion in der Zeitschrift *Anahit* zu urteilen, deren Abbildungen wir wiedergeben, ist die Mosaik vom Grabmal der Prinzessin größer und sorgfältiger in der Ausführung. Als Motive sind in Kreisen eingeschlossene Vögel, Weintrauben, Fische, Schäfchen u. s. w. verwendet. Die Mosaik auf dem Grabmal des Bischofs Jakob zeigt eine weniger künstlerische Ausführung. Sie stellt Vögel und Früchte dar, die abwechselnd im Kreise und Vierecke eingeschlossen sind.

Die armenische darstellende Mosaik

Außer den zierenden Fußbodenmosaiken, die wir bisher besprochen haben, sind in Armenien auch bildmässige Mosaiken armenischen Ursprunges aufgefunden worden. Sie wurden in beiden Fällen, die wir besprechen werden, in der Apsis von Kirchen gefunden und stammen aus dem VII. Jhd. In dieser neuen Art der Mosaik ist eine normale Entwicklung von dekorativer Mosaik zur darstellenden Mosaik zu erblicken. Diese Entwicklung dürfte im Laufe der vier Jahrhunderte seit der Christianisierung stattgefunden haben, so wie wir diesen Übergang auch bei hellenistischer Mosaik feststellen können, in der von dekorativen Teppichmotiven zu darstellenden Mosaiken übergegangen wird. Dagegen ist die Meinung J. Strzygowski's zu erwähnen, der sagt, daß er trotz der Meisterschaft der Armenier in der Herstellung zierender Fußbodenmosaiken daran zweifle, daß sie wirklich armenischen Händen entstammten, soweit sie menschliche Gestalten aufwiesen.²⁷

Aus dem VII. Jhd. ist uns beinahe ganz eine Mosaik mit einer Darstellung der Mutter Gottes erhalten. Sie wurde im J. 1907 vom Vardapet Hacik Dadian in der östlichen Apsis der St. Gregor-Kathedrale in Dvin entdeckt. Aus der Tatsache, daß diese Apsis im VII. Jhd. erbaut worden ist, ergibt sich, daß auch die Mosaik aus dieser Zeit stammt. Sie wurde in einer Tiefe von beinahe 1,50 m in der Erde gefunden und ist teilweise zerstört. Der rechte Teil des Gesichtes, mit Auge, Stirn und Haar, ist unversehrt und nur der linke Teil hat stark gelitten. Auf der linken Seite sind auch Blumen sichtbar. Die Mosaik ist aus naturfarbenen Steinchen zusammengesetzt.

K. Ghafadarian berichtet, daß die armenischen Kirchen im östlichen Teil der Apsis im VII. Jhd. allgemein mit dem Bild der Mutter Gottes, mit dem Christuskind im Arm, geschmückt wurden.²⁸

Die zweite darstellende Mosaik, von der uns nur Fragmente erhalten sind, ist die Mosaik der Altar-Apsis in der Kirche von Zwartnotz.²⁹ Auch

²⁷ J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, I, S. 297.

²⁸ K. Ghafadarian, *Dvin kaghak ew nra peghumner*. (*Die Stadt Dvin und ihre Ausgrabungen*), I. Erevan, 1952, S. 98.

²⁹ J. Strzygowski, *Asiens bildende Kunst*, S. 26, 215; siehe auch V. Arutiunian, *Zwartnotz*. Erevan, 1947.

diese Mosaik muß in das VII. Jhd. verlegt werden, nachdem diese Kirche vom Katholikos Nerses III. in den Jahren 641—661 erbaut wurde.³⁰ Die Fragmente dieser Mosaik wurden gelegentlich der von Vardapet Dadian in Zwartnotz vorgenommenen Ausgrabungen gesammelt. Die Mosaik, von der drei Reste gefunden wurden, stellt ebenfalls die Mutter Gottes mit dem Christuskind im Arme dar, wie wir durch den arabischen Geschichtsschreiber aus dem X. Jhd., Al Mukaddasi erfahren, der in einer Beschreibung der Kirche von Zwartnotz sagt, daß im östlichen Teil der Apsis das Bild der Mutter Gottes so angebracht war, daß es vom Eingang her gesehen werden konnte.³¹ Wir wollen bei dieser Gelegenheit noch erwähnen, daß die Ausgrabungen in Zwartnotz die Reste eines großen Kreuzes in Mosaik zu Tage gefördert haben, im Ausmaß von 60 auf 37 cm. Die Kreuzmosaik, in der die Goldfarbe überwiegt, ist aus gefärbtem Glas zusammengesetzt.

Nachdem wir nur über diese zwei Exemplare von darstellender Mosaik verfügen, eines davon in Resten mit unkenntlichem bildlichem Inhalt, könnte es scheinen, daß wir auf die Auffindung anderer, bisher unbekannter Mosaik nicht rechnen können.

Nach Angaben von Al Mukaddasi, sowie nach Angaben einer Reihe armenischer älterer Historiker zu urteilen, die in dem soeben erwähnten Werk von K. Ghafadarian wiedergegeben werden, haben Mosaiken in der Apsis armenischer Kirchen schon in früher Zeit bestanden. Man könnte annehmen, daß alle Kirchen Armeniens, die einstmal Mosaiken besaßen, in Ruinen zerfallen sind. Übrigens müssen wir annehmen, daß Mosaiken nur in den bis zum VII. Jhd. errichteten Kirchen zu finden sein werden, sobald Ausgrabungen und Forschungsarbeiten unternommen werden. Es scheint nämlich, daß infolge der arabischen Herrschaft in Armenien alles, was mit der armenischen Kunst im VIII. und IX. Jhd. zusammenhing, ins Stocken kam. In diesen beiden Jahrhunderten finden wir in Armenien weder Mosaiken noch Fresken. Angefangen vom X. Jhd. scheint die Mosaik ihren Platz endgültig der Freske eingeräumt zu haben, soweit diese in Armenien zur Geltung gelangt.

Es ist bedauerlich, daß die Kunsthistoriker Armeniens das Studium dieses Kunstzweiges in solchem Maße vernachlässigt haben, daß sie keine genauen Einzelheiten über die Funde und keine Wiedergaben der erhaltenen Mosaiken bringen. Diese Vernachlässigung dürfte darauf zurückzuführen sein, daß die Auffassung J. Strzygowski's, wonach die Mosaik keine armenische Kunst darstellt, als gültig angenommen wurde. Möglicherweise ist der Grund auch in der geringen Zahl der aufgefundenen Mosaiken zu suchen.

Den Kunsthistorikern Armeniens obliegt eine dringende Aufgabe: jede Spur dieses Kunstzweiges unmittelbar nach ihrer Auffindung in den zahl-

³⁰ A. I. Jakobson, *Очерк зодчества Армении V—XIII веков*. Москва, 1950, S. 37.

³¹ K. Ghafadarian, *Dvin kaghak ew nra pegrhumner*, I, S. 98. Einzelheiten bei Al Mukaddasi, *Сборник материалов для описания местностей и племен Кавказа* 38 (Tiflis, 1908) S. 16.

reichen verfallenen Kirchen zu verzeichnen; alle, von den alten armenischen Geschichtsschreibern gemachten Angaben, die das Vorhandensein von Mosaiken in der Vergangenheit bezeugen, zu sammeln; gute Gesamt- und Detailreproduktionen der bekannten Mosaiken zu veröffentlichen. Ich glaube, daß die Forschungsarbeiten sich auch auf die Mosaiken einer Reihe von Kirchen Konstantinopels erstrecken müßten, von denen man annimmt, daß sie armenischen Ursprungs sind und über die bis jetzt bloß vage Informationen in der erwähnten Studie A. Grigorian's vorliegen.³²

*

Es darf gesagt werden, daß Gründe vorliegen, das Bestehen eines bodenständigen Kunstzweiges der Mosaik im alten Armenien anzunehmen. In den ersten Jahrhunderten unserer Zeitrechnung war es eine fremde, unter hellenistischem Einfluß stehende Kunstgattung, die jedoch aller Wahrscheinlichkeit nach von bodenständigen armenischen Künstlern ausgeübt wurde.

Wir haben sodann eine Mosaik armenischen Ursprungs aus dem V. Jhd. mit geometrischer Zeichnung, oder wie J. Strzygowski annimmt (in Dvin vor der südlichen und westlichen Tür) eine teppichartige Steinmosaik.³³ Diese Mosaikart kann in Armenien bis ins VII. Jhd. verfolgt werden (Kathedrale von Zwartnotz). Außerhalb des Landes finden wir sie in Jerusalem, als eine durch ihre Feinheit hervorstechende Kunstgattung, die scheinbar von der Kunst der Omejjaden des VII. Jhd. beeinflusst ist. Was das Material anbelangt, ist zu bemerken, daß die Mosaiken des V. Jhd. nur aus natürlich gefärbten Steinchen zusammengesetzt sind, die einzelnen Steinchen ein größeres Ausmaß haben und die Ausführung weniger fein ist. Die Mosaiken des VII. Jhd., insbesondere die aus Jerusalem, unterscheiden sich durch die Feinheit der Ausführung. Neben den natürlich gefärbten Steinchen finden wir im VII. Jhd. in Zwartnotz auch farbige, auf der Innenseite gefärbte Glasstückchen. J. Strzygowski bemerkt über die Fußbodenmosaik Armeniens folgendes: Die Reste von Dvin und Zwartnotz mögen beweisen, daß die altchristlichen Kirchen Armeniens tatsächlich Mosaiken aufwiesen.³⁴

Aus dem VII Jhd. stammen auch die darstellenden Mosaiken in der Apsis der Kirchen, die allerdings infolge des Zerfalls der meisten Kirchen äußerst selten sind. Ich pflichte der Ansicht J. Strzygowski's nicht bei, daß die Armenier Meisterschaft bloß in der Bodenmosaik erreicht haben, wie z. B. in Jerusalemer Mosaik, die keine figürlichen Darstellungen aufweist. Zu dieser irrigen Meinung dürfte Strzygowski offenbar infolge der antichalzedonischen Stellung der armenischen Kirche gelangt sein. Diese Stellung der armenischen Kirche (die jedoch durchaus nicht starr war), bestimmte ihn wohl zur Ansicht, daß alle aufgefundenen darstellenden Mosaiken (das Haupt der Mutter Gottes mit Christus im Arm) ausschließlich auf mesopotamischen

³² A. Grigorian, *Materialien für die armenische Mosaik*, S. 83.

³³ J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, I, S. 165.

³⁴ Ibid., S. 297.

oder byzantinischen Einfluß zurückzuführen sind.³⁵ Angesichts des Umstandes aber, daß die Armenier Meister in verschiedenen Kunstzweigen waren, darunter auch in einer andern darstellenden Kunst, der Freske, (noch vom V.—VI. Jhd.) ist es klar, daß die antichalzedonische Stellung der armenischen Kirche in dieser Frage belanglos war, oder wenig zu bedeuten hatte. Die Kunst der Mosaik in Armenien ist als eine bodenständige Kunst zu betrachten.

Die neuen Ausgrabungen und Forschungen werden die vorliegenden kurzen Ausführungen über die armenische Mosaik zweifellos ergänzen und vielleicht auch verschiedene hier vertretene Meinungen berichtigen.

³⁵ J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, I, S. 297.

РЕЦЕНЗИИ
REVIEWS
COMPTES-RENDUS

G. Rohlfs, *Historische Grammatik der unteritalienischen Gräzität*. München, 1950, 264.

L'ensemble des grammaires et des études consacrées aux dialectes néo-grecs vient d'être enrichi par le livre de Rohlfs qui est la première grammaire historique des dialectes grecs de la Basse-Italie. Le romaniste munichois, Professeur Rohlfs, est connu surtout comme auteur d'une grammaire historique de l'italien. Cependant, à côté de l'italien, ou plutôt en rapport étroit avec cette langue, il s'occupe, dès 1920 environ, des deux dialectes grecs de l'Italie méridionale, ceux de Calabre et d'Apulie. C'est de ce domaine particulier que relèvent, à côté de travaux en géographie linguistique, plusieurs de ses études attestant que les Grecs (représentants peu nombreux d'une colonisation jadis compacte) étant venus en Basse-Italie aux temps de l'antiquité donc bien avant la colonisation byzantine leur langue peut être considérée comme continuation du grec hellénistique. Des preuves de cette affirmation ont été fournies par l'auteur dans son *Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität* (1930) par l'analyse du vocabulaire archaïque. Actuellement, donc vingt ans après, Rohlfs nous donne une soigneuse analyse grammaticale qui aboutit aux mêmes résultats. Jamais il n'a cessé de lutter pour sa théorie dont, en 1950 encore, Tagliavini parle dans son *Introduzione alla glottologia* (p. 148) comme de « una cosa molto dubbia ».

Le compte-rendu sommaire qui suit, ne me permet qu'un examen assez rapide du livre et des conclusions qu'il offre. Tout spécialiste désireux de connaître une analyse plus détaillée consultera soit au compte-rendu de Kapsomenos (BZ 46 [1953] 131—134) qui apporte beaucoup de suppléments et même de corrections, tout en étant une critique en somme très positive de l'ouvrage (dont il soutient, entre autres, la thèse des dorismes dans les deux dialectes, en multipliant considérablement les exemples), soit à l'article du même critique (BZ 46 [1953] 320—348).

Le livre de Rohlfs se compose d'une introduction et des chapitres relatifs au vocabulisme, à la morphologie (comprenant la connaissance des formes et des thèmes) et à la syntaxe. Suivent plusieurs échantillons de dialectes et, en guise de conclusion, un essai de synthèse historique. Des index détaillés accompagnent le livre. Après avoir passé en revue le travail précédent, Rohlfs formule, dans l'introduction, le but de son livre dont je reparlerai en analysant la synthèse historique. Le signe caractéristique commun aux chapitres sur le vocalisme et le consonantisme est à voir dans l'abondance des exemples puisés non seulement dans les deux dialectes mais aussi dans la langue néo-grecque et ses dialectes. Pour chaque voyelle, dont il spécifie exactement la position, Rohlfs remonte à l'état vieux grec, en distinguant nettement entre changements phonétiques et changements par analogie. J'apprécie tout particulièrement qu'à côté des alternantes normales les plus fréquentes, il reproduise, pour presque toutes les voyelles, même l'évolution anormale, sporadique. Toutes les fois qu'il le peut, il l'explique, mais,

aussi fréquemment, il s'en tient au *non liquet*. Ces cas obscurs se trouvent dans chaque langue, mais fort rarement ils deviennent l'objet d'un examen aussi attentif et qui fait entrevoir les limites de nos interprétations parfois trop apodictiques. Rohlfs note soigneusement les différences dans l'évolution phonétique des deux dialectes, évaluant leur ancienneté à moins de 500 ans. Déjà ici, il interprète plusieurs changements apparaissant dans les dialectes grecs et italiens de la Basse Italie comme étant dus à l'influence de l'italien, donc d'un milieu bilingue. C'est surtout dans ce domaine-ci que Kapsomenos est plutôt sceptique et cherche des parallèles en Grèce, ou bien suppose l'influence des Grecs sur les dialectes italiens. Les parallèles gréco-italiens sont pourtant trop nombreux pour être négligés et, dans certains cas, la direction de l'influence est nettement celle que suggère Rohlfs.

Le chapitre, assez succinct et de caractère plutôt descriptif, sur la morphologie étudie la productivité de certains types de déclinaison et de conjugaison, la transition des types anciens aux types nouveaux, l'hétéroclise, le changement du genre et la tendance contradictoire des adjectifs de passer des adjectifs à deux désinences à ceux qui en possèdent trois et inversement. Dans le verbe, Rohlfs souligne les déviations par rapport au néo-grec: il n'existe, p. ex., ni futur ni conditionnel formels. Une place importante est dédiée aux types principaux de dérivation chez les verbes et à la liste des verbes irréguliers. Très instructif est le chapitre sur la formation des mots avec une distinction nette des suffixes productifs et non-productifs. En matière de syntaxe, l'auteur étudie surtout le verbe, la fonction de différentes formes, même périphrastiques, qui diffèrent des formes néo-grecques.

Dans le bref chapitre intitulé « Versuch einer historischen Synthese » (p. 239—246), Rohlfs part de son ancienne théorie sur le caractère indépendant du grec de la Basse Italie, pour la soutenir par de nouveaux arguments. Ici, Rohlfs démêle une influence complexe de plusieurs éléments qui, isolément, perdraient beaucoup de l'importance que l'auteur leur attribue. L'évolution isolée du grec de la Basse Italie est comparée, chez Rohlfs (qui, néanmoins, reconnaît, dans une mesure minime cependant, l'influence byzantine), au développement également isolé du roumain, ce qui prouverait que l'évolution des deux groupes possède des traits analogues. Dans le grec de la Basse Italie, c'est surtout la conservation de certains phénomènes anciens (différenciation partielle de voyelles courtes et de voyelles longues, l'ancien infinitif, les anciennes terminaisons de l'aoriste du passif, etc.), où seule le dialecte tsakonien pourrait rivaliser avec les dialectes en question. Ensuite, c'est l'entière indépendance par rapport à l'évolution s'opérant sur le sol maternel dont les dialectes ne partagent, avec le grec de la Basse Italie, que certaines particularités isolées. Une conséquence de cette indépendance est à voir dans le fait que le grec de la Basse Italie crée ses propres dialectes par lesquels il diffère du pays d'origine (par l'évolution phonétique, la création d'un nouveau plus-que-parfait et par bien d'autres phénomènes morphologiques et lexicaux). Le quatrième signe caractéristique est la symbiose des dialectes italiens et grecs, laquelle se manifeste à travers plusieurs catégories grammaticales.

L'excellente grammaire de Rohlfs, basée sur de nombreux exemples et sur les comparaisons avec d'autres dialectes néo-grecs, est d'un intérêt tout particulier pour tout helléniste qui observe l'évolution divergente et qui en suit les causes. Par son examen soigneux qui ne cherche aucunement à dissimuler les irrégularités de l'évolution et par l'analyse complexe et profondément historique de toutes les particularités, le livre de Rohlfs est d'une grande utilité même pour la linguistique générale et comparative. L'ouvrage de Rohlfs vient de confirmer encore la justesse de l'axiome selon lequel

l'étude d'une langue vivante et de son évolution historique est beaucoup plus prospère à l'intelligence des phénomènes linguistiques que l'examen des stades plus anciens et, parfois, même hypothétiques.

K. Janáček/Brno

G. Th. Zoras, Βασική Βιβλιοθήκη „Αετού“. Athènes, 1956, pp. 54 + 326.

C'est une heureuse idée que d'avoir réuni, dans un même volume, des textes intéressants et dispersés dans des ouvrages plus ou moins accessibles. Le recueil est précédé d'une large Introduction (p. 7—54) consacrée à la poésie byzantine des derniers siècles, et divisée en deux parties: 1. Les derniers siècles de Byzance, comportant six paragraphes: les poèmes héroïques à personnages historiques et mythologiques. 2. Les œuvres historiques. 3. Les œuvres religieuses et morales. 4. Les poèmes ptochodromiques et satiriques. 5. Les œuvres décrivant des combats et les panégyriques. La deuxième partie, La continuité de la tradition, comporte trois paragraphes. 7. Complaintes et poésies historiques. 8. Poésie amoureuse. 9. Poésie moralisante. Chaque paragraphe est accompagné d'une courte bibliographie, donnant les manuscrits, les éditions et les études.

Les textes publiés, sans notes, sont répartis selon les neuf paragraphes de l'Introduction; en général, ils ne sont pas complets et sont présentés en extraits plus ou moins longs. — I. Poèmes épiques: Digenis Akritas, prologue, chants IV, VI et VIII, d'après la version de Grottaferrata, ed. Legrand; le Chant d'Armouris, ed. Kyriakidis; L'Achilleïde, v. 1—195 ed. Lampros; La Vie d'Alexandre, v. 5890—6115, ed. Wagner; la très belle histoire de l'admirable homme, appelé Bélisaire, v. 367—556, ed. Cantarella. — II. Poèmes historiques: La Chronique de Morée, v. 1340—1602, ed. J. Schmitt. — III. Oeuvres religieuses et morales. 1. Complainte de la Théotokos, ed. Manoussakas. 2. Poésie Sur Adam et le Paradis, ed. Legrand. 3. Poésie Sur le Sauveur, ed. Boissonade. 4. Élégie alphabétique sur la vanité de ce monde, ed. Wagner. 5. De Tzamlakos, poésie morale, ed. Gédéon. 6. Prière du pêcheur, ed. Wagner. 7. Spanéas d'Alexis Comnène, ed. Wagner. 8. Poésie de Michel Glykas, pendant son incarcération, ed. Legrand. 9. Histoire de la belle Suzanne, ed. Legrand. 10. Le Ptocholéon, ed. Zoras. 11. Sur le bonheur et le malheur, ed. Lampros. — IV. Poésies prodromiques et satiriques; les quatre poésies prodromiques (A l'empereur Mavroioannès; au même; vers du secrétaire Théodore Ptochoprodrome; A l'empereur), ed. Hesselings-Pernot. — L'histoire du sac à vin, Pierre Zygomustès, ed. Lampros, v. 1—140 et 372—465. — V. Histoires d'animaux: Le Physiologos, v. 1—270, ed. Legrand; La simple histoire des quadrupèdes, v. 1—221 et 740—1082, ed. Wagner; le Poulologos, ed. Wagner. — VI. Poésies décrivant des combats et panégyriques; Complainte sur Tamerlan, ed. Wagner; La bataille de Varna, de Paraspondylos Zotikos, ed. Legrand; A Venise, ed. Wagner.

La seconde partie comprend trois groupes de textes: VII. Complaintes et poésies historiques: 1. La prise de Constantinople, ed. Legrand. 2. Appel de Constantinople, ed. Xeroukhakis. 3. Complainte sur Constantinople, ed. Papadopoulos-Kerameus. 4. Complainte sur la prise de la Ville, ed. Lampros. 5. Complainte des quatre patriarches, ed. Krumbacher. 6. Complainte et lamentations sur Constantinople, ed. Legrand, v. 2305—2764. 7. Papa Synadènos de Serres, Sur la race des Romains, ed. Lampros. 8. Complainte sur Constantinople, ed. Zoras. 9. Sur la prise et la réduction en esclavage d'Athènes en Attique, par les Turcs, ed. Kampouroglou. 10. Manuel Gorgillas. La peste de Rhodes,

ed. Legrand. — II. 11. Tzane Xoronaïos, les exploits de Mercurios Boua, ed. Sathas. 12. Jacques Tribolis Histoire de Tagliapera, ed. Legrand. 13. Jean Axagiolos de Koronè, la brève histoire de Charles V, v. 977—1410, ed. Zoras. — VIII. Poésie amoureuse: 1. Jeux d'amour, ed. Hesseling-Pernot. 2. Poésies amoureuses d'un auteur inconnu, ed. Zoras. 3. Jacques Tribolis, Histoire de roi d'Ecosse et de la reine d'Angleterre, ed. Legrand. — IX. Poésie moralisante: 1. Douleur de la mort, inanité de la vie et retour à Dieu, ed. Zoras. 2. Marc Depharanas. Exhortations d'un père à son fils, ed. Karaïskakis. 3. Mac Depharanas. L'histoire de la belle Suzanne, ed. Legrand. 4. Tzane Bentramos: Histoire de l'avarice et de l'orgueil, ed. Zoras. 5. Tzane Beltramos: L'histoire des bonnes et des mauvaises femmes, ed. Knös.

Le présent recueil rendra de grands services; aussi peut-on regretter que, pour certains textes, l'auteur n'ait pas utilisé parfois des éditions plus récentes.

R. Guillard/Paris

Byzantinische Geschichtsschreiber. Herausgegeben von E. v. Ivánka. Bd. I—VI. (Verlag Styria), Graz, 1954—1957.

Les richesses de la littérature byzantine sont restées bien longtemps à portée exclusivement d'un nombre restreint d'érudits. Si au grand public était presque interdit de s'y approcher, ce n'était pas dû seulement à la rareté des éditions de ces textes, mais surtout à cause de l'inaccessibilité de la langue byzantine. Tandis que, des auteurs grecs et latins de l'époque classique il existe une infinité de versions en langues modernes, les œuvres de la littérature de Byzance sont connues dans une version intégrale ou partielle presque par exception. Il y a pourtant, dans les trésors de la littérature byzantine, bien des choses dignes d'être rendues publiques en dehors des milieux des spécialistes. Evidemment c'est cette idée maîtresse qui a donné naissance à la bibliothèque « Byzantinische Geschichtsschreiber », organisée par Verlag Styria sous la rédaction d'un savant bien connu comme le prof. E. v. Ivánka. A juger d'après le titre de la collection, le choix a été porté sur les œuvres de caractère historique de la littérature byzantine, et l'on ne peut que l'approuver avec gratitude. En effet, c'est le domaine dans lequel les Byzantins ont excellé sur la plupart des autres peuples historiques. Il y a justement une soixantaine d'années que K. Krumbacher (GBL², 219) constatait avec raison: « Kein Volk, die Chinesen vielleicht ausgenommen, besitzt eine so reiche historische Litteratur wie die Griechen. In ununterbrochener Reihenfolge geht die Überlieferung von Herodot bis auf Laonikos Chalkokondyles. Die Griechen und Byzantiner haben die Chronik des Ostens über zwei Jahrtausende mit gewissenhafter Treue fortgeführt. Bei allen Schwankungen, die sich aus der Empfänglichkeit und dem Vermögen der Zeitalter, aus dem Wechsel der Stoffe und der individuellen Fähigkeiten ergaben, hat sich die historische Litteraturgattung bei den Griechen bis zur Vernichtung ihrer nationalen Selbständigkeit durch die Osmanen stets auf einer ansehnlichen Höhe behauptet ».

En organisant cette bibliothèque, on se proposait selon la rédaction, un double but. On visait, d'un part, le grand public lettré et, de l'autre, les spécialistes byzantinistes, c'est-à-dire à leur rendre accessible les textes bibliographiquement et quant au contenu. Cette dernière affirmation semble, à vrai dire, quelque peu paradoxale. On doit donner raison cependant au prof. E. v. Ivánka quand il reconnaît, avec un certain regret, la décadence des connaissances du grec byzantin: « Leider nimmt die Kenntnis des Griechischen immer mehr ab, — écrit-il, so daß das mühelose Bewältigenkönnen

umfangreicher Texte zunehmend ein Ausnahmefall wird». En dehors de ces considérations d'ordre général, il faut agréer que les six premiers numéros de la bibliothèque nous offrent, en réalité, la version des textes byzantins plus au moins difficilement accessibles, en raison surtout des éditions complètement épuisées et introuvables. En même temps, ce sont des textes qui représentent un intérêt particulier. Ainsi, à l'occasion du 500^e anniversaire de la prise de Constantinople par les Turcs, on a publié en 1954, comme premier volume de la collection, de copieux extraits de la « *Chronicon Maius* » de George Sphrantzès: *Die letzten Tage von Konstantinopel. Der auf den Fall Konstantinopels 1453 bezügliche Teil des dem Georgius Sphrantzes zugeschriebenen « Chronicon Maius »*, dans la version allemande du prof. E. v. Ivánka, accompagnée d'une brève introduction et d'un commentaire (101 pp.). Le second volume, qui porte le titre *Europa im XV. Jahrhundert von Byzantinern gesehen* (1954, 191 pp.) a un contenu moins homogène. On y trouve donc de longs extraits de l'œuvre de Laonikos Chalkokondylès, principalement sur les pays de l'Europe Occidentale, puis la description de Laskaris Kananos, écrite vers 1438—1439, de sa « Nordlandreise ». Deux lettres de Manuel Chrysoloras (ca. 1350—1415) contiennent des appréciations et des impressions fort intéressantes sur Rome et Constantinople et leurs richesses d'art. On a ajouté à la fin, comme par exception, un texte d'origine non byzantine. C'est le journal d'un auteur russe anonyme (probablement « ein weltlicher Beamter des Bischofs von Suzdal' ») du voyage de la délégation russe, avec le métropolite Isidore, au concile de Ferrara-Florence en 1438—1439. Les trois premiers textes ont été traduits et commentés par Fr. Grabler, le dernier par G. Stökl. Le troisième volume, préparé grâce aux soins de H. Hunger, nous amène vers la fin du XII^e siècle, en nous offrant la description de l'archevêque de Thessalonique Eustache de la prise de cette ville par les Normands en 1185 (*Die Normannen in Thessalonike. Die Eroberung von Thessalonike durch die Normannen [1185 n. Chr.] in der Augenzeugenschilderung des Bischofs Eustathios*) (1955, pp. 163). C'est un texte très rhétorique et difficile à interpréter, mais rempli de renseignements sur la situation de l'Empire au temps des derniers Comnènes, et l'on doit être particulièrement reconnaissant de le retrouver dans la collection. En ayant en vue la répercussion des événements de 1185 à Thessalonique dans les terres bulgares (cf. mon étude: *La date de la révolte des Asénides*, *Byzantinoslavica* XIII [1952/53] 227—232), l'on pourrait deviner l'intérêt que portent à ce texte les historiens des Slaves du Sud. Sans observer un ordre chronologique strictement établi, on nous donne, dans le quatrième volume, des textes sur les premiers siècles de l'Empire de Constantinople: *Byzantinische Diplomaten und östliche Barbaren. Aus den Excerpta de legationibus des Konstantinos Porphyrogenetos ausgewählte Abschnitte des Priskos und Menander Protektor*, par les soins de E. Doblhofer (1955, pp. 223). Par cette publication, deux auteurs byzantins, tels que Priscos et Menandre, qui ont une importance singulière pour l'histoire des Slaves du Sud et de l'Est, deviennent accessibles dans une version allemande. On attend depuis longtemps l'édition critique, avec version anglaise et commentaire, des œuvres de Cecaumène, annoncée il y a quelques années dans le « *Corpus Bruxellense historiae byzantinae* », malheureusement empêchée à cause de la mort prématurée de Georgina Buckler (28. IV. 1953) qui s'en occupait. On peut se consoler pourtant d'avoir en mains une version intégrale du texte, préparée par H.-G. Beck: *Vademecum des byzantinischen Aristokraten. Das sogenannte Strategikon des Kekaumenos* (1956, pp. 164). Il est superflu de s'arrêter sur l'importance de ce texte comme source de l'histoire des peuples balkaniques au cours du XI^e siècle. L'éditeur, de son côté, a très bien souligné son importance au point de vue de Byzance, en indiquant que c'est « eine fast alleinstehende Quelle allerersten Ranges für unsere Kenntnis dessen,

was ein Landedelmann, ein ehemaliger Beamter oder Militär, sich in seinen alten Tagen durch den Kopf gehen läßt, wie er das Reich, dem er sich verbunden weiß, ansieht, wie er zu seiner Umwelt, zu seiner Obrigkeit und seinem Gott steht». Le dernier volume de la collection, paru jusqu'à présent, contient la partie essentielle d'un des auteurs historiques byzantins les plus connus et les plus utilisés — Théophane le Confesseur († 817—818): *Bilderstreit und Arabersturm in Byzanz. Das 8. Jahrhundert (717—813) aus der Weltchronik des Theophanes* (1957, 244 pp.), par L. Breyer.

Il est évident que les savants autrichiens ont considéré comme leur tâche principale la version des textes et, en second lieu, les notes d'introduction et le commentaire. Etant faites par des érudits qui connaissent bien la langue grecque, les versions sont en effet le meilleur que l'on en pourrait désirer et nous donnent une idée juste et fidèle du sens de l'original, qui n'est pas quelquefois si facile à interpréter. Les notes d'introduction sont, en règle générale, succinctes et ne contiennent que les données les plus nécessaires. A dire la vérité, l'on aurait souhaité parfois des détails un peu plus nombreux et des indications bibliographiques plus abondantes. L'on devrait dire la même chose par rapport au commentaire des textes, certains textes étant enrichis par des explications plus copieuses, d'autres au contraire étant commentés d'une façon plutôt insuffisante. A cet égard il convient de faire quelques observations. Ainsi, il n'est pas clair pourquoi, après avoir mentionné l'édition critique de L. Chalcocondylae *Historiarum demonstrationes*, ed. E. Darkó (I—II, Budapest, 1922—1923), Fr. Grabler a utilisé pour sa version l'édition ancienne de Bonn, qui est loin d'être correcte. Notons, en même temps, que le traducteur nous a donné plusieurs extraits qui touchent à l'histoire des Slaves (les Serbes: p. 36 sqq., les Russes: p. 29 sqq.; les Bulgares: p. 38 sqq., etc.). La correction du texte, proposée par Grabler (*ibid.*, p. 94, n. 78) semble juste; la correction « Chieti » (*ibid.*, p. 57) a été déjà suggérée par Darkó (*op. cit.*, I, p. 43 note), et il aurait fallu mentionner explicitement cela. Laskaris Kananos (*ibid.*, p. 104), en parlant de la région de Lübeck, ajoute: « Von dort (sc. das Land Sthlavia) stammen die Zygioten im Peloponnes. Denn hier sind viele Ortschaften, die dieselbe Sprache sprechen wie die Zygioten ». Il ne serait pas sans intérêt de dire que cette indication, qui a trait à l'histoire des Slaves de Taygetos, a été interprétée, entre autre, dernièrement par M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland* (Berlin, 1941) 18—19 (avec d'autres indications bibliographiques) et par A. Bon, *Le Péloponnèse byzantin jusqu'en 1204* (Paris, 1951) 63 n. 3. Dans la première lettre de Manuel Chrysoloras, adressée à l'empereur Jean VIII Paléologue, est à noter l'affirmation (*ibid.*, 119) de la présence de pèlerins « aus Rußland », dans la ville de Rome. Le commentaire ajouté au texte d'origine russe (*ibid.*, 172—189) mérite d'être mentionné d'une manière particulière [p. 177, n. 39: Hodegetria, c.-à-dire Odigitria, non Hodogetria]. Dans le texte d'Eustache de Thessalonique (vol. III, 118) sont mentionnés les noms de deux villages: *Krania et Zemenikos*, et Hunger (*ibid.*, 161, n. 113) nous avertit que sur ces villages de la région de Thessalonique « ist sonst nichts bekannt ». Le premier nom est sans doute d'origine grecque (cf. Vasmer, *ibid.*, 3), si au moins l'on ne lit pas *Brania* (cf. Vasmer, *ibid.*, 25, nr. 47), mais le second est d'origine slave. Quant à l'observation de E. Doblhofer (*Byzantinische Diplomaten*, 9) sur les versions des fragments de Priskos, il faut indiquer qu'il en existe une version russe intégrale, publiée en 1861 par G. S. Destunis, tandis que les textes relatifs à l'histoire des régions balkaniques ont été publiés en version bulgare par moi-même (v. Гръцки извори за българската история. I. София 1954, 86—129). Dans la note bibliographique sur Priskos (*ibid.*, 14) il faut citer sans autre G. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, I. Budapest, 1942. 294—302. Il faut écrire Arčar (non Akčar Palanka, *ibid.*, 18) (cf. aussi 79). En somme,

il faut regretter que le commentaire sur le texte de Priskos (ibid., 79—82) ne soit pas plus riche et détaillé. Sur *kamon* (ibid., 80) cf. encore Moravcsik, op. cit., II (1943) 134, avec d'autres explications. A propos de *Daurentios* ou *Dauritas* (cf. ibid., 221—222, n. 48), il faut supposer que ce n'est qu'une transcription erronée du sl. *Dobreŭta*. L'introduction au texte de Kekaumène (*Vademecum*, 5—19) doit être mentionnée comme une des mieux réussies. Il est à regretter que l'auteur n'ait pu utiliser la littérature bulgare dans son commentaire du texte. En adoptant une interprétation de H. Grégoire, Beck (ibid., 95; 160, n. 73) a corrigé dans le texte *Bassianos* au lieu de *Kassianos* (la lecture du manuscrit), en ajoutant: « Ein Asket Hero ist mir unbekannt ». Il me semble cependant qu'il faille revenir à la lecture du manuscrit et à penser plutôt à une allusion au texte de St Ignace, où sont mentionnés les noms de Kassianos et Hero (cf. F. X. Funk, *Patres Apostolici*, II. Tubingae, 1901, 58, 16—60, 2; 180, 15—18; 172—183; *Ad Heronem diaconum ecclesiae Antiochenae*; 172, 1—2; 244, 13—14; cf. aussi A. Hilgerfeld, *Ignatii Antiocheni et Polycarpi Smyrnaei epistulae et martyria*. Berolini 1902, 181, 29—182, 3; 191—194). Si cette interprétation est juste, l'on pourrait découvrir chez Cekaumène des connaissances de la littérature patristique. Beck d'autre part a confronté Mesopotaminos, mentionné par Cekaumène (ibid., 95; 160, n. 73) avec Syméon de Mésopotamie; cette indication doit être ajoutée à l'exposé chez H. Dörries, Symeon von Mesopotamien. Die Überlieferung der messalianischen « Makarios »-Schriften (Leipzig 1941), 425—450 (« Die äußeren Zeugnisse »). Je pense que les doutes à propos de cette identification sont superflus. Quand à l'interprétation du texte de Théophane, il est vraiment regrettable que L. Breyer n'a pas connu les œuvres de V. N. Zlatarski et se soit limité à son exposé de l'histoire bulgare dans sa *Geschichte der Bulgaren*. Leipzig, 1918. Il faut corriger ou compléter, sur la base de la nouvelle littérature, certaines indications dans le commentaire, par exemple sur Verégava (ibid., 197), *severa* (ibid., 200, c'est-à-dire *sever*), Tzika (ibid., 200), Markellai (ibid., 209, en réalité le Hisarlîk près de la ville de Karnobad), etc.

Dans l'introduction au premier volume de la collection, on a très bien écrit: « Wir würden es aber als schönsten Erfolg dieser Veröffentlichung betrachten, wenn sie den Fachhistoriker, der ohne sie nicht den unmittelbaren Zugang zu den Originaltexten findet, zur historischen Bearbeitung dieser Texte anregte, zur Verfolgung der Zusammenhänge, die beinahe in jedem Zeitalter die byzantinische Welt mit der allgemeinen europäischen Geschichte verbanden und die uns zumeist nur deshalb nicht so bekannt oder so bewußt sind, weil die byzantinischen Geschichtsdarstellungen nicht genügend... gelesen und studiert werden ». Les historiens du moyen âge slave, qui trouveront un trésor de renseignements dans ces volumes, ne peuvent qu'exprimer un vœu sincère et cordial pour le succès de la Bibliothèque « Byzantinische Geschichtsschreiber ».

Iv. Dujčev/Sofia

A. Guillo u, *Les archives de Saint-Jean-Prodrôme sur le mont Ménécée*. (Bibliothèque Byzantine), Paris, 1955, pp. 214 + 4 pl. h.-t.

La bibliothèque Byzantine, dirigée par P. Lemerle, s'enrichit, dans sa série « Documents », d'un nouveau volume. Les archives du monastère de Saint-Jean-Prodrôme, sont déjà connues et une bonne partie des textes de cette édition a déjà été publiée. Ces textes, d'une grande importance pour l'histoire de la civilisation byzantine, se trouvent réunis, désormais en une édition moderne et l'édition comporte deux inédits.

L'ouvrage commence par une solide Introduction (p. 5—15), *Esquisse d'une histoire*

du monastère de Saint-Jean-Prodrome, qui étudie successivement: la fondation (vers 1275 par Joannice, attesté, en 1278—1279), comme higoumène du Prodrome, dans le voisinage de la ville de Serrès, sur le versant oriental du mont Ménécée. *La période grecque, l'éphorie de Simonide, puis de Jean Cantacuzène* (après la mort de Joannice, vers 1300, et sous la surveillance de son neveu, Joachim, évêque de Zichna, le monastère, malgré les incursions des Catalans en 1307—1308, et la guerre civile entre Andronic II et Andronic III Paléologues, le monastère devient de plus en plus prospère, Joachim impose au monastère, par son Typicon de 1324, le régime cénobitique et laisse, à sa mort, en 1333, le monastère dans une situation prospère. *La période serbe et le début de l'occupation turque*, malgré la protection du tsar de Serbie, Etienne Dušan et la sympathie des Turcs, voit commencer le déclin du monastère. *L'époque moderne* voit, au début du XVI^e siècle, le monastère sur le point d'être ruiné et, après des alternatives de demi-prospérité et de décadence, celui-ci, malgré les efforts tenaces et habiles de ses higoumènes, au XIX^e siècle, est, après les deux dernières guerres mondiales, très appauvri et a perdu ses manuscrits, ses livres et une partie de ses objets d'art. Une *Liste des higoumènes et représentants de Saint-Jean-Prodrome (dates auxquelles ils sont mentionnés)*, du premier fondateur, Joannice 1279 au dernier, Christophore, 1904, termine cette très substantielle et riche Introduction. Cette Esquisse est suivie d'un long paragraphe, consacré à *l'Histoire de la tradition des actes*, où l'auteur étudie successivement les originaux, les cartulaires (cartulaire A, qu'il reconstitue, comportant 14 actes transcrits, en grande partie des chrysobulles, transcrit sous l'occupation serbe et utilisé, à l'époque moderne comme proskynitaire, et cartulaire B perdu et dont le but était de conserver les titres du couvent en cas de contestation. L'auteur en donne la composition, avec tous les éclaircissements nécessaires) et les copies extraites des cartulaires (cartulaire A recopié une première fois au XVIII^e siècle, une seconde fois en 1858 et en dépôt, jusqu'en 1941, à la Bibliothèque nationale de Belgrade et cartulaire B, recopié aussi deux fois et jusqu'en 1941 conservé dans la même bibliothèque). Un stemma résume l'histoire de la tradition. Des renseignements sur les principes suivis pour la présente édition terminent l'Introduction. — Suit l'édition des Actes, actes grecs (au nombre de 48. s'échelonnant d'un prostagma d'Andronic II Paléologue de novembre 1304 à un Gramma du patriarche Gerasimos, de septembre 1795; 46 actes datent de la période 1304—1355) et actes turcs, au nombre de 3 et comprenant un firman de Mourad II, de juillet 1372. Neuf Appendices complètent la publication des textes: Typikon du monastère (1332), acte de décès de Joachim, métropolite de Zichna (décembre 1333), un acte suspect, horismos d'Andronic II ou III d'août 1326 ou 1341, un acte subreptice, prostagma d'Andronic III, de 1333, un faux, gramma de Cyprien, évêque de Phérémai, d'octobre 1333, une lettre du patriarche Néophytos de 1610, un sigillion de la communauté du 17 septembre 1797, un Inventaire de la bibliothèque du monastère (les manuscrits, avec mentions prosopographiques et notices historiques) et les imprimés, et enfin, les inscriptions anciennes, au nombre de 5. Des Addenda, comportant six documents datant du XVII^e siècle (1610—1698) et un double Index des noms de personnes et de lieux et un Index des termes et formules techniques terminent cet excellent ouvrage. L'édition des textes, sauf deux exceptions, est critique. Chaque texte est accompagné d'une traduction, d'une analyse, de remarques critiques et de notes bibliographiques. On ne saurait trop signaler la richesse de documents que présente pour l'historien de l'Empire byzantin le présent recueil.

Ch. Diehl, *Byzantium, Greatness and Decline*. Translated from the French by Naomi Walford, with Introduction and Bibliography by Peter Charanis, Professor of History, Rutgers, The State University General Editor, The Rutgers Byzantine Series. Rutgers University Press. New Jersey. New Brunswick, 1957, pp. XVIII + 366.

Le présent ouvrage est la traduction de l'ouvrage bien connu de Charles Diehl, *Byzance, Grandeur et décadence*, publié en 1919 et qui reste, malgré sa date, un excellent précis d'initiation à l'histoire de la civilisation byzantine. Il est le premier d'une série d'ouvrages consacrés à la civilisation byzantine, The Rutgers Byzantine series, sous la direction du Professeur Peter Charanis, bien connu pour ses savants travaux sur l'histoire de Byzance. La traduction, fidèle et aisée, est l'œuvre de Miss Naomi Walford. L'Introduction signale certains exposés de Ch. Diehl, qui ont vieilli, corrigés déjà en partie dans son dernier ouvrage, *Les grands problèmes de l'histoire byzantine* (1943), mais qui ne modifient, en fait, que fort peu le tableau général donné par lui de cette civilisation, dont il était l'un des meilleurs connaisseurs: la politique des empereurs iconoclastes, les rapports de l'Eglise et de l'Etat, l'Union des Eglises, les ressources financières de l'Empire. Une importante Bibliographie (p. 301 à 357), relative à chaque chapitre et présentée sur le modèle des Bibliographies de la *Cambridge Medieval History*, rendra de grands services au lecteur, qui voudrait étudier de plus près certaines questions. L'auteur regrette de n'avoir pu y faire figurer les études et ouvrages en russe ou dans d'autres langues slaves. Enfin, la présente édition est également enrichie de 40 superbes illustrations dans le texte et de présentation impeccable. Il faut souhaiter voir rapidement paraître un second volume, aussi richement présenté.

R. Guillard/Paris

G. Ostrogorsky, *Histoire de l'Etat byzantin*. Préface de Paul Lemerle. Traduction française de J. Gouillard, enrichie de nombreuses additions par l'auteur. Paris, Payot (Bibliothèque Historique, 1956, pp. 651).

On ne saurait trop louer M. Gouillard d'avoir bien voulu se charger de donner cette traduction française de l'ouvrage classique de G. O., et sur les qualités duquel P. Lemerle a fort bien dit ce qu'il fallait en dire. La présente traduction a été l'occasion, pour l'auteur, de mises au point de détail. La bibliographie a été mise à jour, des points de vue nouveaux ont été adoptés, enfin diverses corrections ont été apportées à la seconde édition allemande. L'étymologie de *Parapinakès*, surnom de Michel VII, a été corrigée avec le sens de « moins un pinakion »; le Diogène, prétendant de 1094, est *Constantin* et non *Léon*. Les dates du *Taktikon* d'Uspenskij ont été encore précisées: 845—856, au lieu de 842—856. — Des corrections nombreuses ont été apportées à l'importante question des thèmes: un thème de Crète, créé vers le milieu du VIII^e siècle, l'addition à la liste des thèmes connus, des thèmes de Mésopotamie, Sébasteia, Lykandos, Léontokomis et de Séleucie, la mise au point définitive du système des thèmes au commencement du XI^e siècle, et non vers la fin du IX^e siècle. D'autres corrections intéressent le fond de l'exposé: l'expédition de Crète, sous Léon VI, est placée en 911 et la flotte byzantine a été anéantie à Samos et non à Chios, au printemps 912 et non en octobre 911; la carrière militaire de Nicéphore Phokas a été remaniée, à la suite des travaux d'Henri Grégoire et il n'est plus question de la victoire d'Adana, en 900. — La campagne bulgare

de Svjatoslav de 968 est en réalité de 969. — En ce qui concerne Alexis I^{er} Comnène, O. date d'août 1082 le chrysobulle de restitution des biens ecclésiastiques et, suivant les conclusions de Cognasso et Sokolov, fait durer jusqu'au règne d'Andronic I^{er} Comnène la suspension des relations entre Venise et Byzance, survenue en 1171. — O. mentionne un fait nouveau sur la situation très critique où se trouvait Baudouin II, obligé de gager un emprunt aux Vénitiens sur la personne même de son fils. — A la suite des recherches de Sinogowitz, O. admet que ce fut Constantin Lascaris et non Théodore Lascaris, qui fut proclamé empereur à Constantinople, en 1204. Toutefois, il n'admet pas que Constantin ait régné, ni qu'il soit mort en 1205. Enfin, O. signale qu'Andronic IV Paléologue ne put livrer, comme il l'entendait, Ténédos aux Génois et que cette île fut prise par les Vénitiens en octobre 1376. Grâce aux recherches de Thiriet, les clauses et l'exécution du traité de Turin, du 8 août 1381, sont précisées; enfin, O. reconnaît à Gênes un certain rôle dans l'usurpation de Jean VII Paléologue et précise davantage les circonstances de la fuite de Manuel II Paléologue et de sa restauration.

R. Guillard/Paris

P. Lemerle, *L'émirat d'Aydin. Byzance et l'Occident*. Recherches sur « La Geste d'Umur Pacha ». Paris, 1957, pp. 276 + 2 pl. h.-t. et 3 cartes.

Cet important ouvrage est le commentaire historique de l'ouvrage publié dans la même collection « Bibliothèque Byzantine » par M^{me} Irène Mélikoff-Sayar: *Le Destan d'Umur Pacha*. Cette Chronique est l'une des plus anciennes chroniques turques, que nous possédions et la seule, consacrée en partie, à des princes turcs autres que ceux de la maison d'Oman. Elle est l'œuvre d'Enveri ou Le Lumineux, qui déclare avoir terminé son œuvre en août 1465. Le livre XVIII de cette Chronique, qui en comprend XXII, est consacré à l'émir d'Aydin, Umūr pacha. Le livre XVIII est de beaucoup le plus intéressant; le texte en a été établi, édité et traduit par M^{me} Irène Mélikoff-Sayar; la rédaction du texte est postérieure de 117 ans à la mort d'Umūr (1348). La période, étudiée dès Destan, est la première moitié du XIV^e siècle, période encore mal connue de l'histoire de l'Asie Mineure, pendant laquelle disparaît l'état des Turcs Seldjoukides et apparaît la puissance des Turcs Ottomans. C'est aussi l'époque où Jean VI Cantacuzène est accusé « d'avoir changé le cours de l'histoire en appelant les Turcs en Europe » et où l'Occident lance sa croisade contre Smyrne, base de la flotte d'Umūr. Ces importants événements étaient assez mal connus par les sources grecques et latines; Enveri apporte le point de vue turc et des renseignements précis sur la principauté turque d'Aydin, au moment de son apogée. La geste, même si elle doit être consultée avec prudence, apporte seule de nombreux renseignements et est ainsi une source historique unique; elle est, d'ailleurs, aussi fort intéressante au point de vue littéraire et folklorique. La valeur de la geste tient à ce que la source est certainement contemporaine des faits et très bien informée. Mais on ignore encore quelle était cette source, dont s'est servi Enveri et même si cette source est unique; il reste aussi beaucoup encore à faire pour retrouver et interpréter les données historiques, conservées par Enveri dans sa Geste, versificateur aux gages de son protecteur Mahmoud pacha et tenu d'observer les lois du poème épique. Mais « l'important est qu'Enveri a disposé d'une documentation ancienne et de première main, où il trouvait une chronique fidèle de l'émirat, au moins jusqu'en 1348 ».

Le commentaire de P. L. a la richesse, la solidité et la précision auxquelles il nous a habitués depuis longtemps. Il est présenté en douze chapitres; précédés d'une sub-

stantielle Introduction (l'auteur, l'œuvre, le contexte historique). I. Constitution et partage de l'émirat de Mehmed Aydinoglu; jeunesse d'Umūr. — II. Les premières armes d'Umūr; il occupe le port de Smyrne, se lance sur mer, attaque Chio. — III. La désobéissance d'Umūr; raid contre Gallipoli (1331—1332). — IV. Première expédition d'Umūr contre les Etats latins de Grèce: Bodonitsa, Négropont, Péloponnèse; la méprise de Salamine. — V. Première attaque latine contre Smyrne; Umūr succède à Mehmed. — VI. Les débuts du règne personnel d'Umūr; attaques contre des territoires grecs; seconde expédition dans le Péloponnèse; siège de Philadelphie; l'entrevue de Kara Burun avec Andronic III et l'accord avec les Grecs. — VII. Nouvelles expéditions contre la Grèce franque. — VIII. L'expédition aux bouches du Danube. — IX. Les premiers séjours d'Umūr à Didymotique et ses campagnes avec Cantacuzène à Thessalonique et en Thrace. — X. L'expédition latine contre Smyrne et la « croisade » du dauphin Humbert. — XI. La dernière expédition d'Umūr en Thrace. — XII. La mort d'Umūr. Conclusion: la figure et l'œuvre d'Umūr; composition et valeur historique de la geste. Un Tableau chronologique récapitulatif, signalant les événements les plus importants et leur date aussi précise que possible, aidera beaucoup le lecteur; des Addenda et un Index de noms propres terminent cet excellent ouvrage. Notons seulement, du point de vue pratique, qu'un ouvrage aussi riche de renseignements de toute nature aurait dû être accompagné d'un Index des mots notables, et que l'index des noms propres a besoin d'être complété.

R. Guillard/Paris

F r. D v o r n í k, *The Slavs, Their Early History and Civilization*. Boston, American Academy of Arts and Sciences, 1956, pp. 394—16 maps.

Dvorník's book is a synthesis covering the history of the Slavs from the moment they appeared in history to about the middle of the thirteenth century. Its twelve chapters deal with the following subjects: the origin, early habitat and migration of the Slavs; their primitive civilization; the first Slavic states and their relations to Byzantium and the Franks; the Moravian empire and the work of the Greek apostles to the Slavs; the rise of Bohemia and Poland and their relations to Germany; the southern Slavs, their relations to the Franks, Byzantium and Rome; Slavonic culture and literature and their Byzantine background; Kievan Russia; the Slavs in the tenth century and the Ottos of Germany; Slavs, empire and papacy; the Baltic and Polabian Slavs and the Wends; Poland and Bohemia, their downfall and westernization of their culture. Dvorník bases his narrative on the origin, early habitat and migration of the Slavs on the latest literature, particularly the works of the Polish archaeologists; treats extensively, for a general account, of the Baltic and Polabian Slavs and brings something new concerning the work of Cyril and Methodius. Throughout his narrative Dvorník stresses the interrelations of the various Slavic peoples and the place of these peoples in the historical evolution of Europe. His book should appeal not only to the general reader, but also to the specialists and should be welcome particularly in America where the medieval Slavic world is so little known.

On a number of points Dvorník expresses himself without discussion though these points are still open to controversy. As a Byzantinist I have noted the following: The great siège of Thessalonica by the Avars and Slavs during the reign of Maurice is placed by Dvorník in 597, whereas the latest student (F. Barišić) of the *Miracula Sancti Demetrii* puts it, with reason I think, in 586. His statement that the invasion of the Slavs

destroyed Christianity from the Alps to the Peloponnesus with the exception of Thrace is somewhat exaggerated. On the other hand his assertion that the raid of Kouver in the Balkan peninsula took place during the reign of Heraclius is probably correct. I find his views on the significance of the imperial coronation in Byzantium quite unacceptable. One may also dispute his acceptance, as against Adontz, of the traditional view concerning the origin of Samuel the Bulgarian. He is right, I think, despite Grégoire in accepting the historicity of the second Russian attack against Constantinople (907), but one may question his view that Olga was baptized in the Byzantine capital. It might have been desirable, perhaps, to have noted that these and other points are still matters of controversy. It should be pointed out, however, that in a general book it is not always practical to indicate all the points of controversy.

The book has an index and a detailed bibliography arranged according to the subject-matter of each chapter. This bibliography should prove very useful, especially to beginning students of medieval Slavic history.

P. Charanis/New Brunswick

Kenneth M. Setton, *The Byzantine Background to the Italian Renaissance*. Reprinted from *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. 100, No. 1, 1956, pp. 76.

L'ouvrage de Setton aborde un sujet fort important surtout pour l'étude de l'humanisme primitif non seulement en Italie mais en Europe Occidentale et, en partie, même Centrale. L'auteur voit le but de son travail à éclaircir le fond byzantin de la Renaissance et surtout de l'humanisme italiens. Le titre de l'ouvrage pourrait facilement nous induire à croire que l'auteur a l'intention d'examiner les courants culturels à Byzance, au 13^e et 14^e siècles, pour y dépister certains traits et idées typiques qui domineront ensuite la civilisation européenne au 15^e siècle et dont s'inspirera la renaissance. L'auteur a cependant conçu son travail sous un angle plus étroit pour empêcher son étude de l'influence byzantine sur l'origine de la Renaissance, de devenir, fatalement, un ouvrage sur l'origine des idées de la Renaissance ou bien une étude de la philologie classique au temps de Justinien. L'auteur a certainement raison, lorsqu'il croit pouvoir se passer, dans un travail ainsi conçu, d'un examen plus détaillé des problèmes de l'antiquité. Cette restriction très poussée du thème, l'a malheureusement empêché, me semble-t-il, à aboutir à des conclusions neuves, ce qui fait de son livre plutôt une revue, si instructive soit-elle, de faits déjà connus.

La première partie du livre traite des rapports de Byzance à l'Italie Méridionale, à la Grande Grèce de l'antiquité et surtout de l'évolution de la langue grecque dans le domaine en question. D'après l'auteur, l'assertion selon laquelle la langue grecque se serait maintenue et développée, dans le domaine mentionné, durant 20 siècles, de Pythagore à Barlaam, est plutôt exagérée. Après la chute de l'empire romain occidental, la civilisation grecque tomba en décadence et ne fut réimportée que par les moines et les prêtres byzantins. L'auteur examine ensuite brièvement l'évolution du grec dans le domaine en question, jusqu'à l'époque actuelle.

Le second chapitre concerne l'évolution de la science grecque en Sicile et en Italie Septentrionale. Les relations scientifiques gréco-italiennes se bornent, pour la plupart des cas, au domaine de l'Eglise, surtout à l'époque où l'on menait des discussions au sujet de l'unification des Eglises grecque et latine.

Très importantes furent également les relations commerciales mentionnées au 3^e chapitre. Malgré la tentative des Byzantins de garder le secret de la production pour les articles d'exportation, la fabrication de ceux-ci se transplanta successivement dans les Etats citadins de l'Italie et eut pour suite l'épanouissement des villes italiennes. L'Italie devint ainsi l'héritière de l'activité économique de Byzance. Les relations culturelles entre Byzance et l'Italie furent soutenues à cette époque par la mission des moines latins (dominicains et franciscains) à Constantinople. Les relations et négociations ecclésiastiques favorisaient nécessairement la connaissance du grec.

Une partie spéciale du livre traite du roman byzantin qui, de son côté, atteste l'influence de la civilisation romane sur la littérature byzantine.

La partie principale est consacrée aux Grecs éminents vivant en Italie au 14^e siècle: Barlaam, l'archevêque Paul de Smyrne, Simon Atumano, Démétrios Cydones, les Crétois Marcus Musurus, Zaccharie Callierges, Nicholas Vlastos, Franciscus Portus et les Chrysoberges.

Le dernier chapitre, plutôt en guise de complément, étudie le rayonnement des études grecques en Angleterre et en Espagne de l'époque, pour fournir une comparaison à la situation en Italie. L'Angleterre du 13^e siècle eut plusieurs savants connaissant le grec et appréciant la civilisation grecque (Robert Grosseteste, Roger Bacon, John of Basingstoke, Gregory of Huntingdone). Les siècles suivants attestent une décadence incontestable. Quelques visites isolées mises à part (Manuel II Paléologue, Manuel Chrysoloras), les relations directes entre l'Angleterre et Byzance n'existaient guère, au début du 15^e siècle. Les Anglais s'occupant du grec au 15^e siècle, faisaient leurs études en Italie. Différente fut la situation en Catalogne des 14^e et 15^e siècles. Ce pays joua un rôle important dans l'origine de la Renaissance. Une influence favorable y fut exercée par le roi hellénophile Jean I^{er} qui collectionna de nombreux manuscrits grecs et des traductions du grec. Au 15^e siècle cependant c'est également à travers l'Italie que les influences grecques s'infiltraient même en Catalogne.

Dans la conclusion à son livre, l'auteur examine les raisons du rayonnement qu'accuse le grec en Italie. Les motifs qui présidèrent à la fondation d'une chaire du grec à Florence en 1360, furent d'ordre plutôt économique et politique que culturel. Indispensable fut la connaissance du grec lors des pourparlers devant amener l'unification de l'Eglise et qui s'échelonnèrent à travers plusieurs dizaines d'années. D'éminents personnalités grecs séjournèrent en Italie de 1438 à 1442: Marcus Eugenicus, Georgios Gemisthios Plethon, Joannes Argyropoulos, Bessarion. C'est à ce dernier que l'auteur consacre une attention plus large de même qu'au cercle de ses amis, à sa bibliothèque et au rôle que ce dernier joua dans la dispute au sujet de Platon et d'Aristote. Dans cette dispute, le plus grand adversaire de Bessarion fut son ancien ami Georgios de Trébizonde et son partisan, le néo-platonicien italien Marsiglio Ficino.

Si les Byzantins furent les conservateurs de la civilisation ancienne et les maîtres des Italiens, ce sont ces derniers qui adaptèrent les éléments anciens aux conditions nouvelles et devinrent les maîtres de l'Europe tout entière. A Byzance, il y avait des humanistes individuels, mais une renaissance réelle ne s'y produisit point.

En dépit de la restriction que l'auteur s'est imposée, il aurait peut-être été utile néanmoins de consacrer, ne fût-ce qu'un chapitre, aux éléments qui constituaient la civilisation byzantine, tout en renfermant déjà le noyau de la Renaissance et de l'humanisme futurs. Il aurait été possible de montrer ainsi dans quelle mesure ces idées étaient la création des Byzantins eux-mêmes ou dans quelle extension elles subissaient l'influence de l'intérêt que les Italiens portaient à la langue et la civilisation grecques. Fort intéres-

sant aurait sans doute été d'examiner les traits caractéristiques de l'humanisme byzantin (autant qu'on peut admettre son existence à Byzance) relevant des particularités économiques et politiques de Byzance, si différentes de celles de l'Italie. L'auteur aurait enfin pu suivre l'influence directe des émigrés grecs après la chute de Constantinople même dans d'autres pays européens (Allemagne, France, Autriche), l'influence des Italiens étant déjà suffisamment connue. En dépit de toutes ces restrictions, le sujet demeurerait trop large pour pouvoir être analysé, dans un travail peu étendu, aussi minutieusement que ce grand problème d'histoire culturelle l'aurait incontestablement mérité.¹

R. Dostálová/Prague

J. Ellul, *Histoire des Institutions*. Tome premier. *Institutions grecques, romaines, byzantines, franques*. Paris, 1955, pp. VII + 791. « THEMIS ». — Manuels juridiques, économiques et politiques. Collection dirigée par Maurice Duverger.

Cette excellente *Histoire des Institutions*, publiée par le savant professeur de la Faculté de Droit de Bordeaux, compte, dans sa troisième partie: Les Institutions des successeurs de Rome, un bref, mais excellent exposé, *L'Empire byzantin jusqu'en 717*, qui en forme le Titre premier (p. 601—648). L'exposé est divisé en six sections. Section I. L'Empereur et le Gouvernement central. — § 1. L'Empereur. 1. L'originalité de Byzance à cette époque est d'être le seul Etat centralisé: 2. La succession au trône. 3. Les titres et les honneurs. 4. Les pouvoirs. — § 2. Le Gouvernement central: 1. Les officiers du Palais. 2. Réformes de Justinien. 3. Le Cabinet (Koiton) de l'empereur. 4. Le Sénat de Constantinople. 5. Les assemblées. 6. Le Bureau des Barbares. — Section II. Les grands services administratifs. § 1. Les fonctionnaires et l'administration locale. 1. L'on continue à avoir une hiérarchie administrative fixée par des titres. 2. Le statut des fonctionnaires et les réformes de Justinien. 3. Le gouvernement de Constantinople. 4. L'administration des provinces. 5. L'administration des villes. — § 2. La Justice. 1. *Le Consistorium principis*. 2. La procédure par libelle. 3. L'appel. 4. La justice criminelle. — § 3. Les Finances. 1. L'administration des Finances. 2. Les impôts. 3. Le domaine impérial. — Section III. La codification Justinienne. § 1. Oeuvres et méthodes. § 2. Tendances et influences. L'enseignement du Droit (Le caractère romain et archaïque; l'influence orientale, l'influence directe de l'hellénisme; le caractère doctrinal de la Compilation, l'influence chrétienne: le christianisme a été l'une des sources d'inspiration, systématiquement utilisée et probablement dominante de la législation de Justinien). — Section IV. Les modifications du droit privé: § 1. Le droit des personnes. I. Au profit des esclaves, Justinien favorise les affranchissements. II. La famille. 1. Justinien consacre le changement qui s'était produit dans les relations familiales; 2. Capacité des fils et filles de famille. III. Le mariage. 1. Pour les conditions; 2. Le lien du mariage; 3. La dot. 4. Dissolution du mariage. 5. Les mariages inférieurs. — § 2. Le droit des biens. I. Pro-

¹ Le thème choisi par l'auteur a éveillé l'attention de plusieurs savants. G. M. Hartmann l'a analysé dans son compte-rendu intitulé *Die Bedeutung des Griechentums für die Entwicklung des italienischen Humanismus*, prononcé le 6 Avril 1957 à la conférence sur la langue et la littérature néo-grecques à Berlin. La discussion qui suivit son compte-rendu montra que la question, qui est de savoir s'il y avait un humanisme byzantin, est encore loin d'être résolue, mais que bien des traits caractéristiques de la civilisation byzantine à cette époque semblent justifier une réponse positive.

priété et possession. II. Modes d'acquisition de la propriété. (1. La tradition; 2. La prescription.) — Section V. Les Institutions de l'Eglise. § 1. Le Gouvernement de l'Eglise: les patriarchats. § 2. Le clergé séculier (1. Les évêques; 2. Les clercs). § 3. Le clergé régulier. § 4. Les structures juridiques de l'Eglise (I. Les sources du Droit; II. La juridiction ecclésiastique; III. Le patrimoine ecclésiastique.) — Section VI. Les Structures économiques. § 1. Le commerce (1. Dans l'ensemble, le commerce est soumis à une réglementation étatique rigoureuse; 2. Le commerce au Ve siècle a une seule direction: L'Orient). § 2. L'industrie (industrie de transformation et industrie de luxe, l'industrie de la soie, monopolisée, en étant un élément important). § 3. L'agriculture (1. Jusqu'au début du VII^e siècle, continuation de la concentration de la propriété et de la formation de grands domaines; 2. Aux VII^e et VIII^e siècles, tendance constante à la division des grands domaines et développement de la paysannerie libre en même temps qu'accroissement de la population rurale). L'exposé est suivi d'une Bibliographie: I. Ouvrages généraux. II. Droit public. 1. Ouvrages généraux; 2. Administration; 3. Finances; 4. Eglise. III. Compilation de Justinien. IV. Droit privé. V. Institutions économiques et sociales; 1. Economie; 2. Vie sociale. Un état de quelques questions, Les Interpolations, termine le Titre premier.

Comme dans les Manuels de la Collection parallèle, « Clio », pour l'Histoire, l'exposé est formé de deux séries: l'une en caractères normaux, est un exposé précis et simple, sorte de Memento pour l'étudiant, l'autre, en petits caractères, est formé d'exposés plus détaillés, historiques, sociologiques, pratiques, jurisprudentiels, théoriques, avec un « état des questions ». Il est regrettable, étant donné la qualité de l'exposé, clair, précis, très au courant des derniers travaux, que l'auteur ait décidé de n'étudier que les institutions byzantines de la première des trois périodes qu'il distingue dans l'histoire de l'Empire byzantin (1. La fin de l'Empire romain universel, jusqu'en 717; 2. l'Empire romain hellénique, de 717 à 1204; 3. la Décadence byzantine de 1204 à 1453).

R. Guillard/Paris

S. Miranda, *El Gran Palacio Sagrado de Bizancio*. Prologo del Doctor Manuel Toussaint, Mexico, 1954, pp. 220 + 4 plans h.-t., et de très nombreuses illustrations dans le texte et hors-texte.*

L'étude du Grand Palais de Constantinople n'a pas fini de solliciter l'attention des érudits et des archéologues, mais elle ne saurait être abordée sans une étude minutieuse des textes et des études déjà nombreuses, qui lui ont été consacrées, car la très grande difficulté, pour ne pas dire la presque totale impossibilité de faire des fouilles, contraint celui qui s'occupe de la topographie du Grand Palais à se reporter avant tout aux textes et, en particulier, au Cérémonial de Constantin VII Porphyrogénète. Ce problème est l'un des plus délicats de la civilisation byzantine et il exige, pour l'aborder, une patiente et minutieuse initiation. Ainsi s'explique que, depuis bientôt un siècle (le premier ouvrage qui y ait été consacré, celui de Labarte est de 1861), les progrès pour la solution des très nombreux problèmes de toute nature que pose l'étude du Grand Palais, malgré de très solides études, soient si lents. C'est cette initiation indispensable que n'a pas M. Miranda; son enthousiasme ne peut remplacer les recherches patientes, ingrates, mais

* Sur ce livre, la rédaction a reçu deux comptes-rendus indépendants l'un de l'autre et croit être juste de les apporter les deux dans l'ordre où ils sont parvenus à la rédaction.

cependant parfois fructueuses; la vue des lieux, ne peut non plus suffire à elle seule.

L'ouvrage de M. Miranda comprend deux parties. Après un Prologue de M. Manuel Toussaint, Directeur de l'Institut de Recherches Esthétiques de l'Université Nationale de Mexico, suivi d'un court Préambule de l'auteur, et un chapitre introductif, exposant les études et les fouilles consacrées jusqu'ici au Grand Palais (p. 3—26), M. Miranda consacre la première partie (p. 29—144) à l'étude des divers monuments du Grand Palais. Il étudie successivement la place de l'Augoustéon (p. 31—33), le Sénat (p. 35—38), la Magnaure (p. 39—46), le palais de la Chalcè (p. 47—85), le palais de Daphnè (p. 87—95), le Triconque (p. 97—102), le Katysma (sic) (p. 103—106), le Chrysotriclinos (p. 107—129), la Néa du Palais (p. 131—138) et le Boukoléon (p. 139—144). La seconde partie (p. 145—195) est consacrée à l'étude technique des divers monuments présentés dans la première partie; décadence et ruine du Palais. Commentaires et bibliographie (p. 149—153), les ruines (p. 155—163), commentaires sur les plans de l'auteur du Grand Palais sacré de Constantinople (p. 165—168), commentaires sur les divers édifices signalés dans la première partie (p. 169—195). La seconde partie est suivie d'un certain nombre d'exposés: Liste des cortèges à l'intérieur du Grand Palais, d'après le Livre des Cérémonies (p. 197—205), liste des édifices mentionnés sur les plans de l'auteur (p. 207—210), Remarques complémentaires, relatives à certains monuments signalés sur le plan (p. 211—215), Addenda non paginés (2 pages), liste des empereurs qui séjournèrent dans le grand Palais et liste des monuments élevés par eux (p. 217—218), Bibliographie (p. 219—220). En hors-texte, quatre plans: plan de restitution du Grand Palais, plan des ruines actuelles du Grand Palais, plan représentant la mosaïque du Phare, plan de la façade du Boukoléon et de diverses ruines et plans du Grand Palais de Labarte, d'Ebersolt, de Vogt et de Georges Seure.

On ne saurait trop louer, une fois encore et avant tout, l'enthousiaste sympathie de M. Miranda pour la civilisation byzantine. Mais il eût fallu préparer pareille étude par une solide connaissance du sujet. La courte Bibliographie de l'ouvrage témoigne, semble-t-il, de l'ignorance de bien des études relatives au Grand Palais et indique des ouvrages vieilliss ou pratiquement d'aucune valeur scientifique, comme cet « unicum » par ses erreurs grossières et innombrables qu'est celui de R. Guerdan: *Vie, grandeurs et misères de Byzance*. Devant les quelques ruines du Grand Palais, l'auteur semble avoir laissé son imagination rêver et, aidé par la lecture de certains ouvrages, il a reconstitué, en une vision peut-être plus féerique qu'historique, la vie de ces nombreux édifices, dont il ne subsiste souvent que le nom. Emporté, à son insu, par son rêve, l'auteur déroule sous les yeux charmés du lecteur, neuf siècles d'histoire et, par suite, les dates sont confondues plus d'une fois. La consultation des textes et des études, qu'ils ont provoquées, aurait évité à l'auteur certaines erreurs de détail: une icône du Christ sur la porte de bronze même (p. 47), le patrice à ceinture (p. 70), le Grand Portier donne des ordres à un Second, qui en donne au Deutéros (p. 76) (Second et Deuteros sont un seul et même personnage), le couronnement de l'empereur dans l'église de la Chalcè (p. 80) (il a lieu à Ste Sophie). Une connaissance plus précise des sources aurait évité à l'auteur toutes ces erreurs et aurait discipliné son enthousiasme. On ne peut dire du Sénat à Byzance qu'il avait le pouvoir législatif et que rien ne se faisait sans l'approbation de cette Haute Assemblée (p. 38). Le palais de la Magnaure, situé par l'auteur à côté du Sénat, aurait couvert une superficie de 15.000 m² et aurait été une basilique à trois nefs, avec tribunes pour les dames et éclairées de sept fenêtres. Ce monument, soutenu seulement à l'est par quatre colonnes est, à tout le moins, quelque peu surprenant. Quant à Sainte Christine, chapelle située sous la Magnaure et à laquelle on descendait

par un escalier en colimaçon (p. 42), l'auteur la situe sur son plan à plus de 150 m au nord du palais. L'auteur, comme ses prédécesseurs, ne semble pas tenir compte des « étages » ou terrasses; on montait et l'on descendait par escaliers d'une salle à une autre, et toute reconstitution du Grand Palais doit tenir compte de ces terrasses ou étages. Il semble qu'il faut admettre avec la plus grande prudence, le fait de remplir l'espace qui s'étend de Sainte-Sophie au Boukoléon, de constructions contiguës, même si l'on y ménage des jardins et des terrasses.

C'est l'union de l'imagination et de l'utilisation de documents de dates différentes non respectées, en même temps que la non consultation d'un certain nombre de ceux-ci, qui expliquent ces interprétations très contestables et plus d'une fois inexactes. Sans grand souci des possibilités architecturales, l'auteur donne au Triclinos des XIX Lits des dimensions de 70 x 80 m, qui auraient nécessité des murs et des contreforts autrement puissants que ceux de Sainte-Sophie. Supposer aussi que les cuisines et les dépendances se trouvaient dans une sorte de souterrain, sous le Tricline des XIX Lits, va à l'encontre des règles observées dans la construction orientale, où l'on relègue, en général, les cuisines assez loin de la salle à manger. Il fallait monter et descendre, suivant que l'on traversait le Triclinos dans un sens ou dans l'autre, déclare l'auteur, mais il est probable, qu'il n'en était rien, pour se rendre aux « cuisines » dans un « souterrain » (p. 69). — Les dimensions du Triconque (p. 97), grande salle de réception, prêtent également à observations. Le Triconque aurait été précédé d'un atrium de 60 x 120 m, érigé sur l'emplacement d'une ancienne chapelle, et au centre, se trouvait un bassin de bronze de 30 m de diamètre, « couronné d'un vase doré plein de fruits exotiques destinés aux invités, qui attendaient d'être reçus en audience par l'empereur ». A propos du Kathisma, l'auteur écrit que l'empereur pouvait, avec ses invités, participer aux « spectacles religieux et profanes qui étaient présentés à l'Hippodrome les jours de grandes fêtes » (p. 103). L'Hippodrome ne présenta jamais de cérémonies religieuses. Les confusions, du reste, entre le Grand Hippodrome et l'Hippodrome couvert, la situation donnée à ce dernier et ses dimensions réduites (p. 110), l'interprétation du mot *velon* rendent ce développement, qui renferme beaucoup de détails exacts, d'une lecture tout à fait malaisée. Pourquoi l'Horloge devient-il un cadran solaire (p. 110), et pourquoi la « Vierge du Phare, chapelle impériale... ne servait (-elle) qu'à des usages profanes »?

L'étude des ruines, à laquelle est consacrée la deuxième partie de l'ouvrage, donne lieu aux mêmes remarques. Cette étude est toujours chose délicate, car, en ce domaine, on risque de se laisser entraîner par l'imagination. Si, en ce qui concerne l'Héliakon du Phare, les fouilles ont démontré que le lieu identifié est bien l'Héliakon du Phare et que les monuments voisins étaient en ruines au XIII^e siècle (p. 128), si, d'autre part, les sources déclarent que ces monuments divers étaient encore debout lors de la prise de Constantinople par les Croisés en 1204, une seule conclusion s'impose: l'identification proposée est inexacte. On en peut dire autant au sujet de l'identification des substructions de la Nêa (p. 131). On peut toujours « imaginer », lorsqu'on se trouve en présence de substructures voûtées; mais si l'église fut convertie en couvent (p. 137) et si elle subsista jusqu'en 1453, il aurait dû rester quelque témoignage visible. Lorsqu'une inscription donne le nom du local retrouvé, il faudrait toujours se demander si cette inscription ne se trouve pas là par suite d'un remploi toujours possible. Le groupe compact que l'auteur situe au « Pavillon des Rampes » contraste singulièrement avec la manière avec laquelle il dispose ailleurs des distances. En un mot, lorsque l'on veut tenter de reconstituer le Grand Palais de Constantinople, il faudrait ne pas oublier que ce Grand Palais a été plus d'une fois transformé, qu'il y a eu en fait plusieurs « Grands

Palais » successifs, dont on a démolé certains bâtiments dont on a remployé les pierres pour d'autres constructions nouvelles. Un plan général, qui ne cherche pas à tenir compte de l'œuvre des siècles, ne peut qu'être fragile.

Une très riche illustration orne ce bel ouvrage, de présentation impeccable. Si l'on met à part quatre photographies de l'auteur, ce sont des dessins et des lavis fort artistiquement exécutés. Mais certaines de ces illustrations manquent de précision, de fidélité même et plus d'une fois de légende. Parfois même, on se demande quel critère a guidé l'auteur dans le choix de ces illustrations, et pourquoi il a pris parfois certaines libertés avec la réalité, comme en redressant la croix qui surmonte la couronne de saint Etienne (p. 37).

Quant aux plans, qui sont bien venus, l'auteur a reproduit les plans de ses prédécesseurs, Labarte, Ebersolt, A. Vogt et Georges Seure, de manière à ce que l'on puisse les comparer au sien (plan I), qualifié, parfois un peu imprudemment de « définitif » (p. 167) ou « certain » (p. 195). Le plan permet aussi de se rendre compte que les dimensions attribuées à certains monuments ne semblent pas toujours correspondre à la réalité: le palais de la Magnaure, 15.000 m², le tricline des XIX Lits, 70 × 50 m, le Triconque, précédé d'un atrium de 60 × 120 m, l'Heliakon du Phare, 60 × 70 m, l'exiguïté de l'Oaton avec « son énorme coupole en forme d'œuf », et que les distances, séparant deux monuments, appellent des corrections: Sainte Christine, située sous la Magnaure et sur le plan à plus de 150 m; au nord, l'église du Seigneur, qui s'élevait « à quelques pas » du Grand Consistoire et indiquée sur le plan à environ 300 mètres.

Les précédentes remarques ne diminuent en rien l'intérêt de l'ouvrage de M. Miranda, qui contient de nombreux renseignements précis et des remarques fort justes. Mais, devant une sympathie aussi enthousiaste pour la civilisation de Byzance, on regrette que M. Miranda d'une culture si vaste et poète délicat, n'ait pas pris une connaissance plus complète des textes et des études et ait accordé parfois une confiance trop grande à certains documents, comme les relations des pèlerins russes. Mais, on ne saurait trop remercier M. Miranda d'avoir voulu, par ce somptueux volume, intéresser ses compatriotes à cette civilisation byzantine, encore mal connue et dont l'influence a été si grande sur l'Europe, qui lui doit en grande partie d'être ce qu'elle est encore.

R. Guiland/Paris

It is a rare event for a Byzantinist to review a book in Spanish; still rarer to find that it was published in Mexico. Sig. Miranda is therefore to be congratulated at the outset for making available to the Spanish reading public a full account of one of the most outstanding problems of Byzantine archaeology and topography.

The author treats first of the various sections of the palace that are known from the texts, under headings such as the Augusteon, the Chalke and so on. The conclusions he reaches are based first on the texts, then on works like those of Labarte, Ebersolt and Vogt, then on the results of such excavations as have been undertaken, and finally on his own examination of the site. He is the first writer to study the problem fully in the light of actual excavations, for when Ebersolt and Labarte wrote none had been undertaken, while Vogt's study was primarily limited to editing the text of the book of Ceremonies. On this count alone his survey is important.

He must have worked in Mexico under great difficulties, and this doubtless accounts for the poor quality of many of the illustrations, which seem to have been made or redrawn from photostats. But even apart from this, the plates are not fully satisfactory, for many of them lack subtitles, and others seem to have little connection with the text.

This is especially true of the frontispiece, an excellent colour plate of an unusually fine icon with the Deesis above and four saints below. It is in itself a thing of very great beauty and quality, of real importance in the story of later Byzantine painting, but not having any very close connection with the Palace.

More important than the illustrations are the plans at the end of the volume, which comprise a general plan of the ruins that survive or that have been excavated, reproductions of the reconstructions suggested by previous writers, a reconstruction of the sea facade of the Bucoleon palace, and a plan for the lay-out of the various buildings comprising the Great Palace itself proposed by Sig. Miranda. The latter is closer to that of Vogt than to any other, but contains a number of suggestive emendations, more especially with a view to incorporating buildings that have been planned by excavators or in surveys like those of the late Ernest Mamboury. In doing this Sig. Miranda was undoubtedly correct, even if some of his identifications and conclusions may be questioned. Thus he identifies the substructures consisting of a series of parallel passages on the sea side of Sultan Ahmed as the church of the Nea, though M. Mamboury, who originally proposed it, had himself subsequently rejected the suggestion. But there can be no doubt as to the correctness of Sig. Miranda's dictum that Wulzinger's proposals for placing the Nea near St Irene were "absurd". All, too, are now likely to agree with Sig. Miranda when he proposes placing the Kathisma at the side rather than at the end of the Hippodrome.

The identity of the great court recently excavated by the Walker Trust expedition has been much discussed since it was first discovered. The excavators identified it as the Heliakon of the Pharos, and Sig. Miranda follows them. Vogt prefers to regard it as the "Phiale of the Greens", and other suggestions have been put forward. The whole problem will be fully discussed by the writer of this review in a forthcoming report of the results of excavations since 1952. It must here suffice to say that the localisation of certain buildings, notably the church of St Elias, on which the identification as the Heliakon of the Pharos depended, has not been confirmed by later excavations, and that the whole question needs to be reconsidered on the basis of evidence that was not available to Sig. Miranda when he wrote. But even so, the problem is still open to dispute, and answers to the great majority of the problems of identification will only be forthcoming when extensive excavations over the whole site of the Great Palace have been conducted. Till then Sig. Miranda's reconstruction represents a definite advance on what has been available up to now. Its greatest significance, perhaps, lies in the fact that actual plans of excavated ruins are incorporated in the reconstruction.

Interspersed in the text there is a great deal about the life that was lived in the palace, the relics that were preserved there, and so on, and in a second part of the text Sig. Miranda deals with the story of the decay of the Palace from around the time of the Latin conquest onwards. This material helps to make the book more readable and to add to its general interest, for the problems of topography are of course of a rather specialised character. Thanks to these additions, his book should appeal not only to specialists on the topography of Constantinople, but also to a wide circle of readers who know Spanish, and should make it possible for an entirely new public to learn something of the fascinating and important problems that a study of the Great Palace involves.

D. Talbot Rice/Edinburgh

C. Christophilopoulos, Ἐκλογή, ἀναγόμευσις καὶ στέψις τοῦ βυζαντινοῦ αὐτοκράτορος. Πραγματεῖαι de l'Académie d'Athènes, t. 22, fasc. 2. Athènes, 1956, pp. VI + 238.

M^{me} Christophilopoulos, dont on connaît la savante et solide étude sur le Sénat à Byzance, nous donne une étude d'ensemble, la première de ce genre, sur le couronnement de l'empereur de Byzance, du début à la fin de l'Empire. Cette nouvelle étude se recommande par les mêmes qualités que l'étude sur le Sénat: connaissance pour ainsi dire exhaustive des sources, clarté, précision. L'auteur diffère parfois d'opinion avec d'autres spécialistes, qui se sont occupés du même problème, entre autres Fr. Dölger et G. Ostrogorsky, et souvent avec raison. — L'étude est divisée en trois grandes parties: Première période (324—610), seconde période (610—1081), troisième période (1081—1453). La première partie se subdivise elle-même en deux: de 337 à 450, l'armée seule intervient dans le choix d'un nouvel empereur. Le cérémonial de la proclamation est le même depuis Julien: couronnement avec le maniakion, élévation sur le pavois, proclamation comme *augoustos* par les troupes présentes. Le nouvel empereur revêt la pourpre, est coiffé du diadème et de nouvelles acclamations de l'armée ont lieu. Le Sénat, pendant cette période, n'intervient ni dans le choix, ni dans la proclamation. La proclamation par l'empereur régnant, d'un nouvel empereur, se fait selon le cérémonial suivant: présentation à l'armée du nouvel empereur, demande de proclamation en sa faveur; celle-ci obtenue, le nouvel empereur est revêtu de la pourpre, il coiffe le diadème et l'armée l'acclame comme *augoustos*. — De 450 à 610, l'armée ne joue plus aucun rôle dans le choix du nouvel empereur. C'est le Sénat qui choisit. Le cérémonial de la proclamation est en somme le même, sauf quelques détails nouveaux. A partir de Léon I^{er} (457—474) les dèmes et le patriarche de CP assistent à la proclamation, puis le sénat également. A partir d'Anastase I^{er} (491—518), le patriarche pose lui-même la couronne (*stémma*) sur la tête du nouvel empereur. Pour la première fois, avec Phokas (602), le couronnement fut séparé de la proclamation et prit un caractère strictement religieux, qui ne fit que se développer. — La proclamation d'un nouvel empereur par l'empereur régnant avait lieu par le sénat, l'armée et les dèmes; le patriarche récitait seulement des prières sur le *stémma* et la chlamyde. L'empereur régnant couronnait lui-même le nouvel empereur. L'armée et les dèmes acclamaient alors le nouvel empereur comme *augoustos*. Pendant cette première période, le couronnement par le diadème était nécessaire pour légitimer le nouvel empereur.

La deuxième période s'étend de 610 à 1081. Après 650 et avant 750 la proclamation d'un nouvel empereur comme *augoustos* disparaît et est remplacée par la proclamation comme (*mégas*) *basileus kai autokratôr*. Dès la fin du VI^e siècle, le couronnement par le *maniakion* n'a plus lieu et, à partir de Phokas (602—610), l'élévation sur le pavois. Le nouvel empereur est acclamé par un ou plusieurs des collègues électoraux, sénat, armée, dèmes; mais il ne s'impose comme empereur que s'il a une puissance militaire ou politique assez grande. Le couronnement religieux par le patriarche suivait plus ou moins rapidement. Le couronnement, pendant cette période, ne confère pas de droits au trône. Avec Nicéphore I^{er} (802—810) apparaît la distinction entre *autocratôr* et co-empereur (*sumbasileus*). On distingue nettement l'*autokratôr* du *basileus*, au XI^e siècle et cette distinction persista. L'auteur estime qu'il pouvait y avoir sur le trône plus d'un *autokratôr*: par ex. Léon VI et Alexandre, Constantin VII Porphyrogénète, Romain I^{er} Lécapène, Christophore. Pour devenir de *basileus autokrator*, il fallait être solennelle-

ment proclamé, par ex. Michel III, Basile I^{er}, Romain II. A partir de la fin de la dynastie de Macédoine, le clergé fut adjoint aux trois collèges électoraux existants (sénat, armée, dèmes) : le patriarche et le clergé de Ste Sophie prirent une part plus ou moins grande à la proclamation de l'empereur; par ex.: Isaac I^{er} Comnène, Nicéphore III Botaniatè.

La dernière période (1081—1453) peut se diviser en trois autres périodes :

I. De 1081 à 1204. La distinction entre *autokratôr* et l'héritier du trône ou *basileus* se maintient très nette. L'*autokratôr* est proclamé suivant le cérémonial traditionnel. Si le *basileus* était mineur, il recevait dans une cérémonie, qui se déroulait vraisemblablement à l'église, le diadème, les chaussures rouges, la pourpre; on l'acclamait comme *basileus*. Le patriarche se contentait de lire les prières du couronnement. A partir de la deuxième moitié du XII^e siècle, et au plus tard, en 1195, l'*autokratôr* recevait l'onction, faite par le patriarche. Les textes ne permettent pas de savoir si le simple *basileus* la recevait lui aussi.

II. De 1204 à 1261. Sous les empereurs de Nicée, le cérémonial traditionnel du couronnement se modifie. Dès le décès d'un empereur, le nouvel empereur était aussitôt proclamé *autokratôr* : il était élevé sur le pavois, tenu par les hauts dignitaires civils et militaires (on ne sait s'il en fut ainsi pour Théodore I^{er} Lascaris) et les représentants du sénat, de l'armée et du peuple acclamaient le nouveau souverain. L'onction et le couronnement par le patriarche suivaient à l'église.

III. 1261 à 1453. La distinction entre *autokratôr* et *basileus* se maintient. Était proclamé *basileus*, très vraisemblablement au Palais impérial, l'aîné des fils de l'empereur : il recevait les chaussures de pourpre, la couronne et jouissait d'autres privilèges, connus par le décret de Michel VIII Paléologue en faveur de son fils Andronic II Paléologue (1272). La proclamation comme *autokratôr* avait lieu au Palais impérial. Le nouvel *autokratôr* était élevé sur le pavois, tenu par l'*autokratôr* régnant, le patriarche et les plus hauts dignitaires civils et militaires; puis il était acclamé suivant le rituel traditionnel. Le nouvel *autokratôr* se rendait ensuite à Ste Sophie et remettait au patriarche une profession de foi écrite. Puis le patriarche l'oignait et le couronnait. Le patriarche et l'*autokratôr* tenaient tous deux la couronne, qu'ils posaient sur la tête du nouveau souverain. Seul l'empereur proclamé *autokratôr* était oint et couronné par le patriarche, mais non le simple *basileus*. Il pouvait y avoir également plus d'un *autokratôr* sur le trône : par ex. Michel VIII et Andronic II Paléologue, Andronic II et Michel IX Paléologue. — Pendant cette période, le couronnement prend une importance particulière et le premier soin de celui qui vient d'être proclamé empereur est de se faire couronner : tel fut le cas de Théodore II Lascaris (1254—1258) pour faire confirmer son élection, Michel VIII Paléologue et Jean VI Cantacuzène pour légitimer par un second couronnement leur qualité de souverain. Le couronnement apparaît comme étant la condition indispensable pour être légitimé au point que les Byzantins regardaient comme le dernier empereur Jean VIII Paléologue, Constantin XII Paléologue n'ayant pu être couronné. — L'exposé très nourri de faits et de remarques pertinentes est suivi d'une liste du couronnement des empereurs de Byzance, donnant la date exacte. Il est seulement regrettable que l'ouvrage ne soit pas accompagné d'un Index, qui aurait mieux permis de tirer parti des très nombreux et très précieux renseignements qu'il renferme.

H. Stern, *Le calendrier de 354. Etude sur son texte et ses illustrations*. Institut Français d'archéologie de Beyrouth. Bibliothèque archéologique et historique. T. LV. Paris, 1953, pp. 430 + 64 tab.

Le travail examiné dans le présent compte-rendu est une analyse minutieuse d'un document curieux de l'histoire de la civilisation, datant du 4^e siècle de n. è. et que Mommsen, dans son édition (*Abhandlungen d. sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, ph.-h. Kl. I, 1850, p. 549—668, *Monumenta Germaniae historica*, Auct. antiquissimi IX, Berlin, 1892, p. 13—148) appelle « Der Chronograph vom J. 354 ». Il s'agit d'un calendrier romain illustré, conservé seulement en trois copies du XVI/XVII, mais, dont on peut restituer l'archétype « Luxemburgensis » du IX-e siècle, perdu en 1637. Ce calendrier est remarquable par le fait qu'il allie (ce qui peut-être prouvé même pour l'original) des parties païennes aux parties chrétiennes. La partie païenne comprend les fasti romains, fasti consulares, catalogue praefectorum urbis, descriptio Romae. La dédicace « Floras in Deo » montre cependant que l'auteur, de même que le propriétaire du calendrier, étaient des chrétiens. A ce moment, la connaissance des dates des fêtes païennes était encore indispensable pour l'activité en public. Ce document avait déjà été analysé par Peiresc, Mommsen et de Rossi. Cependant, ses interprétateurs étaient d'avis, pour la plupart des cas, que le calendrier mentionnait seulement les fêtes neutres, ne réclamant ni temple ni culte et pouvant être célébrées à la fois par les païens et par les chrétiens. L'auteur du présent travail développe, en les rectifiant, les opinions de ces prédécesseurs dans le sens suivant: le texte et les illustrations du manuscrit original peuvent être reconstruits; l'original provenait sans doute de 353. Inaperçu est resté le caractère fortement astrologique du calendrier dans sa partie païenne, le calendrier astrologique étant lié au calendrier païen (semaine de sept jours, année lunaire, dies aegyptiaci). Tout le calendrier offre un curieux mélange d'éléments païens et chrétiens, ces derniers ne constituant guère des additions postiches. Déjà les fasti consulares enregistrent 4 fêtes chrétiennes: naissance et mort de Jésus, arrivée de Pierre et Paul à Rome et leur martyre. L'auteur compare la partie païenne du calendrier avec le poème d'Ausonius De Feriis qui, selon Stern, n'est guère un objet de curiosité purement historique puisqu'il enregistre des fêtes encore célébrées à l'époque. En ce temps-là, surtout des fêtes populaires se maintenaient encore pour passer ensuite au folklore médiéval. Ce fut surtout l'aristocratie de Rome qui adhérait aux cultes païens. Une importance relativement grande se rattache toujours encore à la fête Natalis imperii, ce qui relève du changement survenu dans la conception de l'intronisation — l'élément religieux s'infiltra au premier plan. Le culte impérial ne perd point de son importance même durant le règne des premiers empereurs chrétiens. De là mène la voie vers la fonction de l'empereur byzantin, conçu en tant que médiateur entre Dieu et les hommes, et tête de l'Eglise orthodoxe.

La seconde partie du calendrier qui possède une importance moindre pour une parfaite intelligence de l'ambiance dans laquelle le document est né, n'est plus analysée en détail. Elle comprend Cyclus paschalis, Depositiones episcoporum et martyrum, Liber generationis, Chronica episcoporum.

Dans la dernière partie de l'ouvrage, l'auteur examine très soigneusement les illustrations du calendrier (accompagnant seulement la partie païenne). A l'opposé de son prédécesseur Strzygowski (*Die Calenderbilder des Chronographen vom J. 354*, Jahr b. d. deutschen arch. Instituts, Ergänzungsheft 1, Berlin 1888), qui, dans les illustrations, ne voyait que les débuts de l'iconographie byzantine, l'auteur prouve que ces illustrations

permettent de connaître l'art romain païen du 4^e siècle et de compléter nos renseignements sur les cultes païens alors pratiqués. Stern divise les illustrations en partie officielle: images de villes, d'empereurs et de consuls, pour lesquels on trouve des pendants sur les pièces de monnaie. Ensuite vient la partie astrologique: planètes, zodiaque et images des mois. Pour l'iconographie de l'époque, notons l'ordre typique dans lequel se suivent les villes de l'empire: Rome, Alexandrie, Constantinople, Augusta Treverorum (cf. Ausonius, *Ordo urbium nobilium*). Plus tard, on place l'une à côté de l'autre, ou plutôt l'une contre l'autre, Rome et Constantinople. Le livre se termine par une très large analyse historique et culturelle conçue du point de vue d'un livre illustré du 4^e siècle.

L'examen de l'auteur nous révèle dans le calendrier un document précieux de l'époque de transition dite syncrétiste. La civilisation de cette époque est un amalgame d'idées païennes avec celles du christianisme. Le calendrier devient ainsi le témoignage d'un phénomène qu'on rencontre même avant dans la littérature romaine et grecque où l'on connaît plusieurs personnages dont la religion est incertaine: Claudianus, Ausonius, Ennodios, Sidonius Apollinaris, Luxorius, Maximien, et, peut-être, même Nonnos, ou qui étaient chrétiens, intimement liés toutefois à la civilisation païenne (Symmachos). Ce phénomène que le calendrier atteste est celui de la coexistence du paganisme et du christianisme, laquelle dura jusqu'au 5^e siècle de n. è. même dans les régions d'où le christianisme émanait (Syrie, Egypte).¹

R. Dostálová/Prague

F r. M a s a i, *Pléthon et le platonisme de Mistra*. Les classiques de l'Humanisme. Paris, 1956, pp. 419.

La collection « Les classiques de l'Humanisme », publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé offre à ses lecteurs un ouvrage d'une rare valeur, dû à M. F Masai. Historien né, l'auteur aborde l'un des problèmes les plus délicats, l'influence exercée par les derniers philosophes byzantins sur le mouvement humaniste contemporain et plus particulièrement, sur le mouvement platonicien d'alors. Après une courte Introduction (p. 9—15) et une brève Bibliographie (p. 16—23) qui ne cite, à dessein, que les « travaux suffisamment originaux », le sujet est traité en huit chapitres. Le ch. I. *La renaissance de la Grèce* (p. 25—65), divisé en trois parties: La Grèce et les Empires; Mistra, capitale de la Grèce; Pléthon à Mistra, F. Masai, montre, comment une certaine renaissance de la Grèce proprement dite a été possible et comment le Despotat de Morée, pratiquement indépendant, a permis l'éclosion d'une renaissance « hellénique », qui essayait de se libérer en partie de l'emprise de l'Orthodoxie et dont le siège était la capitale Mistra. Pléthon, né à Constantinople vers 1360, instruit des commentaires arabes et juifs d'Aristote et des écrits néoplatoniciens, expulsé pour ses idées par Manuel II Paléologue, se fixa à Mistra. — Le chapitre II. (p. 66—101) étudie *La politique de l'hellénisme*, en trois paragraphes; Le Mémoire pour Théodore; Les rapports à Manuel (II Paléologue); Politique et philosophie. C'est une étude détaillée des conceptions de Pléthon. Esprit plus pratique qu'on le croit souvent encore, Pléthon, à la lumière des événements con-

¹ Les études suivantes restent toujours comme travaux fondamentaux: Geffcken, *Der Ausgang des griechisch-römischen Heidentums*. Heidelberg, 1920; Labriolle, *La réaction païenne*. Paris, 1934; Guignebert, *Les demi-chrétiens et leur place dans l'église antique*. RHR 88 (1923) 65—102. Il faut citer encore le travail, mentionné aussi par l'auteur, écrit par Alföldi, *Die Kontorniaten. Ein Kampf gegen das Christliche Kaisertum*. Festschrift der ung. numis. Gesellsch. Budapest-Leipzig, 1943.

temporaires, voudrait voir rétablies les institutions de la Grèce antique, qui avaient fait sa gloire et sa puissance. Il recommande une monarchie, tempérée et, premier théoricien du néo-hellénisme, il recommande l'abandon des provinces asiatiques et occidentales de l'Empire au profit de la Grèce seule. — Le chapitre III (p. 102—142), *Histoire et philosophie à Mistra*, divisé en quatre parties; l'option philosophique; la méthode; le consentement universel; la philosophie éternelle, expose les idées philosophiques de Pléthon, les raisons de son choix du platonisme, sa méthode, la valeur qu'il accorde au consentement universel, suivant la tradition grecque, et son platonisme, repensé d'une façon originale. — Le chapitre IV (p. 144—185) est consacré à *l'idéalisme de Pléthon*; le problème critique; la question des Idées; la métaphysique des causes. Il rappelle les diverses solutions proposées au problème des Universaux et rétablit le réalisme platonicien. — Le chapitre V (p. 186—225) est consacré aux *dogmes de l'hellénisme*: le déterminisme; l'optimisme; le polythéisme. Tout découle du déterminisme, ce qui permet d'exclure l'athéisme et le matérialisme. Ce déterminisme rigoureux, sur lequel repose le paganisme de Pléthon, n'exclut pas l'optimisme, car Dieu se trouve dans la nécessité de faire le plus de bien possible. Un tableau donne les correspondances entre les Catégories et les dieux qui y répondent. — Le chapitre VI (p. 226—269) étudie le problème de la possibilité d'une morale dans une métaphysique strictement métaphysique et se subdivise en quatre parties: le problème du mal; le problème de la liberté; la morale de l'imitation; la destinée humaine. Cette morale, c'est le devoir pour l'homme de faciliter le développement harmonieux de toutes ses facultés. — Le chapitre VII (p. 270—314), *la religion dans les limites de la raison*; déterminisme et religion; les traditions helléniques à Byzance; la *phratrie* des Hellènes, est le plus original. Il montre comment Pléthon, pour les mettre d'accord avec sa métaphysique, a transformé fonctions et relations des dieux entre eux, et comment il a organisé leur culte. Il a traité aussi du problème si délicat, faute de documents écrits, de la persistance pendant le Moyen-Age byzantin d'une tradition païenne permanente, ce que semble indiquer le pamphlet anti-chrétien du XII^e siècle, *Timarion*, dont F. Masai donne une excellente analyse, l'enseignement de Jean Italos et le cas de Michel Psellos. Pléthon avait groupé autour de lui ses meilleurs élèves dans une sorte de société secrète, une *phratrie*, les partisans de l'hellénisme, fervents et sincères admirateurs des lettres grecques antiques, étant nombreux, les luttes avec les Latins et les Turcs ayant exacerbé le sentiment national. A cette *phratrie* appartient, entre autres, le cardinal Bessarion, cardinal de l'Eglise Romaine. — Le chapitre VIII (p. 315—365), *Rencontres d'Italie*: le concile de Ferrare-Florence; Pléthon et les humanistes; averroïsme et platonisme, étudie les rapports entre les humanistes grecs et italiens et, en particulier, entre Pléthon et ces derniers. Il expose comment Pléthon, hostile au concile de Ferrare-Florence pour des raisons religieuses et par patriotisme contre les Latins, ne fut pas suivi par ses disciples, et comment, ayant découvert que le platonisme italien était exposé à être contaminé par le matérialisme et l'athéisme par l'averroïsme aristotélicien, démontra la supériorité de Platon sur Aristote, en quoi il ne fut pas davantage suivi par ses disciples. De retour dans le Péloponnèse, Pléthon mourut le 26 juin 1452. — *La Conclusion* (p. 366—383) montre l'échec finalement des idées de Pléthon qui reste, ce qui surprend, l'un des meilleurs connaisseurs et commentateurs d'Aristote: « Un Aristote, qui n'aurait pas renié la doctrine des Idées », car certaines idées de Pléthon ne sont pas sans être assez proches de celles d'Aristote. L'ouvrage se termine avec cinq *Appendices* (384—407): 1. Le Pseudonyme de Pléthon (p. 384—386); 2. Pour la chronologie des Mémoires sur le Péloponnèse (p. 387—388); 3. A quelle époque et contre qui fut écrit le *Tò ἐπὶ τῶν Λατινῶν βιβλίον* de Pléthon (p. 389—392); 4. Obser-

vations sur la composition et la tradition manuscrites des *Lois* de Pléthon (p. 393—404); 5. Notes sur la *Réplique* de Pléthon à Scholarios (p. 405—407). Un *Index* (p. 409—419) des noms de personnes et des références aux œuvres citées clôt cette remarquable étude.

Rien n'a été laissé au hasard. L'œuvre de Pléthon a été minutieusement recensée (228 manuscrits la conservent) et des inédits découverts et l'on ne saurait trop admirer l'érudition solide et probe de F. Masai qui a réussi à donner un ouvrage, que l'on peut considérer comme définitif sur Pléthon. Celui-ci fut loin d'être un rêveur, ce fut un réformateur aussi bien politique que religieux et qui voulut, pour réussir, restaurer le platonisme dans son état primitif et sans compromis avec le christianisme. Grâce à F. Masai, le platonisme de Mistra est enfin mieux connu et replacé dans la tradition byzantine, ainsi que dans le mouvement des idées de la première moitié du XVe siècle.

R. Guillard/Paris

A. Wenger, A. A., *L'assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle*. Etudes et Documents. (Archives de l'Orient chrétien, t. V.) Institut français d'Etudes Byzantines, Paris, 1955, pp. 450. Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.

Si les travaux sur l'Assomption sont nombreux, surtout ces dernières années, ils intéressent presque tous la tradition latine et ne sont guère antérieurs au Moyen-Age. Le seul texte byzantin nouveau, en effet, l'important récit de Jean de Thessalonique, a été publié en 1926 par le P. Jugie. Le présent volume apporte dix textes inédits, dont l'existence d'un seul était connue; ils s'étendent du VI^e au X^e siècle et permettent de suivre ainsi la tradition byzantine. L'auteur les a groupés, d'après leur nature, en apocryphes, légendes et homélies. Cette solide et probe étude apporte beaucoup de choses neuves.

L'étude comparée du plus ancien récit grec de la Dormition, le Vatic. gr. 1982 et de son correspondant latin Augiensis CCXXIX, ainsi que d'un transitus en vieux français (Paris, fr. 988) permet de conclure à l'existence d'une source commune, une Dormition grecque supposée. Les savantes et patientes recherches de l'auteur lui ont permis de découvrir un apocryphe grec et un abrégé latin, antérieurs à tous les textes connus, témoins de cette source et racontant l'un et l'autre, l'Assomption de telle manière qu'ils complètent l'antique fragment syriaque de la fin du Ve siècle.

En ce qui concerne la légende de la déposition du Vêtement de la Vierge aux Blachernes, l'auteur en donne deux recensions nouvelles, qui complètent le cycle grec des apocryphes de la Vierge et précisent la légende relative au Vêtement marial.

Les homélies publiées comportent: 1. Un Eloge sur l'Assomption de Théoteknos, évêque de Livias en Palestine et qui vécut entre 550 et 650; ce texte est particulièrement important à cause du nom d'Assomption donnée à la fête et à cause de la date à laquelle vécut Théoteknos. 2. Quatre homélies de Cosmas Vestitor, qui vécut dans la deuxième moitié du VIII^e siècle et qui est un témoin moins important. L'original grec est perdu, mais on en a une ancienne traduction latine dans un manuscrit de Reichenau (codex Augiensis — Reichenau-Karlsruhe LXXX, du X^e siècle). Ce manuscrit contient aussi une homélie latine anonyme, résumant les trois homélies d'André de Crète sur la Dormition et les quatre homélies de Cosmas Vestitor; l'auteur la publie, étant donné l'influence très grande qu'elle a eue en Occident. 3. L'homélie de Jean le Géomètre, dont le texte était bien connu, mais qui était resté inédit.

Ce bref exposé montre la richesse de l'ouvrage du P. Wenger. Ce dernier est divisé en deux parties. *Etudes*, qui sont réparties en cinq chapitres I. Le plus ancien récit grec de la Dormition, Vatic. gr. 1982 et son correspondant latin Augiensis CCXXIX (analyse et commentaire de R [le Vatic. gr. 1982 du XI^e siècle]); analyse et commentaire de A (Eскур. II. Y. II, XII^e siècle); Appendice; Un transitus en vieux français, p. 17—95. Ch. II. Théoteknos évêque de Livias, encomion sur l'Assomption, p. 96—110; — Ch. III. Le vêtement de la Vierge aux Blachernes, histoire littéraire des sources. La légende de Galbios et Candidos. La légende de l'Histoire euthymiaque, p. 111—139. — Ch. IV. Les quatre homélies de Cosmas Vestitor sur la Dormition et l'anonyme de Reichenau. Analyse et commentaires des homélies de Cosmas; l'homélie anonyme sur l'Assomption; transmission directe; l'édition de Gerhoh; transmission indirecte: la Légende Dorée, p. 140—184. — Ch. V. Jean le Géomètre et la théorie de la double assomption. Analyse du discours; la doctrine sur l'assomption, p. 185—201. Conclusion, p. 202—205.

La seconde partie, *Documents*, comporte également cinq chapitres. Elle donne les textes grecs accompagnés d'une traduction française et de notes. — Ch. I. Les apocryphes: l'ancien récit grec de la Dormition; l'ancien transitus latin; textes annexes; une version en ancien français, p. 207—270. — Ch. II. L'encomion de Théoteknos sur l'Assomption, p. 271—292. — Ch. III. La légende de Galbios et de Candidos. Récension longue, récension brève, p. 293—312. — Ch. IV. Les homélies de Cosmas Vestitor. Discours I, II, III, IV, préface de Gerhoh à l'anonyme de Reichenau. Homélie anonyme sur l'Assomption, p. 313—362. — Ch. V. Le discours de Jean le Géomètre, p. 363—416. L'ouvrage se termine par cinq Index: Index des noms propres, Index des manuscrits cités, Index méthodique sommaire, Index des termes grecs et latins concernant la dormition, Index des auteurs cités, p. 417—424.

Cette solide étude, dont la présentation typographique est impeccable, renouvelle l'histoire des apocryphes de la Dormition et enrichit ainsi l'histoire des textes; elle est aussi un chapitre nouveau de l'histoire du dogme de l'Assomption et montre que ce dernier est plus ancien et mieux attesté qu'on le croyait. En un mot, l'ouvrage du P. Wenger est indispensable à l'historien des textes comme au théologien. Il faut souhaiter que l'auteur continue ses recherches dans ce domaine et livre dans un délai aussi bref que possible une moisson aussi riche qu'originale.

R. Guillard/Paris

H. Köster, *Synoptische Überlieferung bei den apostolischen Vätern*. (Berlin, Ak.-Verl.) 1957, pp. XVIII + 274.

Das Werk ist erschienen in der Reihe der „Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur“, herausgegeben von der Kommission für spätantike Religionsgeschichte. Der Verfasser ist Schüler R. Bultmanns, der auch die Anregung zu dieser Arbeit gab, die 1954 der Marburger Theologischen Fakultät als Dissertation vorgelegen hat.

Es geht K. hier, wie schon der Titel andeutet, um die Frage nach dem literarischen Verhältnis der Apostolischen Väter zur synoptischen Tradition. In der Beurteilung dieses Problems herrscht bis heute keine Einhelligkeit, und alle Untersuchungen, hauptsächlich bemüht, fixe Daten für die Urgeschichte unserer Evangelien zu gewinnen, vermochten nur unsichere Ergebnisse zu zeitigen. Der Verfasser ermittelt nun durch exacte Analyse der Zitate und Anführungen in den beiden Clemensbriefen, den Ignatianen, dem

Philippbrief Polycarps einerseits und im Barnabasbrief, in der Didache und im Hermas- hirten andererseits, welches Überlieferungsstadium der Geschichte der synoptischen Tra- dition hier vorliegt. In groben Zügen gezeichnet und von aller Problematik abgesehen ist die Tradition von Leben und Lehre Jesu etwa folgende: Am Anfang gibt es in der Urgemeinde die freie mündliche Überlieferung, die sich zunächst nur im aramäischen Sprachgewand vollzog. Später kommt es, dem Bedürfnis der Gemeinde nach Predigt und Unterweisung angepaßt, zu ersten Aufzeichnungen von Passionsgeschichten, Herrenwort- sammlungen (λόγια κυρίου, Spruchquellen), Missionspredigten u. a. nun schon mei- stens in griechischer Sprache. Aus diesen einzelnen Schriftgattungen, die mit dem Aus- sterben der Augenzeugen des Herrn an Bedeutung gewinnen, entsteht dann durch Kom- position verschiedenartiger Teile ein Genus, das man mit Justin etwa als ἀπομνημονεύματα (Justin. ap. I 66,2) bezeichnen kann. Eine uns bekannte redaktionelle Überarbeitung dieser Schriften liegt wohl im Markusevangelium vor. Dessen Benutzung und Erweite- rung durch Einfügen einer Redequelle (Q) läßt sich bei Matthäus und Lukas nach- weisen. In der Menge der „apokryphen Evangelien“ zunächst nicht besonders ausge- zeichnet, gelangt die literarische Überlieferungsform der drei Synoptiker schließlich zu kanonischem Ansehen.

Selbstverständlich handelt es sich bei diesem kurzen Abriß nicht um ein rein zeit- liches Nacheinander; die einzelnen Phasen sind vielmehr stark ineinander verschichtet.

Ausgehend von der Tatsache einer noch nicht an einen kanonischen Wortlaut ge- bundenen freien Zitationsweise bei den Apost. Vätern macht sich der Verfasser die Er- gebnisse der formgeschichtlichen Untersuchungen von M. Dibelius, R. Bultmann, K. L. Schmidt u. a. zu den Evangelien zu eigen. Sie haben gezeigt, daß die freie Änderung bei der Anführung synoptischer Stücke nicht willkürlich gewählt sondern von „be- stimmten form- und traditionsgeschichtlichen Motiven“ (S. 1) beeinflußt worden ist. Alle diese Motive und Tendenzen in Rechnung zu stellen und den zugrundeliegenden ursprünglichen Wortlaut zu ermitteln ist also erforderlich, um über den Herkunftsort einer synoptischen Anführung Aussagen machen zu können. — Nachdem der Verfasser auf diese Weise das Zitat an sich aus seiner „tendenziös“ veränderten Erscheinungsform gewonnen hat, untersucht er im einzelnen, ob dem jeweiligen synoptischen Stück ein schriftliches Evangelium oder eine ältere Überlieferungsschicht zugrunde liegt. Dabei ergibt sich zunächst, daß der Zitationsform eine maßgebliche Bedeutung zukommt. Die Autorität, unter die eine Anführung gestellt ist, kann sowohl die des Herrn sein (ἐλεν ὁ κύριος) als auch die der Schrift (λέγει ἡ γραφή). Das sind neben einer Reihe unbedeu- tender Hinweise auf synoptische Stücke die beiden wichtigsten Arten von Anführun- gen bei den Apost. Vätern. Steht nun einleitend der „Herr“ als Autorität und läßt sich die Benutzung eines Evangeliums in keiner Weise erhärten, so darf auf ältere Über- lieferung geschlossen werden. Aus alle dem und einer Reihe subtiler Einzeluntersuchun- gen ergibt sich, daß ältere Gemeindefradition, apokryphe Evangelien und unsere Synopti- ker für die Zeit der Apost. Väter (90—150 n. Chr.) noch in gleichem Ansehen standen. Weiter machen eine Anzahl von terminologischen Anklängen der Apost. Väter an unsere synoptischen Evangelien deren Kenntnis wahrscheinlich, wirklich zugrundegelegt aber haben sie wohl nur dem 2. Clemensbrief und der Didache. So stehen die Apost. Väter in der Tradition neben den synoptischen Evangelien und beide schöpfen aus den gleichen Quellen. Erst am Ende dieser Epoche in den Schriften Justins (150) werden unsere Synoptiker mehr und mehr Hauptquelle der Zitate von Leben und Lehre Jesu.

F. Jürss/Berlin

Russie? Les icônes russes portent soit *параскева*, soit *пѣтница* (Kondakov, *L'icône russe*, II, pl. 26 et 27; Lichačev, *Matériaux*, I, 291 et 296). En fait, c'est bien à saint Pierre que devait penser le graveur, ainsi que l'admet Šljapkin. La confusion aurait été occasionnée par la présence, sur la même face de l'encolpion, de l'image et du nom du second prince des apôtres, saint Paul.

Tranche de l'encolpion. Texte en deux lignes, qui forme la dédicace. Šljapkin transcrit:

1. 1. ГИ ПОМОЗН РАБОУ СВОЯМОУ НАНН СТАЖАВЪШЕМОУ ХЪ СНИ ВО СНИ ВЪКЪ И ВЪ БОУДОУЩИ

1. 2. ЧА. Н. ПРТ. Н. ПОМОЩНИЧЕ ВЪСЪА ХРЪСТЯНОМЪ АМИНА

La transcription d'Ammann présente relativement peu de différences en ce qui concerne la première ligne (ajouté: *krest gospoden*, après: *нанн*; omis: *х[рѣст]ъ снн*, avant *во сн* *вѣкѣ*). Au début de la seconde ligne, Ammann, complète de la façon suivante la partie de l'inscription où Šljapkin n'a pu distinguer que quelques lettres isolées: *Slava čest nyrie i prisno gonitelju demonom*. Les photographies dont nous disposons ne fournissent, ici, aucun moyen de contrôle.

Intérieur de l'encolpion. On notera seulement quatre légendes que, d'une part, Ammann, et, d'autre part, Šljapkin, lisent d'une façon très différente (précisons qu'il s'agit de reliques qui étaient contenues dans l'objet, et dont la principale était constituée par un fragment de la Vraie Croix).

1^o. Ammann: *Grob Joantisuščnika* (tombeau de Jean le Chiliarque).

Šljapkin: *гробъ юана кѣщника* (tombeau de Jean Kalybite). Ammann avait envisagé cette lecture, pour l'abandonner aussitôt, seulement par ce que le nom de Jean n'est pas précédé de la désignation « saint ». Cependant la photographie donne raison à Šljapkin. Aucun Jean Chiliarque ne figure, du reste, dans les martyrologes byzantins ou slaves.

2^o. Ammann: *Grob Laz(ara) M(učennika) G... E... R. (Grebjanovića)*. Il s'agirait d'un prince serbe massacré par les Turcs, au 1389.

Šljapkin: *гробъ лазоревъ*. Il s'agirait de Lazare, l'ami du Christ. Il semble qu'il faille donner la préférence à cette dernière lecture, qui peut être confirmée notamment par la présence, dans le même encolpion, de plusieurs reliques dominicales.

3^o. Ammann: *Grob Kostantii* et probablement *Anglo*. Il s'agirait du sébastocrator Constantin Ange, frère d'Isaac II Ange, qui était un personnage hautement vénéré par les Byzantins, bien que son nom n'ait pas été introduit dans le calendrier liturgique.

Šljapkin: *гробъ нос [с]т антъ юанна*. Il s'agirait de saint Antoine le Grand et soit de saint Jean Damascène, soit de saint Jean l'Hésychaste. Une pareille lecture est assurément moins hypothétique que celle d'Ammann, puis qu'on y tient compte de reliques de saints connus de tous, et non pas d'un personnage dont le culte en pays slave reste encore à démontrer. Toutefois Šljapkin laisse sans explication un groupe de trois lettres au début du texte (*гробъ нос[с]т* ?).

4^o. Ammann: *Dar svjatoje Bogorodicje Angelo Vastopa postnika gospodnija* (Don à la sainte Mère de Dieu offert par Angelo Vastop, le Jeûneur du Seigneur).

Šljapkin: *даръ свѣтъ бѣтъ анѣлака стола постыника гна*. Lecture meilleure à tous égards, et qui peut être, du reste, partiellement confirmée par l'examen des photographies. Les reliques de la couche de la Vierge (*lectus Deiparae*) et de la pierre de la Quarantaine ou du jeûne du Christ sont fréquemment citées dans les inventaires du moyen âge. L'empreinte des pas de saint Michel est vénérée au Mont-Gargano. La présence de reliques dominicales et de reliques de la Vierge dans l'encolpion de Hildesheim, ferait plutôt songer, ici, à l'archange Gabriel. Les parallèles précis m'échappent pour l'instant, cf. toutefois la relique du rocher qui s'ouvrit devant Gabriel au moment de l'Annonciation

(de *foramine petrae*: par exemple, Jouglar, *Monographie de l'abbaye de Granselve*, Mémoires de la S-té nouvelle archéologique du Midi de la France, VII [1853] p. 229 sq.), et, d'une façon plus générale, pour le culte de l'empreinte des pieds de divers personnages sacrés: Vincent et Abel, *Jérusalem*, II, p. 602 sq.

Reste à observer que ces différences de lecture trouvent un prolongement sur un plan chronologique. Suivant Šljapkin, l'encolpion de Hildesheim a été exécuté au XII^e siècle, peut-être pour l'évêque de Novgorod Elie-Jean, ce qui est confirmé, en une certaine mesure, par l'iconographie de l'objet et par l'emploi de formes grammaticales et de graphies spécifiquement russes, comme *сѣѣхъ ꙗкоже ꙗвилъ еси ми, ѿ ꙗкоже ꙗвилъ еси ми*, etc. L'auteur n'envisage pas un instant que des inscriptions auraient pu être ajoutées après coup. Par contre, c'est bien ainsi que la question se pose pour Ammann. Suivant ce savant, l'encolpion de Hildesheim date du XI^e ou du XII^e siècles, mais seule une partie des légendes qui l'accompagnent peuvent remonter à la même époque, encore faut-il distinguer, en ce qui les concerne, entre plusieurs graveurs. Les autres parties du texte constituent nécessairement des additions plus récentes. Comment expliquer autrement la mention des reliques de Lazare Grebljanovič, qui vivait au XIV^e siècle, ou la « dédicace » d'Angelo Vostap, qui s'ajoute à une autre dédicace rédigée au nom du donateur Elie? On pouvait reconstituer ainsi l'histoire d'un intéressant objet de l'orfèvrerie du moyen âge. Dans la mesure ou de pareilles précisions reposent sur des lectures douteuses ou inexactes, il m'a semblé urgent de mettre les choses au point. L'édifice de nos connaissances des arts mineurs byzantins et slaves est trop fragile pour qu'il soit permis de le charger d'hypothèses en porte à faux.

Post-scriptum. Ce compte-rendu était déjà rédigé quand j'ai pris connaissance d'un ouvrage consacré récemment au même sujet par H. Ludat, *Das Jerusalemer Kreuz, Ein russischer Reliquiar im Hildesheimer Domschatz*. Köln-Graz, 1956, pp. 31 + 8 figures (Archiv für Kulturgeschichte, 38, 1). — L'auteur publie une série d'excellentes photographies de la croix de Hildesheim. Le commentaire qu'il en propose, présente également un vif intérêt. H. Ludat corrige les lectures d'Ammann en tenant compte de l'article de Šljapkin et aussi de celui de Mjasojedov qui m'était resté inaccessible au moment où j'écrivais. (En effet, aucune des bibliothèques parisiennes ne possède le volume correspondant des *Записки*; cf. le *Catalogue des périodiques slaves* de B. Unbegaun. J'ai pu consulter cette revue seulement l'année dernière, pendant un séjour aux Etats-Unis. Mais mon compte rendu était déjà sous presse).

Voici les compléments d'information fournis par les travaux de Ludat et de Mjasojedov, dont il y a lieu de tenir compte ici.

Face antérieure de l'encolpion. Il s'agit bien de l'invocation à la Trinité transcrite par Ammann.

Tranche de l'encolpion. Mjasojedov propose de lire au début de la seconde ligne *ѣчаст(ъ)нѣ* (= *всѣчастнѣ*) *непрестанне людоушономѣ* (= *людоушономѣ*, aux habitants de Людогущая улица à Novgorod). Cette lecture paraît douteuse à Ludat.

Intérieur de l'encolpion. 3^o. *гробъ ко(н)стантина и ел(е)ни*.

Ludat accepte la date du XII^e siècle soutenue par Šljapkin, et en conséquence l'attribution à l'évêque Elie-Jean. Un examen serré de l'iconographie et surtout des caractères paléographiques des inscriptions avait cependant engagé Mjasojedov à envisager une date plus récente: le XIII^e siècle. Il est à regretter que le meilleur spécialiste de la question, A. Orlov, semble ne pas avoir connu l'étude de Mjasojedov. Personnellement, j'ai été convaincu par les arguments de celui-ci.

A. Frolov/Paris

M. Chatzidakis, *Monuments byzantins en Attique et Béotie*. Athènes, 1956, 28 pages, 5 figures et 4 plans dans le texte, 21 planches dont dix en couleurs.

Ouvrage destiné à faire mieux connaître les principaux monuments byzantins conservés en Attique et en Béotie: Scripou, Saint-Luc, Daphni, Saint-Mélétios sur le Cithéron, enfin les églises d'Athènes et de ses environs, la première place étant réservée ici, comme de juste, aux fresques du XIV^e siècle de l'Omorfi Ekklesia. Chaque monument est situé dans une perspective historique appropriée. Des notices d'un caractère historique et une bibliographie bien à jour sont groupées à la fin du volume de façon à fournir toute la documentation qu'un archéologue puisse souhaiter trouver. Cependant l'auteur a renoncé à disperser l'attention par des descriptions trop minutieuses, toujours faciles à faire mais, tout compte fait, rarement utiles. Le propos était de dégager, dans chaque cas particulier, l'intention de l'artiste et l'impression produite sur le spectateur par son œuvre: la manière dont est interprété l'espace, — en ce qui concerne l'architecture, — le mode de narration, la composition des formes et des couleurs, enfin le parti tiré des effets de la lumière sur la paroi, — en ce qui concerne les mosaïques et les fresques. La démonstration repose ainsi, avant tout, sur l'analyse de divers procédés, et dans ce domaine, qui est celui d'un véritable historien de l'art, M. H. a fait preuve d'une sûreté de jugement exemplaire et a su trouver des formules qui frappent l'imagination (noter, par exemple, à la p. 21 les remarques sur la façon dont la disposition des plis du vêtement d'un personnage peut contribuer à exprimer un sentiment). Le choix des illustrations ajoute à la qualité de l'ouvrage. Les planches sont exécutées d'après des dessins et des copies à l'aquarelle. Il est bon d'attirer l'attention sur les dix premières qui reproduisent l'extérieur des édifices. Un amateur de vieux livres ornés de gravures aura plaisir à les feuilleter; il semble aussi que ces dessins donnent, dans leur dépouillement, une vue des monuments plus facile à interpréter que ne l'eut fait une photographie de qualité courante.

A. Frolov/Paris

P. Királyi, *Das Budapesterglagolitische Fragment*. Herrn Professor Josef Vajs zum 90. Geburtstag gewidmet. *Studia Slavica Academiae Scientiarum Hungaricae*, I, 4 (Budapest, 1955), 313—332.

Description d'un fragment écrit en lettres glagolitiques de forme arrondie et provenant vraisemblablement de la fin du 12^e siècle. Le fragment est conservé à la Bibliothèque Nationale Széchényi en Hongrie. Il se compose de deux bandes de parchemin, se rattachant l'une à l'autre, et dont, originairement, on s'était servi pour la reliure d'un livre contenant la traduction en croate du Tripartite de Werböczy. Le texte contient, selon le Professeur Gošev, la variante d'une version de la légende relative à St. Macaire. A côté d'une reproduction photographique, l'auteur présente également le texte du fragment en transcription cyrillique avec analyse paléographique et linguistique. L'écriture du fragment n'appartient ni au type carré de l'alphabet glagolitique croate ni au type rond attesté dans les documents bulgare-macédoniens. Une analogie aux différentes lettres de cet alphabet peut être retrouvée dans les plus anciens monuments glagolitiques d'origine slavonne-ecclesiastique, tels que Lettres kiéviennes ou Fragments de Prague, dans les documents bulgare-macédoniens et, ensuite, dans

des monuments croato-glagolitiques de date fort ancienne. L'analyse linguistique tient compte de tous les phénomènes, n'omettant aucune catégorie grammaticale. Le langage du fragment n'accuse guère de grandes déviations par rapport à l'état original supposé (l'emploi presque exclusif du « jer » dur; « i » au lieu de « y » est attesté une fois, l'endurcissement du « l » mouillé est attesté deux fois). Une localisation plus exacte de ces déviations est fort difficile, l'étendue très restreinte du fragment nécessitant une précaution toute particulière. De là s'ensuit toute la réserve que l'auteur a bien cru devoir s'imposer dans la solution du problème relatif à l'origine du fragment, réserve qui, parfois, tourne jusqu'en indécision. Selon lui, le fragment serait apparenté plutôt aux documents d'origine macédonienne (évent. serbe) ou morave qu'à d'autres documents d'origine croate. En somme, l'auteur voit dans le fragment un lien entre la plus ancienne littérature slavonne-ecclésiastique et son stade ultérieur dans la branche croato-glagolitique. Le livre qui comprend le fragment ayant été acquis, dans la première moitié du 19^e siècle, par l'intermédiaire de l'antiquaire Samuel Nemes, collectionneur célèbre en même temps que falsificateur de documents anciens, l'auteur a tenu à dissiper tout soupçon que, éventuellement, on pourrait concevoir au sujet de l'authenticité du fragment de Budapest (p. 331, note 42: « Zu unserer Beruhigung sei gesagt, daß unser glagolitiches Fragment keine „Schöpfung“ von Samuel Nemes ist »). Le fragment fut examiné, au siècle précédent, par Ivan Kukuljević, Ivan Bojničić et surtout par Fr. Miklosich qui l'appréciait beaucoup. Le travail de P. Királyi satisfait, par son examen scrupuleux, à toutes les exigences que l'analyse des documents anciens impose aux exégètes. Très important est le résultat de son analyse qui atteste l'ancienneté du fragment le rangeant aux côtés des monuments anciens écrits en glagolitique. En ce qui concerne plusieurs détails de l'ouvrage et la localisation générale du document, l'auteur du présent compte-rendu s'abstient d'ajouter certaines corrections et remarques que la lecture du livre lui a suggérées, mais qui ne sauraient beaucoup changer au résultat appréciable de l'ouvrage (v. *Slavia* 26 [1957] 410—413).

J. Kurz/Prague

ХРОНИКА

NEWS AND BRIEF MENTION

NOTES INFORMATIVES

Réunion de travail des byzantinologues à Prague

Du 27 octobre au 2 novembre 1957, une réunion de travail des byzantinologues tchécoslovaques eut lieu à Prague, à l'Institut Slave près de l'Académie des Sciences. Les byzantinologues des pays de l'Europe Centrale et Orientale y prirent part, dont les représentants suivants des Académies des Sciences de la Bulgarie (Prof. Dr D. Angelov et Prof. Dr Iv. Dujčev), de Pologne (Prof. Dr H. E. Kappesowa), de la République Démocratique Allemande (Prof. Dr J. Irmscher), de Roumanie (Prof. Dr A. Elian et Prof. Dr. B. Câmpina), de Yougoslavie (académicien G. Ostrogorsky) et de l'URSS (Prof. Z. V. Udaľcova). Le délégué de l'Académie des Sciences hongroise, l'académicien Gy. Moravcsik, empêché d'assister personnellement, envoya sa communication et plusieurs suggestions intéressantes.

Lorsque, en 1948, l'académicien Gy. Moravcsik avait développé, au Congrès International des Byzantinologues à Paris, ses observations sur la perspective de la byzantinologie (voir *Byzantinoslavica* X [1949] 1—10), thème auquel il revint encore à Prague en 1954 (voir *Listy filologické* II [LXXVII] 1954, 157—169 et *Byzantinoslavica* XVI [1955] 1—20), les byzantinologues tchécoslovaques, groupés autour de la revue *Byzantinoslavica*, s'efforcèrent de trouver une orientation adéquate des études byzantinistes dans les pays liés à l'ancienne Byzance soit par le voisinage géographique, soit par l'évolution historique (tels que Bulgarie, Roumanie, Yougoslavie) et chez les peuples de l'Europe Centrale (Allemagne, Hongrie, Pologne, Tchécoslovaquie), en somme dans tous les pays où des rapports directs ou indirects avec la Byzance se font sentir plus ou moins fortement. Les réflexions sur l'apport que les pays de l'Europe Orientale et Centrale, voisins directs ou très proches de Byzance dans les Balkans et en Europe Centrale, pourraient fournir à la byzantinologie mondiale, et sur les modalités de leur participation au programme universel de cette science, aboutirent au résultat montrant que la byzantinologie n'était guère encore cultivée, dans les pays en question, d'une façon aussi intense que l'évolution historique, dans le domaine économique ou culturel, de ces pays l'exigerait (l'importance de Byzance y étant ou sous-estimée ou exagérée). Les byzantinologues tchèques convinrent, suivant une suggestion de Mme Paulová, de convoquer une réunion de byzantinologues des pays mentionnés, afin de préciser les devoirs concrets que ces derniers devraient réaliser dans le cadre de la byzantinologie mondiale.

La conférence et les entretiens des participants durèrent deux jours (30—31 octobre 1957). La réunion fut inaugurée par une communication et la discussion du directeur de l'Institut archéologique près de l'Académie des Sciences Tchécoslovaques à Brno, Dr J. Poulík, sur les récentes découvertes archéologiques en Moravie, près de Staré Město, Modrá et surtout à Mikulčice (avec diapositives). La conférence interprète les fouilles du point de vue de la byzantinologie, fournissant ainsi une introduction théorique à une excursion de 2 jours qui s'effectua en Moravie sur l'emplacement des fouilles (1^{er}—2 novembre). Après la conférence de M. J. Poulík, Mme Z. V. Udaľcova, chef de la section byzantinologique à l'Institut d'histoire de l'Académie des Sciences de l'URSS, informa les participants de la réunion de l'état actuel et des plans des byzantinologues soviétiques.

La deuxième partie de la réunion comprit les communications et les discussions sur les rapports et les influences entre Byzance et les peuples et les Etats de l'Europe Centrale et Orientale. Les communications analysant les relations avec Byzance et l'influence, unilatérale ou mutuelle, ainsi que les propositions concrètes résumant les tâches à remplir, furent prononcées par M^{me} M. Paulová (Tchécoslovaquie), M. D. Angelov (Bulgarie), M. G. Ostrogorsky (Yougoslavie), la Hongrie fut représentée par la communication envoyée par M. Gy. Moravcsik, M. J. Irmscher (République Démocratique Allemande), M^{me} H. E. Kappesowa (Pologne), M. A. Elian (Roumanie). M. Iv. Dujčev fit en outre une communication sur les rapports byzantino-slaves et M. B. Câmpina parla des relations byzantino-roumaines. Les communications furent complétées par une discussion qui précisa, en même temps, plusieurs autres problèmes de détail.

La troisième partie de la réunion fut consacrée à la discussion sur les plans des byzantinologues, et aboutit à la résolution suivante unanimement adoptée: « L'étude des rapports et des influences mutuelles entre Byzance et les peuples et les Etats de l'Europe Centrale et Orientale est d'une importance fondamentale. Dans un avenir très proche, il faut s'efforcer de trouver une solution à tous ces problèmes dans une série de monographies individuelles ou collectives. Ces monographies auraient pour but de refléter les résultats des recherches byzantinistes actuelles et d'établir les devoirs à remplir au futur. »

Les membres de la réunion adoptèrent une autre proposition de M^{me} Paulová suggérant l'élaboration de répertoires spéciaux dans les différents pays: « Les membres de la réunion jugent nécessaire d'élaborer, dans chacun des pays représentés, des répertoires qui, à côté de la bibliographie byzantine du territoire en question, recueilleraient les documents byzantins, matériels ou écrits, d'une façon autant complète que possible. Ces répertoires devraient suivre un système uniforme, surtout au point de vue de la forme, tout en respectant les particularités spécifiques de chaque pays. Les projets de ces répertoires seront préparés au courant de novembre encore, sous la direction de M^{me} M. Paulová, par M^{me} Kappesowa, M. Iv. Dujčev et M. A. Dostál. »

La troisième proposition présentée par M. Iv. Dujčev, réclame un effort très considérable des byzantinistes. A l'instar des Byzantino-Turcica de M. Gy. Moravcsik et des Byzantino-Serbica yougoslaves, M. Dujčev propose d'éditer, dans les pays en question, les témoignages des sources byzantines relatives aux pays mentionnés ainsi que les informations sur l'Empire byzantin contenues dans les sources indigènes. Un comité comprenant M. G. Ostrogorsky et M. Iv. Dujčev fut chargé d'élaborer les principes à suivre dans de pareilles éditions.

La discussion apporta de nombreuses suggestions fécondes pour le travail de la revue *Byzantinoslavica*.

La réunion des byzantinologues à Prague montre qu'à côté des congrès périodiques où tous les byzantinologues du monde devraient se rencontrer, il semble utile de convoquer, de temps en temps, des réunions de travail plus restreintes, dans le but de soulever certains problèmes jusqu'alors négligés, mais dont l'étude pourrait considérablement enrichir la byzantinologie mondiale.

A. Dostál/Prague

Conférence sur la langue et la littérature néo-grecques à Berlin (15—20 Avril 1957)

Du 15 au 20 Avril 1957 eut lieu, sous l'égide de l'Académie Allemande des Sciences (Institut für griechische und römische Altertumskunde) la première conférence internationale sur la littérature et la langue néo-grecques, qui fut la toute première conférence de ce genre organisée en dehors de la Grèce.

Presque toute l'Europe y fut représentée. Citons, à titre d'information, les membres des délégations: *J. Irmscher* (Berlin), *H. D. Jensen* (Rostock), *H. Ditten*, *H. Köpstein*. *M. Mineemi* (Institut für griechisch-römische Altertumskunde der DAW), URSS: *S. Udal'cova* (Moscou), *V. S. Šandrovskaja* (Léninegrad), Pologne: *J. Sajdak* (Poznań), *O. Jurewicz* (Varsovie), Hongrie: *D. Chatzis* (Budapest), Roumanie: *Th. Pieridis*, *E. Alexiu*, *A. Spilios* (représentants de la colonie grecque à Dej), Bulgarie: *V. Beševliev* (Sofia), Yougoslavie: *I. Popović* (Béograd), République fédérale allemande: *G. M. Hartmann* (Brandenburg), *P. P. Ioannu*, *J. B. Aufhauser* (tous les deux de Munich), *Ch. Axelos* (Freibourg), *I. Rosenthal-Kamarinu* (Marburg), Suède: *B. Knös* (Stockholm), *S. Rudberg* (Uppsala), Angleterre: *J. M. Hussey*, France: *A. Mirambel*, Suisse: *B. Bouvier* (Genève), Autriche: *P. Enepekides* (Vienne), Egypte: *S. Tsirkas* (Alexandrie), Tchécoslovaquie: *A. Salač*, *P. Papas*, *R. Dostálová*.

L'énumération des noms révèle que, dans les délégations de beaucoup de pays, occidentaux ou orientaux, il y avait des Grecs émigrés à des époques variées et qui, loin de leur patrie, ne cessent de propager la connaissance de la civilisation grecque nouvelle. Les Grecs de la Grèce ne purent venir.

Le programme scientifique de la conférence fut inauguré, le 16 Avril, par le discours du vice-président de l'Académie Allemande des Sciences, *M. Friedrich*. Le vice-président souligna les engagements qui résultent, pour l'Académie Allemande des Sciences, d'une longue tradition d'études grecques en Allemagne, insista sur l'importance de la coopération dans le domaine de la science et constata avec satisfaction la présence d'un nombre considérable de jeunes savants parmi les assistants de la conférence, garants du développement futur des études grecques.

Lors des trois jours suivants, 32 communications furent prononcées dont il faut citer au moins (dans l'ordre chronologique) les suivantes: *M^{me} Rosenthal-Kamarinu* mentionna les difficultés qu'on rencontre en voulant dresser un répertoire de la littérature néo-grecque. Les données relatives aux dates, aux noms, etc., diffèrent considérablement d'une source à l'autre ce qui rend le travail de classification extrêmement difficile. La publication d'un *Handbuch neugriechischer Literatur* paraît donc très désirable. *J. Sajdak* parla de la publication des œuvres de Grégoire de Nazianze. Cette tâche fut jadis assumée par l'Académie des Sciences de Cracovie, sur l'initiative de Léon Sternbach. Les événements de la guerre eurent cependant, pour les travaux d'édition, les conséquences les plus néfastes, la plupart des éditeurs ayant perdu la vie (*Sternbach*, *Mann-teufel*, *Przichodski*). Il ne parut qu'un tome des scholies à l'œuvre de Grégoire, composé par *Sajdak*. Le même savant travaille actuellement au second tome qui paraîtra dans les Publications du Towarzystwo nauk de Poznań. *S. Rudberg* décrivit dans sa communication le *Cod. Uppsaliensis Graecus 8*, qui comprend des œuvres inédites, à côté d'ouvrages connus, tels que ceux de Grégoire le Thaumaturge, de Stéphanide Ichneulate, les épîtres de Libanius, d'Ausonius, les exemples d'allocutions grecques et latines pour les épîtres destinées au pape, aux empereurs et aux évêques. *P. Chatzis* fit quelques observations sur le roman de Belthandre de Chryzantza, étudiant surtout le lieu de naissance du roman et les éléments néo-grecs qui s'y font sentir. *J. Irmscher* traita du problème de l'interprétation et de l'édition des récits populaires imprimés dits vénitiens (*Volksbücher*), en s'appuyant sur les expériences acquises lors de l'édition des poèmes de Jacques Trivolis.¹ Selon *Irmscher*, ce genre littéraire ne saurait être interprété qu'en relation avec le reste de la plus ancienne littérature néo-grecque. Il faut également tenir compte du réseau des imprimeries, de la tradition des familles d'imprimeurs et des conditions économiques au 15^e siècle, car toutes ces circonstances exerçaient une influence incontestable sur le rayonnement de ce genre littéraire. Dans les travaux d'édition, il faut adopter une certaine méthode lorsqu'il s'agit d'œuvres où un seul ou très peu d'exemplaires nous sont conservés (*wissenschaftlicher Neudruck*) et une autre méthode,

¹ *Jakobos Trivolis, Poimata*, éd. *J. Irmscher*, Berlin, 1956.

si l'on a affaire à des livres conservés en beaucoup d'exemplaires (critique textuelle). *G. M. Hartmann* parla de l'influence des Grecs sur la naissance de l'humanisme italien, soulignant l'importance du cardinal Bessarion. La discussion qui suivit la conférence de *J. Irmscher* montra que l'influence des Grecs vivant en exil au 15^e et 16^e siècles, se manifesta même en France, en Allemagne et en Autriche et se fit sentir dans l'évolution de l'humanisme dans tous ces territoires. Des renseignements nouveaux pourraient être gagnés à étudier la correspondance des humanistes. Une étude systématique de ce problème envisagé du point de vue de l'Europe tout entière, n'existe guère encore. Le délégué soviétique, *M^{me} Udaļcova*, fit observer à cette occasion qu'en URSS, on étudiait actuellement les particularités de l'humanisme byzantin. La discussion qui se déroula autour de ce problème est loin de toucher à sa fin. Il semble toutefois que des éléments humanistes se manifestent déjà à Byzance. *V. S. Šandrovskaja* fournit l'information sur trois satires byzantines des 13^e et 14^e siècles, qui figurent parmi les manuscrits de Léninegrad (Livre des Fruits, Livres des Oiseaux, Livre des Quadrupèdes). Les poèmes réalistes s'inspirant de la vie du peuple sous les Paléologues, sont d'une importance capitale pour la connaissance de l'ambiance sociale, culturelle et politique à Byzance. *Th. Pieridis* traita du cycle acritéen dans la littérature crétoise. *P. P. Ioannu* mentionna une traduction en néo-grec libre, jusqu'alors inédite, du drame *Pastor Fido* de Guarini. La traduction pourrait avoir une certaine importance pour l'étude du théâtre crétois. Après la communication du délégué suédois *Knös*, qui parla de la civilisation crétoise aux 15^e et 17^e siècles, soulignant la survivance d'éléments byzantins dans ce domaine, une discussion se développa au sujet de la notion de « littérature populaire », surtout par rapport à la littérature néo-grecque où l'un des critères qu'on ajoute est celui du langage populaire. On insista sur la particularité de la littérature crétoise située aux confins des littératures byzantine et grecque, sans toutefois tomber d'accord sur la question spéciale que est de savoir si cette littérature était destinée au peuple ou à la bourgeoisie.

L'une des meilleures contributions fut la communication pleine d'idées nouvelles de *Mr Bouvier* sur les chansons profanes dans le manuscrit d'Athos du 17^e siècle. L'une des chanson appartient au domaine de la poésie acritéenne. A côté du texte, la notation s'est également conservée. L'auditoire entendit la communication, enregistrée au magnétophone, de *K. Biris*, à caractère plutôt vulgarisateur, et qui s'efforça d'analyser un personnage du théâtre d'ombres néo-grec, le pasteur *Giorgios*, objet de dérision pour son origine roumélique. Quelques remarques sur l'origine du théâtre d'ombres furent présentées par *H. Jensen*, collaborateur de *Jacob*, historien allemand de ce genre littéraire. Le Professeur *Aufhauser* prononça une conférence accompagnée de diapositifs sur une tradition néo-grecque locale ayant trait à l'authenticité de la Tombe de la Ste Vierge à *Panoya Kopil* près d'Ephèse. Il s'agit là d'un résidu de l'ancien culte d'Artémis. La grammaire néo-grecque fut l'objet des comptes-rendus de *Ch. Axelos* (Disparition du datif en tant que phénomène de l'histoire de la civilisation), et *H. Seiler* (Principale différence entre le néo-grec populaire et les dialectes du S. E.: la structure de la syllabe). *S. Udaļcova* mentionna l'étude de la littérature byzantine dans l'URSS et esquissa les principaux devoirs du *Vizantijskij Vremennik*. Elle renseigna les congressistes sur la tradition des études byzantines en Russie et sur les thèmes dont s'occupent les byzantinologues soviétiques contemporains (*Levčenko*, *Jernstedt*, *Sjuzjumov*, *Pigulevskaja*, *Udaļcova*, *Lipšic*, *Šandrovskaja*), ainsi que sur les tâches à remplir dans le futur (étude de la littérature populaire, évolution de la langue parlée, étude des civilisations nationales faisant partie de l'Empire byzantin, édition des manuscrits non encore publiés des bibliothèques soviétiques et édition des traductions d'auteurs byzantins, avec préface et commentaire scientifiques, tels que *Théophylacte Simocatte*, *Johannes Kameniatas*). La discussion suivant le discours de *M^{me} Udaļcova* concernait surtout la conception soviétique du féodalisme byzantin (particularités du féodalisme byzantin: survivance d'éléments esclavagistes jusqu'aux 10^e et 11^e siècles, grand épanouissement des villes et une plus grande effervescence de la civilisation profane qu'en Occident, multitude de nationalités

habitant l'empire byzantin), l'état des recueils soviétiques de manuscrits (Bibliothèque publique de Léninegrad, Musée Historique et Bibliothèque Lénine à Moscou, Maternadán à Iérévane) ainsi que les études néo-grecques dans l'URSS à l'Institut Philologique de l'Académie des Sciences (Sobolevskij, Petrovskij) et le Prof. Jernsted à Léninegrad. Une pareille revue de la byzantinologie anglaise fut présentée par M^{me} J. M. Hussey qui cita plusieurs noms célèbres de byzantinologues anglais: V. Baynes, Jenkins, Jones, Thompson, Runciman. La byzantinologie anglaise consacre une attention toute particulière à l'étude de l'histoire des croisades. M^{me} Hussey proposa d'élaborer la prosopographie de la Basse Rome et de la Byzance primitive, invitant d'autres savants à collaborer à cette tâche. La philologie néo-grecque en Pologne fut commentée par O. Jurewicz. Les études néo-grecques polonaises partent de la philologie classique à laquelle elles sont étroitement liées par les personnes mêmes de ses représentants (Sternbach, Hammer, Sajdak, Kumaniecki, Bulas). A Varsovie, une chaire d'études néo-grecques vient d'être instituée qui assurera de développement de cette science en Pologne.

Un vif retentissement fut éveillé par le compte-rendu de H. Ditten sur le dictionnaire gréco-allemand qui est en voie d'élaboration et qui sera publié par les soins de l'Académie des Sciences Allemande. Le dictionnaire sera basé surtout sur le grec parlé et, à l'opposé des dictionnaires précédents, tous les mots de la langue littéraire seront marqués d'un signe. Un dictionnaire de moyenne étendue sera terminé dans 3—5 ans, après quoi on procédera à l'élaboration d'un dictionnaire plus volumineux comprenant même des termes spéciaux. La discussion révéla que la Bulgarie et la Hongrie paraissent des dictionnaires pareils. On reconnut aussi la nécessité d'un dictionnaire dialectologique. V. Beševliev examina le retentissement de la lutte pour la langue et la littérature néo-grecques dans la Bulgarie du 19^e siècle. Il mentionna la grande importance civilisatrice des écoles grecques en Turquie, les expressions grecques en bulgare, la lutte pour la langue en Bulgarie, l'influence de la poésie grecque sur l'évolution de la poésie et des chansons populaires bulgares. A la fin de sa conférence, il donna une revue des études néo-grecques en Bulgarie. Un thème analogue fut traité par I. Popovič qui suivit les traces de l'influence linguistique exercée par les Grecs orthodoxes sur les catholiques yougoslaves. Cette influence se fit sentir, bien qu'isolément, jusqu'en Hongrie et en Slovaquie (les itacismes dans la toponomastique et les noms propres provenant directement du grec). L'histoire de la civilisation fut l'objet du très intéressant compte-rendu de P. Enepekides qui étudie actuellement les archives autrichiennes jusqu'alors inconnues et se rapportant aux Grecs domiciliés dans l'ancienne monarchie austro-hongroise. Son travail fournira une contribution non seulement aux études néo-grecques, mais aussi à l'histoire de l'Autriche. Jusqu'à présent, on ne possède pas un tableau complet de l'émigration grecque en Italie, en Autriche, en France, en Allemagne et en Espagne après la chute de Constantinople (verlagerter Hellenismus). Particulièrement obscure reste l'histoire des siècles ultérieurs pour lesquels il faudra rassembler tous les matériaux dispersés dans des archives, à l'instar d'un travail analogue qu'Israël a entrepris pour l'histoire de la diaspora juive. La littérature néo-grecque moderne fut analysée dans le compte-rendu du Prof. Mirambel sur les tendances actuelles du roman néo-grec reflétant l'évolution politique et culturelle de l'époque. Sur la littérature néo-grecque portaient également les comptes-rendus des écrivains grecs vivant dans l'émigration (E. Alexis, A. Spiliotis, M. Azioti).

Mentionnons à la fin que tous les trois membres de la délégation tchécoslovaque avaient tous présenté des exposés. Celui de A. Salaš comprenait l'analyse du conte intitulé La Mort du Jeune Héros, et dont l'auteur est le classique de la littérature néo-grecque, Kostis Palamas. Un examen minutieux a permis à l'auteur de mettre en lumière certains traits jusqu'alors ignorés (localisation du conte, le sens antique de la beauté chez Palamas, description populaire correspondant à certains documents antiques). D. Papas examina le problème de la périodisation de la littérature néo-grecque et surtout celui de sa date initiale, tenant la langue pour le critère décisif. R. Dostálová-

Jeništová résuma nos connaissances sur le théâtre d'ombres néo-grec, suggérant la solution de certains problèmes jusqu'alors obscurs sur la naissance et le rayonnement du théâtre d'ombres. L'exposé fut accompagné de 10 diapositifs.

Tous les comptes-rendus prononcés à la conférence seront publiés dans le recueil *Berliner Byzantinische Arbeiten*.

Les thèmes des communications montrent que, jusqu'à présent, les études néo-grecques font très souvent partie d'études byzantines ou classiques, alors qu'une entière indépendance de cette discipline ne manquerait certes pas d'en favoriser le développement. Vu cette nécessité, la conférence prit la résolution de fonder une *société internationale d'études néo-grecques*. Un comité fut élu dont le but est de préparer la fondation de la société et de convoquer la seconde conférence internationale de néo-grécisants. Le comité comprend: *Irmscher* (secrétaire), *Mirambel*, *Baud-Bauvy*, *Udal'cova*, *Kriaras*, *L. Politis*, *Valetas*, *Salač*, *Knös*.

Le grand mérite d'avoir convoqué la première conférence revient au centre byzantinologique de Berlin qui, à l'opposé du centre munichois, veut suivre la civilisation grecque jusqu'au seuil de l'époque actuelle. Ayant réservé le choix des communications aux savants eux-mêmes, la conférence put brosser un tableau fort instructif des sujets de préoccupation variés des différents savants et, par là-même, des études byzantines et néo-grecques dans chaque pays.

R. Dostálová/Prague

БИБЛИОГРАФИЯ BIBLIOGRAPHY BIBLIOGRAPHIE

Rédacteur en chef: A. Dostál. — Collaborateurs: A. Angelov (D. A.) A. Boecke van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), A. Dostál (A. D.), H. Ditten (Ditt.), Iv. Dujčev (I. D.), E. Dvořáková (Dv.), R. Dostálová-Jeništová (D.-Je.), S. Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Frances (E. Fr.), A. Frolow (A. F.), R. Guiland (R. G.), A. Guillou (A. G.), G. Hansen (G. H.), M. Heppel (M. H.), J. M. Hussey (J. M. H.), J. Irmischer (Irm.), K. Janáček (K. J.), Kl. Junck (Kl. J.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), H. Köpstein (H. Kö.), J. Kurz (Kz.), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), H. Michaelis (Mich.), M. Mineemi (Mine.), Gy. Moravcsik (Gy. M.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piekniowski (Piekn.), A. Piterová (A. P.), E. Rechenberg (E. R.), F. Sbordone (Sb.), M. Šesan (M. Š.), A. R. Sodano (A. R. S.), K. Treu (Tr.), U. Treu (U. Tr.), J. Vašica (Jv.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE.

Byzantinoslavica. Tome XVI (1955). — Compte-rendu: E. FRANCES, *Studii IX* (1956) 168—171. E. F.

ST. C. CARATZAS, *Documents inédits concernant le démoticisme. Huit lettres de Costis Palamas à Psichari, Pallis et Hubert Pernot.* Mélanges O. et M. Merlier. Athènes, 1951, 1—31. — Acht Briefe aus den Jahren 1901—1907 und 1919—1920. Irm.

St. C. CARATZAS, *Le « Centre d'Études d'Asie Mineure » et l'intérêt que présente l'étude des dialectes néo-grecs d'Asie-Mineure.* Orbis 3 (1954) 498—508. — Im Jahre 1930 gründete Melpo Merlier die „Archives Musicales de Folklore“, die sich besonders auch mit den griechischen Flüchtlingen aus Kleinasien beschäftigten. In Erweiterung der ursprünglichen Aufgaben trat dann 1949 das „Centre d'Études d'Asie Mineure“ ins Leben, etabliert im Hause des Institut Français d'Athènes, unterstützt durch die französische Regierung. Über dessen beachtliche Aktivität berichtet der Verfasser. Irm.

Franz Joseph Dölger. *Leben und Werk.* Ein Gedenkblatt hrsg. v. T. KLAUSER. Münster, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1956, pp. 24. — Das „Gedenkblatt“ bringt einen Neudruck des zuerst im Hist. Jahrbuch der Görres-Gesellschaft 61 (1942) 455—459 erschienenen Nachruf Klausers auf den zuletzt in Bonn wirkenden Religionshistoriker F. J. Dölger (18. 10. 1879—17. 10. 1940) sowie eine v. K. Baus besorgte, durch Register erschlossene *Bibliographia Doelgeriana* (p. 11 sq.). Irm.

E. N. ELEONSKAIA—S. N. KAPTEREV, *Trecere în revistă a literaturii sovietice de bizantinologie din perioada 1945—1954.* Analele Romîno-Sovietice, Istorie, X, 4 (1956) 149—164. — Traduction de l'article de Виз. Врем. IX (1956) 264—286 (cf. Byzantinoslavica XVIII, 117). E. F.

Γ. ΛΑΙΟΣ, *Ὁ Βασιλεὺς Λάγγκενφελντ καὶ ὁ Ρήγας Βελεστινλῆς. Ἐπιθεώρηση τέχνης* 1 (1955) 435—441. — Daß Rigas sein „φυσικῆς Ἀπάνθισμα“ (Wien 1790) dem Baron Langenfeld widmete, kann nicht über die Tatsache hinwegtäuschen, daß letzterer ein Repräsentant feudalistischer Anschauungen und Rigas Vertreter demokratischer Prinzipien war. Irm.

M. I. MANOYSAKAS, *Ἀλοῖσιος — Ἀμβρόσιος Γραδενίγος (1616—1680).* Ἐπετηρὶς Μεσαιωνικοῦ Ἀρχείου 5 (1955) 102—148. — Gut dokumentierte biographische Würdigung des als Bibliothekar der Marciana tätigen ersten kritischen Herausgebers der „Ἐρωφίλη“ des Χορτάτσης. Irm.

Mélanges Octave et Melpo Merlier (à l'occasion du 25^e anniversaire de leur arrivée en Grèce) I—III. Athènes. 1956, pp. 419+498+32 fig. h.-t., 1957, pp. 486+83 fig.

R. G.

M. MINEEMI, „Es lebe das ewige Hellas...“ Mitteilungsblatt f. die Mitarbeiter d. Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin 3 (1957) 91—93. — Bericht über die im April 1957 vom Institut für griechisch-römische Altertumskunde bei der Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin durchgeführte Konferenz über Fragen der neugriechischen Literatur. Irm.

G. A. PAPADIMITRIOU, Αἱ πηγαὶ τῆς Ἀκριτιδῆος καὶ ἡ σημασία τῶν διὰ τὴν ὀρθὴν διαφωτίσιν τῶν ζητημάτων τοῦ ποιήματος. Ὁ Βισιόφιλος XI (1957) 3—8. — Extraits de la communication de l'auteur au IX^e Congrès Intern. des Etudes byz. (1953). R. G.

ἈΠ. ΣΠΗΛΙΟΣ, Ἀπὸ τῆ συνδιάσκεψιν τοῦ Βερολίνου γιὰ τὰ ζητήματα τῆς νεοελληνικῆς φιλολογίας. Καινούργια βάρδια 15 (115) vom 18. 5. 1957. — Bericht und Einschätzung der im April 1957 durchgeführten neogräzistischen Konferenz des Instituts für Altertumskunde bei der Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin. Irm.

Византийский Временник. Tome VIII (1956). — Compte-rendu: E. FRANCES, Analele Romîno-Sovietice, Istorie X, 3 (1956) 160—163. E. F.

Zbornik Radova Vizant. Instituta u Beogradu. Tome III (1955). — Compte-rendu: D. MIOC, Studii IX, 5 (1956) 166—167. E. F.

II. LANGUES.

A. Grec.

N. P. ANDRIOTIS, Ἡ κράσις τοῦ συμπλέγματος οὐ + ε αὖ ο στὴ μεσαιωνικῇ καὶ νέᾳ ἑλληνικῇ. Mélanges O. et M. Merlier I, Athènes, 1956, p. I—II. R. G.

A. BÖHLIG, Synaxis = Homilia? Wiss. Zeitschr. d. Martin-Luther-Univ. Halle-Wittenberg, Ges.-Sprachw. 6 (1957) 485—486. — Die Verwendung von συναξίς in den koptischen Mani-Schriften legt nahe, daß das Wort, das im Griechischen die Bedeutung „Versammlung“, dann „Abendmahls-gemeinschaft“, „Eucharistie“, „Gebetsgottesdienst“ hatte, bei den Manichäern synonym für ὁμιλία („Predigt“) verwendet wurde. Irm.

G. BÖHLIG, Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner... (V. Byzantinoslavica XVIII [1957] 122). — Compte-rendu: D. M. F., Irénikon 30 (1957) 144—145. H. Kö.

ST. C. CARATZAS, La dissimilation du t dans le dialecte du vieil Athènes et la valeur du témoignage de Kavassilas et Zygomalas (16^e siècle). Istituto Lombardo di Scienze e Lettere, Rendiconti, Classe di Lettere 85 (1952) 1—9. — Die im altathenischen und anderen neugriechischen Dialekten zu beobachtende Dissimilation στ > c bezeugen für das 16. Jahrhundert Autoren wie Theodosios Zygomalas und Symeon Kabasilas. Der Verfasser verweist mit Recht auf die Notwendigkeit, den sprachlichen Beobachtungen der byzantinischen und nachbyzantinischen Schriftsteller mehr Beachtung zu schenken. Irm.

ST. C. CARATZAS, Histoire de quelques mots grecs (ἀνάφλα, σκέπτομαι). Glotta 33 (1954) 119—125. — Zu neugriechisch ἀνάφλα („la chaleur reflétée“) und den neugriechischen Fortentwicklungen von σκέπτομαι. Irm.

ST. C. CARATZAS, Ἐνα δωρικὸ κατὰλοιπο στὶς ἑλληνικὲς καὶ ρωμανικὲς διαλέκτους, τῆς Καλαβρίας καὶ Σικελίας, θεωρούμενο ἀραβικόν. Ἑλληνικά 15 (1957) 26—39. — Es handelt sich um die Formen zálkkanu/zákkanu, die Rohls aus dem Arabischen (sàkan, šaħra) abzuleiten suchte, während es sich um einen bis in das Altertum zurückzuverfolgenden Terminus der Hirtensprache handelt. Irm.

Ἰ. Θ. ΚΑΚΡΙΑΔΗΣ, Ἡ μετάφρασις τῆς Ἰλιάδας. Καινούρια ἐποχὴ (1956) 17—64. — Philologisch-glossologische Bemerkungen zu der von dem Verfasser gemeinsam mit dem Schriftsteller N. Καζαντζάκης geschaffenen neugriechischen Ilias-Übersetzung. Irm.

PH. KOUKOULES, Περί τὰ βυζαντινὰ φορέματα. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 267—294. — I. Θάλασσα, κουτίν, μονατλά. II. Τὰ ἀνεμίτσια. III. Addition au chapitre relatif au vêtement des Byzantins. Etude des termes suivants: ἀναπεταρίον - ἀναπεταρίον; ἀνάχλιο; αὐτοῦπιν; βέρινον - βερνίδιον; βηστάριν; ἐξάπολα - δεκάπολα. δωδεκάπολα ὠφάσματα; ἱμάτιον; κάμασον - χαμάσιον; κουρτσοβράχιον; λεβητῶν - λεβητωνάριον; μηλωτάριον; μαντίον - μαντίν; ναρθήκια; οὐσίον; σκλαβίνα καὶ σκλαβώνικον; στηθόδεσμος; σφικτούριον. R. G.

PH. KOUKOULES, Τὸ βυζαντινὸν αἰνιγματώδες ἄσμα. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός VI (1957) 334—335. R. G.

PH. KOUKOULES, Βυζαντινά τινα ἐπίθετα. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός VI (1957) 452—468. — Etude de noms byzantins suivants: Anemas, Apoturās, Barupodēs-Barupous; Boléas; Bounitēs-Bonitēs; Borradiōktēs; Bouttaris; Branās; Daphnopatēs-Daphnomēkis-Rodopatēs; Kalékas; Kalépos; Kardalaris; Kostômērēs; Kourkomallēs; Koutalistēs; Koutroumpās; Lakérās; Lapardās; Laskarēs; Legoupwardēs; Magkaphās; Margounios; Mēligalās; Mētaxōtos; Mourzouphlos-Mourtzoulos; Mourtzoulos ou Mouet-zoulēs; Xulinakis; Ragkabās-Ragkabēs; Tziskos; Philommatēs; Khoidiās-Khoidās. R. G.

PH. KOUKOULES, Βυζαντινά τινα παρωνύμια. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός VI (1957) 469—504. — Etude de quelques surnoms byzantins. R. G.

PH. KOUKOULES, Τὰ οὐ φωνητὰ τῶν Βυζαντινῶν. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός VI (1957) 505—539. R. G.

A. MIRAMBEL, Ἡ φωνολογία καὶ ἡ μελέτη τῆς νεοελληνικῆς, Προσφορὰ εἰς Στὴλ πονα Π. Κυριακίδην. Thessalonique, 1953, 486—498. — Der Verfasser erweist die Notwendigkeit und Nützlichkeit der Anwendung der Phonologie (im Sinne der Trubezkoi-Schule) auf das Neugriechische. Irm.

A. MIRAMBEL, *Morphologie et rôle fonctionnel de l'article dans les parlers néo-helléniques*. Bull. de la Société de Linguistique de Paris 51 (1955) 57—79. — « Les modifications formelles sont à considérer, non seulement pour elles-mêmes soit sur le plan synchronique soit sur le plan diachronique, mais en liaison avec leur rôle fonctionnel, ou plus exactement avec les possibilités fonctionnelles qui en découlent » (p. 59). Irm.

A. MIRAMBEL, *Documents d'archives de la parole et grec moderne*. Instituts de phonétique et Archives phonographiques. Louvain, Commission d'Enquête Linguistique, 1956, pp. 233—244 (Publications de la Commission d'Enquête Linguistique, 7). — Der Verfasser gibt einen Überblick über den Stand der neugriechischen Phonologie, die dabei gebräuchlichen Ausrüstungen, gedruckte Quellen und Materialien sowie die bestehenden Lautarchive. Irm.

GY. MORAVCSIK, *Nyelvet fogni* (Saisir une langue). Magyar Nyelv 53 (1957) 211—213. — L'auteur constate que l'expression γλώσσαν κρατεῖν, connue des sources byzantines du Xe—XII^e siècle, se trouve aussi dans la soi-disante « Tactique » du Maurice (éd. Scheffer, p. 279). Les calques linguistiques correspondants sont *dil almaq* en turc, *взять языка* en russe et *nyelvet fogni* en hongrois. A. D.

A. A. PAPADOPOULOS, Φρασεολογικά. Ἀθήναι, 1955, pp. 219 (Λεξικογραφικὸν Δελτίον Ἀκαδ. Ἀθηνῶν, 7). — Dies ist der vierte Band der „Φρασεολογικά“. Er enthält u. a. den Gesamtindex aller Wörter und Redensarten, die in allen vier Bänden (veröffentlicht im Λεξικογραφικὸν Δελτίον 4—7) besprochen wurden. Mine.

Ö. SCHÜTZ, *Katapan*. Magyar Nyelv 53 (1957) 221—223. — L'auteur démontre que le titre de *katapan* se trouve aussi dans les sources arméniennes du XI^e—XII^e siècles et, sur cette base, il soulève la possibilité que ce ne fût pas par le grec (cf. Byzantinoslavica XVIII, 123), mais par l'arménien que ce mot passa dans la langue hongroise. Gy. M.

H. SIEGERT, *Griechisches in der Kirchensprache*... (V. Byzantinoslavica XIII, 198; XV, 74.) — Compte-rendu: M. RAUER, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 556—557. Mich.

G. SOYTER, *Grammatik und Lesebuch der neugriechischen Volks- und Schriftsprache*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1955³, pp. 157. — Compte-rendu: ST. C. CARATZAS, Kratylus 1 (1956) 179—181. Irm.

I. P. TZIKNOPOULOS, Ὁ λεξικολογικὸς πλοῦτος τοῦ Ἑγκλείστου ἁγίου Νεοφύτου. Κυπριακαὶ Σπουδαὶ XX (1956) 97—171. — L'auteur, à qui l'on doit la connaissance de l'œuvre de Néophyte le Reclus, et à l'œuvre duquel il a consacré depuis 1952 quatre solides études, entreprend de faire connaître la langue de Néophyte. Le relevé du vocabulaire est divisé en quatre grandes parties: adjectifs, adverbes, verbes et noms. Une liste des mots, créés, semble-t-il par Néophyte, ou tout au moins absents de grands dictionnaires grecs, termine l'étude, qui montre la richesse insoupçonnée du vocabulaire de Néophyte. R. G.

B. Latin.

O. PARLANGÈLI, *Sui dialetti romanzi e romaici del Salento*. Memorie dell'Istituto Lombardo di Scienze e Lettere (Classe di Lettere, Scienze morali e storiche), ser. III,

vol. XXV—XXVI, fasc. III (1953) 93—200. — *Compte-rendu*: ΣΤ. Κ. ΚΑΡΑΤΖΑΣ, *Ἑλληνικά* 14 (1955—1956) 213—218. Irm.

C. Langues slaves.

I. POPOVIĆ, *Una influenza sintattica italiana sui dialetti croati istriani*. *Ricerche Slavistiche* 4 (1956) 68—71. — Die gemeinbalkanische Verdoppelung des Personalpronomens, die auch aus Ost- und Mittelserbien bekannt ist, findet Entsprechungen in kroatischen Dialekten Istriens, wo sie jedoch wahrscheinlich auf italienischen Einfluß zurückgeht. Irm.

I. POPOVIĆ, *Albano-Slavica. Zur Geographie und Chronologie der albanischen Spracheinflüsse auf die Südslaven*. *Südost-Forschungen* 15 (1956) 512—526. — Die Albaner übten vor allem während der Türkenzeit einen stärkeren Einfluß auf die südslawischen Sprachen aus, als man gewöhnlich annimmt. Zusammenfassende Darstellungen fehlen noch (die wesentlichen Beiträge verzeichnet der Verfasser, p. 512); nach eigenen und fremden Sammlungen gibt der Verfasser Wortlisten aus Montenegro, Kosovo und Metohija sowie Mazedonien. Irm.

D. Langues orientales.

J. NÉMETH, *Zur Einteilung der türkischen Mundarten Bulgariens*. Sofia, Бълг. Akad. na Naukite, 1956, pp. 74. — Die Untersuchungen zeigen wesentliche Übereinstimmungen zwischen den westrumelischen und den ostanatolischen türkischen Mundarten; der Verfasser schließt daraus, daß im 15. Jahrhundert mohammedanische Volkselemente aus Anatolien nach Westrumelien umgesiedelt wurden. Irm.

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; METRIQUE.

A. Histoire de la littérature byzantine.

E. BECK, *Des heiligen Ephräm des Syrers Hymnen de fide*, I—II. Louvain, 1955, pp. XIV+278; V+247. (Corp. Script. Christian. Orient., Scriptores Syri 73, 74). — *Compte-rendu*: P. KRÜGER, *Ostkirchl. Studien* 6 (1957) 50—51. Irm.

A. J. FRIDH, *Terminologie et formules dans les Variæ de Cassiodore. Etudes sur le développement du style administratif aux derniers siècles de l'antiquité*. Stockholm, Almqvist & Wiksell, 1956, pp. XII + 200. (*Studia Graeca et Latina Gothoburgensia*, 2). — *Compte-rendu*: P. CLASSEN, *Gnomon* 29 (1957) 140—143. E. R.

PH. KOUKOULES, *Τὸ θερητευτικὸν θέατρον τῶν Βυζαντινῶν. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμὸς*. VI (Athènes, 1957) pp. 110—114. R. G.

PH. KOUKOULES, *Παραμύθια, μῦθοι καὶ εὐτράπελοι διηγήσεις παρὰ Βυζαντινοῖς. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμὸς* VI (1957) pp. 326—333. R. G.

PH. KOUKOULES, *Παροιμιογραφικά. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμὸς* VI (1957) pp. 336—451. — I. Proverbes populaires et expressions proverbiales chez St Jean Chrysostome; II. Les proverbes et expressions proverbiales chez Eustathe de Thessalonique; III. Contribution à l'étude des proverbes byzantins; IV. Proverbes et maximes dans la Chronique de Leontios Makhairas. V. Seconde contribution à l'étude des proverbes byzantins. VI. Sur la nécessité et sur la méthode à suivre pour l'établissement d'un Corpus des proverbes populaires byzantins. R. G.

N. B. LIVADARAS, *Ῥωμαίου τοῦ Μελῳδοῦ Ὕμνοι. Τόμος τρίτος. Μέρος Α'. Κονδὰκάρια τοῦ Σινᾶ*. Athènes, 1957, pp. 460. — L'Ecole byzantine d'Athènes continue la publication des Hymnes de Romanos. Mr. Nicolas A. Livadaras donne aujourd'hui la première partie du tome III, consacrée au kondakaria du Sinai, manuscrits 925, 926 et 927. Le texte de chaque manuscrit est précédé d'une Introduction, renseignant sur la présentation de celui-ci (état paléographique, date, lieu) et le texte accompagné de notes relatives à l'état du manuscrit. L'ouvrage est accompagné de cinq Index précieux: Index des noms de saints, index des *incipit*, index des *oikoï*, index des *éphumnioi* et un tableau relatif à la tradition des hymnes. R. G.

M. I. MANOUSSAKAS, *Νικηφόρου Μοσχopoύλου ἐπιγράμματα σε χειρόγραφα τῆς βιβλιοθήκης τοῦ Ἑλληνικά* 15 (1957) 232—237 + 2 pl. h.-t. — Evêque de Crète et de Lacédémone, vers 1300, Nicéphore Moschopoulos apparaît comme un très sincère admi-

rateur de l'antiquité classique grecque; il semble être l'un des plus notables philologues de Byzance, mais il importe de lui consacrer une étude, qui révélera le service rendu au maintien des richesses de la littérature antique. L'auteur reproduit les épigrammes éditées et ajoute les épigrammes inédites. R. G.

M. PICHARD, *Le roman de Callimaque et de Chrysorrhoe*. Texte établi et traduit. Paris, 1956, pp. XLI + 92 doubles de texte. — La Collection Byzantine, publiée sous le patronage de l'Association Guillaume Budé s'enrichit d'un nouveau volume, consacré à l'un des romans byzantins, si intéressants pour l'histoire de la civilisation de Byzance et fort regrettamment négligés jusqu'ici. Le texte de ce roman a été conservé par un unique manuscrit de Leyde, le codex Scaligeranus 55, qui date très vraisemblablement du début du XVI^e siècle. Le manuscrit ne donne aucune indication ni sur l'auteur ni sur sa date. L'auteur semble être Andronic Comnène Branas Doucas Ange Paléologue, second fils du sébastocrator Constantin, frère de Michel VIII Paléologue. Nous savons fort peu de choses sur Andronic, qui fut général et l'auteur, vraisemblablement, d'un *Dialogue contre les Juifs* et de *Chapitres sur la vertu et sur le vice*, sans originalité. Une assez brève Introduction étudie successivement l'auteur et la date du roman, écrit vraisemblablement entre 1310 et 1340, et le manuscrit et l'édition. La traduction est aisée, souvent même élégante et fidèle, l'apparat critique bien présenté et les Notes nombreuses et riches en renseignements. Un Index des noms propres (p. 93) et un Index des noms notables (p. 95—118) terminent l'édition. Cette traduction, entreprise sur l'initiative de Mr Paul LEMERLE, fait souhaiter de voir la Collection Byzantine Budé donner la traduction des autres romans byzantins, si variée et, une fois encore, si riche en renseignements de toute nature, aussi bien pour l'histoire de la civilisation que pour l'histoire de la langue byzantines. (Cf. *Byzantinoslavica* XVII, 380). R. G.

F. ZIMMERMANN, *Chariton-Interpretationen*. Studii in onore di Aristide Calderini e Roberto Paribeni, II. Milano-Varese, Nicola & Co., 1957, pp. 137—145. — Zu 1, 2, 6 und 1, 10, 8: ἐπισηφίζομαι τὴν γνώμην und ἐπισηφίζω τῇ γνώμῃ; 1, 10, 2—8 (beweist, daß der Cod. Florentinus, wenigstens für diese Stelle, intakt ist); 2, 4, 4: ἀφοσιῶμαι τοὺς δαίμονας. Irm.

C. Littérature populaire.

G. MEGAS, Καλλιμάχου καὶ Χρυσορροῆς ὑπόθεσις. Mélanges O. et M. Merlier, II. Athènes, 1956, pp. 147—172. R. G.

A. SIGALAS, Τὸ μυθιστόρημα „Βέλλανδρος καὶ Χρυσάντζα“ καὶ ἡ ἀποκατάστασή του. Mélanges O. et M. Merlier, II. Athènes, 1956, pp. 355—377. R. G.

Ιάκωβος ΤΡΙΒΩΛΗΣ, Ποιήματα. Hrsg., übersetzt und erklärt v. J. IRMSCHER... (V. *Byzantinoslavica* XVIII, 326.) — Compte-rendu: D. M. F., *Irénikon* 30 (1957) 144—145. H. Kö.

E. Questions de métrique.

P. MAAS, *Gleichzeitige Hymnen in der Liturgie der Griechischen Kirche*. Studia patristica, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 46—47. — Gleichzeitige Gedichte, d. h. Gedichte aus metrisch identischen Versen finden sich nur im Horologion zum Abendgottesdienst der Fastenzeit. Der Verfasser möchte vermuten, daß diese so eindrucksvolle Dichtungsweise unter dem Einfluß der Musik von anderen Rhythmen verdrängt wurde. U. Tr.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIQUES.

A. Sources narratives et travaux monographiques.

CH. ASTRUC, *Sur Pléthon et le platonisme de Mistra*. Bull. de l'Association G. Budé, 4^e sér., № 3 (Octobre, 1956) 109—115. — Analyse détaillée de F. MASAI, *Pléthon et le platonisme de Mistra*. R. G.

J. DARROUZES, *Démétrius de Cyzique*. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés. XIV (1957) col. 208—210. R. G.

Diadoque de PHOTICÉ, *Oeuvres spirituelles*. Introduction, texte critique, traduction

et notes de E. des Places. Paris, Ed. du Cerf, 1955, pp. 206 (Sources chrétiennes, 5 bis). — Compte-rendu: K. TREU, *Gnomon* 29 (1957) 149—150. E. R.

O. LAMPSIDIS, *La tradition manuscrite de la Chronique de Panarétos et l'édition de S. Lampros*. Mélanges O. et M. Merlier, III. Athènes, 1957, 93—97. — L'auteur, qui prépare une édition critique et commentée de la Chronique de Panarétos, présente quelques remarques critiques sur la dernière édition critique de la Chronique publiée par S. Lampros. Cette dernière, déjà bien supérieure aux éditions précédentes, présente de nombreuses fausses lectures et des négligences assez graves. L'auteur en donne quelques exemples. R. G.

V. LAURENT, *David, Moine et polémiste byzantin du milieu du XIV^e siècle*. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés. XIV (1957) col. 115—116.

V. LAURENT, *Démétrius Cydonès*. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés. XIV (1957) col. 205—208. R. G.

V. LAURENT, *Démétrius Lampénos, hérétique byzantin du XII^e siècle*. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés. XIV (1957) col. 210—211. R. G.

G. SCHIRÒ, *Il Paradosso di Nilo Cabasila*. Estratto da: „Silloge Bizantina“ in onore di Silvio Giuseppe Mercati (Roma, 1957) 362—388. — Neilos Kabasilas, sein Leben und seine Schriften, seine Stellung im Hesychastenstreit und seine Bedeutung für die byzantinische Geistesgeschichte. Irm.

L. STIERNON, *Démétrius Chomatianos ou Chomatenos*. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés. XIV (1957) col. 199—205. — I. Vie. II. Œuvres. Bibliographie. R. G.

N. B. TOMADAKIS, Βυζαντινὴ Γραμματολογία (1204-1453). Φραγκοκρατία καὶ Παλαιολόγιοι Χρόνοι. Τεύχος πρώτον. Ὁ δέκατος τρίτος αἰών. Athènes, 1957, pp. 126. — Continuant les Notices sur les auteurs byzantins, N. T. publie un certain nombre de notices relatives aux auteurs du XIII^e siècle. Ces Notices sont volontairement sommaires, ainsi que la bibliographie. N. T. ne cite que les écrivains, historiens et polygraphes, théologiens et philologues les plus importants et représentant vraiment leur époque. Un autre volume, consacré aux écrivains du XIV^e et du XV^e siècles, paraîtra aussi rapidement que possible. Les Notices se présentent ainsi: biographie, œuvres, caractères de l'œuvre, manuscrits, éditions, études; extrait de certaines œuvres de l'auteur. Les auteurs étudiés sont les suivants: I. Les écrivains de la Grèce: Eusthate de Thessalonique (bien qu'appartenant au XII^e siècle, son œuvre explique celle d'auteurs du XIII^e siècle), Michel Choniates. II. Les écrivains du despotat d'Épire. Bibliographie générale. 1. Jean Apokaukos, métropolite de Naupacte; 2. Georges Bardanes, métropolite de Corcyre; 3. Démétrios Khômatianos, archevêque d'Akhrida. III. Les écrivains de l'Empire de Nicée: 1. Nicétas Choniates; 2. Nicéphore Blemmyde; 3. Georges Acropolite; 4. Théodore II Lascaris; 5. Georges Pachymère. IV. Les théologiens. 1. Germain II, patriarche de Constantinople; 2. Le schisme des Arsénites; Jean Bekkos; 3. Georges de Chypre (Grégoire II, patriarche de Constantinople); 4. Athanase I, patriarche de Constantinople. R. G.

B. Manuscrits et documents; papyrologie.

K. ALAND, *Papyrus Bodmer II. Ein erster Bericht*. Theol. Lit.-Ztg. 82 (1957) 161—184. — Ausführliche Beschreibung und Würdigung des Papyrus Bodmer II (= P⁶⁶ der Liste der neutestamentlichen Handschriften), der, um 200 geschrieben, auf 108 hervorragend erhaltenen Seiten fast lückenlos Kp. 1—14, 26 des Johannesevangeliums bietet. Irm.

J. DARROUZES, *Notes pour servir à l'histoire de Chypre (deuxième article)*. Κυπριακαὶ Σπουδαὶ XX (1956) 31—63. — Edition de 15 textes. L'auteur présente d'abord les manuscrits, puis il donne le texte, qui est accompagné chaque fois de remarques diverses. Un Index des noms de personnes, de lieux et des mots notables accompagne l'édition. R. G.

A. П. КАЖДАН, *Рукописи рассказывают*. Наука и жизнь 24 (1957) 41—43. — Populäre Übersicht über die Handschriftenfunde vom Toten Meer (Chirbet-Kumran) und ihre wissenschaftliche Bedeutung. Irm.

M. KUBINYI, *Libri manuscripti Graeci in bibliothecis Budapestinensibus asservati* (V. Byzantinoslavica XVIII, 135). — Compte-rendu: L. MEZEY, *A Magyar Tudományos Akadémia nyelv- és irodalomtudományi osztályának közleményei* 10 (1957) 475—477. Gy. M.

S. G. MERCATI, *Nota su W. Jäger, Greek Uncial Fragments in the Library of Congress in Washington (Ms 60)*. Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. 10 (1956) 131—134. — *Traditio* 5 (1947) 79—102 stellte W. Jaeger fest, daß das Fragment MS 60 der Kongreßbibliothek in Washington aus dem Vaticanus Graecus 2066 „ex bibliotheca S. M. de Patirio“ stammt; diese Angaben werden in Einzelheiten ergänzt. Irm.

I. MOIR, *Codex Climaci Rescriptus Graecus (Ms. Gregory 1561, L)*. Cambridge, Univ. Press, 1956, pp. 117 + 8 tab. (Texts and Studies, N. S. II, 30). — *Compte-rendu*: K. JUNACK, *Theol. Lit.-Ztg.* 82 (1957) 355—358. Irm.

E. SEIDL, *Neue klassische Konstitutionen aus den Papyri*. Studi in onore di Aristide Calderini e Roberto Paribeni, II. Milano-Varese, Nicola & C., 1957, pp. 307—315. — Der vermutlich um 200 im Faijûm geschriebene P. Columbia 123 (W. L. WESTERMANN, *Apokrimata*, New York, 1954) weist auf eine Frührezeption römischen Reichsrechts in Ägypten noch vor der *Constitutio Antoniniana*. Irm.

K. TREU, *Zur Rekonstruktion eines neutestamentlichen Papyruskodex*. Forschungen und Fortschritte 31 (1957) 185—189. — Es werden die buchtechnischen Indizien aufgeführt, welche die Zusammengehörigkeit von P¹¹ der Liste der neutestamentlichen Handschriften (Leningrad [Saltykow-Stschedrin-Bibliothek] Gr. 258) und P¹⁴ (Katharinenkloster Sinai; J. Rendel Harris, *Biblical fragments from Mt. Sinai* Nr. 14) wahrscheinlich machen; der den 1. Korintherbrief enthaltende Papyruskodex dürfte dem 5./6. Jahrhundert angehören. Irm.

C. VERDIANI, *Il Salterio Laurenziano-Voliniense. Codice paleoslavo del 1384*. Ricerche Slavistiche III (Roma, 1954) 1—29. — Описание пергаменной кирилловской рукописи, хранящейся в библиотеке в Флоренции, которая содержит полную псалтырь без толкований, в которую вложены тропари и молитвы; рукопись окончена записью и ветхозаветными пениями более древнего происхождения. Тропари и молитвы отличаются от псалмов правописанием, молитвы являются свободной переделкой соответствующих молитв, известных из других рукописей. В статье анализируется псалтырь с орфографической и фонетической точек зрения. На основе записи и более поздних добавлений определяется происхождение и дальнейшая судьба рукописи. Dv.

V. HISTOIRE.

A. Travaux historiques en général.

K. ALAND, *Die religiöse Haltung Kaiser Konstantins*. *Studia patristica*, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 559—600. — Der Verfasser gibt in einem ausführlichen Referat zunächst einen Überblick über die zahlreiche Literatur. Danach untersucht er erneut die Quellen, wobei er sich nicht auf literarische beschränkt, sondern Münzwesen und kirchliche Bauten Konstantins ausführlich behandelt. U. Tr.

F. ALTHEIM, *Niedergang der Alten Welt. Eine Untersuchung der Ursachen*. I: *Die außerromische Welt*. II: *Imperium Romanum*. Frankfurt a. M., Klostermann, 1952, pp. VII + 350; V + 537. — Der Verfasser legt zum dritten Male eine Arbeit über das so umstrittene 3. Jahrhundert nach Chr. vor. Beabsichtigt ist eine einheitliche weltgeschichtliche Darstellung, die von Ostasien bis Europa und von Nordeuropa bis zur Sahara reicht. Bewegendes Element aller Entwicklung und speziell auf die Alte Welt angewandt ist die Form der militärischen Auseinandersetzung, wobei die „jungen Völker“ die obsiegenden sind; daneben das rassisch-völkische Element. Unter diesem Aspekt kommt eine Schau zustande, die nicht generell befriedigen kann. Der Kirchengeschichte wird kaum Raum eingeräumt, was offensichtlich Folge der Grundanschauung des Autors ist. — *Compte-rendu*: H. v. CAMPENHAUSEN, *Theol. Lit.-Ztg.* 80 (1955) 444—447. Mich.

F. ALTHEIM—R. STIEHL, *Araber und Sassaniden*. *Festschr. f. Edwin Reddlob* zum 70. Geburtstag. Berlin, 1954, 200—213. — Der Beitrag der beiden Autoren umfaßt insgesamt drei Arbeiten, von denen die erste unter Verwendung von Quellenschriften und anderen Untersuchungen, das Geburtsjahr Mohammeds auf das Jahr 569 gegenüber der bisherigen Festlegung auf 570 festsetzt. Es folgt ein Beitrag mit einer Berichtigung einer sassanidischen Inschrift an der Brücke von Firüzâbâd. Den Abschluß bildet ein Beitrag, betitelt „A Farewell to Nikâtôr-Awânâ“. Mich.

N. BEES, *Fragments d'un chrysobulle du couvent de Lycousada (Thessalie)*. *Mélanges O. et M. Merlier*, III. Athènes, 1957, 479—486. — L'auteur estime qu'il s'agit

de fragments d'un chrybosulle d'Andronic III Paléologue (1328—1341), mentionnant à la fois le thème d'Arta et la région d'Arta. « Il s'agit ici de ce que l'on appelle „petit thème“, le mot étant arrivé à signifier tout simplement la région. » Edition des fragments, au nombre de 9. R. G.

I. BÓNA, *Die Langobarden in Ungarn*. Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 7 (1956) 183—244 (avec résumé russe et 30 planches). — Un examen approfondi et une description détaillée des fouilles lombardes en Hongrie, desquelles on peut tirer aussi des conclusions historiques. Ces fouilles font la preuve que l'occupation de la Pannonie, par les Lombards, ne se fit pas en 546, comme les savants l'ont cru, mais probablement en 527 déjà. La lutte entre les Lombards et les Gépides excitée par la diplomatie byzantine dura plusieurs dizaines d'années jusqu'à ce qu'en 546 les Lombards occupassent la Pannonie II., Sirmium et Singidunum. Les recherches archéologiques et anthropologiques réfutent l'hypothèse répandue selon laquelle quelques groupes lombards sont restés après 568 sur le territoire de Pannonie et qu'ils ont vécu là sous le régime des Avars. Il n'y a pas de trace d'un mélange des objets avars et lombards et après 568 nous ne trouvons plus des objets lombards sur le territoire de la Hongrie. Les sources grecques et latines confirment aussi qu'en 568 les Lombards sont partis au complet pour l'Italie. Gy. M.

J. BURIAN, *Evropské rudné doly za římského císařství, jejich správa a pracovníci v nich*. Praha, Karlova Univ., 1954, pp. 94 (Acta Universitatis Carolinae I (1954)). — Die Arbeit befaßt sich auch mit der Krise des Systems der Sklaverei in den Bergwerken des Imperiums zur Zeit des Dominats und muß daher auch hier angezeigt werden (sie hat ausführliche Register und Zusammenfassungen in russischer und deutscher Sprache). Rm.

J. BURIAN, *Leges metallorum et leges saltuum*. Zeitschr. f. Geschichtswiss. 5 (1957) 535—560. — Die spanischen Leges metallorum und die nordafrikanischen Leges saltuum zeigen, wie schon Rostowtzeff dargetan, frappante Übereinstimmungen. Es genügt jedoch nicht, diese auf formale hellenistische Einflüsse zurückzuführen, vielmehr war der Anschluß an solche hellenistische Muster nur deshalb möglich, weil Nordafrika und Spanien in der Kaiserzeit eine dem hellenistischen Ägypten ähnliche sozialökonomische Struktur aufwiesen. Weiter machen jene Parallelen deutlich, daß die Antike ein vom Bodenrecht getrenntes Bergrecht nicht kannte. Rm.

Cl. CAHEN, *La féodalité et les institutions politiques de l'Orient Latin*. Accad. Nazionale dei Lincei. XII Convegno „Volta“, promosso dalle classe di scienze morali, storiche e filologiche, tema: Oriente e Occidente nel Mediev. Roma, 1957, pp. 167—191. — L'auteur étudie surtout les Etats de Syrie et de Palestine. Il expose moins l'histoire institutionnelle de l'Orient dit Latin qu'il ne dégage et caractérise « les aspects qui posent le plus nettement les problèmes d'influence, de coexistence, d'ignorance mutuelles entre institutions des deux sociétés rapprochées par la conquête ». R. G.

K. CHATZEPSALTE, 'Η Κύπρος, τὸ Βυζάντιον καὶ τὸ Ἰσλάμ. Ἡ ναυτική σπουδαιότης τῆς Κύπρου κατὰ τὴν περίοδον τῶν ἀραβοβυζαντινῶν συγκρούσεων. Κυπριακαὶ Σπουδαί K' (1956) 15—29. — De 648 à 965, l'importante situation stratégique et la richesse de Chypre ont fait de cette île l'enjeu des luttes entre Arabes et Byzantins pendant trois siècles. R. G.

H. CONSTANTINIDI-BIBIKOU, *Documents concernant l'histoire byzantine, déposés aux Archives Nationales de France*. Mélanges O. et M. Merlier, I. (Athènes, 1956) 119—132. — Documents divers et inédits, relatifs aux relations entre l'Empire byzantin et l'Occident entre 1241 et 1463. R. G.

J. DARROUZES, *Daphnopatès (Théodore)*. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) col. 80—82.

Ch. DIEHL, Θεοδώρα, αυτοκρατορία τοῦ Βυζαντίου. Athènes, 1956, pp. 182, avec une couverture illustrée, représentant Théodora, d'après la mosaïque de st. Vital de Ravenne, par Nora Varveri. Traduction en grec par Moskobakes. R. G.

Ch. DIEHL, *Kaiserinnen von Byzanz*. Stuttgart, 1956, pp. 528. — Les Figures byzantines, parues en 1905, conservent toute leur valeur, et le charme de leur élégance. Témoin, la traduction, pour la première fois en allemand, d'un certain nombre de ces portraits, dessinés par le grand byzantiniste avec tant de talent. L'éditeur a choisi douze figures: la vie d'une impératrice byzantine; Athénaïs; Théodora; Irène; la bienheureuse Théodora; Basile de Macédoine; Léon VI et ses six épouses; Théophano; Zoë porphyrogénète; Anne Dalassène; Anne Comnène; Constance de Hohenstaufen. En frontispice, l'impératrice Théodora et sa cour, d'après la célèbre mosaïque de Saint-Vital de Ravenne.

et la carte archéologique de Constantinople, d'après Misn, ainsi que de très brèves Notes accompagnent le texte, de présentation parfaite. La traduction est fidèle et laisse deviner l'élégante distinction du texte original.

R. G.

F. DVORNÍK, *The Slavs. Their Early History and Civilization*. Boston, 1956, pp. 394 + 16 cartes. Ce volume est le tome II de la Collection consacrée à la Civilisation slave, publiée sous les auspices du Comité pour l'étude des langues et littératures slaves et de l'Université Harvard. Ce volume fait partie de l'Histoire de l'Europe centrale et orientale, qu'a entrepris d'écrire le savant historien. — Le présent ouvrage est essentiellement un Manuel destiné aux étudiants et au grand public; toutefois, il donne aux spécialistes des études slaves, l'état présent des recherches sur bien des problèmes inséparables de l'histoire des nations slaves, de leur origine au milieu du XIII^e siècle, qui est une date importante dans leur histoire. L'ouvrage est volontairement peu riche en notes, mais D. a donné, à la fin de l'ouvrage, une Bibliographie par chapitres, qui permet de compléter les renseignements cherchés.

L'exposé comprend 12 chapitres. 1. Origine et migrations des Slaves; 2. La civilisation slave primitive; 3. Les Francs, Byzance et les premiers états slaves; 4. L'Empire morave et les apôtres grecs, SS. Constantin-Cyrille et Méthode; 5. Après la destruction de l'Empire morave. La Germanie et la naissance de la Bohême et de la Pologne. 6. Les Slaves du Sud, les Francs, Byzance et Rome. 7. L'ancienne civilisation et littérature slave et le fond byzantin. 8. La Russie de Kiev. 9. Les Slaves à l'époque des Croisades. Fédération dans l'Empire Romain d'Othon III et formation d'un grand Etat slave. 10. Les Slaves, l'Empire et la Papauté; 11. Les Slaves de la Baltique et de Pologne: les Wends; 12. La chute de la Pologne et de la Bohême; occidentalisation de leur civilisation (p. 3—340). Bibliographie (p. 341—371) et Index des noms propres (p. 373—394). — Cf. *Byzantinoslavica* XVIII, 139.

R. G.

O. EBERHARD, *Ägypten. Der Weg des Pharaonenreiches*. Stuttgart, Kohlhammer, 1953, pp. 291 + 1 cart. + 24 tab. — Der Autor des Buches bringt an Hand seiner Ausführungen anschaulich nahe, eine wie starke historische Potenz das alte Ägypten in Wahrheit gewesen ist, ein Umstand, den die Ägypten-Wissenschaft in ihrer Vielfalt nachdrücklich unterstreicht. Ja, es will scheinen, als können man berechtigt Ägypten als Bildungsmacht, auch für das Abendland, in die Nähe der klassischen Antike rücken. Politische Geschichte, Sprache, Literatur, Religion und Kunst umfaßt dieses Werk, das dazu in einer ungekünstelten Sprache anschaulich die Mannigfaltigkeit seines Inhalt dem Leser vorlegt. — *Compte-rendu*: S. MORENZ, *Theol. Lit.-Ztg.* 79 (1954) 470—472.

Mich.

M. GUBOGLU—M. MUSTAFA, *Răscoalele, țărănești din Imperiul otoman (1418—1420) și bedreddinismul*. Studii X, 2 (1957) 137—158. — Les auteurs analysent les conditions sociales et économiques de l'Empire ottoman dans cette période et présentent les événements relatifs aux révoltes en Anatolie et en Roumélie.

E. F.

R. GUENTHER—G. SCHROT, *Problèmes théoriques de la société esclavagiste*. Recherches Intern. à la lumière du marxisme 2 (1957) 7—29. — Französische Fassung des *Byzantinoslavica* 18 (1957) 141 angezeigten Aufsatzes.

Irm.

I. HAHN, *Julianus és Antiochia (Julien et Antioche)*. Az Egri Pedagógiai Főiskola Füzetei (Cahiers de l'Ecole Supérieure Pédagogique d'Eger) 65. Eger, 1957, pp. 21. (Résumé en allemand.) — L'auteur dépeint le conflit tragique éclaté entre l'empereur Julien et la population d'Antioche. Il indique à ce sujet le contraste éclatant entre les aspirations sociales et la politique religieuse de l'empereur. Ses efforts sociaux tendant à l'amélioration de la situation misérable du peuple, se heurtaient à la résistance de l'aristocratie urbaine, tandis que les idées culturelles et religieuses de cette même aristocratie pourraient les soutenir au mieux. D'autre part sa politique religieuse de caractère païen choquait la petite bourgeoisie des villes orientales dans l'intérêt de laquelle ces réformes avaient été constituées.

Gy. M.

M. A. HALEVY, *Do zagadnienia Chazarów i Chwalisów w XII wieku*. Biul. Żydowskiego Inst. Hist. 21 (1957) 93—99. — Der Verfasser wendet sich gegen die Auffassungen von F. Kupfer und T. Lewicki, welche die im Mittelalter in Sirmiums ansässigen Chalizen mit den Choresmiern o. ä. gleichsetzen wollten. Sie seien vielmehr nach den

Zeugnissen der Kinnamos und der Nestorchronik als Chazaren zu betrachten. (Nach der Zusammenfassung in englischer Sprache). Irm.

J. HARMATTA, *La société des Huns à l'époque d'Attila* Recherches Intern. à la lumière du marxisme 2 (1957) 179—238. — Traduction française de l'étude parue en anglais (V. Byzantinoslavica XV, 98—99). Gy. M.

PH. HILDEBRANDT, *Der Kampf ums Mittelmeer*. Stuttgart, Union Dtsche Verlagsgesellschaft, 1953, pp. 542. — In reicher Fülle breitet der Verfasser eine Geschichte des Kampfes um das Mittelmeer vor dem Leser aus. Beginnend mit der phoinikisch-hellenischen Periode reicht die Darstellung bis in die Gegenwart. Von besonderer Wichtigkeit für den Byzantinisten sind die Ausführungen des Verfassers über die Rolle Byzanz im Kampf um eine Beherrschung des Mittelmeeres. Es klingt der Mittelmeerplan Justinians auf, die mitteilende Rolle Byzanz auf dem Gebiet des Handels, das Wachsen seiner Verbindungen, seiner mittelmeerischen Filialen, die dann später selbständig wurden. In einem kurzen Abriss werden Wesen und geschichtlicher Sinn des Byzantinischen Reiches trotz der Kürze hinreichend gewürdigt. Mich.

K. HOREDT, *Avarii in Transilvania*. Studii și cercetări de istorie veche VII, 3—4 (1956) 393—406. — Description des objets de facture avare trouvés en Transylvanie. Sur leur base l'auteur cherche à établir les principaux lieux d'habitation avares en Transylvanie. Le plus important de ces établissements fut dans la vallée du Mureș. Leur existence est fixée entre la seconde moitié du VI^e et la fin du VII^e siècle. E. F.

E. JAIME, *Kleine Geschichte Venedigs*. Frankfurt a. M., Scheffler, 1955, pp. 175 + plus. tab. — Dieses populärwissenschaftliche kleine Buch geht auch auf die für die Geschichte des spätbyzantinischen Reiches so bedeutungsvollen venezianisch-byzantinischen Beziehungen ein. H. Kö.

A. P. KAZDAN, *Contribuții la problema particularităților proprietății feudale în Bizanț în secolele VIII—X*. Analele Romino-Sovietice, Istorie XI (1957) 16—34. — Traduction de l'étude de Виз. Врем. X (1956) (cf. Byzantinoslavica XVIII, 142). E. F.

A. R. KORSUNSKI, *Despre colonat în Imperiul roman de Răsărit în secolele V—VI*. Analele Romino-Sovietice, Istorie X (1956) 7—40. — Traduction de l'étude de Виз. Врем. IX (1956) (cf. Byzantinoslavica XVIII, 142). E. F.

H. KRAFT, *Zur Taufe Kaiser Konstantins*. Studia patristica, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 642—648. — Kaiser Konstantin ließ sich erst auf dem Totenbett taufen. Bei der Wiedergabe dieser Szene läßt Eusebius den Kaiser eine kurze Rede halten, von der ein Satz schon 12 Jahre früher, beim Konzil von Nicäa, tatsächlich ausgesprochen wurde. Der Autor weist nun in eingehender Untersuchung nach, daß Konstantin sich tatsächlich als Christ fühlte, auch ohne Taufe meinte Glied der Kirche sein zu können. U. Tr.

V. LAURENT, *David Comnène, dernier empereur de Trébizonde (1458—1461)*. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) col. 117—119. R. G.

M. TH. LASKARIS, 'Ο Κερκυραῖος Πέτρος Λάντζας. Διοικητὴς τῆς Πάργας (1573) καὶ ὄργανον τῶν Ἰσλαμῶν ἐν Ἠλείῳ (1596-1608). Ἀφιέρωμα εἰς τὴν Ἠλείον εἰς μνήμην Χριστοῦ Σούλη (Αθήναι, 1955) 103—118, 237—253. — Dokumentierte Biographie. Irm.

T. LEWICKI, *Jeszcze o Chorezmijczykach na Węgrzech w XII w.* Biuletyn Żydowskiego Inst. Hist. 21 (1957) 100—103. — Unter Berufung auf arabische Autoren des 12. Jahrhunderts sucht der Verfasser gegen M. A. Halevy seine These zu verteidigen, daß die ungarischen Chalizen iranische Choresmier gewesen seien (nach dem Resümee in englischer Sprache). Irm.

B. МАРИНОВ, *Принос към изучаването на бита и културата на турците и гагазите в Североизточна България*. Бълг. Акад. на Науките. София, 1956, pp. 360. — Dans le chap. I (« Les changements ethniques dans les terres de la Bulgarie de Nord-Est ») quelques pages (p. 5—18) ont été dédiées au moyen âge, avec une bonne bibliographie (cf. aussi pp. 321—327). Il aurait fallu citer aussi le texte allemand de l'étude de P. MUTAFČIEV, Die angebliche Einwanderung von Seldschuk-Türken in die Dobrudscha im XIII. Jahrhundert. Списание на БАН LXVI, 32 (1943) 1—128. Sur le nom des Gagaouzes voir maintenant P. WITTEK, Les Gagaouzes — les gens de Kaykāūs. Rocznik Orientalistyczny XVII (1953) 12—24, qui résoud le problème. I. D.

S. MOSCATI, *Geschichte und Kultur der semitischen Völker*. Eine Einführung. Stuttgart, Kohlhammer, 1953, pp. 213+32 tab. — Der Band recurriert auf dem 1949 erschienenen Werk des Verfassers *Storia e civiltà dei Semiti*, die seither bekannten Forschungsergebnisse sind verarbeitet und bereichern die Ausgabe. Die Übersetzung bietet

die kaum überschaubare Fülle von Fakten und Kleinmaterial in allen verständlicher Sprache, wobei alle Lebensgebiete und schließlich die unbezweifelbare und wesentliche Rolle der Semiten bei der Ausprägung der altorientalischen Kultur entsprechend gewürdigt wird. — *Compte-rendu*: R. MEYER, *Theol. Lit.-Ztg.* 80 (1955) 209—210.

Mich.

T. NAGY, *La campagne d'Attila aux Balkans et la valeur du témoignage de Jordanès concernant les Germains*. *Acta Antiqua Acad. Scient. Hung.* 4 (1956) 251—260 (avec résumé russe). — L'auteur prouve que le récit de Jordanès (Romana, 331) racontant qu'à la campagne qu'Attila entreprit en 447 contre l'Empire byzantin, auraient participé les Gépides et les Ostrogoths, repose sur une erreur et ne peut être accepté. Néanmoins il demeure légitime de conjecturer que, fort probablement, les peuples germaniques danubiens et pontiques de l'empire des Huns ont pu prendre part à ces luttes.

Gy. M.

C. NONEA, *500 de ani de la urcare pe tronul Moldovei a Domnului Ștefan cel Mare (500 ans de l'ascension du Stéphane le Grand au trône de la Moldavie)*. *Mitropolia Moldovei* 3/4 (Iasi, 1957) 217—227. — Le voïevode Stéphane, connaissait les anciennes liaisons de son grand père Alexandre le Bon avec Byzance et l'aide valaque (roumain), donné en Crimée, en 1433, contre les Turcs. C'est pourquoi il épousa plus tard, en 1472, Marie de Mangoupe de Crimée, qui était apparentée aux Commènes et Paléologues. Sur les relations externes de Stéphane avec le Patriarcat œcuménique et les couvents du St Mont Athos on trouve des indications chez M. PAVEL, *Relații externe bisaricești ale lui Ștefan cel Mare*, dans même revue 3/4 (1957) 228—241. Comme « athlète du Christ », Stéphane poursuivait de même des intérêts byzantins contre les Turcs envahisseurs.

M. Ș.

G. v. PAIRIS, *Die Geschichte der Eroberung von Konstantinopel*. Übers. u. erläutert v. E. ASSMANN, Weimar, H. Böhlau Nachf., 1956, pp. 115 (= Die Geschichtsschreiber der Dtschen Vorzeit. — Nach den Texten der Monum. Germ. Hist. in deutscher Bearbeitung. hrsg. v. K. Langosch. 3. Gesamtausg., Bd., 101). — Nach einer Einleitung über die wissenschaftlichen Kontroversen über die umstrittene Person des Verfassers der Schrift folgt ein Überblick über den Autor Gunther von Pairis, Scholastikus und Prinzenzieher, dem dann die eigentliche „Historia Constantinopolitana“ folgt. Inhalt, Form, Überlieferung, der Titel der Schrift, Nachleben, Ausgaben und Übersetzungen und die Textübersetzung werden nacheinander abgehandelt. Ein Register beschließt den Band.

Mich.

K. PFISTER, *Die Welt des Mittelalters*. Geschichte, Weltbild, Kunst. Wien, Bergland-Verl., 1952, pp. 527 + 36 tab. — Das Letztwerk des inzwischen verstorbenen Autors wollte ein Impuls zu „geistiger Besinnung“ sein und den Blick auf jene Epoche bewußt lenken, die noch eine „absolute Weltanschauung und Kultur“ kannte. Leider ist die Aneinanderreihung von einzelnen Abschnitten beginnend mit der konstantinischen Ära und hinaufreichend bis zur ausklingenden Gotik, nur mosaikartig; gerade die theologische und speziell die kirchengeschichtliche Seite ist wenig bereichert gegenüber früheren Darstellungen ähnlicher Art. — *Compte-rendu*: P. E. SCHRAMM, *Theol. Lit.-Ztg.* 80 (1955) 353.

Mich.

Ив. СНЕГАРОВ, *Християнството в България преди покръстването на княз Бориса (865 г.)*. — II. *Неиздадени преписи от гръцки служби на св. Климент Охридски*. *Годишник на Духовната Акад. «Св. Климент Охридски» V (XXXI) (1955—1956)* 195—239 + 6 pl. — Le christianisme s'est établi parmi les Bulgares, selon l'auteur, non comme une conséquence de la conversion officielle en 865, mais par suite d'un long processus historique. La juste thèse de l'auteur pourrait être confirmée par quelques autres témoignages et considérations, en utilisant la nouvelle littérature spéciale. Ainsi, vers 815—826 Théodore Studite adressa une lettre à un certain patrice Théodore, chrétien d'origine bulgare, qui avait quitté sa patrie pour se réfugier à Byzance (v. Migne, *P. G.*, XCIX, col. 1515—1520). D'après la Vie grecque de St Evariste, vers 842—843, il existait dans la région d'Adrianopolis une communauté d'ascètes d'origine bulgare (v. Anal. Bolland., XLI [1923] 301, 10 sq.). — II. Sur la base de deux manuscrits grecs, découverts à Ochride, l'un de 1497—1498, l'autre du XV^e siècle, S. nous donne des *variae lectiones* des deux acolouthies de St Clément d'Ochride, publiées par Г. БАЛАСЧЕВ, Климент епископ словенски и службата му по стар словенски превод с една част

гръцки паралелен текст. София, 1898. La version paléobulgare de l'acoulouthie doit être tenue pour faite plutôt sur des textes analogues que sur le texte publié jusqu'à présent.

I. D.

J. STRAUB, *Kaiser Konstantin als ἐπίσκοπος τῶν ἐκτός*. Studia patristica I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 678—695. — Der Verfasser untersucht ein viel zitiertes und umstrittenes Wort des Kaisers Konstantin, mit dem er sich christlichen Bischöfen gegenüber auch als einen Bischof bezeichnet hatte. Ob aber der von dem „Episkopos“ abhängige Genitiv ein Maskul. oder Neutr. ist, scheint schwer zu ergründen. Durch Vergleiche und Überprüfungen von parallelen Stellen kommt der Autor zum Schluß, Konstantin habe alle Untertanen damit gemeint, die Christen so gut wie die Heiden.

U. Tr.

W. TELFER, *The Author's Purpose in the Vita Constantini*. Studia patristica I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 157—167. — Der Verfasser gibt zunächst einen kurzen, instruktiven Querschnitt durch die außerordentlich umfangreiche Literatur über die Vita Constantini. Er schreibt sie dem Eusebios zu, meint aber, daß dieser verstorben sei, ohne sie völlig zu überarbeiten, und daß er beabsichtigt habe, seinen christlichen Brüdern die bedeutsamen Ereignisse der letzten Jahre bis 338 nahezubringen und zu interpretieren.

U. Tr.

W. TELFER, *Constantine's Holy Land Plan*. Studia patristica I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 696—700. — Aus der Vita Constantini entnimmt der Autor, daß Konstantin besondere Pläne mit dem heiligen Lande, insbesondere mit Jerusalem, hatte, und daß diese Pläne einen Teil seiner Politik in religiösen Dingen bildeten mit dem besonderen Zweck, die Einheit des Christentums herzustellen. Z. T. wurden seine Pläne weiterverfolgt von Kyrill von Jerusalem.

U. Tr.

N. TOMADAKIS, Ἦσαν βάρβαροι αἱ Ἀθῆναι ἐπὶ Μιχαὴλ Χωνιάτου. Ἐπιστημονικὴ Ἑπέτιρις τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν VII (Athènes 1956—1957) 88—109. — Après une première partie consacrée à la vie, à l'œuvre et aux idées de Michel Khoniote, l'auteur montre, dans une seconde partie, que la ville d'Athènes n'était pas plus barbare que Khônes, Thessalonique ou même Constantinople: Athènes était chrétienne comme les autres grandes villes de l'Empire byzantin. En Appendice; l'*Hypomnēmatistikon* à Alexis III. Ange Comnène et une Élégie sur Athènes.

R. G.

W. ULLMANN, *On the use of the Term "Romani" in the sources of the earlier Middle Ages*. Studia patristica II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 155—163. — Der Name Romani bezeichnet im Mittelalter keineswegs die Einwohner von Rom — die heißen im allgemeinen populus Romanus, sondern kennzeichnet die religiöse oder ideologische Abhängigkeit vom Bischof von Rom.

U. Tr.

B. ВЕЛКОВ, Въпроси из старата история и археология на България в един чешки сборник. Ист. Преглед 13 (1957) 98—100. — Behandelt die für die bulgarische Geschichte wesentlichen Beiträge der Studia antiqua Antonio Salač septuagenario oblata (Praha, 1955).

Irm.

E. WERNER, *Zur Frage des Frühkapitalismus in Venedig*. Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig, Gesellschafts- und sprachwissenschaftl. Reihe 5 (1956—1957) 333—340. — Der nur auf das kommerzielle Kapital gegründete italienische Frühkapitalismus mußte in die Krise geraten, als anderen Staaten mit entsprechender agrikoler und manufaktueller Basis die endgültige Sprengung der feudalen Schranken der Produktion „durch die Ausdehnung des Weltmarktes, die Vervielfältigung der umlaufenden Waren, den Wetteifer der beteiligten Völker und das neue Kolonialsystem“ (p. 339) gelang.

Irm.

D. A. ZAKYNTHINOS, *Byzanz und die europäische Einheit im Mittelalter*. Intern. Jhb. f. Geschichtsunterricht 4 (1955) 5—21. — Verfasser konstatiert, Byzanz und die byzantinische Kultur gehören zur europäischen Gemeinschaft. Diese These begründet Verfasser mit dem Verweis auf die römische „Abkunft“ des byzantinischen Reiches. Byzanz muß — so die Anschauung des Autors — unter diesem „europäischen“ Aspekt gesehen werden, denn wirtschaftlich, rechtlich und durch den Prozeß der Feudalisierung ist es neben anderem eng mit dem Werdegang des aufsteigenden Europa verbunden. Kunst und Literatur sind weitere Momente, die in diese Sicht miteinbezogen werden, und schließlich ist es die tausendjährige Abwehrstellung, die Byzanz als Schutz vor „Europa“ bezogen und gehalten hat. Alles in allem — so die Anschauung des Autors — hat Byzanz wesentlich das moderne Europa mitgeformt.

Mich.

Tullio ZEDDA, *I Vikingi in Sardegna. Nuove ricerche ed ipotesi sulla storia di Sardegna nell'Alto Medio Evo*, II. Edizione riveduta, corretta ed ampliata. Innsbruck,

1955, pp. 96. — Etude sur la présence des Vikings en Sardaigne, fondée surtout sur les preuves philologiques. Le sujet est traité en sept chapitres: I. Les événements historiques avant le X^e siècle; II. La structure juridique et sociale; III. La toponomastique; IV. L'onomastique; V. La langue; VI. Eléments archéologiques et folkloriques; VII. La conquête normande et la formation des *giudicati*. Un Appendice et un Glossaire élémentaire terminent l'étude. Etude très riche au point de vue philologique. On regrette l'absence de notes plus nombreuses. R. G.

Tullio ZEDDA, *La Sardegna nel primo Medio Evo*. Roma, 1956, pp. 159. — Etude très détaillée de la Sardaigne, pendant le haut Moyen-Age. L'auteur étudie successivement la domination vandale, la domination byzantine, les incursions arabes et la lutte pour l'indépendance de l'île et les conditions sociales à la fin du IX^e siècle. Un Appendice indique les mots laissés dans le dialecte de Sardaigne par les Vikings. R. G.

B. Histoire de la culture matérielle (archéologie, technique, etc.).

M. И. АPTAMОНОВ, *Хазарская крепость Саркел*. Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung. 7 (1956) 321—341 (avec résumé allemand et 31 illustrations). — L'auteur donne dans cet exposé tenu le 5 Octobre 1955 à la conférence archéologique de l'Académie Hongroise des Sciences, un compte-rendu détaillé des résultats des recherches que l'Institut pour la culture matérielle de l'Académie des Sciences de l'URSS a entreprises en 1949—51 pour rassembler tous renseignements possibles concernant les ruines de Sarkel, cette forteresse khazare située à la rive gauche du Don au voisinage de la Stanica Cimljanskaja avant que les eaux de la mer artificielle de Cimljansk ne les aient submergées. Les investigations éclairaient l'histoire, la topographie et la technique d'architecture de la forteresse. Cette dernière montre, au lieu de l'influence byzantine, le style khazar. On peut constater de ces fouilles qu'outre la garnison il se trouvait dans la forteresse une population civile constituée de Khazars, de Ghuses et de Slaves. Les recherches archéologiques confirmaient plusieurs détails dans les récits des sources byzantines (Constantin le Porphyrogénète, De adm. imp., ch. 42, ed. Moravcsik-Jenkins, 182—184; Theoph. Cont., ed. Bonn., 122—124). Ainsi on a découvert au bord du Don les restes de fours à briques, et dans leurs bacs de sable on a trouvé la matière mêlée de gravier qui servait pour faire de la chaux et que Constantin désigne comme caillou. Selon l'auteur on a érigé Sarkel comme point d'appui servant la défense des territoires nord et nord-ouest des Khazars et on a organisé le thème Cherson contre les Russes, cette menace commune des Byzantins et des Khazars. Gy. M.

J. BÖHM, *Dva kostely z doby říše velkomoravské (Deux églises de l'époque de la Grande Moravie)*. Památky archeologické XLVI (1955) 352—372. — Conclusion aux rapports de fouilles de V. HRUBÝ et J. POULÍK. Publication des procès-verbaux de toutes les commissions et enregistrement des discussions relatives aux découvertes. A. P.

J. EISNER, *Slawische Ethnogenesis*. Palaeologia IV, № 3/4 (1955) 260—263. A. P.

V. HRUBÝ—V. HOCHMANOVÁ—J. PAVELČÍK: *Kostel a pohřebiště z doby velkomoravské na Modré u Velehradu. (Une église et un cimetière de l'époque grande-morave à Modrá près de Velehrad.)* Časopis moravského musea XL (1955) 42—126, avec ill. — Rapport des fouilles, datation et appréciation historique de l'importance de l'église et du cimetière. Analyse anthropologique des squelettes retrouvés. D'après l'examen de l'inventaire des tombes, les auteurs localisent la fondation de l'église et du cimetière dans la première moitié du 9^e siècle. Les tombes les plus récentes semblent être postérieures de 100 ans. A. P.

V. HRUBÝ, *Základy kostela na staroslovanském pohřebišti v Starém Městě „Na Valách“*. (Les fondements de l'église située sur le lieu d'enterrement vieux-slave dit „Na valách“ à Staré Město.) Památky archeologické XLVI (1955) 265—306 avec 20 ill. — Publication du rapport des fouilles avec documents et procès-verbaux des commissions. A. P.

I. NESTOR, *Date noi asupra originii poporului român; Cultura Dridu (Les nouvelles données sur l'origine du peuple roumain. La culture de Dridu)*. Știință și Tehnică 100 (București, 1957) 16—17. — Les nouvelles recherches archéologiques sur le territoire roumain, à Dridu-Urziceni, Bucov-Ploesti et Spinoasa-Iasi nous enseignent, qu'au X^e siècle on constate déjà, en comparaison avec la culture contemporaine byzantine et bulgare,

l'individualisation de la culture valaque, comme une culture protoroumaine. Ces « valaques » n'étaient pas seulement pasteurs, mais aussi des agriculteurs et pratiquaient des métiers.

M. Š.

J. POULÍK, *Nález kostela z doby říše velkomoravské v trati „Špitálky ve Starém Městě“*. (La découverte d'une église de l'époque grande-morave à Staré Město-Špitálky.) Památky archeologické XLVI (1955) 307—351 avec 26 ill. — Publication du rapport des fouilles, de l'examen de l'église et du cimetière, et de quelques conclusions qui s'ensuivent. D'après l'analyse des matériaux archéologiques (surtout l'étude comparative des bijoux), l'auteur situe la fondation de l'église dans le dernier tiers du 9^e siècle, après l'avènement de Cyrille et Méthode. La fondation de l'église est, à son avis, en rapport étroit avec la mission cyrillo-méthodienne.

A. P.

G. SCHROT, *Wasserversorgung und Kanalisation im antiken Rom*. Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig, Gesellschafts- und sprachwissenschaftl. Reihe 6 (1956—1957) 285—294. — Der — allerdings zu wenig historisch angelegte — Artikel hat auch für den Forscher im Bereiche der Spätantike seine Bedeutung.

Irm.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit; histoire militaire.

O. BEYER, *Frühchristliche Sinnbilder und Inschriften*. Basel/Kassel, Bärenreiter-Verlag, 1954, pp. 39 + 50 tab. (Friedhof und Denkmal, 3). — Verfasser gibt einen Leit-faden für das Verständnis des „Katakombenglaubens“, womit der Zeitabschnitt von c. 70 p. Chr. bis zur Zeit Konstantins des Großen gemeint ist. Eine ganze Reihe symbolischer Zeichen, darunter auch seltener vorkommende, werden behandelt und bieten so Einblick in den mittels der Symbole zu entschlüsselnden Glauben der kirchlichen Frühzeit.

Mich.

G. L. M. CHASSIN, *Bélisaire, généralissime byzantin (504—565)*. Paris, 1957, pp. 254 + 4 cartes. — L'auteur de nombreux ouvrages d'histoire militaire consacre au grand général de Justinien que fut Bélisaire un ouvrage fort intéressant. Il déclare, dans sa Préface, que « c'est la guerre d'Indochine qui (lui) a donné l'idée d'étudier la vie de Bélisaire. Devant un ennemi insaisissable, en effet, notre supériorité technique se montrait impuissante. Nous n'arrivions pas à l'utiliser... C'est pourquoi l'idée vint à plusieurs militaires d'utiliser une nouvelle méthode... C'était, disaient certains, la méthode même qui avait permis à Bélisaire de conquérir l'Italie contre les Goths très supérieurs en nombre, mais moins bien armés, moins bien encadrés et moins disciplinés. » S'appuyant sur Procope de Césarée, la principale source, et sur les études spécialisées les plus modernes, l'auteur a réussi à présenter une étude solide, montrant combien Bélisaire, dont la vie fut une suite d'aventures extraordinaires, fut aussi grand général, (fidèle jusqu'à la mort à Justinien, malgré la disgrâce dont il fut victime), que faible dans sa vie privée. — L'ouvrage comprend 12 chapitres: I. La jeunesse de Bélisaire (504—527); II. Les débuts de Bélisaire (527—532); III. La sédition Nika (532); IV. La campagne d'Afrique (533—534); V. Le consulat de Bélisaire et le début de la conquête de l'Italie (534—537); VI. Le siège de Rome (537—538); VII. La fin de la conquête de l'Italie (538—540); VIII. La guerre perse et la première disgrâce (541—544); IX. La deuxième campagne d'Italie (544—548); X. La disgrâce (548—559); XI. La dernière campagne (559); XII. La fin de Bélisaire (559—565). L'exposé est suivi de trois Annexes: I. L'Occident en 527; II. Le temps des hérésies; III. L'armée de Bélisaire. Le présent ouvrage est une importante contribution à l'histoire militaire de Byzance et à l'histoire militaire, tout court. Général remarquable, Bélisaire « a vite compris qu'il lui fallait respecter le principe éternel de la bataille: l'échelon de mouvement et l'échelon de résistance ». Organisateur de talent, il est à l'origine de l'organisation byzantine en *tagma*, *moera* et *méros*. Il a compris l'importance de l'entraînement moral, qui doit compléter l'entraînement physique. « Manieur d'hommes né », il est remarquable que Bélisaire n'a jamais été trahi par les soldats fédérés et alliés. Dans le domaine de la stratégie, Bélisaire est le premier qui ait adopté la méthode de défensive-offensive, et le premier à avoir appliqué le principe de la « guerre limitée », de la guerre « faite uniquement pour obtenir un résultat donné et qui s'arrête d'elle-même, quand ce résultat est atteint ». L'homme, par contre, ne fut pas à la hauteur du soldat, mais, d'après l'auteur ce fut sa femme « qui est à l'origine de toutes les basses actions qu'on lui reproche ». Il n'en reste pas moins vrai

que « Bélisaire a été le grand général d'un grand basileus », un général qui a créé une armée, ayant permis à l'Empire byzantin de durer encore neuf siècles. R. G.

P. CLASSEN, *Romanum gubernans imperium. Zur Vorgeschichte der Kaisertitulatur Karls des Großen*. Dtsches Archiv f. Erforschung des Mittelalters 9 (1952) 103—121. — Carolus serenissimus augustus a Deo coronatus magnus pacificus imperator Romanorum gubernans imperium, qui et per misericordiam Dei rex Francorum et Longobardum, so lautet die urkundliche Kaisertitulatur des Kaisers. Verfasser analysiert die einzelnen Begriffe an Hand ausführlicher Belege und einschlägiger Untersuchungen. Im Hinblick auf die Auseinandersetzung mit Byzanz ist wesentlich, daß ihm die Rhomäer den Titel Romanum gubernans imperium nicht zugestanden haben, wenngleich sie die weitere offizielle Führung auch nicht verhindern konnten. Mich.

A. A. T. EHRHARDT, *Some Aspects of Constantine's Legislation*. Studia patristica, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, p. 114—121. — An Hand einiger verstreuter Quellen beleuchtet der Autor zunächst die Stellung des Kaisers zur Sklavenfrage, nämlich daß er alle unterjochten barbarischen Stämme ohne weiteres für unfrei ansah, ferner erläutert er gewisse Lücken in den Gesetzessammlungen des offiziellen Büros und versucht, sie mit einigen an anderen Stellen überlieferten Gesetzesfragmenten auszufüllen. U. Tr.

J. ELLUL, *Histoire des Institutions. I: Institutions grecques, romaines, byzantines, francaques*. Paris, Presses Univ. de France, 1955, pp. VII + 791. — Compte-rendu: E. SEIDL, Archiv f. Rechts- und Sozialphilosophie 43 (1957) 139—142. Irrm.

H. v. GLASENAPP, *Die Religionen der Menschheit. Ihre Gegensätze und Übereinstimmungen*. Wien, Wilh. Frick, 1954, pp. 150 (= Schriftenreihe der österr. Unesco-Komm., 7). — Hier liegt der Versuch vor, den Weg zu einer Harmonie in gegenseitiger Toleranz aufzuweisen. Der nur räumlich begrenzte Band kann aber unmöglich die Fülle des Materials und der Anschauung fassen und so wird es verständlich, wenn einmal wesentliche Punkte übersehen werden, andererseits komplexe Probleme ungerechtfertigt simplifiziert werden. — Compte-rendu: G. MENSCHING, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 534. Mich.

Ph. KOUKOULES, Εἶχον νυκτοφύλακας οἱ Βυζαντινοί? Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός VI (1957) 146—150. R. G.

Ph. KOUKOULES, Δικαστήρια καὶ ποινὰί I. Εἰς τὴν αἰθούσαν ἐνὸς ἐξωθεν δικαστηρίου. II. Ἡ ποινὴ τοῦ περιορισμοῦ. — III Μία τῶν παρὰ Βυζαντινοῖς κοινῶν, ὁ μεταλλισμός. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 44—55; 56—62; 63—69. R. G.

Ph. KOUKOULES, Οἱ πρόσφυγες κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 70—72. R. G.

Ph. KOUKOULES, Τὰ πορτολικά, τὰ λυόμενα πλοῖα καὶ τὰ ὑποβρύγια εἶναι ἐφευρέσεις νεωτέρων χρόνων. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 131—138. R. G.

Ph. KOUKOULES, Ὁ βυζαντινὸς πολεμικὸς στόλος. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 126—130. R. G.

Ph. KOUKOULES, Περὶ τὸ Πανδιδακτήριον. I. Εἰς τὸ οἰκουμένικόν διδασκαλεῖον. II. Προσόντα, προνόμια καὶ ἀμειψαὶ τῶν καθηγητῶν τοῦ οἰκουμένικοῦ Διδασκαλείου. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 115—122; 123—125. R. G.

Ph. KOUKOULES, Βυζαντινὰ καὶ οὐχὶ τουρκικὰ ἔθιμα. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 139—145. R. G.

Ph. KOUKOULES, Βυζαντιναὶ τινες παραδόσεις. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός VI (1957) 297—325. R. G.

Ph. KOUKOULES, Οἱ Ἕλληνες τῆς κάτω Ἰταλίας καὶ τὰ Βυζαντινὰ ἔθιμα. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός VI (1957) 540—545. R. G.

Ph. KOUKOULES, Ἡ νεοελληνικὴ γλῶσσα καὶ τὰ βυζαντινὰ καὶ μεταβυζαντινὰ ἔθιμα. Mélanges O. et M. Merlier, I. Athènes, 1956, p. 157—163. R. G.

Ph. KOUKOULES, Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός. Tome VI. Athènes, 1955, pp. 575 + 2 pl. h.-t. — Ce sixième et dernier tome de *Vie et civilisation byzantines* de l'éminent et regretté byzantiniste, Phédon Koukoules comprend les diverses études, qui n'avaient pas été réunies en volume. Elles sont réparties en 17 chapitres. Chacune d'elles est signalée à sa rubrique particulière de cette Revue. Deux Index, index des mots notables et index des noms propres, divisés en deux parties: index des mots ou noms grecs et index des mots ou noms étrangers, complètent le volume. Il faut souhaiter voir paraître aussi rapidement que possible un Index Général des six volumes, qui permettra d'utiliser les innombrables et précieux renseignements contenus dans ce Répertoire unique. R. G.

P. E. SCHRAMM, *Über die Herrschaftszeichen des Mittelalters*. Münchener Jhb d. bildenden Kunst, 3. Folge, 1 (1950) 43—60. — Verfasser gibt eine Übersicht über die Kron-Schätze der verschiedenen europäischen Länder, wobei festgestellt wird, daß der Kronschatz des Deutschen Reiches der vollkommenste und zugleich besterhaltenste ist. Im einzelnen handelt der Verfasser dann über Reichsapfel, Krone, Schwert, Lanze u. a. ab. Die Untersuchung gipfelt in dem Schluß, daß alles, was der König trägt, d. h. Gewand und Herrschaftszeichen, Symbolcharakter hat. Diese Symbolik wurzelt in Antike und Christentum; z. T. hat auch Byzanz einen eigenen Beitrag im weiteren Verlauf der Geschichte gegeben, wie der Verfasser in Einzelheiten anführen kann. Mich.

B. SINOGOWITZ, *Studien zum Strafrecht der Ekloge*. Προγινεσται de l'Acad. d'Athènes. Tome 21. Athènes, 1956, pp. XIII+127. — Le droit de l'Eklogè n'a jamais été l'objet d'une étude détaillée. On a étudié quelques points, comme le droit civil, le droit matrimonial; on a traduit en anglais, en français et en bulgare ce texte important, publié pour la première fois par Zacharie von Lingenthal en 1856 et, une seconde fois, par Monferratus, en 1889. Ces deux éditions ne reposent, du reste, que sur une partie des manuscrits existants, et les Commentaires existants se contentent d'exposer le droit de l'Eklogè et de le comparer avec le droit Justinien et négligent le droit isaurien. Il serait d'un grand intérêt d'établir, avant tout, une édition critique, reposant sur tous les manuscrits connus de l'Eklogè, ensuite de chercher les rapports de l'Eklogè avec le Code Justinien, Nouvelles comprises, et surtout de retrouver l'origine des prescriptions de l'Eklogè. Etablir une édition critique de l'Eklogè est une œuvre de longue haleine, les manuscrits très nombreux étant dispersés dans l'Europe entière; l'auteur se reportera donc à l'édition de Zacharie von Lingenthal. Entreprendre une étude générale du droit de l'Eklogè est également une entreprise longue et difficile. L'auteur se contente d'apporter une contribution au droit de l'Eklogè, en se contentant d'étudier le titre 17, le *Poinaios*, consacré au droit pénal, ou plus exactement, à certains aspects du code pénal, formant un tout: accaparement de la fortune d'un tiers, adultère, proxénétisme, bigamie. Le plan adopté pour l'étude de chaque cas est le suivant. Un premier paragraphe étudie le droit antérieur à l'Eklogè, et surtout le droit Justinien; un second, le droit de l'Eklogè, avec le texte et la traduction des paragraphes se rapportant au sujet, le troisième la survivance du droit de l'Eklogè. Des renseignements sont brièvement donnés, pour chaque délit, sur les peines de l'Eklogè frappant le délit, sur les rapports du droit isaurien avec le droit Justinien. L'Introduction (p. 1—15): L'Eklogè en général. Son origine et son importance pour l'histoire du Droit, comprend deux parties: A. Origine et nature de l'Eklogè (origine - sources - œuvre de la Commission); — B. L'influence de l'Eklogè sur le développement du droit (la restauration du droit romain sous la dynastie de Macédoine; — développement ultérieur: influence de l'Eklogè sur les manuels de droit privé; — influence sur les autres domaines voisins du droit). L'exposé en lui-même comprend deux parties: I. Le droit pénal de l'Eklogè en général (remarques générales; — les sanctions; — le système pénal de l'Eklogè; — l'influence du christianisme sur le droit pénal de l'Eklogè; — les peines de l'Eklogè montrent-elles un adoucissement ou une aggravation des peines par rapport au droit Justinien?); II. Les différents cas visés par le *Poinaios*. Cette seconde partie se subdivise, à son tour, en deux grands chapitres: I. Accaparement de biens d'autrui et empiètements sur le droit de propriété: le vol (furtum), le vol commis par un esclave; le vol de bétail; la violation de sépulture; le sacrilège, le plagium (ch. 10—17 de l'Eklogè); II. Les délits contre les mœurs et l'avortement: rapports avec une femme non mariée; séduction d'une religieuse; l'enlèvement; l'adultère; le proxénétisme; le viol; les rapports contre nature avec une mineure; l'infidélité de la fiancée; l'inceste; l'homosexualité; la bigamie, l'avortement. Trois pages d'Addenda et Corrigenda, un Index des mots notables et un Index des Sources terminent cette étude d'une solidité remarquable, aux notes nombreuses et précises et d'une présentation typographique parfaite. R. G.

G. SPYRIDAKIS, Τὸ ἔργον τοῦ μετωτοῦ κατὰ τὸ Ἑπαρχικὸν βιβλίον Λέοντος τοῦ Σοφοῦ. Mélanges O. et M. Merlier, II. Athènes, 1956, p. 417—423. R. G.

D. Histoire de l'Eglise.

H. BACHT, *Heimweh nach der Urkirche. Zur Wesensdeutung des frühchristlichen Mönchtums*. Liturgie und Mönchtum 7 (1950) 64—78. — Verfasser gibt einen Über-

blick über die wesentlichen Grundlagen des frühchristlichen Mönchswesens, wobei religionsgeschichtliche Vergleiche, so etwa manichäische Askese oder hellenistisch-philosophische Einwirkung, abgewiesen werden. Der Autor sieht im frühen Mönchtum eine echte Rückkehr zur Urkirche, die der eschatologische Sinn, auf das Eschaton bestimmte Ausrichtung geprägt habe. So versteht er z. B. den Aufbruch der ägyptischen Mönche unter Pachomius u. a. Mich.

L. BAYER, *Untersuchungen zu Konstantin und Athanasius*. Phil. Diss. Tübingen v. 15. 12. 1955, pp. XI, 114 (Maschinenschrift). — Die Arbeit will zur Klärung des Bildes der beiden Persönlichkeiten beitragen. Sie will das Sendungsbewußtsein des Kaisers und das Amtsbewußtsein des christlichen Bischofs und Theologen herausarbeiten. Die Verfasserin glaubt, die literarischen Belege bewiesen für den Bischof ein immer gradliniges und eindeutiges Verhalten, sein kirchenpolitischer Wille deckte sich mit seinem dogmatischen Hochziel. Im Vergleich dazu ist die merkwürdige und wechselnde Position des Kaisers zu Athanasius ihr der Anlaß, auf „charakterliche Ebene“ zurückzudeuten, weniger auf politische Motive, wie es oft bislang geschehen ist. Mich.

E. BERGSTRÄSSER, *Monophysitismus und Paulustradition bei Philoxenus von Mabbug*. — Theol. Diss. Erlangen 1953, pp. 143. — Unter Voraussetzung der kyrillisch-alexandrinischen Grundlagen der monophysitischen Theologie greift die Arbeit die Persönlichkeit des führenden Theologen der syrischen Kirche Philoxenus von Mabbug speziell auf. Es darf als sicher gelten, daß er die anti-antiochenische Grundeinstellung teilte, die paulinische „allein durch den Glauben“-These teilte und dennoch nicht in den geläufigen Kategorien wandelte: Er ist als nicht nur „Schultheologe“, sondern ebenso „Bibeltheologe“ und an seinem Beispiel erweist sich die nicht beweisbare These, der Monophysitismus habe eine nur „blutleere Abstraktion“ in seiner Theologie ausgebildet, es aber nicht zu echter Gültigkeit des Christusbildes der Evangelien zu bringen vermocht. Mich.

B. CALABRO, *Epistole Greche (Primordi episodici e dottrinari delle lotte esicaste)*. Studio introduttivo e testi a cura di Gi. SCHIRÒ. Palermo, Ist. Siciliano di studi Biz. e Neogreci, 1954, pp. XVI + 360 (Testi e Monumenti, 1). — Das mustergültig ausgestaltete Werk bietet acht, zum Teil bereits im Archivio storico per la Calabria e la Lucania veröffentlichte Briefe des Hesychastenbekämpfers Barlaam in kritischer Edition (S. 227 ff.). Von diesen sind die ersten drei (Γρηγορίω τῷ Παλαμῷ, Νείλω τῷ Τρικληνίω und wiederum Γρηγορίω τῷ Παλαμῷ) die umfangreichsten und inhaltlich bedeutendsten; der Rest steht unter dem Signum „L'inchiesta Fra gli Esicasti“. Vorangeht eine ausführliche Einleitung, die sich mit den Anfängen des Hesychastenstreites, dem βίος καὶ τρόπος Barlaams sowie der Chronologie beschäftigt, die vorgelegten Texte analysiert und mit ihrer Überlieferung vertraut macht. Ein philosophisch-theologischer Index sowie ein Verzeichnis der Eigennamen sind beigegeben. Irm.

D. J. CHITTY, *A Note on the Chronology of the Pachomian Foundations*. Studia patristica, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 379–385. — Eine eingehende Studie griechischer und koptischer Quellen ergibt, daß die Klostergemeinschaft des Pachom aus zwei Gruppen bestand, von denen die erste 329 bereits gegründet war, während die zweite Gruppe sich nur relativ datieren läßt, ungefähr in die Zeit vor 339. U. Tr.

W. DELIUS, *Geschichte der irischen Kirche von ihren Anfängen bis zum 12. Jahrhundert*. München-Basel, Reinhardt, 1954, pp. 176. — Verfasser legt eine Arbeit vor, die dem Bedürfnis entgegenkommt, den fühlbaren Mangel an Darstellungen über die irische Kirche auszufüllen. Leider ist dabei indes die Literatur aus den letzten zwei und mehr Jahrzehnten nicht mehr berücksichtigt bzw. wird die große Krise, in die die Spezialforschung über die irische Kirchengeschichte geraten ist, nicht sichtbar. — Comptendu: L. BIELER, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 663–664. Mich.

K. ELLER, *Der heilige Berg Athos*. (V. Byzantinoslavica XVIII, 169). — Comptendu: K. ONASCH, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 99. Mich.

W. ENSSLIN, *Die Religionspolitik des Kaisers Theodosius d. Gr.* München, Verl. d. Bayer. Akad. d. Wiss., Beck in Komm., 1953, pp. 88 (Sitzungsberichte d. Bayer. Akad. d. Wiss., Phil.-hist. Kl., Jg. 1953, H. 2). — Verfasser führt an einer Reihe von Fakten aus der Regierungszeit des Theodosius vor, wie aus dem auf rechten Wunsch des Kaisers, zugleich Christ, aber ebenso sehr auch Herrscher zu sein, oftmals Konflikte entstanden, die durch die Bußfertigkeit des Kaisers dann überwunden wurden. Alles in allem aber ist gerade Theodosius nach Meinung des Autors ein typischer Repräsentant des autokra-

tischen Kaisertums, was andererseits nicht einschränkt, daß ihm die Kirche zu Recht den Beinamen „der Große“ gegeben hat. — *Comptes-rendus*: J. STRAUB, *Theol. Lit.-Ztg.* 80 (1955) 159—162; K. WESSEL, *Dt. Lit.-Ztg.* 74 (1953) 717—719. Mich.

G. FOLLINET, *Des moines euchites à Carthage en 400—401*. *Studia patristica*, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 386—399. — Bis jetzt hat man Augustin für den Vater des afrikanischen Mönchswesens gehalten. Der Verfasser weist aus Augustin nach, daß es schon vorher in Karthago Mönche gegeben habe, die er für messalianisch beeinflusst und für orientalischer Herkunft hält. U. Tr.

J. FRANKOWSKI, *Origenes über die Urgemeinde*. *Theol. Diss.* Heidelberg, 1955, pp. 228. — Das Ergebnis der Untersuchung ist, Origenes überliefert abgesehen von den Nachrichten des Neuen Testaments nicht geschichtlich Verlässliches über die Urgemeinde. Seine weitergehenden Nachrichten bezog er von Gemeinden des syrisch-palästinensischen Küstengebietes, im übrigen Sekundärbildungen des zweiten nachchristlichen Jahrhunderts, die der Kirchenvater unter Bevorzugung des Neuen Testaments verarbeitet. Mich.

R. FRICK, *Zeittafel zur Kirchengeschichte*. Gladbeck, M. Heilmann-Verl., 1951, pp. 32. (= Hilfen f. d. evangel. Unterweisung, H. 11 und 12). — Der schmale Band ist wesentlich für den Schüler bestimmt und bringt neben den eigentlich kirchengeschichtlich wichtigen Daten möglichst synchronistisch zugeordnet die wesentlichen Daten der Profangeschichte. Ein in seiner Einfachheit vorzügliches Hilfsmittel zu schneller und übersichtlicher Orientierung. — *Compte-rendu*: H. JÜRSCH, *Theol. Lit.-Ztg.* 79 (1954) 746—747. Mich.

W. GERIKE, *Wann entstand die konstantinische Schenkung?* *Zeitschr. Sav.-Stiftg., Kanonist.* Abt. 74 (1957) 1—88. — Trotz langjähriger Bemühungen und einer kaum noch zu übersehenden Fülle literarischer Bearbeitungen bleibt die Frage um die zeitliche Entstehung des *Constitutum Constantini* nach wie vor problematisch. Verfasser kommt zum Schluß, es sei unmöglich das *Constitutum* als ein Werk „aus einem Guß“ zu betrachten, denn es ist ein Werk voller Widersprüche, die nur aus verschiedenen Situationen und Tendenzen heraus verständlich werden. Es ist hier ein Stück überspannter päpstlicher Machtansprüche, aber auch römischer Selbstbesinnung vorliegend. Es ist nicht Schöpfung eines Einzelnen. Eine Spanne römischer Kirchengeschichte ist es, die zur Entstehung geführt hat und aus der heraus, das über Jahrzehnte dauernde Wachsen zu erheben ist. Mich.

J. GRIBOMONT, *Le Monachisme au IV^e siècle en Asie Mineure: de Gangres au Messalianisme*. *Studia patristica* II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 400—415. — Der Autor untersucht die Bestimmungen der Synode von Gangra gegen die „Asketen“ (ungefähr um 341), die Rolle, die Eustathius und seine Schüler spielten, und ganz besonders die Stellung des Basilius. U. Tr.

L. HERRMANN, *Ambrosius von Mailand als Trinitätstheologe*. *Theol. Diss.* Heidelberg 1954, pp. 395. — Eigenart der trinitarischen Anschauungen des Mailänder Bischofs und seine theologische Position zu erhellen ist das Bemühen der Dissertation. Das Resultat bestätigt, daß Ambrosius kein origineller theologischer Denker war, sondern strikter Bibeltheologe mit einer grundsätzlichen Abneigung gegen die Philosophie. Unter diesem Aspekt muß man seine Einstellung gegenüber den illyrischen Hömöern verstehen, die erneut den Mangel an eigentlich denkerischer Tiefe offenbaren. So erklärt es sich, daß seine Position innerhalb der Auseinandersetzung letztlich mehr in der Defensive bleibt, seine Materialien faßt er zu einer Trinitätslehre zusammen, die der orthodoxen Auffassung als Waffe gleichsam zur Verteidigung und zum Angriff dienstbar ist. Mich.

G. JÄSCHKE, *Muhammed und das Christentum nach neueren Forschungen*. *Missions- und Religionswiss.* 1949, 16—28. — In seiner Untersuchung unter Einschluß der neueren Erkenntnisse stellt G. Jäschke fest, daß Muhammed das Wesentliche der christlichen Religion fremd und unerfaßbar blieb. Christus war ihm, dem Stifter des Islam, nur Prophet, das stellvertretende Leiden Christi blieb ihm ebenfalls letztlich unerfaßbar. So kann — trotz gewisser neuer Kenntnisse über Berührungen beider — gesagt werden, daß das Eigentliche und Zentrale des Christentums dem islamischen Religionsstifter verwehrt blieb. Mich.

PH. KOUKOULES, *Ἐκ τοῦ μοναχικοῦ βίου. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμὸς VI* (1957) 73—109. R. G.

PH. KOUKOULES, Πασχαλινὰ Βυζαντινὰ ἔθιμα. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 159—166. R. G.

PH. KOUKOULES, Χριστούγεννα εἰς τὸ Βυζάντιον. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 151—154. R. G.

PH. KOUKOULES, Ἀπόκρως καὶ μεταμφίσεις κατὰ τοὺς Βυζαντινοὺς χρόνους. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός VI (1957) 155—158. R. G.

PH. KOUKOULES, Βυζαντινοὶ κατάδεσμοὶ καὶ καταπασσαλεύσεις. Βυζαντινῶν Βίος καὶ πολιτισμός VI (1957) 167—261. — Introduction. I. A. Les envoûtements au Moyen-Age. — B. Les envoûtements après la prise de Constantinople (1453). — C. Les envoûtements aujourd'hui. — II. A. Les pratiques magiques au Moyen-Age. B. Les pratiques magiques après la prise de Constantinople. R. G.

H. KRAFT, *Texte zur Geschichte der Taufe*... (V. Byzantinoslavica XVI, 401.) — Compte-rendu: W. SCHNEEMELCHER, Theol. Lit.-Ztg. 81 (1956) 108—109. Mich.

V. LAURENT, *Daniel, métropolitain de Cyzique de 1283 à 1289*. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) col. 69. R. G.

W. MAURER, *Kirche und Synagoge*... (V. Byzantinoslavica XVII, 174.) — Comptendu: E. L. EHRLICH, Basel Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 93—94. Mich.

N. MINISSI, *La tradizione apocrifa e le origini del Bogomilismo*. Ricerche slavistiche III (Roma, 1954) 97—113. — Ни одна из предшествующих ересей (манихизм, павликианизм, ни так наз. фундагизмизм не являются непосредственным источником богомилства. Источником богомилства можно считать космологические апокрифы (Енох, Адам и Еве, Откровение Варуха и т. п.), которые старше богомилства и которые большей частью возникли развитием устной традиции. Dv.

I. MOISESCU, *Ierarhia bisericească în epoca apostolică (La hiérarchie ecclésiastique à l'âge apostolique)*. Craiova, 1955, pp. 62—79. — Le problème du ministère dans l'Eglise ancienne éveille de permanentes discussions, comme le prouve G. Dix (v. Byzantinoslavica XVIII, 151). Le prof. Moiescu analyse la même question et constate la nécessité originaire de l'organisation épiscopale locale pour le maintien, par elle, de l'unité de l'Eglise entière, selon la volonté du Christ, seule tête de l'Eglise. Le synode des évêques, d'après l'exemple des apôtres, représente l'organe suprême terrestre. Le prof. G. Konidaris arrive à la même conclusion, dans son exposé *Of the supposed difference of the forms of Constitution in primitive Christianity (34—156 p. Chr.)*, *The Ministers*, paru dans *Πρακτικά της Ακαδ. Ἀθηνῶν* 32 (1957) 17—51, lié aux recherches publiées dans: *Neue Forschungen zur Lösung der Quellenprobleme der Kirchenverfassung des Urchristentums (34—156)*, Athen, 1956, pp. 79 (die Quellen). Ce principe traditionnel constitue ensuite l'orientation de l'Orient chrétien, exprimée par les conciles œcuméniques et sur elle se base aussi l'opposition byzantine contre toute primauté d'un seul évêque dans l'Eglise. M. S.

W. OHNSORGE, *Das Kaiserbündnis von 842—844 gegen die Sarazenen*. Archiv f. Diplomatik, Schriftgesch., Siegel- u. Wappenkunde 1 (1955) 88—131. — An Hand eines Schriftstückes aus dem diplomatischen Verkehr zwischen Ost und West im Mittelalter (Paris, Bibl. Nationale, K 7) weist Ohnsorge in einer außerordentlich genauen Untersuchung nach, daß dieses Fragment in seinem erhaltenen Teil eine Mahnung des byzantinischen Hofes an Kaiser Lothar I. darstellt. Unverzüglich soll der Kaiser im Sinne der 842 in Trier beschlossenen Abmachungen den Feldzug gegen die Sarazenen eröffnen. Das bislang mehr paläographisch untersuchte Fragment gibt so Einblick in eine Gesamtaktion, getragen von Ost und West im mittelalterlichen Sinne. Der Sieg der Bilderverehrung, die gegenseitigen territorialen Ambitionen in Süditalien aber ließen diese Gesamtaktion der christlichen Welt nie zur Ausführung kommen. Mich.

T. POPESCU—T. BODOGAE—Gh. STĂNESCU, *Istoria Bisericească Universală (L'histoire universelle de l'Eglise)*. Tome II, de 1054 jusqu'à aujourd'hui. București, 1956, pp. 467. — C'est le deuxième volume du manuel pour les étudiants. (v. Byzantinoslavica XVIII, 157). Sa rédaction est soignée et on y trouve, naturellement, d'amples informations sur Byzance, jusqu'à la chute de 1453 (p. 3—186). — Compte-rendu: I. RĂMUREANU, *Biserica Ortodoxă Română* 3/4 (București, 1957) 351—362. M. S.

K. QUENSELL, *Die wahre kirchliche Stellung und Tätigkeit des fälschlich so genannten Bischofs Methodius von Olympus*. Theol. Diss. Heidelberg 1953, pp. 140. — In einer Untersuchung der Schriften des Bischofs, speziell seiner theologischen Anschauungen und unter Prüfung früherer kirchenhistorischer Ergebnisse wird erarbeitet,

daß Askese und Schriftstudium die Zentralkpunkte im Leben des Christen sein sollen. Der Bischof selbst ist einer der letzten freien Lehrer, weitgehend von Origenes abhängig und andererseits auch wieder in den Kreis einzureihen, in den Clemens Alexandrinus gehört. Dennoch bleibt ihm das Urteil, daß er bei aller Abhängigkeit von den beiden genannten Lehrern seine Eigenart bewahrt hat. Sein Wirkungsfeld war Kleinasien, wo er „philosophierend lehrte“, dabei den Fragen und Nöten der breiten Masse wenig aufgeschlossen.
Mich.

I. RĂMUREANU (PULPEA), *Inceputurile creștinării ungurilor în credința ortodoxă a Răsăritului* (Les origines du christianisme hongrois en forme orthodoxe de l'Orient). Studii Teol. 1/2 (București, 1957) 23—57. — Le problème du rapprochement des Hongrois vers le baptême chrétien a trouvé sa solution en liaison avec Byzance. L'auteur analyse la littérature spéciale à la question et les étapes principales historiques qui concernent la période de la migration (p. 23 sq.), le baptême de certains princes à Byzance (p. 27 sq.), le rôle du couvent de Morissena (p. 37 sq.), la rivalité entre les influences orientales et occidentales en Hongrie (p. 43 sq.), le problème de la couronne apostolique (p. 49 sq.), et les preuves philologiques (p. 53 sq.) d'origine slavo-byzantine et valaqueroumaine. Tout ramène aux bases byzantino-orthodoxes de l'ancien christianisme hongrois.
M. S.

I. RĂMUREANU, *Creștinarea rușilor în lumina noilor cercetări istorice* (Le baptême des Russes d'après les récentes recherches). Studii Teol. 5/6 (București, 1957) 386—413. — L'auteur y montre comment les Russes sont devenus chrétiens en liaison avec l'action missionnaire, entreprise soit d'abord par les missionnaires de Crimée, soit plus tard, après 860, directement par Byzance.
M. S.

M. RONCAGLIA, *I Francescani in Oriente durante le crociate (sec. XIII)*. I. Cairo, 1954, pp. XXVI + 118 + 6 pl. h.-t. (Biblioteca Bio-Bibliografica della Terra Santa e dell'Oriente Franciscano. Ser. Quarta: Studi diretta dal P. Martiniano Roncaglia O. F. M. Tomo I. Storia della Provincia di Terra santa). — L'auteur apporte une importante contribution à l'histoire de l'action des Franciscains en Orient pendant le XIII^e siècle. Il reste encore bien des problèmes à résoudre, ce que le R. P. Roncaglia constate lui-même; mais la présente étude apporte une contribution, si modeste soit-elle, à l'œuvre de cet ordre religieux en Orient au moment des Croisades. Après une Introduction (p. 3—9) (le milieu, les sanctuaires, les souffrances endurées par les Frères Mineurs, les deux périodes de l'histoire de la Custodie de la Terre Sainte), l'étude est présentée en 7 chapitres: I. Les idées qui créèrent le mouvement missionnaire de s. François d'Assise; — II. S. François en Orient (trois tentatives en 1212, 1213 [?] et 1219); — III. Les Franciscains en Orient pendant les Croisades (fondation de la province d'Outre-Mer (1217); — IV. Topographie de la « Province de Terre Sainte »: Palestine (Jérusalem, Jaffa, Nazareth, Bethléem) — Egypte (Damiette) — Syrie (Acre) — Antioche — La Montagne Noire — Sidon — Tyr — Tripoli — Antarados (Torotosa) — Chypre (Famagouste) — Limassol — Nicosie — Paphos). — V. Etat du personnel pendant le XIII^e siècle (ministres provinciaux — vicaires provinciaux — custodes — gardiens — Franciscains qui ont fait partie de la Province de Terre Sainte ou qui ont eu des relations avec elle). — VI. La législation franciscaine et la province de Terre Sainte (Chapitre général de Montpellier, 1287 — Chapitre général de Paris, 1292). — VII. L'apostolat franciscain en Orient (Apostolat et martyre — Baybars I — Kalawun — les martyrs de St Jean d'Acre). — Quatre appendices terminent le volume: I. Les martyrs; — II. Franciscains pèlerins aux Lieux Saints; — III. Evêques franciscains dans le territoire de la province de la Terre Sainte; — IV. Franciscains à la suite des armées des Croisés. Un Index des noms propres et un Index topographique facilitent la consultation de cette très riche étude (cf. Byzantinoslavica XVIII, 157).
R. G.

E. SCHAFFRAN, *Frühchristentum und Völkerwanderung in den Ostalpen*. Archiv f. Kulturgesch. 37 (1955) 16—43. — Verfasser nimmt den Abschluß des Eindringens des Christentums in die Ostalpen auf spätestens 300 an, skizziert dann an Hand der Überlieferung ein Bild der Bistumsgliederung im Zusammenhang mit den germanischen Wanderungen, wobei die archäologischen Funde, Fragen der Topographie und der Abgrenzung der einzelnen Gebiete untereinander einbezogen werden.
Mich.

TH. SCHIEFFER, *Des Winfried-Bonifatius geschichtliche Sendung*. Archiv f. mittelh. Kirchengesch. 6 (1954) 9—23. — Verfasser gibt eine Würdigung der geschichtlichen Auswirkung der Tätigkeit des Bonifatius, dessen Werk es war, die große

säkulare Krisis, bedingt durch Auflösung der antiken Mittelmeereinheit, überwunden zu haben. Er legte mit seinem Werk den Grund zu einer neuen kirchlich-kulturellen Einheit auf latein-germanischer Basis. Sie entstand als eine durchaus eigene und selbständige Größe gegenüber dem oströmisch-byzantinischen Reich, dem griechischen Osten. Das Werk des Bonifatius wurde so Ausgangspunkt der speziell mittelalterlichen Weltordnung und des abendländischen Kulturkreises. Mich.

Fr. X. SEPPELT, *Geschichte der Päpste von den Anfängen bis zur Mitte des 20. Jahrhunderts*. II: *Die Entfaltung der päpstlichen Machtstellung im frühen Mittelalter*. 2. neubearb. Aufl. München, Kösel, 1955, pp. 454. — Die neubearbeitete Auflage gibt im wesentlichen die Ergebnisse der 1. Auflage (1934) wieder, sie schildert an Hand der geschichtlichen Fakten unter Einschluß aller wesentlichen Materialien das Entstehen der päpstlichen Universalmacht. Besonders dankenswert ist die Verwertung und der Einbezug aller neuen Forschungsergebnisse und Erkenntnisse, die seit der 1. Auflage bekannt wurden. — *Compte-rendu*: K. HONSELMANN, *Theol. u. Glaube* 46 (1956) 62—63. Mich.

M. ŞESAN, *Consideraţiuni asupra schismei din 1054 (Considérations sur le schisme de 1054)*. Mitropolia Ardealului 3/4 (Sibiu, 1957) 205—218. — Le problème du schisme reste toujours au centre de vastes recherches. L'auteur y indique d'abord certaines œuvres récentes, parues à l'occasion de l'anniversaire de 900 ans. Puis il expose les témoignages de quelques contemporains. On peut constater alors, comment certains auteurs latins regardaient la prétention de la primauté papale, comment l'accord de 1024 pouvait apporter la paix entre Rome et Byzance, comment avaient troublé cet accord les innovations du filioque et des azymes et comment le cardinal Humbert avait influencé la situation. En fin, l'auteur démontre comment, par exemple, Lambert de Herzfeld ignore ces faits et comment même entre les Latins n'existait pas alors un accord concernant les arguments pour la primauté, relatifs au canon 28 de Chalcédoine et au texte de Mathieu 16,18 (p. 216 sq.). En ces conditions, on ne pouvait pas les imposer aux Byzantins. M. Ş.

M. ŞESAN, *Despre Ortodoxie şi români (De l'orthodoxie et les Roumains)*. Mitropolia Banatului 4/6 (Timişoara, 1956) 55—65. — Dans cette étude, l'auteur s'occupe du problème de la pénétration du christianisme chez les anciens Roumains, nommés Valaques. Il analyse d'abord le sens et la circulation du mot « orthodoxe », puis son emploi chez les Byzantins, depuis le IV^e siècle, et enfin les conditions dans lesquelles ce christianisme, nommé Orthodoxie, avait pénétré dans la conscience religieuse des valaques et comment il s'est conservé par le slavonisme liturgique à partir du X^e siècle, d'abord en Banat. L'auteur indique aussi l'existence d'un épiscopat grec orthodoxe, dépendant du Patriarcat œcuménique de Byzance, pour les Valaques de deux côtés des Carpathes, mentionné en 1234. L'exposé est terminé par l'indication sur l'influence de la renaissance byzantine du XIV^e siècle (par la théologie palamite) sur les Roumains et comment elle détermina chez eux un courant culturel propre. M. Ş.

L. STAM, *Societăţile religioase în Biserica veche (Les sociétés religieuses dans l'ancienne Eglise)*. Studii Teol. 1/2 (Bucureşti, 1956) 116—125. — Etude historique sur différentes corporations byzantines, concernant aussi les parabelanes-ambulanciers. M. Ş.

K. STEINBART, *Die Neuordnung der Vaticanischen Grotten*. Münchener Theol. Zeitschr. 2 (1951) 109—114. — Die Auffindung der heidnischen Nekropole mit dem Petrusgrab unter der konstantinischen Petrus-Basilika macht eine Neuordnung der Vaticanischen Grotten notwendig, über die der Autor einen Überblick über die wichtigsten zu berücksichtigenden religiösen und künstlerischen Fakten gibt. Mich.

A. SZENTIRMAI, *Das Recht der Erzdechanten (Archidiacone) in Ungarn während des Mittelalters*. Zeitschr. Sav.-Stftg., Kanonistische Abt., 74 (1957) 132—201. — Die Arbeit ist ein wertvoller Beitrag zu der bislang weithin noch unerforschten Kirchengeschichte Ungarns. Der Werdegang des ungarischen Archidiaconats ist im Vergleich mit westeuropäischen Entwicklungsstadien weithin unterschiedlich. Sprengel, Ernennung, Vertretung, Aufsichtsbezugnis, Visitation, Gerichtsbarkeit sowie die Einkünfte werden nacheinander unter gründlicher Verarbeitung der vorliegenden Materialien abgehandelt. Mich.

H. URNER, *Die außerbiblische Lesung im christlichen Gottesdienst...* (V. Byzantinoslavica XV, 289.) — *Compte-rendu*: J. BECKMANN, *Theol. Lit.-Ztg.* 79 (1954) 247—248. Mich.

H. WOLTER, *Wesen und Grenzen päpstlicher Gewalt im Mittelalter*. Ein Forschungsbericht. *Scholastik* 30 (1955) 415—418. — Verfasser referiert über das derzeit offenbar gründlichste Werk, das das Problem des Werdens päpstlicher Macht im Mittelalter in selten gut fundierter Exaktheit und in einer glücklichen Entfaltung der ideellen Positionen aufgreift. Im Anschluß daran bespricht der Verfasser eine Arbeit des römischen Historikers Fr. Kempf „Regestum Innocentii III papae super negotio Romani imperii“ (Rom 1947) und schließlich die Innozenz-Biographie von H. Tillmann. (Papst Innozenz III. — Bonner Historische Studien, hrsg. v. M. Braubach, W. Holtzmann, R. Nürnberger, Bd. 3, Bonn, 1954). Der Bericht zeichnet die zitierten Arbeiten als gewichtige Beiträge zu dem großen Problemkreis, der offensichtlich immer wieder neu anregt. Mich.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES.

A. Paléographie et épigraphie.

V. BEŠEVLEV, *Надписите около Мадарския конник. Мадарският конник*. (Изд. на Бълг. Акад. на Науките, Археол. Инст. Епиграф. поредица, 3). София 1956, pp. 51—113. — Lesung und Kommentierung der Inschriften von Madara — in Stein gemeißelte Chroniken aus drei Epochen: 1. Der Zeit Tervels, 2. der Zeit des Kormesios, 3. der Zeit Omortags. Sie sind die ältesten protobulgarischen Inschriften und zugleich die ältesten amtlichen Urkunden Bulgariens. (Cf. *Byzantinoslavica* XVI, 212—254.) Irm.

A. ELIAN, *Elemente de paleografie greco-română*. Documente privind istoria României. Introducere, I. București, 1956, p. 359—381 + 6 pl. — Der Verfasser gibt eine reich dokumentierte Einführung in die griechischen Quellen zur rumänischen Geschichte des 14. bis 19. Jahrhunderts, ihre Sprache und Schrift (illustriert durch sechs Tafeln). Irm.

A. ELIAN, *Epigrame funerare Grecești în epoca fanariotă*, Studii și materiale de istorie medie 1 (1956) 333—341. — Zu den Problemen, die sich bei der Erarbeitung eines Korpus der mittelalterlichen und modernen Inschriften Rumäniens ergeben, gehört die Frage der Behandlung der handschriftlich überlieferten Texte, von denen insonderheit die griechischen zum überwiegenden Teil rein literarischen Charakter tragen. Der Verfasser stellt Kriterien auf für die Scheidung solcher literarischer Übungen und echter Grabschriften. (Nach den Resümees in russischer und französischer Sprache). Irm.

M. Th. LASKARIS, *Μιχαὴλ θ' ὁ Παλαιολόγος ἐν ἐπιγραφῇ τοῦ Ἀγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης*. Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερίς 1953—1954 (1956) 4—10. — Neuinterpretation einer von G. und M. Sotiriou (H. Βασιλικὴ τοῦ Ἀγίου Δημητρίου Θεσσαλονίκης. Athen, 1952) publizierten Inschrift: Sie gehört Michael IX. (und nicht VIII.) an, läßt sich zeitlich zwischen 1295 und 1319/20 umgrenzen und hat wahrscheinlich Michael Philes zum Verfasser. Irm.

G. MICHAÏLOV, *Препис на надписите около Мадарския конник. Мадарският конник* (Изд. на Бълг. Акад. на Науките, Археол. Инст. Епиграф. поредица, 3). София 1956, pp. 37—49. — Bei der Untersuchung der Inschriften von Madara traf ein Ausschuß der Epigraphischen Sektion beim Archäol. Inst. der Bulgarischen Akad. d. Wiss. genaue Feststellungen über den vorhandenen Text der Anschrift von Madara. Das Ergebnis dieser Arbeit wird mitgeteilt, nicht zuletzt um die Mitforscher vor unbegründeten Ergänzungen zu bewahren. Irm.

J. MOREAU, *Fragment, découvert à Sinope, de l'édit de Constantin de accusatio-nibus*. *Historia* 5 (1956) 254—256. — Beschreibung und Publikation der 1955 in Sinope gefundenen Marmorinschrift sowie deren Wiederherstellungsversuch unter Berücksichtigung des übrigen epigraphischen Materials zu diesem Konstantinischen Edikt. H. Kő.

V. VELKOV, *История на изучаванията на Мадарските надписи. Мадарският конник* (Изд. на Бълг. Акад. на Науките, Археол. Инст. Епиграф. поредица, 3). София, 1956, pp. 5—36. — Die Inschriften von Madara machte zum ersten Male 1872 F. Kanitz bekannt, der sie für lateinische hielt. Seinen Irrtum klärte 1884 K. Jireček auf. 1845 wurde eine Zeichnung, 1905 ein Abguß genommen. Mit der Entzifferung begann 1924 G. Fehér, ihm folgte neben anderen — Fehérs Auffassung weithin widerlegend — V. Beševlev. 1954 organisierte die Bulgarische Akad. d. Wiss. eine Untersuchung durch die Sektion für Epigraphik beim Archäol. Inst. Irm.

B. Numismatique, sphragistique, héraldique.

I. BĂNCILĂ, *Note asupra unor tezaure de monede bizantine*. Studii și cercetări de numismatică I (București, 1957) 425—438. — Dans le sud de la Roumanie ont été découverts trois trésors byzantins contenant des monnaies du temps de la dynastie des Comnènes et des Anges. Au point de vue ornemental, certaines de ces monnaies sont différentes de celles publiées par Wroth. E. F.

I. BĂNCILĂ, *O monedă bizantină inedită sau puțin cunoscută*. Studii și cercetări de numismatică I (București, 1957) 417—418. — Description d'une monnaie byzantine de 10 nummia, dans laquelle Justinien figure comme empereur associé à côté de Justin I. Une telle monnaie n'est signalée jusqu'à présent dans aucun catalogue de monnaies byzantines. E. F.

AL. BĂRĂCILĂ, *Cîteva monede și două iconițe de la Ostrovu Mare și Gogoșu (Reg. Craiova)*. Studii și cercetări de numismatică I (București, 1957) 419—423. — Dans un cimetière ancien ont été trouvées des monnaies byzantines datant de diverses époques, la dernière du temps d'Andronic II. E. F.

G. BEHRENS, *Römische Münzfunde aus dem Gebiet von Mainz*. Berliner Numism. Zeitschr. 16 (1954) 71—75 + 1 cart. — Hinsichtlich der Funde aus den nachchristlichen Jahrhunderten im Mainzer Gebiet herrscht ein starker Unterschied, bes. reichhaltig ist die 2. Hälfte des 3. Jahrhunderts vertreten. Aus der Reihe der Funde, der Häufigkeit und ihrer zeitlichen Einordnung bestätigt sich das historische Bild, das bislang von diesen Zeiten besteht. Das 1. und 2. Jahrhundert war allgemein ruhig, das 3. besonders in seiner 2. Hälfte kampferfüllt. Das 4. Jahrhundert wieder ruhig, ehe die Ostgermanen zum entscheidenden Angriff antreten. Mich.

I. DIMIAN, *Cîteva descoperiri monetare bizantine pe teritoriul R. P. R.* Studii și cercetări de numismatică I (București, 1957) 189—216. — L'auteur passe en revue les principaux trésors de monnaies byzantines découverts en R. P. R. La plupart sont des monnaies en bronze et quelques monnaies en argent, ce qui dénote seulement un petit négoce. La plupart de ces monnaies sont du temps de Justinien. Entre la seconde moitié du VII^e siècle et le X^e siècle, les monnaies byzantines disparaissent presque complètement sur le territoire de la R. P. R. L'explication de l'auteur, selon lequel la diminution de la circulation monétaire byzantine aurait été la conséquence du fait qu'à cette époque les Byzantins avaient abandonné le commerce extérieur, ne peut être acceptée. E. F.

A. JÄGER, *Das Bild der sassanidischen Königskrone*. Berliner Numism. Zeitschr. 9 (1952) 252—254. — Unter Verwertung und unter Hinweis auf frühere Arbeiten, z. B. E. Herzfeld's und K. Erdmann's, stellt A. Jäger die großen Zusammenhänge heraus, die zu der z. T. unterschiedlichen Darstellung der Krone der sassanidischen Herrscher führten. Insbesondere wird das für Bahram IV. und Khusrau II. durchgeführt und auf die Beweggründe eingegangen. Mich.

H. J. KELLNER, *Ein Medaillon des Kaisers Marc Aurel*. Berliner Numism. Zeitschr. 14—15 (1953) 30—31. — Unter den römischen Fundmünzen aus dem Nordteil der Provinz Rätien wurde ein Bronzemedaillon des Kaisers Marc Aurel festgestellt. Es zeigt den Herrscher im Brustbild, er trägt Panzer und Paludamentum. Einzuordnen ist das Medaillon in eine Gruppe vorerst noch völlig ungeklärter und damit wissenschaftlich umstrittener Münzen. Im Anschluß an M. C. Toynbee's Arbeiten, in denen behauptet war, die Bronzemedailleurs entstammten neben Rom den großen militärischen und administrativen Zentren des Imperiums, ist hier ein erster Fund aus dem rätischen Bereich festgestellt, der dem offenbar recht gibt. Der Fund stammt aus Puffenhofen (Landkreis Dinkelsbühl), wo ein wichtiges Kastell der Limesfront festgestellt wurde. Mich.

Ph. KOUKOULES, Κοινά τινάματα. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμὸς. VI (1957) 262—266. R. G.

J. LAFAURIE, *Médaillon Constantinien*. Rev. Numism. V, 17 (1955) 227—250. — Médaillon en cuivre gravé sur une seule face, qui représente cinq bustes de taille différente groupés autour d'un chrisme. Il s'agirait de Constantin le Grand, de sa mère Hélène et de divers membres de leur famille en vie entre 327 et 330. A. F.

V. LAURENT, *L'argument iconographique et les noms des monnaies. A propos du senzaton*. Rev. Etudes Byz. XIV (1956) 205—207. — L'auteur maintient son point de vue exprimé antérieurement (cf. Byzantinoslavica XVII [1956] 176), suivant lequel

une pièce d'or frappée par Basile I^{er} a été appelée *senzaton* (siège) parce que l'avère en représente le Christ assis sur un trône: détail iconographique nouveau qui aurait déterminé le choix de la désignation. Plusieurs exemples sont cités à l'appui de cette hypothèse, qui montrent que des noms de monnaies ont pu être suggérés, dans d'autres cas encore, par quelque détail iconographique nouveau. Il est évident qu'il a dû en être parfois effectivement ainsi, encore que le doute soit permis en ce qui concerne les *stavrata* qui constituent, suivant V. L., le cas le plus typique de cette espèce (V. L. accepte l'interprétation de Bertelé qui voudrait que cette désignation soit judiciable du nimbe crucigère du Christ; on pourrait cependant songer aux désignations occidentales parallèles du *kreuzer* et des *saracenati* que l'on appelait aussi *byzantii staurati*, désignations déterminées par la présence sur ces monnaies d'une grande croix constituant non pas un détail accessoire mais le sujet principal de l'émission). Mais pour en revenir au *senzaton*, il paraît peu probable que l'image d'un personnage assis sur un trône ait pu être appelée « trône » tout court. Le *franc à cheval* n'a jamais été nommé, malgré tout, « cheval ». A. F.

V. LAURENT, *Le « juste poids » de l'hyperpyron trachy*. Congrès Intern. de Numism. (Paris, 6—11 juillet 1953). Actes. Paris, 1957, p. 299—307. — De la seconde moitié du XI^e siècle au début du XIV^e siècle, eut cours dans l'Empire byzantin une monnaie appelée *nomisma trachy* ou *nomisma trachy asperon* ou encore simplement *trachy*, en or et en argent, peut-être aussi en cuivre. Le *Nomisma trachy* était originairement une monnaie d'or normale; le *nomisma trachy asperon*, provenant d'un dévaluation du précédent, était une monnaie d'or pâle, valant un quart de *solidus*; le *trachy* représentait la 48^e partie du *solidus*. Le juste poids de l'hyperpère *trachy* (3 gr 90) est celui du *nomisma trachy* avant sa dévaluation et une variante du *palaion holotrakhon*. Son émission date de la fin du règne d'Alexis I^{er} Comnène ou du début du règne de Jean II Comnène. R. G.

R. LOUIS, *Informations. Saint-Père-sous-Vézelay*. Gallia XIV (1956) 315—320. — Description d'un important trésor monétaire comprenant des émissions en bronze du règne de Constantin le Grand à celui de Théodose I^{er}. A. F.

A. MAMROTH, *Die Münzbildnisse der Königin Kleopatra VII. Philopator*. Berliner Numism. Zeitschr. 6 (1951) 162—165. — Kleopatra war im Gegensatz zu ihren rein griechischen Vorfahren semitisch im Typus, die Folge der aufgegebenen Zurückhaltung von Nicht-Griechen. So zeigen ihre Münzbildnisse nicht den griechischen Schönheitstypus. Den besten Eindruck vermitteln die in Ascalon (Judäa) geprägten Tetradrachmen. Besonders die Augen sind hier stark ausdrucksvoll gegeben. Damit wird die bei Plutarch (XXXIX Antonius 27) gegebene Beschreibung der Königin bestätigt. Mich.

A. MAMROTH, *Einiges über die Porträtierungen der Nachfolger Alexanders des Großen*. Berliner Numism. Zeitschr. 7 (1951) 185—189. — Für diese Epoche, für die der größte Teil der Quellen verlorengegangen ist, sind die Münzen wichtiges Hilfsmittel der Forschung. Die z. T. stark wirklichkeitstreuen Darstellungen sind teils wohl nach Büsten, teils nach Wachsmodeilen hergestellt. Möglicherweise hat auch frühere Prägung das Vorbild geliefert. Im Detail bespricht der Autor in diesem Zusammenhang eine große Anzahl von Münzen, so z. B. syrische, kappadocische, pontische u. a. werden angeführt. Mich.

U. MOORGAT-CORRENS, *Altorientalische Rollsiegel in der Staatlichen Münzsammlung München*. Münchner Jhb. d. bildenden Kunst 6 (1955), 7—27 + 5 tab. — Eine Beschreibung der Rollsiegel der Münchener Sammlung, aus der erst wenige Stücke publiziert sind. Sie vermittelt in ihrer Gesamtheit einen vollständigen Überblick über die Zeitspanne von ca. 2500—550 v. Chr. hinsichtlich der Rollsiegelkunst. Jedes Stück aus dieser weiten Zeitspanne, d. h. von der sumerischen bis zur achämenidischen Epoche, wird einzeln aufgeführt, Material, Höhe und Durchmesser, evtl. die Inschrift und die Abbildung des Siegels detailliert beschrieben. Eine durchlaufende Bildwiedergabe, auf fünf Tafeln gegeben, dazu einzelne Abbildungen im Text, vervollständigen die Darstellung. Mich.

C. C. VERMEULE, *A bibliography of applied numismatics in the fields of Greek and Roman archaeology and the fine arts*. London, Spink & Son, 1956, pp. VIII, 176. — Compte-rendu: K. CHRIST, Gnomon 29 (1957) 157—158. E. R.

W. WRUCK, *Zu den Provinzialprägungen der römischen Kaiserzeit*. Berliner Numism. Zeitschr. 9 (1952) 255—266. — Die Forschung differenziert zwischen Reichs-, Provinz- und autonomen Münzen. In den Provinzen ohne eigene Prägung herrscht die

Reichsmünze. Im Westen wird die lokale Prägung mit Claudius unterbunden. Im Osten besteht die oben aufgeführte Dreieit weiter, ein deutliches Kennzeichen, wie Rom hier Konzessionen machen mußte. In einer weitgreifenden Übersicht skizziert der Verfasser ein Bild vom Münzwesen des Reiches, wobei die Eigenheiten durchaus mitberücksichtigt werden. Mich.

C. Diplomatique.

P. CLASSEN, *Kaiserrescript und Kaiserurkunde. Diplomatische Studien zum römisch-germanischen Kontinuitätsproblem*. Archiv f. Diplomatik, Schriftgesch., Siegel- u. Wappenkunde 1 (1955) 1—87; 2 (1956) 1—115. — Die detaillierte Untersuchung stellt dar, daß der überwiegende Teil der spätrömischen Kaiserurkunde nicht untersiegelt war, wohl aber versiegelt wurde. Aus dieser Versiegelung entstand, möglicherweise erst in frühbyzantinischer Zeit, die angehängte Bleibulle der offenen Urkunden. Der Verfasser bringt dabei noch eine Reihe von Hypothesen, wie er ausdrücklich betont, hinsichtlich des Siegelwesens in Byzanz, bei den Arabern und den Königerlassen des Mittelalters. Mich.

D. Chronologie.

S. GIET, *Traditions chronologiques légendaires ou historiques*. Studia patristica, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 607—620. — Der Verfasser untersucht hier 3 Chronologien christlicher Art, d. h. Zeitrechnungen von irgendeinem Punkt im Leben des Herrn Christus beginnend, z. B. der Passion, und verfolgt das Auftreten dieser Chronologien bei den Kirchenvätern und der gesamten altchristlichen Literatur. U. Tr.

E. Généalogie.

M. AЛ. ПУРКОВИЋ, *Принцезе из куће Неманьића*. Виндзор, 1956, pp. 77. — Une soigneuse et patiente étude de généalogie que les historiens des nations balkaniques liront avec profit. I. D.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE.

A. Philosophie byzantine.

L. MINIO-PALUELLO, *Les Traductions et les commentaires aristotéliens de Boèce*. Studia patristica, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 358—365. — Gegen 510 hatte Boethius versprochen, alle ihm erreichbaren Werke des Aristoteles zu übersetzen und zu kommentieren. Jedoch werden ihm zur Zeit nur zwei Kommentare zugeschrieben. Der Autor weist auf Grund eingehender Studien nach, daß eine Neu-Ausgabe des Boethius mindestens acht Übersetzungen aus Aristoteles bzw. Kommentare dazu enthalten müsse, größtenteils in zwei Redaktionen. U. Tr.

B. Questions théologiques en général.

L. ABRAMOWSKI, *Reste von Theodoret's Apologie für Diodor und Theodor bei Facundus*. Studia patristica, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 61—69. — Die Verfasserin weist nach, daß im Werk „Pro defensione trium capitulorum“ des Bischofs Facundus v. Hermiane (in den syrisch erhaltenen Akten der sogenannten „Räubersynode“) 52 Zitate aus den Testimonien stammen, mit denen Theodoret seine Apologie ausgestattet hatte. U. Tr.

J. BERNARDI, *La formule πού εἶπεν; saint Jean Chrysostome a-t-il imité saint Grégoire de Nazianze?* Studia patristica, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 177—181. — Der Verfasser weist an einer kurzen Studie der Invektive Gregors gegen Julian Apostata und des Anfangs der berühmten Rede über Eutropius von Joh. Chrysost. nach, daß über Libanius, den Lehrer des Joh. Chrys. Gregor trotz des großen Altersunterschiedes, der ein persönliches Kennenlernen unmöglich machte, dem Joh. Chrysost. stilistisch beeinflusste. U. Tr.

I. BRIA, *Cunoaşterea lui Dumnezeu după sf. Maxim Mărturisitorul (La connaissance de Dieu après St Maxime le Confesseur)*. Studii Teol. 5/6 (Bucureşti, 1957) 310—325. — C'est un exposé sur la théologie « cosmique » de St Maxime, concernant la possibilité humaine d'en connaître Dieu et l'extension de cette connaissance. Les conclusions épistém-

mologiques de profonde spiritualité deviennent une caractéristique de la théologie byzantine et surtout chez le maître de l'hésychasme, s. Grégoire Palamas. M. S.

E. CORSINI, *Nouvelles Perspectives sur le Problème des Sources de l'Hexaéméron de Grégoire de Nysse*. Studia patristica, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 94—103. — Der Verfasser setzt sich ausführlich mit der Behauptung K. Gronaus auseinander, Gregor habe, ebenso wie Basilius, für seinen Kommentar den Timaioskommentar des Poseidonios benutzt und kommt zu dem Schluß, daß der Kommentar Gregors ein selbständiges Werk sei, dessen Quellen vielleicht bei Cicero, de natura deorum, d. h. bei Panaitios zu suchen seien. Auf alle Fälle ist die Quellenfrage nicht reitslos gelöst. U. Tr.

Авва ДОПОТЕЙ, *Църковни слова*. Преведе архимандрит Ёусиф. Синодално издателство, София, 1954, pp. 183. — En utilisant une version russe, publiée à Kalouga en 1895, l'archimandrite Joseph nous a donné une traduction bulgare des œuvres de l'écrivain ecclésiastique Dorothee (VI^e siècle) (Migne, P. G. LXXXVIII, coll. 1611—1842), c'est-à-dire 21 homélies, dix (!) épîtres et divers erotimata. Il serait nécessaire de relever que les œuvres de cet écrivain grec ont été connues déjà aux Slaves du moyen âge, en existant des versions paléobulgares ou paléoslaves, attestées par différents manuscrits, par exemple: des fragments de la première homélie, dans un manuscrit du XIV^e siècle, de rédaction serbe (v. Б. Цонев, *Славянски ръкописи и старопечатни книги на Народната библиотека в Пловдив*. София, 1920, 108, № 104), la 15^e homélie dans un manuscrit du XIV^e—XV^e siècle, de rédaction bulgare (v. Б. Цонев, *Славянски ръкописи в Българската академия*. Сборник на Бълг. Акад. на Науките, VI, 4 [1916] 43), la même homélie dans un manuscrit du XVI^e siècle, de rédaction serbe (v. Б. Цонев, *Славянски ръкописи в Берлинската държавна библиотека*. Сборник на Бълг. Акад. на Науките, XXXI [1937] 48), pour ne pas citer que quelques exemples. I. D.

G. FITTKAU, *Der Begriff des Mysteriums bei Johannes Chrysostomus. Eine Auseinandersetzung mit dem Begriff des „Kultmysteriums“ in der Lehre Odo Casels*. Bonn, Hanstein, 1953, pp. 231. (Theophaneia, 9). — In dieser Untersuchung berücksichtigt der Verfasser besonders die Beschreibungen des Mysterienbegriffs durch Johann Chrysostomus, dann vor allem den sakramentalen Mysterienbegriff des Kirchenvaters, wobei zu wiederholten Malen auf die außergewöhnliche Bedeutung des Bischofs für die Deutung des christlichen Mysteriums betont wird. Mich.

G. FLOROVSKY, *Eschatology in the Patristic Age: an Introduction*. Studia patristica, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 235—250. — Der Verfasser versucht zu zeigen, mit welchen Problemen die Kirchenväter in Bezug auf die Eschatologie zu kämpfen hatten, und vor allem, was der grundsätzliche Unterschied zwischen der frühchristlichen Auffassung von Tod und Leben nach dem Tode und der der heidnischen Philosophie ist. Die Wurzel der christlichen Eschatologie liegt im Glauben an den wiedererstandenen Christus. U. Tr.

J. GRIBOMONT, *Les Règles Morales de saint Basile et le Nouveau Testament*. Studia patristica, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 416—426. — Der Autor untersucht Wesen und Zweck der Regeln des Basilius, gibt einen kurzen Aufriß und wendet sich schließlich dem Einfluß des Neuen Testaments auf sie zu. Mit statistischen Aufstellungen wird erläutert, welche Bücher des N. T. Basilius am häufigsten zitierte, auch, wie seine Neigung sich mit zunehmendem Alter verschob. U. Tr.

J. HENNINGER, *Spuren christlicher Glaubenswahrheiten im Koran*. Schöneck/Beckenried/Schweiz: Neue Zeitschrift f. Miss. Wiss., 1951, pp. III + 135. (= Schriftenreihe d. Neuen Zeitschr. f. Miss. Wiss. X). — In bedauerlich polemischer Weise unternimmt es der Autor den Status des (katholischen) Christentums gegenüber dem Islam darzutun. Zweifellos finden sich zahlreiche christliche Bestandteile in der Verkündigung und Lehre Muhammads, aber sie sind dem Verfasser leider nur Anknüpfungspunkt für eine Polemik, die den Islam mit Mitteln der ratio zu überwinden trachtet. — Comptendu: J. W. FÜCK, Theol. Lit.-Ztg. 79 (1954) 473. Mich.

H. JAEGER, *Παρεσμία et Fiducia*. Studia patristica, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 221—239. — Der Verfasser gibt an Hand eingehender sprachlicher und sachlicher Untersuchungen an Septuaginta, Neuem Testament, griechischen und lateinischen Kirchenvätern eine Begriffsgeschichte der beiden Worte und prüft danach ihr Verhältnis zueinander. U. Tr.

R. JANIN, *Deabolis, Δεάβολος, Διάβολος, Δεβόλη*, Devol en slave et en albanais). Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés. XIV (1957) col. 141.

B. ANAGNOSTOPOULOS, *Μυστήριον in the Sacramental Teaching of John of Damascus*. *Studia patristica*, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 167—174. — Der Autor behandelt in seinem Artikel zwei zusammenhängende Themen: a) die Definition des Wortes *μυστήριον* bei Johannes Damascenus, b) die Zahl der bei ihm erwähnten Sakramente. Er kommt zu dem Schluß, daß sich eine genaue Definition nicht finden läßt und daß Joh. Dam. nur 2 von den 7 Sakramenten der Kirche ausführlich beschreibt und erläutert. U. Tr.

A. KERRIGAN, *The Objects of the Literal and Spiritual Senses of the New Testament according to St. Cyril of Alexandria*. *Studia patristica*, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 354—374. — In seinen Bibelkommentaren berichtet Kyrill von zwei Methoden der Auslegung, der wörtlichen und der „geistlichen“. Der Verfasser untersucht Beispiele beider Auslegungen und kommt zu dem Schluß, daß diese aus der Logoslehre und der Christologie Kyrills stammen. U. Tr.

N. Q. KING, *The 150 Holy Fathers of the Council of Constantinople 381 A. D.* *Studia patristica*, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 635—641. — An Hand der griechischen und syrischen Liste der Bischöfe, die an diesem Konzil teilnahmen, stellt der Autor Untersuchungen über die theologische Haltung der einzelnen und damit des Konzils an. Er kommt zu dem Schluß, daß das kontrollierende Element dieses Konzils nur wenige, fest entschlossene und theologisch sichere Bischöfe waren. U. Tr.

L. LELOIR, *Ephrem et l'ascendance davidique du Christ*. *Studia patristica*, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 389—394. — Auf Grund einer neuen Ausgabe der armenischen Version des Ephremischen Kommentars zum Diatessaron weist der Verfasser nach, daß Ephrem keineswegs, wie Harnack behauptete, die Genealogien im Neuen Testament übergangen habe, sondern sie in gleicher Weise wie den andern Text benutzte. U. Tr.

J. MEYENDORFF, *Notes sur l'influence dionysienne en Orient*. *Studia patristica*, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 547—552. — Die Schwierigkeit, den Einfluß der pseudo-dionysischen Schriften auf den Osten zu erkennen, liegt vor allem darin, daß die einschlägigen Texte z. T. noch nicht ediert sind. Besonders bedeutsam sind die besagten Schriften für den hesychastischen Streit (Nikephoros Gregoras). U. Tr.

A. A. STEPHENSON, *St. Cyril of Jerusalem and the Alexandrian Christian Gnosis*. *Studia patristica*, I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 142—156. — Der Autor geht aus von einer Untersuchung der kyrillischen Predigt über den Gelähmten, der einzigen erhaltenen Predigt Kyrills, und stellt an dieser Untersuchung fest, daß und inwiefern K. von der alexandrinischen Gnosis beeinflusst war, obgleich man ihn nicht einen Schüler des Origenes nennen könnte. U. Tr.

Studia patristica I.—II. Papers presented to the 2. International Conference on Patristic Studies, held at Christ Church, Oxford, 1955. Ed. by K. ALAND and F. L. CROSS. Part 1.—2. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. X + 700; VIII + 550. (Texte u. Untersuchungen zur Gesch. d. altchristl. Lit. 63, 64 = Reihe 5, Bd. 8—9). — In 12 Abteilungen finden sich hier, nach den Themen geordnet, weit über 100 Vorträge, die bei der Patristikertagung in Oxford 1955 gehalten wurden, in 5 Sprachen. Sie umfassen das gesamte Arbeitsgebiet der lateinischen und griechischen Patristik unter Einbeziehung der Orientalia. U. Tr.

R. M. TONNEAU, *Sancti Ephraemi Syri in Genesim et in Exodum Commentarii*, I—II. Louvain, 1955, pp. II + 160; II + 144 (Corp. Script. Christian. Orient. Scriptores Syri 71, 72). — *Compte-rendu*: P. KRÜGER, *Ostkirchl. Studien* 6 (1957) 49—50. Irm.

J. WACH, *Religionssoziologie*. Nach der 4. Aufl. übers. v. H. SCHOECK. Tübingen, Mohr, 1951, pp. X + 461. — J. Wach will in seinem Werk die Bedeutung der Phänomene, die bewertet werden sollen, korrekt interpretieren. In einer gelungenen Zusammenfassung des gewaltigen Stoffes liefert der Autor ein Werk, das den großen Vorgängern E. Troeltsch und M. Weber würdig ist. Die Wechselbeziehungen zwischen Religion und Gesellschaft sind es, die die Religionssoziologie umfaßt. Religion und Staat, religionsgeschichtliches und völkerkundliches Material, die komplexe Frage der inhaltlichen Entfaltung der Religionssoziologie usw. sind die hauptsächlichen Fragen, die der Verfasser unter Verwertung eines nahezu erdrückend reichen literarischen, meist amerikanischen Materials aufgreift. — *Compte-rendu*: W. TRILLHAAS, *Theol. Lit.-Ztg.* 79 (1954) 93—96. Mich.

C. Dogmatique, liturgie etc.

J. ASSFALG, *Die Ordnung des Priestertums. Ein altes liturgisches Handbuch der Koptischen Kirche*. Le Caire, 1955, pp. 168 + 8 (Publications du Centre d'Etudes Orient. de la Custodie Franciscaine de Terre-Sainte-Coptica 1). — Compte-rendu: E. HAMMERSCHMIDT, *Ostkirchl. Studien* 6 (1957) 46—47. Irm.

N. CHARLIER, *La doctrine sur le Saint-Esprit dans le Thesaurus de saint Cyrille d'Alexandrie*. *Studia patristica*, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 187—193. — Die Lehre vom Hl. Geist nimmt in dem umfangreichen Werk Kyrills nur zwei von 35 Kapiteln ein, abgesehen von ungefähr 40 kurzen Erwähnungen in den übrigen Teilen. Der Autor leitet aus der Interpretation der beiden Kapitel und der übrigen Stellen ein volles und abgewogenes Bild vom Wirken und Beschaffenheit des Hl. Geistes ab, wie Kyrill es sich dachte. U. Tr.

R. N. S. CRAIG, *Nicolas Cabasilas: An Exposition of Divine Liturgy*. *Studia patristica*, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 21—28. — Der Autor untersucht die Auffassung des Nic. Cab. vom Wirken Christi beim Abendmahl und kommt zu dem Schluß, daß bei jedem Opfer Christus selbst weihet und Hoherpriester ist, daß jedes Opfer eine Teilnahme und Darstellung des Opfers von Golgatha ist. Das wird aus den Quellen eingehend belegt. U. Tr.

J. DANIELOU, *La Fête des Tabernacles dans l'exégèse patristique*. *Studia patristica* I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 262—279. — Im Gegensatz zu den beiden andern großen jüdischen Festen Ostern und Pfingsten hat das Laubbüttenfest in der christlichen Festordnung keine Spuren hinterlassen. Gleichwohl war es bekannt und hinterließ auch seine Spuren bei den christlichen Exegeten — insbesondere bei den Kommentatoren des Alten Testaments. Diese Spuren sammelt und überprüft der Verfasser. U. Tr.

E. S. DROWER, *Water into Wine. A Study of Ritual idiom in the Middle East*. London, J. Murray, 1956, pp. 273 + 18 tab. — Compte-rendu: E. HAMMERSCHMIDT, *Ostkirchl. Studien* 6 (1957) 48—49. Irm.

A. HAMMAN, *Genèse et signification de la prière, aux origines chrétiennes*. *Studia patristica* II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 468—484. — Die ersten Christen haben nie das Gebet für sich allein behandelt. Zuerst bei den Kommentaren zum Vater-Unser finden sich Spuren einer theologischen Behandlung. Der Autor untersucht eingehend an den Schriften des N. T., den Kirchenvätern, aber auch an Papyrusfunden und Ostraka Stellung und Bedeutung des Gebetes. U. Tr.

J. P. de JONG, *La Connexion entre le rite de la Consignation et l'Epiclèse dans Saint Ephrem*. *Studia patristica*, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 29—34. — Die Consignation bezeichnet ein Kreuzschlagen bei der Vereinigung von Brot und Wein, die Epiclèse das Gebet des Priesters beim Opfer, daß der Heilige Geist auf das Dargebrachte herabsteigen möge, und ist in den orientalischen Liturgien üblich. Beides findet sich bei Ephrem eng verknüpft an mehreren Stellen seiner Werke. U. Tr.

K. H. KUHN, *The Observance of the "Two Weeks" in Shenoute's Writings*. *Studia patristica*, II. Berlin, Akad.-Verlag, 1957, pp. 427—434. — Der Autor untersucht einen koptischen Ausdruck, der in verschiedenen kirchlichen Texten vorkommt und dessen Bedeutung noch nicht klar ist: es handelt sich um „Zwei Wochen“, für die Befreiung von schwieriger Arbeit, mehr Zeit für religiöse Übungen geboten wird. Er versucht, in diesen beiden Wochen die Karwoche und die Osterwoche zu sehen. U. Tr.

R. LEYS, *La théologie spirituelle de Grégoire de Nysse*. *Studia patristica*, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 495—511. — Der Ausdruck „théologie spirituelle“ war den Kirchenvätern nicht bekannt und dürfte sie erschreckt haben. Er bezeichnet aber treffend das theologische Sein Gregors, das der Autor eingehend untersucht. Seit seiner Bekehrung lebt er nur von der Schau des „Menschen nach dem Bilde Gottes durch die Gnade“ und sieht darin die gesamte Heilsgeschichte gespiegelt. U. Tr.

V. LOSSKY, *Le Problème de la « Vision face à face » et la Tradition patristique de Byzance*. *Studia patristica*, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 512—537. — Über die Zulässigkeit des „Schauens Gottes von Angesicht zu Angesicht“ insbesondere bei den Kirchenvätern entspann sich seit dem 16. Jh. eine heftige Diskussion. Davon ausgehend, legt der Autor die Meinungen der Kirchenväter zu diesem Problem dar, wobei er Gregor Palamas besondere Aufmerksamkeit widmet. U. Tr.

A. van der MENSBRUGGE, *Prayer-time in Egyptian Monasticism (320—450)*. *Studia patristica*, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 435—454. — Historisch beginnend,

von Antonius und Palamon, wird die Gebetsübung in den ägyptischen Klöstern untersucht und dargestellt. Die ägyptischen Klöster kennen nicht die Siebenzahl der Gebete, wie es im Christentum sonst üblich war. Sie halten fest am Prinzip des anhaltenden, des unablässigen Gebets. Freilich muß dieses Prinzip, zumindest nachts, aus praktischen Gründen durchbrochen werden — so finden sich auf alle Fälle für abends und nachts festgelegte Zeiten und Gebete. U. Tr.

H. de RIEDMATTEN, *La Christologie d'Apollinaire de Laodicée*. Studia patristica II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 208—234. — In einer ausführlichen Untersuchung an Hand der Quellen entwickelt der Verfasser ein völlig neues Bild der Christologie des Apollinaris. U. Tr.

V. RODZIANKO, „*Filioque*“ in *Patristic Thought*. Studia patristica, II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 295—308. — In eingehenden Untersuchungen der einschlägigen Stellen sowohl der griechischen als auch der lateinischen patristischen Literatur, besonders der Konzilsakten und Beschlüsse stellt der Verfasser fest, daß die für Ost und West gleichzeitig gültige Formel weder das filioque noch das per filium sein könne. U. Tr.

E. R. SMOTHERS, *Toward a Critical Text of the Homilies on Acts of St. John Chrysostom*. Studia patristica I. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 53—57. — Der Verfasser gibt einen kurzen Überblick über die bisher erschienenen Editionen der Werke des Joh. Chrysostomus, insbesondere der Homilien zur Apostelgeschichte, und von den vorbereitenden Arbeiten zu einer neuen, kritischen Ausgabe an der Universität von Michigan. U. Tr.

C. STÖCKER, *Eucharistische Gemeinschaft bei Chrysostomus*. Studia patristica II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 309—316. — Die Eucharistische Gemeinschaft ist eines der Grundanliegen der Theologie des Kirchenvaters Johannes Chrysostomus, er kennt von ihr zwei Seiten, die innere (die Mitfeier aller Gläubigen am Abendmahl) und die äußere (Kultus und christliche Liebestätigkeit). U. Tr.

O. STRUCK, *The Byzantine office at Hagia Sophia*. *Dumbarton Oaks Papers* 9/10 (1956) 175—202 et 13 ill. h.-t. — Nous ne possédons pas l'office de Ste Sophie dans sa rédaction primitive. R. G.

D. Hagiographie.

V. GRUMEL, *Dalmate* (Δαλιμάτος) ou *Dalmace* (Δαλμάτιος), saint. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés. XIV (1957) col. 27—28. R. G.

F. HALKIN, *Hagiographie grecque et Patrologie*. Studia patristica II. Berlin, Akad.-Verl., 1957, pp. 465—467. — An Beispielen aus Bibel und Kirchengeschichte wird die enge Verbindung zwischen Heiligen und Kirchenvätern aufgezeigt; damit soll ein Hinweis und eine Einleitung für die stark erweiterte Auflage der von P. Delehaye gegründeten *Bibliotheca hagiographica* gegeben werden. U. Tr.

V. LAURENT, *La Vie merveilleuse de Saint Pierre d'Atroa* († 837). Editée, traduite et commentée par V. L. Bruxelles, 1956, pp. XII+246. (Subsidia Hagiographica, 29). — Introduction. I. Le texte. 1. L'histoire du texte: un unique manuscrit, le cod. Marcian. gr. 583, du Xe siècle, vraisemblablement. 2. Le scribe et sa copie. Il manie habilement la vieille minuscule, un peu penchée à droite. Son orthographe est très incertaine et due probablement à ce que le texte a été en partie dicté. 3. La *λιτή συνογραφή*. L'auteur use d'une langue simple. Bien que l'époque de la composition de la Vie ait été celle de la plus grande tension entre le patriarche saint Méthode († juin 847) et l'ordre monastique, le style manque totalement « d'accent polémique ». 3. Valeur. La Vie n'apporte aucun détail important nouveau, sauf au point de vue prosopographique et topographique; elle attire l'attention sur le monachisme byzantin, réfugié en Bithynie et sur l'organisation monastique à cette époque. — II. L'auteur. Sabas, moine et hagiographe connu, a été le disciple et le « commensal de son héros ». Les souvenirs personnels sur Sabas sont nombreux. A. L'homme. Il semble que l'auteur soit resté jusqu'à la fin de sa vie un simple moine. B. L'œuvre. On lui attribue trois textes: la Vie de saint Pierre d'Atroa; la Vie de saint Joannice; la Vie de saint Macaire de Pélécète. On note un « curieux parallèle: la Vie de saint Luc le Stylite ». — La Vie: A. Les sources: 1. Les Vies de saint Théodore Studite; 2. La Vie de saint Joannice; 3. Les légendes des synaxaires; 4. Distiques en l'honneur de saint Pierre. — B. La chronologie. 1. La mort de saint Pierre; 1^{er} janvier 837. — 2. La naissance: fin décembre 773. 3. La prise d'habit: 794. — 4. Mort de l'ascète Paul et supériorat, entre le 1^{er} novembre et le 24 décembre 805. — 5. La rencontre avec

Théodore Studite, vers la fin de 821. 6. La reprise de la persécution sous Théophile, début de 833. — C. La trame: vie du saint. — IV. Les fondations monastiques: 1. Le couvent de Saint-Zacharie; 2. Le couvent de Saint-Porphyre. 3. Le couvent de Balentia. 4. L'ermitage de Kalonoros. 5. L'ermitage d'Hippos en Asie. 6. Le couvent de femmes de Lydie. APPENDICES. a) Les monastères de Bélé et des Balées; b) Le monastère de Saint-Cyrique. V. Le culte. Le culte de S. Pierre ne fut pendant longtemps observé que dans le milieu monastique. Fêté d'abord le 2, puis le 3 janvier, il le fut, après le transfert de ses reliques, le 13 janvier. Les Russes le conservent encore dans leur *Calendrier ecclésiastique orthodoxe*, mais les Grecs ne le mentionnent plus. « Ce géant de l'ascèse, ce thaumaturge inégalé mériterait mieux que cet oubli. » — APPENDICE. Le thaumaturge ou l'inventaire des miracles. I. Le miracle au service de S. Pierre; II. Les charismes (miracles ressortissant à un charisme personnel et par suite plus fréquents et presque automatiques; III. Miracles divers: 1. Miracles de délivrance, des démons, des sauterelles et autres bêtes nuisibles, de la peste, de la lèpre, de la prison et de la captivité, de la maladie, de la tempête. 2. Miracles d'assistance. Deux cartes (croquis sommaire de l'Anatolie occidentale et La région des monastères de saint Pierre d'Atroa) complètent cette riche Introduction. Suit le texte, accompagné d'une traduction française, d'un appareil critique et de notes abondantes et riches en renseignements de toute nature (p. 64—225). Deux Index (index des termes notables et index des noms de personnes et de lieux), un Index grammatical, signalant les particularités les plus importantes terminent cette édition exemplaire.

R. G.
V. LAURENT, *David (Saint) de Thessalonique*, vers 538—540. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés. XIV (1957) 121—122.

R. G.
V. LAURENT, *Daniel (saint) le stylite*. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclés. XIV (1957) 73.

R. G.
M. ŞESAN, *Viața cuv. Paraschiva (La vie de s. Parascève)*. Mitropolia Moldovei 3/4 (Iasi, 1957) 260—268. — L'auteur offre de nouvelles recherches critiques sur la vie, l'Origine, la commémoration et les biographies de la s. Parascève d'Epivat. M. Ş.

VIII. GEOGRAPHIE, TOPOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE.

E. DALEGGIO, *Aux confins de la Cappadoce*. Mélanges O. et M. Merlier, I. Athènes, 1956, p. 167—180. — Renseignements topographiques sur 1. Cybistra-Héraclée et la topographie de la région. — 2. L'emplacement de la forteresse d'Héraclée. — 3. Cybistra. — 4. Le nom d'Ivris. — 5. Sannabadae (Zanapa). — 6. Les ruines d'Ambar Deressi. — 7. La montagne d'Ardos. L'étude est accompagnée d'une Carte de la région d'Héraclée en Cappadoce et de XVI planches h.-t.

R. G.
R. JANIN, *Chronique d'archéologie et de topographie*. Rev. Etudes Byz. XIV (1956) 211—216. — Il s'agit de monuments byzantins d'Istanbul: Sainte-Irène, mosaïques découvertes près de la mosquée Sahzade, Sainte-Euphémie de l'Hippodrome, Kahriye Cami, Fethiye Cami, Kilisemesciti, Zeyrek Kilise Cami et divers autres monuments, le site de la citerne de Bonus.

A. F.
R. JANIN, *Damalas* (Δαμαλάς), évêché du Péloponnèse. Dict. d'Hist. et de Géographie ecclés. XIV (1957) 40.

R. G.
R. JANIN, *Damas* (Δαμασκός) Dict. d'Hist. et de Géographie ecclésiast. XIV (1957) 42—47.

R. G.
R. JANIN, *Daonion* (Δαόνιον, Δανειόν), évêché de la province d'Europe, dépendant d'Héraclée de Thrace. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) 77.

R. G.
R. JANIN, *Daphnousia* (Δαφνουσία), évêché de la 1^{ère} Bithynie, dépendant de Nicomédie. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) 82.

R. G.
R. JANIN, *Dara* (Δάρα, Δόρας chez Malalas), métropole de la 1^{ère} Mésopotamie. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) 83—84.

R. G.
R. JANIN, *Dardanie*, province de l'ancien Illyricum oriental. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) 86.

R. G.
R. JANIN, *Dardanos* (Δάρδανος, Δάρδανον), évêché de la province d'Hellespont. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) 86—87.

R. G.
R. JANIN, *Daphnouion* (Δαφνούτιον, Δαφνούδιον), évêché de 1^{ère} Phrygie Salutarie. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) 82—83.

R. G.
R. JANIN, *Debeltos* (Δεβελτός, Δευελτός, Δευελτόν). Dict. d'Hist. et de Géographie ecclésiast. XIV (1957) 141—142.

R. G.

R. JANIN, *Débra ou debrae* (Δέβρα, Δέβρα) métropole de l'archevêché d'Ochrida, puis du patriarcat de Constantinople. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) 142—143. R. G.

R. JANIN, *Démétrias* (Δημητριάς) évêché de Thessalie, dépendant de Larissa. Dict. d'Hist. et de Géogr. ecclésiast. XIV (1957) 195—198. R. G.

J. ŠAŠEL, *Ševerovzhodne Italske zapore v antiki Kronika*. Časopis za Slovensko krajevno zgodovino 4 (1956) 86—93. — Die Untersuchung, welche auf einen 1955 gehaltenen Vortrag zurückgehe, befaßt sich mit den auf slowenischem Boden befindlichen antiken Sperrmauern, die zum Schutze des italischen Mutterlandes angelegt waren, um das Jahr 400 dem Vir spectabilis comitis Italiae unterstellt waren und noch für die Zeit der Goten-, Hunnen- und Langobardeneinfälle bezeugt sind. Der Verfasser gibt eine umfassende Übersicht über die bisher bekannten Sperren und setzt sich mit der einschlägigen Literatur dazu auseinander. Irm.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE.

A. Généralités.

E. COCHE DE LA FERTÉ, *L'art chrétien primitif et l'art byzantin*. Rev. des Arts VI (1956) 119—128. — Chronique des découvertes et des publications récentes. A. F.

A. GASPARD, *L'apport byzantin dans la région alpine*. L'Hellénisme Contemp. X (1956) 36—49. A. F.

A. GRABAR, *Le Succès des arts orientaux à la cour byzantine sous les Macédoniens*. Münchener Jhb. d. bildenden Kunst (3. Folge), Bd. 2 (1951) 32—60. — Zahlreiche, vom Autor beigebrachte Bildwiedergaben illustrieren, wie sich Motive bei Stoff-, Emaille und Arbeiten der Miniaturenmaler weitgehend auf orientalische Impulse reduzieren lassen. Die Abhandlung aus der Feder A. Grabars ist das Resümee eines Vortrages, den der Verfasser im September 1950 vor dem Zentralinstitut für Kunstgeschichte in München gehalten hat. Mich.

A. GRABAR, *Quelques observations sur le décor de l'église de Qartāmīn*. Cahiers archéol. VIII (1956) 83—91. — Commentaire du texte syriaque du British Museum Addit. 17265 dont une traduction nouvelle a été publiée, dans la même revue, par J. LEROY (v. ci-dessous). L'attention est notamment retenue par la description de deux immenses candélabres en forme d'arbres d'airain, plantés devant la porte du sanctuaire de la grande église de Qartāmīn. A. F.

R. HAMANN, *Geschichte der Kunst, I: Von der Vorgeschichte bis zur Spätantike*. München, Droemersch Verlag, 1952, pp. 980 + 966 tab. — Der Verfasser hat das Wagnis unternommen, einen enormen zeitlichen Abschnitt in einem Werk in der Fülle seiner Fragen und Antworten darzustellen, wobei immer die Eigenarbeit des Autors wieder vor Augen tritt. Diese lebendig-persönlich Verhaftung an den gewaltigen Stoff hat dieses gelungene Werk entstehen lassen, daß von Fachleuten wie Laien sehnlichst erwartet wurde und nun die Möglichkeit eines Überblicks und eines Vergleichs bietet. Eine Reihe Lesehilfen, wie Wörterverzeichnis, Register usw. bilden neben den reichen Abbildungsbeigaben eine gelungene Bereicherung des textlich und sachlich klaren Werkes. — (Cf. Byzantinoslavica XV, 158; XVIII, 171). Compte-rendu: H. LADENDORF, Theol. Lit.-Ztg. 80 (1955) 546—549. Mich.

I. HILLER, *Ungarn. Kunstgeschichtliche Veröffentlichungen in der Bibliothek des Leipziger Kunsthistorischen Institutes*. Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig, Gesellschafts- und sprachwissenschaftl. Reihe 5 (1955/56) 358—367. — 269 einschlägige Titel aus der Bibliothek des Kunsthistorischen Instituts der Universität Leipzig. Irm.

A. R. IVANOVA, *Искусство античных городов северного причерноморья*. Ленинград, Издательство Ленинград. Госуд. Унив., 1953, pp. 191. — Das Büchlein gibt eine gedrängte Übersicht über die Kunst der antiken Städte im östlichen Schwarzmeergebiet. Für den Byzantinisten sind von speziellem Interesse der Überblick über die Geschichte der archäologischen Arbeit in diesem Raum (S. 28 ff.), das Kapitel über die Kunst von Βόσπορος (Pantikapaion) im 3./4. Jahrhundert (S. 174 ff.) und der bibliographische Anhang (S. 186 ff.). Irm.

R. LANTIER, *Recherches archéologiques en Gaule en 1953. VI. Temps chrétiens et mérovingiens*. Gallia XIV (1956) 150—160. A. F.

J. LEROY, *Le décor de l'église du monastère de Qartāmīn d'après un texte syriaque*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 75—81. — Traduction nouvelle d'un texte syriaque relatif à la grande église du monastère de Qartāmīn dans le Tūr 'Abdin dont la construction fut terminée en 512 (*Brit. Mus. Addit. 17265*, XIII^e siècle; cf. F. NAU, in *Actes du XIV^e Congrès des Orientalistes*, 1903, II, p. 1 sq.). A. F.

G. OPRESCU, *Arta românească în epoca feudală (L'art roumain pendant l'époque féodale)*. București, 1957, pp. 305. — Le savant historien de l'art, G. Oprescu, expose, dans ce volume, l'histoire de l'art ancien roumain. Il traite d'abord des fouilles de Dinogétia, avec une église du XI^e—XII^e siècles, sur celle de Turnu Severin, où l'on a trouvé deux fondements d'églises, datant de XII^e—XIII^e siècles, puis des églises en bois (p. 20 sq.) et de l'art roumain des XIII^e—XIV^e siècles en style byzantin de Transylvanie, Ungrovlahie et Moldavie, comme St Nicolas d'Arges, St Nicolară, Vodița, Tismana, Cozia, Mirăuți, Rădăuți, Siret etc. Ensuite on lit l'exposé sur l'art bien connue des XV^e et XVI^e siècles (p. 99 sq.) pendant le règne de Stephan de la Moldavie (—1504) et de ses successeurs, exprimé par le « style moldave », et la cathédrale d'Arges, bâtie par Neagoe en 1512. Cette excellente œuvre s'achève par le chapitre sur l'art des XVII^e et XVIII^e siècles, concernant l'époque de Vasile Lupu (*Trei Ierarhi de Iassy*), Mathieu Basarabe et surtout de Constantin Brîncoveanu avec son style (Hurezu etc.). Suit le glossaire des termes, un répertoire chronologique et la bibliographie. L'œuvre souligne les emprunts et les traces originales de l'art roumain. M. S.

Scurtă Istorie a Artelor Plastice în R. P. R. I. Arta Românească în Epoca Feudală Bucarest, Editura Acad. R. P. R., 1957, pp. 306 (Acad. R. P. R., Inst. de Ist. Artei). — Erster Band eines vom Institut für Kunstgeschichte der Rumänischen Akademie der Wissenschaften unter Leitung von George Oprescu entstehenden, mit zahlreichen, z. T. farbigen Abbildungen ausgestatteten Sammelwerkes. Der Band, an dem Teodora Voinescu, Corina Nicolescu, Stefan Bals und Mihail Berza mitarbeiteten, behandelt die Kunst der rumänischen Feudalzeit vom 13. bis 18. Jahrhundert. Irm.

B. Architecture.

W. HAMBACH, *Vom Sinn der doppelchörigen Kirchenanlage*. Liturgie u. Mönchtum 7 (1950) 79—84. — In einer kurzen geistvollen Studie versucht Verfasser eine Sinn-deutung der Doppelchoranlage. Dem Langbau unterstellt er den Gedanken der Pilgerfahrt zu Gott (= Altar), dem (östlichen) Zentralbau den des Beharrens, Ruhens in Gott (z. B. konstantin. Grabeskirche in Jerusalem). Beide Formen durchdringen sich und finden in der Doppelchoranlage im Abendland ihre eigene Ausprägung, wobei hier noch der politische Gedanke des Imperiums mithineinspielt. Im Westen war der Platz des Kaisers, im Osten der des Herrschers Christus. Der Autor signifiziert in seiner Untersuchung, die bis auf den klassischen Barock in Deutschland übergreift, den Kirchbau so als complexio oppositorum. Mich.

N. MOUTSOPOULOS, *Le monastère franc de Notre-Dame d'Isova (Gortynie)*. Bull. Corr. Hellénique LXXX (1956) 76—94. — Deux églises du XIII^e siècle, dont l'une encore incomplètement fouillée. Voir les rectifications par G. D(AUX), dans la même revue, p. 632. A. F.

P. VERZONE, *Le chiese di Hierapolis in Asia Minore*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 37—61. — Trois églises datables du début du Ve siècle à la fin du VI^e siècle. La plus ancienne est un balneum transformé en basilique chrétienne, la seconde est une véritable basilique, enfin la dernière affecte la forme d'un octogone. A. F.

L. H. VINCENT, *L'Eléona sanctuaire primitif de l'Ascension*. Rev. Biblique XLIV (1957) 48—71. A. F.

C. Sculpture.

S. EYICE, *Les fragments de la décoration plastique de l'église des Saints-Apôtres*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 63—74. — Sculptures ornementales, en majorité de l'époque de Justinien, et quelques inscriptions d'une époque plus récente trouvées, les unes et les autres, sous le dallage de la cour intérieure de la mosquée du sultan Mehmed II à Istanbul. A. F.

T. GERASIMOV, *Проучване върху Магарския скален релеф*. Магарският кон-

ник (Изд. на Бълг. Акад. на Науките, Археол. Инст., Епиграф. поредица, 3). София 1956, pp. 115—165. — Das Reiterrelief von Madara stellt symbolisch den Bulgarenchan Tervel dar als Triumphator über den Feind. Die genaue Stilanalyse der einzelnen Teile bestätigt seine Zugehörigkeit zum frühen Mittelalter ebenso wie gewisse ethnographische Details (eiserne Steigbügel z. B.) Irm.

ST. PÉLÉKANIDIS, *Un bas-relief byzantin de Digénis Akritas*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 215—227. — Plaque de chancel sculpté sur les deux faces, probablement du XII^e siècle, qui a été encastrée dans le pavement du minaret de l'église Sainte-Catherine à Salonique. L'une des faces représente une croix posée sur des gradins. L'autre face est ornée d'une composition où l'auteur propose de reconnaître Digénis Akritas tuant un lion. A. F.

D. Peinture et iconographie.

Aus der mittelalterlichen Bildwelt Jugoslawiens. Ausstellung von Leihgaben der Jugoslawischen Kommission für kulturelle Beziehungen mit dem Ausland. Marburg, 1955, pp. 21 + plus. tab. — Seit dem Jahre 1950 ist unter Leitung des Architekten Nenadović die Wiederherstellung der Kirche der Gottesmutter von Leviša in Prizren im Gange. Dabei wurden etwa 600 qm Fresken freigelegt, von denen ein Teil durch Zdenka und Branislav Živković in Originalgröße kopiert und zu einer Wanderausstellung zusammengestellt wurde. Für diese verfaßte R. H. L. Hamann-Mac Lean im Auftrage der jugoslawischen Botschaft in der Bundesrepublik Deutschland diesen Führer. Irm.

A. BOECKLER, *Die Evangelistenbilder der Ada-Gruppe*. Münchener Jhb. d. bildenden Kunst. 3. Folge, 3/4 (1951—1952) 121—144. — Unter Einbezug verwandter Handschriften stellt A. Boeckler fest, daß Byzanz primär die künstlerischen Mittel für den Still der Ada-Gruppe lieferte. Formaler und koloristischer Reichtum einschließlich der technischen Perfektion auf Seiten der byzantinischen Kunst hat hier zu einem Rivalisieren angeregt, bei der gräco-italienische Momente desweiteren mitgewirkt haben. Mich.

G. BOVINI, *Catalogo della mostra dei mosaici con scene cristologiche di S. Apollinare Nuovo di Ravenna*, Faenza, 1957, pp. 111 + nombreuses illustr. (Ministerio della Pubblica Istruzione, Ravenna, Museo Nazionale, 10 agosto 1957, 30 ottobre 1958). — Catalogue d'une importante manifestation artistique qui offre l'occasion d'étudier de près les scènes christologiques de Saint-Apollinaire le Neuf. Le bombardement de Ravenne en 1944 ayant nécessité la consolidation des mosaïques de l'église, une partie de celles-ci a été provisoirement exposée au Musée National de Ravenne. Le texte du catalogue constitue une excellente mise au point, claire et précise, de tout ce qui peut-être affirmé avec certitude au sujet de cette série d'œuvres d'art. L'auteur y a ajouté, en outre, des vues personnelles d'un intérêt considérable. A. F.

V. H. EBEN, *Der Ambrosiuszyklus am karolingischen Goldaltar zu Mailand*. Mitteil. d. Kunsth. Inst. Florenz 7 (1953) 1—8 + 10 tab. — Die auf der Rückseite des karolingischen Goldaltars in S. Ambrogio in Mailand gegebenen Einzelheiten des Lebens des Bischofs Ambrosius sind — so das Ergebnis der Erhebungen V. H. Ebens — nicht Eigenschöpfungen, vielmehr entstammen sie einem christologischen Bildvorrat, der das Vorbild der Darstellung geliefert hat. Die Arbeitsleistung des Künstlers ist oftmals rein kompilatorisch. Mich.

K. ERDMANN, *Arabische Schriftzeichen als Ornamente in der abendländischen Kunst des Mittelalters*. Abhandl. d. Geistes- u. Sozialwiss. Kl. d. Akad. d. Wiss. u. Lit. Mainz, 1953, Nr. 9, 145 tab. — Im 12. und 13. Jahrhundert ist eine besonders häufige Verwendung arabischer Schrift als Ornament anzutreffen. In gelungener Gegenüberstellung weist der Verfasser an Hand treffender Beispiele nach, wie z. B. Kunstwerke gerade durch die Übereinstimmung im arabischen Schriftornament Hinweise auf die Person ihres Schöpfers geben. Ein 145 Nr. umfassender Katalog ist eine Fundgrube für die kunstgeschichtliche Forschung, der der Autor hier eine bedeutsame Hilfe geschenkt hat. — Compte-rendu: A. FUCHS, Theol. u. Glaube 46 (1956) 236. Mich.

U. FABRICIUS, *Die Legende im Bild des ersten Jahrtausends der Kirche. Der Einfluß der Apokryphen und Pseudoepigraphen auf die altchristliche und byzantinische Kunst*. Kassel, Oncken-Verl., 1956, pp. 126 + 32 tab. — Autor stellt heraus, daß gerade die alttestamentlichen Apokryphen starken Einfluß auf die Bildkunst der entstehenden Kirche ausgeübt haben. An insgesamt 519 erwähnten Abbildungen wird vom Verfasser

gezeigt, wie z. B. im Orient der Einfluß der dort heimischen apokryphen Literatur überwiegt. Mich.

W. FELICETTI-LIEBENFELS, *Geschichte der byzantinischen Ikonenmalerei von ihren Anfängen bis zum Ausklänge unter Berücksichtigung der Maniera Greca und der italo-byzantinischen Schule*. Otten u. Lausanne, Urs-Graf-Verl., 1956, pp. 139+143 tab. — Verfasser will die byzantinische Ikonenmalerei als Sondergebiet behandeln und sie in ihrer Bedeutung in einem entwicklungsgeschichtlichen Zusammenhang herausstellen. Er beginnt mit der Frühzeit, in der die ersten Ikonen entstehen, schildert die anfängliche Bilderfeindschaft des Christentums und verfolgt die Entwicklung bis zum Untergang Byzanz'. Mit gleicher Feinheit betrachtet der Verfasser auch die nachbyzantinische Ikonenmalerei sowie die Sonderformen der sogen. Maniera Greca und der italo-byzantinischen Schule. Die zahlreichen gut gelungenen, z. T. farbigen Photobeigaben vervollständigen die Darstellung vorzüglich. Mich.

R. GINOUVES, *Mosaïques de la maison Kolivinou*. Bull. Corresp. Hellénique LXXX (1956) 396—398. — Pavement du Ve ou du VIe siècles découvert à Argos. A. F.

A. GRABAR, *La fresque des Saintes Femmes au Tombeau à Doura*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 9—26. — La fresque de Doura représenterait la visite des Saintes Femmes au Tombeau dans une version iconographique antérieure aux travaux exécutés au Sain-Sépulcre à l'époque constantinienne. La scène se déroule à l'intérieur d'une tombe-hypogée, le sarcophage du Christ est vu par l'un de ses petits côtés. L'artiste avait ainsi figuré les choses comme elles se présentaient effectivement de son temps dans les pays sémitiques qu'il connaissait. Un nouveau schéma iconographique devait se constituer dans l'art chrétien après l'époque constantinienne; toutefois une miniature mozarabe du Xe siècle (*Laur. Ashburnham*, 17, fol. 57) semble encore reproduire les traits essentiels de la fresque palestinienne du IIIe siècle. A. F.

A. GRABAR, *Études critiques, 2. Iconographie de la Sagesse Divine et de la Vierge*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 254—261. — A propos de l'ouvrage de C. Cecchelli, *Mater Cristi*. Rome, 1946—1954. A. F.

J. LEROY, *Un nouveau manuscrit arabe-chrétien du roman de Barlaam et Joasaph*. Syria XXXII (1955) 101—122. A. F.

W. LOESCHKE, *Sanctus Christophorus Canineus*. Festschr. f. Edwin REDSLOB zum 70. Geburtstag. Berlin, 1954, 33—32 + 16 tab. — L. berichtet zunächst über die verschiedenen Christophorus-Legenden, die Wanderung des Kultes, der in Konstantinopel zuerst aufgetaucht zu sein scheint. Verfasser bringt dann eine Reihe bisher unveröffentlichter, bzw. an schwer zugänglicher Stelle publizierter Christophorus-Ikone, wobei vier neue Darstellungen unsere Kenntnis, als bisher unbekannt verblieben, bereichern. Entstanden scheint die Gestalt des tierköpfigen Heiligen aus einer Verbindung der heidnischen Kynocephalenmythe mit dem christlichen Märtyrerkult, wobei die Herleitung von dem schakalköpfigen ägyptischen Gott Anubis strikt abgelehnt wird. Immerhin bleiben dennoch, wie auch der Verfasser vermerkt, eine Reihe Fragen offen, die mit der Gestalt dieses in der Ostkirche so volkstümlichen Heiligen verknüpft sind. Mich.

G. MILLET, *Doura et El-Bagawat*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 1—8. — Dans cette étude, — la dernière qu'il ait rédigée, — G. M. reconnaît une représentation de la parabole des Vierges sages dans la procession de femmes figurée au baptistère de Doura. L'identification est soutenue par une comparaison avec la peinture correspondante du mausolée d'El-Bagawat dans la Grande Oasis d'Égypte que l'on peut dater du IVe siècle, ainsi que par des rapprochements entre le cycle iconographique du baptistère de Doura et les cycles iconographiques des catacombes romaines de la même époque (catacombe de Sainte-Agnès, cimetière de Cyriaque). A. F.

C. O. NORDSTROEM, *Ravennastudien...* (V. Byzantinoslavica XVI, 406). — Compte-rendu: A. GRABAR, Cahiers Archéol. VIII (1956) 249—253. A. F.

R. OERTEL, *Ein toscanisches Madonnenbild um 1260*. Mittell. d. Kunsthist. Inst. Florenz 7 (1953) 9—36 + 13 tab. — Aus der Sammlung des Malers Franz v. Lenbach in München stammt ein Madonnenbild (Mittelstück eines dreiteiligen Tabernakels), das der Verfasser in einer sorgfältigen Vergleichung mit anderen zeitgenössischen Arbeiten untersucht. Die Madonna trägt dabei, so kann der Autor folgern, eigentümliche abendländische, byzantinische (z. B. Typus der Hodegitria) und zugleich toscanische Züge. Mich.

K. ONASCH, *Der abendländische Mensch und die Ikonen der Ostkirche*. Theol.

Rundschau 3 (Tübingen, 1954). — Compte-rendu: M. ȘESAN, *Mitropolia Ardealului* 1/2 (Sibiu, 1957) 174—176. M. Ș.

G. OPRESCU—R. NICULESCU, *Nicolae Grigorescu, ani de ucenicie (Les années de jeunesse du peintre Nicolas Grigorescu)*. București, Ed. de littérature et d'art, 1956, pp. 132+64 illustr. — Le grand peintre roumain N. Grigorescu († 1907) est représenté par son œuvre de jeunesse, concernant aussi l'iconographie religieuse. Les auteurs démontrent l'attitude personnelle du peintre vers le style byzantin des icônes et le caractère plus naturel, quoique céleste, des saints peints. C'est un Panselin roumain. M. Ș.

A. ROSENBERG, *Die Christliche Bildmeditation*. München-Planegg, Otto-Wilhelm-Barth-Verl., 1955, pp. 302+51 tab.+1 col. tab. — An Hand der augustinischen Imago-Lehre versucht der Verfasser, selbst Katholik, eine Erneuerung der Bildmeditation. Uns interessiert die Veröffentlichung insofern, weil sich unter den ausgewählten Abbildungen u. a. Darstellungen befinden, die byzantinischen Einfluß bzw. unmittelbare Entstehung im byzantinischen Bereich verraten, so ist ein byzantinisches Elfenbeintriptychon aufgeführt, das dem 10. Jahrhundert entstammt, aber auch an anderen Abbildungen erkennt der Eingeweihte den offenen oder verdeckten künstlerischen Impuls aus Byzanz. — Compte-rendu: G. HOLTZ, *Theol. Lit.-Ztg.* 81 (1956) 528—529. Mich.

D. STĂNILOAE, *Simbolul ca anticipare și temei al posibilității icoanei. (Le symbole comme anticipation et fondement de la possibilité de l'icône.)* Studii Teol. 7/8 (București, 1957) 427—452. — L'auteur s'occupe des principes patristiques et byzantins pour la notion de l'icône, en partant du principe du symbole et en évitant l'idée de l'idole. M. Ș.

H. STERN, *Poésies et représentations carolingiennes et byzantines des mois*. Rev. Archéol. XLV (1955) 141—186. A. F.

A. XINGOPOULOS, *Manuel Panselinos*. Athènes, 1956, pp. 28+13 pl. en couleurs + nombreuses figures dans le texte. — Intéressant ouvrage, dont le signataire de ces lignes fera prochainement un compte-rendu. A. F.

E. Arts mineurs.

M. BRIÈRE, *Une broderie géorgienne à Detroit*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 245—248. — L'auteur publie un épitaphios géorgien du XVII^e siècle et en traduit les inscriptions. A. F.

D. CSALLÁNY, *Памятники византийского металлообрабатывающего искусства, II. (Les monuments de l'industrie byzantine des métaux, II.)*. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 4 (1956) 261—291 (avec un résumé français). — Dans cette deuxième étude (sur la première, v. *Byzantinoslavica* XVI, 166), l'auteur continue la description des boucles byzantines dont la plupart proviennent des cimetières avars découverts en Hongrie, datant du VII^e siècle. La description des groupes de boucles byzantines se poursuivra également dans la troisième communication. Gy. M.

A. FROLOW, *Une staurothèque byzantine décrite dans le Cod. Vat. gr. 644*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 231—243. — Essai d'une interprétation nouvelle du texte. Cf. S. G. MERCATI, in *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, XXVII (1951—1952) 77—85. A. F.

A. GRABAR, *Études critiques, 4. Une couronne du début du XIII^e siècle et les coiffures d'apparat féminines*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 265—273. — A propos de l'ouvrage de J. DEËR, *Der Kaiserornat Friedrichs II*. Berne, 1952 (*Dissertationes Bernenses*... edendae curavit A. ALFÖLDI, Ser. II, fasc. II). A. F.

B. de MONTESQUIOU-FEZENSAC, *L'arc d'Eginhard (Deuxième article)*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 147—174. — Précisions nouvelles sur l'arc d'Einhart connu par des dessins et une description du XVII^e siècle, cette dernière ayant échappé à l'attention de l'auteur au moment où il rédigeait son premier article (cf. *Byzantinoslavica* XI [1950] 321). Il s'agissait non pas d'un arc de triomphe à proprement parler mais d'un objet d'orfèvrerie de dimensions modestes qui devait faire partie, — peut-être avec un autre petit monument analogue — du trésor de Saint-Servais à Maestricht. A. F.

H. SEYRIG—L. ROBERT, *Sur un tissu récemment publié*. Cahiers Archéol. VIII (1956) 27—36. — Tissue en laine datable du Ve siècle conservé au Textile Museum de Washington. La tenture est ornée de quatre bandes historiées dont deux représentent des scènes de chasse et les deux autres des amours nimbés et ailés chargés de divers attributs: corbeilles de raisins, bols de fruits, oiseaux, rameaux, couronnes. L'une des couronnes contient une inscription grecque avec le nom de la ville d'Héraclée. Il doit s'agir d'Héraclée-

Périnthe (Eregli) qui eut un palais impérial et un atelier de tissage en dépendant, dont l'existence est attestée par l'épithaphe d'un *gynaeciarius* de la même provenance. Ceci permet de préciser l'origine du tissu du musée de Washington. A. F.

F. Musique.

E. KOSCHMIEDER, *Die ältesten Novgoroder Hirmologien-Fragmente* hrsg. Lfg. 1 und 2. München, Verl. d. Bayer. Akad. d. Wiss.; in Komm. C. H. Beck, München, 1952/55, pp. II, 317 und 109+7 tab. (= Abh. d. Bayer. Akad. d. Wiss., Phil.-hist. Kl., N. F. H. 35 und 37). — Beide Hefte füllen eine schmerzliche Lücke in der Erforschung der altrussischen Kultur endlich aus, denn gerade den Gesangstexten der orthodoxen Kirche ist bislang kaum Aufmerksamkeit geschenkt worden. Lieferung 1 umfaßt die Texte, die mit sorgfältigen Anmerkungen versehen wurden; Lieferung 2 bringt eingangs eine kurze Darstellung des Kultgesanges in der orthodoxen Kirche, dann eine Beschreibung der publizierten Handschriften und schließlich 7 Tafeln mit den Photographien einzelner Seiten der Manuskripte. Mich.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES; RELATIONS DE BYZANCE AVEC D'AUTRES PAYS.

A. Relations byzantinoslaves historiques et questions cyrillométhodiennes.

I. DUJČEV, *Un episodio dell' attività di Constantino Filosofo in Moravia*. Ricerche slavistiche III (Roma, 1954) 90—96. — Автор толкует два учения, которые, по данным старославянской Жизни Константина, расширяли, или против которых не выступали латинские священники: учение о «велеглавых человеках» и о том, что всякое пресмыкающееся является творением дьявола. Первая ересь относится к учению о шарообразности земли и о антиподах, расширившемуся уже в 8-ом столетии; вторая и следующие ереси (приношение языческих жертв, незаконные супружества), являются пережитками язычества, при чем первая подкреплялась ересями манихейскими и павликианскими. Dv.

M. ŠESAN, *Ortodoxia cehă în secolul XI. (L'orthodoxie tchèque au XI^e siècle)*. Mitropolia Ardealului 5/8 (Sibiu, 1957) 440—453. — Le problème disputé du caractère de la chrétienté slave ou latine au monastère de Sázava, pendant l'hégouménat de Sts Procope, Vít, Jirman et Božetěch, à travers le XI^e siècle, est analysé d'après les sources tchèques et étrangères. L'auteur y arrive au même résultat, que K. Onasch (Wissenschaftl. Zentralschr. d. Univ. M. Luther, VI-1 [Halle, 1956] 39 sq.), à savoir que dans ce couvent, on a continué et cultivé, jusqu'en 1097, les anciennes traditions cyrillométhodiennes, dans leur caractère originel byzantino-orthodoxe, dont s'inspira plus tard même Jean Hus (p. 448). Seulement des intérêts ultérieurs politiques et confessionnels (p. 445 sq.) ont effacé ce caractère slavo-orthodoxe du monastère de Sázava. M. Š.

C. Relations byzantinoslaves littéraires.

A. CRONIA, *Della così detta letteratura glagolica e del periodo della sua maggiore floridezza*. Ricerche slavistiche, III (Roma, 1954) 123—132. — Хорватское средневековое глаголитическое творчество нельзя считать литературой в собственном смысле слова. Автор предлагает новую периодизацию этого творчества, считая самой продуктивной эпоху второй половины 14-го и первых десятилетий 15-го века, эпоху всестороннего развития Венеции до открытия Америки. Dv.

D. Relations de Byzance avec d'autres pays.

GY. MORAVCSIK, *Bizánc és a magyarság* (V. Byzantinoslavica XV, 299.) — Compte-rendu: M. GYÓNI, Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 4 (1956) 326—329 (en anglais). Gy. M.

XI. VARIA.

Führer durch Jugoslawien. Köln/Berlin, Kiepenheuer u. Witsch, 1955, pp. 97 + 7 tab. + 1 cart. (Kiwi-Reiseführer, 8). — Der schmale Band will Reiseführer sein und gibt trotz seines geringen Umfangs einen weitgespannten Überblick über Jugoslawien, seine Vergangenheit, seine kulturellen Elemente, wobei die byzantinische Zeit wesentlich herausgestellt wird. Die Bevölkerung und ihre Zusammensetzung, Wirtschaft und religiöse Zusammensetzung. Slowenien, Kroatien, die Adria-Küste, das eigentlich serbische Gebiet, Montenegro und Mazedonien werden für den Touristen in ihren einzelnen Städten und Sehenswürdigkeiten abgehandelt. Leider trüben einige ethnologische Flüchtigkeiten das objektive Bild. Mich.

J. GAITANIDES, *Umgang mit Völkern, 2: Griechen.* 2. Aufl. Nürnberg, Luken u. Luken, 1955, pp. 40. — Der Verfasser gibt einen in gefälliger Erzählweise gehaltenen Überblick über das heutige Griechenland, wobei Geschichte, Kultur, Sitte und Eigenart des griechischen Menschen und seiner Lebensbedingungen geschildert werden. Mich.

H. JAPPE, *Rom in seinen Kunstdenkmälern.* Köln/Graz, Böhlau-Verl., 1956, pp. 167 + 19 tab. — Hajo Jappe schildert Roms zeitüberdauernde Kunstzeugen aus der Sicht des Besuchers, wobei er bewußt keine wissenschaftliche Darstellung geben will. Dennoch aber verwertet er die wissenschaftlichen Erkenntnisse und Materialien zu einer flüssig geschriebenen Abhandlung, in der das alte und das neue Rom, das mittelalterliche Weltzentrum und das barocke Rom, die ewige Stadt und ihre innige Verbundenheit mit dem Diesseits miteinander verschmelzen. Mich.

Ph. KOUKOULES, *Ἱστορικά. I. Διὰ τὴν ἱστορίαν τῆς ἱατρικῆς κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους.* — II. Λαοὶ καὶ λαβοτροφεῖα κατὰ τοὺς βυζαντινοὺς χρόνους. Βυζαντινῶν Βίος καὶ Πολιτισμός VI (1957) 9—35 et 36—43. R. G.

G. R. MEYER, *Durch vier Jahrtausende altvorderasiatischer Kultur.* Vorderasiatisches Museum der Staatlichen Museen zu Berlin. Berlin, 1956, pp. 243 + 70 tab. — Der Katalog der Sammlungen der Vorderasiatischen Abteilung der Staatlichen Museen zu Berlin gibt einen durch zahlreiche Abbildungen illustrierte Schau der über den letzten Krieg hinaus erhaltenen Schätze dieser Abteilung. Eine Einleitung, ein Abbildungsverzeichnis, eine Tabelle mit Erläuterungen der Fremdwörter, ein Register und eine Zeit- und Tafel sind dem eigentlichen Führer beigegeben, der so angelegt ist, daß er zum wirklichen Führer durch die Räumlichkeiten des Museums wird. Mich.

H. MICHAELIS, *Ravennatische Skizze.* Mitteilungsblatt f. d. Mitarbeiter d. Dt. Akad. d. Wiss. zu Berlin 3 (1957) 93—95. — Eindrücke von einer Studienreise nach Ravenna. Irm.

R. SIEBER, *Griechenland.* 2. durchgesehene und ergänzte Aufl. Bonn, Schroeder, 1955, pp. 328 + cart. + tab. (Kurt Schroeders Reiseführer). — Eine übersichtliche Zusammenstellung aller wichtigen historischen, kunstgeschichtlichen, archäologischen und verkehrstechnischen Hinweise, die dem Reisenden wesentlich das Zurechtfinden in Vergangenheit und Gegenwart erleichtern. Lokale und landschaftliche Einteilung erleichtern weiter die so notwendige Übersicht. Viele Skizzen, Pläne, Karten sowie Abbildungen und nicht zuletzt ein kurzer Sprachanhang vervollständigen diese gelungene Ausgabe. Mich.

Byzantinoslavica č. 1, ročník XIX. Vydává Slovanský ústav Československé akademie věd (Praha 1, Valentinská 1) v Nakladatelství ČSAV (Praha 2, Vodičkova 40). — Administrace: Poštovní novinový úřad, Praha 3, Jindřišská 14. Rozšiřuje Poštovní novinová služba, která spolu s poštovními doručovateli přijímá objednávky a vyřizuje reklamace. — Tiskne Knihtisk, n. p., závod 01 v Praze. Vychází dvakrát ročně, předplatné 50,— Kčs.

Toto číslo vyšlo v dubnu 1958.

Cena 25,— Kčs. A-09250.

SOMMAIRE

B Leib/Strasbourg: <i>Les silences d'Anne Comnène ou ce que n'a pas dit l'Alexiade</i>	1
J. Irmscher/Berlin: <i>Berlin und die Byzantinistik</i>	12
R Guillard/Paris: <i>Etudes sur le Grand Palais de Constantinople</i>	26
J. Théodoridès/Paris: <i>Les animaux des jeux de l'Hippodrome et des ménageries impériales à Constantinople</i>	73
V. N. Lazarev/Moscou: <i>Nouvelles découvertes dans la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev</i>	85
D. V. Sarab'janov/Moscou: <i>De la relation entre l'art byzantin et l'art ancien russe</i>	96
Gl. Bănăţeanu/Bukarest: <i>Ein vernachlässigter Zweig der armenischen Kunst: Die Mosaik</i>	107
 Comptes-rendus:	
G. Rohlf's, <i>Historische Grammatik der unteritalienischen Gräzität</i> (K. Janáček/Brno)	119
G. Th. Zoras, Βασική Βιβλιοθήκη „Αετοῦ“ (R. Guillard/Paris)	121
<i>Byzantinische Geschichtsschreiber I—VI</i> . Herausgegeben von E. v. Ivánka (Iv. Dujčev/Sofia)	122
A. Guillou, <i>Les archives de Saint-Jean-Prodrôme sur le mont Ménécée</i> (R. Guillard/Paris)	125
Ch. Diehl, <i>Byzantium, Greatness and Decline</i> (R. Guillard/Paris)	127
G. Ostrogorsky, <i>Histoire de l'Etat Byzantin</i> (R. Guillard/Paris)	127
P. Lemerle, <i>L'émirat d'Aydm, Byzance et l'Occident</i> (R. Guillard/Paris)	128
Fr. Dvorník, <i>The Slavs, Their Early History and Civilization</i> (P. Charanis/-New Brunswick)	129
Kenneth M. Setton, <i>The Byzantine Background to the Italian Renaissance</i> (R. Dostálová/Praha)	130
J. Ellul, <i>Histoire des Institutions</i> (R. Guillard/Paris)	132
S. Miranda, <i>El Gran Palacio Sagrado de Bizancio</i> (R. Guillard/Paris)	133
(D. Talbot-Rice/Edinburgh)	136
C. Christophilopoulos, Ἐκλογή, ἀναγόμεναι καὶ στέψαι τοῦ βυζαντινοῦ αὐτοκράτορος (R. Guillard/Paris)	138
H. Stern, <i>Le calendrier de 354. Etudes sur son texte et ses illustrations</i> (R. Dostálová/Praha)	140
Fr. Masai, <i>Pléthon et le platonisme de Mistra</i> (R. Guillard/Paris)	141
A. Wenger, A. A., <i>L'assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du VI^e au X^e siècle</i> (R. Guillard/Paris)	143
H. Köster, <i>Synoptische Überlieferung bei den apostolischen Vätern</i> (F. Jürss/Berlin)	144
A. Ammann, <i>Ein wenig bekanntes byzantinoglawisches Enkolpion aus dem Domschatz in Hildesheim</i> (A. Frolov/Paris)	146
M. Chatzidakis, <i>Monuments byzantins en Attique et Béotie</i> (A. Frolov/Paris)	149
P. Királyi, <i>Das Budapester glagolitische Fragment</i> (J. Kurz/Praha)	149

ČESKOSLOVENSKÁ AKADEMIE VĚD
SLOVANSKÝ ÚSTAV

BYZANTINOSLAVICA

XIX

2



PRAGUE 1958

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению

International Journal of Byzantine Studies

Revue internationale des études byzantines

*publiée par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences,
Prague I, Valentinská 1*

PRAGUE 1958

XIX^e ANNEE

*rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par*

BOHUSLAV HAVRÁNEK et ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:

B. Havránek,

membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction:

B. Zástěrová,

chargée de recherches à l'Institut Slave

Paraît deux fois par an, en volume de 12,5 feuilles de tirage

Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction aux rédacteurs:

M. B. Havránek, Prague I, Valentinská 1. — M. A. Dostál, Prague XVI, Zborovská 24.

Abonnement annuel:

Tchécoslovaquie 50,— Kčs. Etranger: \$ 5,30 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays)

Conditions d'abonnement:

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement dans la Librairie de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague II, Vodičkova 40. La diffusion à l'étranger est assurée par Artia Entreprise du commerce extérieur pour l'importation et l'exportation d'articles culturels, Praha II, Smečky 30

BYZANTINOSLAVICA

МЕЖДУНАРОДНЫЙ ЖУРНАЛ ПО ВИЗАНТИНОВЕДЕНИЮ
INTERNATIONAL JOURNAL OF BYZANTINE STUDIES
REVUE INTERNATIONALE DES ETUDES BYZANTINES

*Rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par*

B. HAVRÁNEK ET A. DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:
J. DOLANSKÝ, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ,
F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur gérant:
B. HAVRÁNEK,
membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction:
B. ZÁSTĚROVÁ,
chargée de recherches à l'Institut Slave

XIX

PRAGUE 1958

TABLES DES MATIÈRES DE LA XIX^e ANNÉE

ARTICLES

B. LEIB/STRASBOURG: Les silences d'Anne Comnène ou ce que n'a pas dit l'Alexiade	1
J. IRMSCHER/BERLIN: Berlin und die Byzantinistik	12
R. GUILLAND/PARIS: Etudes sur le Grand Palais de Constantinople	26
J. THÉODORIDÈS/PARIS: Les animaux des jeux de l'Hippodrome et des ménageries impériales à Constantinople	73
V. N. LAZAREV/MOSCOU: Nouvelles découvertes dans la cathédrale Sainte-Sophie de Kiev	85
D. V. SARAB'JANOV/MOSCOU: De la relation entre l'art byzantin et l'art ancien russe	96
GL. BĂNĂȚEANU/BUKAREST: Ein vernachlässigter Zweig der armenischen Kunst: Die Mosaik	107
M. PAULOVA/PRAG: Die tschechisch-byzantinischen Beziehungen und ihr Einfluß	195
GY. MORAVCSIK/BUDAPEST: Die Problematik der byzantinisch-ungarischen Beziehungen	206
A. ELIAN/BUCAREST: Les rapports byzantino-roumains. Phases principales et traits caractéristiques	212
H. EVERT-KAPPESOWA/ŁÓDŹ: L'état et l'avenir des études byzantines en Pologne	226
J. IRMSCHER/BERLIN: Die byzantinisch-deutschen Beziehungen als Forschungsaufgabe	231
M. GOUGH/EDINBURGH: A Fifth Century Silver Reliquiary from Isauria	244
D. WINFIELD/LONDON: Four Historical Compositions from the Medieval Kingdom of Serbia	251
A. VAILLANT/PARIS: Le Saint Ephrem slave	279

COMPTES-RENDUS

G. ROHLFS, Historische Grammatik der unteritalienischen Gräzität (K. Janáček/Brno)	119
G. TH. ZORAS, Βασική Βιβλιοθήκη „Αετού“ (R. Guillard/Paris)	121
<i>Byzantinische Geschichtsschreiber I—VI</i> . Herausgegeben von E. v. Ivánka (Iv. Dujičev/Sofia)	122
A. GUILLOU, Les archives de Saint-Jean-Prodrôme sur le mont Ménécée (R. Guillard/Paris)	125
CH. DIEHL, Byzantium, Greatness and Decline (R. Guillard/Paris)	127
G. OSTROGORSKY, Histoire de l'Etat Byzantin (R. Guillard/Paris)	127
P. LEMERLE, L'émirat d'Aydin, Byzance et l'Occident (R. Guillard/Paris)	128
FR. DVORNÍK, The Slavs, Their Early History and Civilization (P. Charanis/New Brunswick)	129
KENNETH M. SETTON, The Byzantine Background to the Italian Renaissance (R. Dostálová/Prague)	130
J. ELLUL, Histoire des Institutions (R. Guillard/Paris)	132
S. MIRANDA, El Gran Palacio Sagrado de Bizancio (R. Guillard/Paris)	133
(D. Talbot-Rice/Edinburgh)	136
C. CHRISTOPHILOPOULOS, Ἐκλογή, ἀναγόμεναι καὶ στέψαι τοῦ Βυζαντινοῦ αὐτοκράτορος (R. Guillard/Paris)	138
H. STERN, Le calendrier de 354. Etudes sur son texte et ses illustrations (R. Dostálová/Prague)	140
FR. MASAI, Pléthon et le platonisme de Mistra (R. Guillard/Paris)	141

A. WENGER, A. A., L'assomption de la T. S. Vierge dans la tradition byzantine du VI ^e au X ^e siècle (R. Guillard/Paris)	143
H. KÖSTER, Synoptische Überlieferung bei den apostolischen Vätern F. Jürss/Berlin)	144
A. AMMANN, Ein wenig bekanntes byzantinoslawisches Enkolpion aus dem Dom- schatz in Hildesheim (A. Frolov/Paris)	146
M. CHATZIDAKIS, Monuments byzantins en Attique et Béotie (A. Frolov/ Paris)	149
P. KIRÁLYI, Das Budapester glagolitische Fragment (J. Kurz/Prague)	149
<i>Bibliothèque Nationale. Département des périodiques. Paris. Catalogue collectif des périodiques conservés dans les bibliothèques de Paris et dans les bibliothèques universitaires de France. Périodiques slaves en caractères cyrilliques. Etat des collections en 1950</i> (R. Guillard/Paris)	287
VL. MOŠIN, Čirilski rukopisi Jugoslavenske akademije. I: Opis rukopisa (A. Dostál/Prague)	288
A. DOSTÁL, Studie o vidovém systému v staroslověnině (V. Machek/Brno)	290
<i>Jakob Unrest, Österreichische Chronik. Herausgegeben von K. Grossmann</i> (E. Wer- ner/Leipzig)	294
K. AMANTOS, Σχέσεις Ἑλλήνων & Τούρκων, ἀπὸ τοῦ ἐνδεκάτου αἰῶνος μέχρι τοῦ 1821 (E. Frances/Bucarest)	296
K. N. JUZBAŠJAN, Классовая борьба в Византии в 1180—1204 гг. и четвертый крестовый поход (E. Frances/Bucarest)	299
FR. DÖLGER, Ein Fall slavischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im 10. Jahrhundert (I. Dujčev/Sofia)	301
D. CSALLÁNY, Archäologische Denkmäler der Awarenzeit in Mitteleuropa (B. Zástěrová/Prag)	305
V. HRUBÝ, Základy kostela na staroslovanském pohřebišti ve Starém Městě „Na valách“ (J. Sláma/Prag)	311
<i>Matthäus-Kommentare aus der Griechischen Kirche, aus Katenenhandschriften. Ge- sammelt und herausgegeben von J. Reuss</i> (G. Glockmann/Berlin)	314
M. BRANDT, Susret viklifizma s bogomilstvom u Srijemu (E. Werner/Leip- zig)	316
D. A. KAZAČKOVA, Към въпроса за богомилската ерес в древна Русия през XI в. (E. Werner/Leipzig)	317
E. WERNER, Богомилството и ранносредновековните ереси в латинския Запад (I. Dujčev/Sofia)	318
E. GEORGIEV, Кирил и Методий, основоположници на славянските литератури (K. Horálek/Prague)	319
FR. REPP, Zur Erklärung von Kap. XV der Legende von Konstantin (I. Dujčev/Sofia)	322
R. AITZETMÜLLER, Mihanović Homiliar (A. Dostál/Prague)	324
VL. MOŠIN, Македонско евангелие (A. Dostál/Prague)	326

NOTES INFORMATIVES

<i>Réunion de travail des byzantinologues à Prague</i> (D. Dostál/Prague)	151
<i>Conférence sur la langue et la littérature néo-grecques à Berlin (15—20 Avril 1957)</i> (R. Dostálová/Prague)	152

BIBLIOGRAPHIE	157, 329
---------------	----------

OBSAH XIX. ROČNÍKU

ČLÁNKY

B. LEIB/ŠTRASBURK: Mlčení Anny Komneny čili co není řečeno v Alexiadě	1
J. IRMSCHER/BERLÍN: Berlín a byzantologie	12
R. GUILLAND/PARÍŽ: Studie o Velikém paláci v Cařihradě	26
J. THÉODORIDÈS/PARÍŽ: Zvířata při hrách v hipodromu a v císařských zvěřin- cích v Cařihradě	73
V. N. LAZAREV/MOSKVA: Nové objevy v katedrále sv. Sofie v Kyjevě	85
D. V. SARB'JANOV/MOSKVA: Vztah mezi uměním byzantským a staroruským	96
GL. BĂNĂȚEANU/BUKUREŠT: Opomíjené odvětví arménskému umění — mosaika	107
M. PAULOVÁ/PRAHA: Českobyzantské vztahy a jejich vliv	195
GY. MORAVCSIK/BUDAPEŠT: Problematika byzantsko-maďarských vztahů	206
A. ELIAN/BUKUREŠT: Byzantsko-rumunské vztahy. Hlavní fáze a charakte- ristické rysy	212
H. EVERT-KAPPEŠOWA/ŁÓDŹ: Současný stav a budoucnost byzantologických studií v Polsku	226
J. IRMSCHER/BERLÍN: Byzantinsko-německé vztahy jako badatelský úkol	231
M. GOUGH/EDINBURGH: Stříbrný relikviář z 5. století z Isaurie	244
D. WINFIELD/LONDÝN: Čtyři historické malby ze středověkého Srbska	251
A. VAILLANT/PARÍŽ: Slovanská verše sv. Efrema	279
RECENSE	119, 287

ZPRÁVY

<i>Pracovní porada byzantologů (A. Dostál/Praha)</i>	151
<i>Konference o novořeckém jazyce a literatuře v Berlíně (15.—20. dubna 1957)</i> (R. Dostálová/Praha)	152
BIBLIOGRAFIE	157, 329

BYZANTINOSLAVICA

Международный журнал по византиноведению

International Journal of Byzantine Studies

Revue internationale des études byzantines

*publiée par l'Institut Slave de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences,
Prague I, Valentinská 1*

PRAGUE 1958

XIX^e ANNÉE

*rédigée,
avec la collaboration de spécialistes des principaux centres
de byzantinologie et le conseil de rédaction,
par*

BOHUSLAV HAVRÁNEK et ANTONÍN DOSTÁL

Membres du conseil de rédaction:

J. DOLANSKY, J. EISNER, J. KURZ, M. PAULOVÁ, A. SALAČ, F. TAUER, B. ZÁSTĚROVÁ

Rédacteur général

B. H a v r á n e k,

membre de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences

Secrétaire de la rédaction

B. Z a s t ě r o v á,

chargée de recherches à l'Institut Slave

Paraît deux fois par an, en volume de 12,5 feuilles de tirage

Prière d'adresser toute correspondance concernant la rédaction aux rédacteurs:

M. B. H a v r á n e k, Prague I, Valentinská 1. — M. A. D o s t á l, Prague XVI, Zborovská 24.

Abonnement annuel

Tchécoslovaquie 50,— Kčs. Etranger \$ 5,30 (ou la somme équivalente en monnaie de chaque pays)

Conditions d'abonnement

On peut s'abonner aux Byzantinoslavica dans toutes les librairies ou directement dans la Librairie de l'Académie Tchécoslovaque des Sciences, Prague II, Vodičkova 40. La diffusion à l'étranger est assurée par Artia, Entreprise du commerce extérieur pour l'importation et l'exportation d'articles culturels, Praha II, Smečky 30.

DIE TSCHECHISCH-BYZANTINISCHEN BEZIEHUNGEN UND IHR EINFLUSS*

Vor allem will ich einige Worte anführen, wie es zu dieser Arbeitskonferenz gekommen ist. Die Idee, sie einzuberufen, entstand schon vor langer Zeit, aber der ganze Plan entwickelte sich stufenweise. Auf dem ersten byzantologischen Kongreß in Paris, nach dem zweiten Weltkriege, war es ein einziger Redner, welcher sich grundsätzlich mit den aktuellen Aufgaben der Byzantologie beschäftigte. Es war unser Kollege, Prof. Moravcsik. Unsere Zeitschrift, die *Byzantinoslavica*, hatte damals die Ehre, diesen grundsätzlichen Artikel zum erstenmale zu veröffentlichen. Sein Inhalt ist heute, nach allen künftigen programmatischen Aufsätzen und Vorträgen Professor Moravcsiks, mehr als bekannt. Doch will ich bemerken, daß ich schon damals bezüglich der Lösung jener Aufgaben, die eine allgemeine internationale Mitarbeit verlangen, ziemlich skeptisch war. Zugleich stellte ich die Frage, was wir, die mitteleuropäischen Völker und die des Balkans, die kleinen Völker, dabei aber die unmittelbaren Nachbarn des byzantinischen Reiches, wo die Beziehungen und Einflüsse am stärksten waren, von diesem Programm mit unseren eigenen Kräften verwirklichen könnten? Seitdem wurde über diese Sache in unserer Gruppe öfters diskutiert, auch mit Prof. Moravcsik bei seinem Besuche in Prag, bis die heutige Versammlung schließlich zustandekam. Und so ist eigentlich Professor Moravcsik der eigentliche Urheber dieser Konferenz.

Schon seinem ersten programmatischen Artikel könnte man die Idee entnehmen, die wir gewiß alle teilen: daß die Bedeutung und der Anteil des byzantinischen Reiches an der gesellschaftlichen Entwicklung der Menschheit dann endgültig festgestellt und verwertet werden könnten, sobald die Beziehungen des byzantinischen Imperiums und der einzelnen Völker der Welt gründlich durchforscht und bearbeitet wären. Nicht nur die Aufklärung des historischen Seins, des Staatenlebens, der Gesellschaft und der Kultur von Byzanz, wie von Moravcsik gesagt wird, sondern auch die Feststellung der Wirkung des östlichen Imperiums auf die Völker der drei Kontinente werden die öfters bearbeitete aber bis heute nicht vollendete Frage entscheiden, welche Wirkung und welchen Einfluß das byzantinische Reich auf die Gesamtheit der menschlichen Gesellschaft hatte. Es ist im Rahmen — verengt auf die Volksdemokratien — das erste und wichtigste Problem, welches zum Gegenstand unserer Beratungen gewählt wurde.

Die Problematik dieser Beziehungen und infolgedessen auch die Methode,

* Dieser Beitrag wurde an der Konferenz der Byzantinisten zu Prag am 29. Oktober 1957 vorgetragen.

wie sie bearbeitet werden, ist bei verschiedenen Völkern verschieden, wie aus unseren Referaten unzweifelhaft ersichtlich sein wird. Wir denken eben dadurch die Stützpunkte zur Diskussion und zum gemeinsamen Endbeschluß zu schaffen, wie unsere Bemühungen koordiniert werden sollten.

Die *byzantologischen Studien* bei uns nahmen erst zu Beginn des 20. Jahrhunderts — und das in den Reihen der tschechischen Geschichtsschreiber — ihren Anfang. Schon Konstantin Jireček hatte zwar an der Prager Universität Vorträge über die byzantinische Geschichte gehalten, doch kann er nicht — trotz seiner bahnbrechenden Arbeiten in dem Gebiet der Balkanländer — als Gründer der tschechischen Byzantologie bezeichnet werden. Er begab sich bald nach Wien und hinterließ keine Tradition an der Prager Universität. Die byzantinischen Forschungen haben bei uns systematisch erst im Jahre 1902, infolge des Auftretens Karl Krumbachers, begonnen. Sie wurden herbeigeführt durch die große informative Studie von Jaroslav Bidlo: *Byzantologische Studien und Karl Krumbachers „Geschichte der byzantinischen Literatur“*,¹ welche bis heute ihre ganze Aktualität nicht verloren hat. Ich gab einen kurzen Überblick der tschechoslowakischen Byzantologie in einem Artikel über ihre Entwicklung in den letzten fünf Jahren, den ich heuer für „Vizantijskij Vremennik“ geschrieben habe. Er wird in Nummer XII dieser Zeitschrift erscheinen, worauf ich hinweise.²

Die *tschechisch-byzantinischen Beziehungen* selbst sind in der tschechischen Geschichtswissenschaft bis heute noch nicht bearbeitet worden. Wir besitzen einige Einzelarbeiten, die sich teilweise auf diese Thematik beziehen, doch ein Gesamtrelief fehlt noch. Ich habe versucht, mich auf die Quellen und auf die bisherigen Monographien stützend, eine solche Skizze zusammenzustellen und zwar möchte ich hier, natürlich nur in kürzester Form, zuerst die Beziehungen und dann die Einflüsse erörtern, die die byzantinische Kultur auf unser Volk und durch dieses auf das ganze Slawentum ausgeübt hat. Im weiteren Abschnitt will ich versuchen, einen kurzen Überblick über die Problematik der tschechisch-byzantinischen Beziehungen zu geben und dann den Plan vorzulegen, wie das ganze Material bearbeitet werden sollte.

Die erste Phase in den Beziehungen des byzantinischen Reiches mit unserer Nation stellt die prähistorische Epoche vor, welche heute in so großem Maße das Interesse der Forscher an sich zieht.

Schon zur Zeit der Kelten, wo weder das byzantinische Reich bestand, noch das tschechoslowakische Volk seinen jetzigen Boden in Besitz nahm und sich dadurch die heutige Heimat schuf, machte sich bei uns der Handel Nord-europas mit dem Mittelmeergebiet bereits geltend. Von unseren Vorfahren stellt die tschechoslowakische Archäologie fest, daß sie ein arbeitsames Volk mit bedeutenden Produktionskräften waren und genügend reiche Invention

¹ Český časopis historický VIII (1902).

² M. Paulová, Византиноведение в Чехословацкой Республике за последние годы. Виз. Врем. XII (1957) 291—304.

besaßen. Die goldenen Münzen des V. Jahrhunderts und der Justinianischen Zeit, gefunden auf unserem Territorium, bezeugen, daß der Handel mit dem Mittelmeergebiet nicht aufgehört und seine Fortsetzung in dem byzantinischen Reiche gefunden hat. Die byzantinischen Einflüsse, aus dem Karpatenbecken stammend, machten sich vor allem in der Produktion geltend, wobei der Vermittlung der Avaren nur ein ganz geringer Teil zuzuschreiben ist. Den Einfluß der Avaren stellt die Archäologie sogar in der Slowakei nur auf dem südlichen Rande des Landes fest. Nicht einmal dort sind die avarischen Einwirkungen in das innere Kerngebiet gedungen, während es sich in Mähren und in Böhmen fast vollständig nur um den Import handelte, der noch aus ziemlich späterer Zeit stammte. Unsere Heimat geriet in den byzantinischen Interessenbereich durch die byzantinischen Einflüsse aus Pannonien, wo sich noch aus der Römerzeit Werkstätten erhalten und Meister gearbeitet haben, denen noch die fortgeschrittene, unter den pontischen und byzantinischen Einflüssen stehende Technik bekannt war. Wir verzeichnen auf diese Weise nach den Gesichtspunkten unserer Archäologen und ihrer großen Entdeckungen der letzten Zeit am Ende des VIII. Jahrhunderts in Südmähren einen großen Aufstieg in der Kultur, einen bedeutenden Produktionsaufschwung und die Anhäufung des individuellen Reichtums, die nötige Klassenbildung nach sich ziehend, in der sich schon große Unterschiede zwischen den vereinzelt Reichen und den gänzlich Armen zeigten.

Auch die erste staatsbildende Tat unserer Nation, die Gründung des Reiches Samo, von der uns fremde Quellen unterrichten, während bei uns sonst nur noch Ausgrabungen das Wort führen, blieb nicht ohne Beziehung zu dem entfernten Imperium am Bosphorus. Nach Prof. Uspenskij war der Rückzug der Avaren von dem belagerten Konstantinopel im Jahre 626 eben im Zusammenhang mit dem Reiche Samos', dessen Entstehung die Balkansklaven im Rücken des avarischen Heeres ermutigte und sie zum Aufstand veranlaßte.

Schon in dieser Epoche — noch vor der Ankunft Konstantins und Methodios' — versuchte man die Tschechen zum Christentum zu bekehren. Soweit die Legenden berichten, geschah es, wie bekannt, von Seiten der Italiener, Griechen und Deutschen, vor allem durch das Verdienst der schottisch-irländischen Mission, die vom Erzbistum Salzburg den christlichen Glauben den Slowenen brachte und deren Einwirkungen auch in der Slowakei und in Mähren zu finden sind. Dieses Christentum feudalen Charakters, welches auf den Burgen der Mächtigen Widerhall fand und von dort sich zwangsweise auf die Untertanen verbreitete, hinterließ bei uns Spuren, nach den Ausgrabungen und Nachrichten der Quellen, in den ersten uns bekannten Kirchen von Modrá und Nitra. Der Grundriß der Kirche in Modrá brachte uns neuerdings auch den Beweis, daß wir den Anfang der Stein- und Ziegelbauten auf unserem Boden schon auf den Beginn des 9. Jahrhunderts verschieben können.

In der großen Epoche des Konstantin (Kyrill) und Methodios verbreitet sich der neue christliche Glaube und mit ihm die neue Schrift aus dem byzan-

tinischen Milieu stammend und es entsteht das Schrifttum und die Kultur, die sich im Verlaufe von zwei Jahrhunderten zur gemeinsamen kirchenslawischen Kultur entwickelten. Die Wurzeln der gesamten kirchenslawischen Literatur — bis heute noch nicht erforscht — bei den Südslawen und im Kiever Rußland in Kyrillitza geschrieben, und ebenso des kroatisch-glagolitischen Schrifttums und jeder Kultur, die sich an die kirchenslawische Literatur anlehnt, sind auf unserem Boden und in der byzantinisch-tschechoslowakischen schöpferischen Kraft und Arbeit zu suchen. Aber die Schüler von Methodios sind nach dem Fall des Großmährischen Reiches nicht nur nach Süden geflohen: auch die Tschechen, deren Fürst Bořivoj und Ludmila von Method getauft wurden, unterlagen den starken von Mähren aus kommenden byzantinischen Einflüssen. Nicht nur das Staatszentrum, auch die gesamte Kultur geht nach dem Fall Mährens in den Staat der Přemysliden über.

Am Hofe der ersten tschechischen Fürsten am Ende des IX. und Anfang des X. Jahrhunderts entsteht ein Brennpunkt der Kultur, welcher um ein halbes Jahrhundert der ottonischen Renaissance zuvorgekommen ist. Die Proselyten des byzantinischen Christentums sind die slawischen Priester, die die Fürstensöhne auf der Prager Burg nicht nur die slawische Schrift und Schrifttum, sondern auch die „griechische“ Sprache lehrten. Leider waren sie gezwungen, fast von Anfang an, infolge der politischen Verhältnisse, um ihre Vorzugstellung mit dem fränkischen Klerus zu kämpfen. Im Jahre 895, nach dem Fall des Reiches von Svatopluk, war der Fürst Spytihněv gezwungen, die Oberherrschaft des Ostfränkischen Reiches anzuerkennen, und von da an läßt sich der daraus entstehende zähe Kampf um die slawische Liturgie datieren. Er bildet den neuen Abschnitt in den Beziehungen unseres Volkes zu dem byzantinischen Kaiserreiche und so, wie ihn zuerst die Legenden und dann die anderen historischen Quellen schildern, wird es ein Abschnitt voll dramatischer Szenen.

Inzwischen hat sich auch eine große Veränderung der politischen Verhältnisse in Byzanz ergeben.

Das IX. Jahrhundert, die wohlbekannte Zeit der schöpferischen Anregungen und Aktionen im Bereiche der christlichen Mission und des kulturellen Lebens, ersetzte das Zeitalter der großen Kriege mit den Bulgaren, wo selbst die Existenz des Reiches in Frage kam, aber auch die Kämpfe mit den anderen Völkern im Norden des Reiches, mit den Ungarn, Petschenegen und Russen, die teils von der unteren Donau vorrückten, teils vom Meere direkt Konstantinopel bedrohten. Nachdem sich die Ungarn im Karpatenbecken niedergelassen hatten, wurde die Kyrill-Methodsche Welt vom byzantinischen Kaiserreiche abgeschnitten. Der größte Historiker des 10. Jahrhunderts, Kaiser Konstantin Porphyrogenetos, wird deshalb schon von ganz anderen Interessen und anderen Ansichten über Staat und Gesellschaft beherrscht. Er schrieb, wie bekannt (*De administrando imperio*), um seinem Sohn zu beraten, wie er die Barbaren des Nordens behandeln

und die Gefahr ihrer Angriffe ablenken sollte. Die Berührung mit dem Reiche Rastislavs vom vorigen Jahrhundert stellte zu seiner Zeit eine längst überwundene Episode vor. Nur auf diese Weise kann man sich erklären, daß der Kaiser in seinem Werke Mähren sogar als das „ungetaufte Land“ bezeichnet. Den Titel „Großmähren“ hat aber er dem Lande verliehen (ἡ μεγάλη Μοραβία). Es war das große und mächtige Reich von Svatopuk, keineswegs der Staat Rastislavs, welches in der byzantinischen diplomatischen Überlieferung Spuren hinterließ. Porphyrogennetos nennt Svatopluk den Fürsten den „Mächtigen“ und „Grausamen“ in den Augen seiner Nachbarn. Sein Sohn und Nachfolger wird von ihm als „Großfürst“ in seinem Werke angeführt. Dem byzantinischen Kaiser verdanken wir auch die bekannte Sage griechischen Ursprungs von den Ruten Svatopluks. Der Fall des Großmährischen Reiches bedeutete eine Erschütterung für die ganze damalige Welt und der byzantinische Kaiser schöpfte daraus für seinen Sohn die Belehrung von der Einigkeit.

Der Verfall der slawischen Liturgie in Böhmen gegen Ende des XI. Jahrhunderts bedeutet das Ende der intensiven kulturellen Beziehungen zu Byzanz. Seitdem sind es nur die Pilger in das Heilige Land, unter ihnen manche interessante Persönlichkeit, die diese Berührung erhalten. Die Scharen der Kreuzfahrer vom Rhein zur Zeit des ersten Kreuzzuges haben auch Böhmen berührt. Am zweiten Kreuzzug nimmt schon der Staat der Přemysliden offiziell teil. Fürst Vladislav, der sich an die Spitze des tschechischen Kreuzheeres stellte, kam in Konstantinopel mit dem Kaiser Manuel Komnenos persönlich in Berührung und als er später in Ungarn während der Kämpfe der Prätendenten des ungarischen Thrones von neuem, diesmal aber als Gegner, vor einer byzantinischen Armee stand, wurde er dank seinen früheren Beziehungen zum Kaiser Vermittler zwischen den Ungarn und Griechen. Auf seinen Aufenthalt in Konstantinopel bezieht sich auch eine bedeutende, leider nicht ganz klare Nachricht des byzantinischen Historikers Kinnamos, daß sich Vladislav zum Vasallen des byzantinischen Kaisers bekannte und von ihm den Königstitel erhielt. Keine tschechische Quelle erwähnt leider etwas von dieser Ehrung, so daß wir nur dem byzantinischen Geschichtsschreiber diese Nachricht zu verdanken haben. Vladislav erhielt dann den Königstitel aus der Hand des römischen Kaisers Friedrich Barbarossa, für seine Hilfe in Italien, die gegen die Interessen des byzantinischen Reiches gerichtet war, also als Gegner des Imperiums am Bosphorus.

Die kirchliche Trennung vom Jahre 1054 und ebenso der Fall Konstantinopels beim IV. Kreuzzug fanden in Böhmen keinen Widerhall. Wenn wir aber sehen, wie gleich darauf, nach der Restauration des byzantinischen Kaiserreiches sich die päpstliche Kurie bemüht, den mächtigen tschechischen König Přemysl II. Ottokar für die Angriffskoalition Karls von Anjou gegen Byzanz zu gewinnen, können wir daraus schließen, daß nicht einmal die oben angeführten Ereignisse in Böhmen ganz unbekannt blieben; leider haben wir von ihnen keinerlei Nachricht. Während der Regierung Ottokars haben sich

die tschechischen und byzantinischen Interessen zweimal berührt, einmal gleichlaufend und einmal entgegengesetzt. Přemysl Ottokar lehnte die vom Papste vermittelte Geschlechtsallianz mit dem mächtigen Karl von Anjou ab — eine Allianz, welche der päpstlichen Kurie ermöglichen würde, sich im Kampfe mit Byzanz an die zwei, im gärenden Meere der kleinen feudalen Staaten des damaligen zersplitterten römischen Reiches einzig mächtigen dynastischen Staatsgebilde, die tschechische und angiovinische, anzulehnen. Später, in der Zeit des Konzils von Lyon ist es der tschechische König und sein erster Ratgeber Bruno, Bischof von Olomouc, welcher dem päpstlichen Plan des großen Kreuzzuges nach dem Orient einen Kreuzzugsplan auf europäischem Boden entgegenstellt, in Ungarn gegen die Kumanen und gegen die Heiden und Schismatiker des litauisch-russischen Grenzgebietes. Der tschechische König hat verloren, aber nicht einmal Michael Palaiologos, der byzantinische Kaiser, hat gewonnen. Der geplante Kreuzzug hat sich nicht verwirklicht.

Im XIV. Jahrhundert belebte in Böhmen die Kyrill-Methodsche Tradition von neuem das berühmte Kloster auf Slovany, gegründet von Karl IV., wo von ihm die kroatisch-glagolitischen Mönche eingesetzt und mit Erlaubnis der päpstlichen Kurie die slawische Liturgie erneuert wurde. Seine Gründung hängt zusammen mit den Plänen einer Mission in Litauen und im slawisch-russischen Lande, welche die Interessensphäre Karls IV. ebenso bildeten wie es ehemals in der Zeit Přemysl Ottokars war. Das Kloster sollte zuletzt nach dem Willen des Kaisers mitwirken — durch die katholische Propaganda in slawischer Sprache — bei der Schließung der Union mit den Serben. An Stelle des geschwächten byzantinischen Reiches tritt in den Vordergrund der Interessen Karls IV. der neue mächtige serbische Staat, ein „slawischer“ Staat ebenso wie die „tschechische Krone“, die Erbschaft Karls nach den Přemysliden, wie er in seinem berühmten Schreiben an Zar Dušan aus Pisa ausdrücklich betont. Karl begrüßt die Erfolge des serbischen Zaren gegen die Griechen und für den Preis der kirchlichen Union verspricht er ihm sogar seine eigene Hilfe zur Expansion gegen den byzantinischen Staat. Zur Berührung mit dem byzantinischen Imperium kam es dann unter den Luxemburgern noch einmal: während des Kreuzzuges des Kaisers Sigismund, welcher bei Nikopolis scheiterte.

Der Versuch der tschechischen Hussiten im 15. Jahrhundert, sich mit der byzantinischen Kirche zu vereinigen, ist in den tschechisch-byzantinischen Beziehungen eines der bedeutendsten Ereignisse. Der Versuch wurde auf Grund der Krise des Hussitentums unternommen, wo infolge der nichtbestätigten Wahl des Rokycana zum Erzbischof sich ein immer größerer Mangel an ordentlich geweihten Priestern zeigte. In der Zeit, wo der byzantinische Kaiser und die offizielle byzantinische Kirche sich zur Florentiner Union bekannten, war die Vereinigung und irgendwelche Zusammenarbeit mit den hussitischen Tschechen unmöglich. Aber die im Jahre 1452 angeknüpfte Beziehung ist in ideologischer Hinsicht interessant. Sie knüpft noch einmal, dicht

vor dem Fall Konstantinopels, an die alten Kyrill-Methodschen Traditionen an.

Die *Einflüsse* der byzantinischen Kultur auf unser Volk waren in jenem Kyrill-Methodschen Zeitabschnitt natürlich am stärksten. Politisch ist die Mission der Slawenapostel die Frucht der ersten großen politischen Koalition in Mitteleuropa, die das Bündnis des byzantinischen Kaisertums mit Mähren und des Ostfränkischen Reiches mit Bulgarien vorstellte. Zwei kleine slawische Staaten, Mähren und Bulgarien, versuchten hiemit, sich aus der drückenden politischen und kulturellen Sphäre des fränkischen und byzantinischen Reiches (das bedeutet — von der Abhängigkeit ihrer Nachbarn) loszulösen. Es kam zu dem großen Werke Konstantins und des Erzbischofs Methodios, und der Schüler und Nachfolger beider — zur Übersetzung der Heiligen Schrift und der gottesdienstlichen Bücher ins Slawische (in den makedonisch-slawischen Dialekt), zur Erforschung des glagolitischen Alphabets und später der Kyrillschrift in Bulgarien, zur Anerkennung der slawischen Liturgie und Entstehung der kirchenslawischen Literatur, die zur Kulturfackel von Millionen Menschen wurde. Im X. und XI. Jahrhundert war die altkirchenslawische Schriftsprache die einzige Schriftsprache, gemeinsam allen Slawen. In der Zeit der Mission der Slawenapostel entstehen im IX. Jahrhundert in zwei entgegengesetzt liegenden Teilen Europas das erste Mal die Nationalliteraturen, wenn auch diese, bei den Slawen, ein breiteres Stammgepräge hatte. Es ist „Old English“ bei den Angelsachsen im äußersten Nordwest, die Literatur, gebildet durch die Übersetzungen aus dem Lateinischen, zu welchen der berühmte angelsächsische König Alfred der Große den Anlaß gab und sich selbst an ihnen beteiligte, und in der Mitte und im Südosten Europas die kirchenslawische Literatur. Die kirchenslawische Literatur überragte die angelsächsische durch die Übersetzung der Heiligen Schrift, welche erst Wycliff im XIV. Jahrhundert in die Hände des englischen Volkes gelegt hat.

Durch die slawische Liturgie entstand gleichzeitig, wenn auch nur kurz, in dem Erzbistum Methodios' im Rahmen der römischen Kirche ein *corpus separatum*, mit welchem auch nach dem Westen der im Osten heimisch gewordene Gedanke der Nationalkirche gedungen ist, der in Westeuropa erst mit der lutherischen Reformation im XVI. Jahrhundert triumphierte.

In Böhmen erhielt sich die geistige Kultur mährischen Ursprungs noch im XI. Jahrhundert und das großmährische Erbe wurde auch literarisch bereichert. Eine Reihe der altkirchenslawischen und lateinischen Legenden, die auf tschechischem Boden ihren Ursprung fanden, sind Früchte des Einflusses des fortgeschrittenen Byzanz, das im IX. Jahrhundert den Gipfelpunkt in der damaligen Kultur einnahm.

Die altkirchenslawischen Denkmäler tschechischen Ursprungs bilden eine eigene Redaktion der altkirchenslawischen Sprache und Rechtschreibung und eine eigene Übersetzungstechnik. Die ausstrahlende Kraft dieser Kultur zielte nach Kroatien, Bulgarien und vor allem nach dem Kiewer Rußland. Die

Kenntnis unserer meisten kirchenslawischen Denkmäler danken wir den russischen Abschriften. Die Legenden von den tschechischen Heiligen und ihre Verehrung verbreitete sich nach Rußland, ihre Feiertage wurden in den russischen Kalender eingereiht. Die eigene Art der tschechischen Hagiographie, die sogenannten „životy knížat“ (Biographien der Fürsten) beeinflussten die Abfassung der russischen Legenden. Das Andenken des Boris und Glěb wurde im Sázava-Kloster bewahrt. Im XII. und XIII. Jahrhundert wurden jene russischen Legenden von den tschechischen Heiligen verfaßt, die uns aus dem russischen Prolog bekannt sind. Die Spuren der Tradition des tschechischen altkirchenslawischen Schrifttums finden wir auch in Polen, Ungarn und in der Lausitz.

Der schöpferische byzantinische Einfluß zeigte sich auch in der Kunst. Die Künstler und Handwerker, die die Mission der Slawenapostel begleiteten, brachten nach Mähren den Kirchentyp des eingeschriebenen Kreuzes. Unter ihrer Leitung entstand in Staré Město-Veligrad zeitweise eine besondere Schule für Goldschmiedekunst. Die byzantinische Keramik und besonders der äußerst schöne Schmuck von Veligrad byzantinischer Art wurde noch im IX. Jahrhundert nach Böhmen übertragen. Zu den byzantinischen Denkmälern späterer Zeit gehört auch das sogenannte prachtvolle Kreuz von Závíř, welches über Ungarn nach Böhmen gelangte, vielleicht durch die Hochzeit der schönen Kunhuta mit Přemysl Ottokar II., oder gleichzeitig mit dem ungarischen Krönungsschmuck, welcher in den Jahren 1270—1278 in den Händen Ottokars in Böhmen wie gefangen war. Im Bereiche der Numismatik finden wir am Ende des X. Jahrhunderts auf den tschechischen Münzen (Denaren) byzantinische und christlich-symbolische orientalische Motive, im XI. Jahrh. direkt die Denare, die nach byzantinischen Mustern geprägt wurden. Der byzantinische Nomokanon und vielleicht auch ein Teil der Ekloga (Zakon sudnyj) formten bei uns die ersten kirchlich-rechtlichen Begriffe und Vorschriften. Die Spuren des byzantinischen Einflusses zeigen sich auch in der weiteren Wirtschaftssphäre. Die analogen Stellen zwischen dem mährischen Weinbaurecht und dem byzantinischen Bauerngesetz (Νόμος γεωργικός) weisen auf byzantinische Elemente in diesem Rechts- und Wirtschaftsbereiche hin.

Die Idee der Hussiten im 15. Jahrhundert, sich mit den Griechen zu vereinigen, wurde auch durch die Ähnlichkeit in der Liturgie hervorgerufen. Die Utraquisten wiesen nachdrücklich darauf hin, daß der Kelch kein Hindernis der Florentiner Union zwischen der morgenländischen und abendländischen Kirche bedeutete.

Das Ende aller so fruchtbaren Beziehungen mit dem byzantinischen Reiche wurde aber zur Tragödie für unsere Nation. Die Union von Ferrara-Florenz unterbrach den westeuropäischen Konziliarismus und stellte den Papst Eugenius IV. wieder an die Spitze des Christentums. Die hussitische Revolution endete aber mit den Kompaktaten, die mit dem Konzil von Basel abgeschlossen wurden. Sie wurden nicht in den Endvergleich des Konzils

mit dem römischen Stuhle aufgenommen. Der Papst fühlte sich deshalb nicht verpflichtet, sie anzuerkennen. Auf diese Weise gerieten die Hussiten zum zweitenmal in die Zwangslage um die Kompaktaten und außerdem auch um die Wahl des Rokycana zu kämpfen, und es folgten alle schweren Kriege und Streitigkeiten, die aus unserer Nationalgeschichte aus der Zeit Georgs von Podiebrad bekannt sind.

Die *Problematik* der tschechisch-byzantinischen Beziehungen ist von unseren Quellen abhängig und bezieht sich hauptsächlich auf das historische neunte Jahrhundert. Im Bereiche der Archäologie können wir immer noch erwarten, daß unsere Kenntnisse ergänzt werden. Dies kann geschehen durch neue Fundstätten, aber auch durch die weitere Erforschung der bisher entdeckten Funde, besonders in Mikulčice und Staré Město.³ Die schriftlichen Quellen des byzantinisch-orientalischen Ursprungs, die sich auf unser Thema beziehen, sind im Gegensatz dazu im großen ganzen bekannt. Für solch ein Werk, wie „Byzantinoturcica“ oder „Byzantinoserbica“ gibt es für unser Thema keinen hinreichenden Stoff. Außer einigen Stellen handelt es sich vor allem um die fünf bekannten Absätze Konstantin Porphyrogenetos' (De adm. imp.), die schon mehrmals gedruckt und interpretiert waren — von J. Marquart, V. Chaloupecký, L. Hauptmann, Géza Fehér, N. Schönebaum und schließlich Dvorník. In dieser Frage wurde aber noch nicht das letzte Wort gesprochen. Das orientalische Material wurde von Lubor Niederle gesammelt und verwertet. Doch will ich an dieser Stelle auf das Ergänzungswerk hinweisen, welches zur tschechischen Ausgabe seines „Manuel de l'antiquité slave“ im vorigen Jahre (1956) herausgegeben wurde. Es erschien unter dem Titel „Vznik a počátky Slovanů“.⁴ Außerdem freuen wir uns auf das „Handbuch der slawischen Archäologie“ von Prof. Eisner, welches im Entstehen ist.

Einige neue Ergebnisse sind auch im Bereiche der kirchenslawischen Literatur noch zu erwarten. Unsere altkirchenslawischen und viele kirchenslawischen Denkmäler, besonders die hagiographische Literatur, sind in den Editionen und Kommentaren unserer Slawisten und Historiker sehr wertvoll bearbeitet worden. Es bestehen aber immer noch manche Fragen, die zu lösen sind. Die Zeit der Entstehung mancher Legenden und dadurch ihre ganze Filiation ist immer schwankend, so wie die Frage, ob die Wurzeln des kroatish-glagolitischen Schrifttums unmittelbar in der Literatur der großmährischen Epoche oder in den Traditionen zu suchen sind, die aus dem Balkan kamen.⁵ Vor allem aber wird es nötig sein, daß die Slawisten in der Zukunft — ohne daß sie die ältere Periode vernachlässigen — ihre

³ Památky archeologické XLVI, XLVIII.

⁴ *Vznik a počátky Slovanů, I.* Vědecký redaktor Jan Eisner. Praha, Českoslov. akad. věd, 1956, pp. 292.

⁵ K. Horálek, *Kořeny charvátsko-hlaholského písemnictví*. Slavia XIX (1950) 285—292.

Aufmerksamkeit der Herausgabe der kirchenslawischen Denkmäler späterer Jahrhunderte widmen. Dieses wichtige Material liegt bis heute unberührt in den Archiven oder es ist unvollständig und mangelhaft publiziert. Gerade dieses Material verspricht aber die Möglichkeit der neuen faktographischen Entdeckungen und hat seinen anerkannten Wert auch für die Interpretation der „griechischen Texte“ der byzantinischen Periode. Bei uns ist von Prof. Vašica ein großes Verzeichnis der kirchenslawischen Handschriften zum Druck vorbereitet, die aus dem XI. bis zum XIX. Jahrhundert stammen und im Nationalmuseum aufbewahrt sind.

Professor Moravscik betont in seiner Broschüre „Die byzantinische Kultur“ mit Recht noch einen anderen Gesichtspunkt. Er zeigt, daß der Einfluß einer Kultur auf die andere nicht nur von dem kulturell höher stehenden Volke abhängt — in unserem Falle ist es das byzantinische Reich — sondern auch davon, „unter welchen Bedingungen und auf welcher Stufe der gesellschaftlichen Entwicklung die weniger fortgeschrittene Nation diese Einwirkungen erfährt“. Bei uns haben die letzten archäologischen Entdeckungen dieses Bild in seiner Grundlage ziemlich verändert. Sie zeigen, daß die neue christliche Religion auf dem Boden des künftigen Großmährens schon vor Konstantin und Methodios doch nur mehr verbreitet war, als man glaubte. Die Kultur war mehr entwickelt. Es genügt nur die Baukunst in Betracht zu ziehen. Gleichzeitig gibt es hier aber auch eine Reihe innerer Probleme, bis jetzt noch unerforscht, die die historische Wissenschaft wird lösen müssen. Großmähren war ein frühfeudaler Staat, aber seine gesellschaftliche Struktur ist noch nicht aufgeklärt. Ebenso ist die Frage des Klassencharakters des Christentums bei uns noch ungeprüft, wie auch verschiedene andere Probleme. Der Einfluß der byzantinischen Einwirkungen wird sich definitiv erst nach Lösung dieser Fragen zeigen.

Es bleibt die Frage zu lösen, wie dieses Material bearbeitet und herausgegeben werden soll. Unsere Grundidee, dazu beizutragen, daß der Anteil des byzantinischen Reiches in der Geschichte und Kultur der Menschheit bestimmt wird, verlangt vor allem, daß alle diesbezüglichen Arbeiten in einer Weltsprache abgefaßt wären. Was unser Thema der tschechisch-byzantinischen Beziehungen betrifft, stelle ich den Antrag — nach reifer Überlegung — ein Kollektivwerk herauszugeben. In unserer Literatur gibt es einige Einzelarbeiten, besonders in der Archäologie, die ihren Stoff vollkommen erschöpfen; dann die anderen, welche etwas geändert oder nur neu gedruckt werden müßten. Die wichtigsten müßten natürlich erst geschrieben werden. Das ganze Werk sollte, meinem Antrag gemäß, eine gründliche Übersicht der genannten Beziehungen bis zum Jahre 1453 aus meiner Feder enthalten. Dann käme eine Monographie über die Lebensgeschichte des heiligen Konstantin und Methodios, wo es sich darum handeln würde, mit größter Kürze alle Probleme, die mit dem Thema in Verbindung stehen, zu erfassen. Weiter denke ich an die nicht minder schwierige Monographie über das Kyrill-Methodsche Schrifttum des Großmährischen Reiches, welche Prof. Dostál

verfassen könnte. Ich vermute, daß das schöne Material, welches sich auf die kroatisch-glagolitischen Denkmäler bezieht, von den jugoslawischen Wissenschaftlern bearbeitet wird. Zur früher schon erwähnten Anregung des Prof. Horálek müssen aber wir einen Standpunkt einnehmen. Dann würde eine Reihe weiterer Monographien folgen, deren Auswahl noch Gegenstand der Beratungen unserer Gruppe sein wird.

Zum Antrage auf ein kollektives Werk wurde ich von der Erwägung geleitet, daß es sich mit Rücksicht auf unser Ziel nicht nur um eine Synthese und die daraus entstehenden Schlußfolgerungen handelt, sondern um gründliche Werke, wo jeder Wissenschaftler Gelegenheit hätte, genau das Material zu finden, an welches er sich bei seiner Schätzung des Gesamteinflusses des byzantinischen Reiches in der Weltgeschichte mit Sicherheit anlehnen könnte. Bei anderer Art der Beziehungen als bei uns wäre es vielleicht erwünscht oder sogar notwendig, daß das Werk von einem einzigen Autor verfaßt würde. Bei uns, wo es sich in der Reihe der Jahrhunderte nur um die zeitweiligen Beziehungen handelt und wo manche, ihren Stoff wirklich erschöpfende Monographien schon vorhanden sind, wurde mein Antrag eines kollektiven Werkes von seiten meiner Mitarbeiter in unserer Gruppe erwogen und bis jetzt erfreut er sich einer sympathischen Aufnahme.

DIE PROBLEMATIK DER BYZANTINISCH-UNGARISCHEN BEZIEHUNGEN*

Im Laufe des vergangenen Jahrzehntes hatte ich öfters Gelegenheit, auf die aktuellen Aufgaben der Byzantinistik hinzuweisen.¹ Zu diesen Aufgaben gehört die Klarlegung der Beziehungen zwischen Byzanz und den Völkern des Mittelalters sowie der Wirkung, die die byzantinische Kultur auf die Völker Europas ausgeübt hat. Diesbezüglich wurde bis jetzt sozusagen bloß der Anfang gemacht und wir stimmen der Behauptung der Frau Prof. J. M. Hussey bei, die in ihrem jüngst erschienenen Werk (*The Byzantine World*, London 1957, S. 173) folgendes feststellt: „But it must again be remembered that we have only just begun systematic exploration of the extent to which Byzantine literature and philosophy, science and the occult studies, entered into the cultural and popular life of the neighbouring world.“ Die Beleuchtung des Verhältnisses zwischen Byzanz und den Donaustaaten ist von besonderer Wichtigkeit, da diese unmittelbare Nachbarn von Byzanz, ja, teil- und zeitweise sogar in den byzantinischen Reichskörper einverleibt waren und somit am unmittelbarsten seiner kulturellen Einwirkung ausgesetzt waren.

Ich möchte hier kurz die Problematik der ungarisch-byzantinischen Beziehungen erörtern in der Hoffnung, dadurch Stützpunkte zu der Erforschung der Beziehungen zwischen Byzanz und anderen Völkern zu bieten und durch die Bemerkungen und Diskussionsbeiträge der anwesenden Kollegen weitere Anregungen für unsere Forschungen in Ungarn und für die Verwirklichung unserer gemeinsamen Ziele zu erhalten.

Vorerst möchte ich einen kurzen Überblick geben, um zu zeigen, was bisher auf diesem Gebiete geschah, um nachher festzustellen, worin ich die dringendsten Aufgaben der Zukunft erblicke.

Die systematischen byzantinischen Forschungen in Ungarn nahmen im letzten Jahrzehnt des XIX. Jahrhunderts infolge des erweiterten Interessenskreises der ungarischen Gräzisten ihren Anfang. Von seiner Sympathie für das heutige Hellas bewegt und durch das Auftreten K. Krumbachers veranlaßt, gab Vilmos Pecz (1854—1923), ehemaliger Professor an der Budapester Universität, schon 1895 seiner Anschauung Ausdruck, daß der Kreis der klassischen Philologie nicht nur das Altertum, sondern auch die mittel- und neugriechischen Studien in sich schließt. Diese seine Überzeugung gab

* Dieser Beitrag wurde für die Konferenz der Byzantinisten zu Prag (Oktober 1957) vorbereitet.

¹ S. *Les tâches actuelles de la byzantinologie*, *Byzantinoslavica* 10 (1949) 1—10; *L'état et les tâches de la byzantinologie*, *Byzantinoslavica* 16 (1955) 1—19.

seiner Tätigkeit eine neue Richtung: er lenkte die Aufmerksamkeit seiner Schüler auf das Gebiet der mittel- und neugriechischen Philologie, beziehungsweise auf ihre ungarischen Beziehungen. Er selbst hat mehrere Studien über byzantinische Quellen der ungarischen Geschichte veröffentlicht. Aus seiner Schule gingen die ungarischen Byzantinisten hervor: Jenő Darkó (1880 bis 1940), Gyula Czebe (1887—1930) und der Schreiber dieser Zeilen. Der auf tragische Weise so früh verstorbene Matyás Gyóni (1913—1955) war sozusagen sein geistiges Enkelkind. Von der Peczischen Richtung unabhängig, durch die ungarischen Historiker angeregt, widmete sich Prof. Rezső Vári (1887—1940) den Studien der byzantinischen Taktiker.

Anfangs war die wissenschaftliche Tätigkeit der ungarischen Byzantinisten rein philologischer Natur und beschränkte sich hauptsächlich auf die kritische Herausgabe der byzantinischen Geschichtsschreiber und auf die Lösung der damit verbundenen Einzelfragen. Später erweiterte sich die Perspektive der Forschung, außer Byzantinisten nahmen auch Linguisten, Historiker und Archäologen an ihr teil, und im Mittelpunkt ihrer Arbeit stand nun schon als Endziel die Klarlegung der byzantinisch-ungarischen Beziehungen.

Die Resultate der ungarischen Forschungsarbeiten können wir im Folgenden zusammenfassen. Es wurden kritische Textausgaben dreier byzantinischer Geschichtsquellen herausgegeben: Die Taktik des Leon des Weisen — welche leider unvollendet blieb —,² das Geschichtswerk des Laonikos Chalkokondyles³ und das *De administrando imperio* des Kaisers Konstantin.⁴ All diese Werke sind vom Standpunkte der ungarisch-byzantinischen Beziehungen von hervorragender Wichtigkeit. Von den archäologischen Denkmälern muß die Publikation der Platten der Konstantinos-Monomachos-Krone hervorgehoben werden.⁵ Es wurden mehrere hundert Abhandlungen in ungarischer oder fremder Sprache veröffentlicht, die über Quellen, Funde und Ergebnisse von Einzelforschungen berichten. Meine „Byzantinoturcica“,⁶ deren Neuauflage im Erscheinen begriffen ist, enthält die bis zur Gegenwart ergänzte einschlägige Bibliographie.

Was die Hauptphasen der byzantinisch-ungarischen Beziehungen anbetrifft, behandelt sie mein 1953 ungarisch erschienenenes Bändchen „Bizánc és a magyarság“ (Byzanz und das Ungartum), in welchem die bisherigen eigenen und fremden Forschungen zusammengefaßt sind. Die Hauptergeb-

² *Leonis imperatoris Tactica*, ed. R. Vári I—II. Budapestini, 1917—1922.

³ *Laonici Chalcocandylae Historiarum demonstrationes*, rec. E. Darkó I—II. Budapestini, 1922—1927.

⁴ Constantine Porphyrogenitus, *De administrando imperio*. Greek text edited by Gy. Moravcsik, English translation by R. J. H. Jenkins. Budapest, 1949.

⁵ Magda Bárány-Oberschall, *The Crown of the Emperor Constantine Monomachos*. Budapest, 1937.

⁶ *Byzantinoturcica I. Die byzantinischen Quellen der Geschichte der Türkvölker I*. Budapest, 1942, 62—64.

nisse dieses Buches gab ich in einem deutschen Vortrag bekannt⁷ und eine englische Studie *Hungary and Byzantium in the Middle Ages* wird in der revidierten und erweiterten Neuausgabe des IV. Bandes der Cambridge Medieval History erscheinen.

All dies ist jedoch bloß die Unterlage für weitere Untersuchungen. In diesem kurzen Referat kann ich nicht sämtliche der Lösung harrende Probleme aufzählen. Doch möchte ich einige der bedeutendsten vorführen.

Obzwar es nicht ausgeschlossen ist, daß neu entdeckte byzantinische Werke, besonders hagiographische oder rhetorische Schriften unsere Kenntnisse ergänzen werden, ist doch anzunehmen, daß die Aufdeckung der schriftlichen Quellen im großen und ganzen beendet ist. Ihr Material ist im I. Band meiner „Byzantinoturcica“ enthalten. Notwendig wäre es, den Plan, den Pál Hunfalvy schon 1885 aufwarf, zu verwirklichen und eine Sammelausgabe der byzantinischen Quellen der ungarischen Geschichte, wie sie in Bulgarien und Jugoslawien vorbereitet wurde, herauszugeben. Vor einigen Jahren bildete sich eine Arbeitsgemeinschaft bei uns zu diesem Zweck, doch bereitete das tragische Ende von Mátyás Gyóni diesem Plan ein jähes Ende.

Viel schlechter ist es um die archäologischen und kunsthistorischen Denkmäler bestellt. Von den in Ungarn verfertigten oder aus Byzanz stammenden byzantinischen Denkmälern in Ungarn haben wir keine zusammenfassende Übersicht. Das zerstreute Material müßte gesammelt, registriert und publiziert werden, denn nur so könnten weitere Forschungen unternommen werden. Auch an wichtigen Ausgrabungen fehlt es noch. Wir kennen z. B. den Ort, wo einst das Nonnenkloster von Veszprémvölgy gestanden hat, doch wurde dort mit den Ausgrabungen, trotzdem sie schon im ersten Fünfjahrplan der Ungarischen Akademie der Wissenschaften aufgenommen wurden, immer noch nicht begonnen. Auch andere byzantinische Klöster aus der Zeit der Arpaden und Kirchen, die auf byzantinische Einwirkungen hinweisen, warten auf gründliche Erforschung. Es sei noch erwähnt, daß an dem unteren, byzantinischen Teil der alten ungarischen Königskrone, die sich zur Zeit im Auslande befindet, noch keine genauen, alle Einzelheiten umfassenden Untersuchungen vorgenommen wurden und deshalb die mit ihm verbundenen Probleme noch nicht befriedigend gelöst werden konnten.

Bekanntlicherweise zeugen gewisse Spuren entschieden dafür, daß die Ungarn schon vor der Landnahme am nördlichen Ufergebiet des Schwarzen Meeres mit byzantinischem Christentum und Kultur in Berührung kamen. Da die byzantinischen Quellen auch in Bezug auf die Protobulgaren von ähnlichen Berührungen reden, ist diese Frage, die noch eingehender Erörterung bedarf, für Bulgaren und Ungarn von gleich großer Bedeutung.

Nach der Landnahme bewohnten die Ungarn ein Gebiet, welches seit Jahrhunderten der Tätigkeit der byzantinischen Mission ausgesetzt war. Wir

⁷ *Die byzantinische Kultur und das mittelalterliche Ungarn.* (Sitzungsber. d. Deutsch. Akad. d. Wiss. zu Berlin. Klasse f. Philosophie, Geschichte, Staats-, Rechts- u. Wirtschaftswiss. Jhg. 1955, Nr. 4). Berlin, 1956.

denken dabei nicht nur an die byzantinischen Bekehrungsversuche zwischen den Avaren, sondern vor allem an die Mission von Cyrill und Method, die von Byzanz ausging. Es stellt sich nun die Frage, wie stark sich der kirchliche und kulturelle Einfluß von Byzanz auf dem Gebiet von Ungarn ausgewirkt hat und ob der byzantinische Einfluß von hier aus auf nördlichere Gebiete ausstrahlte. Diese Frage, welche auch bei der Beurteilung der neuesten Funde aus Moravien eine große Rolle spielt, ist auch für die tschechoslowakischen Forscher von großer Wichtigkeit.

Als die Ungarn ihre heutige Heimat in Besitz nahmen, trafen sie dort unter anderem bulgarisch-slawische christliche Bevölkerung. Die Frage ist noch ungeklärt, welchen Einfluß dieses Volkselement auf die Ungarn ausgeübt hat und ob es als Vermittler der byzantinischen Kultur an der Ausbildung der ungarischen christlichen Kultur teilgenommen hat. Es steht überhaupt noch in Frage, ob die zweifellos feststellbare byzantinische Einwirkung auf die Ungarn nach der Landnahme mittelbar, durch slawische, bulgarische oder italienische Vermittler, oder unmittelbar vor sich ging.

Im Laufe meiner Studien kam ich zu dem Ergebnis, daß der byzantinische Einfluß im frühen Zeitalter der Arpaden viel stärker und bedeutungsvoller gewesen ist, als es die früheren Wissenschaftler annahmen. Auf diesem Gebiete müssen noch eingehende und weitreichende Untersuchungen unternommen werden. Besonders viel ist von der Prüfung der Ortsnamen und der Namen der Schutzheiligen einiger Kirchen zu erwarten. Hatte doch die orthodoxe Kirche von Byzanz ihre speziellen Heiligen und schon ihr Vorkommen in Orts- und Kirchennamen kann als Wegweiser dienen. Die in kurzem erscheinende große Sammlung der Ortsnamen aus der Arpadenzeit⁸ wird auch in dieser Hinsicht wertvolles Material liefern.

Was die Sprachforschung anbelangt, möchte ich erwähnen, daß es in der ungarischen Sprache mehrere griechische Wörter typisch byzantinischer Art gibt. Wir wissen noch nicht, wann und wie diese Lehnwörter in unsere Sprache kamen. Es wurde früher angenommen, daß sie durch südslawische Vermittlung ins Ungarische übergegangen sind, Prof. István Kniezsa aber ist neuerdings der Ansicht, daß die Ungarn einige dieser Wörter unmittelbar aus dem Griechischen übernommen haben. Wir sehen erwartungsvoll der Veröffentlichung seiner Forschungsergebnisse entgegen. Diese Frage ist eng mit dem Problem der slawischen Lehnwörter der ungarischen Sprache verbunden, welche wiederum die tschechoslowakischen, bulgarischen und südslawischen Forscher stark interessiert.

Endlich sei noch auf die große Zahl ungelöster Probleme, welche das XI. und XII. Jahrhundert in byzantinischer Beziehung für die bulgarischen, rumänischen und ungarischen Forscher in sich birgt, hingewiesen. Lebte doch zu jener Zeit das bulgarische Volk unter byzantinischer Herrschaft und die Donaulinie bedeutete die gemeinsame Grenze von Ungarn und Byzanz. Die

⁸ György Györffy, *Az Árpád-kori Magyarország történeti földrajza*. (Historische Geographie von Ungarn zur Zeit der Arpaden.)

byzantinischen Themen (Paristrion, Bulgaria, Sirmion) müssen frei von jeder chauvinistischen Tendenz einmal gründlich erforscht werden.

Es gibt aber nicht nur in positiver Hinsicht auf dem Gebiete der Erforschung der Tatsachen Aufgaben für unsere Forscher. Die Entwicklung der Wissenschaft wird durch das bloße Vermehren des Materials und Aufklärung der Tatsachen nicht gesichert. Es müssen auch immer neue Gesichtspunkte bei der Arbeit verfolgt werden. So z. B. ist die Qualität und Intensität der Einwirkung nicht nur von dem kulturtragenden Volke abhängig, sondern auch von der gesellschaftlichen, politischen und kulturellen Entwicklungsstufe jenes Volkes, das diese Wirkung empfängt. Es gibt gewisse innere Voraussetzungen für die Übernahme der Kulturelemente. Dies darf auch bei der Untersuchung von dem Einfluß, den Byzanz auf die verschiedenen Völker ausgeübt hat, nicht außeracht gelassen werden. Die Untersuchungen müssen sich also sowohl mit dem Geber, als auch mit dem Empfänger und, im Falle es einen Vermittler gab, auch mit diesem von den oben erwähnten Gesichtspunkten aus eingehend befassen. /

Ich nehme an, daß schon auf Grund dieser wenigen herausgegriffenen Einzelheiten die Umrisse unserer zukünftigen Aufgaben vor uns stehen. Bei der Quellenforschung müssen wir, da die schriftlichen Quellen im ganzen genommen erschlossen sind, auf das Sammeln, Bearbeiten und Publizieren des archäologischen Materials das Gewicht legen. Unerläßlich ist aber dabei das enge Zusammenwirken von Archäologen, Philologen, Sprachwissenschaftlern und Historikern. So muß auf Grund der zukünftigen Einzelforschungen eine Monographie über die ungarisch-byzantinischen Beziehungen und über den Einfluß von Byzanz entstehen, tiefschürfender und umfangreicher, als meine oben erwähnte kurze Zusammenfassung.⁹

Es ist klar, daß vorerst die Berührungen zwischen Byzanz und den anderen Völkern aufgeklärt werden müssen¹⁰ und daß erst auf Grund dieser einzelnen Monographien die große Synthese — das treue Bild von der Rolle ohnegleichen, die Byzanz in der Weltgeschichte spielte — entstehen wird. Die Forscher müssen aber schon während der Zeit der Einzelforschungen miteinander in Verbindung stehen und ihre gegenseitige Arbeit unterstützen. Dies gilt besonders für die tschechoslowakischen, bulgarischen, südslawischen, rumänischen und ungarischen Forscher, die durch das byzantinische Vermächtnis ihrer nationalen Kultur am unmittelbarsten an diesem Problemkreis beteiligt sind.

Meine konkreten Vorschläge wären die folgenden:

1. Es sollten in nächster Zukunft Monographien über die Beziehungen

⁹ Vgl. die ausführlichen Besprechungen von Th. Bogayay, *Byz. Zeitschr.* 48 (1955) 391—394; M. Gyóni, *Acta Antiqua Acad. Scient. Hung.* 4 (1956) 326—329.

¹⁰ S. darüber die Äußerung von R. Guiland in seiner Rezension über mein erwähntes Büchlein in *Rev. des Ét. Gr.* 68 (1955) 413: *Il est souhaitable de voir traduit dans l'une des langues occidentales cet excellent Précis, qui fait désirer la publication de Précis semblables sur les relations entre Byzance et la Bulgarie, la Serbie et la Russie.*

von Byzanz und den verschiedenen Völkern und über die Ausstrahlungen der byzantinischen Kultur in allgemein verständlichen Sprachen veröffentlicht werden. Wenn diese auch nicht das letzte Wort auf diesem Gebiete bedeuten würden — dies würde ja dem Wesen der Wissenschaft, das stete Entwicklung bedeutet, widersprechen —, wären doch die bisherigen Ergebnisse darin zusammengefaßt, die neuesten Gesichtspunkte hervorgehoben und, was noch wichtiger ist, die Lücken der Forschung und die ungelösten Probleme ans Tageslicht gebracht.

2. Es wäre zweckmäßig, wenn die Zeitschrift *Byzantinoslavica*, die in ihrem bibliographischen Teil auch bis jetzt großes Gewicht auf byzantinisch-slawische Beziehungen gelegt hat, von Zeit zu Zeit einen zusammenfassenden und ausführlichen Bericht über die einschlägigen Forschungsergebnisse bringen würde.

le grec comme la langue officielle du despotat de Dobroditch et de son successeur, au XIV^e siècle.⁴

Peut-on parler de contacts directs qui auraient eu lieu en Dobroudja entre Byzance et une population roumaine, jusqu'à l'époque où — vers 1335 — l'Empire quitte pour toujours ses possessions sur le Bas-Danube? On ne peut rien affirmer, à cause du silence des sources byzantines, jusqu'au XIV^e siècle, au sujet des Roumains autres que les Vlaques balkaniques.

D'autre part, on ne connaît que trop les difficultés que soulève l'interprétation exacte des dénominations ethniques employées par les écrivains de Byzance à l'égard des populations les plus diverses, y comprises celles de l'Europe sud-orientale. En partant de ces données et impatients de trouver des Roumains sous les noms souvent trompeurs offerts par les sources byzantines, Nicolas Iorga et quelques chercheurs à sa suite,⁵ s'ingénierent à interpréter d'une manière nouvelle les passages bien connus d'Attaliate⁶ et d'Anne Comnène⁷ relatifs aux troubles qui avaient eu lieu à la frontière du Danube, dans le thème de Paristrion, sous Michel VII et, plus tard, sous Alexis Comnène. D'après ces savants, non seulement les anciens habitants des villes danubiennes, les ἑγχώριοι, étaient pour la plupart des Roumains: non seulement un des chefs barbares que ces villes s'étaient choisis pour les défendre, — Tatous ou Tatos — était un Roumain, portant un nom roumain; mais Roumains étaient aussi les membres de cette peuplade scythe — γένος τι σκυθικόν — qui avaient réussi à s'introduire dans ces villes paristriennes préalablement pillées (καταληϊζόμεναι) par eux, et y avaient importé leur façon de vivre barbare.⁸ Ces centres urbains, avec leur population et leurs chefs roumains soulevés contre l'autorité impériale, auraient constitué « les premières cristallisations d'Etat des Roumains ».⁹ On peut comprendre les mobiles qui ont poussé tel historien à échafauder des constructions si précaires; on ne peut toutefois s'empêcher de penser qu'il est temps d'abandonner ces interprétations fallacieuses. Elles trahissent, ce qui est plus significatif, une véritable méthode: le silence des sources est victorieusement retourné contre elles-mêmes, et de cette façon on arrive à voir des Roumains nord-danubiens, dans les Coumans (Σκυθαι dans le texte de Choniata) qui volèrent à l'aide

⁴ Telle est l'opinion de P. P. Panaitescu, *Mircea cel Bătrîn*. Bucarest, 1944, p. 214.

⁵ En premier lieu N. Bănescu, qui a soutenu la thèse de Iorga dans plusieurs articles, dont nous citerons: *Les premiers témoignages byzantins sur les Roumains du Bas-Danube*, dans les *Byz.-Neugriech. Jhb.* 3 (1922) 287—310, et *Ein ethnographisches Problem am Unterlauf der Donau aus dem XI. Jahrhundert*. *Byzantion* 6 (1931) 297—307.

⁶ Attaliate, éd. Bonn, p. 204, 18 sqq.

⁷ Anne Comnène, éd. Reifferscheid, I, p. 222, 21 sqq.

⁸ Il s'agit très probablement d'un groupe d'Ouzes, barbares apparentés aux Petchénègues et aux Coumans, comme l'avait remarqué Zlatarski, *Какъвъ народъ се разбира у Анна Комнина подъ израза γένος τι σκυθικόν*, dans l'*Известия* de Sofia 11—12 (1932) 71—83.

⁹ C'est le titre d'une retentissante communication présentée par Iorga à l'Académie roumaine et publiée dans le *Bull. de la Section hist. de l'Acad.* 5—8 (1920) 33—46.

des Assénides au XII^e siècle,¹⁰ dans les « Scythes » d'Acropolite, qui seraient venus en aide aux troupes d'Alexis Stratégopoulos, au XIII^e siècle,¹¹ etc. Le procédé va loin et à ce compte on risque d'aboutir à déloger complètement tels détenteurs d'un nom ethnique plus ou moins consacré au profit de leurs substituts putatifs. Le mieux, semble-t-il, est de s'incliner devant ce silence des Byzantins qui — à l'exception d'un passage ou deux de Choniate où il pourrait être question de Roumains nord-danubiens, au XII^e siècle¹² — feront mention de nos ancêtres seulement à partir du XIV^e siècle. Si la philologie ne nous permet pas de solliciter à notre gré le sens d'un passage, l'historien est pourtant autorisé à émettre des hypothèses. Dans la population « à demi-barbare » habitant de « nombreuses et grandes villes » sur le Danube inférieur, parlant « toute sorte de langues » et entretenant toute une armée à ses frais,¹³ il dut y avoir des Roumains aussi. A plus forte raison ils devaient se trouver sur la rive gauche du Danube, dans les cités qui avaient envoyé des ambassadeurs au-devant de Tzimiscès, quand celui-ci approcha le grand fleuve.¹⁴ On peut présumer que des rencontres entre les troupes byzantines et les Roumains eurent lieu lors du passage du Danube effectué à Zimnicea (Δεμνίτζικον) par Manuel Comnène.¹⁵ Les expéditions byzantines entreprises au même siècle à travers le Banat contre les Hongrois rencontrèrent sans doute une population roumaine assez compacte. Cette région dut connaître d'ailleurs une organisation plus ancienne, d'ordre ecclésiastique, que feu Mathias Gyóny¹⁶ eut le mérite de découvrir dans une charte de Basile II, émise vers 1019. Parmi les *castra* dépendants de l'évêché de Braničevo, qui se trouvait sous la juridiction de l'archevêché d'Ochrida, le savant hongrois y retrouva, par une ingénieuse lecture, un *Tibiscum*, que nous inclinons à identifier au *castrum* bien connu de Jupa, près de Caransebeș. Cette première moitié du XI^e siècle vit aussi la fondation, à Morisena, sur le Mureș, d'un monastère peuplé de « moines grecs ».¹⁷ Son fondateur, le

¹⁰ Cf. N. Iorga, *Serbes, Bulgares et Roumains dans la péninsule balcanique*. Bulletin de la Section historique 3 (1916) 218, et N. Bănescu, *Ein ethnographisches Problem*, l. c., 301.

¹¹ Voir G. I. Brătianu, *Recherches sur Vicina et Cetatea Albă*. Bucarest, 1935, p. 136—137. Cf. Acropolite, éd. Heisenberg, I, p. 182, 19. L'identification des Σκύθαι de l'historien byzantin avec les « Comans de Hongrie » était due à Darkó.

¹² Il s'agit du passage bien connu de Choniate, éd. Bonn, p. 171, 8—10, où des Vlaques s'emparent de la personne d'Andronic Comnène qui était sur le point de franchir la frontière de la Galicie. Cf. aussi *ibid.*, p. 663, 1—2: Σκύθαι μετὰ μοίρας Βλάχων τὸν Ἰστορὸν διαβάιντες.

¹³ Nous résumons Attaliatè; voir plus haut n. 6.

¹⁴ Cédrenus, éd. Bonn, II, p. 401, 19 et sqq.

¹⁵ Cinnamos, éd. Bonn, p. 93, 15 et sqq.

¹⁶ M. Gyóny, *L'Eglise Orientale dans la Hongrie du XI^e siècle*, Rev. d'Hist. comparée 25 (1947) t. V, nr. 3, p. 42—49.

¹⁷ Voir Vita S. Gerardi, éd. Endlicher, p. 215 et sqq. Cf. Endre v. Ivánka, *Griechische Kirche und griechisches Mönchtum in mittelalterlichen Ungarn*. Orient. Christ. Period. 8 (1942) 186—188, et, dernièrement, I. Rămureanu, *Inceputurile creștinării Ungurilor în credința ortodoxă a Răsăritului*, dans Stud. Teol. 9 (1957) 37—40.

« prince » Achtum, avait reçu le baptême à Vidin, selon le rite grec, à une époque où l'orthodoxie byzantine continuait à garder certaines positions en Hongrie. Ajoutons, enfin, les informations que nous devons au fameux Notaire anonyme du roi Béla,¹⁸ qui rédigea sa chronique au XII^e siècle, d'après des traditions populaires plus anciennes. Nous y trouvons tel « duc », comme Menumorout, dans le district actuel de Bihor, situé plus au nord du Banat, qui parle de « son maître », l'empereur de Constantinople.

Il est de toute évidence que les chefs d'une population slavo-roumaine, située entre la Theiss et les Carpathes, avaient dû reconnaître la suzeraineté byzantine, quand les frontières de l'Empire, à la suite des victoires de Basile II, atteignirent à nouveau le Danube, à Belgrade et à Braničevo.

On ignore, une fois de plus, en quelle mesure ces relations affectèrent la population roumaine de ces contrées. Toujours est-il que, pendant quelques dizaines d'années, l'Empire eut la haute main dans ces régions. C'est probablement à des négociants byzantins qui pénétrèrent jusqu'en Bihor, qu'on doit le trésor trouvé à Sînt-Andrei, composé de monnaies frappées sous Constantin Monomaque (1042—1055).¹⁹ Il est permis de croire que les Roumains, dont la présence en cette région et à cette époque ne peut plus être mise en doute, bénéficièrent, surtout sous le rapport ecclésiastique, du prestige que Byzance sut se gagner à nouveau au nord du Danube.

Notre tour d'horizon fini, le bilan des relations byzantino-roumaines dans leur première étape ne résulte pas brillant, certes. Comme pour une époque plus reculée, elles se réduisaient à des contacts fortuits entre la population de la rive gauche du Danube et, le plus souvent, des soldats ou des marchands arrivés de Byzance. Encore faut-il se livrer à des conjectures, car les sources, naturellement, n'en parlent pas, et, de la nationalité — d'une part et de l'autre — des gens qui se rencontraient on ne peut savoir rien de certain, non plus. Ce qui est sûr, c'est que les relations n'eurent ni l'ampleur, ni la continuité qui leur eussent permis d'être vraiment utiles pour la civilisation roumaine, à ses modestes débuts.

Une période nouvelle dans ces relations, caractérisée par des échanges plus actifs, s'ouvre seulement avec le XIV^e siècle, qui vit la création des premiers états roumains, les deux principautés de Valachie et de Moldavie.

La nécessité, pour les Roumains, d'avoir d'abord une vie sociale et politique organisée pour arriver ensuite à recevoir et à s'assimiler ce qu'il y avait de fécond dans la civilisation de Byzance, a été parfaitement soulignée, surtout par Nicolas Iorga.²⁰ D'ailleurs c'est à cette époque que les Byzantins mêmes paraissent prendre conscience pour la première fois de l'existence

¹⁸ Cf. *Anonymi Bele Regis Notarii Gesta Hungarorum*, éd. Popa Lisseanu (= éd. Lad. Juhász, Budapest, 1933), p. 41 (C. XX) et p. 46 (C. XXVIII).

¹⁹ Cf. I. Minea, *Influența bizantină în regiunea carpato-dunăreană până la sfîrșitul secolului al XII-lea, în baza monetelor răsîndite*. Bul. societății numism. romîne 27—28 (1933—1934), nr. 81—82, p. 112—113.

²⁰ N. Iorga, *Histoire des Roumains et de leur civilisation*. Bucarest, 1922, 112.

d'un peuple roumain au nord du Danube. Jean Cantacuzène, le premier, les appelle par leur nom dans le récit qu'il nous a laissé des combats conduits en Bulgarie par le tsar Michel III, qui recoururent à l'aide des Hongrovalaques (ἐξ Οὐγγροβλάχων).²¹ En effet on s'habitue à appeler la Valachie du Sud des Carpathes Hongrovalachie, autant à cause de son voisinage avec la Hongrie, que pour la distinguer des autres « Valachies » balkaniques. Le nom fut consacré surtout par l'emploi que lui assura la chancellerie de l'Eglise constantinopolitaine dans la correspondance échangée en 1359 et plus tard, au cours du XIV^e siècle, avec les princes valaques au sujet de l'église de leur pays. On savait de longue date qu'une des plus vives préoccupations de ceux qui organisèrent la vie publique dans les pays roumains fut de fonder au plus vite une église nationale, avec une hiérarchie propre. Il est permis de présumer que les princes gardaient l'espoir qu'on tiendrait compte de leurs préférences dans le choix des futurs titulaires des sièges métropolitains. De toute façon ceux-ci devaient être soumis à l'autorité du siège œcuménique et l'Eglise byzantine se prêta volontiers aux appels des dirigeants roumains qui lui permettaient d'accroître son influence au delà des frontières d'un Empire affaibli. La Valachie obtint dès 1359 le siège et le titulaire désirés. La Moldavie, de création plus récente, se vit reconnaître le métropolitain qu'elle s'était choisi, seulement en 1401, après des pourparlers non exempts d'aigreur qui portaient non pas sur le principe même, mais sur la personne appelée à conduire l'Eglise du pays. Les tendances autonomistes moldaves y triomphèrent, mais ce fut une victoire sans lendemain. Les recherches du P. V. Laurent²² ont montré que l'Eglise byzantine, surveillée de près par l'Empereur, finit par imposer son autorité tant en Moldavie qu'en Valachie et que ce furent des Grecs, nommés par Byzance, qui occupèrent les sièges métropolitains des deux pays jusqu'à la chute de l'Empire.

Quoi qu'il en soit, les rapports officiels entre Byzance et les deux jeunes principautés roumaines sont d'ordre ecclésiastique et garderont cette marque presque exclusive jusqu'en 1453. Ce qu'avaient fait les Moraves et les Bulgares au IX^e siècle, les Hongrois au X^e siècle, — l'appel à l'Eglise byzantine — les Roumains le firent seulement au XIV^e siècle, à cette différence près qu'il ne s'agissait plus de la conversion de leurs pays, chrétiens depuis une époque assez reculée, mais du légitime désir de recevoir pour ceux-ci la consécration publique de l'autorité suprême qu'était l'Eglise de Constantinople. Comme on l'a déjà remarqué, ce fait détermina l'entrée des jeunes états roumains dans la conscience politique du monde.²³ Byzance, source

²¹ Cantacuzène, éd. Bonn, I, 175, 17.

²² V. Laurent, *Contributions à l'histoire des relations de l'Eglise byzantine avec l'Eglise roumaine au début du XV^e siècle*. Bull. de la Section hist. de l'Acad. roumaine 26 (1945) 4—22 et, du même auteur, *Aux origines de l'Eglise de Moldavie. Le Métropolitain Jérémie et l'évêque Joseph*, Rev. des Et. Byz. 5 (1947) 158—170.

²³ L'expression appartient à N. Iorga, *Istoria Românilor*, III. Bucarest, 1937, p. 340.

unique de légitimité pour l'Orient orthodoxe, était seule à même de conférer aux nouvelles formations politiques roumaines un statut international valable aux yeux d'autres états orthodoxes, d'une civilisation plus ancienne. Après les beaux travaux de MM. Ostrogorsky et Dölger nous sommes mieux placés pour apprécier la suréminence que Byzance détenait en regard de toute une « famille d'états » qui — en dehors de tout lien de vassalité — considéraient l'Empire comme le principe et la source d'un ordre à la fois spirituel et politique auquel ils étaient heureux de se plier. Les principautés roumaines tâchèrent-elles de s'assurer une place dans cette « hiérarchie d'états » — comme on l'appelle — mise sous l'égide de Byzance? Nombre de savants roumains, et en premier lieu Nicolas Iorga, l'ont cru et il nous semble que c'est là le problème central des rapports byzantino-roumains dans leur deuxième phase.

S'appuyant sur le titre de despote, affiché un moment par Mircea l'Ancien, prince de Valachie (1386—1418), et sur telle tradition se rapportant au règne de son contemporain moldave, Alexandre le Bon (1400—1432), Iorga a affirmé à différentes reprises l'existence des liens, entre la Valachie et la Moldavie d'une part et Byzance de l'autre, qui auraient largement dépassé les relations d'ordre purement ecclésiastique.²⁴ Pour la Moldavie de telles relations furent proclamées dès le début du XVIII^e siècle par des érudits qui avaient forgé tout une légende autour du prétendu voyage à travers la Moldavie de Jean VIII Paléologue, lors de son retour de Bude à Constantinople, en 1424. La couronne et la chlamyde royales auraient été accordées au prince moldave en même temps que l'autonomie ecclésiastique pour son pays. Le prince Démètre Cantemir, l'historien bien connu de l'Empire ottoman, dans sa *Description de la Moldavie*, rédigée vers 1716, croit savoir que le prince Alexandre reçut de Jean VIII non seulement le diadème royal et le titre de despote, mais aussi les « lois impériales », les Basiliques peut-être, dont un extrait aurait longtemps régi le pays à titre de code moldave.

En ce qui concerne la Moldavie, nous avons eu l'occasion de démontrer à nouveau le non-fondé de ces assertions dans une étude récente sur les relations de ce pays avec Byzance au XV^e siècle,²⁵ et nous espérons pouvoir montrer prochainement ce que nous pensons du « despotat » de Mircea, le prince valaque. Il nous semble néanmoins probable que si Byzance n'avait pas trouvé sa fin en 1453, si son existence s'était trouvée prolongée au moins de quelques dizaines d'années, les rapports byzantino-roumains auraient évolué dans le sens d'un rapprochement politique ajouté à celui plus ancien de

²⁴ Voir, par exemple, *ibid.*, p. 296 et *passim*.

²⁵ Voir notre étude *Bizanțul și Moldova în secolul al XV-lea*, dans le recueil *Stefan cel Mare și cultura moldovenească a secolului al XV-lea* (sous presse), où nous discutons amplement le caractère et l'étendue des rapports byzantino-moldaves au XV^e siècle.

nature ecclésiastique, et qu'aurait pu couronner l'octroi de la part de l'Empire aux princes roumains, d'un titre honorifique, comme celui de despote.

Les données historiques ne nous permettent cependant de retenir que l'existence d'une hiérarchie byzantine, présente sur les sièges métropolitains de Valachie et de Moldavie jusqu'à la prise de Constantinople par les Ottomans. Quoique cette présence n'atteigne pas un siècle pour la Valachie et moins d'un demi-siècle pour la Moldavie, il est loisible de supposer qu'elle ne fut pas été sans apporter dans les deux pays quelques reflets de la civilisation d'un Empire qui, même mourant, ne cessait d'exercer son prestige millénaire loin au-delà de ses frontières rétrécies.

Les relations autres que celles ecclésiastiques entretenues par Byzance avec la Valachie surtout, n'impliquent, par contre, aucune dépendance réelle ou nominale de la part des principautés roumaines. Si nous sommes mal renseignés sur les détails de ces relations, il n'en reste pas moins que la Valachie intéressait particulièrement l'Empire par son importance croissante aux confins du monde libre où elle avoisinait la Hongrie dont la politique anti-ottomane poursuivie pendant cette époque servait puissamment la politique byzantine.

Moins d'un demi-siècle avant de s'écrouler sous les coups de l'attaque ottomane, Byzance gardait encore du goût pour les jeux d'une diplomatie pleine de ressources. Les régions au nord du Danube n'avaient cessé de l'intéresser. Au temps des Comnènes elle avait soutenu avec succès des prétendants à la couronne hongroise, après les avoir, pendant des années, hébergés à Constantinople. Plus modeste, vers 1410, l'Empire se contentait de soutenir tel prétendant roumain, un fils de Mircea l'Ancien, révolté contre le gouvernement de son père, le prince de Valachie.²⁶ L'épisode doit être mis d'ailleurs en rapport avec la politique que Byzance et la Valachie durent mener sur des fronts opposés à l'époque des sanglantes disputes qui divisèrent les fils de Bajazet I^{er} et qui ne manquèrent pas d'entraîner dans leur jeu des puissances chrétiennes.

Constantinople se rangea du côté de Suleyman; le prince valaque offrit son appui à Mousa. Cependant la querelle n'envenima pas pour longtemps les relations byzantino-roumaines. Un autre prétendant, neveu cette fois-ci de Mircea, le futur prince Dan II, réussit avec l'appui de Byzance à atteindre le port roumain d'Asprokastron où les notables valaques le reçurent avec joie, pour le porter ensuite sur le trône de son aïeul. C'est en traversant le pays de ce Dan II — un allié, sans doute — que Jean VIII se rendit au port moldave de Kilia pour regagner le Bosphore, après son voyage de Bude. Un autre fils de Mircea, le futur prince Vlad Dracul, avait passé quelques années de sa jeunesse en compagnie d'autres jeunes Valaques, à la cour de ce même Jean VIII, avant d'obtenir la couronne, dans son pays.²⁷

²⁶ Chalcocondyle, éd. Bonn, p. 171, 9—11.

²⁷ Doucas, éd. Bonn, p. 201,12—202,14.

L'intérêt pour la Valachie n'était cependant pas épuisé par les visées de ce qu'on pouvait appeler la grande politique d'une Byzance qui touchait à sa fin. Des particuliers quittaient volontiers les rives du Bosphore pour un jeune pays libre qui par-delà les Balkans tombés sous l'esclavage ottoman offrait d'inépuisables ressources aux négociants et même, paraît-il, à des artistes grecs en quête de fortune, à en croire la *Descente aux Enfers* de Mazaris.²⁸

Toutefois l'influence byzantine dont témoigne maint aspect de la civilisation roumaine des XIV^e et XV^e siècles, ne s'est exercée qu'en faible mesure d'une manière directe. Le plus souvent elle atteignit nos pays par le canal du monde slave des Balkans qui avait, à son tour, depuis longtemps subi le prestige de Byzance. On ne peut donc étudier la civilisation roumaine ancienne pour y relever l'apport byzantin sans des recherches préalables dans le domaine des relations slavo-roumaines destinées à marquer les voies de pénétration de ces influences lointaines dans les principautés danubiennes. Elles sont surtout évidentes dans l'activité artistique des deux pays roumains, sans qu'on puise nier leur présence dans telle institution politique, juridique ou fiscale de l'ancienne Roumanie.

Les recherches ont depuis longtemps souligné, par exemple, le rôle joué par l'école serbe, dite de la Moravie, dans la transmission, en Valachie et, à travers celle-ci, en Moldavie, des principes de l'architecture serbo-byzantine. La Valachie, après une très brève période, au XIV^e siècle, où l'on peut parler de modèles qu'elle emprunta directement de Constantinople, s'inspira, peut-être, pour l'église princière de Curtea de Argeș de l'architecture des chapelles byzantines de Trapezitza, avant d'adopter le type serbe et, en moindre mesure, ceux provenant de la Macédoine ou de l'Athos. La décoration extérieure des églises de la Bukovine (XVI^e siècle), d'inspiration si évidemment byzantine quant aux thèmes iconographiques, a été mise en rapport, par M. André Grabar, avec les découvertes faites par M. Bošković, lors de la restauration de l'église patriarchale de Peć, où l'on avait employé, deux siècles auparavant, une technique semblable. Il est plus difficile de faire la part des intermédiaires sud-slaves dans le domaine des arts mineurs. Ainsi la céramique byzantine d'importation a été découverte dans plusieurs localités de la Dobroudja et à Turnu-Severin, en petite Valachie (céramique des XI^e et XII^e siècles). Il est possible qu'une influence byzantine directe se soit exercée par ce canal sur les ateliers de Valachie qui produisirent, à Curtea de Argeș, aux XIV^e et XV^e siècles, une pottererie remarquable de facture byzantine. Les spécialistes ont mis toutefois en rapport l'emploi de la céramique monumentale, en Valachie, avec les modèles fournis par la Serbie. Pour la miniature roumaine des XV^e et XVI^e siècles on a affirmé, sans preuves décisives, l'influence directe de la miniature byzantine sur la première; plus assurée reste cependant la transmission de certains thèmes propres à l'enluminure byzantine, par l'intermède

²⁸ Cf. 'Επιδημία Μάζαρι ἐν Ἀϊδου, éd. Ellissen, pp. 214 et 223.

des manuscrits serbes, et, plus tard, bulgares. Des problèmes en quelque sorte semblables sont soulevés par les broderies religieuses roumaines de la même époque et l'on est obligé de reconnaître la part due aux contacts si actifs entretenus par la Valachie avec les monastères serbes, d'où arrivèrent en pays roumains des épitaphioi et des étoles qui servirent de modèles au jeune art valaque ou moldave de la broderie.

Qu'elles soient directes ou non, les influences byzantines, d'ailleurs indéniables, ne peuvent cacher ce qu'on trouve de création roumaine à côté des formes imposées par de vénérables traditions étrangères, dans presque toutes les branches de l'art. En Moldavie surtout, où les contacts avec la civilisation byzantine sont plus tardifs et plus sommaires, ces influences s'entrecroisent avec celles arrivées de l'Occident et avec de fortes traditions locales, dans une synthèse originale manifestée en premier lieu par l'art de bâtir du XV^e siècle. La peinture religieuse accuse elle-même certains écarts par rapport à l'enseignement de l'hérésie byzantine : son goût pour le renouvellement de certains thèmes iconographiques à l'aide du folklore religieux ou par l'emploi de représentations inattendues comme celle du siège de Constantinople par les Turcs, n'a pas manqué d'être souligné par les chercheurs.

L'ancienne littérature sud-slave relativement peu originale, représentée par d'innombrables manuscrits copiés tant au sud qu'au nord du Danube, nous facilite grandement la découverte des éléments proprement byzantins que recouvre sans les cacher la langue des traductions. Le véritable essor connu par cette littérature dans les pays roumains, après l'effondrement de la Bulgarie, à la fin du XIV^e siècle, nous donne en même temps la mesure de l'influence exercée par Byzance sur la culture roumaine ancienne, à travers les Slaves du sud. Livres liturgiques et Pères de l'Eglise tiennent, comme on pouvait s'attendre, la première place dans l'activité des copistes disséminés dans les principaux monastères de la Moldavie ou de la Valachie, et c'est déjà une ondée de culture byzantine, mais surtout chrétienne, qui y pénètre avec ces manuscrits slaves. Plus proprement byzantins sont, en revanche, quelques livres ascétiques que nous devons au puissant mouvement spirituel de l'hésychasme athonite, si en honneur dans la Bulgarie du patriarche Euthymios, et que l'on fit copier, pendant la première moitié du XV^e siècle, dans le célèbre monastère moldave de Neamț. Bien byzantin aussi est le fameux *Σύνταγμα κατὰ στοιχείον* de Matthieu Blastarès, rédigé au XIV^e siècle et très tôt adopté par les Slaves du sud, qui, dans sa traduction slave, plusieurs fois copiée au courant du XV^e siècle tant en Valachie qu'en Moldavie, obtint une place de tout premier ordre dans la vie juridique de ces deux pays.

Pour ce qui est des institutions politiques, citons les offices de la Cour, valaque ou moldave, où le rôle de la civilisation sud-slave dans la transmission des influences byzantines a été clairement mis en lumière. Moins exploré reste encore le domaine des institutions juridiques, fiscales et autres, où les études comparatives sont à leurs débuts ; il n'est pas douteux cependant que des modèles byzantins aient atteint, probablement à travers le monde slave

des Balkans, le territoire roumain, à une époque et dans une mesure qu'on ne peut encore déterminer de plus près.²⁹

Pour tout autre pays, les relations avec Byzance auraient naturellement cessé avec la disparition de l'Empire. Il n'est pas ainsi des pays roumains. Si l'on peut parler, suivant l'heureuse expression de Nicolas Iorga, d'une « Byzance après Byzance », c'est surtout au nord du Danube qu'on doit la chercher, dans ces principautés où la civilisation byzantine ne cesse de s'affirmer longtemps après la catastrophe de 1453.

L'héritage des Paléologues, recueilli en quelque sorte par la Grande Eglise de Constantinople et par les grandes familles byzantines qui survécurent à la ruine de l'Empire, trouva un terrain favorable à sa conservation, dans ces pays roumains qui, sous plusieurs rapports, furent les seuls qualifiés pour continuer l'œuvre de Byzance.

Les princes roumains s'avérèrent les successeurs tant des basileïs que des tsars ou des despotes serbes dans le patronage de l'Athos, qu'ils exercèrent durant le XV^e et le XVI^e siècle. Les patriarches orientaux trouvèrent aide et appui dans ces mêmes principautés avant d'aller les chercher plus tard chez les puissants tsars russes du XVII^e siècle. Les marchands grecs mis au service de la politique monopoliste de la Porte pénétrèrent en grand nombre au nord du Danube dès le XVI^e siècle. Il s'y ajouta ce qui était resté de l'ancienne aristocratie byzantine et ce qui prévalait dans la nouvelle bourgeoisie grecque de Constantinople ou des îles. Si la *diaspora* post-byzantine établie, par exemple, en Italie rendit des services éminents à la culture néo-grecque, l'idée byzantine ne pouvait être conservée que dans ces principautés danubiennes, où les alliances avec les grandes familles du pays, la communauté de religion et la protection ottomane assurèrent, par exemple, à des descendants des Cantacuzènes, le trône de Valachie, dès le XVII^e siècle.

Point n'était besoin d'ailleurs que les dirigeants du pays fussent les rejetons des grandes familles byzantines; il suffisait parfois qu'on eût affaire à des zélateurs des idéaux byzantins provenant de milieux beaucoup plus modestes.

Tel fut le cas de Basile le Loup, prince de Moldavie (1634—1653), d'allure vraiment impériale, protecteur attitré du patriarcat œcuménique qui était en proie à des grandes difficultés financières, ou bien patronnant la traduction en roumain des lois byzantines et ce petit synode de Iassy (1642), convoqué pour la défense de l'orthodoxie menacée.

Ce fut toujours la reprise d'un thème familial à la pensée religieuse byzantine: la polémique anti-romaine vigoureusement menée sous la direction du fougueux patriarche orthodoxe de Jérusalem, Dosithée, qui porta,

²⁹ Il est impossible de produire des références pour toutes les questions effleurées ci-dessus, qui touchent aux influences byzantines et à leur mode de transmission; on devra recourir aux bibliographies indiquées plus haut. Parmi les publications parues après 1945, citons toutefois le beau livre d'E. Turdeanu, *La littérature bulgare du XIV^e siècle et sa diffusion dans les pays roumains*. Paris, 1947.

au XVII^e siècle, tant en Valachie qu'en Moldavie, à la création des imprimeries grecques où virent le jour les éditions *princeps* de tel ouvrage de Photius ou de Zygarbenos.

Avec les Phanariotes qui dirigèrent les principautés pendant plus d'un siècle (1716—1821 en Valachie; 1709—1821 en Moldavie), le grec, langue de civilisation pour toute une partie de l'Europe sud-orientale et du proche Orient, tendit de doubler le roumain comme langue de chancellerie et, dans certaines occasions, comme langue de l'Eglise. Le cérémoniel de la Cour, calqué d'après le byzantin, le droit qui s'inspire visiblement du droit byzantin de Justinien, des Basiliques ou même du Νόμος γεωργικός, l'enseignement en grec dans les Académies de Bucarest ou de Iassy, achèvent de donner la mesure de cet épanouissement de l'idée byzantine dans les milieux gréco-roumains vers la fin du XVIII^e siècle.

On sait assez que de tout temps les légistes, travaillant au compte de l'Etat, leur contemporain, s'étaient turnés vers le passé, d'où il puisaient souvent le meilleur de leur inspiration. Aussi, dans l'œuvre restée inconnue du plus grand juriste de son temps, Michel Photinopoulos de Chios, avons-nous trouvé la plus hardie et la plus chimérique tentative qu'on eût faite de faire tenir l'ancien droit — et surtout le droit public roumain — dans les moules byzantins. Le fait que l'œuvre, rédigée vers 1777, demeura inédite et l'essai n'eut pas de lendemain, nous autorise à y voir comme le chant du cygne du byzantinisme en Valachie.³⁰ Ce qui s'ensuivit, ce fut surtout l'activité — bruyante celle-ci — du nouvel hellénisme des Rhigas, des Néophyte Doukas, apôtres de la résurrection nationale, animés par les idées apportées d'un Occident bouleversé par la Révolution de 1789.

C'est contre les tendances impérialistes de ce nouvel hellénisme qu'eut à combattre la conscience nationale roumaine en 1821. On y brisa non sans brutalité une longue symbiose gréco-roumaine à l'aide de laquelle les éléments byzantins les plus anciens, auxquels s'ajoutèrent ceux apportés par les Slaves du sud, puis par l'hellénisme postbyzantin, donnèrent à la civilisation roumaine ancienne son cachet propre, non exempt d'originalité ni de grandeur.

Il n'entre pas dans les objectifs poursuivis en cette esquisse de s'attarder

³⁰ Nous avons signalé l'œuvre inconnue du juriste grec dans une communication présentée à l'Académie de la R. P. Roumaine en 1956, sous le titre: *Michel Photinopoulos et l'ancien droit roumain au XVIII^e siècle*. Puisque ce travail ne sera pas de sitôt imprimé, qu'il nous soit permis d'y relever brièvement ce qui pourra intéresser cette fois-ci les néo-hellénistes. On savait qu'un grand nombre d'exemplaires de l'important ouvrage anonyme paru à Vienne, en 1806 — *Ίστορία της Βλαχίας* — possèdent un appendice: Παράρτημα τοῦ αὐτοῦ συγγραφέως εἰς τὴν ἱστορίαν τῆς Δακίας (sic!). L'appendice, source capitale pour l'histoire du droit coutumier roumain, a suscité l'intérêt des juristes roumains qui se sont répandus en hypothèses touchant la personne de son auteur (voir notamment la communication de C. A. Spulber, *Basiliques et coutumes roumaines*, dans le Bull. de la Sect. hist. de l'Acad. roum., t. XXVI [1945] 54—138). Or, nous avons pu établir que le Παράρτημα ne représente qu'un chapitre remanié de la compilation manuscrite de Photinopoulos et nous avons mis en lumière ce qu'il a de commun tant avec l'*Ίστορία της Βλαχίας* qu'avec le *Συνταγματικόν νομικόν* d'Hypsilantès, paru en 1780.

sur l'activité des byzantinistes roumains ni sur les tâches actuelles de la byzantinologie de mon pays. Je pense toutefois qu'il n'est pas sans intérêt de marquer brièvement les devoirs les plus pressants que se sont imposés dans ce domaine, pendant les deux derniers lustres, les Instituts de recherches qui travaillent sous l'égide de notre Académie.

Les campagnes de fouilles vaillamment conduites par l'Institut d'archéologie ont mené, surtout dans la Dobroudja, à des découvertes qui éclairent parfois d'un jour nouveau les formes prises par la domination byzantine dans ces contrées jusqu'à la fin du XII^e siècle. L'Institut communique, d'une façon régulière, les résultats de ses enquêtes, dans des périodiques de spécialité.

La période de l'histoire roumaine comprise entre le X^e et le XV^e siècle reçoit, comme on le savait depuis longtemps, des lumières précieuses des sources byzantines contemporaines. Aussi a-t-on procédé de nouveau à un dépouillement plus attentif de ses sources, et un vaste recueil qui comprendra des extraits de ces mêmes sources, publiés en traduction roumaine, avec des introductions et des notes, est sur le point d'être mené à son terme, par les soins de l'Institut d'histoire de l'Académie.

L'intérêt particulier que présentent les historiens grecs de la fin de Byzance pour l'histoire des pays roumains, a décidé M. Basile Grecu à entreprendre une édition critique accompagnée d'une traduction en roumain de l'œuvre de Doukas, qui sera suivie par la publication d'une traduction intégrale de Chalcocondyle et de Critobule.

Les sources néo-helléniques de l'histoire roumaine des XVI^e et XVII^e siècles, nouvellement traduites par l'auteur de ces lignes, verront également le jour, dans un prochain avenir.

La littérature juridique de la fin de l'époque phanariote, rédigée en grec par ordre des princes de la Valachie ou de la Moldavie aux XVIII^e et XIX^e siècles, et qui soulève des problèmes d'un grand intérêt pour l'histoire du droit roumain ancien, a commencé à être publiée dans des éditions scientifiques par les soins d'un groupe de spécialistes, sous la direction de M. André Rădulescu. On a fait paraître jusqu'ici les Codes d'Alexandre Hypsilantès (1780), et celui de Jean Karadzas (1818) — texte grec et traduction roumaine.

De nombreuses études sur l'histoire de l'art roumain, où l'on touche souvent à la question des influences byzantines, ont été publiées par les soins de l'Institut de l'Histoire de l'Art. Des recherches sur les monnaies byzantines découvertes ou conservées en Roumanie ont été communiquées dernièrement dans quelques publications de cette même Académie. Enfin, la bibliothèque de cette institution est sur le point d'entreprendre la rédaction du III^e tome de son catalogue des manuscrits grecs, qui comprendra la description de quelque 350 pièces qui se sont ajoutées à ses collections depuis la publication, en 1940, du deuxième tome du catalogue.

Ces travaux, qui intéressent surtout notre patrie, trouveront un heureux complément dans une collaboration d'ordre international à laquelle les byzan-

tinistes roumains prêteront volontiers leur appui. Avant d'entreprendre l'examen des conditions aptes à favoriser une œuvre collective, ample et de longue haleine mais qui, une fois réalisée, rendrait d'éminents services aux byzantinistes de tous les pays, il nous a paru utile de présenter en peu de mots les étapes et les caractères principaux des relations byzantino-roumaines, à travers les siècles et de suggérer, par ce simple exposé, la nature des tâches qui sollicitent l'attention des byzantinistes de mon pays.

L'ÉTAT ET L'AVENIR DES ETUDES BYZANTINES EN POLOGNE*

En Pologne, les recherches et les études byzantines ont commencé tard. Evidemment, il serait absurde de comparer l'utilité des études pareilles dans notre pays avec leur utilité dans les pays balkaniques, où l'histoire de Byzance est si intimement liée à la leur qu'on ne peut connaître l'une sans l'autre. La même considération se répète dans une certaine mesure pour la Russie, où les études byzantines furent cultivées de toujours. Mais à l'époque où à l'Occident aussi elles venaient de prendre leur essor, des problèmes d'un autre genre préoccupaient les historiens polonais. Les partages de la Pologne, ses causes, les circonstances qui y menèrent, les suites de cet événement pour la nation polonaise et la politique internationale — voilà les questions qui attireraient en premier lieu l'attention de nos savants. Et il semblait à nos chercheurs qu'entre l'histoire de Byzance et celle de la Pologne il n'y avait point de liens de communauté. C'était aussi la notion, que, presque à leur insu, ils inculquaient à leurs lecteurs. Et puis — pourquoi ne pas l'avouer franchement? — dans cette partie de la Pologne qui restait sous la domination tzariste on craignait que, sous le semblant d'une étude scientifique, on n'essayât d'introduire une méthode de russification.

Bref, la première chaire d'histoire byzantine fut fondée en 1935 à l'Université de Varsovie; un professeur très jeune encore, Casimir Zakrzewski, fut invité à l'occuper. C. Zakrzewski débuta par l'histoire ancienne, mais déjà le sujet de sa thèse d'agrégation (*Le Gouvernement et l'opposition sous Arcadius*. Cracovie, 1927) fut puisé dans l'histoire byzantine, à laquelle il commençait à s'intéresser de plus en plus. Au moment où il fut appelé à occuper la nouvelle chaire, il avait déjà publié plusieurs travaux de ce domaine. Ces travaux se rapportent plutôt à l'époque du Bas Empire Romain, mais les chemins qui mènent aux études byzantines sont divers. Il est encore rare qu'on soit byzantinologue, il arrive beaucoup plus souvent qu'au cours des recherches on le devienne.

Avec la création d'une chaire, un cours régulier sur l'histoire de Byzance fut introduit dans le programme de l'Université de Varsovie. Des travaux de licence et de doctorat furent entrepris. La chaire disposa bientôt d'un noyau de bibliothèque, muni des sources et des périodiques les plus importants: *Byzantinoslavica*, *Revue des Etudes byzantines*, *Analecta Bollandiana*, *Byzantion*, *Revue du Sud-Est Européen*, *Byzantinische Zeitschrift*. C. Za-

* Communication présenté à la Conférence des Etudes Byzantines (Prague, 27 octobre—2 novembre 1957).

krzewski composa un manuel de l'histoire byzantine pour l'usage des écoles supérieures. Ce manuel embrasse l'époque à partir de la fondation de Constantinople jusqu'à la débâcle de la IV^e croisade. Jusqu'à nos jours, il est le seul qui ait paru en langue polonaise. En juin 1939, une *Association des Amis des Etudes byzantines en Pologne* se constitua sous la présidence de M. Oscar Halecki et la vice-présidence de MM. Thaddée Zieliński et Casimir Zakrzewski.

La guerre d'un seul coup avait anéanti tous ces efforts. C. Zakrzewski fut assassiné le 11 mars 1941 par les hitlériens, certains de ses élèves subirent un sort pareil, d'autres se dispersèrent, et de trois thèses de doctorat partiellement ou entièrement achevées en 1939, il n'y eut qu'une seule qui fut en 1942 présentée et acceptée à l'Université souterraine de Varsovie.

La fin de la guerre trouva nos universités en pleine désorganisation. Tout était à recommencer. La chaire de l'histoire byzantine ne fut pas rappelée à la vie pour plusieurs raisons. L'attention générale se tournait d'abord vers les problèmes de l'histoire contemporaine. Dans cette période qui suivit immédiatement la guerre, période où les esprits étaient agités et inquiets, il semblait fort douteux qu'un enseignement au caractère purement scientifique, eût pu trouver des adeptes. Cet enseignement exigeait en outre une préparation lente et laborieuse qui manquait à notre jeunesse.

Mais avec le temps, un changement d'opinion, un revirement des goûts se fit observer. A partir de 1950, le programme de l'Université de Łódź embrassa des leçons se rapportant à l'histoire de Byzance. Le choix de l'université était dû à un pur hasard, simplement parce que la seule des élèves du professeur Zakrzewski qui s'est, pour ainsi dire, sauvée du naufrage, s'était réfugiée là. Une condition fut posée : ces conférences devaient se rattacher aussi étroitement que possible à l'histoire de l'Europe occidentale. Six ans encore s'écoulèrent pendant lesquels les études byzantines, en se faufilant dans le programme de l'enseignement universitaire, s'efforçaient de se faire pas à pas une place parmi les autres disciplines. Enfin, cet automne, le Sénat et le Recteur de l'Université de Łódź proposèrent au Ministère des Ecoles Supérieures d'appeler à la vie un *Institut de l'histoire byzantine*. Il fut créé le 1^{er} octobre de l'année courante par un décret et fonctionne à l'Université de Łódź.

Il serait ridicule de parler déjà de son activité. Il ne compte d'ailleurs que quelques élèves (mais les adeptes de l'histoire médiévale sont en général rares chez nous). Un enseignement du grec est assuré, un cours régulier — cette fois-ci sur l'histoire de Byzance — sera tenu pendant toute l'année et un séminaire, c'est-à-dire la préparation des thèses de licence, est en fonctionnement. Dans trois ans d'ici, il faut espérer fermement qu'il y aura, en Pologne, quelques licenciés en histoire byzantine.

Ainsi pour conclure, on peut dire qu'un germe des études byzantines vient de naître en Pologne. Puissent les circonstances lui être plus favorables qu'elles n'ont été il y a vingt ans. On ne saurait cependant parler d'un centre

de byzantinologie en Pologne, car un centre comporte un groupe de spécialistes, un contact continuuel entre eux et une unité d'action. Pour arriver à cela, il faut du temps et encore du temps.

Ce serait cependant une erreur que de croire que les études byzantines n'ont éveillé aucun intérêt parmi nos savants historiens et philologues. Il suffit de citer dans cet aperçu sommaire le Professeur O. Halecki, qui fut un précurseur de ces études en Pologne grâce à l'attention qu'il voua, dans ses travaux, aux problèmes byzantins, ainsi qu'aux écrits consacrés entièrement à ces problèmes. Il suffit aussi de rappeler le Professeur R. Taubenschlag qui, bien que professeur en histoire du droit, a, par son docte travail *The Law of Greco-Roman Egypt in the Light of the Papyri* beaucoup contribué au développement de la byzantinologie. Un groupe s'est formé auprès du Professeur C. Kumaniecki à Varsovie. Depuis plus d'une dizaine d'années, ils font paraître un périodique intitulé « Le Méandre ». C'est un journal de vulgarisation, mais d'un caractère très sérieux. En ce qui concerne le domaine de byzantinologie, on y a publié plusieurs traductions des auteurs byzantins. Il paraît qu'un des collaborateurs de M. Kumaniecki prépare une thèse d'agrégation sur Digenis Akritas. Un second groupe de philologues avec le Professeur Th. Sinko est lié à l'Université Jagellone, et le troisième avec le Professeur J. Sajdak, à celle de Poznań. On leur est redevable des travaux d'érudition qui se rapportent à l'époque du Bas Empire Romain et aux débuts de Byzance. C'est la patristique, les œuvres des Pères de l'Eglise, les premiers chroniqueurs grecs, qui constituent le principal objet de leurs recherches.

Ainsi on constatera que les études byzantines n'ont commencé en Pologne que dans le second quart du XX^e siècle, qu'elles furent détruites par la seconde guerre mondiale, que leur renouvellement est laborieux et lent. Il est dû aux efforts personnels de quelques chercheurs, mais ces chercheurs sont peu nombreux et ils travaillent séparément.

Cependant il n'y a aucune raison susceptible d'entraver le développement de ces études en Pologne. Pays de transition, pays slave, situé entre les Etats de l'Europe centrale et ceux de l'Europe orientale, la Pologne par ses destinées et par son histoire fut toujours rattachée tant à l'Orient de l'Europe qu'à l'Occident. Les influences byzantines durent s'y infiltrer par l'entremise des Slaves Orientaux. Boleslas le Vaillant, après la prise de Kiev, envoya une légation à Basile II et ce n'était pas sans arrière-pensée qu'il fit apprendre le grec à son fils et successeur. Les princes polonais, pour ne citer que quelques-uns — Casimir, Boleslas Tête-Bouclée, Alexandre, et Jagellon lui même — avaient épousé des princesses russes. A partir de la fin du XIV^e siècle, c'est-à-dire du moment de l'union du royaume polonais avec la principauté lithuano-russe, un vaste territoire, habité par un peuple qui professait la religion orthodoxe et s'était formé sous l'influence de la civilisation byzantine, composa une des parties intégrantes de la Pologne. Par

le fait de cet union, son sort fut indissolublement rivé aux destins de l'Europe orientale.

D'autre côté, nos récentes recherches archéologiques nous prouvent que la Pologne devait avoir, depuis une époque reculée des relations directes avec Byzance. Il y a un certain nombre d'années, les fouilles ont démontré, sur notre territoire, l'existence de monnaies byzantines, d'ornements, de certains ustensiles. Près de Kalisz et à l'est de l'Elbe, on a trouvé des besants en or et des solidus en argent, datés entre 455 et 518. Pendant longtemps une théorie s'était maintenue que le commerce entre Byzance et les pays de l'Europe orientale prenait le chemin de Kiev, se dirigeait vers le Nord, allait en Scandinavie, en laissant entièrement à l'écart la Pologne. Les objets de provenance byzantine, ainsi que les monnaies mentionnées tout à l'heure, seraient arrivés en Pologne via Scandinavie. A présent, nos archéologues combattent cette théorie. Ils estiment que la Pologne eut des relations directes avec Byzance. Les fouilles des dix dernières années semblent justifier cette opinion. La carte ci-jointe montre les emplacements où des monnaies byzantines furent trouvées. C'étaient en plusieurs cas des trésors entiers, enfouis sous le sol, et, ce qui est fort intéressant, parmi ceux-ci se trouvaient quelques trésors marchands. Or, un trésor marchand diffère beaucoup, on le sait, de celui d'un simple particulier. Il se compose uniquement de monnaies presque toujours divisées en rouleaux et classées selon leur valeur. Ces trouvailles témoignent d'un échange beaucoup plus vif qu'on ne le supposait jusqu'à présent. La voie sur laquelle on les trouve prouverait que ce commerce prenait le chemin de Kiev, Grody Czerwieńskie, Cracovie, pour se diriger vers le nord de la Pologne. Łęczyca, qui possédait une cathédrale très vénérée aux XI^e et XII^e siècles, se glorifiait de posséder un staurothèque d'un travail byzantin, fort beau. A Opole et à Gdańsk, on a retrouvé quelques morceaux d'étoffe de provenance byzantine.¹ On pourra objecter que ces trouvailles sont encore très peu nombreuses, mais la réplique est facile: pour trouver il faut chercher. On ne cherche sur la plupart de notre territoire que depuis une dizaine d'années et le fait que par-ci ou par là on n'a pas encore découvert des objets byzantins n'est pas une preuve qu'ils n'y existent pas. Il ne faut pas oublier que la Pologne pouvait offrir des marchandises qu'on recherchait à Constantinople: le miel, la poix, la cire, l'ambre, les esclaves.

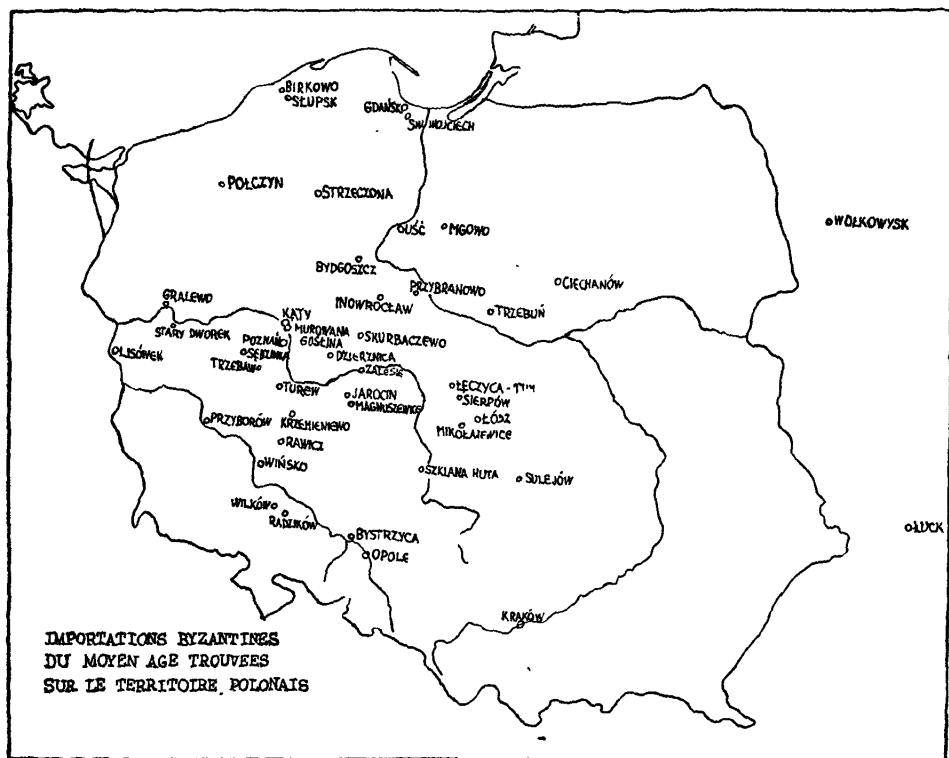
La soussignée se permet de faire les suivantes propositions aux participants de la conférence:

1^o vu les difficultés que rencontre actuellement la recherche scientifique, surtout dans le domaine de la byzantologie, entreprendre un travail basé sur

¹ Je tiens à remercier ici tout particulièrement mes collègues-archéologues: 1^o Mr. Anatole Gupieniec de Łódź qui m'a fourni tous les renseignements nécessaires, m'a muni de la carte en question et a appelé mon attention sur le fait que c'est l'insuffisance des recherches qui explique dans ce cas la parcimonie des trouvailles, 2^o Mr. Jean Zak de Poznań qui a bien voulu m'indiquer la bibliographie du sujet.

les matériaux qui sont, ou peuvent être, à notre portée dans nos pays respectifs, p. ex. étudier un des problèmes capitaux de l'histoire byzantine (la question de l'union des Eglises, le progrès de la conquête turque, la prise de Constantinople) du point de vue de son rapport avec l'histoire de nos pays.

2^o procéder à un examen minutieux des sources dans chacun de nos pays pour y rechercher et publier ce qu'on pourrait appeler byzantino-polonica, byzantino-serbica, bulgarica, romanica etc.



J. IRMSCHER / BERLIN

DIE BYZANTINISCH-DEUTSCHEN BEZIEHUNGEN ALS FORSCHUNGSAUFGABE*

Der Berichterstatter zum Thema Byzanz und Deutschland befindet sich in einer ungleich schwierigeren Situation als sein Kollege aus irgendeinem anderen Land. Denn während bei diesem das mittelalterliche Staatsgebilde sich nach seinem ethnischen und territorialen Umfang im wesentlichen mit dem heutigen deckt, sind, ehe man präzise vom mittelalterlichen Deutschland sprechen kann, einige Vorfragen zu klären. Auf die wichtigsten sei hier eingegangen.

Erstens: Gehören die Beziehungen zwischen Byzanz und den Germanenstaaten in den Kreis unserer Betrachtungen? Die Frage steht in engem Konnex zu der umfassenderen nach dem Beginn der deutschen Geschichte überhaupt. Gewiß bildet für die spätere deutsche Entwicklung die Schlacht im Teutoburger Wald „einen der entscheidendsten Wendepunkte“,¹ gewiß wurde die Zusammengehörigkeit der deutschen Stämme gelegentlich von antiken Betrachtern (nicht von ihnen selbst) erkannt, gewiß ist die Besonderheit des deutschen Feudalismus nicht verständlich ohne die germanische Markgenossenschaft; von deutscher Geschichte im eigentlichen Sinne kann man jedoch erst nach der Gründung eines die Mehrzahl der deutschen Stämme umfassenden Staates sprechen, also von der Zeit Karls des Großen an oder, noch exakter, seit dem Vertrag von Verdun (843)² — die Geschichte der germanischen Stämme und Staaten, die vorangeht, ist für die deutsche Geschichte

* Dieser Beitrag wurde an der Konferenz der Byzantinisten zu Prag am 30. Oktober 1957 vorgetragen.

¹ Fr. Engels in: Marx, Engels, Lenin, Stalin, *Zur deutschen Geschichte*, 1. Berlin, 1953, 58.

² Br. Gebhardt, *Handbuch der deutschen Geschichte*, 1, 8. Auflage von Herbert Grundmann, Stuttgart, 1954, umgeht die Frage; er läßt die „Ur- und Frühgeschichte im mitteleuropäischen Raum“ (S. 1 ff.) behandeln und darauf die Zeit bis 911 (Regierungsantritt Konrads I.) unter dem Titel *Deutschland im fränkischen Reich* (S. 79 ff.). — Hinsichtlich der Bewertung Verduns stimme ich mit Leo Stern, *Zeitschr. f. Geschichtswiss.* 5 (1957) 76 überein: „War der Vertrag von Verdun 843 eigentlich nicht viel mehr als ein dynastischer Teilungsakt, so schuf er doch den politischen Rahmen für die Entstehung des deutschen Volkes.“ (Dementsprechend gibt Stern in der Gliederung für das Hochschullehrbuch der Geschichte des deutschen Volkes ebd. 1 [1953] 636 einen Abschnitt *Zerfall des Frankenreiches und die Herausbildung des ostfränkisch-deutschen Staates*; vgl. auch ebd. 3 [1955] 72). Daß diese Staatsbildung ein Vorgang von langer Dauer war, hat neuerdings wieder G. Tellenbach bei H. Kämpf, *Die Entstehung des deutschen Reiches*, Darmstadt, 1956, 171 ff. gezeigt. Zum gesamten Fragenkreis vgl. noch immer das Sammelwerk von Th. Mayer, *Der Vertrag von Verdun 843*, Leipzig, 1943.

Frühgeschichte, aber auch nicht mehr. Von unserer byzantinistischen Fragestellung her wird die Richtigkeit dieser Behauptung augenfällig: Zu den Germanenstaaten der Völkerwanderungszeit hat das Oströmische Reich in vielfältigen Kontakten — meist waren es militärische Verwicklungen — gestanden, nach Spuren, die auf ein Nachwirken derartiger Verbindungen schließen ließen, wird man indes vergeblich suchen; dagegen ist das mit der Krönung Karls des Großen aufgeworfene Zweikaiserproblem zentrales Thema der byzantinisch-deutschen Auseinandersetzungen, solange Byzanz überhaupt eine Macht darstellt. Eine Betrachtung der byzantinisch-deutschen Beziehungen sollte demnach mit der Karolingerzeit einsetzen.

Es lag in der imperialen Natur des abendländischen Kaiserreiches, des karolingischen sowohl wie des wiedererrichteten ottonischen³ und vollends des staufischen,⁴ daß es nicht nur die Lande „deutscher Nation“ umfaßte, sondern auch fremdvölkische Gebiete, und zwar umso mehr, je gefestigter seine innere und äußere Position war.⁵ Die Frage liegt daher nahe, ob bei einer Darstellung der byzantinisch-deutschen Beziehungen unter „deutsch“ lediglich das deutsche Volk oder der in diesem Falle umfassendere deutsche Staat verstanden werden soll. Ich glaube, die Entscheidung ist unproblematisch, soweit es sich um die politisch-militärische Seite der Frage handelt; hier kann unter „deutsch“ nur das Reich verstanden werden ungeachtet der Tatsache, daß es sich bei diesem um ein Staatsgebilde handelte, das eine Anzahl von Völkern in sich vereinigte, ja seinem Wesen nach sogar Universalität erstreben mußte.⁶ Dagegen werden bei der Würdigung der kulturellen Einflüsse und auch der ökonomischen Verbindungen zwischen Byzanz und den nichtdeutschen Reichsteilen die Historiker der einzelnen Nationen das erste Wort zu sprechen haben, während dem Geschichtsschreiber der byzantinisch-deutschen Beziehungen die Aufgabe gestellt ist, diese Vielzahl in ihrer Bedeutung für das Imperium als Ganzes zu würdigen — neben der Erforschung der spezifischen Einwirkungen von Byzanz auf das deutsche Volk, seine materielle und geistige Kultur. Mutatis mutandis gilt diese Regel auch für die Behandlung Österreichs, dessen Erhebung zum Herzogtum im Jahre 1156 im Lichte der byzantinisch-deutschen Beziehungen gesehen werden muß,⁷

³ Über die sich wandelnden Konzeptionen eines universalen römischen Kaisertums unterrichtet W. Ohnsorge, *Zeitschr. d. Savigny-Stift. f. Rechtsgesch.*, 67 (Germanistische Abteilung) 1950, 309 ff. und *Saeculum* 5 (1954) 209 ff.

⁴ Vgl. zum Beispiel E. Kantorowicz, *Kaiser Friedrich der Zweite*. Berlin, 1927, besonders das Kapitel *Dominus mundi*, S. 471 ff.

⁵ Vgl. hier die in Einzelheiten anfechtbaren Reflexionen über die Weltreichsidee bei H. Steinacker in: Fr. Valjavec, *Historia mundi*, 5. Bern, 1956, 460 ff.

⁶ Erinnert sei nicht zuletzt an die Stellung Italiens, das durch Jahrhunderte das bedeutendste Streitobjekt zwischen den beiden Reichen ausmachte. (Auf die eindrucksvolle Darstellung bei L. Salvatorelli, *L'Italia medievale dalle invasioni barbariche agli inizi del secolo XI*. Mailand o. J., sei bei dieser Gelegenheit hingewiesen.)

⁷ Vgl. K. J. Heilig in: Th. Mayer, K. Heilig und C. Erdmann, *Kaisertum und Herzogsgewalt im Zeitalter Friedrichs I.* Leipzig, 1944, 1 ff. sowie F. D(ölger), *Byz. Zeitschr.* 43 (1950) 133 f.

und der Schweiz, welche sich seit dem Mittelalter aus dem deutschen Staatsverband gelöst haben.

Es ist im Wesen der deutschen Byzantinistik begründet, daß sie in der Vergangenheit den Beziehungen ihres Landes zu Byzanz weniger Beachtung schenkte als die Byzanzforschung anderer Völker. In Rußland standen diese Beziehungen immer im Mittelpunkt der Aufmerksamkeit der Forscher, die tschechische Byzantinistik entzündete sich an den kyrillomethodischen Fragen, für die Völker Südosteuropas und des Balkans bildete die Beschäftigung mit der byzantinischen Geschichte notwendiges Komplement für die Erforschung der eigenen — die deutsche Byzantinistik dagegen erwuchs aus der klassischen Philologie, empfand sich als Teil einer umfassenden Gräzistik und blieb lange ohne wirkliche Fühlung zur Mediävistik, die ihrerseits wiederum die mittelalterliche Geschichte von einem dezidiert abendländischen Standpunkt betrachtete. (Ein solches Standardwerk wie Dahlmann-Waitz, Quellenkunde der deutschen Geschichte, 9. Auflage von H. Haering, Leipzig 1931, kennt das Stichwort „Byzanz“ nur zweimal, nämlich S. XVII und XVIII in Verbindung mit den Kreuzzügen! Aber auch der Berichterstatte über die Geschichte des Mittelalters in dem von Leo Brandt herausgegebenen Sammelwerk „Aufgaben deutscher Forschung“, 2. Auflage, 1, Köln 1956, 99 ff. weiß nichts von solchen neuen Aufgaben.)

Erst in neuerer Zeit beginnt sich eine Erweiterung des Blickfeldes anzubahnen. Den Versuch einer zusammenfassenden Schau hat zum ersten Male⁸ Gustav Soyter gewagt in zwei Aufsätzen, die während der Kriegsjahre erschienen und darum nicht die gebührende Beachtung finden konnten; in den Neuen Jahrbüchern für Antike und deutsche Bildung 4 (1941) 113 ff. behandelte er die politischen Beziehungen — der Aufsatz bietet weit mehr, als man nach dem Titel *Byzantiner und Deutsche nach byzantinischen Quellen* erwartet —, und in der Leipziger Vierteljahrsschrift für Südosteuropa 5 (1941) 153 ff. berichtete er über *Die byzantinischen Einflüsse auf die Kultur des mittelalterlichen Deutschland*. (Die Arbeit erschien auch — gekürzt — in französischer Übersetzung in der Revue des études byzantines 8 [1950] 143 ff.) Ferner brachte Soyter in usum scholarum eine Sammlung *Byzantinische Quellen zur deutschen Geschichte* heraus, die in einem Text- und einem Er-

⁸ Das Werk von Fr. Valjavec, *Geschichte der deutschen Kulturbeziehungen zu Südosteuropa*, 1. München, 1953, beschränkt sich auf den „nahen Südosten“ (S. VI), scheidet also für unsere Fragestellung, aufs Ganze gesehen, aus. Der Aufsatz von J. Verpeaux, *Byzance et la civilisation européenne*. Bull. de l'Assoc. G. Budé N. S. 7 (1949) 82 ff. gibt für die speziell deutschen Belange gar nichts aus; ähnliches gilt auch für die Abhandlung von K. Lechner, *Byzanz und die Barbaren*. Sæculum 6 (1955) 292 ff. (beruht auf der Dissertation des Verfassers *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner*. München, 1954). Die Arbeit von H. L. Mikoletzky, *Byzanz und das Abendland*, in: J. Stummvoll, *Die Österreichische Nationalbibliothek*. Wien, 1948, 473 ff. bringt zwar einige Anregungen, jedoch kein neues Material; dasselbe ist für den Beitrag von N. Jorga, *Der lateinische Westen und der byzantinische Osten in ihren Wechselbeziehungen während des Mittelalters*, in: Studium Lipsiense, Ehrengabe Karl Lamprecht dargebracht. Leipzig, 1909, 89 ff. zu sagen.

läuterungsheft Paderborn 1951/52 herauskam, zu den gleichen Texten wurde ebd. 1953 unter dem Titel *Germanen und Deutsche im Urteil byzantinischer Historiker* die deutsche Übersetzung geboten. Von den Materialien, die Soyter vorlegt, wird die weitere Beschäftigung mit dem Gegenstand auszugehen haben. Wir müssen uns hier darauf beschränken, auf einige zentrale Anliegen hinzuweisen.

Es ist kürzlich mit Recht festgestellt worden „daß keine der großen politischen Taten des mittelalterlichen Europa ganz verstanden werden kann ohne Zusammenhang mit dem Fortbestand Ostroms“.⁹ Das A und O dieser politisch-diplomatischen Beziehungen zwischen dem Osten und dem Westen ist das Zweikaiserproblem. Dieses hat einmal seine staatstheoretische Seite; auf die in diesem Zusammenhang wichtige Vorstellung von der Familie der Könige wies jüngst wieder Franz Dölgers Aufsatzsammlung *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal 1953, 34 ff. hin —, und es hat zum anderen seine psychologische Seite: den beinahe axiomatischen Satz, daß die in dem einen Kaiserreich gipfelnde Staatenhierarchie „für Ost und West »die einzig denkbare Weltordnung« gewesen sei“, hat kürzlich Heinz Löwe, *Von Theoderich dem Großen zu Karl dem Großen*, Darmstadt 1956, 41 f. in seiner Gültigkeit für den Westen einigermaßen einschränken können. Und nicht zuletzt sind die theoretische Begründung und die sich wandelnden Konsequenzen, welche aus ihr hergeleitet wurden, ein guter Gradmesser für die jeweiligen Machtrelationen von Ost und West: Karl der Große, ebenso wie die Kaiserin Irene halten die Wiedervereinigung auf dem Wege über eine Eheschließung für eine praktikable Lösung¹⁰ — dem großmächtigen Nikephoros Phokas gilt die Vermählung einer *πορφυρογεννήτη* mit dem Sohne Ottos I., wie sie der kaiserliche Gesandte Liutprand von Cremona vorschlägt, als eine indiskutable Mesalliance, für die er nur Spott und Hohn übrig hat — daß damit der Byzantiner den Bogen überspannte, beweist das Nachgeben des Johannes Tzimiszes, der 972 zwar nicht die geforderte purpurborene Prinzessin, wohl aber seine eigene Verwandte¹¹ Theophano in jenen Ehebund gab — der Westler Manuel I. trägt keine Bedenken, eine politische Ehe mit der Schwägerin Konrads III., Bertha von Sülzbach, einzugehen, was freilich den Panegyriker Theodoros Prodromos veranlaßt, die *νεαρά Ρώμη* zu der *προεσβυτέρα* in Vergleich zu setzen: *Εἰ γὰρ ἔκεινῃ δίδωσι νύμφην καὶ σὺ νυμφίον, ἴσμεν δὲ πάντες κεφαλὴν τῆς γυναικὸς τὸν ἄνδρα* (Soyter, *Byzantinische Quellen*, 37) — die von Walter von der Vogelweide besungene Gemahlin Philipps von Schwaben, Irene Maria, erhoffte, in ihrem Gatten den

⁹ H. Stl. B. Moss in: Fr. Valjavec, *Historia mundi*, 4. Bern, 1956, 555.

¹⁰ Dazu jetzt W. Ohnsorge, *Jhb. d. Gesellsch. f. niedersächs. Kirchengesch.* 48 (1950) 22 ff.

¹¹ Dazu G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1952², 237, Anmerkung 2 und den entscheidenden Aufsatz von Fr. Dölger, *Hist. Jhb.* 62—69 (1949) 646 ff., dessen Ergebnisse durch die von ihnen unabhängigen Untersuchungen von A. Hofmeister, *Festschrift Edmund Stengel*. Münster, 1952, 223 ff. bestätigt werden (dazu noch Fr. Dölger], *Byz. Zeitschr.* 45 [1952] 467).

Rächer ihres vom Throne verstoßenen Vaters Isaak II. zu finden — die Verlobung der Tochter Friedrichs II. mit dem Exilkaiser Johannes III. Dukas Vatatzes 1244 zu Nikäa wurde von diesem ohne Zweifel als ein Prestigegewinn angesehen und war es in der Tat auch. In seinem trotz mancher Einwände¹² bedeutenden Werk *Das Zweikaiserproblem im früheren Mittelalter* (d. h. bis zum Jahre 1204¹³), Hildesheim 1947, hat Werner Ohnsorge die einschlägigen juristisch-politischen Fragen eingehend erörtert.¹⁴ Es lohnte indes, auch den sich daraus im Laufe der Jahrhunderte ergebenden praktischen Auswirkungen nachzugehen; allein das dargebotene Beispiel der ehelichen Verbindungen zwischen den beiden Kaiserreichen, das noch nicht einmal Vollständigkeit aufweist,¹⁵ macht deutlich, wie viele wertvolle Aufschlüsse sich dabei ergeben würden, und es zeigt doch nur einen Aspekt otswestlicher Realpolitik, die ungeachtet der unterschiedlichen Ideologie im beiderseitigen Interesse Ausgleichs ermöglichte, so das Bündnis gegen die Sarazenen von 842 bis 844,¹⁶ so den Pakt zwischen Alexios I. und Heinrich IV., so die Annäherung Konrads III. an Byzanz,¹⁷ und trotz des Schismas auch kirchliche Kontakte.¹⁸ Voraussetzung dafür wäre allerdings eine möglichst vollständige Sammlung der östlichen wie der westlichen Quellenbelege — selbst Ohnsorge hat für seinen Teilbereich auf solche Dokumentation weithin verzichten müssen¹⁹ ebenso wie François — L. Ganshof bei seiner weitgespannten Darstellung in der von Pierre Renouvin herausgegebenen *Histoire des relations internationales*, 1, Paris 1953 — nach der Art, wie sie in jüngster Zeit in Bulgarien, Jugoslawien, Polen für die Byzanzbeziehungen dieser Länder begonnen und zum Teil schon abgeschlossen wurden.²⁰ Eine solche Sammlung, die natürlich Texte wie den Gesandt-

¹² H. Соколов, Виз. Врем. 7 (1953) 337 weist mit Recht darauf hin, daß Ohnsorge die sozialökonomische Bedingtheit staats-theoretischer Konzeptionen ignoriert (das gilt auch für die Zusammenfassung *Saeculum* 5 [1957] 211 ff.); er geht indes meines Erachtens an dem Hauptanliegen von Ohnsorges Schrift vorüber.

¹³ Der byzantinische Zwergstaat der Paläologenzeit hat für die deutsche Geschichte kaum noch Bedeutung; auch die Gründungen des deutschen Ordens auf griechischem Territorium sind ohne bleibende Wirkung geblieben (dazu etwa K. Forstreuter, *Kyrios* 1 [1936] 245 ff.).

¹⁴ Auf die ausführliche Literaturübersicht S. 137 ff. sowie die Ergänzungen Sokolows a. a. O. 342 sei besonders hingewiesen, von neuerem Schrifttum der Aufsatz von Peter Classen über die Kaisertitulatur Karls des Großen, *Deutsches Archiv f. Erforsch. d. Mittelalters* 9 (1952) 103 ff. ausdrücklich genannt.

¹⁵ Für weiteres vgl. H(oppe), *Sachwörterbuch zur deutschen Geschichte*, 1. Lieferung. München o. J., 1957 und Soyter, *Neue Jhb. a. a. O.* 119.

¹⁶ W. Ohnsorge, *Archiv f. Diplomatik* 1 (1955) 88 ff.

¹⁷ Ferd. Geldner bei H. Notterp, *Monumentum Bambergense*, München, 1955, 407 ff.

¹⁸ Erinnert sei beispielsweise an die byzantinischen Verbindungen und Neigungen des Erzbischofs Adalbert von Bremen; dazu H. Ludat, *Archiv f. Kulturgesch.* 34 (1952) 221 ff.

¹⁹ Dazu Fr. Dölger, *Zeitschr. d. Savigny-Stift. f. Rechtsgesch.* 67 (Germanistische Abteilung, 1950) 460 und Ostrogorsky, *Byz. Zeitschr.* 46 (1953) 153.

²⁰ Auf weitere Planungen weist Gy. Moravcsik, *Byzantinoslavica* 16 (1955) 10 hin.

schaftsbericht des Liutprand von Cremona²¹ (969) oder die Gesta Karoli des Notker Balbulus²² (wahrscheinlich 884)²³ vollständig oder doch in umfangreichen Auszügen enthalten müßte, würde auch zur Behandlung anderer Fragen anregen, von denen ich einige nenne.

a) Zur Bezeichnung des deutschen Volkes begegnen bei byzantinischen Autoren die Namenformen Γερμανοί, Ἀλαμανοί, Νεμίτζοι in wechselnder, unterschiedlicher Bedeutung;²⁴ eine Klärung täte dringend not. Umgekehrt fehlt eine zusammenfassende Darstellung der Benennung der Byzantiner in den Texten des deutschen Mittelalters. Darüber hinaus wäre eine kulturgeschichtlich angelegte Untersuchung der beiderseitigen Lehnwörter von hohem Wert; eine erste Zusammenstellung germanischer Elemente im Neugriechischen, die also nur teilweise in unsere Fragestellung fällt, hat Albert Thumb in den Germanistischen Abhandlungen, Hermann Paul zum 17. März 1902 dargebracht, Straßburg 1902, 225 ff. vorgelegt.

b) Welche Kenntnis besaßen die verschiedenen Volksschichten des Ostens wie des Westens von dem anderen Imperium? Wie viele und wichtige Aufschlüsse sich aus einer Zusammenschau der Materialien ergeben, zeigt der 2. Band in Endre v. Ivánkas *Byzantinischen Geschichtsschreibern: Europa im XV. Jahrhundert von Byzantinern gesehen*, Graz 1954. Daneben sollten Untersuchungen stehen wie die von Eugen Ewig, *Historisches Jahrbuch* 75 (1956) 1 ff., der die Entwicklung des Konstantin-Bildes im abendländischen Mittelalter verfolgte.

c) Aus der Kenntnis resultiert das Verstehen. Auf der einen Seite ergäßen wir die hohe Reichspolitik, die wesentlich durch die Faktoren Macht, Nutzen, Zweckmäßigkeit bestimmt ist. Mit welchen psychologischen Gegebenheiten sie bei den verschiedenen Bevölkerungsschichten zu rechnen hatte, ist eine andere Frage. Wir erinnern beispielsweise an die Hochachtung, mit der Niketas Choniates von Barbarossa und seinem Kreuzfahrerheer spricht, eine Hochachtung, die sich keineswegs mit den Gefühlen deckt, welche Isaak II. gegenüber den ungebetenen Gästen empfand, und noch weniger mit der traditionellen byzantinischen Sicht des Westens.²⁵ Und trifft es zu, daß der byzantinische Kultureinfluß in der Ottonenzeit — Byzanz ist als das Versailles des Mittelalters bezeichnet worden — zuvörderst nur eine Sache des Hofes war?²⁶

²¹ Zuletzt bei J. Becker, *Die Werke Liutprands von Cremona*. Hannover, 1915³, 175 ff. Zu den Problemen der Forschung vgl. M. Lintzel, *Studien über Liutprand von Cremona*. Berlin, 1933, 35 ff.

²² Zur Verfasserfrage vgl. M. Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, 1. München, 1911, 359; in der Ausgabe von Ph. Jaffé, *Monumenta Carolina*. Berlin, 1867, 628 ff. sind sie einem „Monachus Sangallensis“ zugeschrieben.

²³ Manitius a. a. O. 361.

²⁴ Soyter, *Neue Jhb.* a. a. O. 115.

²⁵ Dazu Fr. Böhm, *Das Bild Friedrich Barbarossas und seines Kaisertums in den ausländischen Quellen seiner Zeit*. Berlin, 1936, 46 ff. und 116 ff.

²⁶ Zum Fragenkomplex vgl. W. Ohnsorge, *Saeculum* 5 (1954) 198.

Weiter bedürftten die byzantinisch-deutschen Wirtschaftsbeziehungen der Aufhellung und zusammenfassenden Behandlung. Denn ebenso wie die Darstellungen der politischen Folgen auch die der Wirtschaftsgeschichte fast ausnahmslos der abendländischen Entwicklung; das Verhältnis zu Byzanz wird daher nicht als ein wechselseitiges, sondern nur von der einen Seite her — in gelegentlichen Exkursen — behandelt. Das gilt selbst für ein Werk wie Josef Kulischers *Allgemeine Wirtschaftsgeschichte des Mittelalters und der Neuzeit* (eingeleitet von Jürgen Kuczynski, 1, Berlin, 1954), das dem „Weltjahrmarkt“²⁷ Konstantinopel, der „goldenen Brücke“ zwischen Ost und West²⁸ keineswegs voll gerecht wird. Dabei besitzen wir noch hinreichend viele Zeugnisse dieses friedlichen Austauschs: den purpurvioletten Seidenstoff mit ruhenden Löwen und Zweigen mit Granatäpfeln im Schreine des heiligen Anno zu Siegburg, zwischen 921 und 931 in der Staatswerkstätte zu Byzanz gefertigt, Elfenbeinschnitzereien östlicher Provenienz, wie sie in verschiedenen Sammlungen verwahrt werden, die Bucheinbände des Abtes Salmann von Lorsch (972 bis 998), um nur einige herauszugreifen.²⁹ Daß die byzantinische Wirtschaft nur in ihrer internationalen Verknüpfung verstanden werden kann, hat kürzlich D. A. Zakythinos, Internationales Jahrbuch für Geschichtsunterricht 4 (1955) 12 f. unterstrichen.³⁰

Schon eine Darstellung der ökonomischen Verbindungen zwischen Byzanz und Deutschland wird sich nicht auf die schriftlichen Quellen beschränken können, sondern die erhaltenen Zeugnisse der materiellen Kultur gebührend berücksichtigen müssen; noch mehr gilt das für diejenigen Wissenschaftszweige, welche die verschiedenen Seiten der geistigen und materiellen Kultur selbst zum Gegenstand ihrer Betrachtung machen. Aber ebenso sehr wie eine Sammlung der literarischen Testimonien fehlt eine

²⁷ Hoppe a. a. O. 1958.

²⁸ K. Marx, zitiert nach *Geschichte des Byzantinischen Reiches*, deutsch von Fr. Rehak, Berlin, 1953, 17.

²⁹ *Weltgeschichte, 5: Südosteuropa und Osteuropa*, von R. von Scala u. a. Leipzig, 1905, 99.

³⁰ Zakythinos' Darlegungen erfolgten im Rahmen einer vom Europarat einberufenen Tagung; seiner eigenen Aussage zufolge (S. 7 f.) stützte er sich dabei weithin auf das Buch des englischen Marxisten J. Lindsay, *Byzantium into Europe*, London, 1952. Seine Ausführungen gipfeln in der Feststellung (S. 21): „In diesem Sinne sollte man Byzanz für die europäische Welt die Bedeutung eines wirklichen Proto-Europas zubilligen, eines Proto-Europas von außerordentlicher Modernität.“ Die herangezogenen Beispiele zeigen, daß Zakythinos hier unter Europa Westeuropa versteht. Nun sind die Kontakte Rußlands zu Byzanz noch viel offensichtlicher als die Westeuropas; was bleibt dann aber noch von der „außerordentlichen Modernität“ als die Tatsache, daß die antisowjetische Kleineuropakonzeption auf einer Geschichtsfälschung beruht? Beachtenswert ist das S 8 Anmerkung 9 aufgestellte Forschungsprogramm, in das nur durchgängig die slawische Welt einbezogen werden müßte (Behandlung der Zadruga wird bereits gefordert).

³¹ Das gleiche Desiderat äußert nach Fr. Dölger W. Ohnsorge, *Niedersächsisches Jhb. f. Landesgesch.* 27 (1955) 7. Für den Teilbereich Österreich gibt W. Sas-Zaloziecky in den *Actes du VI^e Congrès international d'études byzantines*, 2. Paris, 1951, 365 ff. wichtige Hinweise.

bequeme Zusammenstellung der einschlägigen Monumente³¹ — trotz größerer Vordringlichkeit, da diese noch weiter verstreut und zum Teil noch entlegener publiziert sind als die Schriftquellen (wobei ich mir wohl bewußt bin, daß die Schwierigkeiten bei der katalogartigen Erfassung dieser ihrer Art nach recht uneinheitlichen Forschungsobjekte wesentlich größer sind als die, welche sich bei der Sammlung literarischer Zeugnisse ergeben).

Die Kunstbeziehungen zwischen Byzanz und Deutschland stehen unter dem umfassenderen Thema der byzantinischen Frage, einem Thema, das in der Kunstforschung, seit es Karl Schnaase im Jahre 1854 aufnahm, eine hervorragende Rolle gespielt hat³² und es sehr wohl verdiente, einmal zusammenfassend in kritischer Würdigung der verschiedenen Etappen behandelt zu werden;³³ daß es auch heute noch nicht ausdiskutiert ist, beweist die ihm eigens eingerichtete Rubrik 7 H der Bibliographie der Byzantinischen Zeitschrift, der es durchaus nicht am Material fehlt. Daß die byzantinische Kunst auf die mittelalterliche deutsche von tiefgehendem Einfluß gewesen ist, kann heute niemand mehr bestreiten; dieser Einfluß zeigt sich in der Baukunst — Aachener Pfalzkapelle,³⁴ Bartholomäuskapelle in Paderborn, 1017 „per operarios Graecos“ errichtet³⁵ — zeigt sich in den Einwirkungen der byzantinischen Ikonographie auf Malerei und Plastik — als Beispiele seien die Reichenauer Malerschule mit Werken wie dem Evangeliar Ottos III., der Bamberger Apokalypse und dem Perikopenbuch Heinrichs II. sowie die ihnen gleichzeitigen Goldtreibarbeiten,³⁶ die romantischen Wand- und Gewölbemalereien der Allerheiligenkapelle zu Regensburg,³⁷ der Hortus deliciarum der elsässischen Äbtissin Herrad von Landsperg (2. Hälfte des 12. Jahrhunderts), die Hildesheimer Bronzetüren und der Marienod vom Südportal des Straßburger Münsters, schließlich der bis ins 18. Jahrhundert hinein lebendige Typus des aus der Marienikone abgeleiteten halbfigurigen Marienbildes³⁸ genannt —, zeigt sich auf dem Gebiete des Kunstgewerbes — der technische Aufschwung der Edelmetallkunst in Deutschland wird mit dem Erscheinen der Theophano in Verbindung gebracht.³⁹ Wieviele Ergebnisse auf diesem Gebiete aufmerksame Beobachtung noch zu erzielen ver-

³² Die älteren Arbeiten bespricht kritisch K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Literatur*. München, 1957², 1124 ff. — Durchaus unergiebig ist das Buch von W. Zalusky, *Byzanz und das Abendland im Spiegel ihrer Kunsterscheinungen*. Salzburg, 1936. Der Vortrag von Wilh. Koehler, *Byzantine art in the West*, in: *Dumbarton Oaks inaugural lectures*, November 2nd and 3rd, 1940. Cambridge Mass., 1941, 61 ff. geht auf Deutschland kaum ein.

³³ Um so mehr muß es befremden, wenn Joh. Jahn, *Wörterbuch der Kunst*. Berlin, 1957⁴, 97 f. nicht einmal das Stichwort „Byzantinische Frage“ kennt.

³⁴ Dazu jetzt die profunde Arbeit von Heinr. Fichtenau, *Mitteilungen des Inst. f. österr. Geschichtsforsch.* 59 (1951) 1 ff.

³⁵ Soyter, *Leipziger Vierteljahrsschrift* a. a. O. 155.

³⁶ Vgl. W. Otto, *Zeitschr. f. Kunstgesch.* 13 (1950) 39 ff.

³⁷ O. Demus, *Jhb. d. Österr. byz. Gesellsch.* 2 (1952) 95 ff.

³⁸ H. Aurenhammer, *Jhb. d. Österr. byz. Gesellsch.* 4 (1955) 135 ff.

³⁹ Soyter a. a. O. 1960.

mag, bewies kürzlich der Aufsatz von Regine Dölling, *Byzantinische Elemente in der Kunst des 16. Jahrhunderts*, in: Johannes Irmscher, *Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik*, 2, Berlin 1957, 148 ff. Kurzum, die Feststellung Hans Gerstingers hat durchaus ihre Berechtigung: „Tatsächlich gibt es in der ganzen mittelalterlichen Kunst des Abendlandes eine Unabhängigkeit von Byzanz im absoluten Sinne überhaupt nicht“,⁴⁰ und es ist von daher zu untersuchen, inwieweit dieser Einfluß die Substanz berührte und inwieweit er nur akzessorisch war, inwieweit er die selbständige Entwicklung förderte und inwieweit er sie hemmte. Es ist bekannt, daß man lange Zeit bereit war, die ganze abendländische Kunst des Mittelalters als byzantinisch anzusehen; aber ebenso bekannt ist, daß die deutsche Kunstforschung nicht selten nationalistischen Tendenzen erlegen ist, die eine objektive Einschätzung des Verhältnisses von eigener Schöpfung und überliefertem Gut erschwerten. Selbst ein Heinrich Wölfflin glaubte, den byzantinischen Einfluß auf die Stilbildung der Renaissance ignorieren zu können, und Georg Dehio machte sich gar die verhängnisvolle These vom „Erstarrungstod der byzantinischen Kunst“ zu eigen,⁴¹ was sich angesichts der Position, die Dehio in der deutschen Kunstforschung einnahm, verhängnisvoll auswirken mußte. So hat die Feststellung von Philipp Schweinfurth, *Grundzüge der byzantinisch-osteuropäischen Kunstgeschichte*, Berlin 1947, 9, daß „Forschungen im Gebiet der byzantinischen Frage zu den belangreichsten Aufgaben der neuen Kunstgeschichte“ gehören, gerade in Bezug auf Deutschland volle Gültigkeit; daß diese nicht auf die Aufzeichnungen von Entlehnungen, Einflüssen und Einwirkungen beschränkt bleiben dürfen, sondern die qualitative Analyse einbeziehen müssen, versteht sich von selbst.⁴²

Unbestritten ist der Einfluß, den Byzanz auf die Entfaltung von Pracht und Luxus, vor allem auch auf die Mode ausübte: die langen und breiten Prunkgewänder, die man am deutschen Kaiserhofe trug⁴³ und die Staatschuhe aus feinen Stoffen⁴⁴ seien als Beispiele für viele genannt. Auf andere Symbole kaiserlichen Geltungsstrebens hat Otto Treitinger, *Die oströmische*

⁴⁰ Zitiert nach Ph. Schweinfurth, *Die byzantinische Form*, Berlin, 1943, 116.

⁴¹ Auch Rich. Hamann, *Geschichte der Kunst von der altchristlichen Zeit bis zur Gegenwart*, Berlin, 1955², operiert gern mit diesem Terminus der Erstarrung, zum Beispiel S. 119, 213, 226.

⁴² Dazu K. D(ieterich), *Byz. Zeitschr.* 20 (1911) 352 ff. und Wilh. Messerer, *Ottomische Einzelfiguren unter byzantinischem Einfluß*, Diss. München, 1949, 4 f.

⁴³ Literatur bei Fr. Dölger und A. M. Schneider, *Byzanz*, Bern, 1952, 77, Anmerkung 285 und Fr. Dölger in: Fr. Hörmann, *Aus dem Bildungsgut der Antike*, München, 1956, 149.

⁴⁴ Alex. von Gleichen-Rußwurm und Fr. Wencker, *Kultur- und Sittengeschichte aller Zeiten und Völker*, 7. Hamburg o. J., 118. — Bei Max von Boehn, *Die Mode. Mensch und Moden im Mittelalter*, München, 1925, findet man zwar S. 127 f. einige in vieler Hinsicht anfechtbare Bemerkungen über die byzantinische Kunst, vergeblich sucht man jedoch nach einer Darstellung der byzantinischen Mode und ihrer Bedeutung für den Westen.

Kaiser- und Reichsidee nach ihrer Gestaltung im höfischen Zeremoniell — Vom oströmischen Staats- und Reichsgedanken, 2. Auflage, Darmstadt 1956, 236 f. aufmerksam gemacht: auf die Goldfahne und die Blutfahne, auf die Metallsiegel Ottos III., überhaupt auf den freilich oft übertrieben dargestellten „byzantinischen Hofstaat“ dieses Kaisers⁴⁵ und mancherlei Details des Hofzeremoniells. Wir sind berechtigt, die Nachahmung von Besonderheiten der byzantinischen Kaiserurkunde hinzuzufügen, wie sie von der westfränkischen und der Kaiserkanzlei Ottos I. u. ö. praktiziert wurde,⁴⁶ sowie die Verwendung des Doppeladlers als fürstliches Emblem — 1202/03 prägte Friedrich II. Münzen mit diesem Sinnbild des Komnenenhauses, das auch die Groschen Margaretes von Konstantinopel, der Tochter des lateinischen Kaisers Balduin, aufweisen und das endlich 1433 durch Kaiser Sigismund Reichswappen wurde.⁴⁷ Zugleich aber schließen wir uns, was den ganzen Fragenkomplex anlangt, einer Feststellung A. Grabars an, die Treitinger a. a. O. 235 Anmerkung 7 zitiert: „mériterait une recherche spéciale“.⁴⁸

Weniger eindeutig sind die Beziehungen im Bereiche der Musik und Literatur. Die Orgel kam aus Byzanz nach Deutschland und wurde erst hier zum Instrument der Kirchenmusik;⁴⁹ umstritten ist dagegen, ob und inwieweit sich byzantinische Einflüsse in der kirchlichen Liturgie geltend machen konnten.⁵⁰ Auf literarischem Gebiet verhinderten die unzulänglichen Sprachkenntnisse⁵¹ auf beiden Seiten einen fruchtbaren Austausch; was im späteren Mittelalter an orientalischen Stoffen in Deutschland bekannt wurde und, umgekehrt, was an abendländischen Themen nach Byzanz gelangte,

⁴⁵ Die Übertreibungen älterer Darstellungen schraubt P. E. Schramm, *Kaiser, Rom und Renovatio*, 2. Leipzig, 1929, 17 ff. auf das rechte Maß zurück. Auf Schramms weitere Arbeiten zu dieser Thematik, zuletzt *Von der Trabea des römischen Kaisers über das Lorum des byzantinischen Basileus zur Stola der abendländischen Herrscher* in der Festschrift Adolf Hofmeister, herausgegeben von Ursula Scheil, Halle, 1955, 255 ff. und *Die Helmkrone (Kamelaukion) in Palermo und Friedrichs II. Ornat* in: *Kaiser Friedrichs II. Herrschaftszeichen*, Göttingen, 1955, 11 ff. sei bei dieser Gelegenheit ein für allemal hingewiesen.

⁴⁶ Fr. Dölger, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Ettal, 1953, 29 ff.

⁴⁷ Soyter a. a. O. 168. — Über ein weiteres Symbol, das vom Osten nach dem Westen wanderte, das Kaiserbild im Kreuz, handelt J. Deér, Schweizer Beitr. z. Allg. Gesch. 13 (1955) 48 ff. (vgl. Fr. Dölger), *Byz. Zeitschr.* 48 [1955] 478 ff.).

⁴⁸ Auf den ebenso anregenden wie materialreichen Aufsatz von P. E. Schramm, *Die Anerkennung Karls des Großen als Kaiser*, *Hist. Zeitschr.* 172 (1951) 449 sei hier nachdrücklich aufmerksam gemacht.

⁴⁹ Gotth. Frotscher, *Geschichte des Orgelspiels und der Orgelkomposition*, 1. Berlin, 1955, 13 ff.

⁵⁰ Soyter a. a. O. 165 f. zu den von Ed. Stemplinger und H. Lamer, *Deutschtum und Antike in ihrer Verknüpfung*, Leipzig, 1920, 79 f. gegebenen Hinweisen. Zur Sache ferner B. Bischoff, *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 42 f. und Maria Stöhr in: *Die Musik in Geschichte und Gegenwart*, 2. Kassel, 1952, 577: „Die Erforschung der byzantinischen Musik wird... auch als Grundlage für die quellenmäßig richtige Herleitung der abendländischen Musik betrieben und ist hier, wie sich gezeigt hat, von außerordentlicher Bedeutung.“

⁵¹ Wobei Ausnahmen die Gültigkeit der Regel bestätigen; die Ausnahme für den Westen notiert P. Pendzig, *Neue Jhb. f. Pädagogik* 21 (1918) 213 ff.

wurde von Romanen vermittelt. Dagegen fand ein Teil des philosophisch-theologischen Schrifttums in Deutschland Übersetzer. Albert Siegmund hat in seinem Werk *Die Überlieferung der griechischen christlichen Literatur in der lateinischen Kirche bis zum zwölften Jahrhundert*, München 1949, über die gar nicht geringe Zahl lateinischer Übersetzungen aus der patristischen und hagiographischen Literatur berichtet. Was das eigentlich byzantinische Schrifttum anlangt, so begann, von Ludwig dem Frommen unterstützt und gefördert,⁵² der Abt Hilduin von St. Denis mit der Übertragung der Schriften des Ps.-Dionysios Areopagita, den man mit dem Apostel Galliens gleichsetzte,⁵³ nachdem eine Gesandtschaft Michael II. im September 827 die Texte überbracht hatte.⁵⁴ Da Hilduins Arbeit nicht zum Abschluß kam,⁵⁵ der Autor aber für wichtig genug erachtet wurde, erhielt Johannes Scotus 858 von Karl dem Kahlen den Auftrag, sich der Sache anzunehmen;⁵⁶ er übertrug die *Cælestis historia* sowie zehn Briefe des Pseudareopagiten, ferner die *Ambigua* des Maximus Confessor⁵⁷ und wahrscheinlich auch das naturgeschichtliche Werk des Neuplatonikers Priscianus Lydus;⁵⁸ Johannes Scotus' Stellung im mittelalterlichen Geistesleben ist wohlbekannt. Zum bedeutendsten Vermittler des Aristoteles wurde zur Zeit des lateinischen Kaiserreichs der flämische Dominikaner Wilhelm von Moerbeke, 1277 Erzbischof von Korinth; in seine Übersetzerarbeit bezog er auch Proklos ein, und zwar die *Στοιχείωσις θεολογική, Περί τῶν δέκα πρὸς τὴν πρόνοιαν ἀπορημάτων, Περί τῆς προνοίας καὶ τῆς εἰμαρμένης καὶ τοῦ ἐφ' ἡμῖν*. Zu den Einflüssen im Bereiche der kirchlichen Wissenschaft kommen die Wechselwirkungen auf dem Gebiete des Volksglaubens: Kultwanderungen, Reliquienhandel, Übernahme von Symbolen und Traditionen, Wallfahrten und vieles andere mehr — Georg Schreiber hat Oriens Christianus 38 (1954) 96 ff. für alle diese Bezirke Belege vorgeführt⁵⁹ und die Aufgaben skizziert, welche der Forschung noch harren.

Es bleibt noch, noch ein Wort über Wissenschaft und Technik zu sagen, Gebiete, die unter unserem Aspekt zusammenfassend überhaupt noch nicht — auch von Soyter nicht — gewürdigt worden sind, obgleich gerade auf ihnen Byzanz Jahrhunderte hindurch eine unbestrittene Vorrangstellung besaß. In der vorsalernitanischen Medizin spielt der Grieche Anthimos eine

⁵² M. Buchner, *Hist. Jhb.* 56 (1936) 442 ff.

⁵³ Buchner a. a. O. 470 ff. und ebd. 57 (1937) 31 ff.

⁵⁴ Buchner a. a. O. 58 (1938) 55 f.

⁵⁵ Das Erhaltene verzeichnet Buchner a. a. O. 57, Anmerkung 136.

⁵⁶ Dazu M. Manitius, *Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters*, 1. München, 1911, 325 ff. Über Johannes' Stellung zu seinem Vorgänger Hilduin vgl. Buchner a. a. O. 59 (1939) 75.

⁵⁷ Darüber Wagemann, *Realencyklopädie f. protestantische Theol. u. Kirche*, 12. Leipzig, 1903³, 463 f.

⁵⁸ Über diesen W. Enßlin, *Paulys Realencyclopädie d. classisch. Altertumswiss.*, Neue Bearbeitung, 22 (Stuttgart, 1954) 2348.

⁵⁹ Auch der vorangehende Aufsatz *Byz. Zeitschr.* 44 (1951) 517 ff., der freilich in einem weitergespannten Rahmen steht, ist zu nennen.

hervorragende Rolle; als Vertrauter Theoderichs wurde er zum Frankenkönig Theudrich (511 bis 533) geschickt, dem er ein in lateinischer Sprache⁶⁰ abgefaßtes Büchlein widmete, in dem nach griechischer Lehre die Speisendiätetik abgehandelt wird.⁶¹ Die Mönchsmedizin des 5. bis 9. Jahrhunderts kennt neben Hippokrates und Galen Oreibasios, Paulos von Ägina, Dioskurides, Alexander von Tralleis in lateinischen Übersetzungen, und über das byzantinische Unteritalien bleibt die Wirkung der byzantinischen Medizin ohne Unterbrechung.⁶² Und schließlich stand Salerno selbst dank seiner maritimen Lage in Kontakt zu Byzanz!⁶³

Noch drei Beispiele aus dem technischen Bereich! Das Aufkommen des Bleiglasses im 11. Jahrhundert geht wahrscheinlich auf byzantinischen Einfluß zurück.⁶⁴ Das berühmte griechische Feuer,⁶⁵ von griechischen Schiffen im Dienste Ottos II. verwendet, bewahrte den Gemahl der Theophano vor sarazenischer Gefangenschaft.⁶⁶ Das fränkische Marinewesen lehnt sich eng an das byzantinische an.⁶⁷

Was wir vorbrachten, konnten nur Hinweise und Anregungen sein; vieles ist bereits geleistet worden, mehr bleibt noch zu tun. Am sichtbarsten sind die Fortschritte, welche in den letzten Jahren erzielt wurden. Auf dem Felde der politischen Geschichte sind neben den Detailuntersuchungen Werner Ohnsorges⁶⁸ vor allem die synthetischen Arbeiten Alexander Cartellieris zu nennen, zum Beispiel — trotz des auf anderes schließen lassenden Titels *Die Weltstellung des Deutschen Reiches 911—1047*, München 1932, oder *Machtpolitik vor den Kreuzzügen*, Jena 1935, sowie das beiden vorangehende Werk *Weltgeschichte als Machtgeschichte, 382 bis 911*, München 1927. Sie haben dazu geführt, daß die Feststellung Franz Dölgers, Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte 67, Germanistische Abteilung, 1950, 459 „daß in der Geschichte des deutschen Kaisertums in den 4 Jahrhunderten 800—1204 neben der Auseinandersetzung zwischen Kaisertum und Papsttum . . . der Antagonismus gegen die ältere, ihre Rechtmäßig-

⁶⁰ Krumbacher a. a. O. 616.

⁶¹ Th. Meyer-Steinegg und K. Sudhoff, *Geschichte der Medizin im Überblick*, 4. Auflage von Benno von Hagen. Jena, 1950, 165.

⁶² Meyer-Steinegg und Sudhoff a. a. O. 166 f.

⁶³ Meyer-Steinegg und Sudhoff a. a. O. 174 f. So auch G. Sarton, *Introduction to the history of science*, 1. Baltimore, 1927, 725.

⁶⁴ Ch. Singer u. a., *A history of technology*, 2. Oxford, 1956, 287.

⁶⁵ Dazu jetzt Fr. Maria Feldhaus, *Die Maschine im Leben der Völker*. Basel, 1954, 160 ff.

⁶⁶ B. A. Mystakides, *Byzantinisch-deutsche Beziehungen zur Zeit der Ottonen*. Stuttgart, 1891, 50 f. und 93.

⁶⁷ K. Krumbacher, *Byz. Zeitschr.* 7 (1898) 243.

⁶⁸ Neben den bereits erwähnten Arbeiten sei hier noch auf die Aufsätze *Die Bedeutung der deutsch-byzantinischen Beziehungen im 12. Jahrhundert für den deutschen Osten*. Deutsches Archiv f. Landes- u. Volksforsch. 5 (1941) 249 ff. und *Zu den außenpolitischen Anfängen Friedrich Barbarossas*. Quellen u. Forsch. aus Italien. Archiven u. Biblioth. 32 (1942) 13 ff. hingewiesen.

keit unter Hinweis auf die römische Kontinuität streng betonende Reichsbildung am Bosphoros fortlaufend eine entscheidende Rolle gespielt hat“, heute in der Geschichtsforschung, aufs Ganze gesehen, anerkannt wird.⁶⁹ Mit der Aufzeichnung der diplomatischen und politisch-militärischen Konnexen ist es jedoch nicht getan. Es gilt, die hinter diesen wirksamen ökonomischen Triebkräfte des historischen Geschehens aufzuspüren; es ist erforderlich, die mannigfachen Erscheinungen des Überbaus sorgfältig zu notieren und zu studieren. Daß dabei, will man Fehleinschätzungen vermeiden, die einzelnen Phänomene in ihrer dialektischen Verflechtung zu betrachten sind, ist schon lange anerkannt und in jüngster Zeit wieder betont worden.⁷⁰ Das Ergebnis solchen Bemühens aber können wir nicht besser formulieren, als es der britische marxistische Publizist Jack Lindsay, *Byzantium into Europe*, London 1952, 469 getan hat: „A new and fuller realisation of European unity, of human unity, comes from this research“.

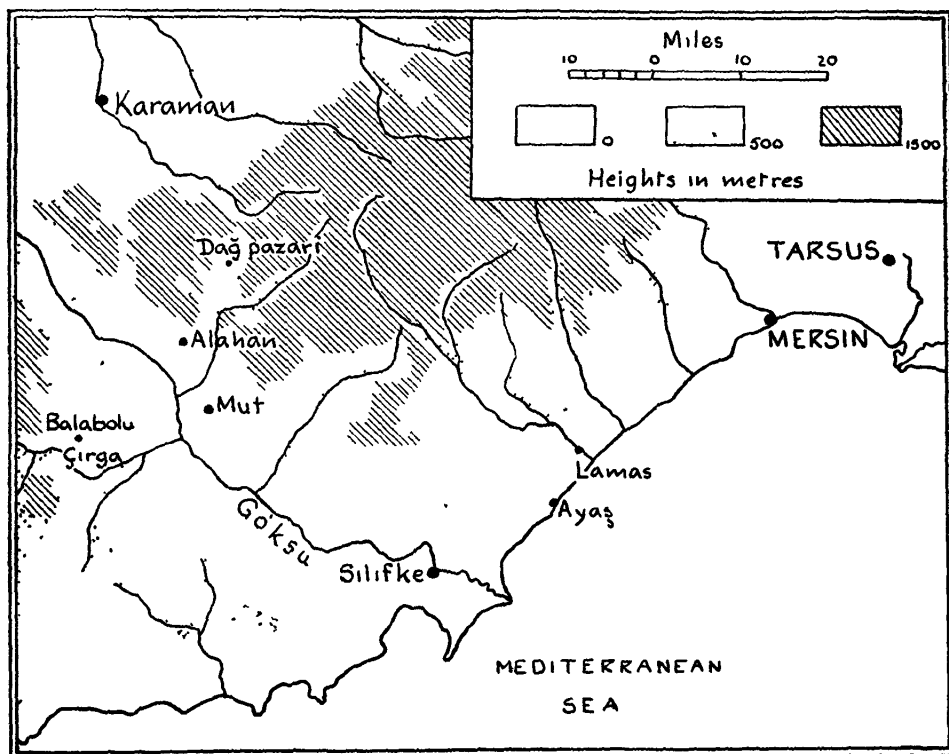
⁶⁹ Schon Repertorium f. Kunstwiss. 34 (1911) 93 ff. forderte Berth. Haendeke eine Behandlung der byzantinischen Frage in einer Form, welche die Handelsgeschichte hinreichend berücksichtigt.

⁷⁰ E. Werner, Wissenschaftl. Zeitschr. d. Karl-Marx-Univ. Leipzig, Gesellschafts- u. sprachwissenschaftl. Reihe 2 (1952/53) 5.

M. GOUGH / EDINBURGH

A FIFTH CENTURY SILVER RELIQUIARY FROM ISAURIA¹

On the 4th October 1957, during a season of research on the early Christian monuments of Isauria, I was approached in Mut by a peasant, Bay Ahmet Şan of the village of Kirkyılan, who showed me a small silver reliquary with decoration in repoussé work. Fortunately he was willing to dispose of it to the Eski Eserler Müzesi in Adana, and it now has a place in the Museum's collection.



Questioned as to the circumstances in which the box had been found, Ahmet Şan stated that he had discovered it in the ruins of a *kilise* in the

¹ For useful suggestions incorporated in this paper my thanks are due to Sir William Calder, Dr. W. Culican, Professor D. Talbot Rice and Professor J. M. C. Toynbee. I am specially grateful to my wife for her very fine scale-drawing of the reliquary.

yayla of Çirga (Fig. I), one hour's ride from the ancient site of Balabolu (probably to be identified with Adrassos) about 35 km. south-west of Mut. Since the word *kilise*, strictly meaning "church", is often used indiscriminately for any ancient building, the statement was, to that extent, indefinite; it was amplified, however, by the circumstantial detail that the reliquary had been found in a stone container at the end of the *kilise*.² The lid of this container, allegedly flush with its top, he had prised open with a pick.

The find spot, Çirga, was unknown to various people of whom I enquired at Mut. Fortunately a journey to Balabolu had already been arranged for 5th October, and although a search for Çirga was out of the question since I had to return to Mut the same evening, further and more profitable enquiries could be made. A farmer at Balabolu informed me that Çirga was about one hour's journey to the south, and added, unprompted, that there was there *kemerli bir kilise*—a church with arches. It is intended, during the next season's work in Isauria, to visit Çirga with Ahmet Şan.

After its acquisition by Bey Muzaffer Ramazanoglu, Director of the Adana Museum, the reliquary was examined by a gold and silver-smith who found it to be made of 83 gr. of pure silver. It was then photographed by the proprietor of Foto Spor, Adana, and left in the possession of Adana Museum. Permission to publish was generously granted to me by Muzaffer Bey.

Description of the Reliquary (Fig. 2)

The reliquary is in two parts, a rectangular box (height 0.046 m.; width 0.10 m.; depth 0.04 m.) and a lid, semicircular in section (height (0.028 m.)). The whole reliquary has, then, the appearance of a miniature sarcophagus.³ The box was made of three sheets of silver. The sides and base account for one piece, while each end plate was welded to the sides with bronze. The lid was made in the same way, by welding end plates into the curved upper portion. The decoration and letters (with the exception of a pricked inscription on the lid) is in true repoussé, viz. they were hammered through from the back into matrices by the process of annealing.

As it is likely that the side of the box with the figure of Christ should be considered as the front, it will be described first, to be followed by the back, the two end panels and the lid.

² Ahmet Şan's story, repeated on many occasions and to different people, was found completely consistent. Interesting, and characteristic for the finding of silver plate, was the place of discovery—in a stone container at the end (presumably the apse) of the church. Cp. the circumstances of the finding of the silver box of S. Nazaro in Milan, and the reliquiaries at Grado and Pola. Another, the relic box of Leo III, was under the altar of the chapel of the Sancta Sanctorum at the Lateran.

³ Sarcophagi with barrel lids are commonly found in Syria, but, in my experience, are rare in Cilicia. Famous examples at Ravenna, where the decoration as well as the form is clearly influenced by Asiatic prototypes, are the Pignatta sarcophagus and those of S. Rinaldus and S. Barbatianus.

A. The Front (Pls. I and II)

This is dominated by a single beaded medallion containing the figure of Christ seated on a throne, His feet on a footstool and the left leg thrust slightly forward. The head is haloed, the face beardless. His right hand is raised in blessing, while His left holds the scroll of the New Law. On His right stands a male bearded figure, his hands raised in adoration; on the left is a beardless person (a woman?) with the right hand raised, while the other holds a long pilgrim's staff surmounted by a cross.⁴ In the field, to the right of Christ's head is a cross; to the left, a star. On either side of the medallion is a rectangular panel enclosing a beardless male *orans* with a small cross above each upraised hand. The legend, in each case separated by the figure into two parts, reads ΟΑΓΙΟΚΟΚΟ | ΝΟΝΥΓΙΑ, to be transliterated ὁ ἅγιος Κόνων ὑγεία — Holy Konon, Health!⁵ At the bottom right-hand corner, and visible on Pl. I and Fig. 2, are the letters KYIH . ΑΘ. Slightly higher up, I have made out the letters MN. The first four letters must surely stand for Κύ (ριε) Ιῆ (σοῦ), but what of the rest? Professor Sir William Calder suggests [ἐ] λθ (ὦν) μν (ήσθητι), as a possible variation on μνήσθητι ἡμῶν ὅταν ἔλθῃς ἐν τῇ βασιλείᾳ σου.

B. The Back (Pl. III)

The central space is again filled by a medallion, this time containing two saints facing each other. Between them is, below, a lamb; above is a cross with a pendant jewel at either end of the bar. The bald-headed figure on the right is reminiscent of the canonical representation of S. Paul, while the other may well be S. Peter. On each side in a beaded rectangular panel is a female *orans*. These are remarkable, not only for the prominence of the breasts, but for the presence of heraldic lions on either side, which give to the figures the appearance of a Christian πότνια Θεῶν. Above their hands are crosses, and each figure is labelled ἁγία. This simple epithet with no qualifying proper name suggests that they may be identified with the Blessed Virgin.

C. The Ends (Pl. IV)

As the two ends are identical, only one will be described, including the curved panel of the lid that fitted above it.

In the usual beaded rectangular frame is a central jewelled cross of the

⁴ A fine example of such a processional cross, originally made of wood with a light casing of silver, has been discovered at Antioch and reconstructed. See Glanville Downey, *A Processional Cross*, Metropolitan Museum of Art Bulletin, May, 1954.

⁵ The ejaculation ΥΓΙΑ (ὑγεία) in connexion with the name of a saint, or by itself on a religious object, was very frequent in the early Church. It is probably to be thought of as a prayer for health by the donor. For examples, see *Catalogue of Early Christian Antiquities in the British Museum*, 1901, nos 149/152, 187, 491 and 543.

Latin type. Perched at either end of the bar is a dove with a ribbon in its beak. Below the bar, on each side of the upright, is a human bust; on the left a man's, on the right a woman's. On the lid is a triangular frame containing a lamb. This frame is far more elaborate than any other of the reliquary; the base of the triangle consists of the usual beading, but the other two sides are zigzags with intervening dots. The lamb, which has a cross above its head, is of the local fat-tailed variety.

It should be noted that the treatment of the lower part of the lid shows that its decoration was designed as part of a larger scheme, since there are signs of the beginning of a beaded panel below the base of the triangle containing the lamb, a panel whose sides do not correspond with the one on the box below. Also, immediately below the lamb is the top segment of a circle which is irrelevant to its context. This, combined with the fact that there is irrelevant beading to the right of the left hand panels on both the front and back of the reliquary, suggests that the craftsman possessed a limited stock of matrices which he permuted according to the type of object he was making.⁶

D. The Lid (Fig. 2; Pl. I)

In many ways this is the most interesting part of the reliquary, since the decoration is particularly rich and detailed, while the inscription pricked into the surface seems to provide fairly close evidence of date. The border round the lid is no more than 1 centimetre in height, and consists of a frieze of animals strongly reminiscent of the Hellenistic-Roman inhabited scroll. The animals, separated by stylized trees, follow each other from right to left; a bull, a bear, a horse, and a creature like an antelope with the long ears of a hare and the tail of a hound. The bull is associated with a tiny lizard in the field, the bear with a spear and a snake, the horse with a bird and a snake, the "antelope" with yet another snake and an almost circular object above its back.

In the centre of the lid is an almost square beaded panel in which two bearded figures (again probably SS. Peter and Paul) confront each other in almost the same posture as the medallion figures on the back of the box. The lower space between them is once more filled by a lamb, but above it is now a ribboned wreath enclosing the Chi-rho monogram. If the two saints represent SS. Peter and Paul, it is possible that we have here a symbolic rendering of the *traditio legis* in which Christ hands the New Law to S. Peter or, more rarely, to S. Paul. On the back of the box I have tentatively identi-

⁶ This surely is the explanation for the apparent lack of coherence between the various divisions of the box and its lid. There is little doubt that the matrices for both parts of the reliquary were prepared by a single artist, though in the case of the central medallion on the back of the box the matrix was very likely of a different material. A comparison between the figure in this medallion and those in the central panel on the lid will show that their stance and their drapery are treated in identical fashion.

fied the left-hand figure with S. Paul, and on the lid it is the left-hand figure that carries the scroll. The lamb represents Christ, and it is natural enough that in Asia Minor, the scene of so much of S. Paul's missionary work, the Apostle of the Gentiles should be honoured with the *traditio legis*.⁷

Beginning to the bottom left of the panel, and continuing below it, is a pricked inscription which must post-date the manufacture of the box. It should almost certainly be transliterated ὑπὲρ ἀναπαύσεως τοῦ μακαροῦ Ταράσης δίδς.

The Place of the Reliquiary in Early Christian Art

It is clear from the title of this paper that I consider the Çirga reliquary to be securely dated, a conclusion which is based on epigraphic and stylistic evidence. Most important is the pricked lid inscription just described, since a man named Tarasis son of Tarasis is already known from two other inscriptions, both at the very important site of the monastery at Alahan which is probably no more than 20 km. in a direct line from Çirga.⁸ In the first, an epitaph composed during Tarasis' lifetime, he is described as πρεσβύτερος καὶ παραμονάριος in the second, carved after his death, as ὁ κτίσας τὰ ἀπαντητήρια. He was evidently a prelate of considerably standing who died early in the second half of the fifth century. It is, of course, possible that another Tarasis son of Tarasis is commemorated on the reliquary, though if so it would seem almost more of a coincidence than the identification of the two men as already suggested, particularly as the style of the decoration accords well with a fifth century date.

As for the Konon mentioned on the front of the box, he may be one of three saints, all of this name, who were martyred during the third century. — One was a native of Iconium, another of Pamphylia, while the third, said to have been born at Nazareth, was executed in Cyprus or Pamphylia. Isauria is not far from Iconium or Pamphylia, nor even from Cyprus for that matter; but it is impossible to say which saint is commemorated on the reliquary.

It is suggested that the female *orans* on the back is the Blessed Virgin; the posture is familiar from the earliest times of Christianity, and the simple ἁγία may be taken as an abbreviation of ἡ ἁγία Μαρία which was in frequent use before the condemnation of the Nestorian heresy at Ephesus made the

⁷ I use the words "left hand figure" not from the point of view of the spectator, but with reference to its position in relation to the Lamb of God.

⁸ See Gough, *Some Recent Finds at Alahan (Koja Kaleşi)*. *Anatolian Studies V* (1955) 115—119; Fig. I and Pl. IX. Also P. Verzone, *Alahan Manastiri üzerinde bir inceleme*. Istanbul, 1955, pp. 37—39. The date of Tarasis' death is known (A. D. 462) and the reliquary inscribed for "the repose of his soul" must be roughly contemporary — provided always that the same person is involved in each case.

epithet Μητὴρ Θεοῦ or Θεοτόκος more usual.⁹ On the other hand, the lions on either side present a problem, for they seem to have no specific connexion with the Virgin. The group is clearly derived from a pagan oriental prototype, and ultimately perhaps from the Anatolian mother-goddess who, with her lion attendants, becomes familiar as the Phrygian Cybele and whose worship spread first to Greece and later throughout the Roman Empire as the Magna Mater Deum.¹⁰ Such a frank borrowing from pagan iconography is not so surprising, particularly in an area formerly noted for its devotion to the cult of Cybele. If ΑΓΙΑ is to be identified with the Blessed Virgin, it is in her aspect of the universal mother of mankind that she is represented here. That the figure is exactly duplicated does not to my mind represent a cogent argument against this hypothesis, since S. Konon is also duplicated. It is however curious that ΑΓΙΑ should take a subordinate place to the central medallion containing SS. Peter and Paul. Professor Jocelyn Toynbee, whom I have consulted, suggests that the two women are to be considered as "ideal" saints, rather than as specific individuals, and that the lions are symbolic of the power of death, here vanquished presumably by martyrdom. The lion is, of course, very commonly found in Isauria as a decoration for sarcophagus lids of the 3rd and 4th centuries, but possibly in that case with an apotropaic symbolism as guardians of the tomb. However that may be, the iconographic connexion of ΑΓΙΑ with a pagan prototype is abundantly clear.

Where style is concerned, a close parallel to some of the figures on the reliquary exists in a gold signet ring in the British Museum.¹¹ The hoop consists of seven oval panels, each engraved with a standing male figure whose drapery and stance is remarkably near to the saints on the lid and back of

⁹ Dalton, *Byzantine Art and Archaeology*, p. 674, n. 8, cites 5th century examples of ἡ ἁγία Μαρία, and (p. 675, n. 2) an exceptional case, probably as late as the 11th century, on the ivory of the Annunciation in the Trevulzio collection in Milan. Interesting also is the rectangular lead plate from Beth Shan (6th century?) of which one side is decorated with the Blessed Virgin in the orans position and the legend ἡ ἁγία Μαρία (See Fitzgerald, *A Sixth Century Monastery at Beth Shan*, Palestine Explor. Quarterly 11 [1939], Pl. IV.) She is also named in the 6th century mosaic at Chiti in Cyprus. (See D. Talbot Rice, *The Beginnings of Christian Art*, 1957, Pl. 17.) The designation is not at all rare in Coptic Egypt, even after Ephesus.

¹⁰ The goddess flanked by two lions is, of course, familiar in Prehellenic art, long before the Phrygian period in Asia Minor. Evans (*Palace of Minos*, IV, Figs. 133a, b, c) illustrates an LM II seal from Knossos with that motive, and two similar lentoid bead seals of brown steatite from Mycenae. Zizimene, a local variant of the goddess Cybele, occurs on the earliest Christian grave stones in the plain of Konya. She is commonly depicted between a pair of lions. (M. Ramsay, *Isaurian and Phrygian Art in the Third and Fourth Centuries After Christ*, Studies in the Eastern Roman Provinces edited by W. M. Ramsay, 1906, pp. 78—88. Artemis, the πόρνια Θεῶν (*Iliad* XXI, 470), appears very early in Greek Orientalizing art as a winged goddess flanked by beasts, and continues to be so rendered until late Hellenistic times, particularly in Syria. Here is another possible prototype for our ΑΓΙΑ.

¹¹ *Catalogue of Early Christian Antiquities*, No. 190.

the reliquary.¹² The same relation exists between the seated, beardless Christ on the bezel, His right hand raised in blessing, and the Christ inside the medalion described above (p. 246). Significantly, this ring was acquired in Asia Minor, at Izmir, and is dated by the British Museum to the 5th century. On another gold signet ring, again in the British Museum, the bezel is engraved with a bearded male and female bust confronted.¹³ The man wears a chlamys, fixed on his right shoulder with a fibula, the woman a mantle covering both shoulders, a pair of earrings and a necklace. The similarity to the busts at the ends of the reliquary is striking, and the suggested date of the ring is again the 5th century. The jewelled cross with a dove perched upon each arm has surprisingly few parallels considering the prevalence of the dove as an early Christian motive. Arnason¹⁴ cites a fragment of a stone cross from Egypt with doves in a similar position, and draws attention to the fact that in N. Africa the doves turn their heads away from the sacred object, as on our reliquary. However, it cannot be said that Coptic influence otherwise plays much part.

There is at present no other early Christian silver-work from Isauria with which this reliquary can be compared, and it is in fact a work of great originality. It represents a local school which owed not a little to Antioch, as the confronted busts at the ends and the lively animal frieze on the lid suggest; these are in the direct line of Hellenistic tradition. Yet S. Konon and Hagia obey the law of frontality, and are hieratic figures, reminiscent of Doura, and entirely Asian in feeling. Christ, in the central medallion on the front, is based on the type of a Roman Emperor enthroned. The iconography of the reliquary is, then, eclectic, and does not seem to have been exportable, as was the more homogeneous art of the Sidamara sarcophagi or the metal work of Antioch. It must remain, for the present, as the sole representative of its class, a most striking newcomer into the field of Early Christian metal work.

¹² M. Lawrence, *City-gate Sarcophagi*, The Art Bull. X, pp. 34 ff. has summarised the characteristics of the "Asiatic" figure-style, and many of these can be observed in the Çirga reliquary. Notable are the short, stocky figures, with the weight resting firmly on one leg; the triangular heads with a bulbous top, and the fine sweeping lines of the drapery. Belonging clearly to the same school of iconography are the two figures flanking the tetramorph on the underside of the lintel block of the main door of the West Church at Alahan (Gough, op. cit., pp. 120—121, Pl. IXa; also Thierry, *Le Monastère de Koca Kalesi en Isaurie*. Cahiers Archéologiques X (1957) 91—92, fig. 4.

¹³ *Catalogue of Early Christian Antiquities*, No. 207.

¹⁴ *Early Christian Silver of North Italy and Gaul*, Metropolitan Museum of Art Bull. XX, 2 (1938) 197, 201.



Plate 1.

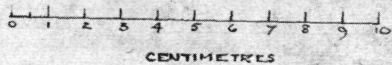


Plate 2.



Plate 3.



Plate 4.

D. WINFIELD / LONDON

FOUR HISTORICAL COMPOSITIONS FROM THE MEDIEVAL KINGDOM OF SERBIA

The frescoes which form the subject of this essay have all lost the inscriptions which must once have made their identity certain, but enough indirect evidence exists to make their identification as historical compositions concerning the Nemanja Dynasty a strong probability.

The first of these scenes is in the south chapel leading off from the exonarthex of the Church of the Mother of God at Studenica. It is in the second of three registers of fresco, and covered the entire length of the north wall of the chapel, being about twelve feet long by four feet high. The scene shows the translation of the body of a saint, but only the right half of the painting is now well preserved. With it may be associated a fragment of a scene which is in the same register immediately next to it on the east wall of the chapel in the north east corner. The centre of the translation on the north wall is badly damaged, but it is of use in confirming the iconography, which can be reconstructed by comparing it with a fresco showing the same scene in the Church of the Holy Trinity at Sopoćani. This is comparatively undamaged and is in the north half of the barrel vault of the south chapel leading off from the narthex. It constitutes the upper of two registers of fresco, and is about ten feet long by four feet high. A comparison of the two scenes makes possible the interpretation of the draperies and robes in the centre of the fresco at Studenica, and the general similarity shows beyond doubt that both frescoes depict the same event.

The frescoes in the lower register of the chapel at Studenica, which are similar in style to the Translation and to the fragment, show on the south wall a votive composition of Stefan Nemanja, portrayed as the monk Simeon, and Stefan Prvovenčani, his son (both identified by inscriptions) together with the donor, who is probably Radoslav, son of Stefan Prvovenčani, and a fourth figure who may be the wife of Radoslav. On the north wall to the west of the door are the figures of Saint Sava, first archbishop of the Serbians, the archbishop Arsenius the First, and the monk Sava, son of Stefan Prvovenčani and later to become the archbishop Sava the second;

* I am very grateful to the Commission for Cultural Relations of the Yugoslav Government who made possible this and other work which I am doing on the medieval frescoes of Yugoslavia by giving me a scholarship to study for two years in Belgrade. I wish also to thank Prof. Radojčić, under whom I studied, the many other Yugoslav friends who have given help to me, and the librarians of the Warburg Institute, London, for allowing me the use of their library.

all identifiable by their inscriptions.¹ Over the door of the chapel there is a representation of the Holy Face, and there are no other frescoes surviving to suggest a dedication to some saint, the translation of whose body might be represented in the second register. The dedication of the main church is to the Mother of God, which effectively rules out any question of connecting the Translation with the dedication of the Church.

The positive evidence for connecting this scene with the Nemanjas is impressive. The number of figures of the Nemanja family in the south chapel is alone enough to suggest that the Translation of the second zone is probably connected with them, and that the chapel was devoted to the memory of their family, but when this scene is related to the fresco at Sopoćani, the evidence becomes much stronger. The Translation at Sopoćani is linked with a fresco on the west wall of the same chapel which shows the death of the monk whose body is later being translated. There are no figures of the Nemanja family in the chapel itself, but there is a representation of Saint Simeon (Stefan Nemanja) over the door into the chapel from the narthex, which shows him as being similar in facial characteristics to the monk whose death and translation are painted within the chapel, and among the single figures who make up the lower register of frescoes in the chapel is Saint Simeon, the prototype from whom Stefan Nemanja took his religious name.

The evidence of other frescoes, as outlined above, is supported by the written account of the death of Stefan Nemanja and of the translation of his body. This is contained in the life of Stefan by his son, Saint Sava, the first archbishop of the Serbians, which was written sometime between 1207 and 1215. Sava describes how Stefan abdicated his throne to become a monk at Hillendar on Mount Athos and how he nursed him in his illness and:

"When the twelfth day of that month came he (Simeon) said to me "My child, bring near to me the very holy Ikon of the Virgin Mother because I have made a vow to die near her". And when this command had been fulfilled and when it was evening he said "My child, I pray you to put on me the robe which is for my funeral, and make all the ritual preparations so that I may be as I shall lie in the tomb, and lay a rush mat on the ground and put me on it, and place a stone under my head so that I shall lie thus until God comes to take me away from this place". And I fulfilled all that he commanded me to do."

Sava goes on to describe how the brethren of the monastery wept at seeing the man who had once been the terror of so many people now asking their forgiveness and their blessing; how he and another priest remained alone with him for all of that night and then:

"When morning came and service began his visage at once lighted up

¹ S. Smirnov—Д. Воšković, *Необјављене фреске XIIIог века у Ризници манастира Студенице*. *Starinar* VIII—IX (1933—1934) 335—347; S. Radojčić, *Портрети српских владара у средњем веку*. *Skopje*, 1934, 12—17.

and he raised his arms to the Heavens and said "Praise be to God in all His Glory. Praise be to the strength of His Power". And I said to him "Whom do you see that you speak so?" And he, looking at me, replied "Praise be to Him for His Power, and for His Almighty Kingdom". And having spoken thus, he immediately gave up his Holy Soul and fell asleep in God. And I fell down crying bitterly on his face for many hours, and then I arose and thanked God that I had seen the death of such a Holy Man."

The description continues with an account of the funeral of Simeon, and of how Sava himself ruled the monastery through the times when the peace of the Holy Mountain was disturbed by the Latin Conquest until he received a letter from Stefan and Vukan, his brothers in Serbia, asking him to bring the relics of their father to the monastery of Studenica. Sava waited for a favourable time and then opened the tomb, to find that Simeon's body showed no signs of decay and lay just as it had been placed in the tomb eight years before. He himself accompanied the body until after many trials and tribulations:

"I arrived with the Holy Relics at Hvosno (north-east of Peć). And when his (Simeon's) sons, the ruler Stefan Nemanja and his brother Prince Vukan learned of this, they gathered the bishops and rulers and abbots and deacons, together with many nobles, and all rejoiced with happiness. And as they came with great ceremony, they took the relics of Simeon, and praising God with hymns, just as the great Joseph took the body of his father Jacob and transferred it from Egypt to the promised land, so these godly sons of his took him, rejoicing, and themselves carried his body. And they placed it with great ceremony in the Holy Church in its destined tomb which the Blessed Man had prepared for himself."²

The death and translation as described by Sava do not agree in every detail with the frescoes at Studenica and Sopoćani, but there is a close correspondence between them. The painter was obviously not copying from Sava's description, but it is likely that what Sava wrote formed the basis for current accounts of these events which the painter would have heard. Millet³ refers to the Studenica fresco as the Translation of the Relics of Saint Simeon, and Serbian scholars⁴ have agreed that the scenes at Studenica and Sopoćani are most likely to represent the death and translation of Simeon Nemanja. The sole exceptions from this opinion are Okunev⁵ and a writer

² The Translations are from the modern Serbian text in: M. Vasić, *Старе српске биографије*, I. C. K. 3. 18. Beograd, 1924, 20—24.

³ G. Millet, *La peinture du Moyen-âge en Yougoslavie*. Paris, 1954, pp. 11, pl. 44.

⁴ S. Radojčić, *Портрети српских владара*, 15—17, 26. — V. Petković, *Преглед црквених споменика кроз повесницу српског народа*. Beograd, 1950. — M. Kašanin, *Уметност и уметници*. Beograd, 1943, 38.

⁵ N. Okunev, *Состав росписи храма в Сопочанах*. Byzantinoslavica I (1929) 133—134.

in the Journal of the Patriarchate at Belgrade.⁶ Okunev thought that the Sopoćani scenes were of Uroš the First, but there appears to be no sound evidence in favour of his theory except that Sopoćani was a foundation of Uroš the first. The writer in the Journal of the Patriarchate argues that since we only know of one translation to Sopoćani, that of the Archbishop Joanikije as described by Danilo, it must be this event which has been painted. This is certainly possible, but the evidence for the accepted identification is much more convincing. Finally a parallel for the decoration of the upper registers of a chapel with scenes from the life of a national saint may be found in the early fourteenth century frescoes in the vault of the Prothesis of the Church of the Mother of God at Peć, where there were four scenes from the life of Arsenius the First, depicting his successive elevation as Deacon, Priest and Bishop, followed by his Death. Following from the above evidence it is reasonable to assume that what is left in the chapels at Sopoćani and Studenica is part of a small cycle of scenes from the life of Stefan Nemanja.

The fourth fresco is on the north wall of the narthex at Sopoćani in the lowest register. It is in the north west corner and is about eleven feet long by six feet high. It represents the death of a royal lady who is generally accepted as being Queen Anna, the mother of King Uroš the First, and a grand-daughter of Enrico Dandolo, Doge of Venice. Okunev,⁷ Popović⁸ and more fully, Petković⁹ have outlined their reasons for this identification, which there is no reason to doubt, and their arguments need not be repeated here. There is no extant text which describes the death of Anna, but the comparison of the death of a queen with the Dormition of the Mother of God, which this scene so strongly suggests, was made by the Archbishop Danilo in his biography of Queen Helen, the wife of Uroš the First.¹⁰ Thus it seems reasonable to agree with the accepted identification of these scenes, and I have chosen them as being the earliest historical, as distinct from votive compositions, with the hope that they might throw some light on the later development of historical painting in Serbia; moreover the Death of Anna is a painting of high artistic interest which has an important place in the development of thirteenth century art.

Before describing the Translation at Studenica, it is worth while considering the fragment of a scene on the east wall of the chapel which has already been mentioned. The exact subject of this must remain uncertain, but it clearly belongs with the Translation and probably represents either

⁶ M. A. P., *Ка хронологији живота архиепископа Данила II*. Glasnik patrijaršije 10 (1952) 237—238.

⁷ N. Okunev, *Byzantinoslavica I* (1929) 130.

⁸ P. Popović, *Смрт мајке краља Уроша Првога*. Starinar V (1930) 30—36.

⁹ V. Petković, *La mort de la reine Anne à Sopoćani*. L'Art byzantin chez les Slaves II. Paris, 1930, 217—221.

¹⁰ L. Mirković, *Животи краљева и архиепископа српских*. СКЗ, 257. Beograd, 1935, 67.

the re-burial at Studenica, or the meeting at Hvosno which Sava describes. It cannot be the Death of Simeon since there is a figure who is not a monk in it, and if the analogy with the order of the two scenes in the chapel at Sopoćani is followed, running as they do from the west to the north wall, it is most likely to represent the reburial at Studenica. The one fairly complete figure in this fragment appears to be a courtier. He is dressed in a tunic fastened by a clasp at the left shoulder, beneath which he wears a garment of which only the white sleeves are showing. The sleeves are decorated with embroidered cuffs, arm bands and elbow pieces, the latter being an unusual feature in thirteenth century costume. They do not appear again in a fresco until the royal portraits in the narthex at Arilje,¹¹ which date to the end of the thirteenth century, but thereafter they are quite common. The style of the costume has much in common with that of the figure of Radoslav or Vladislav in the same chapel at Studenica,¹² and with those worn by the Nemanjas in the frescoes of the old narthex at Mileševo,¹³ except that in these cases the costumes are more decorative and the figures wear cloaks.

The background is indigo in colour and shows a small rectangular building having a gabled roof of tiles, of a type which goes back at least to the late antique period.¹⁴ A variant of it with round instead of gabled roof appears in the left-hand background of the Death of Queen Anna at Sopoćani, and the history of the type is of interest since like all the architectural backgrounds of Byzantine painting it must represent, however remotely, an actual building. Professor Grabar¹⁵ has related the representation of early examples to a type of martyrion which died out in Byzantium after the fifth century, but flourished and developed in Western Europe, becoming the basis for churches of basilican plan. It does not, however, seem quite certain that all the early buildings of this type of which representations survive are Martyria: For example the building in the left background of the mosaic of the Return of the Explorers from Canaan which is in Santa Maria Maggiore,¹⁶ and of fifth century date does not appear to have any obvious connection with a church or martyrion; or again there is a similar building which serves as a prison in the fresco of Joseph being conducted to prison at Santa Maria Antiqua, dated between 858 and 867.¹⁷ The type recurs in the Menologion of Basil the Second¹⁸ from which Professor Grabar takes some of his examples, while from the eleventh to the end of the thirteenth centuries it appears fairly fre-

¹¹ S. Radojčić, *Портрети српских владара*, с. 11.

¹² S. Radojčić, *ibid.*, 3.

¹³ S. Radojčić, *ibid.*, 5. — J. Ковачевић, *Средновековна ношња балканских Словена*. Beograd, 1953, 259.

¹⁴ D. Levi, *Antioch Mosaic Pavements II*. Princeton U. P., 1947, pl. 12 B, 59 BC.

¹⁵ A. Grabar, *Martyrium*. Paris, 1946.

¹⁶ R. van Marle, *The Italian Schools of Painting*, I. The Hague, 1923, fig. 2.

¹⁷ R. van Marle, *La peinture romaine*. Strasbourg, 1921, pl. XXII.

¹⁸ A. Grabar, *Martyrium*, pl. XVIII, No. 3, p. XIX, No. 2.

quently in varying contexts which sometimes suggest a secular building, and sometimes a church. It invariably appears in the left background and is placed at the same diagonal angle as the Studenica example, thereby giving the impression of an attempt to render spatial depth in a picture. There is further a certain ambiguity in the decorations, niches, and doors attached to the building so that it sometimes appears to have two storeys and sometimes one storey.

The building appears in the Daphni mosaic of the Prayer of Joachim and Anna,¹⁹ and in an early eleventh century silver book cover from the Vatican Museum showing the Annunciation with Mary enthroned.²⁰ Both of these have a door at the front with curtain partly drawn aside and perhaps represent a house; with them may be grouped a number of examples with figures sitting outside the building, as in a Vatican manuscript of the Life of Saint Bernard which shows the saint sitting outside the building, possibly a representation of his hermitage, while an angel announces to him his approaching death.²¹

A Dormition in one of the panels of a diptych of Venetian workmanship which is now in the Historical museum at Berna²² shows the same building which in this context would seem more likely to represent a church, and this brings us to examples which are nearer to being contemporary with the building at Studenica.

These divide up as before into building which are either churches, chapels, or secular buildings, but the evidence for their being mainly religious buildings is stronger. A fresco of the mid thirteenth century in the Capella di Sant Eldrado at Novalesa²³ depicts Saint Eldrado freeing Briançon from a plague of serpents, and the city is represented by five chapels of which four are rectangular buildings with pediments, crosses at the points and small apses. The fifth is the same except that it has a rounded pediment, a characteristic which will be noted later in connection with the building in the left background of the Death of Anna. There is a Greek parallel to the Novalesa fresco in a gospel book from the monastery of Saint Panteleimon on Mount Athos; Dölger²⁴ dates the manuscript in the thirteenth century and in the background of an illustration of Saint Mark there is a building with ambiguous decoration and a cross at the point of the pediment.

A panel by a Florentine painter of the fourteenth century depicting a scene from the life of Saint Anthony shows a building with pointed gable and small bell tower which must be a chapel,²⁵ and the same building is paint-

¹⁹ L. de Beylié, *L'habitation byzantine*. Paris, 1902—1903, 142.

²⁰ P. Toesca, *Il medioevo*. Torino, 1927, 805.

²¹ P. Toesca, *ibid.*, 727.

²² P. Toesca, *Uno capolavoro dell'oreficeria veneziana della fine del Duecento*. Arte Veneta V (1951) 19.

²³ N. Gabrielli, *Repertorio delle cose d'arte del Piemonte*, I. Torino, 1944, XXX.

²⁴ F. Dölger, *Mönchsland Athos*. München, 1943, 123 (Panteleimon, 25).

²⁵ G. Kaftal, *Iconography of the Saints in Tuscan Painting*. Florence, 1952, fig. 70.

ed in a panel of the same Saint in the Rucellai Collection at Florence.²⁶ These are offset by other Italian examples where the function of the building is impossible to determine, but in at least three cases, two from paintings of the Life of Saint Anthony by Sassetta²⁷ and the Master of the Saint Julian at Gimignano²⁸ respectively, and the third from a painting of Saint Francis receiving the Stigma by Barono Berlinghieri,²⁹ it seems to represent a hermitage. The Italian examples of the later thirteenth and fourteenth centuries show a development from the earlier buildings in that they belong within the realm of factual representation, however weak, whereas the earlier type, to which the building at Studenica belongs, had become, like most of the architectural backgrounds of medieval Christian art, a symbol of a type of building the outward form of which bore little or no relation to contemporary buildings. Nevertheless in the context of the fragment at Studenica it seems most likely that the building symbolises a chapel, and the existence of contemporary rectangular chapels with pointed gable in Serbia and Macedonia, one of which is at Studenica itself³⁰ supports this view. The uncertain decorative features in the illustrations may well derive from churches like that at Lip-ljan³¹ where the brick decoration, and the inconsistency between the size of the window recesses as compared to the building help to create an impression of uncertain size resembling that made by the illustrations. The Studenica example is among the last of its kind, for the Italian illustrations from the later thirteenth century onwards tend towards the representation of actual buildings, while in Byzantine art the type is replaced by more complex structures, and it may be that the rectangular chapel is the prototype of the basilica with nave and two aisles which appears so often in backgrounds from the fourteenth century onwards.

If we turn now to the scene of the Translation itself, this has a building in the right background which is in such a mutilated condition that it is impossible to draw any conclusions from it. It has been much restored and even after a close inspection I was unable to deduce more than can be seen from the photograph, namely that this is a domed building of uncertain shape surrounded by a crenellated wall with towers which probably symbolises the monastery of Studenica.³²

A prominent feature of the Studenica Translation is the ikon carried by the reception party. This is repeated in the scene at Sopoćani with only minor stylistic discrepancies, and the two ikons may therefore be treated

²⁶ G. Kaftal, *ibid.*, fig. 76.

²⁷ G. Kaftal, *ibid.*, fig. 69.

²⁸ G. Kaftal, *ibid.*, pl. 71.

²⁹ O. Sirén, *Toskanische Malerei im XIII. Jahrhundert*. Cassirer, 1922, 28.

³⁰ A. Deroko, *Неколико црквице приморскога типа*. Glasnik Skopskog Naučnog društva 14 (1935) 213—216.

³¹ I. Zdravković, *Стара црква у Липљану*. Starinar (1952—1953) 186—191.

³² S. Nenadović, *Студенички проблеми*. Beograd, 1957, 30, has a sketched interpretation of what remains.

together. The differences may be seen in the elaborate jewelled frame and decoration at Sopoćani where there is only a simple frame at Studenica: in the drapery below the ikon which in each case shows a Greek Cross, but the Studenica example has long thin arms as opposed to the short thick cross of the other; and in the length of the scroll and the figure, which as with the cross, are shorter at Sopoćani and longer at Studenica.

The inscription on the scroll at Studenica has entirely disappeared, and of the inscription at Sopoćani too little is left to decipher, although modern photographic methods would probably reveal what was written there. This would solve the question of the significance of the ikon, which otherwise cannot be approached except through indirect evidence. It belongs among a series of representations of the Mother of God holding a scroll, one of the earliest examples being a fifth century relief of the Ascension from the doors of Santa Sabina in Rome. In this she is carved as a standing figure and represents the early Christian view of her as a personification of the Church and Mother of the Faithful, combined for the first time with the idea of her as the Mother of God.³³ The standing figure recurs quite often,³⁴ among them being two Serbian examples³⁵ and two votive compositions,³⁶ but these are full length representations and face in the opposite direction to the Ikon from the Translation. I have not been able to find any other frescoes from the thirteenth century which depict ikons, but these do occur in the fourteenth century, and amongst other examples are those in the churches of Dečani (1335—1350) and Markov Manastir (1350—1370).³⁷ They are not exact parallels since they both portray the Mother of God Hodegetria, and both are painted as part of a cycle of illustrations of the Acathistos Hymn. The scene at Dečani is in the second register from the ground in the middle of the south wall of the naos, and shows the adoration of the Ikon. That at Markov Manastir is in the second register of frescoes on the north side of the apse and shows the procession in celebration of the delivery of Byzantium from the Avars in 626 A.D. The Mother of God was considered the special protectress of Byzantium,³⁸ and this is why her Ikon appears in the processional scenes at Markov Manastir; it strengthens the case for regarding the ikons in the Translation scenes as representative of the Mother of God in her role of Protectress, and leads on to a consideration of the ikons in their processional role.

³³ A. Venturi, *La Madonna*. Milano, 1900, 383—384.

³⁴ N. Kondakov, *Иконография Богоматери*, I. St. Petersburg, 1911, 166, 167, 169.

³⁵ N. Kondakov, *ibid.*, 170. (Старо Нагоричино.) — V. Petković—Đ. Bošković, *Манастир Дечани*. Beograd, 1941, XCVI.

³⁶ N. Kondakov, *ibid.*, 165, II, 240.

³⁷ L. Mirković—Ž. Tatić, *Марков манастир*. Novi Sad, 1925, 49, 52, 53. — L. Mirković, *Икона Богородице Одегетрије у Маркову манастиру*. *Starinar* (1950) 247. — V. Petković—Đ. Bošković, *ibid.*, II, 46.

³⁸ A. Frolov, *La dédicace de Constantinople dans la tradition byzantine*. *Rev. de l'Hist. des Religions* 127 (1944) 89—119.

Ikons were carried into battle at least as early as the seventh century,³⁹ and ceremonies in honour of an ikon probably date from about the same period, although the earliest recorded example is from the tenth century. The Mother of God was used as an emblem on standards in the Byzantine fleet, and the general sense of these processional examples confirms the impression that the Ikons of the Translation scenes represent the Mother of God as a Protectress. This conclusion is supported by Sava's description of the death of Simeon, where he tells how Simeon asked for "The Very Holy Ikon of the Virgin Mother" to be brought near him to protect him, and it is tempting to suppose that the ikon in the frescoes is a representation of that asked for by Simeon. The two scenes are by no means copies of each other and yet the ikons, which are not of a common type and the hangings below, are almost identical, a coincidence which suggests that this is a representation of an actual ikon connected with the events depicted.

The groups of figures carrying the body of Simeon, who made up the left half of the fresco at Studenica have been completely obliterated. From the group of figures at the front of the bier, all that can be distinguished is that the bearer of the bier has bands of jewelled decoration on his costume, and that he is carrying the bier at an unnatural angle, with one hand holding a pole at waist level, and the other at shoulder level, a peculiarity which also appears in the Sopoćani Translation.

The ikon of the Mother of God is placed over the doorway into the chapel and divides off the procession from the two groups of figures awaiting its arrival. The first group, among whom are the bearer of the ikon and a man in the front who carries either an orb or a censer in his left hand, is composed of fourteen white-robed figures with tonsures, and in some cases with beards. They would appear to be deacons of the Serbian Church since they have Roman tonsures and wear beards. This is a feature which is common in Italian painting of the thirteenth century but is rare in the Eastern Church except in Serbia. The frescoes of the Serbian Saint Sava show him as having a Roman tonsure,⁴⁰ as also does the fresco of the Archbishop Danilo in the Church of the Mother of God at Peć⁴¹ which dates from the thirteen-twenties. A group of deacons from the fresco of the death of the Patriarch Sava the second at Peć⁴² have Roman tonsures but this is an uncertain example as the fresco was repainted during the sixteenth century. The Roman tonsure appears in Russia in some figures from the church of our Saviour at Neredici near Novgorod,⁴³ but otherwise its appearance in Byzantine scenes seems to be confined to representations of Saint Luke, although even he is not always

³⁹ A. Grabar, *Martyrium*, II. Paris, 1946, 352—353.

⁴⁰ E. G., *At Milešovo, Arilje, Studenica, Peć*, etc.

⁴¹ V. Petković, *La peinture serbe du Moyen-âge*, I. Beograd, 1930, pl. 64.

⁴² V. Petković, *ibid.*, pl. 77.

⁴³ *История русского искусства*, II. Москва, 1954, pp. 95, 99, 101. — V. N. Lazarev, *История византийской живописи*, II. Москва, 1948, 171—172.

represented with the tonsure. The only possible conclusion seems to be that the use of the tonsure had not been standardised throughout the provinces of the Byzantine Church by the thirteenth century, but that its appearance in frescoes in Serbia is to be regarded as an indication of western influence. This has long been remarked upon in the architecture of Serbian churches, but to a lesser extent in the frescoes, and it may be explained by the political and dynastic ties of the Serbian kingdom with the West.

In the second group there are thirteen persons of whom all the visible ones are bearded and wear cowls. Three of them wear robes of purple and of these the foremost has a blue cloak over his robe, while six others wear red cowls and two wear white cowls. If it were not for this diversity of habit, they would obviously represent monks from the monastery of Studenica, but in view of the diversity they are probably a mixed body of non-monastic clergy and monks who together with the deacons or novices make up the brotherhood at Studenica.⁴⁴ The groups are connected by two principal figures standing in the foreground, one of whom wears the vestments of a bishop while the other appears to have only a plain white robe, but it is impossible to be certain of this since the fresco is much damaged, and distinguishing insignia may have disappeared. Both of them carry books, presumably of the Gospels in their left hands, the bishop has nothing on his head, and they are totally unlike in features, the bishop having a high intellectual forehead and narrow face, while the other has broad strong features. Iconographically they resemble the standard types for Saints Peter and Paul, but this is no doubt fortuitous. There is no great resemblance between either figure and other representations of Saint Sava, the Mileševo portrait being something of a mixture of the two types, but this is not surprising as no standard iconographic type for him was not developed until the fourteenth century. However, since Sava arranged for the translation to take place, and himself became Abbot of Studenica thereafter, it is reasonable to assume that one of these two figures in the fresco does represent him.

The whole fresco is now in much worse condition than when Millet photographed it,⁴⁵ and the only parts which are suitable for making stylistic comparisons are the faces of the figures on the right, and the figure in the fragment of the scene on the east wall. These show two distinct styles of painting on close inspection; the one with careful outline and clear detail, as with the figure in the fragment or the group by the ikon, and the other with broad indefinite outlines and little elaboration of detail. The contrast is most obvious in the manner of painting hair, but on the other hand the painting of the eyes and other features suggests a similarity of approach. The same characteristic can be seen in a fresco of the Consecration of the Host which

⁴⁴ S. Radojčić, *Портрети српских владара*, 17. Notes remains of earlier larger figure above the group of figures with cowls, but I was unable to find any trace of this.

⁴⁵ G. Millet, *La peinture du Moyen-âge en Yougoslavie*, I, pls 44—47. Are excellent detailed photographs of the frescoes in the south Chapel.

is in the eastern niche of the north chapel of the exonarthex; here the contrast of the two styles can be seen clearly in the figures of Saint Basil, who is painted with broad and general outlines emphasised by shading, as opposed to Saint John Chrysostomos whose face has been carefully outlined, with particular attention paid to the hair. Three possible explanations of the stylistic differences present themselves: The same painter might have worked in different styles; two painters were working at the same time; or the detailed work may be the result of later retouching. Of these the first is highly unlikely since painters acquire what may be called a handwriting of the brush which they do not change at will, and the third is also unlikely since the tonsures are painted in detail and they would not have been represented at a later date.⁴⁶ The most likely explanation is therefore that at least two painters were at work, a fact which might be expected since the decorators of churches must have worked in groups. Probably one was employed in painting all the faces, which would explain the basic similarity, while another, perhaps the master painter, retouched them wherever he thought necessary. There is no technical reason why this should not be so, since the Translation, together with the other frescoes discussed in this essay, and indeed most of the frescoes in Serbia are painted in fresco buono and then finished in tempera, a combination of processes which allows plenty of time for elaboration and repainting.

The whole fresco fills an awkward space on the wall since it is partly divided by the arching of the entrance into the chapel, and moreover the subject of the Translation does not lend itself to a unified composition since it is divided into processional and reception groups. The painter has accepted these limitations and yet managed to impose a certain compositional unity by putting the ikon over the archway as a central focal point, and arranging the faces of the figures, in so far as can be seen from them that survive in such a way that they conform to the Byzantine rule of frontality and face the onlooker, but at the same time contribute to the sense of unity. Thus the Mother of God in the ikon may be said to be looking down on the procession, while the general emphasis of the groups on the right is towards the procession as it arrives. The building is placed in front of the right hand group of figures, a change from the normal background arrangement which makes it occupy the same plane as the two leading figures, and puts the groups in the background. The majority in the groups face towards the left centre, but in each case two faces are turned to the right, thereby acting as connecting links with the building and the two figures in front; the latter in their turn being linked to the ikon and the procession by the gesture of the bishop.

The Translation of Sopoćani seems to have had no architectural background at the left, although it is always possible that there was one where the fresco has fallen away, but there is a well preserved building at the right

⁴⁶ G. Millet, *ibid.*, pl. 34, 2. For comparison is a representation of Saint John Chrysostomos from the thirteenth century painted over in the sixteenth century.

which is similar in its basic elements to the one in the fresco at Studenica. Both show a crenellated wall within which is a domed structure, and the only questionable point in the Sopoćani building is that the drum of the cupola, unlike the one at Studenica, has no base to it and might be meant as a free standing tower with a cupola behind a basilican church. However I have been able to find no analogies for a free standing tower of this nature whereas the building with cupola is fairly common and it seems best to regard it as being one structure; this conclusion is supported by the fact that there is a cross on top of the cupola, indicating that this is a church, and it probably represents Studenica. It does not look at all like the actual church at Studenica, but Byzantine architectural backgrounds, as also the landscapes, were symbolic in character, and a factual representation would have been most unusual.

The fresco has eighteen figures, including the dead Saint Simeon, and they are divided into three groups, two of whom accompany the bier, while the third is waiting to receive the procession. The group at the rear is composed of three beardless figures who all have red hair and similar features, and of whom the foremost is dressed in a robe of dark red; together with these are an old man with grey hair and beard who brings up the rear of the procession, and a richly robed figure bearing the bier. The latter has red hair and beard and wears a dark blue robe decorated with roundels of a design which appears to be unique,⁴⁷ and a cloak of red with patterned gold trimming which is fastened centrally by a large round jewelled clasp. The bier is draped with a brown cover on which lies the body of Simeon. He is clothed in the black robes and cowl of a monk of the Greater Schema, the cowl having a Greek Cross on the front of it in the form of a Cross Crosslet,⁴⁸ and he has a flowing grey beard and moustaches. This is the traditional representation for Saint Simeon Nemanja which only varied for occasional portraits of him in royal robes. A comparison of the face with that of the Saint Simeon from whom he took his religious name, and of whom there is a portrait among the single figures in the lower register of fresco in the same chapel suggests that not only his name, but after his death the features also of the earlier Simeon were used to represent him.⁴⁹

The second group of five is around the front of the bier and of these the man at the left has features and a grey beard much the same as those of the man at the far left of the fresco. The faces of the second and fourth members of the group are only partly visible owing to the crowding of the composition, but both have red hair and bear some resemblance to the three young men

⁴⁷ J. Kovačević, *Средновековна ношња*. Beograd, 1953. Has no mention of it.

⁴⁸ It is interesting to note that the earlier Saint Simeon has the cross potent on his cowl, but I was unable to find the significance of the two types.

⁴⁹ In the double portrait of John VI Cantacuzenus as Emperor and Monk in the Paris Bibl. Nationale, Manuscripts grecs 1242. Dating between 1371 and 1375 the latter portrait shows the same robes and bearded face but no closer similarity. Simeon looks stern and ascetic whereas John Cantacuzenus is calm and mild of countenance.

in the rear group, while the central figure is an old man with grey hair and beard. The bearer at the front resembles him at the rear except that the former has black hair and beard, and wears a brown robe covered by a purple cloak with jewels in groups of three studded over it. These two bearers are clearly noble figures and very likely represent the king Stefan Prvovenčani and his brother Vukan⁵⁰ whom Sava describes as having carried the body from Hvosno to Studenica.

The bearer of the ikon peeps out to the left of it in order to have a better look at the approaching procession⁵¹ and perhaps also because Byzantine convention demanded that his face must be shown if he was to be regarded as present at the scene,⁵² although this is unlikely since only small parts of the faces of other figures in the fresco can be seen. But the painter has put him in a comical position as if he were eavesdropping, no doubt in much the same light-hearted spirit that many a medieval carver has left a piece of his own everyday observation to startle us in the elevated atmosphere of Gothic Cathedrals. The nearest parallel for him lies in the long series of figures peeping from behind curtains who appear in certain scenes throughout the whole course of Byzantine art.

The third group who await the procession consists of six figures. At their head is a bishop wearing full episcopal robes and swinging a censer with his right hand, while with his left hand he is making a gesture of welcome. Behind him in the foreground are two grey bearded figures who at first sight look like monks but they may be courtiers since one wears a cloak of purple over a yellow robe, while the other wears a white robe and brown cloak. Of the background figures two have red hair and one black hair.

The fresco shows no great originality in colour except for the liberal use of a fine golden brown in the faces of all the figures and in some of the draperies, and the style of it is primitive although not unattractive. The two bearers, the bishop and the two figures behind him all have the same low forehead, prominent nose, and smooth beards which give them a family resemblance. There is a great similarity between the three beardless faces at the back of the bier and the one at the front, and moreover the two bare-headed old men who stand one at either end of the bier have similar features. An obvious explanation of these similarities is to regard the groups as composed of relatives, a conception which would not be out of place since the Translation was in some sense a family occasion, but although the bearers in rich apparel probably do symbolise Vukan and Stefan, the facial resemblances are more easily explainable by a certain naivety on the part of the painter which has already been noted in his treatment of the bearer of the ikon. It also appears in the simple composition of the fresco, which is arranged so that with the

⁵⁰ S. Radojčić, *Портрети српских владара*, 26.

⁵¹ For a similar scene see the carrying of the Ikon at Markov Manastir. L. Marković, *Starinar* (1950) 241.

⁵² O. Demus, *Byzantine Mosaic Decoration*. London, 1947, 8.

exception of one beardless figure in the rear, all the figures face towards the middle of the painting thereby making the Ikon the focal point, as was probably the case at Studenica. The bier conforms to Byzantine principles⁵³ by being unnaturally tilted to make the body of Simeon visible but the painter was then left with the problem of how to make the bearers carry the bier; the solution most in keeping with Byzantine practice would have been to leave the bearers in relatively natural positions and distort the bier as being inanimate and unimportant, but here the painter has reasoned simply that if a bier is tilted, the bearers must carry it unevenly, and accordingly he has depicted them with one pole on their shoulders, and the other at waist level, while resigning altogether any attempt to show men carrying a burden of some weight. A final peculiarity of the bier, as will be seen in connection with other translation scenes, is that the body of Simeon lies on it with no covering of any kind. It cannot have been transported all the way from Hilendar to Studenica in this state, and the explanation probably lies in the painter's wish to bring home the sainthood of Simeon, by showing the truth of Sava's testimony that in the years after death his body had not decomposed.

The colouring of the faces in the Translation distinguish it from the frescoes in the lower register of the same chapel, and also from those in the body of the church and the narthex. The only fresco which is undoubtedly of the same style and date is that which lies next to it on the west wall of the chapel and shows the Death of Simeon. This is now lacking in clarity because of the formation of a calcium deposit over most of its surface, but the main elements in it may still be recognised.⁵⁴ The background is of the conventional dark blue for the upper section and green for the lower, but with no architectural or other features to relieve it. The central features are the marble slab and mat on which Simeon lies and there is no sign of the stone which Sava says that Simeon asked for to be placed beneath his head. The face of Simeon has been partly destroyed, but enough of it is left to establish that this is the traditional representation of him, and he is only distinguishable from the counterpart of him in the Translation by being clad in a reddish robe. This may be the special robe referred to by Sava, but if it is, the question presents itself of why the painter changed the colour of it between the death and translation scenes since Simeon specifically asked to be clad in the robe in which he was to be buried.

At the head of the bier there are the remains of a figure with a red robe, an indigo cloak, and a vestment falling down the centre of his robe which has a white pattern and crosses on it like an epitrakhelion but of unusual

⁵³ O. Demus, *ibid.*, 8.

⁵⁴ The description which follows is as complete as possible since it was made after the cleaning of the fresco, but while the scaffolding was still in place and allowed a close inspection. It differs in some points with the description by Prof. Radojčić since his was printed before the cleaning.

type. At the foot of the bier are three figures of whom the one in the foreground is bearded and wears an indigo cowl. The second is also bearded and wears an indigo cowl, while the third seems to be clean shaven and has a purple cowl. There is thus a diversity of habit which is strange in view of the fact that all these figures must represent monks. In the Translation scenes, the cowled figures may be courtiers and nobles, but it is highly unlikely that this is what they represent in this scene since the death of Simeon took place in the monastery of Hillendar on Mount Athos. It is always difficult to determine in late Byzantine painting, and particularly in provincial work, how much is descriptive of contemporary life and how much is symbolic of what had long since passed away, but this diversity of robing does lend support to what has been said above in connection with the distribution of tonsures, namely that the rules governing the habit and appearance of monks of the Eastern Church had not been standardised at least in the border lands of the Byzantine Empire.

The Death of Queen Anna, like all the frescoes in the narthex and the church itself at Sopoćani has a yellow ochre background which was once resplendent with gold paint but has now changed into a dirty blackish colour, probably caused by the adhesive used in securing the gold paint to the plaster. The bottom part of the fresco has been destroyed so that there is no trace of a ground colour, but it was probably the usual green which is used in all the other frescoes. There are two buildings in the background of which the one at the left is a variation of that in the Translation at Studenica. Its only distinctive characteristics are the round as opposed to pointed gable of the roof, and the curious perspective of the front which seems as if it might represent a hollow arch over a flat roof. The rectangular building with round roof is not so common as the pointed gable type, but both appear regularly. The former, to choose only a few among many examples appears in the *Menologion* of Basil the Second where Professor Grabar⁵⁵ relates it to the triumphal arch of antiquity; in a scene of the Annunciation from an eleventh to twelfth century manuscript belonging to the monastery of Pantocrator;⁵⁶ and, as mentioned above, in the fresco of Saint Eldrado freeing the city of Briançon from serpents,⁵⁷ where it represents without doubt a chapel. In contrast to the other three scenes, which all portray a single event, the Death of Anna follows the Dormition of the Mother of God in fusing together a number of events separated in time. It shows elements of a death bed scene with the family around the queen, the lying in state of the body, the funeral service, and the resurrection of her soul. This makes the function of the building impossible to determine with certainty since we cannot be sure where the scene is meant to take place, and there is no historical evidence in any case as to where Queen Anna died.

⁵⁵ A. Grabar, *Martyrium*, I, pl. XVII, II, pl. 340, 2.

⁵⁶ A. Grabar, *Martyrium*, I, pl. XVII, II, p. 340, 2.

⁵⁷ N. Gabrielli, *Repertorio della cose d'arte del Piemonte*, I, pl. XXX.

The building at the right is repeated with minor differences in the background to a cycle of scenes illustrating the history of Joseph which is in the second register on the west wall of the narthex.⁵⁸ Apart from this there seem to be no other outwardly similar buildings in architectural backgrounds, but the basic tripartite form does connect it with a type of building which appears in the Sicilian mosaics and has its prototype in the sixth century.⁵⁹ The purpose of it was to provide a background in depth and a frame for figures, but at Sopoćani, it has lost its original function and serves only to define the limit of the fresco in the background and to represent an interior. Unlike the left-hand building it is finely drawn, both in such details as the egg and dart moulding, and in the perspective rendering of depth in the alcoves with their oyster shell conches.

There are twenty figures in the fresco, including the angel and the body of the Queen and of these the two largest, though by no means the focal points in the composition are those of Christ and the Mother of God at the left side. Both hold out their right arms in benediction upon Queen Anna, and Christ holds in his hand a rolled scroll. They wear robes coloured in indigo and purple which fall in heavy folds indicated by shading rather than line. Christ's hair is coloured red, and the features of both of them are painted in various shades of yellow together with green shading.

The body of Anna lies on a bier draped with a purple cover which has patterned gold edgings to it. She wears a plain white head cover fastened by a jewelled diadem, a robe of indigo, and a magnificent purple cloak with golden trimming enriched by jewels. The face and hands, now sadly mutilated, were outlined in red with shading in light yellow, and her hands are crossed on her chest, the left hand being clasped by the kneeling figure in front of the bier. This must be accepted as representing Queen Helen of Anjou, wife to Uroš the First, if we allow the identification of the whole scene as the Death of Queen Anna. She wears a costume similar in style to that of the dead queen, but unfortunately the figure of her is badly damaged and the only detail that has survived is her hands, which hold the hand of Anna between them, pressing it to her cheek. This small detail alone would give the fresco a high place in the developing art of the thirteenth century. The drawing of the hands is simple and linear, with little or no shading to relieve the flatness of them, but it is clear that the painter has set out to draw a pair of hands naturally, and moreover that he has tried, and indeed succeeded in conveying a light and tender touch in the placing of the dead hand against the cheek which is a masterly expression of grief and sorrow. And as with the detail, so with the whole figure of Helen we come to a new feature in thirteenth century art with the very placing of it; for this is among the earliest examples of a figure appearing in front of a bier, thereby im-

⁵⁸ V. Petković, *La peinture serbe du Moyen-âge*, pl. 23 A.

⁵⁹ O. Demus, *The Mosaics of Norman Sicily*. London, 1949, pp. 354–355 and 360–362 for further details of the tripartite arrangement.

plying a revived sense of horizontal space as opposed to the normal Byzantine scheme of piling the various spatial planes in a picture above each other.

The new sense of space is emphasised by the grouping of the figures which are not placed in correct perspective, but are nevertheless a great deal nearer to it than might be expected. They are divided into four interrelated groups of whom Christ and the Mother of God make up the first, while the Queens Helen and Anna are in the second together with the angel and the mourning king Uroš. The angel wears an indigo robe with purple cloak, and has brightly coloured wings which are outstretched as it bends forward, holding the soul of Anna in the form of a newly born babe in swaddling clothes.

The king occupies roughly the centre of the fresco. He is larger than the subordinate figures, and at least as large as Christ and the Mother of God at the left, so that he forms the focal point of the whole composition. He is dressed in a white tunic, as was proper for mourning in the court of Byzantium,⁶⁰ his insignia are richly trimmed with gold and jewels, and he is the first Serbian king to be shown in frescoes wearing a crown which is close in style to that of the Emperors of Byzantium.⁶¹ His beard and hair are of black streaked with grey, and the face is finely drawn, though not expressive of any strong emotion. He bends forward a little over the bier and holds up his hands in a dignified and conventional gesture of grief. Professor Radojčić has noted the similarity between the drawing of his hands, and drawing by contemporary Tuscan painters⁶² together with some other parallel points, and to these may be added the whole stance of King Uroš, which resembles that of a mourning figure from the fresco of the funeral of Saint Francis in Santa Croce at Florence,⁶³ and of another mourner from a panel by Giovanni di Paolo of the Death of Saint Catherine,⁶⁴ though this latter example is close on a hundred years later. Both of these Italian figures differ only in having the fingers as well as the thumb of the right hand pointing upwards.

To the right of the king stand three youthful figures dressed in rich costumes of red and purple with patterned gold and jewel decorations.⁶⁵ All of the three have red hair and similar features not due in this case to any inability on the part of the painter, as may be seen from the diversity of features among the courtiers, but because they represent the three children of Uroš—Dragutin, Milutin and the daughter Brnjaca, who must be the middle figure since she wears a type of Byzantine coronet worn only by

⁶⁰ Codinus, *De officiis*. C. XXI, pp. 121—122. Migne, P. G. Paris, 1866.

⁶¹ S. Radojčić, *Портрети српских владара*, 82.

⁶² S. Radojčić, *Портрети српских владара*, 25.

⁶³ P. Toesca, *Il trecento*. Torino, 1951, 448.

⁶⁴ G. Kaftal, *St. Katherine in Tuscan painting*. Oxford, 1949, pl. XXXVI. See also G. Kaftal, *St. Dominic in early Tuscan painting*. Oxford, 1947, pl. XXXVI.

⁶⁵ S. Radojčić, *Портрети српских владара*, 82. — J. Kovačević, *Средновековна ношња*, 94.

women.⁶⁶ A bishop in full regalia stands at the foot of the bier, holding a Gospel in his left hand and swinging a censer with his right. The two crosses on his omophorion are very faded, but can still be made out on either shoulder. His head has mostly been destroyed, leaving only enough to show that he had grey-black hair and was tonsured.

The last group is made up of ten mourners, the details of whose costumes are not of great interest, and they are much damaged, but their features are as original and startling in their way as is the figure of Helen. It cannot be said that there is much expression of grief in any of their faces; and moreover grief would not be a novelty since it had appeared in symbolic form at Nerezi and in other Deposition and Pietà scenes from the late twelfth and earlier thirteenth centuries;⁶⁷ nor, I think, is there any question here of portraits of individual people in the modern sense of that word.⁶⁸ But the painter does show that same interest in an accurate representation of details from actual life which was so characteristic in the painting of the hand of Helen and Anna. Thus the gesture of the two mourners, the one with his hands covering his face, and the other with a kerchief to his face are both derived from a long tradition which can best be followed in representations of the Crucifixion, Deposition, Pietà and Dormition,⁶⁹ only here for the first time they are translated from gestures symbolic of grief to plausible actions in real life. The apostle with one hand gracefully wiping away a tear from the Sopoćani Dormition has become the mourner with two hands covering his face as he weeps in real earnest, and only one eye from the face is visible to conform to the convention of contact with the beholder as expressed by an uninterrupted frontal or semi-frontal view of the face; and the apostle with a part of his cloak raised to his face in an elegant but unemotional movement has become the eloquent mourner with bowed head and kerchief pressed to his face. The novel approach is equally obvious in the treatment of the hair of the mourners, for instead of the stereotyped differentiation of bearded and beardless figures with hair of varying colour, the painter has given to almost every figure a different hair style. One mourner is going bald and has rows of curls, another has long straight hair, a third wavy hair and so on with smaller variations but in none of them does the antique hair style appear.

In analysing the details of this fresco, we have seen that certain of them showed a new, or renewed sense of horizontal space, and this is true of the composition as a whole. The figures are placed in a more or less horizontal

⁶⁶ V. Petković, *La mort de la reine Anne*. L'Art byzantin chez les Slaves, II. Paris, 1930, 219. Suggested that the figure on the right was Brnjača, but the type of coronet proves that she is the middle figure.

⁶⁷ For example in the Crypt at Aquileia, or at Milešovo.

⁶⁸ V. Petković, *La mort de la reine Anne* . . . , 219—220. Suggests identifications for some of these figures, but they seem to me to be too uncertain.

⁶⁹ Okunev—Wratislaw Mitrovic, *Dormition de la Vierge*, Sandberg—Vavala F., *La croce dipinta italiana*. Verona, 1929, 135 sq. — G. Millet, *Iconographie de l'Evangile*. Paris, 1916, 396—516.

grouping, and there are only as many figures as can be put in without using the conventional Byzantine method of representing depth in a vertical direction. The groups are well placed so that they link with each other and at the same time add emphasis to the central tableau of Uroš, the Angel, the dead Queen and Helen. It might be argued that there is an unbalanced effect in the composition because of the number of figures on the right, countered only by Christ and the Mother of God, but I think that the painter has achieved a balance by relying on the greater size and importance of the two holy figures, and by using the background building on the left to concentrate attention down into the centre of the picture. The perspective of the scene is such that it is seen as from a raised position, and if we allow for this, the parts become correct and intelligible except for the architectural screen with alcoves, which is painted as if seen from a lower level than that on which it stands.

The placing of Helen in front of the bier marks, as I have suggested, a new phase in late Byzantine composition, although it has analogies of an earlier date in north Italian painting. The only recognition of space in paintings of the Dormition, and that by implication alone, appears with the censer being swung in front of the bier, the kneeling-stool placed in front and occasionally a foot or part of the garments of one of the mourners, so that a whole figure placed in front marks a definite step forward, which in the fourteenth century made possible the use of the space in front of the bier for the episode of the Jew Jephonias.⁷⁰ In north Italian painting there seems to be some earlier awareness of space, or rather, as with Italian background architecture the feeling for horizontal space was never entirely lost. An altarpiece by Berlinghieri, signed and dated to 1235 shows in one of its scenes the exorcism of devils at the tomb of Saint Francis,⁷¹ and the three men possessed by devils stand in front of the tomb, thereby creating a definite impression of space between themselves and the two friars behind the tomb. Another altarpiece of the Florentine School in Santa Croce at Florence, which dates from about 1240 shows the death of Saint Francis, with four mourning figures in front of the bier.⁷² But there is little sense of real space in this for the figures in front are unnaturally small instead of being larger than those in the background and the perspective is of the traditional vertical type. The figure of Helen is therefore an important landmark in that opening up of picture space which Giotto was the first to achieve in a convincing manner with his mourning women who have their backs turned to the onlooker in the great Pietà of the Scrovegni Chapel. Bush-Brown, in a note on these figures in the *Art Bulletin*⁷³ traces a plausible origin for them through the work of

⁷⁰ Okunev—Wratislaw Mitrovic, *Dormition de la Vierge*. Byzantinoslavica . . .

⁷¹ G. Kaftal, *St. Francis in Italian painting*. London, 1950, scene 39.

⁷² G. Kaftal, *ibid.*, scene 26.

⁷³ A. Bush-Brown, *Giotto, Two problems in the origin of this style*. *Art Bull.* XXXIV (1952) 42—46.

the Pisani back to Roman relief sculpture, but it is dangerous to assume a direct connection with the Antique where there are more likely to be intermediary links. Their origin is rather to be traced through earlier Byzantine works where a similar spatial problem presented itself, as with the figure of Judas from the mosaic of the Last Supper at Monreale,⁷⁴ who stands in be added two figures with backs turned to the onlooker. Deposition by Barna da Siena. The other a Crucifixion and Pieta of the Florentine school. front of the semi-circular table, thereby giving a factual indication of picture space even though the perspective is of the usual vertical nature.

The composition is based on a system of curves so that each group runs into the next and yet we are given a stable centre by the vertical lines of the figures of Helen at the head and the bishop at the foot of the bier. The gestures of the Holy Figures carry attention to the centre group, as does the line of the building at the left; the line of Uroš' shoulder leads to his three children and the bishop, while the line of the bishop's head and shoulder merges into the group of courtiers. An echo, perhaps of metropolitan painting under the later Comnene emperors, if Dr. Demus⁷⁵ is right in taking Nerezi as an example of it, may be seen in the fact that the four curves of the architecture are matched by the four groups of people, although the intimate compositional connection between background and figures as established at Nerezi has here been lost.

There is a general similarity between the Death of Anna and paintings of the Dormition, of which there is an impressive example on the west wall of the naos of Sopoćani itself. This has already been pointed out as the basis for the gestures of the mourners, and further similarities may be seen in the two angels holding the souls, the king occupying the central position of Christ, the positions of the dead Queen and the Mother of God, and the bishops with censers. But beyond this comparison cannot go for the Sopoćani Dormition remains an essentially Byzantine composition although it is at the same time a magnificent example of the Neo-Hellenism of the thirteenth century, while the Death of Anna is painted in a different spirit arising to some extent from observation of actual life.

The origin of these scenes presents serious difficulties because of the lack of adequate iconographic, literary and stylistic evidence. The translation of relics is a subject with a long history of illustration stretching back at least as far as the sixth century when the ivory relief now in Trier cathedral was carved, and it derived ultimately, according to Professor Grabar⁷⁶ from the triumphal procession of antiquity. But the Trier ivory shows only the translation of a small relic in a casket, and there is no similarity between any elements in it, and the Serbian frescoes unless it be the division into procession

⁷⁴ O. Demus, *Mosaics of Norman Sicily*. London, 1949, 284, 361, pl. 68. To this may be added two figures with backs turned to the onlooker. One a Deposition by Barna da Siena. The other a Crucifixion and Pietà of the Florentine School.

⁷⁵ O. Demus, *ibid.*, 419.

⁷⁶ A. Grabar, *Martyrium*, pl. LXX, No. 1, t. II, 354, n. 4.

and reception. In the Menologion of Basil the Second⁷⁷ there are a number of translation or burial scenes, but again none of them show any similarity, and as a rule the body is carried in a coffin with the lid closed.⁷⁸ A fresco in Saint Clement's at Rome, painted about the year 1085 shows the translation of Saint Cyril, in which his body is covered except for the head,⁷⁹ and more nearly contemporary in time, but again totally unlike in detail are the translation of the body of Saint Mark at Venice,⁸⁰ and a translation of Saint Donnino by Giovanni Bondi.⁸¹ From the end of the thirteenth century there is a possible Serbian example in the monastery of Gradac⁸² founded by Queen Helen of Anjou, the wife of Uroš the First, but this is too damaged for any iconographic or stylistic comparison to be made, or even for any certain identification of it as a translation.

The only other Serbian example to survive is a translation of the body of Saint Stephen⁸³ in the south chapel of the naos at the monastery of Žiča. This is in the second register of fresco on the south wall and is in the Byzantine iconographic tradition for translations, having a coffin from which only a small part of the head and shoulders of Saint Stephen, all swathed in white, protrude at the front end. The direction of the procession is eastwards, as at Studenica and Sopoćani, but it is a much grander scene with eight or more bishops involved and must represent not the first translation of Saint Stephen's body to Mount Sion, but the Eudocian translation of 460 A.D. since an empress is shown waiting to receive the body. It has been thought by some scholars that this might represent the translation of the relics of King Stefan Prvovenčani from Studenica to Žiča, since it is in the same part of the church as the Nemanja translations, but this is unlikely in view of the existence of a cycle of scenes from the life of the Protomartyr Stephen in the same chapel.⁸⁴

With the fresco of the Death of Simeon, the field of iconographic comparison is even more barren than with the translations. There seem to be no earlier examples of death scenes of monks comparable to that of Saint Simeon, and although there are indeed plenty of illustrations of the deaths of saints, these are all martyrdoms of a violent nature. The death of bishop Mercurius of Morava is portrayed on the north wall of the narthex at Arilje in the low-

⁷⁷ A. Grabar, *ibid.*, XVII—XVIII, XXXIV. *Il Menologio di Basilio II.* (Codices e Vaticanis selecti VIII—IX.) Torino, 1907. Domitian. 10. January, 306; Timothy 22. Jan., 341.

⁷⁸ The nearest parallel to the menologion illustrations are those in the Jossua roll showing the carrying of the ark of the covenant.

⁷⁹ G. Vitzthum—O. Volbach, *Die Malerei und Plastik des Mittelalters*. Potsdam, 1924, T. 29.

⁸⁰ P. Toesca, *Il Medioevo*, 655.

⁸¹ G. Kaftal, *Iconography of the Saints in Tuscan painting*, 1952, fig. 377.

⁸² Đ. Bošković—S. Nenadović, *Gradac*. Beograd, 1951, pl. XXVIII, No 2.

⁸³ G. Millet—A. Frolow, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie*. Paris, 1954, 58, n. 4, 59, Nos. 1, 2.

⁸⁴ G. Millet—A. Frolow, *ibid.*, 58, Nos. 2, 3.

est register of fresco, dating from the turn of the thirteenth century, but this has no iconographic similarities with the death of Simeon, and nor have a death of Athanasius from a manuscript of the fourteenth century,⁸⁵ or the death of a Bulgarian Tsar from a manuscript of the chronicle of Manasses of about 1340.⁸⁶ The only near analogies which have survived are in frescoes of the deaths of righteous and sinful monks in the gallery of the narthex of Saint Sophia at Ochrid.⁸⁷ These are probably from the third quarter of the fourteenth century since the narthex was built on to the old basilica by order of the Emperor Dušan, but the similarity extends even here only to the monkish habits of the dying men, and the mats on which they lie. There was a simple death scene of Saint Sava of Jerusalem in the north chapel of the naos at Žiča, but this appears to have been represented as out of doors; it was probably painted during the early XIVth century, and was destroyed during the second world war.⁸⁸ Finally there is a small fresco of the death of Theodore, bishop of Lipljan⁸⁹ in the south chapel leading off from the apse at Gračanica. The date of this is uncertain, and the style of it most interesting but it bears little relation to the death of Simeon. The very fact of a death scene brings to mind the obvious parallels of the Dormition and the Pietà, but in neither of these, nor in the latter when it was worked into the form of an epiphany, is there any similarity in the iconography.

We are thus faced with two comparatively rare scenes having no exact iconographic forerunners and can only turn next to the literary and historical evidence. The direct literary evidence has been set out at the beginning of this essay, and strongly enough emphasised by Serbian scholars. There is no doubt that the writings of Sava must be the chief source for the iconography of the scenes, but in view of the lack of detailed correspondence between Sava's account and the two frescoes, as for example in the number of people present at the death scene, and the lack of the ikon and the stone pillow in it, it is most likely that the painter had heard a popular account having its origin in the description by Sava. Of other literary evidence there are the accounts given in the writings of Stefan Prvovenčani, Domentian, and Theodosius,⁹⁰ all from the thirteenth century, and for the death of a king in monkish habit, there is the account given by Nicetas Acominatus⁹¹ of the death of Manuel Comnenus, the great protagonist of Simeon. In one respect the accounts given by Nicetas and Sava make an interesting comparison.

⁸⁵ P. Schweinfurth, *Die byzantinische Form*. Mainz, 1954, pl. 58 (Paris GR. 543).

⁸⁶ B. Filow, *Les miniatures de la chronique de Manasses*. Sofia, 1927, II.

⁸⁷ N. Okunev, *Peintures de l'église Sainte Sophie d'Ochrida*. Mélanges Ch. Diehl, II. Paris, 1930, fig. 8, p. 131.

⁸⁸ G. Millet—A. Frolow, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie*, 58, n. 1.

⁸⁹ V. Petković, *La peinture serbe*, II. Beograd, 1934, pl. LX.

⁹⁰ M. Bašić, *Старе српске биографије*. Beograd, 1924. Stefan Prvovenčani, XIV, 58—60: Teodosije VI, 122—125. — L. Mirković, *Животи св. Саве и св. Симеона*. С. К. 3. 282. Beograd, 1938, 283—287; 303—307.

⁹¹ Migne, PG, VII, *De rebus gestis Manuelis Comneni Lib VII*, 288, p. 571.

They both make the contrast between the once powerful monarch and the dying monk, but whereas Nicetas treats it as a matter for irony, Sava makes it an occasion for respectful sorrow. No other relevant literary sources exist for these scenes, but it does seem possible that the emphasis which they place on simple piety as opposed to the imperial splendour of Byzantine religion was in some part due to the influence of Hesychasm. Professor Vasić wrote a history of medieval Serbian art⁹² explaining the whole course of it, rather doubtfully, in terms of Hesychastic beliefs, but he failed to notice these frescoes on the form of which it does seem likely to have had some influence. It was not the philosophical side of Hesychasm which might have influenced them, for this only came into prominence in the fourteenth century with the controversy over the Uncreated Light, but the emphasis which it placed on the simple life and on spiritual education as recommended in the writings of Simeon the New Theologian. No Byzantine source speaks of emperors being portrayed in fresco or mosaic in anything but imperial robes, even if they were shown as prostrated before Christ,⁹³ and it cannot be without significance that Stefan Nemanja took the name of Saint Simeon while his son took that of Saint Sava of Jerusalem, another exponent of simple piety. The account of Nicetas shows us that an emperor might wish to die in an atmosphere of piety, but his ironic description shows his disapproval whereas Sava shows admiration. In Byzantium Manuel was frowned upon for his action whereas in Serbia Stefan Nemanja was honoured.

In describing the translation of Saint Simeon, Sava compares the event to the translation of the body of Jacob by Joseph from Egypt to the Promised Land. Another holy analogy in connection with a royal event was made by Archbishop Danilo when he compared the death of Queen Helen to the Dormition,⁹⁴ and it is a natural connection to have made since the Byzantines believe in the divinity of Empire.

In default of literary or iconographic evidence as to the date of the four scenes, we must rely on stylistic comparison and the content of the frescoes themselves in trying to establish their date. The frescoes of the Nemanja dynasty in the lower register of the south chapel at Studenica have been dated to between the years 1233 and 1237 by Smirnov and Bošković,⁹⁵ chiefly on the evidence of the inscription around the head of Sava, which indicates that he was still alive. Professor Radojčić⁹⁶ assigns the Translation fresco to the same period as the figures in the lower register on stylistic grounds, and again using the inscription, together with the fact that Sava

⁹² M. Vasić, *Жича и Лазарица*. Beograd, 1928.

⁹³ As, for instance, in the narthex mosaics at Santa Sophia, Istanbul whereas in the period 1200—1350 in Serbia there are numerous examples of Kings portrayed as monks.

⁹⁴ L. Mirković, *Животи краљева и архиепископа српских земаља*.

⁹⁵ Smirnov—Bošković, *Необјављене фреске у ризници манастира Студенице*. Starinar VIII—IX (1933—1934).

⁹⁶ S. Radojčić, *Портрети српских владара*, 17.

wears a monkish habit so that he must have resigned his archbishopric when this was painted, narrows the dating to the years 1233—1234. There is no strong reason for doubting these dates in connection with the lower register⁹⁷ but the stylistic resemblance to the Translation does not seem to me to be so certain since both registers are very damaged, which makes it hard to be sure about details. The painting of the eyes and nose in some of the faces is very similar, and resembles the painting of the figure of Basil from the north chapel, but there is no equivalent in the lower register to the careful drawing of features in the figures from the fragment of a scene on the east wall and in the John Chrysostomos of the north chapel; nor is there any resemblance between either style and the fragment of fresco in the third register which Millet⁹⁸ tentatively identified as Joshua and the Angel.

The robes of Simeon Nemanja and of Stefan Prvovenčani, and in particular the manner of highlighting them show some similarity to the robes of the hermits in the old narthex at Mileševo, although the painting of the latter is much more bold, and the detailed treatment of some of the faces in the Translation also has analogies at Mileševo. The exonarthex at Studenica of which the north and south chapels are a part, was built by order of Radoslav between 1228 and 1234, and it would not be unreasonable to suppose that it was decorated soon after its completion. The frescoes also have, as we have seen, certain resemblances to those at Mileševo, and this is a further argument for the present early dating, but on the other hand the composition of the Translation, when compared with that of the same scene at Sopoćani, suggests a later date.

There are no stylistic parallels at Sopoćani for the Death and Translation scenes there, and nor does the internal evidence provided by the frescoes themselves give much help. The patterns on the drapery of the bier and elsewhere are either of a common type appearing over a long period, or as with that on the cloak of the bearer at the rear of the bier, unique. The frescoes in the lower register of the chapel are quite different, and both in colouring and style resemble the work of Milutin's reign, so that since the lower register of fresco would not have been painted until the upper was finished, this gives us a latest date of about 1325. Okunev⁹⁹ pointed out a certain similarity between the style of these frescoes, and those at Arilje, and he dated the Death and Translation frescoes as being in the years at the turn of the thirteenth century, which would seem a reasonable conclusion unless further facts come to light.

⁹⁷ G. Kaftal, *St. Francis in Italian painting*. London, 1950. Makes the general statement, p. 21: "It is quite certain that no Saints have been painted in their lifetime until the sixteenth century at the earliest." And it might therefore seem unlikely that this portrait or that at Mileševo were so early as they have been dated, but Sava was clearly not a retiring or meek man, so perhaps we would not have objected to his portrait.

⁹⁸ G. Millet—A. Frolow, *La peinture du Moyen Age en Yougoslavie*, pl. 45, No. 4.

⁹⁹ N. Okunev, *Byzantinoslavica* I (1929) 133.



Plate 1: Studenica. The Translation of the Relics of Simeon Nemanja. Left Hand Section. (By Courtesy of the Collection of Photographs in the Ecole des Hautes Etudes, Paris.)

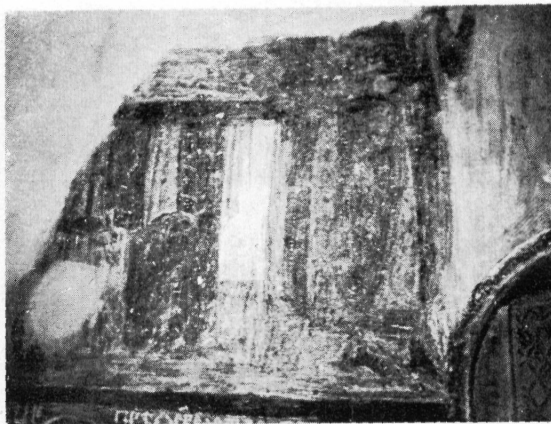


Plate 2: Studenica. The Translation of the Relics of Simeon Nemanja. — Remains of the Group of Figures at the Front of the Bier.



Plate 3: Studenica. The Translation of the Relics of Simeon Nemanja. Middle section.



Plate 4: Studenica. The Translation of the Relics of Simeon Nemanja. — The middle section with Remains of the Scene above (Josua and the Angel?).



Plate 5: Studenica. The Translation of the Relics of Simeon Nemanja. — Right Hand section.



Plate 6: Studenica. Simeon Nemanja. Stefan Prvovenčani. Radoslav? The Wife of Radoslav? Lower register. South Chapel.



Plate 7: Studenica. Saint Sava. Arsenius. Sava II. Lower Register. South Chapel.



Plate 8: The Translation of the Relics of Simeon Nemanja, Left-hand section, Sopoćani.



Plate 9: The Translation of the Relics of Simeon Nemanja, Centre section, Sopoćani.



Plate 10: The Translation of the Relics of Simeon Nemanja, Right Hand section, Sopoćani.



Plate 11: The Death of Simeon Nemanja, Sopoćani.



Plate 12: The Death of Queen Anna. Sopoćani.



Plate 13: The Death of Queen Anna. Central section. Sopoćani.



Plate 14: King Uroš I. Detail of the Death of Queen Anna. Sopoćani.



Plate 15: Dragutin, Milutin, Bereniče. Detail from the Death of Queen Anna. Sopoćani.



Plate 16: Mourning Courtiers. Detail from the Death of Queen Anna, Sopoćani.



Plate 17: The Dormition of the Mother of God. Lower half. Sopoćani.



Plate 18: Saint Simeon. Lower Register. South Chapel. Sopoćani.

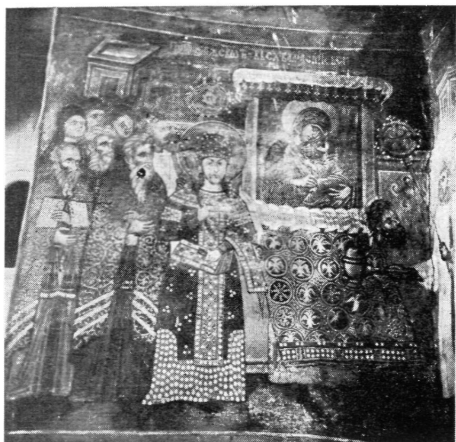


Plate 19: Scene from the Acathistos Hymn.
Markov Manastir.



Plate 20: Saint Sava. Mileševo.

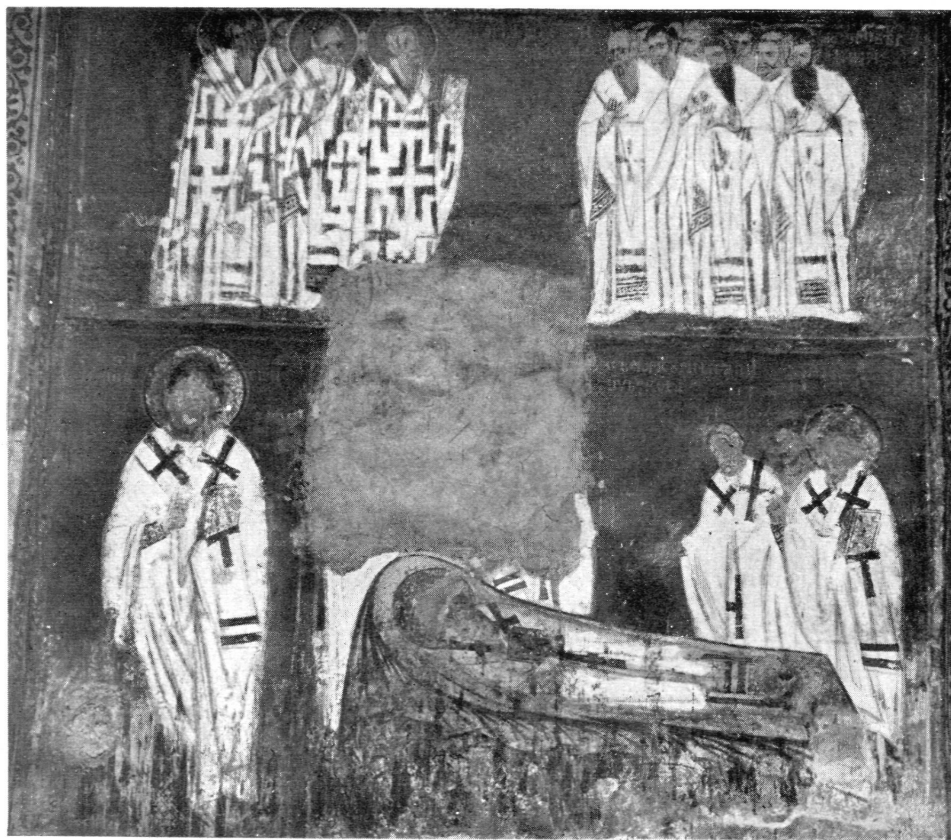


Plate 21: The Death of Bishop Mercurius of Morava. Arilje.

The composition of the Studenica translation is more complex than that at Sopoćani, and it has more people crowded into it, so that there are two reception groups instead of one. The greater complexity at once suggests a later date than that of the Sopoćani fresco since iconographic development in later Byzantine painting did not tend toward greater simplicity. It did in fact do just the reverse, and the crowding of the groups at Studenica is just what might be expected from the fourteenth century. A further argument in favour of later date than the twelve-thirties is that the Nemanja legend seems really to have begun its development in the field of wall painting during the reign of Uroš the First, and gained greater impetus under the rule of Milutin, although it is true that in literature the biography of Simeon Nemanja written by Stefan Prvovenčani in about 1215 already shows signs of the tendency to glorify the power and the piety of the founder of the Nemanja dynasty.

The dating of the Death of Queen Anna presents a more complex problem since apart from stylistic evidence, many conflicting dates may be deduced from the figures in the fresco. The style of it has little in common with other frescoes in the narthex, except for those in the lower register of the south east corner where Uroš and Helen are shown presenting Milutin and Dragutin to the Mother of God and the Child Christ. A close comparison of the figures of Uroš in this place and in the Death of Anna suggests that the two were done by the same painter, but this as will be seen later is hard to reconcile with the apparent difference in age of the figures in the two places. Professor Radojčić¹⁰⁰ has said that the scenes from the story of Joseph on the west wall of the narthex are by the same painter that was responsible for the Death of Anna, and in support of his theory it may be said that the Joseph scenes show similarities to North Italian painting as in the Death of Anna, and even in the former case, as Petković¹⁰¹ has pointed out, to the extent of having an Old Slavonic inscription transliterated from the Latin. Nevertheless this seems to me unlikely. The details which he points out as being similar are explicable in terms of traditional iconography, and the whole style of painting in the Joseph scenes with their unquiet draperies and exaggerated posture of the figures contrasts strongly with the restrained grandeur of the historical scene. It is much more likely that the west wall of the narthex was finished after the Death of Anna, and that the painter of the Joseph scenes used it as his model for certain details, though not for style.

King Uroš reigned from 1243 until 1276. and since he founded the monastery of Sopoćani it is fairly safe to assume an earliest possible date for the fresco of the Death of Anna as 1250. Beyond this is a highly problematical field of speculation, and since there is at the moment no certain

¹⁰⁰ S. Radojčić, *Портрети српских владара*, 25.

¹⁰¹ V. Petković, *Прића о прекрасном Јосифу*. *Glasnik Skopskog Naučnog društva* I (1925) 35.

historical evidence available the dating must remain a matter of theory. Kovačević¹⁰² says that Anna died in 1217; but this at least is ruled out by the Sopoćani fresco, which he did not know of; and Radonić¹⁰³ committed himself only to saying that she died at a very advanced age. The date of Uroš' marriage to Helen is also uncertain. Jireček¹⁰⁴ says that the marriage took place in about 1350, and building on this, and a guess at the age and identity of the children in the fresco, Petković¹⁰⁵ has dated the death of Anna, and the painting of the fresco to 1264—1265. Doctor Purković¹⁰⁶ has brought forward two new arguments: he points out that in the prologue to the biography of Saint Sava, Domentian says that he was writing in 1264 when the fourth generation of the Nemanjas had reached the age for bearing arms, and that we know that Dragutin was married after the end of the Serbo-Hungarian war in 1268. Purković takes an age of twenty as reasonable for bearing arms, and about the same age for marriage. He accepts Petković's estimate of the age of the children in the fresco and thus arrives at a date of 1243—1244 for Uroš' marriage, and 1257—1258 for the Death of Anna and the painting of the fresco.¹⁰⁷

These attempts at a close dating of the fresco will not stand careful examination since the ages of the children in the fresco might be anywhere between eight and sixteen years, even assuming that the painter was representing their actual ages, and we do not know at what age the royal children began to bear arms; moreover it is well known that child marriages took place whenever political expediency necessitated them.

Further complications arise when the other frescoes of the narthex are considered. The portraits in the south east corner which have already been mentioned show Uroš with black hair and beard, and no halo, while the two children are perhaps between the ages of five and ten years old. In the Death of Anna, Uroš has a halo, his hair and beard are greying, and the children are certainly older. It might be argued from this that the fresco of the Death of Anna was done after the death of Uroš since he would not otherwise have been given a halo in the one representation and not in the other, thus giving a date after 1276. But if this was so, then why did the programme not include the Death of Uroš himself, who as founder of the church might have been appropriately commemorated in some such striking way. The most likely explanation of the narthex decoration is that the family frescoes in the south east corner represent the original programme, but that

¹⁰² Lj. Kovačević, *Жене и деца Првовенчаного*. Glasnik Srp. Akad. LX (1901) 31.

¹⁰³ J. Radonić, *Слике из историје и књижевности*. Beograd, 1930, 94.

¹⁰⁴ K. Jireček *Историја Срба*.

¹⁰⁵ V. Petković, *La mort de la reine Anne. L'Art byzantin chez les Slaves II*. Paris, 1939, pp. 217—222.

¹⁰⁶ M. Purković, *2 Notes on medieval serbian History*. Slavonic and East Europ. Rev. 28 (1949—1950) 545—547.

¹⁰⁷ Professor Radojčić follows this date in his monograph *The Frescoes of Sopoćani*. Beograd, 1953.

Anna died before the decoration of the north wall was finished, and her death was painted as a mark of reverence to her, probably over the place of her burial. The fresco, as we have seen, is impossible to date as closely as has been attempted by some, but it may safely be placed between the years 1250 and 1280. In view of the stylistic similarities between Sopoćani and Gradac, both in architecture and painting, and the Nemanja figures wearing monkish habit at Sopoćani, Arilje, and Djurdjevi Stupovi,¹⁰⁸ I think that a date towards the end of the thirty years is most likely.

What, then, does a re-examination of these frescoes add to our knowledge of them and of their place in the history and painting of Old Serbia.

The dating of them is not perhaps so easy or so certain as former scholars have indicated, and a wider margin of years must be allowed for them. The Translation of Simeon at Studenica may belong to the 1230's but there is no reason why it should not be up to an hundred years later; the Translation and Death of Simeon at Sopoćani probably belong at the turn of the thirteenth century; while the Death of Anna cannot with any certainty be given a closer dating than between the years 1250 and 1280, and this means that the date of the whole of Sopoćani must remain equally uncertain within these limits.¹⁰⁹

The first three frescoes all contain individual elements from the traditional iconography of Byzantine art but as compositions they remain unique, having their basis not directly in the Life of Simeon by Sava, but in some popular account derived from it. They are without forerunners or descendants¹¹⁰ although their spiritual kinship to the solemn rows of Nemanja kings and queens who appear in religious habit on the walls of Sopoćani, Arilje and Djurdjevi Stupovi is self evident.

The Death of Anna offers more that is of interest in a wider perspective, and if re-examination has made the date of it less certain than was thought, this is amply compensated for by a new estimate of its merits as a painting. Unlike the other frescoes, it has no known literary forbear or source but derives from the main stream of Byzantine iconography, both in the composition, which is based on the Dormition, and in the details. The composition however, has been transformed to give an impression of pictorial depth, and the details show a realistic approach to the painting of human emotion which is equally foreign to the spirituality of the Byzantines, and to the idealised

¹⁰⁸ S. Radojčić, *Портрети српских владара*, 27.

¹⁰⁹ S. Mandić in a lecture to the Archeological Institute of the Serbian Acad. of Sciences in March 1957 has brought forward new evidence, based on the identity of three of the figures in the apse procession which, if he is right in his identification of one of the figures as Sava II, puts the painting of the Body of the church of Sopoćani at a date after 1263. The narthex would be some years later since the style of painting is quite different.

¹¹⁰ There are a translation scene in a roumanian fresco of the fifteenth century, and a representation of a dead queen in the form of an epitaphios, of the same date, but though the inspiration for these may have come from Serbia, the form did not.

emotion of the classical tradition as it appears at Nerezi. The details also serve to emphasise more strongly the connection of Sopoćani with contemporary painting in northern Italy which has already been noted by Serbian scholars.¹¹¹

The three traditions in imperial Byzantine art of which Professor Grabar¹¹² has traced the history: the glorification of the power, divinity, and later of the dynasty of the emperor are all implicit in the painting of the Death of Queen Anna. To these may be added a fourth tradition in medieval Serbia of the simple piety of the ruler as embodied in the death and translation scenes, and in the processions of kings and queens of the Nemanja family dressed in religious habit. Professor Grabar says in connection with the Serbian frescoes — “C'est à des portraits collectifs de ce genre, multipliés à Byzance à l'époque des Comnènes, que se rattachent de nombreuses fresques serbes des treizième et quatorzième siècles, où la famille des princes regnants est procédée de leurs ancêtres. Comme à Byzance, au douzième siècle, la glorification d'une famille s'y confond avec une apothéose dynastique.”¹¹³ This is true, but there was always something more impersonal in the worship of the emperor among the Byzantines who possessed a long tradition of civilised life and thought, and could worship the symbol or idea of majesty, whereas in Serbia a more personal concept of leadership was needed,¹¹⁴ and on looking at the frescoes one feels that the spirit which inspired them is summed up in the text “Let us now praise famous men, and our fathers that begat them”. The frescoes are a product of that movement which as the power of the Serbian kingdom grew, brought the lives of the Nemanjas from the world of historical fact into the realms of legend.

¹¹¹ Eg. Petković—Vasić—Radojčić.

¹¹² A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*.

¹¹³ A. Grabar, *L'Empereur dans l'art byzantin*.

¹¹⁴ The earlier paintings of the Přemysl dynasty in Bohemia are similar in spirit to the Serbian paintings although they are otherwise unrelated.

LE SAINT EPHREM SLAVE

On ne saurait assez dire combien il est urgent, pour les études vieux-slaves, de poursuivre l'examen, plus ordinairement de l'entreprendre, des nombreux textes d'origine vieux-slave qui sont conservés dans des rédactions slavonnes, et d'abord d'en donner des éditions. En morphologie, on n'attend pas d'eux qu'ils renouvellent l'aspect connu du système vieux-slave, mais ils apporteront des compléments appréciables aux connaissances acquises;¹ et les données qu'ils fourniront en même temps sur le passage du vieux slave au slavon seront utiles également, car l'histoire du slavon a aussi un grand intérêt. Pour les mots, le lexique contenu dans le *Handwörterbuch zu den altkirchenslavischen Texten* de L. Sadnik et R. Aitzetmüller, qui est commode en attendant le grand dictionnaire vieux-slave qu'on prépare à Prague, indique l'étendue du vocabulaire des textes de pure rédaction vieux-slave, mais, pour les slavistes qui lisent des textes plus variés, il se trouve servir surtout à leur en signaler les étranges lacunes. Ayant l'occasion d'examiner un passage de la traduction du Commentaire de Théodoret au Psautier, dans l'édition de V. Pogorelov (*Чудовская Псалтырь XI века*), je relève dans une page et demie, p. 13—14, les mots suivants qui ne figurent pas en rédaction vieux-slave: *приршти* et son imperfectif *пририцати*, l'imperfectif *призъикати* le substantif verbal *прѣдъстроинни*, et l'adjectif *мѣрънъ* dans *мѣже мѣръномъ* « corde de mesure » = *σχοίνισμα* (le dernier également absent de Miklosich et de Sreznevskij). Cinq mots en une page et demie, c'est beaucoup. Et il en est ainsi couramment avec les autres textes.

Mais il n'y a pas que les questions de langue et de vocabulaire. Le vieux slave n'a peut-être pas été à proprement parler une langue de culture, mais il a été un reflet fidèle de la culture grecque. Son intérêt philologique vaut son intérêt linguistique. Les abondantes traductions d'époque vieux-slave, généralement conservées dans des rédactions slavonnes et surtout en rédaction russe, se présentent avec l'autorité de témoins de manuscrits grecs anciens, des X^e—XI^e siècles. Il y a des textes grecs pour lesquels le témoignage de la traduction slave est supérieur à celui des manuscrits grecs plus récents qu'elle; et des textes perdus en partie ou en entier en grec, et gardés en traduction slave.

Parmi les traductions vieux-slaves dont l'importance est grande pour la philologie grecque, on mettra en bonne place celle de saint Ephrem le Syrien. On en a d'assez nombreux manuscrits : trois du XIII^e siècle, d'autres du XIV^e

¹ Le nombre des exemples de futur antérieur, forme vivante de la langue, est dérisoire en rédaction vieux-slave: voir P. Vyskočil, *Slavia* XXV (1956) 260—261. Le seul *Traité contre les Bogomiles* de Cosmas le Prêtre en apporte trois autres (éd. Pogorelov, 1210, 1928, 206).

et au-delà, et un fragment vieux-slave du XI^e siècle en glagolitique, dont l'édition la plus récente est celle d'I'inskij : *Македонскій глаголитическій листокъ*, 1909. Ephrem de Nisibe en Mésopotamie, né au début du IV^e siècle, et mort en 373, a laissé une œuvre considérable, qu'il avait écrite en syriaque, et qui a été traduite en grec et en arménien. Sa biographie est encombrée de légendes, et son œuvre, qui a eu grande réputation dans les milieux ascétiques, a été remaniée. Une édition d'ensemble des textes syriaque et grec a été donnée par Assemani, Rome, 1732—1746, 6 volumes in-folio; l'édition du texte arménien par les Méchitaristes de Vienne, Venise, 1836, 4 volumes. La vieille édition d'Assemani, si belle qu'elle soit typographiquement, est entièrement à reprendre pour le grec: travail difficile, que Mercati avait entrepris, en donnant un tome I, *S. Ephrem Syri opera*, Rome, 1915, mais qu'il n'a pas poursuivi. Les Slaves ont traduit, de l'œuvre variée de saint Ephrem, l'ouvrage qui intéressait le plus la vie spirituelle: un recueil de sermons ou exhortations, *Παραινέσεις*, dont le succès a été grand et durable, à en juger par le nombre des manuscrits qui s'en sont conservés.

On laissera de côté l'édition du texte slavon par Peter Kohl, Moscou, 1701. Pour apprécier l'urgence d'une édition critique moderne de la traduction vieux-slave, et les services qu'elle est appelée à rendre à celle du texte grec, on étudiera un passage où la comparaison est dès maintenant possible entre le grec et le slave: la fin de la Parénèse *Περὶ κρίσεως καὶ κατανύξεως* (Assemani, tome II de l'édition grecque, f. 55—56), qui répond au début du Feuillet glagolitique macédonien édité par I'inskij. Voici le texte grec d'après Assemani, et en note les variantes de la version d'I'inskij prise au manuscrit 227 (135) de la Bibliothèque synodale de Moscou:

... Φυτὰ ἀρδευόμενα δάκρυσιν καὶ προσευχαῖς καρπὸν φέρει εὐθάλῃ, χρησιμεύοντα ψυχῇ καὶ ἐκλεκτά. ὥραϊα¹⁾ ἔσσονται σου τὰ φυτὰ, ἀδελφέ, δάκρυσιν εὐχόμενος, ἵνα ἀρδευόμενα αὐξάνῃ, καρποφορῇ²⁾ ἡμέραν καθ' ἡμέραν· μὴ γίνου μιμητὴς χαύνου καὶ ἀμαρτωλοῦ, λέγοντος καθ' ἐκάστην, ποιούντος δὲ οὐδέποτε· ὁσθύμου τῇ προθέσει, μὴ ἔχοντος καθαρὰν εὐχὴν ἢ κατάνυξιν³⁾· γινώσκοντος ἑαυτὸν πάντοτε ἀμαρτωλὸν⁴⁾ καὶ φοβούμενον αἰεὶ⁵⁾ τὴν κόλασιν· ἀπολογίαν ὅλως μηδεμίαν ἔχοντος περὶ πλημμελημάτων τῆς αὐτοῦ χαυνότητος⁵⁾.

Παρακαλῶ οὖν ὑμᾶς, ἀδελφοί μου ὄσιοι⁶⁾, φοβούμενοι τὸν Θεόν, καὶ ποιούντες πάντοτε τὰ αὐτῷ ἄρεστα⁷⁾, πρεσβεύσατε πρὸς αὐτὸν ὑπὲρ ἐμοῦ οἰκτροῦ⁸⁾, ἵνα ἔλθῃ ἐπ' ἐμοί⁹⁾ ἡ ἀγία αὐτοῦ χάρις διὰ τῶν ὑμῶν εὐχῶν, καὶ σωθῇ μου ἡ ψυχὴ ἐν τῇ ὥρᾳ ἐκείνῃ τῇ φοβερᾷ καὶ μεγάλῃ, ὅταν ἔλθῃ ὁ Χριστὸς¹⁰⁾ ἀποδοῦναι ἐκάστῳ κατὰ τὴν πρᾶξιν αὐτοῦ.

Δόξα τῷ μόνῳ Θεῷ ἀθανάτῳ, ἀγίῳ, ἀχράντῳ καὶ φοβερῷ, ἀγαθῷ καὶ εὐσπλάγχυν, τῷ κινήσαντι ἡμῶν¹¹⁾ γλῶσσαν διὰ χάριτος, τοῦ μελωδῆσαι ῥήματα¹²⁾

1. ἐκλεκτά καὶ ὥραϊα. — 2. καὶ καρποφορῇ. — 3. καὶ κατάνυξιν. — 4. ἀμαρτωλὸν πάντοτε. 5. (καὶ φοβούμενον) τὸν Θεόν καὶ ποιούντος πάντοτε τὰ αὐτοῦ εὐάρεστα. — 6. ἅγιοι. — 7. (πάντοτε) τὸ αὐτοῦ θέλημα; tout le passage depuis Παρακαλῶ est ajouté par une main postérieure, des XIV—XVe siècles. — 8. τοῦ οἰκτροῦ καὶ ἐλεανοῦ. — 9. ἐμέ. — 10. ὁ Κύριος

κρίσεως καὶ ἀγάπης καὶ κατανύξεως¹³), πρὸς¹⁴) οἰκοδομὴν τῆς ψυχῆς, φωτισμὸν τῆς καρδίας, διανοίας ὄφελος · ἵνα πᾶσα¹⁵) ψυχὴ μελωδοῦσα αὐτὰ γλυκανθεῖσα ἐλκυσθῇ εἰς ζωὴν αἰώνιον. Ἀμήν¹⁶).

11. τῷ εὐδοκῆσαντι κινήσαι τὴν ἡμῶν. — 12. καὶ μελωδῆσαι ῥῆμα. — 13. (ῥῆμα) καὶ ἀγάπης καὶ κατανύξεως κρίσεως. — 14. πάλιν. — 15. πᾶσα. — 16. Ἐν Χριστῷ Ἰησοῦ τῷ Κυρίῳ ἡμῶν, ᾧ ἡ δόξα.

Voici maintenant le texte slave, avec les corrections et la ponctuation que le grec et le sens réclament, et les divergences d'avec le grec.

... <Дoуши потрѣ>енин¹), красн<и н>²) избранин³) да сѣтъ⁴) ти сѣдоке. Бѣс прѣ-
стани напѣи сѣдѣи сѣом⁵), братре, слѣзѣми моѣмъ сѣ, да напѣѣми въ<з>драстѣтъ,
плодѣи теорѣ⁶) по в'сѣмъ д'ни. И не бѣди мѣ⁷) подражателѣ слабѣу и грѣш'ноу,
гл<аголѣ>щю в'сѣгда и не теорѣщю никогдаже · оуниѣлъ⁸) прѣдѣложенѣмъ,
слабѣ колѣѣ⁹), не имѣи¹⁰) покаданѣи н м(о)л(ит)ѣи же чистѣи¹¹), [нѣ] сѣѣдѣи
же¹²) сѣѣ в'сѣгда <г>рѣш'на, и во<м> сѣ¹³) сѣда бѣдѣщаго¹⁴), и втѣкта не
имѣи¹⁵) о грѣсѣхъ <сѣ>омѣ¹⁶) слабости.

Моѣмъ вѣи н(ѣ)иѣчю¹⁷), брат(ри)ѣ, еликоже вѣсѣ¹⁸) естѣ боѣмъ сѣ Б(ог)а,
и теорѣщѣ в'сѣгда емоу оугодѣнаа, помолите сѣ емоу за мѣ окаянааго, да придеѣтъ
на мѣ с(ѣм)тѣѣ его благодѣт(ѣ) кашими м(о)л(ит)ѣами, и сп(ас)етѣ мѣ д(оу)-
шѣ¹⁹) вѣ годинѣ онѣ страш'нѣи и еликиѣ, егдаже придеѣт Г(оспод)ъ²⁰) втѣ-
дати хотѣ²¹) комоуждо по дѣломъ его.

Глагола единомоу Б(ог)оу с(ѣм)тоу, вѣсѣмрѣтѣноу, благоу и страш'ноу,
пр(ѣ)ч(ис)тоу, м(и)л(осрѣ)доу²²), подкигѣшюмоу ѡз(ѣ)кѣ мои²³) благодѣтѣмъ
възгласити гл<агол>ѣи сѣдѣиѣи и покаданѣи и любеѣ²⁴), пак(ѣ)и сѣзѣдати
д(оу)ши просѣѣнѣи и ср(ѣдѣ)цю²⁵) и оумѣ пользѣнѣ²⁶). да в'сѣка д(оу)ша
поѣжѣи си [н]²⁷) насладѣиѣши сѣ извѣдетъ сѣ въ жизнь вѣчѣниѣи.

Б(ог)оу же наш(е)моу слава(а), н(ѣ)иѣ (...).

1. Pour -ни, ou lire -и н — 2. -ны. — 3. Pour -ни; = ὡραία καὶ ἐκλεκτά. — 4. = ἔστωσαν.
5. Manque en grec; le slave suppose, par exemple: <Διηνεκῶς ἄρδευε τὰ φυτὰ σου>. —
6. = καρποφορῶν. Il n'y a pas lieu de corriger en плодѣи теорѣ(тъ) = καρποφορῇ: le traducteur slave n'aurait sûrement pas gardé l'asyndète du grec. — 7. = Καὶ μὴ γίνου μοι. — 8. = ῥάθυμος. — 9. Lacune du grec; le slave suppose (χαῖνος τῷ θελήματι). —
10. = ἔχων. — 11. = (μὴ ἔχων) κατάνυξιν (μὴδὲ) εὐχὴν καθαρὰν. — 12. = (μὴ) γινώσκων (δέ), mais не = μὴ est à supprimer. — 13. φοβούμενον; altéré en вѣи сѣ. — 14. „Le jugement futur“, en regard du grec (φοβούμενον) ἀεὶ τὴν (κόλασιν var. τὸν Θεόν, mais sans valeur); peut-être traduction libre de τὴν κόλασιν (μέλλουσιν), sans ἀεὶ. — 15. = καὶ ἀπολογίαν μὴ ἔχων. — 16. моѣ, d'après вѣи сѣ pour вѣи сѣ qui précède. — 17. = (Παρακαλῶ) νῦν (ὕμᾱς). — 18. = ὅσοι, mauvaise leçon pour ὅσοι (var. ἅγιοι). — 19. = καὶ σῶση μου τὴν ψυχὴν, mais ce peut être une traduction libre. — 20. = ὁ Κύριος. —
21. = ἀποδώσω. — 22. = (Θεῷ) ἀγίῳ, ἀθανάτῳ, ἀγαθῷ καὶ φοβερῷ, ἀχράντῳ, εὐσπλάγχυνῳ. —
23. = (τῷ κινήσαντι) γλῶσσάν μου. — 24. = (κρίσεως) καὶ κατανύξεως καὶ ἀγάπης. —
25. = πάλιν οἰκοδομεῖν (ou — μῆσαι) τῆς ψυχῆς φωτισμὸν καὶ τῆς καρδίας. — 26. „Et une pensée profitable“: remaniement, ou traduction libre d'un texte altéré par la lecture οἰκοδομεῖν de οἰκοδομῆν. — 27. = ταῦτα (καὶ), mais и = καὶ est à supprimer.

La traduction slave n'est pas exempte de fautes : soit fautes banales de copiste, soit fautes de lecture du grec, ὅσοι pour ὅσιοι, οἰκοδομεῖν pour οἰκοδομήν. Mais elle est ancienne, des X^e—XI^e siècles, conservée dans un manuscrit du XI^e siècle ; et le témoignage en est clair, sauf en deux ou trois cas où l'on peut supposer une traduction libre ou un remaniement. Des deux versions grecques, celle d'Assemani et celle d'I'inskij, dont la date n'est pas précisée, la meilleure, ou plutôt la moins mauvaise, est évidemment celle d'Assemani, qui représente d'ailleurs un choix entre les leçons de plusieurs manuscrits. Mais les divergences entre elles, qui sont assez fortes, indiquent que le texte d'Éphrem était plus ou moins instable dans les manuscrits grecs. Comparativement, la valeur de la traduction slave saute aux yeux là où elle accuse deux lacunes notables du grec, portant sur deux membres de phrases. Elle apparaît mieux encore si l'on restitue au texte grec son aspect réel : il est versifié, et il faut retrouver des vers réguliers dans le texte transmis.

Saint Éphrem était poète, auteur d'hymnes. Ses sermons ou Parénèses sont en partie en prose, en partie en vers. Il composait en syriaque, mais il a été traduit en grec de son vivant, dans la seconde moitié du IV^e siècle, ou peu après.² Assemani, dans son édition du texte grec, mentionne dans ses *Prolegomena*, II, f. III, le titre *Sermo heptasyllabus* d'une des Parénèses. Mais ces heptasyllabes sont si souvent altérés dans les manuscrits qu'il peut sembler qu'on n'ait plus affaire qu'à une prose poétique, mêlée de vers, et Assemani les imprime comme de la prose. Ils sont pourtant bien reconnaissables : ainsi dans le début du *Sermo heptasyllabus* : Εἰδότες οὖν, ἀδελφοί, | τὴν ἀσθένειαν αὐτοῦ | ἑαυτοῖς προσέχωμεν. Trois vers réguliers de suite, ce n'est pas le hasard d'une traduction littérale d'un texte versifié : cela implique une volonté de le rendre en vers. Notre Parénèse Περὶ κρίσεως καὶ κατανύξεως est également tout entière en vers, car elle commence ainsi : Δεῦτε, πάντες ἀδελφοί | ἀκούσατε συμβουλῆς | ἐμοῦ τοῦ ἁμαρτωλοῦ | [καὶ] ἀπαιδεύτου Ἑφραίμ. Il n'y a qu'une syllabe en trop au quatrième vers, et facile à supprimer. Au contraire, d'autres Parénèses de saint Éphrem sont en prose. C'est nettement le cas pour la seconde du fragment vieux-slave sur le retour aux pratiques païennes, chez Assemani τὸ πῶς στρέφεται τις εἰς τὰ ὀπίσω, où dès le début il est clair qu'il ne s'agit ni de vers ni de prose poétique.

Mais il apparaît, d'après les exemples cités, que le rythme du vers n'est pas seulement syllabique : il est aussi accentuel, comme plus tard dans la poésie byzantine. Le vers byzantin de 12 syllabes (5+7), qui continue le sénair iambique, accentue l'avant-dernière syllabe, du moins dans l'usage ordinaire.³ Le vers « politique » de 15 syllabes (8+7), qui remplace l'hexamètre dactylique, et qui est devenu le vers de la poésie populaire épique grecque, a régulièrement son premier hémistiche accentué sur la 6^e ou 8^e syllabe, le second

² Cf D. Hemmerdinger-Iliadou, *Revue biblique* LXIV (1957) 400—401.

³ Cf. *Rev. des Et. Sl.* XXXIII, p. 8.

sur la 6^e syllabe.⁴ Dans l'heptasyllabe de la traduction grecque d'Ephrem, la règle est visiblement d'accentuer la finale ou l'antépénultième. Il convient de voir si cette règle est appliquée rigoureusement: comme les copistes estropient les vers et ne respectent plus le compte des syllabes, il faut moins encore s'attendre à ce qu'ils conservent une loi d'accent dont ils n'ont pas conscience.

La traduction slave est une transposition littérale en prose, qui ne se préoccupe pas du rythme syllabique, et encore moins du rythme accentuel. Les données qu'elle apporte n'en sont que plus précieuses. Voici comment, grâce au slave (Sl) et aux variantes des deux versions grecques (A et B), et en s'en tenant au témoignage direct des trois sources, on peut essayer de rétablir la poésie:

- Φυτὰ ἀρδευόμενα
 δάκρυσι καὶ προσευχαῖς
 καρπὸν φέρει εὐθαλῇ
 χρησιμεύοντα ψυχῇ·
 5 ὥραϊα καὶ ἐκλεκτὰ
 ἔσσονται σου τὰ φυτά.
 <Διηνεκῶς ἄρδευε
 τὰ φυτά σου>, ἀδελφέ,
 ἵνα ἀρδευόμενα
 10 αὐξάνῃ, καρποφορῇ
 ἡμέραν καθ' ἡμέραν.
 Μὴ γίνου μοι μιμητὴς
 χαύνου καὶ ἁμαρτωλοῦ,
 λέγοντος καθ' ἐκάστην,
 15 ποιοῦντος δ' οὐδέποτε·
 ῥάθυμος τῇ προθέσει,
 <χαῦνος τῷ θελήματι,>
 μὴ ἔχων κατάνυξιν
 μηδὲ εὐχὴν καθαρὰν·
 20 γινώσκων δὲ ἑαυτὸν
 πάντοτε ἁμαρτωλὸν
 καὶ φοβούμενον αἰεὶ
 τὴν κόλασιν <μέλλουσαν>,
 ἀπολογίαν ὅλως
 25 μηδεμίαν ἔχοντος
 περὶ πλημμελημάτων
 τῆς αὐτοῦ χαυνότητος·

Παρακαλῶ νῦν ὑμᾶς,
 ἀδελφοί μου ὅσιοι,

⁴ Par exemple, dans le Digénis (cf. Πριλοзи, XXI, 3—4, p. 199):

Καὶ εἰ μὴ ἡ στρατήγισσα | ἔβρεκε τούτους ὕδαρ,
 Εἰς γῆν ἂν ἔπεσον εὐθύς | ἀπ' ὀλιγοθυμίας.

- 30 φοβούμενοι τὸν Θεὸν
καὶ ποιῶντες πάντοτε
τὰ αὐτῷ εὐάρεστα,
προσβεύσατε πρὸς αὐτὸν
ὑπὲρ ἑμοῦ τοῦ οἰκτροῦ,
35 ἵνα ἔλθῃ ἐπ' ἑμέ
ἁγία αὐτοῦ χάρις
διὰ τῶν ὑμῶν εὐχῶν,
καὶ σωθῇ μου ἡ ψυχὴ
ἐν τῇ ὥρᾳ ἐκείνῃ
40 φοβερᾷ καὶ μεγάλῃ,
ὅταν ἔλθῃ Κύριος
ἀποδοῦναι ἑκάστῳ
κατὰ τὴν προᾶξιν αὐτοῦ.

- Δόξα τῷ μόνῳ Θεῷ,
45 ἀθανάτῳ, ἁγίῳ,
ἀχράντῳ καὶ φοβερῷ,
ἀγαθῷ καὶ εὐσπλάγχυνῳ,
κινήσαντι γλώσσάν μου
διὰ χάριτος <αὐ>τοῦ
50 μελωδῆσαι ῥήματα
ἀγάπης καὶ κρίσεως·
οἰκοδομῇ τῆς ψυχῆς,
φωτισμὸν τῆς καρδίας,
διανοίας ὄφελος·
55 ἵνα ᾄψασα ψυχὴ
<ῆ> μελωδοῦσα αὐτὰ
γλυκανθεῖσα ἐλκυσθῇ
εἰς ζωὴν αἰώνιον.

6. Ou ἔστωσαν Sl. — 10. καρποφορῶν Sl. — 22. Ou φοβούμενος Sl. — 24.—25. Texte de A, mais qui peut être paraphrasé, et ἔχοντος paraît bien continuer les génitifs antérieurs ῥαθύμου 16, ἔχοντος 18, γινώσκοντος 20. Sl (B fait défaut) présente un texte plus bref et plus simple, mais qui ne donne pas directement un vers. 28. νῦν Sl, plutôt que οὖν AB. — 41. [ὁ] Κύριος B Sl, plutôt que ὁ Χριστός A. — 49. (αὐ)τοῦ d'après τοῦ A (καὶ B); Sl, qui n'a pas le correspondant de αὐτοῦ, doit attester la même altération. — 51. Le texte est dérangé dans A = Sl et dans B par addition de καὶ κατανύξεως du titre de la Parénèse. — 56. ἡ manque dans A B Sl.

De ces 58 vers (en acceptant les vers 24—25 de A, mais voir ci-dessous), le rythme syllabique est parfaitement conservé, ou le rétablissement en est immédiat et naturel. On n'aperçoit pas de disposition strophique: les vers se suivent par groupes de 2 ou 4, coupés librement par des groupes de 3 vers.

Pour le rythme accentuel, il apparaît oxyton ou proparoxyton dans 45 vers, outre γλώσσάν μου v. 48 qui vaut évidemment γλώσσαν μου, et paro-

xyton dans 12 vers: 11, 14, 16, 24, 26, 36, 39, 40, 42, 45, 47, 53. Une proportion de près de 4 à 1 ne saurait être accidentelle, dans une langue où les paroxytons sont beaucoup plus fréquents, et dans des vers que les copistes traitaient comme de la prose. Il suffit de comparer avec les heptasyllabes des poésies anacréontiques, qui sont soumis à une loi de quantité et où l'accent est libre (voir ci-dessous): dans les 43 vers de la poésie № 53, on trouve 22 paroxytons pour 21 oxytons ou proparoxytons. Il y a donc lieu de penser que la loi d'accent était régulière dans l'original que les manuscrits altèrent, et de chercher en quelle mesure elle se laisse rétablir là où elle est violée.

De même qu'au vers 21 on a πάντοτε ἁμαρτωλόν A Sl, mais ἁμαρτωλὸν πάντοτε B, et que Sl rectifie ἐκλεκτά καὶ ὥραία B, καὶ ἐκλεκτά ὥραία A, en ὥραία καὶ ἐκλεκτά v. 5, de même on peut lire καθ' ἐκάστην λέγοντος v. 14 pour λέγοντος καθ' ἐκάστην AB Sl; ἁγία χάρις αὐτοῦ v. 36 pour [ἡ] ἁγία αὐτοῦ χάρις AB Sl; μεγάλη καὶ φοβερά v. 40 pour [τῇ] φοβερά καὶ μεγάλη AB Sl, εὐσπλάγχνω καὶ ἀγαθῷ v. 47 pour ἀγαθῷ καὶ εὐσπλάγχνω AB et ἀχράντῳ, εὐσπλάγχνω Sl, ou bien encore φοβερά μεγάλη τε, ἀγαθῷ εὐσπλάγχνω τε; τῆς καρδίας φωτισμόν v. 53 pour φωτισμόν τῆς καρδίας AB (et Sl remanié). On peut supposer également ῥάθυμος τὴν πρόθεσιν v. 16 pour ῥαθύμου τῇ προθέσει AB.

Les autres corrections seraient moins immédiates, mais il n'y a rien d'arbitraire à les imaginer dans un texte mal transmis. Au lieu de περὶ πλημμελημάτων v. 26 dans A (B est altéré), le slave fait plutôt penser à περὶ τῶν ἁμαρτιῶν, car sl. *гѣхѣ* répond à ἁμαρτία, tandis que πλημμέλημα est rendu par un substantif verbal, *сѣгхѣишии*, dans le Suprasliensis. L'expression ἡμέραν καθ' ἡμέραν v. 11, que Sl traduit par „tous les jours“, se lisait peut-être ἡμέραν καθήμερον, avec καθήμερος pour καθημέριος comme πανήμερος à côté de πανημέριος. Pour ἐν τῇ ὥρᾳ ἐκείνῃ v. 39 AB Sl, c'est un cliché qui peut avoir remplacé ἐν τῇ ὥρᾳ κρίσεως. Au vers 45, ἀθανάτῳ, ἀγίῳ AB, ἀγίῳ, ἀθανάτῳ Sl, l'épithète ἀθανάτῳ appliquée à Dieu paraît bien banale: c'est ἀφθάρτῳ qu'on trouve I Tim., I, 17, et *immortali* n'est que dans la Vulgate latine le texte n'était-il pas (Δόξα...) ἀγίῳ, ἀθάνατος? Le vers 24 ἀπολογίαν ὅλως (μηδεμίαν ἔχοντος) n'est donné que par A, et les deux vers 24—25, dont le rythme n'est régulier qu'en admettant un génitif ἔχοντος dépendant de τὴν κόλασιν v. 23 et le sens „le châtimement de qui n'a pas“, ne sont pas confirmés par Sl qui répond littéralement à καὶ ἀπολογίαν μὴ ἔχων. On aurait une construction plus naturelle en supposant, avec un seul vers: (γινώσκων δὲ ἑαυτὸν... καὶ φοβούμενος...) καὶ ἀναπολόγητος (περὶ τῶν ἁμαρτιῶν), ce qui répondrait aussi bien à la traduction slave et expliquerait la paraphrase de A.

Il faut penser aussi que la langue des traductions grecques de saint Ephrem était vulgarisante. Dans tel poème, elle est même « assez barbare ».⁵ Ce n'est pas le cas ici, mais il n'est pas exclu que le texte ait porté ἀποδοῦναι ἕκαστον, avec la substitution de l'accusatif au datif qui se trahit d'assez bonne heure,⁶ pour le correct ἀποδοῦναι ἕκαστῳ v. 42. Cette citation de Mat. XVI, 27

⁵ A. Puech, *Histoire de la littérature chrétienne*, III, 601.

⁶ J. Humbert, *La disparition du datif en grec (du I^{er} au X^e siècle)*, p. 178 et suiv.

ἀποδώσει ἐκάστῳ κατὰ τὴν προᾶξιν αὐτοῦ devait être rectifiée sur son original, et le slave traduit une variante ἀποδώσων.

L'édition critique qui est à faire des Parénèses de saint Éphrem devra tirer au clair ces problèmes. Mais il n'est pas douteux, même en admettant des négligences chez le traducteur grec, que l'heptasyllabe de saint Éphrem, adapté du vers syriaque, présentait un rythme à la fois syllabique et accentuel. La traduction slave aide considérablement à fixer ce fait important dans l'histoire de la prosodie grecque.⁷

Ces vers de l'Éphrem grec, légers et faciles, d'une piété profonde, mais aimable et familière, sont charmants. Il n'y a pas d'irrévérence à les comparer aux heptasyllabes du Pseudo-Anacréon, qui ont fait les délices des humanistes et des poètes de la Renaissance, et qui sont, eux, de rythme savant, syllabique et quantitatif :

Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι
κοιμωμένην μέλιτταν
οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρώθη.

L'heptasyllabe d'Éphrem, avec le rythme accentuel de la poésie vulgaire, est plus curieux. Une édition moderne des Parénèses est nécessaire, et on voit qu'elle ne peut être réalisée qu'avec l'édition parallèle ou préalable de la traduction slave.

⁷ On trouve chez Grégoire de Nazianze, mais exceptionnellement, un vers syllabique de 14 à 16 syllabes à accent sur la pénultième.

РЕЦЕНЗИИ REVIEWS COMPTES-RENDUS

Bibliothèque Nationale. Département des périodiques. Paris. Catalogue collectif des périodiques conservés dans les bibliothèques de Paris et dans les bibliothèques universitaires de France. Périodiques slaves en caractères cyrilliques. Etat des collections en 1950. Paris, Bibliothèque Nationale, 1956, 2 volumes. Tome I. A—H (pp. XXI + 1—472). Tome II. O—Я (pp. 473—873).

Le *Catalogue collectif des périodiques conservés dans les bibliothèques de Paris et dans les bibliothèques universitaires de France*, donne l'état, arrêté en 1939, des collections de périodiques, français et étrangers d'une centaine de bibliothèques parisiennes et provinciales. Un Supplément pour les années 1940—1955 est en préparation. Mais on a exclu de ce *Catalogue*, entre autres, les périodiques imprimés en caractères cyrilliques. C'est pour combler cette lacune que la Bibliothèque Nationale publie, en deux volumes, le présent *Catalogue des périodiques slaves en caractères cyrilliques*. M. Belin de Ballu, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, a rédigé les notices et M^{me} Sophie Laffitte, chef de la section slave du Département des Imprimés, en a assuré l'impression, tandis que M. Raux, conservateur au Département des périodiques et responsable du *Catalogue collectif* donnait à la publication l'unité indispensable. Le présent *Catalogue* fait partie, en effet, du *Catalogue collectif*. Il signale tous les périodiques en caractères cyrilliques: russes, ukrainiens, biélorussiens, bulgares et serbes, mais il ne mentionne pas les périodiques slaves imprimés en caractères latins: polonais, tchèques et croates, ces derniers trouvant place dans le *Catalogue collectif général*.

Le *Catalogue* commence par l'indication des usages suivis pour la rédaction et le classement des notices, suivie de la Liste des onze Académies des Sciences en URSS, en 1950 et de la Table des sigles attribués aux bibliothèques inventoriées, bibliothèques de Paris, au nombre de vingt, et bibliothèques universitaires de province, au nombre de dix, les bibliothèques de Besançon, Caen, Clermont-Ferrand, Dijon, Grenoble, Nancy ne figurant pas, parce qu'elles ne possèdent pas de périodiques slaves en caractères cyrilliques.

Les périodiques sont classés suivant l'ordre de l'alphabet cyrillique (tableau p. XV). Le titre et le sous-titre sont ceux de la page de titre et l'institution éditrice est indiquée immédiatement après le titre, entre parenthèse, si nécessité il y a. Lorsqu'un périodique a *changé de titre*, si le premier mot du titre n'est pas modifié, le nouveau titre est indiqué entre crochets et donne lieu à un renvoi; si, au contraire, le premier mot ou le titre ont été modifiés, la notice est précédée d'une croix et énumère les titres successifs ainsi que les dates successives et la numérotation; par exemple: *Literat. Kazachstan*, 1934—1939 (n° 1) devenu *Literatura i Iskusstvo Kazachstana*, 1939 (n° 2). Chacun de ces titres, du reste, donne lieu à une notice, avec un renvoi, précédé d'une croix, à la notice rassemblant tous les titres. Lorsqu'un périodique porte des *titres en plusieurs langues*, ceux-ci sont reproduits en note entre crochets. Immédiatement après le titre et le sous-titre sont indiquées les *dates* de début et de fin de publication ainsi que, entre parenthèses, les

tomaisons en chiffres romains et les fascicules ou numéros en chiffres arabes. Tout périodique, publié encore en 1950, est indiqué par une flèche, immédiatement après la date de début de publication: *Knijnaia Liétopis Glavnago oupravleniia po diélam petsati*. 1907 (I). Lorsqu'on ignore la date de début ou de fin de publication, celle-ci est remplacée par trois points entre crochets: *Karmannii voennii kalendar*. 1895 (I)—[...]. Lorsqu'on n'est pas certain de la date de la fin d'un périodique, on met un point d'interrogation placé entre crochets: *Letopis pečati SSSR Armenii* 1929—1936[?]. — Le lieu d'édition, le format et, s'il y a lieu, les tables sont indiqués immédiatement après les dates. Les changements de lieu d'édition et de nom de ville sont toujours indiqués: *Zapiski Sanktpeterbourgskago mineralogitcheskago obchtchestva*. 2^o s. 1866 (I). S. Petrobourg puis Petrograd, puis Leningrad, in-8^o [Tables 1885—1895]. — Les divers renseignements bibliographiques (fusion, absorption, interruption, irrégularités de numération, suppléments...) sont indiqués entre crochets. Les notes sont suivies des sigles, adoptés dès 1936, pour le Catalogue Collectif des bibliothèques inventoriées. Quand il s'agit de collections complètes, le sigle est seulement suivi de la cote: *Naouka na Oukraïni. Biouléten Oukraïnski*; 1926—1927. Charkov, in-4^o BN: 4^o R. 3139. LO: Pér. 6026...; s'il s'agit de collections incomplètes, les renseignements nécessaires sont indiqués après la cote: *Izvestiia Rouskago astronomitcheskago obchtchestva*. 1890—1926 (I—XXXV). BN: 4^o V. 3505 [1892 (II, 1). 1895 (IV, 4). 1896 (V)]. Une flèche avant la date indique que la collection est complète jusqu'à cette date, une flèche après indique qu'à partir de cette date seulement elle est complète, enfin une flèche immédiatement après le crochet indique que la bibliothèque recevait toujours le périodique, en 1950. L'abréviation inc. (incomplet) signale les lacunes. Le Catalogue se termine par un index des périodiques comportant un second titre en caractères non cyrilliques (p. 805—873). Ex.: *Bibliographie russe. Rossijskaja bibliografija*. Les éditions ultérieures seront complétées par divers Index, qui sont déjà en préparation.

On ne saurait trop remercier le Département des périodiques de la Bibliothèque Nationale de Paris de cette admirable entreprise, première de ce genre et qui rendra à tous les chercheurs, quels qu'ils soient, des services sur la qualité desquels on ne saurait trop insister.

R. Guillard/Paris

VI. Mošin, *Čirilski rukopisi Jugoslavenske akademije. I: Opis rukopisa*. Zagreb, 1955, pp. 259; *II. Reprodukciije*. Zagreb, 1952, pp. 148.

Des manuscrits cyrilliques de l'Académie Yougoslave, la bibliothèque de Zagreb compte 195. La partie essentielle en est constituée par trois collections remarquables, celles de Kukuljević, Mišanović et Verković. Les deux premières furent achetées par l'évêque J. J. Strossmayer qui les légua à l'Académie. Par une négligence qui se fit sentir surtout durant les dernières dizaines d'années, la collection, exposée aux effets de l'humidité risquait d'être entièrement anéantie. Grâce à l'initiative de VI. Mošin qui, dès 1947, prit soin de restaurer les manuscrits, la collection précieuse a pu, en somme, être sauvée. Dans sa publication en deux tomes, VI. Mošin donne une description détaillée de toute la collection. Le tome II — comprenant les reproductions des manuscrits — a paru déjà en 1952, alors que le tome I contenant la description n'a été publié qu'en 1955. En 1954, Mošin publia en reproductions photographiques le plus précieux monument de la collection — l'Evangile macédonien du prêtre Jean.

La liste des manuscrits présentés par Mošin est un témoignage éloquent d'un travail assidu et d'une prédilection prononcée pour les vieux manuscrits sur lesquels l'auteur nous donne une multitude de détails d'utilité et d'importance générale. Ainsi, il introduit sa description par une comparaison p. ex. entre la collection de Zagreb et d'autres collections en Yougoslavie et à l'étranger, à l'exception de celles de l'URSS, nous permettant donc d'évaluer l'étendue et la richesse de la littérature slavone des Slaves Méridionaux dont les manuscrits cyrilliques sont dispersés à travers toute l'Europe. Mošin décrit ensuite les trois collections fondamentales (coll. Kukuljević, Mihanović et Verković) et montre ce que les manuscrits cyrilliques ont signifié pour les recherches sur la langue et la littérature en slavon ecclésiastique (p. 6—7). Il nous renseigne sur les travaux de restauration des manuscrits, sur leur classification basée sur leurs particularités linguistiques (rédictions bulgare, macédonienne, serbe, russe et moldave). A l'intérieur de la rédaction serbe, il distingue les groupes de Raška et de Resava avec d'autres subdivisions (manuscrits de la rédaction de Zeta-Hum, de Bosnie, etc.).

Très précieux est son renseignement sur la datation des manuscrits. Les manuscrits où la date est indiquée directement, sont assez rares. Pour dater les autres, il faut s'appuyer sur certaines données paléographiques, sur lesquelles Mošin insiste particulièrement. Ajoutons que toute tentative de datation exacte ne saurait se passer d'un examen philologique et historique beaucoup plus approfondi, qui, il faut l'admettre, pourrait, à son tour, devenir l'objet de monographies détaillées sur les manuscrits. Le papier des manuscrits possède des filigranes précieux qu'on peut comparer avec les données contenues dans les travaux des prédécesseurs de Mošin (Briquet et Lichačev).¹ Mošin prouve un caractère fort approximatif de toutes les données jusqu'alors disponibles par rapport aux manuscrits — observation dont la justesse s'applique à bien d'autres manuscrits. La datation d'Iljinskij comprend, singulièrement, un intervalle de deux siècles (il date un manuscrit p. ex. du XVe—XVIe siècle, etc.). Mošin montre les différences dans la datation des mêmes manuscrits que plusieurs savants ont tentée indépendamment. Au moyen des filigranes, il est toutefois possible de dater un manuscrit avec une précision de 30 années ou même davantage. Les manuscrits sur parchemin présentent beaucoup plus de difficultés au point de vue de la datation. Il faut tenir compte de la situation générale des manuscrits slaves sur parchemin et s'appuyer sur l'analogie orthographique et linguistique, ainsi que Mošin le démontre (p. 12), nous offrant, sur l'exemple d'une collection concrète, des données précieuses sur l'évolution de l'orthographie cyrillique slave. Très instructifs sont également les ornements des manuscrits. Le byzantinologue s'intéressera sans doute, à côté de questions linguistiques, textuelles et autres, surtout à l'évolution des ornements dans les manuscrits cyrilliques. Les plus anciens manuscrits accusent, dans leurs ornements géométriques ou floraux, l'influence byzantine se manifestant dans deux variantes dont l'une est somptueuse et l'autre « barbare ». Cette dernière n'utilise guère, dans les initiales, la stylisation des lettres grecques mais bien plutôt des motifs floraux ou animaliers, etc. On y assiste également à la naissance d'un style primitif populaire et d'une ornementation typiquement slavone (style tératologique, cf. téras en grec) qui s'efface ensuite pour céder la place au style dit néobyzantin. L'évolution ultérieure se réalise à travers le style « balkanique » simple et la manière néobyzantine somptueuse. Mošin décrit ensuite la reliure des manuscrits et l'ornementation des couvertures (p. 16).

¹ C. M. Briquet, *Les filigranes. Dictionnaire historique des marques du papier de leur apparition vers 1282 jusqu'en 1600, avec 39 figures dans le texte et 16.112 facsimilés de filigranes*. Leipzig, 1907, 2^e édition en 1923. — Н. Лихачев, *Палеографическое значение бумажных водяных знаков I—III*. СПб, 1899.

La liste des manuscrits comprend même une reproduction détaillée de leur contenu. Dans les textes, l'auteur omet, pour des raisons techniques, les signes au-dessus des lettres et les abréviations, il simplifie la façon de rendre les lettres *u* etc. Les manuscrits sont divisés, selon leur contenu, en plusieurs groupes: 1^o dictionnaire, ouvrages de grammaire, d'histoire naturelle, de géographie, etc.; 2^o manuscrits de caractère juridique; 3^o documents littéraires (recueils, littérature didactique, prose variée, etc.); 4^o œuvres religieuses et épiques; 5^o ouvrages liturgiques et 6^o les chartes. Aux pp. 21—28, on trouve les manuscrits groupés selon trois index: 1^o d'après leur contenu, 2^o d'après l'âge des manuscrits, 3^o d'après les sigles. Très nombreux sont les groupes 3 (recueils etc.) et 4 (traductions de l'Écriture et, plus exactement, du Nouveau Testament, surtout les évangéliques et les tétraévangiles, ensuite l'Apôtre), les écrits hagiographiques et liturgiques. Précieux est l'ensemble des chartes. Quant à l'âge des manuscrits, 10 en remontent aux XII^e—XIII^e siècles, 28 au XIV^e, 20 au XV^e, 41 au XVI^e; moins nombreux sont les manuscrits du XVII^e siècle. Leur nombre augmente au XVIII^e et le reste se rattache aux XIX^e et XX^e siècles.

A partir de la p. 29 commence la liste des manuscrits cyrilliques à proprement parler. L'auteur est familier avec la méthode de classer les manuscrits. Il donne toujours des renseignements sur l'écriture, le contenu (très détaillé) avec les incipites de toutes les compositions et leur étendue. Vient ensuite la cote et l'indication sur la collection dont le manuscrit provient. Les manuscrits les plus importants sont représentés par un choix des initiales et des ornements principaux et un index des illustrations reproduites et joint au tome I^{er}.

Le second tome comprend les reproductions des pages les plus importantes des manuscrits. C'est là un avantage inappréciable que le livre de Mošin possède sur bien des ouvrages poursuivant le même but. Il est regrettable que les reproductions ne soient pas en couleurs.

L'ouvrage de Mošin sur les manuscrits cyrilliques conservés à Zagreb est d'une importance fondamentale pour les slavistes et les byzantinologues que ceux-ci soient linguistes ou paléographes.

A. Dostál/Prague

Antonín Dostál, *Studie o vidovém systému v staroslověnině*. Praha (Státní pedagogické nakladatelství), 1954, pp. 681.

Ce livre « Études sur le Système des Aspects en vieux-slave » est une œuvre traitant sur un caractère du verbe slave qui rend la langue si différente de toutes les autres langues indo-européennes; car ce n'est que dans les langues slaves qu'existe le système des aspects, les autres langues n'en possédant que quelques phénomènes isolés, douteux et incomplets. La question se pose si ce système est ancien (comme on le croyait) et s'il ne l'est pas, à chaque chercheur incombe la tâche d'y répondre et de prouver de quoi, comment et quand ce système s'est développé. De grande importance est ici le fait que les langues baltiques qui sont les plus proches des langues slaves n'ont pas établi, bien qu'elles aient des formes anciennes assez notables et bien qu'elles aient des formations pareilles, un système d'aspects complet tel que celui de la langue slave, même quand elles en possèdent les moyens.

Pour mieux éclairer ces questions, il est nécessaire d'examiner à fond chaque langue slave. M. Dostál a choisi la langue, aujourd'hui éteinte, qui possède les monuments les

plus anciens, c'est-à-dire une langue qui permet d'en faire une étude complète et terminée. Il a voué à ces recherches de nombreuses années et il nous en a donné un tableau après avoir épuisé certainement tout le plus ancien matériel connu de la langue. Ceci est en soi-même une chose d'une haute portée car elle rend l'œuvre de Dostál absolument définitive et, en conséquence, à l'avenir, ces recherches ne devront plus être reprises. Ainsi l'on possède une œuvre qui constitue une base à laquelle on peut se fier, de même qu'à ses considérations sur le développement des aspects pour tous les travaux futurs concernant le système d'aspects vieux-slave. Le livre considéré nous fournit des constatations et des considérations concernant l'aspect de tous les verbes que l'on rencontre dans les monuments en vieux-slave. L'auteur s'est servi de tous les documents existants, même s'il ne les a pas tous imprimés. Son œuvre est sans aucun doute une œuvre de grand mérite et digne de tous éloges: elle contient une étude complète des verbes vieux-slaves et l'analyse de leur état du point de vue de l'aspect.

L'auteur possède une profonde connaissance de la bibliographie du sujet (extrêmement étendue) non seulement en vieux-slave, mais aussi en d'autres langues. Dans son livre, il s'agit tout d'abord dans plusieurs chapitres d'une introduction générale dans laquelle il étudie, dans tous leurs détails, les opinions émises jusqu'à nos jours, les définitions, la terminologie, l'état des recherches faites jusqu'à présent. Ces chapitres fournissent à chaque chercheur d'excellents renseignements et permettent au lecteur de se familiariser avec le sujet et de s'instruire. La quintessence du livre consiste en une analyse très approfondie de chaque verbe accompagnée de statistiques relatives aux différentes classes verbales en tenant compte de la différence des monuments, etc.; viennent ensuite les considérations conclusives. On peut affirmer que l'auteur a étudié son sujet à fond et qu'il n'a négligé aucune possibilité. Son livre mériterait une analyse très détaillée, mais, vu la mission de cette revue, il nous faut nous contenter d'une appréciation sommaire.

Il est évident qu'un thème aussi discuté peut provoquer chez le lecteur des opinions différentes et il se peut qu'il ne soit pas toujours du même avis que M. Dostál. Déjà, quant à l'analyse de chaque cas en particulier (qu'il soit perfectif ou non) on pourrait être d'opinion différente. Bien que Dostál se rende compte que le texte original grec ne puisse servir de critère, il s'en sert pourtant quelquefois peut-être plus fréquemment qu'il ne le faudrait, comme par exemple p. 448 (*uprvati* — espérer). Le lecteur commence le plus souvent à douter de l'opinion émise, lorsque Dostál suppose que les documents concernant certains verbes montrent les deux aspects et que par exemple *iti* (aller) peut être compris comme étant tantôt perfectif et tantôt imperfectif. Dostál nous parle ici de l'hésitation des aspects, de leur inconstance; quant à moi, je donnerai dans ce cas plutôt raison à van Wijk qui supposait que ces verbes, dans la langue vieille-slave, n'étaient pas encore soumis au « système des aspects »; en d'autres termes, que nous n'avons pas le droit d'appliquer le caractère aspectal à chaque verbe employé aux temps anciens, c'est-à-dire que notre méthode aspectale de concevoir la signification verbale et qui embrasse tous les verbes, ne convient pas à l'époque la plus ancienne. Je ne soutiens point la supposition que « l'aspect » était déjà connu dans la langue-mère indo-européenne; au contraire, je suis d'avis que le système d'aspects ne s'est développé que dans le slave-commun. Qu'il soit possible de comprendre le verbe de telle manière ou de telle autre est un signe évident que le système d'aspects n'était pas encore entièrement formé et que l'aspect ne constituait pas encore dans le slave-commun une partie indispensable de chaque signification verbale. Ceci se rapporte en particulier au nombreux groupe de dénominatifs, de même qu'aux nombreux verbes primaires. Je pré-

férais donc parler de « l'absence de l'aspect » plutôt que des « deux aspects » et ceci pourrait mettre fin aux discordances désagréables entre l'état du verbe vieux-slave, et par exemple celui du vieux-tchèque ou du vieux-russe et terminerait également les contestations au sujet des opinions différentes des chercheurs (qui ont tort de vouloir déterminer à tout prix l'aspect de toutes les formes verbales du vieux-slave). Si nous envisageons la chose de cette manière-là, les discordances entre les langues slaves et les langues baltiques prendraient également fin; ces dernières sont conservatives, et il semble que leur état actuel en ce qui concerne l'aspect est resté tel qu'il fut dans une certaine époque du slave-commun.

Les considérations finales de Dostál se portent sur la question du développement du système slave d'aspects du verbe. Il suppose (106) qu'à l'époque des monuments vieux-slaves, le système d'aspects se manifeste déjà en tant que système établi dont la régularité et la ferme élaboration semblent à l'intérieur le diriger. Il observe également que le développement du slave-commun (144) « fut lent ». Ici prend une grande importance le fait que la deuxième classe de verbes ne possède pas encore dans le vieux-slave la productivité qu'il manifeste dans les autres langues slaves, qu'il n'a pas encore pris sa tâche bien connue dans le système d'aspects. De plus, une grave question se pose encore: celle du rôle des itératifs dans ce système. A toutes ces questions, Dostál voue une grande attention, il insiste avec raison (249) sur le manque de productivité de la deuxième classe (dans le vieux-slave) et déclare de nouveau avec raison que ce type n'est pas « d'importance fondamentale en ce qui concerne l'origine de l'aspect » (Kuryłowicz est d'opinion diamétralement opposée). La monographie de Tedesco concernant la deuxième classe verbale (v. *Language* XXIV, 1948) aurait été à Dostál d'une grande utilité, mais elle n'était plus à sa portée. La tâche des itératifs a été comprise de diverses manières. Weingart et autres voient même dans l'itérativité un troisième aspect (opinion que Dostál rejette avec raison). Dostál conçoit le rapport entre « l'itérativité et le système des aspects » en plein accord avec les recherches effectuées jusqu'à présent, comme « deux conceptions entièrement indépendantes l'une de l'autre », et nous lui donnons ici pleinement raison. On pourrait toutefois mettre en doute son affirmation que « chaque itératif morphologique en vieux-slave, en vieux-tchèque, etc., ne peut être une preuve que ces verbes exprimaient l'itérativité déjà dans le slave-commun ». En ce qui concerne les itératifs, la difficulté consiste dans le fait qu'ils n'expriment pas toujours la réelle itérativité (par exemple, les itératifs morphologiques néo-tchèques, Dostál, 481): ceci signifie qu'il est nécessaire d'après B. Havránek de distinguer les itératifs morphologiques des itératifs « sémantiques ». Dostál constate ensuite (502) qu'à l'époque plus récente du vieux-slave les itératifs morphologiques furent créés pour les verbes « imperfectifs » sans toutefois que le « système des aspects » en ait eu besoin, si nous envisageons l'antithèse du perfectif et de l'imperfectif. Il en découle que la conception de l'itérativité est une chose bien différente de la prétendue subdivision de l'imperfectivité et que l'antithèse initérativité — itérativité est d'un tout autre genre que perfectivité-imperfectivité et que les deux antithèses peuvent non seulement se remplacer mutuellement mais qu'elles peuvent parfois aussi se croiser de manière très désagréable.

Dostál exprime à la page 574 l'opinion que « l'itérativité n'a pas joué de rôle particulier dans l'origine du système des aspects » et il en juge de même en ce qui concerne la catégorie des déterminatifs et des indéterminatifs. Si je partage l'opinion de Dostál quant à la deuxième catégorie, je ne puis guère le faire quant au sujet de l'itérativité. Dostál constate avec raison que le soi-disant itératif peut indiquer une action « durative ». L'itératif morphologique s'appliquerait donc également à l'action initérative. Cette in-

conséquence a causé à Dostál, en ce qui concerne sa théorie du développement de l'aspect, des difficultés. J'ai l'impression toutefois (j'écrirai plus tard sur ce sujet) que ces difficultés disparaîtraient si, au lieu du terme « itératif », nous employions le terme « intensif ». Ce concept permet autant la répétition de l'action (de facto, une action s'effectuant « à coups réitérés », selon l'expression de W. Porzig) que l'action que l'on peut comprendre comme « homogène ». Il est évident que des « intensifs » étaient « imperfectifs ». Ceci permet de croire (ce qu'admet également Dostál) que les verbes en *-ati* (et en *-ja-ti*, *-va-ti*) ont joué un rôle important dans la formation du « système des aspects ». Je m'imagine qu'à l'origine leur caractère « intensif » ait pu s'affaiblir et devenir simplement « duratif » (verbes « homogènes ») éventuellement itératif. Les Slaves aimaient appliquer, tout au début, les formes intensives au lieu des formes simples. Par exemple: *tep-ati* au lieu de *tep-ti*) soit par goût pour l'expression, soit pour des raisons phonétiques; dans beaucoup de verbes, les groupes de consonnes se sont beaucoup simplifiés: **tepti* > *teti*, **supti* > *suti*, etc. J'ai montré que les verbes slaves en *-ati*, *-sati*, *-chati*, *-tati*, *-stati* et *-skati* étaient à vrai dire originellement intensifs et que ces types ont leur correspondant en latin ou (*-skati*) en balte ou bien — éventuellement — en hittite.¹ C'est grâce aux intensifs que l'on doit les couples antithétiques (verbes simples et verbes intensifs) alors que l'antithèse sur le terrain slave (pas en latin) fut transformée en antithèse aspectale sans aucun doute à l'aide de divers et nouveaux moyens (thèmes en *-no-* et quelques autres encore). Ceci représente en substance la théorie de van Wijk, théorie que j'essaie d'approfondir. Pour ce qui concerne certains détails, je n'adhère pas à la théorie de Dostál, mais je dois avouer que sa conception est assez proche de la mienne.

Le développement de l'aspect est un sujet si étendu qu'il serait possible de le discuter longuement avec l'auteur du livre. Il est toutefois impossible de l'étudier plus longuement dans ce compte-rendu, qui ne peut s'arrêter aux détails. Il serait possible par exemple de discuter la question suivante: Faut-il concevoir l'aspect comme catégorie grammaticale ou comme catégorie lexicale? Dostál incline vers ceux qui le tiennent pour une catégorie grammaticale; quant à moi, je n'en suis pas absolument convaincu; certains détails, dû à d'autres travaux récents (dont Dostál n'a probablement pu se servir) se trouvent placés dans une lumière toute différente: par exemple, l'état particulier dans *zaviděti*, *nenaviděti* s'explique par une différente origine de la racine (*neid*-²). (Comparer le même état en latin *invidere*.)

Ces remarques toutefois n'ont aucunement l'intention de diminuer en quoi que ce soit la valeur du livre de Dostál. Elles soulignent au contraire qu'il est profondément conçu, que le sujet a été étudié sous toutes ses formes et dans tous ses détails. C'est une œuvre bien mûrie et qui rend honneur à son auteur; elle constitue une base réelle pour toutes recherches sur le système d'aspects slaves. Les chercheurs futurs qui étudieront l'aspect dans les langues slaves d'époque plus récente devront se servir de ce livre comme point de départ.

V. Machek/Brno

¹ 1^o Sborník prací filosofické fakulty brněnské university, řada A, I (1952) 82—93 — 2^o Lingua Posnaniensis IV (1953) 111—136. — 3^o Studie a práce lingvistické I (1954) 248—254. — 4^o Slavistična revija X (1957) 67—80.

² Sborník prací fil. fakulty brněnské university IV (1955) A 25.

Jakob Unrest, Österreichische Chronik. Herausgegeben von K. Großmann. Monumenta Germaniae Historica, Scriptores Rerum Germanicarum. Nova series, Tomus XI. Weimar, Hermann Böhlau Nachfolger, 1957, pp. XLIX, 369.

Unter den zahlreichen überlieferten spätmittelalterlichen Chroniken verdienen jene die besondere Aufmerksamkeit des Historikers, die aus dem unmittelbaren Erleben heraus geschrieben wurden und deren Verfasser selbst im Alltag standen. In diese Kategorie gehört der Kärntner Pfarrer Jakob Unrest aus St. Martin am Wörthersee. Er zeichnete getreulich die Ereignisse der Jahre 1466—1499 auf und schöpfte dabei aus eigenem Erleben, mündlicher Überlieferung, aus Zeitungen und Aktenstücken. Kritiklos übernahm er alle ihm zuströmenden Nachrichten und schrieb sie ohne jede humanistische Bildung „deutsch-volkstümlich“ auf. Trotzdem gehört sein Werk zu einer der wichtigsten erzählenden Quellen des Spätmittelalters, wenigstens für den österreichischen Raum, wofür es geradezu die Hauptfundgrube darstellt. Sein Wert liegt, wie der Herausgeber hervorhebt (p. XXVII), in seinem gesamten Aufbau, der einen ausgezeichneten Einblick in die öffentliche Meinung der Zeit gibt, in eine Zeit, die für Kärnten und die benachbarten österreichisch-ungarischen Gebiete ausgefüllt war mit Kriegen, Aufständen, Not und Elend, die ihren Höhepunkt in den Türkeneinfällen der 60er und 70er Jahre erreichten. Diese Partien interessieren auch den Byzantinisten unmittelbar, denn er erhält damit westliches Vergleichsmaterial für das türkische Vorgehen auf dem Balkan. Als Unrest 1466 mit seiner Chronik begann, war den Zeitgenossen der Fall Konstantinopels noch in frischer Erinnerung und der Kärntner Pfarrer geht in Kap. 9 (p. 7) darauf ein. Er beklagt besonders die Profanierung der Sophienkirche, aus der die Heiden „eine Räuberhöhle“ gemacht hätten. Er zitiert dann den Bericht des päpstlichen Legaten Isidoros, des ehemaligen russischen Metropoliten, der als Augenzeuge die Einnahme der Stadt schilderte.¹ Unrest gehört so auch mit zu den *Zeitgenössischen deutschen Stimmen zum Fall von Byzanz*, von denen Joh. Irmischer eine Auswahl bietet.² Wenn der Chronist aus seiner lateinischen Vorlage die Greuelthaten der Mohammedaner in der Kaiserstadt aufzählt, so möchte er das gemeinsame Schicksal der östlichen und westlichen Christenheit vor Augen haben, denn auch seiner Heimat blieben die barbarischen Exzesse nicht erspart. Man wird unwillkürlich an die Schilderungen der byzantinischen Historiker Nikephoros Gregoras³ und Georgios Pachymeres⁴ über die türkische Eroberung Kleinasiens erinnert, wenn man liest, daß im Juni 1478 türkische Horden Spittal a. d. Drau verbrannten und eine Menschenjagd veranstalteten oder bei Villach „verwuesten und verprannten all kirchen und dorffer, als weyt ihr zug werdt“ (p. 97). Nach ihrem Abzug aus Kärnten und Krain hinterließen sie nur Ruinen und Tote. Das Urteil Angelovs über die türkische Eroberung Kleinasiens, sie sei „une véritable calamité pour sa population“ gewesen,⁵ trifft mutatis mutandis auch für die Einfälle in Österreich im 15. Jahrhundert zu. In Kleinasien und

¹ Der Brief an den Papst ist bei O. Raynaldus, *Annales ecclesiastici*... Rom, 1588, 613 abgedruckt. Zu Isidor siehe G. Ostrogorsky, *Geschichte des byzantinischen Staates*. München, 1952², 451.

² Byzantinoslavica XIV (1953) 109—122.

³ Byzantina Historia. Bonn, 1829, I, 141 f.

⁴ De Michaele et Andronico Paleologis libri XIII. Bonn, 1835, I, 310 ff., 469—474; 502—505, um nur einige Stellen zu nennen.

⁵ Certains aspects de la conquête des peuples balkaniques par les Turcs. Byzantinoslavica XVII (1956) 220—275, 223.

auf dem Balkan hatte die Bevölkerung verschiedene Male tapfer zur Selbsthilfe gegriffen, nachdem die Zentralgewalt bzw. die herrschende Klasse nicht in der Lage oder willens war, eine Verteidigungsfront aufzubauen. Man denke etwa an Pseudo Ivajlo unter Andronikos II. (1282—1328), oder den erfolgreichen Widerstand der bulgarischen Bauern und Städten im 14. Jhd. bei Varna und an anderen Orten. Wir wissen, daß der Kaiser und die *δυνατοί* eine Volkserhebung mehr fürchteten als die Trken, und daß sie daher diese Selbsthilfe unmöglich zu machen suchten, wo sie konnten. Ivajlo beispielsweise warf der Basileus in den Kerker.

Ähnliche Erscheinungen meldet uns auch Unrest aus Kärnten. Hier schlossen die Bauern 1478 einen Bund, der unter seinen gewählten Führern, finanziert durch eine Bundessteuer, den Türken die Stirn bieten wollte. In ihren Artikeln stellten sie soziale Forderungen auf wie Zinsverweigerung, eigene Gerichtsbarkeit, Einsetzen der Geistlichkeit, Beschränkung der Adels Herrschaft usw. (p. 93 f.), die an die Bauernprogramme von 1525 erinnern. So vermischen sich auch hier soziale Anliegen mit der Landesverteidigung und die österreichischen Feudalherren sahen es recht gern, daß die ungeübten Bauernhaufen von den Türken geschlagen wurden. Ja, unser Chronist, der nichts wissen wollte von einer Bauernbefreiung, der den Bündlern vorwirft, sie hielten es „nach der trewlosen Sweytzer gewohnhayten“ (p. 93), gibt ihnen die Schuld für den Türkeneinfall mit allen seinen Folgen, denn er sieht in ihm eine Gottesstrafe für das unrechte Aufbegehren. Als Beweis führt er an, daß dort die Türken am meisten gehaust hätten, wo der Bund Fuß gefaßt habe (p. 99). Nimmt man Unrests Ansicht als „öffentliche Meinung“, so wird man nicht fehlgehen, den Adel und die Geistlichkeit für diese Argumentation verantwortlich zu machen, denn der Chronist ist politisch konservativ, er tritt für das alte Herkommen ein (p. XI). Diese Einstellung zeigt die zwiespältige Haltung des niederen Klerus, die aus seiner prekären materiellen Lage und seiner Verhaftung gegenüber dem herrschenden Klassensystem resultierte. Unrest erhofft eine Reform der Kirche an Haupt und Gliedern, da er fürchtet, daß sonst Kirche und Klöster „landt und lewdt“ verfallen, wie er sich in seiner „Ungarischen Chronik“ ausdrückt (p. XII, 1). Er vermag sich also nicht zu einer radikalen Schlußfolgerung durchzuringen, wie das ein Teil des niederen Klerus in der Hussitenbewegung und im Deutschen Bauernkrieg getan hat. Seine Kritik bleibt so ganz im Rahmen der herrschenden Gesellschaftsordnung. Die Verurteilung des Kärntner Bauernaufstandes ist hierfür typisch. Unrest gibt mit seiner „österreichischen Chronik“, die inhaltlich seine anderen 2 Werke, die Kärntner und die Ungarische Chronik weit überragt,⁷ ein Geschichtsbild, das für seine Kreise charakteristisch ist. Volkstümliche Verbundenheit und kirchliches Standesdenken vermischen sich und geben so ein getreues Spiegelbild der materiellen und geistigen Situation der niederen Geistlichkeit im 15. Jhd. Das Interesse des Chronisten geht dabei weit über die Grenzen seiner österreichischen Heimat hinaus und erstreckt sich auf die Geschichte Karls des Kühnen von Burgund (p. 53—61; 69—76), Maximilians I. (p. 188—219) oder den Abschluß des türkisch-venezianischen Friedens im Jahre 1479 (p. 86—90) sowie kleinere Episoden, wie etwa das Attentat der Pazzi in Florenz 1478 (p. 85 f.), eine Hostienschändung in Passau 1477 (p. 84 f.), der Passauer Bistumsstreit 1479—1482 (p. 124 f.) usw. Der heutige Leser wird sein buntes Zeitgemälde nicht nur als interessante Quellschrift für die Erforschung spätmittelalterlicher Landesgeschichte zu verwenden, sondern auch als Kulturdenkmal eines einfachen Mannes aus dem Volke zu werten und zu schätzen wissen. Dem

⁶ D. Angelov, *Турското завоевание и борбата на балканските народи против нашествениците*. Ист. преглед IX, 4 (1953) 374—398, bes. 383 f.

⁷ Vgl. zu den letzteren die „Einleitung“, p. XIII—XVIII.

Monumenta-Institut in München und dem Editor gebühren Dank und Anerkennung für die sorgfältige, kenntnisreiche Edition.

Großmann hat durch seine Neuauflage, die neben der Hannoverschen Hs. (Niedersächs. Landesbibliothek n. XIII, 783) nun auch die Wiener (Österr. Nationalbibliothek n. CCCXVIII) zur Ergänzung und Berichtigung der alten Edition von S. Fr. Hahn⁸ heranzieht, der modernen Historiographie einen guten Dienst erwiesen. Neben dem Landes- und Kulturhistoriker kann auch der Byzantinist gewinnbringend auf sein Werk zurückgreifen, das durch ein verlässliches Namensverzeichnis von Fr. Eheim (p. 239—287) und ein umfangreiches Glossar von O. Basler und I. Baur (p. 288—369) ergänzt, bereichert und leicht benutzbar wird. Einleitung (VII—XLI) und Literaturverzeichnis (XLIV—XLIX) orientieren rasch und sicher über das Wichtigste aus dem Leben und Wirken des Verfassers, der Hs.-Tradition und dem historischen Milieu. So ist durch jahrzehntelanges Forschen und Sammeln⁹ eine Edition entstanden, die dem bewährten Unternehmen der Monumenta alle Ehre macht und unser Kenntnisse über das 15. Jhd. weiter bereichert.

E. Werner/Leipzig

K. Amantos, *Σχέσεις Ἑλλήνων & Τούρκων, ἀπὸ τοῦ ἑνδεκάτου αἰῶνος μέχρι τοῦ 1821*. 1821. I. Athènes, 1955, pp. 213.

L'ouvrage dont nous présentons un compte-rendu, vient combler un vide dans la littérature historique de spécialité. L'étude des relations gréco-turques, dans une œuvre d'ensemble, n'a pas été faite jusqu'à présent, du moins autant que nous sachions. En effet, de sérieuses difficultés se posent à quiconque veut aborder un pareil sujet; il faudrait reprendre presque entièrement l'histoire de la Grèce et de la Turquie depuis le XI^e siècle jusqu'à nos jours, tellement l'histoire des deux peuples est-elle intimement liée, et, ce qui représente une difficulté encore plus grande, c'est qu'un problème aussi délicat exige un grand effort d'objectivité scientifique.

Si l'auteur a réussi, en grande partie, à vaincre cette seconde difficulté, par contre le fait d'avoir traité parallèlement les principales étapes des rapports gréco-turcs a pour résultat que les premiers chapitres du volume souffrent d'un manque d'unité. En outre, à cause du caractère succinct de l'ouvrage, de nombreux problèmes sont traités d'une manière trop sommaire, l'auteur se contenant souvent de simples énonciations, tandis qu'il eut été nécessaire qu'il apportât des arguments à l'appui de son point de vue. Dans d'autres cas il se résume à des faits assez connus.

Nous attendons de la part de K. Amantos, vu sa grande compétence dans le domaine de l'histoire byzantine, qu'il reprenne et approfondisse certains des problèmes contenus dans ce volume. Certaines constatations de l'auteur, résultant de l'analyse des relations gréco-turques, ont une valeur générale, qui reste tout aussi actuelle de nos jours; par exemple, la constatation que le développement économique amène une atténuation des duretés et aide les peuples, tandis que le militarisme empêche le progrès et apporte des destructions (p. 183).

L'ouvrage complet comprendra deux volumes, dont le premier s'occupe des relations

⁸ *Collectio monumentorum veterum et rectium ineditorum*... Braunschweig, 1724, I, 479 ff. u. 537 ff.

⁹ K. Großmann beschäftigte sich bereits 1923 mit der Wiener Hs.: „Eine aufgefunden Handschrift der drei Chroniken Jakob Unrests“, *MIÖG* 39, 368 ff.

gréco-turques depuis le XI^e siècle, c'est-à-dire à partir du moment des premiers contacts entre les deux peuples, et jusqu'à la bataille de Lépante (1571), qui est considérée comme l'événement qui a mis fin à l'expansion ottomane dans le bassin de la Méditerranée. Dans un chapitre final l'auteur analyse les conséquences de la conquête turque pour le peuple grec; ici l'étude dépasse le XVI^e siècle.

Le second volume traitera des relations gréco-turques jusqu'au moment où le peuple grec recouvrera son indépendance d'état.

L'étude commence par une présentation des conditions dans lesquelles les Turcs arrivèrent dans le voisinage du territoire byzantin, ajoutant quelques données concernant leur langue et leur origine. Ensuite l'auteur s'occupe des progrès territoriaux des Seldjoukides au détriment des Byzantins. En ce qui concerne la civilisation des Seldjoukides, il souligne son caractère, produit d'un croisement d'influences: l'influence persane sur la littérature et la théologie et l'influence byzantine sur les arts et spécialement sur l'architecture. La population turque était formée de pâtres nomades, tandis que dans les villes habitaient surtout des Grecs, dont l'occupation principale était l'artisanat. Marco Polo parle de Grecs qui travaillaient la soie dans les villes turques. Un rôle important pour le rapprochement entre la population grecque et les Turcs fut joué, d'après l'auteur, par les différents sectes religieuses turques (p. 51). Les constatations de K. Amantos sont justes, mais elles nécessitent certaines explications portant à préciser le caractère social-économique de ces mouvements. On pourrait ainsi mieux comprendre les causes qui ont déterminé le rapprochement entre les masses grecques et turques dans les conditions des agitations que traversait la société pastorale seldjoukide aux XI^e—XII^e siècles.

Parlant ensuite des Turcs Osmanlis et de l'explication de leurs premiers succès en Asie Mineure, l'auteur reconnaît le rôle de traîtres des éléments féodaux locaux (p. 64). Pour expliquer l'avance des Turcs, on ne peut pas négliger la politique erronée de Michel Paléologue, qui supprima les éléments garde-frontières (akrites), tandis qu'aux frontières turques les ghâzi s'organisaient sur une base identique aux akrites.

Nous croyons cependant que l'importance que l'auteur accorde aux corporations Akhi est exagérée. Déjà P. Wittek avait réduit à de justes proportions leur rôle (P. Wittek, *Deux chapitres de l'histoire des Turcs de Roum*. Byzantion XI [1936] 313—314).

En ce qui concerne les conditions dans lesquelles les Turcs pénétrèrent en Europe, l'auteur tâche de diminuer le rôle néfaste joué par Cantacuzène et le parti des grands féodaux. Tandis qu'il condamne le mouvement des Zélotes, parce que, dans leur lutte contre Cantacuzène, ceux-ci avaient eu recours à l'aide des Serbes. Cantacuzène est présenté comme le sauveur de Thessalonique. Sa retraite de la vie politique serait, selon K. Amantos, une conséquence des succès remportés par les Turcs en Thrace et non pas le résultat de sa défaite dans la guerre civile (p. 73).

L'auteur continue en présentant, dans leur ordre et d'une manière sommaire, les victoires des Turcs dans la Péninsule Balkanique. L'importance de la victoire de Varna est soulignée comme ayant renforcé considérablement le courant turcophile à Byzance. La bataille de Varna avait démontré à beaucoup de gens qu'ils n'avaient plus rien à espérer de la part de l'Occident.

La question des différents courants idéologiques de Byzance, à la veille de la prise de la ville, nous paraît être traitée d'une manière insuffisante. Les sympathies de l'auteur paraissent aller vers les pro-latins représentés par Kydones et Vissarion de Nicée. En outre il relie trop les divers courants politiques aux conceptions religieuses d'un Georges de Trébizonde ou d'un Jean Argyropoulos, sans en approfondir le côté social-économique. Dans ce problème, une série d'ouvrages particulièrement importants ont paru ces der-

niers temps, traitant d'une manière plus complète cette question (Z. V. Udaļcova, *Борьба партий в Византии XV в. и деятельность Виссариона Никейского*. Виз. Врем. II [1949] 294—307; G. Zoras, *Orientations idéologiques et politiques avant et après la chute de Constantinople*. Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople. Athènes, 1953, p. 103—123; G. Zoras, *Tendenze politiche in Grecia dopo la caduta di Constantinopoli*. Studi bizantini e neoellenici VII [1953] 511—512; F. Dölger, *Politische und geistige Strömungen im sterbenden Byzanz*. Jhb. d. österr. byz. Gesellsch. III [1954] 3—18).

Ensuite K. Amantos consacre quelques courts chapitres aux principales personnalités de la vie politique et religieuse de Byzance dans la même époque. Lukas Notaras est considéré comme le premier nouveau martyr (p. 106). Les témoignages de l'historien Dukas au sujet de ce personnage, qui joue un rôle si douteux aux environs de l'année 1453, sont purement et simplement écartés, au bénéfice des flatteries de J. Argyropoulos ou des relations intéressées du philoturc Kritoboulos. D'ailleurs l'auteur ne fait que répéter l'argumentation de son étude antérieure « La prise de Constantinople » (*Le cinq-centième anniversaire de la prise de Constantinople*, p. 10—11). Par contre, la position de Scholariós constitue un véritable sabotage de la défense de Constantinople (p. 108). Amiroutzès est également présenté sans aucune sorte de ménagements et les tentatives de réhabilitation faites ces derniers temps (N. Tomadakis et O. Lampsidès) ne peuvent pas être acceptées. Les arguments de Fr. Babinger (Fr. Babinger, *Mahomet II Le Conquérant et son temps*. Paris, 1954, p. 237) sont déterminants: on peut y ajouter encore de nombreux témoignages contemporains.

Dans la seconde partie du volume, l'auteur analyse la situation difficile créée par le conquérant à la population autochtone. Dans ces conditions, beaucoup de Grecs, afin de sauver leur situation matérielle personnelle, passèrent au service des conquérants. Sans l'apport des Grecs et d'autres éléments balkaniques, uniquement avec les Turcs venus d'Asie Mineure, Mahomet II n'aurait pu organiser du point de vue économique et administratif son nouvel état. Un apport appréciable de la part des Grecs est à signaler dans la création d'une marine turque. Cependant K. Amantos attribue trop à la sagesse de Mahomet II, sa politique qui tâchait d'attirer les éléments autochtones; Mahomet II est présenté comme le sauveur du monde grec, par le fait d'avoir voulu assurer de cette manière le développement de son état (p. 200). En réalité il s'agit d'un procès historique normal et nécessaire, dont le début remonte fort avant Mahomet II et qui continua par la suite.

Dans le cadre du chapitre concernant les conséquences de la conquête turque, l'auteur s'occupe des prisonniers grecs, présentant sous de nouveaux aspects les formes d'oppression de la population autochtone, les persécutions religieuses qui créèrent de nouveaux martyrs et, enfin, la conversion formelle à l'Islam d'une partie de la population grecque, dans le but de faciliter sa situation. Il y a lieu de remarquer qu'en outre des oppressions officielles, la population eut beaucoup à souffrir à la suite des abus de divers particuliers ou des gouverneurs de provinces. K. Amantos cite quelques exemples édifiants: l'amiral turc qui, en 1715, transforma en esclaves toute la population d'une île. Etant donné que les Turcs n'avaient aucune inclination pour le commerce et l'artisanat, il ne pouvait nullement s'agir d'une lutte pour la concurrence entre les populations grecque et turque; cependant les fortunes accumulées par les Grecs constituaient une tentation permanente pour les conquérants. Dans un chapitre concernant les « néomartyrs », l'auteur cite quelques cas de martyrisation des Grecs aux XVI^e—XVII^e siècles. La crise que traversa la patrie-archie de Constantinople au XVII^e siècle, l'assassinat de quatre patriarches, dont le premier fut Cyrille Loukaris, sont exposés d'une manière beaucoup trop sommaire, si l'on

tient compte de l'importance de ces événements pour le monde grec. Aucune mention n'est faite au sujet du rôle des Jésuites et de l'ambassadeur français de Césy dans la provocation de cette crise, moyennant les fonds envoyés par le roi de France et par le Pape et qui servirent à corrompre certains dignitaires turcs (G. Tongas, *Les relations de la France avec l'Empire ottoman*. Toulouse 1942, p. 134).

Il faut retenir les données que l'auteur présente concernant la population grecque des différentes régions, qui accepta de passer à l'Islam pour sauver ses terres. Selon l'auteur, l'attitude humanitaire de certains chefs turcs aurait comme explication le fait qu'il s'agissait de chrétiens déguisés; ceci nous paraît être une exagération. Parmi ces chrétiens déguisés on cite la famille Kourmoulis de Crète qui, en 1821, passe ouvertement du côté des Grecs. Intéressantes et d'actualité sont les observations relatives à la population grecque islamisée de l'île de Chypre (λινοβάμβακοι).

Les Jésuites avaient tâché de profiter de cet état de déroute de la population orthodoxe et il est regrettable que cet aspect n'ait pas retenu l'attention du savant grec.

La partie finale de l'ouvrage est pleine de remarques judicieuses et justifie le vif intérêt avec lequel nous attendons le volume suivant; nous espérons que ce nouveau volume traitera moins parcimonieusement toute une série de problèmes importants de la vie du peuple grec sous la domination turque.

E. Frances/Bucarest

K. N. Juzbašjan, *Классовая борьба в Византии в 1180—1204 гг. и четвертый крестовый поход*. Erevan, 1957, pp. 69.

L'époque antérieure à la prise de Constantinople par les Latins est incontestablement l'une des plus intéressantes de l'histoire byzantine, vu les agitations sociales qui avaient précédé cet événement. Ce ne sont que des études attentives qui peuvent faire comprendre les conditions qui rendirent possible la conquête de la grande ville par un groupe restreint d'aventuriers. Cette constatation avait été faite également par le signataire du présent compte-rendu, dans l'un de ses articles antérieurs (*Sur la conquête de Constantinople par les Latins*. Byzantinoslavica XV [1954] 21—26).

L'intensification de la lutte de classes à cette époque-là contribue à expliquer les causes qui produisirent la déviation de la IV^e croisade, un problème tellement discuté encore de nos jours. Les auteurs moraux de cette déviation, particulièrement Venise, étaient parfaitement édifiés sur la situation à Byzance et pouvaient escompter la prise de Constantinople sans de trop grands efforts. En outre, la vague croissante des révoltes à Byzance donnait à Venise tous les motifs de craindre une répétition des journées sanglantes de 1182 et d'envisager donc une intervention armée pour sauvegarder la vie et les biens de ses ressortissants. Aussi croyons-nous que l'étude de l'histoire intérieure de Byzance à la fin du XII^e siècle est importante en vue de comprendre un bon nombre de problèmes qui ne sont pas encore élucidés.

Pourtant la manière dont le problème est présenté par l'auteur donne lieu à certaines objections.

K. N. Juzbašjan se contente d'étudier la crise politique sur base du récit des événements, en suivant de près les relations de Nicéas Choniates. L'analyse de la situation sociale-économique — comme d'ailleurs l'auteur lui-même le reconnaît — est négligée. En outre, l'exposé des événements devait être fait en liaison avec la période antérieure, que l'auteur considère comme une époque de splendeur pour Byzance (p. 45). En effet,

de forts mouvements populaires avaient commencé dès le règne de Manuel; il est vrai que ces mouvements avaient eu lieu à la périphérie de l'empire, mais ils ne peuvent pas être détachés des événements qui suivirent.

La seule explication donnée à l'intensification de la lutte de classes dans cette période, c'est-à-dire que la mauvaise situation serait due à l'aristocratie bureaucratique, qui vivait aux dépens des impôts (p. 12) n'est pas satisfaisante. Byzance avait toujours eu un appareil bureaucratique compliqué; donc, l'intensification de l'état révolutionnaire aurait dû se produire dès la seconde moitié du XI^e siècle, époque de la domination de l'aristocratie civile.

La consolidation continue de l'aristocratie féodale, avec toutes les conséquences en dérivant, expliquent le renforcement de la lutte révolutionnaire à Byzance. Le développement du système proniaire qui avait soustrait à la puissance centrale des régions de plus en plus étendues, obligea l'empire (dont l'appareil administratif compliqué était resté inchangé) de mettre la charge de l'Etat entièrement sur les épaules d'une population restreinte, spécialement de la population de Constantinople qui se trouvait sous le contrôle immédiat de la puissance centrale. C'est pourquoi nous soutenons que la période 1180—1204 ne peut pas être séparée de l'époque des Comnènes.

La personnalité d'Andronic I Comnène paraît être caractérisée d'une manière juste, mais par contre nous ne trouvons aucune explication pour la révolte des villes de l'Asie Mineure et nous ne croyons pas qu'Andronic ait continué la politique de ses prédécesseurs, tendant à protéger les marchands étrangers. La révolte des villes de l'Asie Mineure fut la réaction de la grande aristocratie féodale, qui était excessivement puissante surtout dans ces parties de l'empire; les villes constituaient pour elle les centres de sa puissance politique et économique. Ce n'est qu'en face du péril normand qu'Andronic fit des concessions aux Latins et, dans ces conditions, la neutralité de Venise devait être obtenue à tout prix.

Le caractère chaotique des mouvements populaires de Byzance, à la fin du XII^e siècle, est apprécié d'une manière juste. Toute conspiration de palais ou les abus excessifs d'un fonctionnaire étaient suffisants pour déclencher un tel mouvement. La composition hétérogène — au point de vue ethnique et professionnel — des masses participantes, la mobilité des éléments déclassés qui se trouvaient dans les rangs des insurgés, constituaient les explications données par l'auteur pour le manque de la moindre organisation de ces mouvements. Le rôle des pêcheurs de la Propontide dans la révolte d'Alexis Branas doit être considéré avec beaucoup d'intérêt. On connaît le rôle que jouèrent les marins grecs dans le mouvement des Zélotes; il paraît que ces éléments disposaient d'un grand potentiel révolutionnaire.

En ce qui concerne la déviation de la IV^e croisade, l'auteur paraît vouloir écarter toute contribution de la part de la papauté (p. 51), bien que son rôle dans la déviation ait été bien établi (M. A. Zaborov, *Панство и захват Константинополя крестоносцами в начале XIII. в. Виз. Врем. V* [1952] 152—177).

Par contre, K. N. Juzbašjan paraît voir l'explication de la déviation dans les promesses d'argent faites par Alexis, le fils d'Isaac Ange (p. 51). Le fait que les Latins restèrent à Constantinople aurait été déterminé par les insistances du même Alexis, qui craignait la vengeance de ses sujets (p. 60); d'ailleurs les Latins auraient attaqué Constantinople sur la demande d'Alexis, lorsque celui-ci vit que c'était Alexis Murzuphle qui fut élu empereur. En réalité, les recherches sur ces événements ont rendu depuis longtemps désuètes de telles explications totalement non satisfaisantes.

L'étude de l'intervalle 1180—1204 mérite que l'auteur se donne la peine de reprendre

ce problème dans un nouvel ouvrage, dans lequel soient examinées dans l'ensemble, à côté de la situation politique (débarassée de la trop grande abondance de détails sur les faits historiques), également les relations sociales-économiques.

E. Frances/Bucarest

Fr. Dölger, *Ein Fall slavischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im 10. Jahrhundert*. Sitzungsber. d. Bayer. Akad. d. Wiss., phil.-hist. Kl., Jhg. 1952, Hf. 1.

L'étude soigneuse du savant rédacteur de la *Byzantinische Zeitschrift* aurait mérité une analyse spéciale et détaillée de la part des érudits slaves. On y trouve, en effet, non seulement des matériaux nouveaux, mais aussi une synthèse sur quelques problèmes d'une importance toute particulière pour les études slavistiques. Dans l'introduction de son étude l'auteur a mentionné que dans les environs de la ville de Thessalonique se sont installées, au cours du VI^e et du VII^e siècles, diverses tribus slaves. Après avoir indiqué les noms de quelques-unes de ces tribus, l'érudit allemand insiste sur la valeur des noms topographiques d'origine slave dans cette région, recueillis surtout dans le livre bien connu de M. Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*. Berlin, 1941, de même que sur l'importance des noms propres (Familien- und Taufnamen) slaves que l'on trouve dans certains documents byzantins du XIV^e siècle. Il parle ici d'une « griechisch-slawische Symbiose » comme base de l'activité des deux apôtres slaves St. Cyrille et Méthode. A l'appui des affirmations de l'existence d'une population slave dans la région de Thessalonique, le prof. Dölger nous donne le texte d'un document byzantin du XI^e siècle, issu de la main du fonctionnaire impérial Léon — « des Patrikios, Anthypatos, Richters am Velon-Gericht in Konstantinopel, kaiserlichen Notarios und Anagrapheus des Westens Leon ». Le document ne peut être daté que d'une manière approximative — au mois de février de 1044, ou de 1059 ou enfin de 1074. Ce document se trouve dans les archives du monastère d'Iberon au Mont Athos. Dans sa publication *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges*, Textband. Münchener Verlag (1948) Nr. 56 (p. 153), Dölger avait déjà parlé du document, en le datant cependant « aus der Zeit zwischen 980 und 1025 ». En partie le document a été édité déjà au siècle passé par Porf. Uspenski, *История Афона, III, д. I*, Kiev, 1877, 332 sqq. Dans le texte il y a quelques passages d'un intérêt particulier pour l'histoire des Slaves. L'higoumène du monastère d'Iberon avait présenté donc à l'anagrapheus Léon cinq chrysobulles des souverains byzantins du X^e et du XI^e siècle. Trois des chrysobulles contiennent des indications sur les Slaves. Le second document était un chrysobulle de l'empereur Constantin VII Porphyrogénète de l'année 957—958 (cf. Fr. Dölger, *Regesten der Kaiserurkunden des Oströmischen Reiches, I*. München-Berlin, 1924, Nr. 669), par lequel étaient garantis les droits du monastère d'Athos (cf. sur ce monastère chez Dölger, *Ein Fall*, 11 n. 2) sur ses possessions dans la presqu'île de Cassandra, c.-à-d. : τοῖς ἐν τῇ νήσῳ Κασσανδρείας διαχειμένοις προαστείους τῆς τοῦ Ἀθῶ μονῆς τῷ τε λεγομένῳ Ἀλικαὶ καὶ τῷ καλουμένῳ Γαλέαι σὺν τοῖς προαστείους αὐτῶν, τῆς τε Ψαλλίδος καὶ τοῦ Δοβοροδόλου καὶ τῆς Δοβορίτζας . . . (Dölger, *ibid.*, 7). On sait que déjà pendant les premiers siècles du moyen-âge une population slave s'était établie sur la presqu'île de Cassandra. Ainsi, V. Grigorović (*Очерк путешествия по Европейской Турции*. Moscou, 1877, 67) avait cité un document grec, daté du 1068, où l'on mentionnait τὰ σύνορα τῶν Βουλγαρίων dans la presqu'île de Cassandra (cf. aussi Jord. Иванов, *Българите в Македония*. Sofia, 1917, 134). Le chrysobulle de 957—958 nous donne deux beaux noms slaves de la région de Cassandra.

Au nom de *Dobrodoł* l'on pourrait confronter des noms identiques, par ex., *Dobridol* dans la région de Varna, dans la région de Lom et du Kjustendil en Bulgarie. Le nom de *Dobrica* peut être confronté avec le nom personnel féminin Τομπρίτζα, mentionné plusieurs fois dans documents byzantins de 1316, 1317 et 1341 (voir chez Fr. Dölger, *Sechs byzantinische Praktika des XIV. Jahrhunderts für das Athoskloster Iberon*. München, 1949, document V, 79, 93 et 98; doc. VI, 30, 95 et 125). — Immédiatement après, l'anagrapheus Léon a cité le chrysobulle de l'empereur Roman II de l'année 959—960 (cf. Dölger, *Regesten*, I, Nr. 972), pour le monastère de Kolobu, par lequel on le récompense pour ses possessions perdues à cause des Slaves bulgares, installés dans la région d'Hierissos: ἐπὶ τῇ μονῇ τοῦ Κολοβοῦ παροίκων ἀτελῶν τεσσαράκοντα δωρεὰν αὐτῇ παρέχων, ἀντ' ὧν ἀφηρέθησαν τοπίων ἀπὸ τῶν πάλαι παραδοθέντων τῷ μέρει ταύτης ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τῆς Ἐρισσοῦ παρὰ τῶν ἐνσκηνοθέντων ἐκεῖσε Σκλάβων Βουλγάρων (Dölger, *ibid.*, 7) ou dans la paraphrase du prof. Dölger (*ibid.*, 12): « die Schenkung von 40 von allen öffentlichen Abgaben freien Zinsbauern als Ausgleich für den Entzug von Bauernstellen (τόπια), welche dem Kloster früher ... übergeben, ihm aber von den dort eingesiedelten bulgarischen Slaven weggenommen worden waren ». Selon le prof. Dölger, le même fait historique a été mentionné dans le sigillion du protospathaire Théodore de l'année 975 (publié par le moine d'Iberon Joakim: Γρηγόριος Παλαμᾶς I. 1917, 787 sqq.; cf. Dölger, *ibid.*, 11 n. 1; 12 n. 4 et 17), où l'on lit: ἐπεὶ τοὺς εἰρημένους τριακονταεξ οἴκους οὐχ εὖρον ἐν τῇ τοιαύτῃ μονῇ διὰ τὸ τούτους ἀφανισθῆναι ἐκ τῶν ἐθνῶν Les Bulgares ont été mentionnés ici par un nom générique ἐθνῶν. Comparant les deux témoignages, le savant éditeur ajoute (*ibid.*, 12 n. 4): « Ist diese Gleichsetzung richtig, dann beruht die Einsiedlung der Bulgaren auf einem gewaltsamen Akt ». Dans le chrysobulle de 959—960 il est question des Slaves bulgares qui s'étaient établis et demeuraient dans la région d'Hierissos, et non d'une incursion des Bulgares. Il faut approuver le prof. Dölger quand il interprète le mot employé dans le texte grec: ἐνσκηνοθέντων, en cherchant en outre à préciser la manière de l'installation de cette population bulgare: par leur propre volonté ou par un ordre de l'empereur byzantin. On ne possède point de témoignages explicites quant à l'époque de la pénétration des Slaves bulgares dans la région d'Hierissos. Après avoir rappelé les événements de l'histoire bulgare de la première moitié du Xe siècle (il faudrait ajouter ici aussi l'exposé de V. N. Zlatarski, *История на българската държава през средните векове*, I, 2. Sofia, 1927, 356 sqq.), le savant allemand suppose que cette installation des Bulgares aurait eu lieu au temps du roi bulgare Siméon et justement pendant la période de ses luttes contre Byzance: « Der Machtbereich Symeons erstreckte sich damals bis nach Thrakien und Makedonien, bis nach Euboia und in die Peloponnes, und es ist sehr wohl denkbar, daß einzelne Haufen aus der über Griechenland hinwegflutenden Masse der Bulgaren sich ablösten und sich dort, wo die Fruchtbarkeit des Landes dazu einlud, in einer geschlossenen Siedlung niederließen. Doch ist es aber natürlich auch möglich, — ajoute le prof. Dölger — daß diese Einsiedlung schon im Zusammenhang mit den in der Zeit von 913 bis 924 fast alljährlich wiederholten Einfällen Symeons nach Thrakien und Makedonien erfolgte. » (Dölger, *ibid.*, 18—19.) En acceptant en tout cas, que nous avons ici le témoignage d'une population slavo-bulgare, ou avec les termes de l'auteur (*ibid.*, 19), « eine mit Selbsthaftigkeit verbundene Einsiedlung », l'on pourrait se demander s'il n'est pas question plutôt d'une population slave encore plus ancienne, arrivée dès le VII^e—VIII^e siècle dans ces régions et installée au cours du IX^e siècle même dans la ville de Thessalonique. Nous avons aussi d'autres témoignages historiques sur cette population slavo-bulgare. Il faut citer ici, en premier lieu, l'acte du patriarche de Constantinople Nicolas II Chrysobergès du mois d'avril 989 (publié par

G. Rouillard—P. Collomp, *Actes de Lavra. I*. Paris, 1937, 22—24 № 8), où l'on dit que le monastère Gomatos, dans les environs d'Hierissos, avait été ravagé *μάλιστα ταῖς τῶν ἐκ γειτόνων οἰκοῦντων Βουλγάρων ἐκδρομαῖς*. Le texte a été interprété par le prof. Dölger, *Byz. Zeitschr.* XXXIX (1939) 47, et moi-même je lui ai dédié une petite étude (dans mes *Проучвания върху българското средновековие*, Сборник на Бълг. Ак. на науките XLI, 1 [1945] 20—24). Le texte étant déjà étudié, il ne me semble pas nécessaire d'y revenir. Il faut souligner pourtant que le témoignage de 989 doit être mis en rapport avec l'indication du chrysobulle de 959—960, comme l'a fait tout dernièrement G. C. Soulis, *On the Slavic Settlement in Hierissos in the Tenth Century*. Byzantion XXIII (1953) 67—72. A Soulis revient aussi le mérite d'avoir rappelé, toujours en commentant le chrysobulle de 959—960, une suscription slave de 980, de même qu'un « written testimonial » du mois de juin 982 — un accord entre les habitants de la ville d'Hierissos et le monastère d'Iberon. On cite là le nom de Gradiska (Γραδίσκα) des environs d'Hierissos et quelques témoins slaves: Basil Stroimir (Βασίλιου Στροιμίρου), Vlasios Vladko (Βλασίου τοῦ Βλάδκου), Nicolas Dêtko (Νικολάου τοῦ Δεάτκου) et Antony Rōkavina (Ρωχκαβήνα). On ne peut qu'agréer les conclusions de l'auteur, comme l'a fait du reste aussi le prof. Dölger, *Byz. Zeitschr.* XLVIII (1955) 256. Il faudrait indiquer ici encore ce qu'ont écrit Jord. Ivanov (Българите в Македония, 123—124; Български старини из Македония. Sofia, 1931, 21 sqq.) et T. D. Florinskij (Известия Русс. археол. инст. в Кон/поле IV [1899] 5 n. 1). Aux autres témoignages il faut ajouter encore: Ph. Meyer, *Die Haupturkunden für die Geschichte der Athoskloster*. Leipzig, 1894, 92 et n. 5, qui (en citant Müller, *Slavische Bibliothek I*, 148) affirme que vers 960 il existait à Hierissos une colonie slavo-bulgare. — La seconde partie de l'étude du prof. Dölger a été consacré à l'interprétation du terme Σκλάβοι dans le document du 959—960. Qu'il soit permis de rappeler ici les pages, riches en indications de sources, sur le nom ethnique des Slaves chez L. Niederle, *Slovanské starožitnosti, II* (Praha, 1906) 476 sqq., de même que son livre *Rukověť slovanských starožitnosti*. Praha, 1953, 42. Il faut être très reconnaissant au prof. Dölger d'avoir recueilli et étudié d'une façon la plus soigneuse toute une série de témoignages byzantins relatifs au nom ethnique des Slaves, en soumettant, de surcroît, à une analyse critique les opinions déjà connues quant à la signification du terme. L'auteur a noté (*ibid.*, 19 sqq.) que, malgré l'existence d'une littérature assez riche sur le problème de l'origine et la valeur sémantique du nom ethnique des Slaves, « doch ist die Frage, zu welchem Zeitpunkt die Bedeutungserweiterung zu σκλάβοι = Sklaven eingetreten ist, ... noch nicht geklärt ». Aux autres formes du nom (Dölger, *ibid.*, 23), il faudrait ajouter encore Σθλοβενοί, donnée par Théophylacte d'Ochrida (Migne, P. G., CXXVI, col. 1196 BCD), qui provient d'un original slave (cf. mes notes dans *Studia linguistica in honorem acad. St. Mladenov*. Sofia, 1957, 157 sqq.). Il est intéressant de citer ici les observations du prof. Dölger sur la signification du nom ethnique slave dans les textes byzantins. Après avoir étudié les sources historiques byzantines (voir surtout les indications données, p. 23 n. 2), l'auteur affirme: « Durchmustert man die Quellen des VI.—XII. Jh. systematisch unter dem Gesichtspunkt unserer Fragestellung, so ergibt sich...: während bis zum 1. Viertel des XII. Jh. der Völkernamen der Slaven als Σκλαβηνοί, Σκλαβίνοι, Σθλάβοι, Σκλάβοι (mit den abgeleiteten Bildungen) zwar überaus häufig, aber ausschließlich in der ethnischen Bedeutung begegnet, habe ich in diesem Zeitabschnitt keine Stelle finden können, wo das Wort „Sklave“ bedeutete oder wo es auch nur naheläge, es so zu deuten ». Comme témoignage le plus ancien pour l'emploi du terme σκλάβος dans le sens d'« esclave » (« Sklave »), il cite le typicon du monastère de Pantokrator à Constantinople de 1136. Pour la période postérieure les témoignages de ce genre deviennent toujours plus nom-

breux. Si donc le terme de σκλάβος jusqu'à cette époque — « vor dem ersten Drittel des XII. Jh. » — a été employé toujours « ausschließlich im ethnischen Sinn », il est clair, selon le prof. Dölger, que le nom a la même signification aussi dans le document de 959—960: « Σκλάβοι in unserer Urkunde einwandfrei die Bedeutung „Slaven“ und nicht etwa „Angehörige des Sklavenstandes“ hat... » (*ibid.*, 27). Quant au changement de la signification du terme, le prof. Dölger écrit: « Es läge nahe zu vermuten, daß sie zuerst im venezianischen Bereich entstanden und erst von dorthier nach Byzanz übertragen worden wäre » (*ibid.*, 28). Le savant grec St. Kyriakidis (Μακεδονικά II [1952] 738—746) a exprimé des doutes, à mon avis mal fondés, quant à l'interprétation proposée par le prof. Dölger, supposant que dans le document du 950—960 il est question non des « Slaves bulgares », mais des « esclaves » d'origine bulgare. Dans une note critique (Byz. Zeitschr. 46 [1953] 210—211), le prof. Dölger a fait une observation qui mérite d'être rappelée ici: « Es liegt nahe, — écrit-il, — daß man im 10. Jh. die Masse der Slaven in solche schied, welche zum bulgarischen, serbischen oder kroatischen Gebiet gehörten und die ersten als Σκλάβοι Βούλγαροι spezifizierten ». La différenciation entre les Slaves méridionaux était, à cette époque, un fait accompli, et cela a trouvé son reflet dans l'emploi d'un terme spécifique, comme celui-ci des « Slaves bulgares ». Rappelons enfin, qu'à propos d'une note de feu G. Hofmann (Orient. Christ. Period. XVIII [1952] 446 sqq.), l'éditeur de la Byzantinische Zeitschrift a supposé que les « Slaves bulgares » du texte de 959—960 sont probablement identiques aux « Bulgares » de la région d'Hierissos, mentionnés dans le sigillion du patriarche Nicolas II Chrysobergès de 989, ce qui me semble complètement juste et admissible. En revenant au texte du chrysobulle du 959—960, il faut citer ici le passage qui a trait au document émis par l'empereur Michel IV Paphlagon (1034—1041) en faveur du monastère d'Iberon (cf. Dölger, *Regesten*, II, nr. 839). On lit dans ce texte (Dölger, *Ein Fall*, 8) deux indications de noms slaves: τὸ προάστειον τὴν Δοβροβίκειαν καὶ τὸ προάστειον τὴν Μελτζίαν... Le nom slave de Dobrovikeia, qui n'est pas bien lisible dans le texte (Dölger, *Regesten*, II, nr. 839, avait donné la forme Dobrovo), n'est pas inconnu. On le retrouve plusieurs fois dans les documents byzantins du 1316, 1341, 1357, 1310 (v. Dölger, *Sechs byz. Praktika*, doc. V, 301, 333; doc. VI, 232, 235, 240—241; Dölger, *Aus den Schatzkammern*, 9, 8—9; cf. p. 43; 46; nr. 35, 62; nr. 37, 60); cf. aussi Vasmer, *Die Slaven in Griechenland*, 215, nr. 17: etwa ein Dobrovica? Peut-être faudrait-il ajouter la forme, probablement erronée, de Δοβρίκεια (Dölger, *Sechs byz. Praktika*, doc. V, 31, 216, du 1316). On connaît aussi l'adjectif de ce nom: Δοβροβικιώτης (Νικόλαος) (Dölger, *Sechs byz. Praktika*, doc. V, 259 de 1316) ou Δοβροβικιώτης (Κωνσταντῖνος) (*ibid.*, doc. V, 260). Le nom de Meltzia n'est, selon une observation juste du prof. Dölger (*Ein Fall*, 14, nr. 3), qu'une fausse transcription de Melintzianis (Μελίντζιανίς) que l'on trouve mentionné souvent dans les documents du XIV^e siècle (v. Dölger, *Sechs byz. Praktika*, doc. II, 7, 615, de 1317; doc. III, 7 de 1321; doc. IV, 4 de 1341; Dölger, *Aus den Schatzkammern*, nr. 9, 29 de 1357; cf. *ibidem*, 46; nr. 35, 62; nr. 37, 61 de 1310) — un nom d'origine slave, probablement *Melъničane (cf. Vasmer, *op. cit.*, 207, nr. 73). En conclusion, vu l'importance de l'étude de l'éminent savant de Munich pour les recherches slavistiques, l'on pourrait formuler le vœu de la voir traduire dans une des langues slaves, afin de la faire connaître plus largement aux savants des pays slaves.

I. Dujčev/Sofia

D. Csallány, *Archäologische Denkmäler der Awarenzeit in Mitteleuropa*. Schrifttum und Fundorte (mit 1 Karte der Fundorte). Budapest, Verlag der Ung. Akad. d. Wiss., 1956, S. 244.

Die awarische Problematik hat eine große Bedeutung für das Studium der Geschichte des byzantinischen Reiches, aber auch der germanischen und insbesondere der slawischen Stämme, und dies mit Rücksicht auf die Aufgabe, welche die Awaren in ihrer Entwicklung spielten. Es ist deshalb nur begreiflich, daß diese Problematik im Mittelpunkt des Interesses von Forschern vom Entstehen kritischer Geschichtsforschung bis in die Gegenwart stand. In früherer Zeit konnten sich aber Historiker bei ihrem Studium nur auf eine beschränkte Anzahl bekannter historischer Berichte stützen, zu denen seit den großen Editionen narrativer byzantinischer und westlicher Quellen so gut wie keine neuen Zeugnisse hinzutraten. Das archäologische Material blieb verhältnismäßig lange Zeit unausgenutzt, vor allem auch deshalb, weil sein größter Teil, gegossene Bronze, erst von A. Alföldi in seinem Buch *Der Untergang der Römerherrschaft in Pannonien*, Berlin-Leipzig, 1926, mit Sicherheit als archäologischer Nachlaß der Awaren identifiziert werden konnte. Erst dann konnte den Awaren ohne Zweifel eine große Menge von Denkmälern, die von früheren Generationen der Archäologen entdeckt wurden, zugeschrieben werden. Zu ihnen tritt in den letzten Jahren ein geradezu unerschöpfliches Material aus weitgehenden Forschungen hinzu, die sowohl in Ungarn, auf dem einstmals von den Awaren am dichtesten besiedelten Gebiet, als auch in Nachbarstaaten, in Gebieten, in die Awaren durch ihre Besiedlung eingegriffen oder wo sich in der materiellen Kultur Zeugnisse über lebhaft Beziehungen mit ihnen erhalten haben, vorgenommen werden. So hat sich eine große Anzahl von Gegenständen, die oft auch in Museen auf dem Lande verstreut waren, angehäuft; es war deshalb schwierig, sich eine genauere Vorstellung sowohl hinsichtlich ihrer geographischen Ausbreitung, als auch hinsichtlich ihrer Hinterlegungsorte zu machen. Keine geringere Schwierigkeit bedeutete die Orientierung über die diese Gegenstände behandelnde Literatur, da Fundberichte und Artikel oftmals auch in Kreiszeitschriften, in Jahrbüchern kleinerer Museen u. ä. veröffentlicht wurden, so daß es für den ausländischen Forscher beinahe unmöglich war, eine vollkommene Evidenz der diesen Gegenstand behandelnden Literatur zu erreichen. Eine wesentliche Hilfe bedeuteten schon früher einige Bibliographien, ebenso wie Teilzusammenstellungen von Funden und Karten, welche die Verbreitung des erwähnten Denkmälerinventars in der Regel in Teilgebieten veranschaulichten. (Im Vorwort des rezensierten Buches erwähnt der Autor die wichtigsten von ihnen.) Es bestand aber bisher keine systematische Zusammenstellung der mit den Awaren verbundenen Denkmäler und auch keine erschöpfende Bibliographie der betreffenden archäologischen Literatur.

Es war schon längere Zeit bekannt, daß an einem Handbuch dieser Art der bekannte ungarische Archäologe D. Csallány arbeitet, der sich in den letzten 25 Jahren durch Erforschung, Publizierung und Bewertung des Materials aus dem Zeitabschnitt awarischer Herrschaft auf dem Boden des heutigen Ungarns große Verdienste erworben und der sich sehr aktiv an Diskussionen über bisher ungeklärte Fragen der Chronologie und der ethnischen Zugehörigkeit des damaligen Denkmälermaterials beteiligt hat. (Seinen Beitrag hat kritisch J. Eisner im 10. Kapitel seines Werkes *Devínska Nová Ves*, Bratislava 1952 bewertet.) Die wissenschaftliche Öffentlichkeit hat deshalb mit Ungeduld dieses Buch erwartet, an welchem der Autor mit ungewöhnlichem Eifer seit 1939 gearbeitet hat und das schließlich im Jahr 1956 unter dem Titel *Archäologische Denkmäler der Awarenzeit in Mitteleuropa* erschienen ist. Was die Gesamtverteilung anbelangt, ent-

hält die Arbeit eine Einführung des Autors, ferner eine Zusammenstellung archäologischer Literatur, und dies in dreifacher Gliederung: nach Autoren (in einer alphabetischen Reihenfolge), nach Periodiken und Serien (dieses Verzeichnis ist besonders nützlich) und schließlich eine chronologische Übersicht der Literatur von 1712 bis 1955 geordnet nach Jahren. Neben archäologischen Arbeiten sind hier auch die betreffende anthropologische und numismatischen Literatur, ja sogar auch einige grundlegende historische Arbeiten angeführt, obgleich eine systematische Bibliographie der historischen Literatur erst weitere Bände bringen sollen. Den zweiten weitaus umfangreichsten Teil (S. 77—232) bildet die Zusammenstellung der Fundorte, bearbeitet nach drei Aspekten: erstens ein alphabetisches Verzeichnis, in welchem zu dem Namen des Fundortes eine kurzgefaßte Charakteristik der Funde und die betreffende Literatur beigelegt ist, ferner eine Zusammenstellung von Museen und Sammlungen, in denen die mit den Awaren verbundenen Denkmäler hinterlegt sind (mit Hinweisen auf das erste Verzeichnis) und schließlich sind die Fundorte eingereiht nach Ländern und Verwaltungsgebieten. Im III. Teil hat der Autor in alphabetischer Reihenfolge Fundorte byzantinischer Münzen aus der awarischen Zeit zusammengestellt. Im Anhang ist eine Übersicht der zeitgenössischen bayrischen Denkmäler östlich des Inn enthalten und schließlich eine Karte beigelegt, die die Ausbreitung der Funde in Mitteleuropa veranschaulicht.

In der Einführung informiert der Autor den Leser über die Gesichtspunkte, unter welchen dieses riesige Material zusammengestellt wurde. Es war vornehmlich sein Bestreben, daß die Zusammenstellung nicht nur die mit den Nomadengruppen des awarischen Stammverbandes zusammenhängenden Funde, sondern auch den archäologischen Nachlaß der übrigen ethnischen Bevölkerungsgruppen auf dem von Awaren beherrschten Gebiet, also auch der Überreste der alten romanischen Einwohner, und ferner auch der Germanen und Slawen enthalte. Dieses mannigfaltige Fundmaterial bezeichnet er mit der Sammelbezeichnung „Denkmäler aus awarischer Zeit“, wobei er unter awarischer Zeit die Zeitspanne vom Jahr 568, also in großen Zügen von der Besitznahme des Karpathenbeckens durch die Awaren, bis ungefähr zum Jahr 896, als die Magyaren ihre historischen Siedlungen im Gebiet der Mitteldonau und Theiß einnahmen, versteht. Für die Vollständigkeit der Ausführungen ist es von Nachteil, daß die Problematik gepreßter Schmuckstücke und gegossener Bronze, zweier großer Denkmälergruppen, die heute Nomadenstämmen im awarischen Reich zugeschrieben werden, so gut wie gar nicht erwähnt wird. Dieser Umstand ist umso überraschender, da — wie schon bemerkt wurde — der Autor selbst ausdrucksvoll in die Diskussion über ihre Datierung und ethnische Zugehörigkeit eingegriffen hat. In das Denkmälerinventar aus awarischer Zeit, welches in der Einleitung in 13 Punkten aufgezählt wird, ist außerhalb des mitteleuropäischen in der Buchbezeichnung angeführten Rahmens auch „das aus dem mittleren Wolgagebiet stammende oder damit zusammenhängende Fund- und Gräbermaterial der Awaren und jenes aus der Pontusgegend der Kuturgur-Bulgaren (Hunnen), z. B. gegossene, gepreßte oder ausgewalzte Erzeugnisse aus Silber“, eingereiht. In ungarischen Fachkreisen, denen diese Fragen am nächsten liegen, wurden Zweifel darüber ausgesprochen, ob die erwähnten aus der Pontusgegend stammenden Gegenstände als eine Gruppe angesehen und in das Material, welches bloß mit den Awaren und ihrer Zeit zusammenhängt, eingefügt werden können. Ebenso wurde kritisiert, daß der Autor keine Vorbehalte bei Nischengräbern anführt, obwohl sie in das Denkmälerinventar aus awarischer Zeit nur in dem Fall eingereiht werden können, falls in denselben charakteristische Bandgarnituren gefunden wurden. Auch die Auswahl des Materials, welches die frühere Bevölkerung Panoniens charakterisieren soll, gab zu Einwendungen Anlaß. Neben Überresten des Christen-

tums werden in dieses Material nur kreisförmige Fibeln eingereiht, die sich nicht einmal in der ganzen Hinterdonaugegend ausgebreitet haben und auch im Westen vorkommen. Schließlich wurde ausgesetzt, daß der Autor die problematische Gruppe der als gepidisch angesehenen Denkmäler so behandelt, als ob sie unzweifelhaft wäre. (Zu all diesen und auch zu einigen weiteren Problemen siehe auch A. Radnóti, *Archæolog. Ertesftő* 83/2 [1956] 236—240.)

Neben anderem importierten Material werden in die Zusammenstellung vor allem Gegenstände byzantinischer Provenienz aufgenommen, die aus der „Zeit vor 679“ stammen. Ihre Einreihung ist unzweifelhaft richtig. Es ist bekannt, daß byzantinische Tribute, mit welchen in das awarische Reich Münzen, Schmuckstücke und Luxuserzeugnisse aus Byzanz flossen, in die Hände der Häuptlinge awarischer und scheinbar auch der übrigen verbündeten Nomadenstämme gelangten und deshalb einen Bestandteil ihres materiellen Nachlasses bildeten. Die Zeitgrenze, nach welcher der Zustrom byzantinischer Münzen und Erzeugnisse in das awarische Reich aufhörte, erblickt Csallány in der Gründung des bulgarischen Staates an der unteren Donau. Er setzt nämlich voraus, daß sich dieses neue Gebilde zwischen Awaren und Byzanz einzwängte und so dauernd ihren gegenseitigen Verkehr unmöglich machte. (Vergl. den Artikel des Autors *Византийские монеты в аварских находках* — L'importance de la circulation monétaire byzantine pour le legs archéologique des Avars, *Acta Arch. Hung.* II [1952] 235—250). In einer Polemik mit dieser These gelang es G. Fehér zu beweisen (*Аваро-византийские сношения и основание Болгарской державы* — Les relations avaro-byzantines et la fondation de l'état bulgare, *Acta Arch. Hung.* V [1954] 55—59), daß die Bulgaren zur Hauptverkehrsader, welche Byzanz mit dem von den Awaren beherrschten Gebiet verband, d. i. zum Wege aus Konstantinopel über Sofia und Niš nach Sirmien, erst zu Zeiten des Chanes Krum zu Beginn des IX. Jahrhunderts gelangten und daß bis dahin der gegenseitigen Verbindung zwischen Byzanz mit den Awaren keine objektiven Hemmnisse im Wege standen. Der Grund, warum gegen Ende des VII. Jahrhunderts der Zustrom von byzantinischen Münzen und Wertgegenständen an den Hof awarischer Chane aufhörte, muß eher im Abstieg des politischen Gewichtes der Awaren gesucht werden, die zu dieser Zeit unter veränderten historischen Bedingungen Byzanz nicht mehr bedrohen konnten, so daß die byzantinische Regierung weitere Tributabgaben einstellte. Falls der Autor trotz dieser Fakten auch weiterhin als Datum der veränderten Beziehungen zwischen Awaren und dem byzantinischen Imperium das Jahr der Gründung des bulgarischen Staates ansieht, muß in diesem Zusammenhang erwähnt werden, daß die bulgarische Geschichtswissenschaft dieses Ereignis seit der Entdeckung J. Trifonovs (*Известиего на сирийския пресвитер Константин за Исперихова победа над Византийците*, *Изв. на Ист. Дружество в София* XI—XII [1931 bis 1932] 199—215, 334—336) nicht in das Jahr 679, wie Csallány anführt, sondern in das Jahr 681 verlegt.¹

Zu einer Reihe von Fragen und Einwendungen gibt auch Csallány's Auswahl slawischer Denkmäler aus der „Zeit der Awaren“ Anlaß. Sie enthält bloß „die slawischen (?) Fibelfunde aus dem VII. Jahrhundert“ und die Depotfunde und Brandgräberfunde des Slawentums des VIII.—IX. Jahrhunderts.“ Der Autor hielt es nicht für notwendig zu erklären, warum er in einer so weit gezogenen Zusammenstellung gerade einen der typischsten Faktoren der slawischen materiellen Kultur, die Keramik, außer Acht ließ. Dieser Umstand ist umso befremdender, wenn wir in Erwägung ziehen, daß in awarischen

¹ Zuletzt hat diesem Problem G. Cankova-Petkova, *Бележки към начална период от историята на българската държава*, *Изв. на Института за българска история* (1954/5) 334 f., Aufmerksamkeit gewidmet und gelangt zur Datierung mit dem Jahr 680.

Gräbern in großer Menge Gefäße derselben Form und aus demselben Material wie in zeitgenössischen slawischen Grabstätten gefunden werden, so daß ihre Erzeugung von unseren Archäologen mit den Slawen in Verbindung gebracht wird (Eisner, Poulik u. a.) Überdies weist die slawische Keramik gerade im 7. bis 9. Jahrhundert eine reiche und interessante Entwicklung auf, was bei dem angeführten Zusammenhang mit dem awarischen Milieu Forschern, die sich mit der materiellen Kultur, die mit Awaren im Zusammenhang steht, befassen, nicht gleichgültig sein kann. Die Auslassung slawischer Keramik hängt scheinbar mit dem Befremden erregenden Umstand zusammen, daß der Autor auch im archäologischen awarischen Nachlaß Töpfererzeugnissen keine Aufmerksamkeit widmet, obgleich er sich mit ihrer Erforschung befaßt und eine interessante Studie über frühawarische Keramik geschrieben hat.

Ebenso verwunderlich ist der Umstand, daß der Autor hinsichtlich des slawischen Bestattungsritus im 8. und 9. Jahrhundert bloß die Brandbestattung zur Kenntnis nimmt, obgleich bei den Slawen in der nördlichen Nachbarschaft der Awaren gegen Ende des 8. Jahrhunderts die Bestattung von nicht verbrannten Leichen zur Gewohnheit wurde, und dies auch in Gebieten, die vom awarischen Donaugebiet nicht beeinflußt werden (Vergl. J. Eisner, *Devínska Nová Ves*, 226—227). Dort, wo Slawen mit Awaren Fühlung hatten, nahmen sie von der Brandbestattung Abstand; der Beerdigungsritus kann deshalb hier nicht als ethnisches Teilungsmerkmal angesehen werden. Im 9. Jahrhundert sind Skelettgräber vorherrschend.

An dem slawischen Milieu nördlich der Donau ist am besten ersichtlich, in welche Widersprüche sich der Autor dadurch verwickelt, daß er in diesem Gebiet das 9. Jahrhundert noch als „awarische Zeit“ ansieht. Die Frage des weiteren Bestandes und insbesondere der Bedeutung der awarischen materiellen Kultur im 9. Jahrhundert, also noch ein ganzes Jahrhundert nach Entwurzelung des awarischen Reiches, ist überhaupt sehr strittig. Historisch ist nämlich durch Quellen nachgewiesen, daß die Awaren nach Verfall ihrer Herrschaft gegen Ende des 8. Jahrhunderts sehr rasch an Bedeutung verloren haben, und auf den Seiten der zeitgenössischen Chroniken schwinden gleichzeitig alle Spuren von ihnen. Dieser rasche Rückfall findet auch im archäologischen Material seinen Ausdruck. Die Mehrzahl der Forscher vertritt deshalb die Ansicht, daß das Ende gegossener Bronze, einer für Awaren insbesondere im 8. Jahrhundert charakteristischen Denkmälergruppe, „nicht um das Jahr 900 herum liegt, wie Csallány anführt, sondern in die Blatnitzer Phase zu Beginn des IX. Jahrhunderts fällt, wie N. Fettich nachgewiesen hat und wie dies auch mit der archäologischen Situation unserer Länder im Einklang steht“, d. i. auf dem Gebiet der ČSR (J. Eisner, Autoreferat zum Werk *Devínska Nová Ves*, Slovenská archeológia III [1955] 307). Gegossene Bronze waren vor allem für die regierende Schicht der Awaren bestimmt. Nach Ausrottung der awarischen Nobilität in den von Franken geführten Kriegen endet deshalb auch diese früher so blühende Industrie. Insbesondere nach den Entdeckungen der letzten Jahre kann niemand darüber Zweifel hegen, daß gerade in diesem Zeitabschnitt auf dem Gebiet des Großmährischen Reiches eine fortgeschrittene, eigenartige slawische Kultur aufblühte; einige wenige Gegenstände nomadenhaften Charakters sind in ihrem archäologischen Nachlaß eine ganz atypische Randerscheidung. Übrigens weist auch im Gebiet der früheren kompakten awarischen Ansiedlung beim Blatensee das dortige slawische Milieu zur Zeit der Herrschaft Pribinas und Kocels eine der großmährischen Kultur analoge materielle Kultur auf.

Diese Situation im 9. Jahrhundert enthüllt zugleich in sehr markanter Weise die Ungeklärtheit einer weiteren These Csallány's, nach welcher die geographische Ausbreitung der mit Awaren verbundenen Denkmäler dem historischen Umfang des Awaren-

reiches gleichbedeutend ist. Dabei erklärt der Autor keineswegs, in welcher Zeit nach seiner Ansicht dies der Fall war und welche Denkmäler er vor Augen hat. Weder in der einleitenden Abhandlung noch auf der Karte wird der Umstand berücksichtigt, daß sich sowohl der Umfang der awarischen Herrschaft, als auch die geographische Ausbreitung der Denkmäler im Verlauf der Zeit geändert haben. Eine statisch gefaßte Karte macht wirklich den Eindruck, als ob der Umfang des awarischen Reiches von seinem Beginn bis zu seinem Verfall dauernd mit der größten territorialen Ausbreitung einiger awarischer Gegenstände aus dem 8. und spätestens noch aus dem Beginn des 9. Jahrhunderts gleichbedeutend gewesen wäre. Und doch kann kein Zweifel darüber bestehen, daß z. B. die Entstehung und der Bestand von Samo's slawischem Reich sicherlich auch Änderungen im Ausmaß der awarischen Herrschaft verursacht habe. Was die geographische Ausbreitung der mit Awaren zusammenhängenden Funde anbelangt, finden wir ebenfalls eine völlig andere Situation in der älteren Zeit als im 8. Jahrhundert. So ist in Mähren mit Ausnahme eines Sammelfundes einiger Silbergegenstände byzantinischen Charakters in Pošterná, welche vielleicht mit den Awaren in Verbindung gebracht werden könnten, kein einziger Fund bekannt, in Böhmen ist nur ein Fundort (Ledvice [Ladowitz über Dux], Bezirk Brüx in Nordböhmen) in Erscheinung getreten und in der Slowakei werden diese Denkmäler bei der Donau und in den südlichsten Teilen des Landes gefunden. Demgegenüber haben sich jüngere gegossene Bronze insbesondere in Mähren ziemlich weit nach Norden in das Brünnener Gebiet und gegen Kremsier verschoben. Dabei handelt es sich aber um Einzelfunde. Die einzige verhältnismäßig späte Begräbnisstätte der Awaren in Mähren ist in Dolní Dunajovice. Nach ihrer Lage südlich der Thaya wird sie aber eher zu Gräbern im Gebiet zwischen Donau und Thaya, wie z. B. Mistelbach im heutigen Österreich eingereiht. Wenn der Autor auf der Karte wenigstens Funde, die in das 7. Jahrhundert datiert werden können, und spätere Denkmäler unterschieden hätte, wäre die Veranschaulichung ihrer geographischen Ausbreitung weitaus dynamischer ausgefallen und es hätte sich auch gezeigt, daß mit ihr der territoriale Umfang des awarischen Reiches in der oder jener Zeit nicht verbunden werden kann.

Gegenüber früheren Karten, die die Ausbreitung von Funden größtenteils nur durch Schraffierung andeuteten, unterscheidet sich günstig Csallány's Karte dadurch, daß sie Fundorte zum Ausdruck bringt und dieselben mit Namen bezeichnet. Andererseits übermittelt sie aber verschobene Vorstellungen über die Ausbreitung von Denkmälern und über die Dichte awarischer Besiedlung, da der Autor z. B. große Begräbnisstätten, Einzelgräber oder zufällig verstreute Einzelfunde graphisch nicht unterscheidet. Manchmal sind hier auf gleiche Art und Weise auch ganz ungewisse Funde angeführt, wie z. B. Kosiň nad Iplom (Ipolykeszi). Falls wir den betreffenden Hinweis auf Kosiň in AĚ 1897, S. 192 aufsuchen, erfahren wir, daß in diesem Jahr ein Landwirt bei der Feldarbeit angeblich eine bronzene Klammer mit einem Tiermotiv und ein Gefäß mit Speiseresten gefunden hat. Ohne sich an einen Fachmann zu wenden, hat er den Fund fortgeworfen, so daß die Denkmäler in Verlust geraten sind. Der Autor des Artikels beklagt die Uninformiertheit zufälliger Finder. Dabei figurieren Kosiň nad Iplom auf der Karte mit der gleichen Sicherheit wie große Fundorte, z. B. Kunágota, Bócsa oder Győr, ohne daß graphisch angedeutet wäre, daß sie sich von ihnen durch die Art und Bedeutung der Funde unterscheiden. Anderenfalls kommt es vor, daß an Stelle eines Fundortes im Verzeichnis und auch auf der Karte zwei Fundorte angeführt werden. So ist z. B. in Líšeň-Staré Zámky (heute Bestandteil der Stadt Brünn) ein slawischer Burgwall; ein Teil dieses Burgwalles verläuft entlang eines Waldes, der in dieser Gegend „Haleglétňa“ genannt wird. (Vergl. J. L. Červinka, *Slované na Moravě a říše Velkomoravská*, 1928,

S. 84). Während der Großteil der Forscher, die über den hiesigen nicht allzugroßen Fund geschrieben haben, den Fundort unter der Bezeichnung Líšeň (Lösch) anführen, bezeichnete Reinecke die Lokalität nach dem Wald als „Alikletna“ (= Haleglétňa). In Csallány's Zusammenstellung ist derselbe Fund unter Nr. 16 als Alikletna und auch unter Nr. 567 als Líšeň (Lösch) angeführt. Auch auf der Karte werden beide Orte angeführt. So ist Šárka-Vokovice, also ein Bestandteil des heutigen Prag, auf der Karte dort situiert, wo die Lužnice (Luschnitz) in die Vltava (Moldau) mündet, ungefähr an der Stelle, wo sich die Stadt Týn nad Vltavou (Moldauthein) befindet, demnach ca. 94 km Luftlinie südlich von Prag. Dabei ist im Verzeichnis unter Nr. 811 deutlich angeführt „Šárka“ (Vokovice) Praha-Šárka. Unter diese Nummer wird gleichzeitig irrtümlich noch ein anderer Fundort, Prag XVI-Smíchov, eingereiht, als ob es sich um eine und nicht um zwei Lokalitäten handelte. Jarohněvice werden als in Ostböhmen gelegen angeführt, obgleich im Verzeichnis richtig angedeutet ist, daß sie sich bei Kremsier in Mähren befindet. Die Lokalität Kostelík ist der Karte nach zwar in Mähren angeführt, aber im Verzeichnis lokalisiert sie der Autor in das „Komitat“ Rakovnick (Rakonitz); diese tschechische Stadt liegt 60 km Luftlinie westlich von Prag. Der Autor führt nämlich in der Zusammenstellung bei jedem Fundort an, zu welcher Verwaltungseinheit (in seiner Terminologie zu welchem „Komitat“) er gehört. Dabei führt er für das Gebiet der ČSR die vor dem ersten Weltkrieg gültige Verwaltungsaufteilung an. — In den Ortsbezeichnungen werden neben orthographischen Fehlern auch einige Bezeichnungen unrichtig angeführt: z. B. Lemešan statt Lemešany, anderswo wird wiederum die Bezeichnung nur deutsch angeführt, z. B. Zürau ohne die tschechische Bezeichnung Sítém, Staré Zámky beim Stichwort Líšeň Nr. 567 werden im Lokal „starých Zámčích“ anstatt im Nominativ angeführt u. a. In der Zusammenstellung der Funde auf unserem Gebiet fehlen ferner einige Fundorte; hinsichtlich einiger von ihnen konnte der Autor noch nicht den Bericht zur Verfügung haben (z. B. Libice in Böhmen, Velatice, Modrá, Pošterná in Mähren).

Was die beigezeichnete Karte anbelangt, muß noch bemerkt werden, daß die Andeutung bewaldeter Flächen in ihr ein unrichtiges Bild von der Situation im böhmisch-mährischen Gebiet übermittelt. Sie erweckt nämlich den Eindruck, daß sich westlich des Flusses Morava (March) und weiter, beinahe über ganz Böhmen (soweit es auf der Karte eingezeichnet ist), eine offene Gegend ähnlich der magyarischen Puszta ohne geringsten Waldbestand hinzog, die deshalb für Ausfälle beweglicher Nomaden ideal offen stand. Dabei ist bekannt, daß tief in das Mittelalter hinein ein ausgedehnter Wald Mähren von Böhmen trennte und daß auch der Großteil von Böhmen, insbesondere Südböhmen und die Grenzgebiete, zu einem bedeutenden Teil von ausgedehnten und für Nomaden schwer passierbaren Wäldern bedeckt war.

Im Verzeichnis byzantinischer Münzen wird nur ein Fundort auf dem Gebiet der ČSR angeführt, Zašovice in Mähren, Bezirk Třebíč (Trebitsch). In einer Zusammenstellung, die aber aller Wahrscheinlichkeit nach Csallány vor der Publizierung seines Buches noch nicht in die Hände gelangen konnte, *Nálezy mincí v Cechách, na Moravě a ve Slezsku* (Münzenfunde in Böhmen, Mähren und Schlesien), Praha, 1955, führt E. Pochitonov in Böhmen 13 Fundorte, in Mähren 5 Fundorte und in Schlesien 1 Fundort an. (Vgl. *ibid.* die Karte Nr. 6.) Dafür wird von Csallány P. Radoměřskýs Studie, *Byzantské mince z pokladu v Zemianském Vrbovku* (Byzantinische Münzen aus dem Schatz in Zemianský Vrbovek), Památky archeol. XLIV (1952), angeführt, wo neben Zemianský Vrbovek auch Funde von byzantinischen Münzen in der Slowakei verarbeitet sind. Es ist schade, daß nicht einmal diese Angaben in der Zusammenstellung verwendet wurden.

Falls wir einige Fehler in der Zusammenstellung der Fundorte und in der Karte

ausgestellt haben, muß mit Recht hervorgehoben werden, daß die in dem rezensierten Buch angeführte Bibliographie der archäologischen und der übrigen erwähnten Arbeiten im ganzen sehr verlässlich ist. Es erweckt Bewunderung, welche Anzahl auch schon in Vergessenheit geratener und beinahe unzugänglicher ausländischer Arbeiten der Autor zu sammeln imstande war. Er ermöglicht dadurch dem Forscher eine sehr gute Orientierung über die umfangreiche Literatur. Es besteht kein Zweifel darüber, daß das Buch infolge seines wertvollen bibliographischen Teiles und infolge des Verzeichnisses der Fundorte, Museen und Sammlungen zusammengetragenen Materials, das darüber hinaus in manchen Fällen bisher nicht publiziert war, ein gesuchtes und für lange Zeit nützliches Hilfsmittel für Archäologen und Historiker, die sich mit der awarischen Zeit befassen, bleiben wird. Es ist sicherlich ein Mangel, daß seine Angaben sorgfältig werden überprüft werden müssen. Andererseits ist hier trotz einiger Fehler die Literatur und das Material bis in solche Einzelheiten zusammengetragen, die oftmals überraschend sind. Auch wenn wir hinsichtlich der Denkmäler und ihrer Lokalisierung auf dem Gebiet der ČSR auf so zahlreiche und oft verblüffende Fehler hingewiesen haben, geben wir auf der anderen Seite gern zu, daß Csallány's Buch trotz alledem eine bisher vollkommenste Gesamtzusammenstellung der Fundorte aus Böhmen, Mähren und der Slowakei enthält, eine Zusammenstellung, die darüber hinaus beinahe vollständig mit Hinweisen auf unsere und die ausländische zuständige Literatur ausgestattet ist.

B. Zástěrová/Prag

V. Hrubý, *Základy kostela na staroslovanském pohřebišti ve Starém Městě „Na valách“*. Předběžná studie. Památky archeol. XLVI (1955) 265—299 + 20 Bilder.

Die in den letzten Jahren in Mähren vorgenommenen großen archäologischen Forschungen haben eine ganze Reihe von Denkmälern aus der Zeit des Großmährischen Reiches aufgedeckt und uns eine derartige kulturelle Reife der alten Mährer aufgezeigt, zu der wir in der damaligen zeitgenössischen slawischen Welt keine Analogien finden. Der spezifische Charakter einer ganzen Reihe gefundener Gegenstände, zu denen in umliegenden Ländern keine Analogien bestehen, die ungleiche Stufe der Erkenntnis des mit ihnen gleichzeitig vorhandenen archäologischen Materials in der Umgebung und das Problem der chronologischen Einreihung fremder in unseren Funden aufgedeckter Denkmäler sind Gründe dafür, warum wir eine Reihe von Gegenständen genau zu datieren nicht in der Lage sind und warum wir über ihre Chronologie diskutieren. Chronologische Fragen interessieren nicht nur Archäologen, sondern auch Historiker und Byzantologen, die im archäologischen Material Erklärungen für eine ganze Reihe von Fragen über den Einfluß von Byzanz auf Großmähren suchen, über welche schriftliche Quellen sie nur ungenau unterrichten.

Die frühestens erkannte und erforschte Grabstätte aus der Zeit des Großmährischen Reiches ist die Grabstätte der Altstadt in der Lage „Na valách“. Sie wurde von W. Hrubý umgegraben, der die Ergebnisse seiner Forschung in einem umfangreichen, heute bereits vergriffenen Buch publizierte (V. Hrubý, *Staré Město, velkomoravské pohřebiště „Na valách“*, Praha 1955; siehe auch die Referate über dieses Buch: J. Eisner, *Památky archeol.* XLVII [1956] 187—189 und R. Turek, *čas. Nár. musea CXXV* [1956] 232—234). Die Studie, über die zu referieren ich beabsichtige, ist ein verkürzter, stellenweise aber wortwörtlicher Umdruck von Kapiteln aus der erwähnten Publikation über

die Altstädter Grabstätte, welche die Fundumstände des Friedhofssanktuariums und seine Datierung betreffen. Die ursprüngliche Arbeit ergänzt der Autor durch einige Einzelheiten (Stratigraphie der Schichten u. ä.), gelangt aber zu den gleichen Schlüssen. Die Kirche datiert er in die zweite Hälfte des 9. Jahrhunderts, und zwar indirekt auf Grund ihrer Beziehung zur Grabstätte (zu Gräbern, die durch die Kirchenfundamente überdeckt sind, und zu Gräbern, deren Verschüttung Mörtel und Baureste der Kirche enthält). Der Autor geht von der Voraussetzung aus, daß der Verputz erst nach der Destruktion der Kirche in die Verschüttung der Grabgruben gelangen konnte. Dieser Schluß kann nur für den Mörtel aus dem Mauerwerk und aus dem Fußboden, keineswegs für den Verputz der Innen- und Außenseiten der Kirchwände akzeptiert werden. Dieser Verputz konnte in die Gräber noch zu Zeiten des Kirchenbestandes gelangen. Die Auswertung des Verputzfundes in Gräbern für die Datierung ist noch durch den Umstand kompliziert, daß die Kirche einmal ausbrannte, wobei auch ihre Devastierung (und damit auch die Lösung des Mörtels vom Mauerwerk u. ä.) eintreten konnte. Nach dem Brand wurde die Kirche erneuert. Der Verputz konnte in die Verschüttung der Gräber manchmal erst sekundär gelangen, wie dies nach den Ausführungen Hrubý's beim Grab 266/49 der Fall war. Als fühlbaren Mangel der Arbeit empfinden wir den Umstand, daß der Autor nicht anführt, welcher Art der Verputz war, der in der Verschüttung einzelner Gräber gefunden wurde. Soweit eine nähere Klassifizierung des Verputzes durchgeführt wurde (S. 296), stellen wir eine interessante Tatsache fest: Gräber, die reichlich mit Beigaben ausgestattet sind, enthalten in der Verschüttung fast ausschließlich Verputz von Wänden (dessen Fund als Beleg des Verfalls, keineswegs der vollkommenen Vernichtung gelten kann) und entbehren jedweden Mörtelfundes, der sich erst nach der tatsächlichen Vernichtung des Sanktuariums (aus dem Mauerwerk, Fußboden u. a.) lösen konnte. Der Höhepunkt der großmährischen Erzeugungsproduktion (Schmuckproduktion u. a.) scheint demnach zeitgemäß vor den Untergang des Sanktuariums zu fallen. J. Eisner deutete an, daß das Schmuckstück großmährischen Charakters, das in ziemlich reichlichen Funden in Böhmen bekannt ist, typisch ist z. B. für die Grabstätte von Žalov, aber auf Grabstätten, welche das Sanktuarium der Prager Burg vom Ende des 9. und zu Beginn des 10. Jahrhunderts umgeben, vollständig fehlt (J. Eisner, *Archeologie o Velké Moravě*, Slavia XXV [1956] 288). Es handelt sich um einen bedeutsamen Beleg für die Behauptung, daß der Höhepunkt der großmährischen Produktion notwendig in das 9. Jahrhundert fällt, und daß mit ihrem Aufstieg im 10. Jahrhundert nicht gerechnet werden kann. Die Grabstätten von Předměstí, die manchmal als Einwand gegen diese Erklärung angeführt werden (weil sie scheinbar das großmährische Schmuckstück und Münzen aus dem 11. Jahrhundert enthalten), sind in Wirklichkeit zwei zeitlich verschiedene Grabstätten mit sekundär vermischten Funden. Schmuckstücke großmährischen Charakters im Donaubecken im altmagyarischen und später im Altbelobrdokulturmilieu (die oft zusammen mit samanischen und arpadischen Münzen aufgefunden wurden) können nicht als Stützpunkt für die Datierung ähnlicher Gegenstände in Mähren herangezogen werden. Vergleichen wir z. B. die Verzierung des Henkelknopfes aus einer näher nicht bestimmten Grabstätte in der Umgebung der Burgstätte von Budeč (J. Schráníl, *Několik příspěvků k poznání kulturních proudů v zeměch českých v X. a XI. věku*, Obzor prehistorický IV—1925, Tab. XX, 2, 2a, 2b) mit einem verzierten Henkelknopf aus einer Grabstätte in Neutra u. Zobor (P. Čaplovič, *Slovenské pohřebiště v Nitre pod Zoborom*, Slovenská archeológia II [1954] 5—32, Bild 5 auf Seite 27). Eine ähnliche Gliederung in Kreise, die gegenseitig von einander durch flechtenartige Gebilde mit Halbpalmetten an den Enden abgetrennt sind, belegt bei beiden die Entstehung in einer ungefähr gleichen Zeit. Trotzdem stammt der Henkel-

knopf von Neutra aus einer Grabstätte, die mit Sicherheit in die zweite Hälfte des 10. Jahrhunderts datiert ist, während der Henkelknopf aus Budeč, offensichtlich aus zerstörten Gräbern in Zákolany herrührend, in das 9. oder spätestens in den Beginn des 10. Jahrhunderts gehört. Ein weiterer Henkelknopf aus Zákolany (bei diesem kennen wir die Fundstätte ganz genau) ist mit einem schematisierten Vogelmotiv verziert (Schránil, l. c., Tab. XII, 1, 1a), welches wir in vollkommenerer Ausführung auch auf dem erwähnten Henkelknopf aus Neutra sehen. In der zweiten Hälfte des 10. Jahrhunderts begruben die Einwohner der Burgstätte Budeč nicht mehr auf der Grabstätte in Zákolany, sondern direkt in der Burgstätte um die Kirche der Jungfrau Maria herum. Die Forschung J. Böhms hat hier eine christliche Reihengrabstätte mit spärlichen Beigaben (publiziert hat die Grabstätte K. Guth, *Praha, Budeč a Boleslav*, Svatováclavský sborník I, Praha, 1934, 761—768) ohne jedwede Spur byzantinischen Materials festgestellt, welches im Gegenteil in der gleichen Zeit in der Belobrdokultur noch eine Rolle spielt (Z. Váňa, *Maďari a Slované ve světle archeologických nálezů X.—XII. století*, Slovenská archeológia, II [1954] 82 bis 83). Schmuckstücke mährischen Charakters (vor allem Ohrringe mit Traubenverzierung und mondförmige Ohrringe mit Kettchen, sowie auch Henkelknöpfe) finden wir im Donaubecken größtenteils in unmittelbarer Nähe Mährens. Es ist interessant, daß sie sich auch in der Belobrdokultur vor allem im nördlichen Teil ihres ausgedehnten Gebietes befinden (J. Eisner, *Počátky českého šperku*, Památky archeologické XLVI [1955] 216). Die Existenz dieser Schmuckstücke im Donaubecken kann am ehesten durch die nach dem Fall des Großmährischen Reiches erfolgte Umsiedlung der Werkstätten in das Donaubecken erklärt oder können sie als Beleg einer aus Ausfällen der Magyaren nach Großmähren stammenden Beute angesehen werden. Diese mitgebrachten Muster konnten dann die einheimischen Handwerker zur Nachahmung angeregt haben. Bei Schmuckstücken mährischen Charakters, die im Donaubecken aufgefunden werden, muß insbesondere die kleine Anzahl ihrer Funde und bei einem Teil dieser Schmuckstücke auch die Vergröberung der Form, die abweichende und einfachere Herstellungsart (z. B. sind Henkelknöpfe aus der Grabstätte in Ptuj in Formen gegossen zum Unterschied von mährischen Henkelknöpfen, die auf der Matrize geschmiedet wurden; siehe J. Korošec, *Staroslovanská grobišče na ptujskem Gradu*, Ljubljana, 1950, 97) und auch die geographisch und zeitlich entfernten Funde einiger Schmuckstücke, die offensichtlich gleichzeitig in einer Werkstatt entstanden sind, beachtet werden, was alles für die zweite Erklärung zu sprechen scheint.

Nach dem gegenwärtigen Stand unserer Funde und in Wertung der gesamten historischen Situation können wir das Ende der großmährischen Erzeugungsproduktion (oder wenigstens ihrer ansteigenden Tendenz) mit der Wende zwischen dem IX. und X. Jahrhundert datieren. Historisch kann es mit dem Angriff der Magyaren in Verbindung gebracht werden, der durch schriftliche Berichte belegt ist (J. Cibulka, *Velkomoravské kostely objevené r. 1949 ve Starém Městě*, Praha, 1950, 16). Die Tatsache, daß wir keine magyarschen Denkmäler aus Mähren kennen, ist für diese Erklärung kein Hindernisgrund; diese Denkmäler sind auch in anderen Ländern, in die die Magyaren eingedrungen sind, unbekannt (Bayern u. a.). Deshalb ist auch Cibulkas und Hrubýs Annahme über den Untergang der Altstädter Kirche im Zusammenhang mit dem magyarschen Angriff berechtigt. Das Leben in der Altstädter Ansiedlung hörte deshalb nicht auf, wie die in die Destruktionsreste des Sanktuariums eingebauten Gräber bezeugen. Es ist erst Aufgabe zukünftiger Forschungen und zukünftigen Studiums, den archäologischen Nachlaß der Mährer aus dem 10. Jahrhundert genau ausfindig zu machen. Die Urkunde des Erzbischofs von Mainz Willgis aus dem Jahr 976 (G. Friedrich, *Codex dipl. et epist. I*, Praha, 1904/1907, 40—41), in der von einem mährischen Bischof die Rede ist, ist ein

Beleg dafür, daß die kirchliche Organisation in Mähren entweder die Ereignisse zu Beginn des Jahrhunderts überdauert oder sich bald restauriert hat. Die Existenz von Kirchen in Mähren wird nicht einmal in der ersten Hälfte des X. Jahrhunderts ausgeschlossen werden können. Zur Datierung des Henkelknopfes, der unter dem Fundament der Kirche gefunden wurde und der für Hrubý den Hauptstützpunkt für die Datierung der Kirche in die zweite Hälfte des IX. Jahrhunderts bildet, ist zu bemerken, daß der Einwand des Autors, daß wir ähnliche Henkelknöpfe auch aus Gräbern mit Verputz kennen, keineswegs seine ältere Herkunft ausschließt (falls wir von der angedeuteten Datierungsproblematik, die sich auf Funde von Verputz stützt, absehen), wie dies J. Cibulka nachweist (Cibulka l. c. 15). Ungelöst bleibt vorläufig die Frage, wann zum erstenmal in Mähren im IX. Jahrhundert byzantinische Denkmäler auftreten, und deshalb können wir den Zeitpunkt des Baues der Altstädter Kirche „Na valách“ nicht mittels archäologischer Methoden bestimmen.

Die Frage der Datierung großmährischer Denkmäler (und damit auch des Beginnes byzantinischer Einflüsse im IX. Jahrhundert bei uns) ist im Stadium der Diskussion. Obwohl wir von definitiven Schlüssen noch weit entfernt sind, bringt die Diskussion Ergebnisse. In letzter Zeit ist die Grabstätte von Přebost als Beweis der vorausgesetzten Fortsetzung großmährischer Produktion im X. Jahrhundert nicht mehr Gegenstand der Polemik. Zweck dieser Rezension ist es, auf die Problematik der Datierungsfähigkeit von Verputz- und Mörtelresten in Gräbern (für die Festsetzung der Beziehung dieser Gräber zum Sanktuarium) aufmerksam zu machen und ferner auf den Umstand hinzuweisen, daß Verputzfunde in Gräbern mit Beigaben noch keinesfalls die steigende Tendenz großmährischer Produktion im X. Jahrhundert belegen, ebenso wie Schmuckstückfunde großmährischen Charakters im Donaubecken, welche ein Abbild einer anderen historischen Situation sind, keinen Beleg dafür bilden.

J. Sláma/Prag

Matthäus-Kommentare aus der Griechischen Kirche, aus Katenenhandschriften, gesammelt und herausgegeben von Joseph Reuss. (Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur, Band 61.) Berlin, Akad.-Verlag, 1957, pp. XLVII+463.

Im Laufe des VII. Jahrhunderts hört die selbständige exegetische Forschung innerhalb der griechischen Kirche fast ganz auf. Die exegetischen Schriften der Väter sind zur unumstößlichen Autorität geworden. Jetzt entstehen zu den einzelnen biblischen Büchern Katenen-Kommentare, die nicht mehr das Produkt selbständiger exegetischer Bemühung sind, sondern in denen Kompilatoren Exzerpte aus schon vorhandenen Kommentaren verschiedener Väter kettenförmig aneinanderreihen. Diese Literaturform der „Catenæ“ ist nicht nur auf die exegetische Literatur beschränkt. Es gibt auch dogmatische und asketische Katenen. Somit wird dieses Genre zu einem wesentlichen Bestandteil der christlich-byzantinischen Literatur. So sehr man an den Katenen-Kommentaren den größten Tiefstand der Exegese, das Erlahmen jeglicher eigenen geistigen Tätigkeit beklagt hat, so darf man aus philologischen Gründen diese Sammlungen doch nicht gering-schätzen. Gewiß tragen sie einen großen Teil der Schuld an dem Verlust so mancher Kommentare aus der Blütezeit der Exegese, doch bieten sie uns gerade dadurch, daß diese Kompilatoren so wenig Eigenes beizusteuern wußten, die einzige Möglichkeit, eben diese verlorengegangenen Kommentare berühmter Väter und nicht zuletzt auch derjenigen, die mit der Orthodoxie irgendwie in Konflikt gerieten, zu mehr oder minder großen Teilen

wiederherzustellen. Natürlich kann dies nur einer sehr gründlichen kritischen Überprüfung des Wustes von Katenenhandschriften gelingen. Für die Matthäus-Katenen hat sich Joseph Reuss dieser mühevollen Aufgabe unterzogen und sie hervorragend gelöst. Überhaupt war er für diese Ausgabe der am meisten geeignete Mann, ist er doch von seinem Lehrer Karl Staab, von dem wir die Untersuchungen zu den *Paulus-Katenen* (Rom, 1926) und die Ausgabe der *Paulus-Kommentare aus der Griechischen Kirche* (Münster i. W., 1933) besitzen, schon früh in das Studium der Katenen-Literatur eingeführt worden und hat seine wissenschaftliche Arbeit zum großen Teil den Evangelien-Katenen gewidmet. So hat er auch für die vorliegende Edition in seiner Habilitationsschrift *Matthäus-, Markus- und Johannes-Katenen*, Münster i. W., 1941, wertvolle Vorarbeit geleistet. Seine kritische Ausgabe stellt auf diesem Gebiet die erste wissenschaftliche Leistung dar; denn bisher besaßen wir nur einige wenige völlig unzureichende Ausgaben aus dem XVII. bzw. der 1. Hälfte des XIX. Jahrhunderts, die Matthäus-Katenen nach einer einzigen beliebigen Handschrift abdruckten. Dagegen hat Reuss eine große Anzahl von Katenenhandschriften untersucht und aus ihnen fünf Typen herauszuschälen vermocht, die von insgesamt 23 Handschriften repräsentiert werden. Auf diese recht breite handschriftliche Grundlage hat er seine Ausgabe gestellt. Selbstverständlich sind in ihr nicht alle Autoren aufgenommen worden, von denen Exzerpte in den Matthäus-Katenen vorliegen. Es können sowieso nur solche Kirchenschriftsteller in Frage kommen, die sich in besonderen Schriften zum 1. Evangelium geäußert haben. Von diesen wiederum scheiden diejenigen aus, deren Werke in direkter Überlieferung auf uns gekommen sind, wie die Matthäus-Homilien des Johannes Chrysostomus und große Teile der Matthäuseklärung des Origenes (Fragmente davon, soweit sie sich in den Matthäus-Katenen finden, sind bereits von Klostermann im GCS-Band XII, 1 der Werke des Origenes gesammelt worden). Vollständig sind nun diejenigen Autoren, zu deren Matthäus-Kommentaren die Katenenhandschriften die einzige Quelle bilden, in die vorliegende Ausgabe aufgenommen worden. Wir finden die Namen von 6 Autoren, als ersten Apollinaris, Bischof von Laodicea (310—390). Seine zahlreichen exegetischen Schriften sind bis auf Fragmente verlorengegangen, da seine Christologie von der Orthodoxie verurteilt wurde. Die Reste seines Römerbrief-Kommentars hat Staab in seinen Paulus-Kommentaren gesammelt und herausgegeben. Der 2. Autor ist der Bischof Theodor von Heraklea in Thrakien, der um das Jahr 355 gestorben ist. Seine Werke sind uns vollends nur durch die Katenen-Literatur bekannt. Es folgt sein berühmter Namensvetter Theodor, 392—428 Bischof von Mopsuestia in Kilikien, der als größter Exeget der antiochenischen Schule gilt. Zu seinen Lebzeiten zweifelte niemand an seiner Orthodoxie, doch wurde er später in den nestorianischen Streitigkeiten als christologischer Häretiker verurteilt. Auch hier war die Folge der fast gänzliche Verlust seiner umfangreichen exegetischen Werke. Vom Matthäus-Kommentar des Theophilus, der 385—412 Bischof von Alexandrien war, hat Reuss in den Katenen nur drei kleinere Fragmente aufzufinden vermocht, weit über 300 Fragmente bietet seine Ausgabe aber für den Kommentar des Neffen und Nachfolgers des Theophilus, Cyrill von Alexandrien, von dessen übrigen Werken auch noch größere Teile auf uns gekommen sind; genannt seien in diesem Zusammenhang nur seine Lukas-Homilien. Den Abschluß der Ausgabe bilden die Fragmente des Matthäus-Kommentars des berühmten Patriarchen Photius von Konstantinopel, die uns ebenfalls nur in den Katenen greifbar sind. — Es war nicht immer leicht, die Katenenfragmente einwandfrei diesem oder jenem Autor zuzusprechen, aber durch die breite handschriftliche Grundlage dieser Edition und unter Anwendung aller philologischer Kriterien ist es Reuss gelungen, diese Schwierigkeit zu lösen. Nur was die beiden Theodore betrifft, so herrschte hier bei der Lemmatisierung solche Verwirrung

in den Handschriften, daß es bei einigen Fragmenten unmöglich war, sie mit Sicherheit dem Theodor von Heraklea oder dem von Mopsuestia zuzuerkennen. Diese Fragmente sind in einer besonderen Rubrik gesammelt worden, die nur mit Theodor überschrieben ist. Kurz erwähnt sei noch, daß eine ganze Anzahl von Fragmenten aller 6 Autoren uns in doppelter Rezension vorliegt, in einer ausführlicheren und in einer gekürzten. Beide Rezensionen sind dann im Spaltendruck nebeneinander gesetzt worden. Wert und Nutzen dieser Ausgabe werden durch eine ausführliche Einleitung und durch umfangreiche Register noch erhöht. Besonders hervorzuheben ist das von Ludwig Früchtel angefertigte Wortregister, das allein über 100 Seiten umfaßt und viele wertvolle grammatische und lexikographische Hinweise liefert. Auf diesen ersten Band werden in den nächsten Jahren zwei weitere folgen, die die Lukas- und Johannes-Kommentare enthalten sollen.

G. Glockmann/Berlin

M. Brandt, *Susret vikiľizma s bogomilstvom u Srijemu*. Jugoslaven-ska akademija znanosti i umjetnosti, Muzej hrvatskih starina, Starohrvatska prosvjeta. Zagreb, 1956, pp. 33—64.

Im Gebiet von Ostslavonien und Sirmium (Srijem), zwischen Save und Donau, gab es seit der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts bogomilische Häretiker, die aus Bosnien hierher gekommen waren. Wie aus Briefen des Župan Ladislav sowie des Franziskaner-inquisitors Jakob de Marchia vom Jahre 1437 hervorgeht, beunruhigten „bosnische und hussitische“ Ketzler in der gleichen Gegend im 15. Jh. die Kirche. Der Verfasser zieht zur Erhellung ihrer Lehren ein bisher nicht beachtetes Dokument der Vatikanischen Bibliothek (Vat. Lat. 976, ff. 71r—94r) heran, das 1892 von Fermendžin in den „Acta Bosnae potissimum ecclesiastica“ unter der Überschrift „Summa doctrinae Husitarum per Hungariam, Moldaviam et Sirmium diffusorum, quam fratres minores vicariae Bosnae impugnabant“ gedruckt worden war und aus dem Jahre 1461 stammt. Kardinal Torquemada bezeichnete die darin enthaltenen 37 Artikel als Irrtümer und häretische Lehren des Königreichs Bosnien, nachdem er sie in Rom untersucht hatte. Der Verfasser weist demgegenüber nach, daß es sich um ein Konglomerat verschiedener häretischer Doktrinen handelt, „die auf interessante Weise zu einem Ganzen verschmolzen, in dem die manichäische (bogomilische) Begrifflichkeit den Kern bildet“. Es schälen sich 29 bogomilische Sätze heraus, von denen rein bogomilisch 4 sind, 4 mit Wiclif, Hus und den Taboriten, 12 mit Wiclif und den Taboriten, 1 mit Hus und den Taboriten und 8 mit den Taboriten übereinstimmen. 2 Artikel sind wicklifitisch, 2 entsprechen der wicklifitischen, hussitischen und taboritischen Auffassung, 2 Wiclif und den Taboriten, 1 Satz ist hussitisch und taboritisch und 1 nur taboritisch. Die enge Verwandtschaft zu den englischen und böhmischen Ketzern rührte von der starken sozialen Orientierung ihrer Lehren her, die dem Bogomilismus von Anfang an eigen war.

Die wicklifitische Doktrin strömte einmal vom Süden über Spalato (Split), wo 1383 ein emigrierter Lollarde, Gualterius, predigte, und vom Norden durch hussitische Lehrer (Hieronymus von Prag), Studenten und Taboriten, ein. Entscheidend für die Übernahme dieses Gedankengutes in den Balkanprovinzen war die Klassensituation¹ und das soziale

¹ Zur sozial-ökonomischen Lage vgl. neuerdings A. E. Moskalenko: *К вопросу о социально-экономических отношениях в Сплије в XIV в.* Биз. врем. XIII, 1958, p. 136—161.

Anliegen der fremden Sektierer. Auf jeden Fall bestätigt die „Summa“ von 1461 die Annahme D. Prohaskas, daß das Hussitentum auch auf den Balkan ausstrahlte und breiten Widerhall fand. („Husitství a bogomilstvo“, Časopis pro moderní filologii a literaturu V [1915] 16, S. 1—13.)

E. Werner/Leipzig

D. A. Казаčkoвa, Към въпроса за богомилската ерес в древна Русия през XI в. Исторически преглед XIII, 4 (1957) pp. 45—78.

Die Leningrader Verfasserin behandelt in diesem interessanten Aufsatz die bisher wenig beachtete Frage nach dem Einfluß des Bogomilentums auf Rußland im 11. Jh. Eine kurze Skizze, die sich für die frühe Zeit jedoch im wesentlichen auf die Nestorchronik (Pověst vrěmen'nych lět) stützt, ist zuletzt darüber von E. Eichler, *Zum Widerhall religiöser Bewegungen in der altrussischen Literatur*, Vom Mittelalter zur Neuzeit. Berlin, 1956, S. 397—403, erschienen. K. holt demgegenüber sehr weit aus. Da sie der Überzeugung ist, daß die häretischen Bewegungen in Rußland selbständig entstanden und das Bogomilentum lediglich ihre Formierung förderte, setzt sie mit ihrer Untersuchung bei dem Übergang vom Heidentum zum Christentum ein. Sie zeigt, daß die einfachen Bauern nur sehr langsam an die neue Lehre herantraten, daß sie der christliche Monotheismus nicht überzeugte, da sie das Böse auf der Welt schwer mit einem guten Gott in Übereinstimmung bringen konnten, wie sie überhaupt in der Kirche ein höchst unheiliges Werkzeug Gottes sahen. Daraus erklärt sich die weite Verbreitung der Apokryphen, die sich gerade mit der Frage nach dem Ursprung des Bösen beschäftigen. Im Volke aber sei eine Art Doppelglauben entstanden, d. h. die Getauften aßen nach wie vor Opferfleisch und beteiligten sich an den heidnischen Spielen bei den Opfer-schmäusen. Die Kirche war gezwungen, die heidnischen Gebräuche zu christianisieren. Dieser Doppelglaube war noch keine Häresie, aber ein Ausdruck der Unzufriedenheit mit der Feudalordnung und der Feudalkirche. Es war zugleich ein fruchtbarer Boden, auf dem weitergehende Kritiken an der Kirche gedeihen konnten. Die Volksaufstände im 11. Jh. zeigen, daß soziale Voraussetzungen für eine Ketzerei bestanden. Aus einer Analyse apologetischer Schriften der 2. Hälfte des 11. Jh., wie dem „Christoljubec“ und dem „Slovo Zlatoustā“, das die Verfasserin mit guten Gründen Nikon Pečorsky, dem Chronisten der „Pověst“ zuschreibt, kommt K. zu dem Schluß, daß die darin enthaltenen bogomilischen Gedanken aus der Mitte der niederen Geistlichkeit und des Mönchtums stammen und bald unter das Volk drangen, wie der energische Kampf dagegen von Seiten der Hierokratie beweist. Es entstand zunächst ein Gemisch heidnischer und bogomilischer Vorstellungen, wie sie uns durch Nikon in seinen Berichten über die Zauberer überliefert sind. So war gleichsam aus der russischen Wirklichkeit über polytheistisches Heidentum und christlich-heidnischem Doppelglauben ein dualistisches Weltbild der aus Bulgarien eindringenden Häresie entgegengewachsen, das nun zwar schärfere Umrisse und radikalere Tendenzen empfangt, aber nicht erst geschaffen werden mußte. Es ist das Verdienst der Verf., alle verfügbaren Zeugnisse auf ihren ketzerischen Gehalt hin im Zusammenhang untersucht und auf die in der 1. Hälfte des 11. Jh. bestehende Unzufriedenheit mit der kirchlichen Lehre in Rußland hingewiesen zu haben. Trotzdem wird sich ihre Meinung, der Dualismus habe im Heidentum und dem Doppelglauben seine Wurzeln, nicht halten lassen, wenn man bedenkt, wie dürftig unsere Kenntnisse über die slawische Religion sind und berücksichtigt, daß der gnostische Dualismus etwas ganz anderes ist

als der Gegensatz guter und böser Geister im heidnischen Pantheon. Auch Dr. Taškovski ist der Nachweis nicht gelungen, daß die altslavische Religion dualistische Merkmale aufweise: Bogomilskoto dviženje, Naučna ist. bibl. 1, Skopje 1949, p. 18, 40. Zur Gottesvorstellung der Slaven vgl.: L. Sadnik: *Religion der Slaven in Christus u. die Religionen der Erde*. Handbuch der Religionsgeschichte, hrsg. von Fr. König, Bd. 2, Freiburg 1951, p. 371—379.

E. Werner/Leipzig

E. Werner, *Богомилството и ранносредновековните ереси в латинския Запад*. Истор. преглед XIII, 6 (1957) 16—31.

En admettant que le mouvement du bogomilisme bulgare et byzantin ait eu une certaine influence dans les pays de l'Europe Occidentale, l'auteur fait encore un pas en avant et cherche à prouver que cette influence peut être enregistrée non seulement pour la seconde moitié du XII^e et le XIII^e siècle, mais même pour le XI^e siècle. Ses arguments sont d'ordre historique et philologique. En analysant les manifestations hérétiques en Italie du Nord au commencement du XI^e siècle, il relève quelques traits communs avec le bogomilisme, ce qui lui donne le droit d'affirmer qu'en Italie, bien avant 1028, il y avait des hérétiques très actifs, influencés par les Bogomiles. Il faut tomber d'accord avec E. W., quand il parle des rapports entre les pays balkaniques et l'Europe Occidentale déjà au XI^e siècle, et je pourrais dire même bien auparavant (cf. mon étude, *Accenni alla Sicilia nella letteratura bulgara medioevale*. Bollettino del Centro di studi filologici e linguistici siciliani V [1957] 87 sqq.). Un argument important l'auteur en trouve dans le nom même de *Patareni*, et nous donne quelques explications sur son origine. L'étymologie du nom *Patareni* malheureusement n'est pas tout à fait claire. L'on a proposé d'y trouver le nom du quartier de Milan *Pataria*, nommé ainsi, nous dit-on, parce qu'on y vendait des *pates* (voir tout dernièrement la même explication, avec des indications bibliographiques chez A. Solovjev, *Фундајажити, патерини и кудугери у византиским изворима*. Зборник радова С. А. Н., XXI. Виз. инст. 1 [1952] 128 et n. 28). Werner lui-même, dans une autre étude, intitulée: *Παταρῖνοι — Patarini*. Ein Beitrag zur Kirchen- und Sektengeschichte des XI. Jahrhunderts. Vom Mittelalter zur Neuzeit. Zum 65. Geburtstag von H. Sproemberg. Berlin, 1956, 404—419) a cherché à donner une explication du nom. Il nous offre, tout d'abord, d'autres indications sur l'étymologie de *Patareni-Pataria* (« vom Quartier der Pataria, der Trödler, und patta, der Lumpen »), et la déclare, à mon avis, à bon droit, à rejeter. En mentionnant, après cela, la suggestion, proposée par A. Dondaine (*Hugues Éthérien et Léon Toscan*, Archives d'hist. doctrinale et litt. du Moyen-âge, XXVII [1952] 112), qui voit dans le nom de *Patareni* le nom de la ville de Patera ou Patara en Lycie, en Asie Mineure, E. W. semble bien impressionné. A son avis (*ibid.*, 406), « kann der geniale Fingerzeig Dondaines weiterführen, da er auf Zusammenhänge weist, die bei der Beschäftigung mit den religiösen Bewegungen im XI. Jh. immer wieder auftauchen: die ost-westlichen Verbindungslinien ». Se basant sur l'indication d'Euthymios d'Acmonie (chez G. Ficker, *Die Fundagiagiten*. Leipzig, 1908, 37, 84) du nom de *batanoi* (βατῆνοι c.-à-d. *batini*), qui, selon cet auteur, a été donné aux Bogomiles de l'Asie Mineure, E. W. a cherché, dans sa nouvelle étude, une explication propre du nom des *Patareni*. D'après lui, il faut supposer qu'ils ont reçu leur dénomination par suite d'une prononciation fautive de *batena — Patara — Patarenoi*. Malheureusement, cette étymologie semble beaucoup moins persuasive que l'étymologie proposée par A. Dondaine. En prenant en considération

les formes, telles que Πατερῖνοι, *Paterini*, *Pathereni* et même la forme slave патерини, l'on pourrait suggérer une autre étymologie du nom. Or, l'on sait bien (cf. D. Obolensky, *The Bogomils*, Cambridge, 1948, 49) que le nom de Massalians ou Messalians signifie « those who pray » et correspond au grec εὐχῖται, c.-à-d. gens qui suivaient la règle de l'apôtre Paul (I Thes., V, 17) de prier incessamment. Grâce au Cosma, nous savons que les Bogomiles priaient aussi assez souvent (cf. H.-Ch. Puech—A. Vaillant, *Le traité contre les Bogomiles de Cosma le Prêtre*, Paris, 1945, 83: « ils prient en s'enfermant dans leurs maisons quatre fois de jour et quatre fois de nuit, et les cinq prières... »), et parmi toutes les autres prières ils considéraient digne d'un chrétien seulement l'Oraison Dominicale (Matth. VI, 9—13): Πάτερ ἡμῶν. En les voyant réciter aussi fréquemment (cf. sur cela encore Puech—Vaillant, *op. cit.*, 222 sq., 245 sq.) toujours la même prière *Pater noster*, l'on pouvait leur donner le nom de *Pater-inoi* « ceux qui récitent le Pater ». De cette forme initiale il n'était pas difficile, par suite de l'analogie peut-être avec *Katharoi* ou même par simple Vokalharmonie, de passer au nom de *Patareni* dans la bouche des Occidentaux. Il est sûr en tout cas que le nom des hérétiques doit être considéré comme d'origine grecque et qu'il a été transporté, avec la migration des idées hérétiques, en Occident.

I. Dujčev/Sofia

Е. Георгиев, Кирил и Методий, основоположници на славянските литератури. София, 1956, pp. 293.

Depuis l'époque de Dobrovský, la question cyrillo-méthodienne occupe une place importante dans les recherches sur l'origine de la littérature slave. Elle ne cesse d'attirer l'attention de philologues, d'historiens et d'archéologues. Le caractère central de la question cyrillo-méthodienne contribue puissamment à maintenir l'unité de la philologie slave, ne fût-ce que pour la période du vieux-slave. Le vif intérêt que les représentants de différentes disciplines philologiques vouent à la question cyrillo-méthodienne n'est cependant guère le signe d'une coopération harmonieuse. Cet intérêt multiple qu'éveillent l'origine de la littérature slave et l'activité de Constantin et de Méthode a eu pour conséquence que les nombreux exégètes sont loin de partager une opinion commune. Il semble même que la variété des opinions augmente au fur et à mesure que s'accroît le nombre des experts s'occupant du problème mentionné.

Il faut rechercher la raison principale de ce phénomène dans le caractère idéologique de la question cyrillo-méthodienne, ce qui fait que les résultats auxquels aboutissent les savants sont fortement influencés par l'idéologie que ceux-ci professent. Les orthodoxes, p. ex., ne partagent guère en ce qui concerne certains problèmes particuliers, l'avis des catholiques. La nationalité des savants entre également en jeu et se fait sentir, p. ex., dans leur façon d'interpréter la base régionale de la littérature cyrillo-méthodienne. Ce n'est nullement par hasard que la théorie dite « pannonienne » est due à un Slovène, B. Kopitar, et qu'elle a trouvé un défenseur acharné dans la personne d'un autre Slovène, F. Miklošič.

La diversité des opinions est due sans doute aussi à l'extrême complexité du problème, car depuis longtemps déjà, une connaissance adéquate de toute la littérature relative à cette question dépasse les possibilités d'un être humain. La majorité des travaux ayant trait à la question cyrillo-méthodienne et publiés récemment est, par conséquent, due à des personnalités d'une longue expérience (Lavrov, N. van Wijk, Grivec, J. Vašica, A. Vaillant, etc.). Un obstacle que, actuellement, rencontrent les savants des

démocraties populaires consiste dans la difficulté qu'il y a à se procurer de l'étranger les livres qui leur sont indispensables:

Dans une telle situation, il est difficile de concevoir une œuvre de synthèse qui résumerait l'état actuel des recherches. La dernière tentative de ce genre est représentée par l'ouvrage, écrit en ukrainien, de P. Lavrov (Кирило та Методий в давньослов'янському письменстві. Київ, 1928). Parmi les vastes œuvres de synthèse de l'époque précédente, on peut ranger également *Dějiny slovanských apoštolů Cyrila a Methoda* de Fr. Pastrnek (Praha, 1902) et *Entstehungsgeschichte der kirchenslavischen Sprache* de V. Jagić (2^e édition 1913). Les autres travaux de synthèse portent une empreinte trop prononcée d'opinions subjectives de leurs auteurs, dont, p. ex., Snopek et Brückner.

Le traité de Georgiev sur Constantin et Méthode appartient plutôt à cette seconde catégorie d'ouvrages. Il apporte plusieurs vues nouvelles, très personnelles, une critique sévère à l'égard des opinions traditionnelles, mais où l'improvisation semble prédominer sur l'argumentation systématique et scientifique. Les différents problèmes partiels n'ont été pas traités, eux non plus suffisamment. L'attention de l'auteur se concentre sur la question qu'il étudiait auparavant. L'ouvrage représente néanmoins une tentative fort utile non seulement par les connaissances nouvelles et justes qu'il nous fournit mais aussi pour avoir suscité une critique féconde susceptible de suggérer à d'autres savants une solution plus adéquate de maints problèmes.

La critique la plus énergique se concentrera, sans doute, sur les opinions que Georgiev s'est formées au sujet de la littérature slave avant Cyrille et Méthode. Ces opinions sont bien connues pour avoir été présentées dans les œuvres ultérieures de Georgiev, surtout dans son traité russe *Славянская письменность до Кирилла и Мефодия*. Sofia, 1952. Georgiev partage l'avis de certains savants qui admettent l'emploi de l'écriture chez les Slaves avant Constantin et Méthode et ceci non seulement chez les Slaves de l'Occident, où il y a de nombreux témoignages historiques, en somme véridiques, mais aussi chez les Slaves du Sud et de l'Est.

En ce qui concerne l'Orient slave, Georgiev est un partisan résolu de la théorie qui postule pour cette région, non seulement l'existence du christianisme et l'emploi de l'écriture des le 9^e siècle, mais aussi des traductions de certains fragments de la Bible. Cette théorie est basée surtout sur les données de la légende pannonienne nous disant que, durant sa mission auprès des Khazares, Constantin aurait trouvé en Crimée un évangile et un psautier écrits en « écriture russe ». La plupart des savants qui ont examiné la légende pannonienne n'admettent guère l'existence d'une traduction slave en Crimée. Car, comment s'expliquer alors le passage de la légende qui dit que Constantin pouvait lire les livres « russes » trouvés en Crimée et qu'il pouvait y parler avec un homme sachant le russe. L'interprétation la plus fréquente de ce passage attribuait au terme de « русскыѣ » le sens de « germanique » (dans les plus anciens documents des Slaves d'Orient, ce mot est employé pour rendre l'acceptation de « norman », « scandinave »). Comme la Russie du Sud était alors, temporairement, occupée par les Goths qui possédaient, eux aussi, une traduction de la Bible, on suppose que les textes trouvés par Constantin en Crimée, étaient d'origine gothe. Récemment, une nouvelle théorie soutenue par plusieurs défenseurs vient de s'établir, selon laquelle la leçon « русскими » (lettres) dans la légende pannonienne de Constantin provient de la version originale « сирьскыми » ou « сурьскыми ». Constantin aurait donc trouvé en Crimée des textes syriens, qu'il pouvait comprendre ayant étudié la sémitistique (ses connaissances de l'hébreu et du syriaque sont mentionnées même ailleurs). Cette théorie « syrienne » est

due au slaviste français A. Vaillant et elle a été reprise et approfondie par R. Jakobson et le slaviste allemand D. Gerhardt.

Selon Georgiev, les Slaves d'avant Cyrille et Méthode auraient atteint un tel niveau de civilisation qu'ils eussent difficilement pu se passer de l'écriture. Cette théorie a récemment trouvé des défenseurs parmi certains savants soviétiques, mais elle n'en reste moins une supposition qu'aucun témoignage relatif à l'emploi de l'écriture chez les Slaves d'avant Cyrille et Méthode ne confirme. Dans l'Etat, fondé dans les Balkans par les Protobulgares, on se servait de l'écriture grecque, mais aucun des textes conservés n'est d'origine slave. Dans la sphère des Slaves d'Occident, l'emploi de l'écriture avant Cyrille et Méthode n'est guère attesté dans l'épigraphie ce qui semble témoigner d'un niveau culturel inférieur en Grande-Moravie avant la mission cyrillo-méthodienne par rapport à l'Etat protobulgare.

Il est intéressant de constater que les récentes fouilles en Moravie n'ont pas encore mis à jour un témoignage écrit datant de l'époque cyrillo-méthodienne ou d'une époque encore plus ancienne.

En ce qui concerne l'argument qui, pour corroborer l'hypothèse de l'existence de la littérature chez les Slaves avant Constantin, se réfère à leur niveau culturel en général, il suffit de constater que, même beaucoup plus tard, l'écriture n'était pas encore très usitée dans certaines régions slaves. La connaissance de l'écriture se bornait au clergé et aux fonctionnaires administratifs de l'Etat, et encore se servait-on d'abord, p. ex. en Bohême et surtout en Pologne, du latin au lieu de la langue de peuple. L'Etat slave tolérait, bien-entendu, l'emploi de la langue du peuple, dans les relations orales. Dans les Etats féodaux, on rencontre souvent une situation analogue à celle de l'Angleterre où les conquérants normands octroyaient leur langue aux indigènes saxons même devant les tribunaux. La noblesse étrangère, venue en Bohême après la bataille sur la Montagne Blanche, pouvait également se passer de la langue du peuple, car elle s'appuyait sur des fonctionnaires possédant à la fois la langue des seigneurs et celle du peuple assujéti.

Georgiev croit trouver d'autres arguments à l'appui de sa théorie sur l'existence de la littérature slave avant l'époque cyrillo-méthodienne, dans l'analyse de l'écriture slave. A l'instar de certains savants de l'époque précédente (p. ex. Sobolevskij, Ohijenko), Georgiev considère que, dans l'évolution de l'écriture slave, la cyrillique est antérieure à l'alphabet glagolitique. La cyrillique serait née avant Cyrille et Méthode, par l'adaptation successive de l'onciale grecque laquelle devenait nécessaire lors de la transcription de mots slaves dans les textes grecs aussi bien que dans les textes slaves, en particulier de caractère religieux. L'adaptation de l'écriture grecque, aux besoins de la langue slave consistait surtout en l'élargissement du nombre des lettres, le slave possédant certains phonèmes que le grec ne connaissait guère et qu'il ne pouvait transcrire au moyen de son alphabet. Selon Georgiev, cette « pracyrilica » était en usage même dans la région des Slaves de l'Est et elle servit à enregistrer les traductions de livres bibliques que Constantin avait rencontrées en Crimée.

Contre cette théorie sur l'origine de la cyrillique, on pourrait objecter que l'alphabet grec et latin servit, même plus tard, à transcrire des textes slaves (et des livres entiers) sans qu'on eût inventé de nouvelles lettres pour rendre des phonèmes typiquement slaves. L'habitude, une combinaison de deux lettres, se montra suffisante. L'introduction des signes diacritiques dans l'alphabet latin des Tchèques est un phénomène tout à fait exceptionnel et que l'on rapporte à l'emploi de l'alphabet glagolitique dans le milieu tchèque au 14^e siècle. Malgré toutes les réserves que j'ai formulées à l'égard de la théorie soutenue par Georgiev au sujet de l'origine de l'écriture slave, il faut reconnaître

qu'aucune autre œuvre n'a su jusqu'à présent donner une solution adéquate du problème des rapports entre les alphabets cyrillique et glagolitique.

Beaucoup plus heureuses me semblent les déductions de Georgiev se rattachant à l'activité littéraire de Constantin et de Méthode. Cependant, même ici, on constate certaines lacunes dues sans doute à une utilisation insuffisante de la littérature récente relative au même sujet. Ainsi p. ex. Georgiev ignore probablement que Vaillant a découvert une préface en prose à l'évangile (cf. Rev. des Et. Sl. 24 [1948] 5-20). En interprétant l'activité littéraire de Méthode, il ne mentionne guère la célèbre Homélie anonyme conservée dans le Clozianus (cf. les ouvrages de Grivec, Vaillant, Vašica, etc.), il ignore, semble-t-il, même les récents travaux de Vašica sur la traduction des livres juridiques (publiés en partie dans la revue Byzantinoslavica). Parmi les travaux relatifs au patérisme vieux-slave, il n'a pas utilisé l'ouvrage important de R. Nahtigal (*Отъбъскы кнѣгы*. Razprave Sloven. Akad. znanosti in umetnosti. Razred filol. in lit. vede I. Ljubljana, 1950, pp. 32). La récente littérature, celles des démocraties populaires y compris, a trouvé en général, peu de retentissement dans l'œuvre de Georgiev.

Certains problèmes fort importants ont été analysés par Georgiev de manière très sommaire, qui néglige les raisons motivant la diversité des opinions des prédécesseurs de l'auteur. Ainsi, p. ex. l'interprétation que Georgiev donne du traité *Napisanie o pravě věřě* ne permet guère de comprendre pour quelle raison même des savants sérieux n'osent attribuer cet ouvrage à Constantin. D'autre part, certaines analyses abondent en longueur (p. ex. le problème de savoir s'il faut attribuer ou non à Constantin la traduction de la grammaire hébraïque et du recueil de paraboles moralisatrices, problème traité déjà auparavant par Georgiev).

Parmi certains détails, imputables sans doute à la hâte de l'auteur dans les parties du livre où il ne pouvait s'appuyer sur ses travaux précédents qu'il me soit permis de relever en passant la mention relative au fond bulgare de la langue cyrillo-méthodienne (p. 138). Dans les nasales et les jers, on ne saurait certainement voir des bulgarismes, si au 9^e siècle, ces phénomènes sont encore typiques pour toutes les langues slaves en général.

Avant de conclure ces rapides observations, nous voudrions exprimer le désir que l'ouvrage de Georgiev si riche en suggestions fécondes, devienne le point de repère de nouvelles recherches couronnées par une monographie qui, à l'instar de l'œuvre ukrainienne de Lavrov, serait susceptible de jouir longtemps, d'une autorité universelle. Une telle monographie ne saurait se passer d'une analyse sérieuse et critique de toutes les sources historiques slaves, latines et grecques.

K. Horálek/Prague

Fr. Repp, *Zur Erklärung von Kap. XV der Legende von Konstantin*. Zeitschr. f. slav. Philol. XXVI, 1 (1957) 114—118.

D'après l'auteur, « die Legende von Konstantin... enthält eine Anzahl Angaben, deren Echtheit sich bisher durch andere Quellen nicht nachweisen ließ. Umso interessanter

¹ Cf. R. Jakobson, *Saint Constantin et la langue syriaque*. Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Hist. orientales et slaves 7 (1939—1944) 181—186; D. Gerhardt, *Slaven oder Syrer im alten Cherson?* Beiträge z. Namenforsch. 4 (1953) 78—88; K. Horálek, *Св. Кирилл и семитские языки*. For Roman Jakobson. Hague, 1956, pp. 230—234.

ist es deshalb, wenn es gelingt, einige bisher unbewiesene Angaben der Legende durch andere historische Quellen zu unterbauen und zu stützen ». A l'appui de ces affirmations Fr. Repp cite le chap. XV de Vita Constantini, où on lit « in der Darstellung der Missionsbestrebungen der Westkirche unter den Slawen vor Kyrill und Method eine Anzahl Nachrichten, die bisher zu wenig beachtet werden ». Il faut ajouter tout de suite que le chapitre mentionné nous informe en réalité de l'activité de Cyrille et Méthode en Moravie et en Pannonie. Or, il est ici parlé, entre autre, des « hérésies » que les deux apôtres slaves devaient combattre en Moravie, ou dans la version latine de Fr. Grivec: Acta Academiae Velehr. XVII, 1—2 (1941) 87—88: « Erant vero hoc loquentes Latini et Franci clerici, episcopi cum presbyteris et discipulis... Neque quidem hoc tantum loquebantur, sed et alia impia docebant, loquentes, sub terra vivere homines magnis capitibus praeditos... (ΙΑΚΟ ΠΟΔΑ ΖΕΜΑΙΝΟ ΖΗΡΟΥΤΑ ΧΑΘΕΤΙΝ ΚΕΑΓΓΑΡΗ). En citant ce passage d'après l'édition de Pastrnek, *Dějiny slovanských apoštolů Cyrila a Methoda*, Praha, 1902, 202, il met en rapport l'indication de VC avec la théorie de l'archevêque de Salzbourg Virgilius (700—784) sur l'existence des antipodes, combattue dans une lettre du pape Zacharias datée du 1^{er} mai 748. L'interprétation est tout à fait juste, à mon avis, mais malheureusement n'est pas neuve: il y a quelques années que je l'ai proposée dans un article intitulé: *Un episodio dell'attività di Costantino Filosofo in Moravia*. Ricerche Slavistiche III (1954) 90—96 (In memoriam Enrico Damiani), qui est resté inconnu à l'auteur. Fr. Repp cite sur la théorie des antipodes, uniquement W. Koch, Lexicon f. Theologie u. Kirche I (1930) 503 sqq. ignorant évidemment l'étude soignée de G. Boffito, *La leggenda degli antipodi*. Miscellanea di studi critici editi in onore di A. Graf (1903) 583—601, qui pourrait l'avertir de ne pas avancer, à propos du passage cité, des explications un peu trop hypothétiques: par exemple que dans la théorie de l'archevêque Virgilius il faudrait chercher probablement aussi un « Rest germanischen Heidentums ». A l'étude spéciale sur Virgile, citée par Repp (*ibid.*, 116 n. 1), par H. Krabbe, *Bischof Virgil von Salzburg und seine kosmologischen Ideen*. Mitteilungen d. Inst. f. österr. Geschichtsforsch. XXIV (1903) 1—28, il faut ajouter encore l'étude de H. Löwe, *Ein literarischer Widersacher des Bonifatius. Vergil von Salzburg und die Kosmographie des Aethicus Ister*. Mainz, 1952 (Akad. d. Wiss. u. d. Lit., Abh. d. Geistes- u. Sozialwiss. Kl., Jhg. 1951, Nr. 1), à propos de laquelle dernièrement Viktor Novak (Istor. časopis VII [1957] 17 et n. 52) a fait quelques suggestions intéressantes sur l'activité de l'archevêque Virgilius pour la conversion des Slaves. Repp a vu justement dans le texte de VC, cap. 15, le témoignage d'une telle activité parmi les Slaves: « Die Missionstätigkeit Virgils und seiner Helfer unter den Slaven wiederum reflektiert sich in der Vita des Konstantin, deren textliche Fassung unter Zugrundelegung all dieser Erwägungen erst richtig klar wird », écrit-il. Enfin, il faut accorder à l'auteur que l'interprétation du texte de la VC, cap. 15, grâce à la lettre du pape Zacharias (Migne, P. L., LXXXIX, coll. 946—947), confirme encore une fois l'authenticité de la VC et sa valeur particulière comme source historique. D'après Repp, « der historische Wert dieser einzigartigen kirchenslawischen Quelle wird dadurch neuerdings unterstrichen ». Quand à l'interprétation de la phrase ΠΟΔΑ ΖΕΜΑΙΝΟ dans la VC, cf. Johannes, *Apocal.*, V, 13: ὑποκάτω τῆς γῆς. En prenant en considération qu'aussi le terme ΚΕΑΓΓΑΡΗ n'est qu'un calque sur le byzantin μακροκεφαλοι, il serait difficile d'agréer avec le savant autrichien qu'« allerding's dürfte gerade das Eigenschaftswort ΚΕΑΓΓΑΡΗ nicht ursprünglich sein ». Il semble que la théorie des antipodes, prêchée à l'époque de Constantin-Cyrille, considérait les antipodes comme des êtres qui auraient des « têtes longues » ou des « têtes grosses ».

I. Dujčev/Sofia

R. Aitzetmüller, *Mihanović Homiliar*. Editiones Monumentorum slavicae veteris dialecti. (Herausgegeben v. Institut f. Slavistik an der Univ. Graz.) Graz, Akad. Druck- u. Verlagsanstalt, 1957, pp. IV + 530.

L'Institut slave près l'Université de Graz a entrepris de rendre accessibles les anciens monuments slaves, par voie de nouvelle reproduction photomécanique d'anciennes éditions précieuses, actuellement inaccessibles, ou de publication de documents jusqu'alors inédits. La réédition devait comprendre même certaines œuvres fondamentales de slavistique entièrement épuisées. Jusqu'à présent, l'Institut slave de Graz a publié, sous la direction de R. Aitzetmüller, le Zographensis, édition Jagić (1954), 1. Psalterium Sinaiticum, édition S. Severjanov (1954),¹ le Suprasliensis, édition S. Severjanov (1956, divisé en deux tomes plus maniables) et, parmi les œuvres slavistiques, le très recherché dictionnaire de I. I. Sreznevskij, *Материалы для словаря древне-русского языка* (en trois tomes de format plus petit, 1955 et 1956). D'autres éditions et rééditions sont en voie de préparation (Marianus, Šestodnev, le dictionnaire de Daničić, etc.). A part ceci, L. Sadnik et R. Aitzetmüller ont publié le dictionnaire vieux-slave (*Handwörterbuch zu den altkirchenslavischen Texten*, Heidelberg, 1955).² Les éditions et les travaux mentionnés possèdent une importance incontestable pour l'étude du slavon ecclésiastique et des débuts de la civilisation slave ainsi que des rapports entre les pays slaves et Byzance, fournissant à la fois aux slavistes et aux byzantinologues des instruments de travail extrêmement précieux. Vient de paraître une autre publication du recueil intitulé *Editiones Monumentorum slavicae veteris dialecti*, c'est-à-dire l'édition d'un fort précieux recueil d'homélies, dit *Homiliaire de Mihanović*, l'un des précieux codes cyrilliques collectionnés par le consul A. Mihanović.

Etant phototypique, l'édition de l'*Homiliaire de Mihanović* nécessitera encore l'édition critique du code avec index de tous les mots, etc. Toutefois, l'édition phototypique a rendu entièrement accessible tous ces textes importants, le manuscrit étant, à peu d'exceptions près, bien lisible. Il s'agit d'un manuscrit cyrillique à 265 feuilles, dont 21a—82b ne sont que des fragments, c'est-à-dire des bandes verticales coupées le long des feuilles et comprenant des parties du texte.³ L'édition comprend la préface de l'éditeur, la liste de toutes les homélies dont le texte s'est conservé intégralement, et des reproductions très réussies de tout le code. Le manuscrit de ce code est conservé dans les collections de l'Académie Yougoslave des Arts et des Sciences à Zagreb. La liste des homélies comprend également les « incipit » du texte, ce qui facilite l'orientation et la comparaison avec d'autres textes.

Les textes de l'*Homiliaire de Mihanović* n'ont pas encore été étudiés d'une façon satisfaisante. Une description plus détaillée du code a été fournie déjà par F. Miklosich,⁴ et le parallélisme de certains textes avec ceux du Clozianus a été soulevée par V. Vondrák⁵

¹ Cf. mon rapport sur les rééditions dans *Slavia* XXVI (1957) 258—259.

² Cf. le compte-rendu de A. Dostál, *Slavia* XXV (1956) 611—614.

³ Déjà dans son édition du Clozianus (*Glagolita Cloziv*. Praha, 1893, p. 40 sq.), V. Vondrák a montré que le texte du fragment 55b peut être complété par le texte pris du Clozianus, à savoir I 43—59, etc.

⁴ Fr. Miklosich, *Zum Glagolita Clozianus*. Denkschriften d. Wiener Akad. d. Wiss. X. Wien, 1860, pp. 195—214, où il publie pour la première fois le texte de deux feuilles d'Innsbruck lesquelles appartiennent au Clozianus et que Vondrák a désignées dans son édition comme Clozianus II.

⁵ V. Vondrák, *Glagolita Cloziv*. Praha, 1893, pp. 40 sq.

qui, se basant sur le manuscrit en question, compléta les parties défectueuses dans le manuscrit du Clozianus et qui, dans son édition du recueil de Cloz, donne certaines

variantes du texte. V. Vondrák place ce code parmi ceux de rédaction serbo-croate.⁶ Il est toutefois intéressant de noter que le code en question n'est guère cité, parmi les manuscrits slavons ecclésiastiques de rédaction serbo-croate, par M. Weingart.⁷ L'homiliaire de Mihanović a été cependant mentionné, à l'occasion, même par d'autres slavistes, comme p. ex. Fr. Grivec,⁸ A. Vaillant⁹ et autres. Une étude critique d'une des légendes du code prave Akad. znanosti in umetnosti v Ljubljani, knj. I, št. 5. Ljubljana, 1943, pp. 351 sq. avec d'autres variantes de cette homélie (c'est-à-dire l'*Homélie sur l'Hérodiade, sur les femmes bonnes et les femmes mauvaises*) provient de A. Konif¹⁰ qui insiste sur l'importance du texte de Mihanović. Le manuscrit date de la fin du 13^e siècle. Il présente de très nettes particularités linguistiques inhérentes à la rédaction serbo-croate, mais n'a guère encore été suffisamment évalué au point de vue textuel.

Déjà F. Miklosich et V. Vondrák ont insisté sur l'importance du code pour le texte du Clozianus. Ce dernier possède des rapports textuels avec le Suprasliensis, dans l'homélie de St Jean-Chrysostome sur les rameaux du Dimanche des Rameaux (Suprasl No. 28 et début du recueil de Cloz), dans l'homélie de Jean-Chrysostome sur la trahison de Judas (Supr. No. 36, Cloz II 24 — II 157 et I 161—553 selon l'édition de Vondrák), — notons que, dans cette homélie, il s'agit de deux autres traductions fondées sur deux adaptations grecques de Jean-Chrysostome, ce qui rend le texte de Hom. Mih. extrêmement important pour la comparaison des deux versions Cloz et Supr. — et, ensuite, dans l'homélie dite d'Epiphanius se rattachant au Vendredi Saint (Supr. No. 40 et Cloz I 752—956, non entièrement conservée dans le recueil de Cloz).

L'homiliaire de Mihanović comprend les homélies à partir du 25 mars (la première se rattachant au 29 mars, la seconde au 25 mars) jusqu'au 29 août. Il contient donc même les homélies sur la souffrance du Christ (trahison de Judas, descente au tombeau, résurrection et ascension) comme le recueil de Cloz et le Suprasliensis (n'oublions pas que le recueil de Cloz représente, au point de vue du choix des homélies, une œuvre vraiment remarquable, compte non tenu de la très importante homélie dite Anonyme, attribuée à St Méthode). Le Suprasliensis est un ménologion se rattachant au mois de mars. Il est toutefois intéressant de noter que l'homiliaire de Mihanović contient certains textes entièrement identiques avec ceux du code de Suprasliensis. Il en résulte qu'il s'agit là, sans nul doute, d'une même traduction, les correspondances étant presque littérales, ou de la copie d'une même source. Ceci se rapporte déjà à la première homélie du code de Mihanović, le Panégyrique de St. Basile aux 40 martyrs (6^e composition du code de Supr., p. 81, 30—97, 21), ensuite à la 5^e composition du code de Mihanović, l'homélie de St Jean-Chrysostome sur l'Annonciation de la Ste Vierge et sur la mission de l'archange Gabriel (21^e composition du code de Supr., p. 243, 26—251, 30), l'homélie de Jean-Chrysostome sur la trahison de Judas, c'est-à-dire la 6^e composition du code de Mihanović (sans compter la partie fragmentaire du manuscrit), qui coïncide avec la 36^e composition du Suprasliensis (p. 405, 9—424, 14) et l'homélie de Jean-Chrysostome sur la résurrection du Christ suivant le thème de l'évangéliste St Luc (16^e composition du code de Mihanović et 41^e composition dans le Supr., p. 471, 15—479, 2), ce qui, dans le cas de cette composition, dont on ignore le modèle grec, est d'autant plus important.¹¹ Tout ceci est le résultat d'une comparaison

⁶ V. Vondrák, *Altirkchenslavische Grammatik*. Berlin, 1912³, p. 46.

⁷ M. Weingart, *Rukověť jazyka staroslověnského*. Praha, 1937, pp. 88 sq.

⁸ Fr. Grivec, *Clozov-Kopitarov glagolit v slovenski književnosti in zgodovini*. Razprave Akad. znanosti in umetnosti v Ljubljani, knj. I, št. 5. Ljubljana, 1943, pp. 351 sq.

⁹ A. Vaillant, *Une homélie de Méthode*. Rev. des Et. Sl. XXIII (1947) 34—47.

¹⁰ *Homilie Jana Zlatoustého o Herodiadě ve sborníku Svjatoslavově z r. 1073. Byzantinoslavica I (1929) 182—206.*

rapide et qui, nécessairement, devra être approfondie. Notons un fait très frappant et qui apparaît à la fois, dans les codes de Mihanović et Supr.: plus d'une moitié des homélies dans les deux codes est représentée par les homélies de St Jean-Chrysostome et le code de Mihanović apporte certaines homélies même d'autres auteurs de la littérature patristique que le code du Supr. ou le recueil de Cloz. Et comme les quatre homélies mentionnées représentent incontestablement une même traduction (correspondance littérale, divergences textuelles insignifiantes et résultant de ce que le code de Mihanović est une copie plus récente, cf., p. ex., Hom. Mih. 137 a α 30—31 старѣишнихъ жарьчскѣихъ par rapport à Supr. 471, 22 ἀρχιερεῖσκο, etc., sans toutefois oublier certaines divergences linguistiques et orthographiques, il s'en suit que le recueil de Mihanović élargit l'ensemble des textes homilétiques se rattachant à la période du slavons ecclésiastique. Rappelons encore une particularité due au copiste. Dans les textes correspondants, on emploie dans les manuscrits de l'homiliaire de Mihanović et du Supr. (autant qu'on peut en juger d'après l'édition de Severjanov), assez souvent de majuscules conformément (p. ex. Supr. 97, 2—3 Вась не зѣмалѣ покрѣпа, Hom. Mih. 5 a β 13—14 Вась не зѣмалѣ покрѣпа; Supr. 95, 18 ѿже скръбѣнтѣ..., Hom. Mih. 4 b β 28: ѿже скръбѣнтѣ...; Supr. 94, 20—21 Гни сѣтъ бѣлѣишн..., Hom. Mih. 4 b α 26 Гни соуть..., etc.

On pourrait en déduire que les auteurs des manuscrits du Supr. et de Hom. Mih. se servaient, dans les homélies correspondantes, d'un manuscrit ou d'une copie communs. Le problème des correspondances textuelles n'est guère étudié non plus chez A. Margulíes qui étudie le Suprasliensis surtout au point de vue linguistique.¹²

L'édition phototypique de l'homiliaire de Mihanović à laquelle R. Aitzetmüller a apporté tous les soins, a rendu pleinement accessibles les textes slavons ecclésiastiques, très importants pour l'étude des traductions en slavons ecclésiastique de la littérature homilétique ce qui constitue un problème fondamental à la fois pour les slavistes et pour les byzantinologues. L'édition éveillera sans nul doute un intérêt très légitime pour l'étude du code, au point de vue linguistique et textuel. Elle a en même temps prouvé la nécessité proclamée par l'exégèse actuelle, nécessité qui consiste à étudier les textes en slavons ecclésiastique, non seulement au point de vue linguistique mais aussi textuel.

A. Dostál/Prague

VI. Моѣин, *Македонско евангелие*. Institut za makedonski jazik — Skopje. Skopje, 1954, pp. 52+266.

Les nombreux manuscrits slavons n'ont pas encore été jusqu'à présent suffisamment étudiés quant au texte et quant à la langue. La plupart d'entre eux ne sont mentionnées que dans les listes de manuscrits; seuls, les plus importants ont été étudiés monographiquement. Il est toutefois nécessaire de rendre accessible à chacun cette énorme quantité de monuments et de les éditer de plus en plus afin que la littérature slavonne puisse paraître dans toute sa grandeur et dans toute son étendue et qu'il soit possible de connaître le développement de la langue. Pour cette raison, nous accueillons avec satisfaction les bonnes et authentiques éditions de ces manuscrits ne fût-ce que sous forme de photographies, ce qui les rend plus accessibles à des recherches plus approfondies. En outre, il ne faut

¹¹ Cf. K. H. Meyer, *Altkirchenslavisch-griechisches Wörterbuch des Codex Suprasliensis*. Glückstadt—Hamburg, 1935, p. 302.

¹² Cf. A. Margulíes, *Der altkirchenslavische Codex Suprasliensis*. Heidelberg, 1927.

pas oublier que les manuscrits sont exposés à la destruction et à la perte et ceci même durant les dernières années. Citons le cas du manuscrit de l'Evangile macédonien du prêtre Jean auquel il manque quatorze feuilles, disparues vraisemblablement il y a très peu de temps. Pour cette raison, nous pouvons apprécier à sa juste valeur le travail si méritoire de Vl. Mošin qui nous donne une édition phototypique d'un manuscrit certainement très important.

L'Evangile macédonien du prêtre Jean est un manuscrit ne comprenant plus aujourd'hui que cent trente trois feuilles; il date de la fin du XII^e siècle ou tout au plus tard du début du XIII^e et faisait partie d'un recueil de manuscrits bien connu de Mihanović, conservé à l'Académie de Zagreb. Ce recueil contient aussi les Homélies de Mihanović (cf. plus haut) de même que d'autres précieux manuscrits. Une description succincte de ce manuscrit a déjà été faite à deux reprises, la première fois en 1910 par N. Ružičić¹ et la deuxième fois en 1912 par B. Conev.² A cette époque, le manuscrit se composait encore de cent quarante sept feuilles alors que, ainsi que nous l'avons mentionné plus haut, il n'en existe plus aujourd'hui que cent trente trois. La perte de ces feuilles peut être expliquée par le fait que la reliure du manuscrit était plus ou moins endommagée et que certaines feuilles pouvaient facilement s'en détacher. La perte de ces feuilles est d'autant plus regrettable qu'elle n'a eu lieu que récemment. Il était vraiment grand temps que le manuscrit fût édité.

Par son contenu, ce monument appartient aux évangélistes (soi-disant abrégés) ainsi que le prouvent les plus anciens manuscrits comme par exemple l'évangéliste d'Asseman, celui d'Ostromir et l'évangile de Savva. L'éditeur a fait une comparaison détaillée de toutes les leçons (pp. 12—15). Elles prouvent clairement que le texte de cet évangéliste se rapproche le plus de l'évangéliste d'Ostromir et ensuite de celui d'Asseman alors qu'il s'éloigne tant soit peu du texte et du choix de fragments de l'évangile de Savva. Quant au tétraévangile, ce manuscrit se rapproche le plus du texte du Marianus.

D'après l'analyse de Vl. Mošin, de la numération de chacun des fragments de l'évangile, il résulte que le texte de l'évangéliste macédonien nous fait inévitablement supposer qu'il fut écrit en écriture glagolitique, réécrit en écriture cyrillique et que c'est de cette copie cyrillique que fut composé l'évangéliste macédonien du prêtre Jean. Ceci est prouvé par les valeurs numériques des lettres et par quelques erreurs dans la transcription des lettres glagolitiques en cyrillique, tenant compte de leur valeur numérique.

B. Conev, dans sa liste de manuscrits, attribue ce manuscrit à la rédaction serbe mais l'éditeur prouve, avec raison, que l'observation de Conev était tant soit peu superficielle. Mošin démontre et de manière convaincante qu'il faut l'attribuer à la rédaction macédonienne dans laquelle on remarque quelques influences occidentales; il laisse toutefois à des recherches plus approfondies, la tâche de déterminer la localisation exacte de la langue de ce document. C'est pour cette raison qu'il ne partage pas l'opinion généralement adoptée que le recueil des manuscrits de Mihanović provient du Mont Athos et mène à Chilandar; il est au contraire d'avis que ce recueil et en particulier ce manuscrit provient de la Macédoine, probablement de Lesnov.

Il est évident que du point de vue de la langue, le côté phonétique porte des traces de couches plus récentes des manuscrits vieux-slaves: qu'il appartient donc à quelque rédaction slave bien que toutefois la morphologie et le vocabulaire de ce monument

¹ N. Ružičić, *Стари српски рукописи у књиžници Југосл. Акад. у Загребу. Споменик Српске Акад. XXXVIII. Београд, 1900, II, № 10.*

² B. Conev, *Кирилски рѣкописи и старопечатни книги въ Загребу. София, 1912, № 16.*

mènent aux monuments les plus anciens (cf. p. 47 sq.). Ceci correspond au côté matériel du manuscrit; il est écrit sur parchemin assez défectueux, orné de la même manière que les manuscrits les plus anciens: de caractère antique sont même les lettres cyrilliques.

Mošin dans son édition nous fait (pp. 19—52) tout d'abord une description du manuscrit et le compare à d'autres textes d'évangiles; viennent ensuite de nombreuses remarques linguistiques même si l'analyse linguistique de ce manuscrit doit de nouveau être faite. Des photographies du manuscrit sont imprimées aux pages 1—266. Les facsimilés sont parfaitement lisibles et bien que le manuscrit soit considérablement endommagé en haut et à droite des feuilles, la plus grande partie du texte nous a été conservée.

Grâce à la publication de l'évangélaire macédonien du prêtre Jean, nous possédons un nouveau et précieux document qui peut contribuer à la question du développement du texte de l'évangile vieux-slave, développement qui, comme on le sait, constitue lui aussi, une importante question byzantinologique.

A. Dostál/Prague

БИБЛИОГРАФИЯ BIBLIOGRAPHIE BIBLIOGRAPHY

Rédacteur en chef: A. Dostál. — Collaborateurs: D. Angelov (D. A.), A. Boecké van Rijnbach (A. B. R.), P. Charanis (P. Ch.), D. Dimitrov (D. D.), H. Ditten (Ditt.), R. Dostálová-Jeništová (D. Je.), Iv. Dujčev (I. D.), E. Dvořáková (Dv.), Susanne Fietz (S. F.), A. Florovskij (Fl.), E. Follieri (E. Fo.), E. Frances (E. Fr.), A. Frolov (A. F.), R. Guiland (R. G.), A. Guillou (A. G.), M. Heppel (M. H.), J. M. Hussey (JMH), J. Irmscher (Irm.), K. Janáček (K. J.), H. Evert-Kappesowa (Kap.), H. Köpstein (H. Kö.), J. Kurz (Kz.), M. Loos (L.), F. V. Mareš (F. V. M.), H. Michaelis (Mich.), G. Moravcsik (Gy. M.), D. Papas (Pap.), M. Paulová (M. P.), E. Piekniewski (Piekn.), A. Pitterová (AP), E. Rechenberg (E. R.), M. G. Sotiriou (M. G. S.), G. Soyter (Soy.), M. Šesan (M. Š.), Kurt Treu (Tr.), Ursula Treu (U. Tr.), Z. Váňa (ZV), J. Vašica (jv.), B. Zástěrová (Zst.).

I. BYZANTINOLOGIE

Actes du Xe Congrès International d'Etudes Byzantines (Istanbul 15—21 IX 1955). Istanbul 1957, pp. 344 + 45 tavv. — Compte-rendu: T. M (INISCI), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 165. E. Fo.

Aus der byzantinischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, I... (V. Byzantinoslavica XVIII, 314). — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 437; Bd. II. (Berliner Byz. Arbeiten, 6.) Enthält die Beiträge zu den Sachgebieten Kunstgeschichte, Wissenschaften, Technik und Geschichte der Byzantinistik. Irm.

Fr. BABINGER Schriftenverzeichnis 1952—1957. Als Handschrift gedruckt. Würzburg, 1957, pp. 10. — Cette bibliographie des travaux de F. Babinger continue deux bibliographies précédentes (Franz Babinger, *Schriftenverzeichnis*. Würzburg, 1938, pp. 30 et Franz Babinger, *Schriftenverzeichnis 1910—1951*. Serta Monacensia. Franz Babinger zum 15. Januar 1951 als Festgruß dargebracht. Hsg. v. H. J. KISSLING u. A. SCHMAUS, Leiden, 1952, pp. 1—45). Cette troisième bibliographie contient 50 titres des travaux du savant byzantinologue allemand publiés pendant les années 1952—1957. Très utile aux byzantinistes. A. D.

H. G. BECK, *Stand und Aufgaben der theologischen Byzantinistik*. Ostkirchl. Studien 6 (1957) 14—34. — Ein auf hohem Niveau stehender Überblick über die Arbeit des letzten halben Jahrhunderts, verbunden mit einer Sichtung der Postulate und Desiderate der Gegenwart, die zuvörderst im Bereiche des Editorischen liegen. Irm.

Bibliografia di S. G. Mercati. Silloge Bizantina in onore di S. G. MERCATI (Studi Biz. e Neocell. IX). Roma, 1957, IX—XXIII. — Bibliografia degli scritti di S. G. Mercati dall' anno 1908 al 1957, comprendente 153 numeri. E. Fo.

Bibliografia storica nazionale (Giunta centrale per gli studi storici), anno 1955. Bari, 1957, pp. 195. — Cette excellente bibliographie périodique dépouille plus de 300 revues souvent inaccessibles au chercheur étranger. Les 3399 titres du fascicule sont groupés méthodiquement. Les sections qui intéressent les byzantinistes sont: la section A) Sciences auxiliaires de l'histoire, — B) Ouvrages généraux, — D) Histoire ancienne, 3) Histoire romaine. Monde gréco-romain, 4) Histoire du Christianisme, — E) Moyen-Age. A. G.

A Bibliography of the Publications of Roman Jakobson, For Roman Jakobson, Essays on the occasion of his sixtieth birthday. Hague, 1956, pp. 1—12. — Cette bibliographie qui contient 303 titres est importante aussi pour les byzantinologues, car plusieurs travaux de ce linguiste et slavisant de l'Université Harvard sont importants aussi pour la byzantinologie (cf. p. ex. ses études sur le Slovo d'Igor, sur plusieurs questions de la vieille culture littéraire russe, tchèque, etc.). A. D.

A. БІЛЕЦЬКИЙ, *Значення праці Й. В. Сталіна «Марксизм і питання мовознавства» для розвитку класичної філології*. Київській державній унів. ім. Т. Г. Шевченка, філол. збірник 4 (1952) 5—20. — Hier zu nennen wegen der zahlreichen Hinweise auf teilweise kaum bekannte russische und sowjetische Arbeiten und wegen des Eingehens auf die unmittelbar byzantinistischen Probleme S. 17. Irm.

O. BROGAN and D. SMITH, *The Roman frontier settlement at Ghiza: an interim report*. Journ. Rom. Stud. 47 (1957) 173—184 (4 plates + 4 figs.). — A preliminary summary of expeditions in 1952, 1953 and 1955 of the southernmost Romano-Libyan frontier settlement known to have existed in the region between Gheriat and Bu Ngem. JMH

Byzantina Metabyzantina. A Journ. of Byz. and Modern Greek Stud. ed. by N. G. MAVRIS, I, 1 (New York City, 1946). — Compte-rendu: I. N.-S., Starinar NS V—VI, 1954—1955, 400. D.-Je.

C. CECHELLI, *Bibliografia del mondo „barbarico“ I—II*. (V. Byzantinoslavica XVI, 150). — Compte-rendu: GY. MORAVCSIK, Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 4 (1957) 159—160. Gy. M.

J. CVETLER, *Konstantin Jireček — byzantinologue*. Byzantinoslavica XVIII, 189—201. A. D.

R. DOSTÁLOVÁ-JENIŠTOVÁ, *Zpráva o účasti delegace ČSAV na slavnostním zasedání nově otevřeného Institut für griechisch-römische Altertumskunde při Německé akademii věd, konaném v Berlíně ve dnech 23.—28. října 1955*. (Compte-rendu de la participation de la délégation de l'Académie tchécoslovaque des Sciences à la séance solennelle de l'Institut für griechisch-römische Altertumskunde de l'Académie Allemande des Sciences nouvellement réouvert, qui a eu lieu à Berlin du 23 au 28 Octobre 1955.) Listy filol. IV (LXXIX, 1956) 103—105. D.-Je.

R. DOSTÁLOVÁ-JENIŠTOVÁ, *Zpráva o účasti československých zástupců na konferenci o novořeckém jazyce a literatuře, která se konala ve dnech 15.—20. 4. 1957 v Berlíně*. (Compte-rendu de la participation des représentants tchécoslovaques à la conférence sur la langue et la littérature néo-grecques qui a eu lieu à Berlin du 15 au 20 avril 1957.) Listy filol. V (LXXX, 1957) 110—112. D.-Je.

G. DRAGULIN, *Preocupări actuale de Bizantologie*. (Préoccupations actuelles de byzantinologie.) Mitropol. Altenei, IX (Craiova, 1957) 374—379. — L'auteur se limite à résumer les opinions de G. Moravcsik, publiées dans Byzantinoslavica XVI, 1—19. E. Fr.

I. DUJČEV, *Les études slavistiques en Bulgarie*. Slavia Antiqua V (Poznań, 1954—1956) 409—420. — Un aperçu sur les études slavistiques en Bulgarie. L'élément slave est un composant fondamental de la nation bulgare, surtout à ses origines. Deux autres éléments qui ont pris part à la formation ethnique du peuple bulgare, voir les Thraces et les Protobulgares, ont joui d'une prépondérance « imméritée » dans les recherches des savants bulgares. L'auteur énumère les thèses qui se rapportent aux problèmes fondamentaux de l'origine de la nation bulgare: 1^o les invasions slaves, 2^o les établissements des Slaves dans la péninsule, 3^o les rapports entre eux et les Protobulgares, 4^o la civilisation slave en Bulgarie. Ensuite, il passe en revue les travaux concernant lesdits problèmes. Il commence par M. DRINOV (*Заселение Балканского полуострова славянами*, 1872. La colonisation de la péninsule balkanique par les Slaves). Œuvre fondamentale pour son époque. Il passe ensuite à S. Romanski qui avait mis en doute l'opinion de Niederle que les Slaves se soient fixés aux Balkans déjà aux III^e et IV^e siècles. Selon Romanski, il faut avancer cette date jusqu'au V^e siècle. Zlatarski partage cet avis, en liant les migrations slaves au démembrement de l'empire des Huns. L'auteur renvoie le lecteur à sa propre étude, publiée en 1942 dans le Belomorski Pregled I, 229—270, où il fixe le début des invasions slaves à la fin du V^e siècle. Il appelle l'attention sur l'importante source pour les invasions slaves du VII^e siècle: *Miracula Sti Demetri*. Les rapports entre les Slaves et les Thraces sont encore mal élucidés et, on ne dispose que d'un petit nombre d'études sur le sujet. Quant aux rapports entre les Slaves et les Protobulgares, ils ont fait l'objet de quelques études spéciales, entre autre celles de l'auteur lui-même a publiées déjà en 1938, et où il avait émis l'opinion que les Protobulgares d'Asparuch, en s'établissant dans la péninsule, n'ont pas formé une fédération avec les Slaves mais ont soumis ces derniers à un tribu. Selon A. Burmov les Slaves de la Moesie auraient formé un état déjà vers 681. Les Bulgares d'Asparuch auraient noué avec cet état des

rapports sur la base d'une fédération. La civilisation slave n'a pas été étudiée d'une manière synthétique, mais il existe des travaux fragmentaires: sur la lexicographie, les trouvailles archéologiques, culte, croyances. L'article de M. Dujčev est riche en renseignements.

Kap.

Dumbarton Oaks Papers VIII... (V. Byzantinoslavica XVII, 377.) — Compte-rendu: R. J. H. JENKINS, Journ. of Hell. Stud. LXXVI (1956) 152.

D.-Je.

Dumbarton Oaks Papers. Number IX and X. Cambridge Mass.: Harvard University Press. — Compte-rendu: P. CHARANIS, The American Hist. Rev. 62 (1957) 611—612.

P. Ch.

L. DVONČ, *Bibliografija slovenskej jazykovedy za roky 1948—1952*. (Bibliographie de la linguistique slovaque pour les années 1948—1952.) Matica slovenská, Martin, 1957, pp. 234. — Cette bibliographie, contenant 1500 titres, est utile aussi pour les études byzantines par les renseignements sur les travaux surtout en slavistique. Sont ajoutés des résumés en russe, français, anglais et allemand.

A. D.

Ἑλέκτας Βυζαντινοῦ Μουσείου, Ἀθηνῶν Ἀρχαιολογική 1, 4 (1957) 38 und 80 (englisches Resümee). — Das Byzantinische Museum in Athen, im einstigen Palais der Herzogin von Plaisance gelegen, erhielt einen Erweiterungsbau, der allen Forderungen moderner Museumstechnik gerecht wird.

Irm.

Festschrift für Heinrich Felix Schmid. Graz-Köln, Böhlau, pp. 202 (Studien z. älteren Gesch. Osteuropas I = Wiener Archiv f. Gesch. d. Slawentums u. Osteuropas 2.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 167.

E. R.

Festschrift für Max VASMER zum 70. Geburtstag am 28. Februar 1956. Zusammenge stellt v. Marg. Woltner u. H. Bräuer. Wiesbaden, O. Harrassowitz, 1956, pp. 576. — Mélanges offerts à M. M. Vasmer contiennent sa bibliographie (pp. 22) et 70 études concernant la slavistique au sens le plus large du mot, dont plusieurs touchent aussi la byzantinologie.

A. D.

C. ГЕОРГИЕВА—В. БЕЛКОВ, *Библиография на българската археология*. (Bibliographie der bulgarischen Archäologie.) София, Издание на Бълг. Акад. на науките, 1957, pp. 382 (Bibliographie de l'archéologie bulgare). — Die angezeigte Bibliographie verzeichnet die bulgarische und ausländische Literatur zur Archäologie Bulgariens (von der Urgesellschaft bis zur bulgarischen Renaissance), welche in den Jahren 1879 (Befreiung Bulgariens von der Türkenherrschaft) bis 1955 herauskam, insgesamt 6305 Nummern (die Rezensionen nicht inbegriffen). Sie ist mit Sorgfalt gearbeitet — ein Vorwort von K. P. МИЯТЕВ würdigt ihre Stellung im bulgarischen wissenschaftlichen Schrifttum und ihren Werdegang — und durch Autoren-, Namen- und Sachregister erschlossen. Für die Byzantinistik stellt sie ein in Zukunft nicht mehr zu entbehrendes Arbeitsmittel dar.

Irm.

M. GRBIĆ, *In memoriam L. Niederle (1865—1944)*. Starinar 1942—1953, p. 299. — Nécrologie.

D.-Je.

Die griechischen christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte (GCS). — Compte-rendu: L. VARCL, Listy filol. IV (LXXIX, 1956) 127—130.

D.-Je.

Harvard Slavic Studies, II... (V. Byzantinoslavica XVIII, 183.) — Compte-rendu: DENO J. GEANAKOPOLOS, Speculum 32 (1957) 559—563.

P. Ch.

Internationale Zeitschriftenschau für Bibelwissenschaft und Grenzgebiete 1 (1951/2), 2 (1953/4), 3 (1954/5), 4 (1955/6). — Die von F. Stier, Tübingen, geleitete IZBG bringt Kurzreferate von je Band 1500—2000 Titeln, die aus gegen 400 Periodica exzerpiert sind. Da der Begriff „Grenzgebiete“ weit gefaßt ist, sind gelegentlich auch Arbeiten verzeichnet, die den Byzantinisten interessieren, z. B. in den Rubriken: Text (Handschriften, Überlieferung), Palästina-Israel im Rahmen der Geschichte (Hellas—Rom), Sprache (Umwelt, Griechisch), Orte, Urchristentum — Alte Kirche, Auslegungsgeschichte (Altertum, Mittelalter). Jedoch bleiben die byzantinistischen Fachorgane im allgemeinen außerhalb des Gesichtskreises.

K. Tr.

P. IOANNOU, *Konferenz über Fragen der neugriechischen Literatur*. Byz. Zeitschr. 50 (1957) 305—306. — Fand vom 16.—19. April 1957 bei der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin statt.

E. R.

J. IRMSCHER, *Die Berliner Akademie und die Byzantinistik*. Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, II. Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pp. 301—331 (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 6). — Darstellung der in der Deutschen Akademie der Wissenschaften zu Berlin verfolgten byzantinistischen Studien vom Zeitpunkt ihrer Gründung bis zum Berichtsjahr. Der aus ganz kleinen Anfängen

entstehenden Byzantinistik wandte sich im Laufe der Zeit ein immer größeres Interesse zu. Eine eigene Heimstatt in der Berliner Akademie fand die Byzanzforschung jedoch erst im Jahre 1955 durch die Gründung einer Arbeitsgruppe Byzantinistik, mit deren Leitung der Verfasser der vorliegenden Arbeit betraut wurde. Hier entsteht nun ein zweites Zentrum der byzantinistischen Studien in Deutschland, das engen wissenschaftlichen Kontakt mit München und den Volksdemokratien Ost- und Südosteuropas unterhält.

S. F.

Istoriski Časopis. Organ Istoriskog instituta San. (Belgrade, 1955.) A volume dedicated to the Academician Jovan Radončić and containing a number of articles of interest to Byzantinists. — *Compte-rendu*: WAYNE S. VUCINICH, *Speculum* 32 (1957) 565—575.

P. Ch.

Jahrbuch der Österreichischen Byzantinischen Gesellschaft, I... (V. Byzantinoslavica XV, 70; XVII, 147.) — *Compte-rendu*: I. NIKOLAJEVIĆ-STOJKOVIĆ, *Starinar*, NS V—VI (1954—1955) 392—393.

D.-Je.

For Roman Jakobson. Essays on the occasion of his sixtieth Birthday 11 October 1956. Compiled by M. Halle, H. G. Lunt, H. McLean and C. H. van Schooneveld. Hague, 1956, pp. XII + 681. — *Mélanges de travaux dédiés à R. Jakobson, linguiste et slavisant de l'université Harvard. Le recueil contient la bibliographie de R. Jakobson ainsi que 93 études concernant le domaine très large de R. Jakobson. Plusieurs travaux de ce recueil concernent aussi la byzantinologie.*

A. D.

O. JUREWICZ, *Z dziejów polskiej bizantynistyki*. (Un aperçu sur les études byzantines en Pologne.) Conférence faite à Varsovie le 28 février 1957 à la séance de la Sté Philologique. *Meander*, fasc. 7—8 (Warszawa, 1957) 222—240. — L'auteur soumet à un bref examen tous les travaux ayant rapport à Byzance parus en Pologne à partir du XVII^e siècle, car c'est à cette époque qu'un certain Georges Liban fit paraître une étude sur Grégoire de Nazyanze (Cracovie, 1528). L'auteur rattache l'activité des byzantinistes polonais à celle de leurs collègues en Europe et donne une bibliographie aussi ample que possible dans une étude aussi concise.

Kap.

P. JUREWICZ, *I międzynarodowy kongres poświęcony literaturze nowogreckiej*. (I. Internationaler Gräzistenkongreß der neugriechischen Literatur gewidmet.) *Życie Szkoły Wyzszej* 7/8 (1958) 79—82. — Bericht über die im April 1957 in Berlin durchgeführte Tagung.

Irm.

Z. KÁDÁR, *Dix années de recherches relatives aux monuments byzantins de Hongrie*. *Byzantinoslavica* XVIII, 275—291.

A. D.

H. LADENDORF, *Philipp Schweinfurth*. *Schriftenverzeichnis in chronologischer Folge*. Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, II. Berlin, Akad.-Verlag, 1957, pp. 187—205. (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 6.) — Zusammenstellung der Publikationen des 1954 in Istanbul verstorbenen Kunsthistorikers. Die Bibliographie umfaßt 118 Monographien, Zeitschriftenbeiträge, Rezensionen usw., deren wichtigste Gesichtspunkte jeweils vom Verfasser in Stichworten angeführt werden.

S. F.

Z. LIBISZOWSKA, *40 lat pracy naukowej prof. dra Mariana Henryka Serejskiego*. (40 Jahre der wissenschaftlichen Arbeit v. Prof. Dr. M. H. Serejski.) *Życie Szkoły Wyzszej* 7/8 (1958) 96—98. — Würdigung des auch um die Byzantinistik verdienten, jetzt in Łódź wirkenden Historikers.

Irm.

Mélanges Carsten Høeg. *Classica et Mediaevalia*, Vol. XVII, Fasc. 1—2. Copenhagen, Gyldendal, 1956, pp. 198. — *Compte-rendu*: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 156.

E. R.

Mélanges offerts à Octave et Melpo Merlier... (V. *Byzantinoslavica* XIX, 158.) — *Compte-rendu*: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 144—145.

E. R.

G. MORAVCSIK, *L'état et les tâches de la byzantinologie...* (V. *Byzantinoslavica* XVI, 1—19.) — *Comptes-rendus*: de l'auteur, *Bibl. class. orient.* 1 (1956) 192; Gh. DRA-GULIN et M. ŞESAN, *Mitropol. Oltenei* 5/6 (Craiova, 1957) 374—379.

D.-Je.

G. MORAVCSIK, *Stand und Aufgaben der klassischen Philologie in Ungarn...* (V. *Byzantinoslavica* XVII, 147.) — *Compte-rendu*: A. FIALOVÁ, *Listy filol.* IV (LXXIX, 1956) 106—107.

D.-Je.

F. NATALE, *Il III Congresso internazionale di studi sull' Alto Medio Evo (Benevento — Montevergine — Salerno — Amalfi, 14—18 ottobre 1956)*. *Riv. Stor. Ital.* LXIX

(1957) 467—469. — Rapida relazione sui lavori del Congresso, avente per tema: L'Italia meridionale nell' Alto Medio Evo e i rapporti con il mondo bizantino. E. Fo.

G. O.—Д. В., X Международни византологски конгрес. (Le Xe Congrès International des Etudes byzantines.) Starinar, NS V—VI (1954—1955) 374. — Compte-rendu. D.-Je.

M. PAULOVÁ, *Vizantinovedenie v Českoslovačské republice za poslední roky*. Vyz. Vrem. XII (1957) 291—304. — L'étude présente, avant tout, une analyse plastique des résultats des fouilles archéologiques et des conclusions historiques, qui en résultent, de l'époque cyrillo-méthodienne (9^e et 10^e siècles) en Moravie du Sud et en Slovaquie dont traitent les grandes œuvres des archéologues tchèques dans les dernières années (Eisner, Poulik, Hrubý, etc.). Les bijoux, les monnaies de provenance byzantine et surtout la découverte des fondations des églises byzantines de Staré Město et de Mělník sont d'une grande importance pour la byzantinologie. A. D.

M. SCADUTO, *Un dotto: il card. Giovanni Mercati (1866—1957)*. La Civiltà Cattol. 108 (1957) IV, 49—60. E. Fo.

Schriftenverzeichnis von Max Vasmer (1906—1955). Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 1—22. — Bibliographie des travaux de M. Vasmer dont l'activité scientifique très large a plusieurs fois abordé aussi les problèmes byzantinologiques et, à cause de cela, a été très utile aussi aux recherches byzantinologiques. A. D.

Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati. (Studi Biz. e Neell. IX). Roma, 1957, pp. XXIII + 426 + 24 tavv. — Questa „Silloge“, curata da C. Giannelli in onore dell' illustre decano dei bizantinisti italiani, comprende scritti di 37 studiosi appartenenti a una dozzina di paesi diversi, e interessanti tutti i campi della bizantinologia, dalla storia dell' arte alla teologia, dalla letteratura alla diplomatica, dall' agiografia alla linguistica, alla liturgia, alla storia politica ed amministrativa. E. Fo.

Studii și Materiale de Istorie Medie 1 (București, 1956), 2 (1957). — (Studien und Materialien der mittelalterlichen Geschichte). — Das neue Periodikum, das vom Institut für Geschichte der Akademie der Volksrepublik Rumänien herausgegeben wird, darf angesichts der engen Beziehungen der rumänischen zur byzantinischen Geschichte die Aufmerksamkeit der Byzantinistik in Anspruch nehmen; die einzelnen Beiträge werden durch Resümées in russischer und französischer Sprache auch für die Forscher erschlossen, die des Rumänischen nicht kundig sind. Irm.

Symposium on the tenth century. *Medievalia et humanistica* 9 (1955) 3—29. — Discussions présentées au symposium organisé par la Section Médiévale de l'Association historique américaine à Washington le 28 Décembre 1952. Les discussions ont été présentées par R. S. LOPEZ, H. M. CAM, L. C. McKINNEY, H. LATTIN, L. WALLACH, K.-J. CONANT, L. WHITE. Elles contiennent également des données sur les relations entre l'Occident et Byzance à l'époque envisagée. D.-Je.

E. СЪБЕВА—М. СТАНЧЕВА, *Опис на изданията на Българската академия на науките 1869—1953*. (Liste des publications de l'Académie Bulgare des Sciences pendant les années 1869—1953.) Sofia, 1956, pp. XXII + 535. — La publication contient un grand nombre d'indications bibliographiques qui ont trait à l'étude de l'histoire bulgare au moyen âge, des rapports byzantino-bulgares, de l'histoire de la littérature bulgare médiévale, etc. I. D.

Zd. TYL, *Bibliografie české lingvistiky 1951—1955. Jazykověda obecná, indoevropská, slovanská a česká*. (Bibliographie de la linguistique tchèque 1951—1955. La linguistique générale, indoeuropéenne, slave et tchèque.) Praha, 1957, pp. 539. — Cette bibliographie, comprenant 3268 titres, sera utile aussi pour les études byzantines, en particulier par les renseignements sur les travaux de la philologie slave. Le présent recueil bibliographique continue un précédent du même auteur: *Bibliografie české lingvistiky za léta 1945—1950. Jazykověda obecná, indoevropská, slovanská a česká*. Praha, 1955, pp. 360. (Bibliographie de la linguistique tchèque pour les années 1945—1950. La linguistique générale, indoeuropéenne, slave et tchèque.) Le dernier recueil bibliographique contient 2509 titres et il est de même utilisé pour les études byzantines. A. D.

З. В. УДАЛЬЦОВА, *Основные проблемы византиноведения в советской науке*. (Les problèmes fondamentaux de la byzantinologie et la science historique soviétique.) Moskva, 1955, pp. 94. — Comptes-rendus: Gy. MORAVCSIK, *Antik Tanulmányok* — *Studia Antiqua* 4 (1957) 157; de l'auteur, *Bibl. class. orient.* 1 (1956) 212—213. Gy. M.

II. LANGUES

A. Grec

N. P. ANDRIOTIS, Ἑτυμολογικὸ λεξικὸ τῆς κοινῆς νεοελληνικῆς. (V. Byzantino-slavica XVI, 378; XVII, 149.) — *Compte-rendu*: ÉVA KOPP, Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 4 (1957) 161. Gy. M.

G. BÖHLIG, *Untersuchungen zum rhetorischen Sprachgebrauch der Byzantiner*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 122; 318.) — *Compte-rendu*: D. M. F., Irenikon 30 (1957) 144—145. H. Kö.

C. GIANNELLI, *Filologia bizantina e discipline affini*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati. (Studi Biz. e Neoell. IX.) Roma, 1957, 136—151. — In questo lavoro, letto come prolusione al corso di Filologia bizantina nell'Università di Roma, l'A. mette in evidenza i punti di contatto fra gli studi bizantinistici e le discipline contermini, in particolare quelle che hanno per oggetto il mondo orientale e il mondo slavo. E. Fo.

P. V. JERNSTEDT, *Εγίπτιςκῃς ζανίστωσανῖα ἡ ἡρηέσκημ ἡρηέσκημ ἡρηέσκημ*. — *Compte-rendu*: J. KNOBLOCH, Anzeiger f. Altertumswiss. X (1957) 49—50. D.-Je.

H. u. R. KAHANE, *Italianische Ortsnamen in Griechenland*. Athen, Verlag der „Byzantinisch-Neugriechischen Jahrbücher“, 1940, pp. 379. (Texte und Forschungen zur Byzantinisch-Neugriechischen Philologie, 36.) — Das wertvolle Werk steht in einer Reihe von Vorarbeiten zu einem etymologischen Wörterbuch der italienischen Sprachelemente im Neugriechischen; aus ihrem Material greifen die Verfasser den Komplex der Ortsnamen, der eine besondere Behandlung verdient, heraus, wobei sie sich im wesentlichen auf die heute lebendigen Ortsnamen beschränken. In einer ausführlichen Einleitung erörtern sie die historischen, geographischen und linguistischen Grundlagen und Voraussetzungen (S. 17). Die Ortsnamen selbst werden in Gruppen dargeboten: 1. Ortsnamen aus Appellativen (S. 41 ff.), 2. Ortsnamen aus Eigennamen (S. 237 ff.). Ausführliche Register erschließen den dargebotenen Stoff. Irm.

St. C. KARATZAS, Ἐνα δωρικὸ κατὰλοιπο στὶς διαλέκτους τῆς Καλαβρίας καὶ Συκελίας, θεωρουμένῳ ἀραβικῷ. Ἑλληνικά XV (1957) 26—39. — *Compte-rendu*: T. M (INISCI), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 67. E. Fo.

St. C. KARATZAS, *Etymologies Néo-Helléniques*. Neophilologus 33 (1949) 239—231. — Zu βλαρός („tendre, mou, frais“; Dialekt von Kyme), παγιουρός (Gegenteil von βλαρός; ebendaher) und προβατσουλιά („crotte de mouton“; ebendaher). Irm.

St. C. KARATZAS, Ὑποκοριστικὰ τοῦ ἰδιώματος Κόιντος καὶ περιορίων. Athènes, 1954, pp. 71 (Collection de l'Institut Français d'Athènes, 84.) — *Compte-rendu*: D. J. GEORGACAS, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 150—156. Diese sauber gearbeitete Athener Dissertation gibt zunächst eine Einleitung in Bedeutung und Geschichte des Diminutivs im Neugriechischen überhaupt, befaßt sich dann mit den speziellen Bildungen und Verwendungen in dem vom Verfasser gewählten geographischen Bezirk und gibt abschließend Materiallisten, geordnet nach den Endungen. Irm.

PH. KOUKOULES, Διὰ τὸ γλωσσάριον τῶν Ἑλλήνων τῆς κάτω Ἰταλίας. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 250—258. — Rettifica le etimologie fornite dal Marzano (Dizionario etimologico del dialetto calabrese) e dal Rohlf (Etymologisches Wörterbuch der unteritalienischen Gräzität) per una quarantina di vocaboli dei parlari italo-greci di Puglia e di Calabria. E. Fo.

E. RISCH, *Zur Vorgeschichte der sigmatischen Aoriste im Griechischen*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, 424—431. — L'auteur analyse le développement phonétique des formes de l'aoriste grec et, en particulier, l'épanouissement de l'élément -σα- au lieu de -σ-. Si l'on suivait rigoureusement le développement strictement conforme aux lois phonétiques du grec, on obtiendrait au moins quatre formes de l'aoriste. Il est alors compréhensible qu'on soit fondé à créer des formes analogiques. L'élément -σα- s'est répandu de l'aoriste du type ἔδειξα qui, lui-même, a abouti à cette forme par analogie. A. D.

I. I. RUSSU, *Disparitiia limbii și a populațiilor thraco-dace*. (Disparition de la langue et de la population thraco-dace.) Stud. și cercetari de ist. veche 8 (1957) 153—263. — Die thrakische Sprache ist bis zum 6. Jahrhundert nachweisbar; der Prozeß der Romanisierung der Thrakodaker setzte jedoch weit früher ein. Zuerst verschwand das Thrakische als Umgangssprache, dann in den Personennamen und zuletzt in den Ortsnamen, die sich zum Teil bis zur Slawenzeit hielten. Irm.

A. SALAC, *Über den Namen der Türken im griechischen und lateinischen*. Listy filol. V (LXXX, 1957) Eunomia 50—55. — Le nom grec désignant le peuple turc est Τούρκοι d'où provient *Turci* (masc.) en latin. A partir du 16^e siècle, la forme *Turca*, -ae, devient prépondérante. Son origine est due, sans doute, à l'influence d'un passage de Pomponius Mela (I, 116 — Turcae) très en vogue à l'époque. D.-Je.

H. SEILER, *Zur Struktur des neugriechischen Perfekts*. For Roman Jakobson. Essays on the Occasion of his sixtieth Birthday. Hague, 1956, pp. 440—443. — L'auteur qui s'est occupé de l'étude de l'aspect et du temps du verbe néo-grec, etc., analyse, dans cet article, le parfait néo-grec. Le néo-grec a quatre formes du parfait. Les formes ἔχω δεμένο et ἔχω δέσει servent à exprimer l'action résultative (ἔχω δεμένο) et non-résultative (ἔχω δέσει). Les deux autres formes expriment l'opposition entre le possessif et l'essif (ἔχω δεθῆ | εἶμαι δεμένος). Il se pose aussi la question de savoir comment ces catégories verbales se sont développées et s'il y a, quant à ces catégories, des relations entre le néogrec et le grec antique. Il rappelle aussi l'existence de ces catégories verbales dans les langues européennes modernes. A. D.

G. THOMSON, 'H ἐξελίξις τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσης. *Studia antiqua Antonio Salač septuagenario oblata*. Praha, 1955, 114—117. — Compte-rendu de l'auteur: Bibl. class. orient. 1 (1956) 91—92. D.-Je.

C. Langues slaves

R. AITZETMÜLLER, *Kulturkundliches aus dem Codex Suprasliensis*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 23—27. — Les matériaux du lexique du vieux-slave ont conservé beaucoup de renseignements, très précieux et importants pour l'histoire de la culture slave. On le voit, en particulier, dans le lexique du Suprasliensis. R. Aitzetmüller s'occupe, dans cette étude, de deux mots vieux-slaves, à savoir du mot *udvorъnikъ* (qu'on peut lire dans ce monument vieux-slave une fois) et du mot *srъdobolъ*. Il pose que les Slaves n'avaient d'abord pas coutume de traduire des termes étrangers, particulièrement des titres, etc.; plus tard, ils remplaçaient les mots empruntés par les expressions slaves. Le mot *udvorъnikъ*, que Mr A. traduit comme « membre du cortège du prince » est en relation avec le titre Ἡττιοῦ βοίλας. On le trouve en croate, en tchèque et en hongrois. Il provient de l'époque de l'organisation féodale de l'Etat chez les Protobulgares. *Srъdobolъ* signifie « familiaris » et revient au nom *Zergobula* ou *Zerco boilas* qui s'est conservé dans l'Evangile de Cividale. Les deux mots proviennent des classes supérieures des Protobulgares. A. D.

B. von ARNIM, *Urbulgarisch kълubъ kълoubъ*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 45—46. — Fr. Miklosich (Lexicon palaeoslovenico-graeco-latinum. Vienne, 1862—1865, p. 344) rappelle comme un mot vieux-slave *lubrija* „obsequium“. B. v. Arnim démontre qu'il faut lire, dans le texte, dont ce mot est dépouillé, *kълubri*, — cf. *κολόβρος*, *κουλούβρος*. Cette expression signifiait « hérolde, etc. ». C'était jadis le titre du sorcier à la cour du khan des Avars. On peut rapprocher ce mot du nom Βουκολαβρός, cité par le patriarche Photios, et au turc *bügü*. A. D.

В. БЕШЕВЛИЕВ, Към въпроса за произхода на бъдещето време в новогръцки. (Zur Frage über den Ursprung des Futurums im Neugriechischen.) Езиковедчески изследвания в чест на акад. Стефан Младенов. София, Бълг. Акад. на науките, 1957, 405—406. — Weist auf die altgriechischen Vorstufen hin. Irm.

H. BIRNBAUM, *Zum periphrastischen Futurum im Gotischen und Altkirchenslavischen*. Byzantinoslavica XVIII, 77—81. A. D.

H. BRÄUER, *Untersuchungen zum Konjunktiv im Altkirchenslavischen und im Altrussischen*. Wiesbaden, 1957, pp. XV + 262. — Dans cette monographie détaillée, l'auteur étudie l'emploi du verbe, en vieux-slave et en vieux-russe, du point de vue des modes du verbe. Il démontre que le vieux-slave ne connaissait qu'exceptionnellement l'emploi du conditionnel dans les propositions subordonnées exprimant le but ou le désir. Le vieux-russe développe l'emploi du conditionnel. L'étude touche aussi le problème de la relation entre les textes vieux-slaves et vieux-russes d'un côté et les textes grecs de l'autre côté, et la question de l'influence de la syntaxe grecque sur la syntaxe vieux-slave. A. D.

H. BRÄUER, *Zur Entwicklung der ursprünglichen Abwehrsätze im Altkirchenslavischen und Altrussischen*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 74—82. — L'auteur de cette étude a publié une monographie spéciale (v. plus

haut), dans laquelle il a étudié le développement de l'emploi du conditionnel en vieux-slave et en vieux-russe. La question est aussi byzantinologique, car il s'agit de suivre l'influence que la syntaxe grecque aurait pu avoir sur la syntaxe vieux-slave. Dans cette étude, il examine l'emploi du conditionnel dans une proposition subordonnée qui dépend de la proposition principale contenant le verbe *bojati se* et *bljusti se*. Il démontre qu'on peut constater le développement du conditionnel après la proposition principale avec le verbe *bojati se*, mais non avec le verbe *bljusti se*. A. D.

ИВ. ДУИЧЕВ, *Върху някои български имена и думи у византийските автори*. Studia linguistica in honorem acad. St. Mladenov. Sofia, 1957, 157—162. — Sur la forme Σθλοβενοί, le nom Alousianos ou Alouisianos, qui devrait être considéré comme provenant du latin Aluisius, sur le nom Asén, etc. Sur l'identification des noms « Bulgares » et « Slaves » au moyen âge, cf. encore A. Leskien, *Grammatik der albulgarischen (altkirchenslavischen) Sprache*. Heidelberg, 1909, p. XI, note. I. D.

H. KARSTIEN, *Das slawische Imperfekt und der armenische -açe Aorist*. Ein Beitrag zum slav.-arm. Verwandtschaftsverhältnis. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 211—229. — Comme on sait, l'origine de la forme de l'imparfait du verbe slave, n'est pas encore claire bien qu'on ait présenté de nombreuses théories sur cette question. L'auteur avertit que les formes de l'aoriste arménien en -açe peuvent être considérées comme étant au milieu entre les formes slaves d'un côté, et les formes de l'aoriste grec en -οις de l'autre côté. Il n'y a point de coïncidence précise et il faudra encore examiner en détail l'importance de ce témoignage. A. D.

В. А. КОЧЕРГИНА, *Краткий очерк истории письма*, под редакцией В. А. Звегинцева. Москва, Издательство Московского ун-ва, 1954. — Das für akademische Übungen bestimmte Büchlein behandelt auch die beiden altslawischen Alphabete, nicht dagegen paläographische Probleme im engeren Sinne. Irm.

W. KROGMANN, *Slav. *gospodъ*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, 253—258. — En rappelant l'étymologie de Fraenkel et de Korsch, l'auteur attire l'attention sur la possibilité que le vieux-slave *gospodъ* aurait eu primitivement le vocalisme -t- (*gospotъ*), plus tard changé en vocalisme -d- sous l'influence de *gospodary*, **gospdary* qui rappelle la forme persane *gōspandār*. A. D.

J. KURZ, *Към въпроса за възникването на члена в български език*. (A la question de la naissance de l'article en bulgare.) Изв. на Инст. за бълг. език V (1957) 437—448. — I. Gălăbov a publié (dans Изв. на Инст. за бълг. език 3 [1954] 356—371) un compte-rendu sur l'étude de J. Kurz s'occupant de la question de l'article dans les langues slaves (v. Byzantinoslavica VII, 212—340 et VIII, 172—288). I. Gălăbov adresse, dans son compte-rendu, quelques reproches à l'auteur quant à l'explication des exemples tirés des textes vieux-slaves. J. Kurz réfute ces reproches. A. D.

J. MATL, *Zur Bezeichnung und Wertung fremder Völker bei den Slaven*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 293—306. — Dans cet article, l'auteur traite les noms slaves par lesquels les Slaves désignaient les peuples étrangers, entre autres aussi les Grecs, les Latins, les Turcs, etc. A. D.

A. MAZON, *Le classement des verbes slaves de Leskien*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 324—331. — L'auteur passe en revue le classement des verbes slaves en vieux-slave et en autres langues slaves pour démontrer que le classement de Leskien (basé sur le thème du présent et introduisant le classement en quatre classes thématiques et une athématique) n'a pas été accueilli généralement. Plusieurs grammairiens classent les verbes slaves en six classes selon Fr. Miklosich. Il faudrait ajouter que le classement de Leskien est presque généralement adopté dans les grammaires scientifiques et dans les grammaires du vieux-slave, quoiqu'on ait aussi des classements intéressants basés sur d'autres principes (cf. p. ex. le classement de A. Vaillant dans son *Manuel du vieux slave*, v. Byzantinoslavica XI [1950] 99). A. D.

I. POPOVIĆ, *Novogrčke i srednjegrčke pozajmice u savremenom srpsko-hrvatskom jeziku*. (Les emprunts néo-grecs et du grec du Moyen âge dans la langue serbo-croate.) Zbornik radova Viz. Inst. Srpske Akad. Nauka 2 (1953) 199—234. — Tandis que M. Vasmer dans son livre connu *Die griechischen Lehnwörter im Serbokroatischen* (Abhandlungen d. Preussischen Akad. d. Wiss., 1944) s'occupe, en particulier, des emprunts néo-grecs dans la langue serbe littéraire ancienne, la présente étude traite des emprunts néo-grecs et du grec du Moyen âge dans le serbocroate actuel, dans la langue littéraire et dans le langage parlé. M. P.

B. ROSENKRANZ, *Historische Laut- und Formenlehre des Altbulgarischen (Alt-kirchenslavischen)*. Heidelberg, C. Winter, 1955, pp. 144. — Compte-rendu: J. KURZ, Wiener slavist. Jhb. V (1956) 165—171. A. D.

L. SADNIK, *Altbulgarische vashъ*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 432—433. — Le mot vieux-slave *vashъ*, grec. ὡς εἰκός, n'est connu en vieux-slave que sous forme d'adverbe. C'est un substantif du thème en -i pétrifié en fonction d'adverbe. L'auteur rappelle le lithuanien *vōs*, le vieux-slave *jedva* et, peut-être, aussi le russe *vashъ*, *vashnivъ*. A. D.

L. SADNIK—R. AITZETMÜLLER, *Handwörterbuch zu den altkirchenslavischen Texten...* (V. Byzantinoslavica XVII, 193.) — Comptes-rendus: F. SŁAWSKI, Język polski 36 (1956) 153—156; A. DOSTAL, Slavia XXV (1956) 611—614; H. ROTHE, Zeitschr. f. sl. Phil. XXVI (1957) 225—231; A. ISAČENKO, Zeitschr. f. Phonetik u. allgemeine Sprachwiss. 10, 185—186. A. D.

A. A. ŠACHMATOV, *Историческая морфология русского языка*. Москва, 1957, pp. 400. — Dans la préface, S. P. OBNORSKIJ présente une appréciation succinte de l'œuvre scientifique du célèbre slavisant russe A. A. Šachmatov, soulignant sa grande et très large érudition et résumant l'importance de son œuvre concernant l'histoire de la langue russe, la dialectologie russe et l'histoire de la littérature russe de l'ancien période. Ensuite, on présente la réimpression du célèbre 3^e tome du cours universitaire de l'histoire de la morphologie de la langue russe (*Курс истории русского языка*, III. Москва, 1910—1911). — La réimpression de ce livre, accessible seulement sous forme de manuel lithographié, donne aux slavisants un manuel précieux sur l'histoire de la langue russe; aux byzantinologues, ce livre classique permettra de suivre en détail le développement de la morphologie russe sur la base des faits vieux-slaves et par conséquent aussi du point de vue des relations des langues slaves avec la culture byzantine. A. D.

A. VAILLANT, *La notation de nji dans la traduction des « Discours contre les Ariens »*. Сборник в чест на акад. Ал. Теодоров-Балан по случай деветдесет и петата му годишнина. Sofia, 1955, 145—148. — Un supplément de l'édition excellente du texte vieux-slave, faite par l'auteur: *Discours contre les Ariens de Saint Athanase. Version slave et traduction française*. (Sofia, 1954) (cf. aussi ma note: *Старобългарският превод на Атанасевите слова против арианите*. Църковен вестн. LVI, nr. 17 [1955] 8—9). Il faut retenir les paroles du savant français qui souligne avec amertume: « nous travaillons le vieux-slave dans des conditions pénibles, perdant beaucoup de temps à réunir la documentation qui nous serait nécessaire, à contrôler des matériaux peu sûrs, et trop souvent incapables de les contrôler ». Après cette édition du premier discours contre les Ariens, il est souhaitable de voir bientôt édité aussi le texte des autres discours, pour avoir la possibilité d'approfondir encore de plus nos connaissances des rapports littéraires byzantino-slaves. I. D.

N. van WIJK, *История старославянского языка*. Перевод с немецкого В. В. БОРОДИЧ, под редакцией и с предисловием Н. А. КОНДРАШОВА. Москва, 1957, pp. 368. — Traduction russe de la grammaire du vieux-slave, écrite par le défunt slavisant bien connu hollandais, N. v. Wijk sous le titre de *Geschichte der altkirchenslavischen Sprache, I: Laut- u. Formenlehre* (Grundriß d. slav. Philologie u. Kulturgeschichte, herausg. v. R. Trautmann u. Max Vasmer) et publiée à Berlin-Leipzig en 1931. Le rédacteur de la traduction russe N. A. Kondrašov, apprécie, dans la préface (pp. 5—13) l'œuvre de N. v. Wijk. La traduction de Mme Borodich est parfaite. La liste des abréviations de bibliographie principale pour le vieux-slave au temps de la publication du livre de N. v. Wijk, est donnée, dans la traduction russe, à la fin du livre (pp. 357—365). — Le livre est très utile aussi pour les byzantinologues, car dans les parties historiques du vieux-slave il traite des questions des relations entre la Byzance et le monde slave. A. D.

D. Langues orientales

H. JANSKY, *Lehrbuch der türkischen Sprache*. Wiesbaden, Harrassowitz, 1954², pp. XII + 243. — Compte-rendu: W. DUDA, Orientalist. Litztg. 51 (1956) 154—155. D.-Je.

O. PRITSAK, *Der Titel Attila*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 404—419. — L'auteur explique le nom d'Attila qui, en différentes

époques, passa par milieux et pays divers. La transcription byzantine de ce nom offre à cette analyse un témoignage important.

W. C. TILL, *Coptic and its value*. Bull. John Rylands Library Manchester 40 (1957) 229—258. A. D. JMH

III. BELLES-LETTRES ET FOLKLORE; METRIQUE

A. Histoire de la littérature byzantine

V. BUCHELT, *Homer bei Methodios von Olympos*. Rhein. Museum 99, NF (1956) 17—36. — Méthode, qui écrivait ses œuvres à l'environ de l'an 300, connaissait Homère et l'estimait. D.-Je.

Callimachus. Edidit R. PFEIFFER. Vol. I: *Fragmenta*. Vol. II: *Hymni et Epigrammata*. Oxford, Clarendon Press, 1949, 1953, pp. XIV + 520; CVI + 208. — Compte-rendu: H. ERBSE, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 131—134. E. R.

R. CANTARELLA, *Poeti Bizantini...* (V. Byzantinoslavica X, 150; XI, 281; XV, 76; XVI, 379.) — Compte-rendu: T. SMERDEL, *Živa antika* 6 (1956) 364—366. D.-Je.

C. И. ДАНЕЛИЯ, *К вопросу о личности Псевдо-Дионисия Ареопагита...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 138.) — Compte-rendu de l'auteur, *Bibl. class. orient.* 2 (1957) 156—157. D.-Je.

F. DORNSEIFF, *Ein literarischer Erfolg der Römer bei den Griechen der Kaiserzeit (zu Hermes 82 [1954] 182 ff.)*. *Philologus* 100 (1956) 153—155. — L'auteur souligne l'influence de l'hexamètre romain sur les débuts du vers rythmique grec. D.-Je.

R. DOSTÁLOVÁ-JENIŠTOVÁ, *Tyros a Bejrut v Dionysiakách Nonna z Panopole*. (Tyros et Bejrut dans les Dionysiaca de Nonnos de Panopolis.) *Listy filol.* V (LXXX, 1957) 36—54. — L'auteur analyse en détail les allusions géographiques et mythologiques dans les livres 40—43 des Dionysiaca de Nonnos, les comparant avec des passages analogiques dans les littératures antique et orientale et les fouilles archéologiques. Nonnos n'est pas le premier à traiter des mythes en question. Il s'inspire de certains modèles, mais il a dû nécessairement connaître les deux villes par autopsie. A. D.

R. DOSTÁLOVÁ-JENIŠTOVÁ, *Báje o eponymovi Blemmy u Nonna z Panopole*. (Mythe sur l'éponyme des Blemmy chez Nonnos de Panopolis.) *Listy filol.* IV (LXXXIX, 1956) 174—177. — Le passage des Dionysiaca 17, 385—397 reflète sans doute la victoire de Maximin sur les Blemmy en 451—452. — Compte-rendu de l'auteur, *Bibl. class. orient.* 2 (1957) 80—81. A. D.

R. DOSTÁLOVÁ-JENIŠTOVÁ, *Nonnosforschungen I. — Der Name Nonnos*. *Studia antiqua Antonio Salač septuagenario oblata*. Praha, 1955, 102—109. — Compte-rendu de l'auteur, *Bibl. class. orient.* 2 (1957) 158. D.-Je.

G. FERRARI, *Qualche considerazione sull'innografia italo-greca*. *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. XI (1957) 157—162. — Osservazioni sulla forma e sul contenuto degli inni di S. Bartolomeo Juniore, pubblicati dal Padre G. GIOVANELLI (Gli inni sacri di S. Bartolomeo Juniore, Grottaferrata, 1955, pp. 528). E. Fo.

E. FOLLIERI, *Un carme giambico in onore di Davide*. *Sillogie Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoll. IX)*, Roma, 1957, 101—116. — Pubbl. un carme giambico di 35 versi su Davide, contenuto, sotto il nome di Arsenio, nel cod. Ambrosiano M 15 sup. e nel Vallicelliano E 37, assegnandone la composizione, in base all'esame metrico, al sec. VIII — principio del IX. E. Fo.

E. FOLLIERI, *Epigrammi sugli Evangelisti dai codici Barberiniani greci 352 e 520 (continuazione e fine)*. *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. X (1956) 135—156. — Ripubblica, dopo L. Allatius e A. Kominis (v. Byzantinoslavica XVIII, 321), 10 epigrammi giambici sugli Evangelisti, utilizzando il cod. Vat. Barb. gr. 520 e molti altri mss., tra i quali alcuni, come il Mosquense già Synod. 44 e il Laurenziano Plut. VI, 18, risultano in stretto rapporto fra loro. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 321—322.) E. Fo.

R. HESPEL, *Le florilège cyrillien réf. par Sévère d'Antioche*. (Bibliothèque du Muséon, 37.) Louvain, Inst. Orientaliste, 1955, pp. xx+258. — Compte-rendu: R. P. CASEY, *Journ. Theol. Stud.* N. S. 8 (1957) 337—338. JMH

J. IRMSCHER, *Паллад. Виз. Врем. XI* (1956) 247—270. — Compte-rendu de l'auteur. D.-Je.

R. KATIČIĆ, *Der akzentuierte Prosarythmus bei Theophylaktos von Achrida*. *Živa*

antika 7 (1957) 66—84. — Contribution à la théorie de la prose byzantine. Analyse des clauses de Théophylacte d'Akhride. D.-Je.

R. KEYDELL, *Palladas und das Christentum*. Byz. Zeitschr. 50 (1957) 1—3. — Waltz' Versuch (Revue des Et. Gr. 59/60, [1946/1947] 198 ff.), Palladas als Christen zu erweisen, ist unhaltbar. Des Dichters Haß gegen die Christen äußert sich (in der Form bitterer Ironie) auch in den beiden hier interpretierten Epigrammen A. P. X 90 und 91, die auf den Patriarchen Theophilus von Alexandria und die von ihm im Jahre 391 veranlaßte Zerstörung des Sarapeions anzuspielen scheinen. E. R.

R. KEYDELL, *Zu den Hymnen des Symesios*. Hermes 84 (1956) 151—162. — Mètre du 6^e hymne, interprétation des passages difficiles dans le 9^e hymne, composition de l'hymne, date d'origine du 2^e hymne. D.-Je.

B. КИСЕЛКОВ, *Проуки и очерти по старобългарска литература*. (Etudes et esquisse de la vieille littérature bulgare.) Sofia, 1956, pp. 398. — Le livre contient en tout 28 études sur la vieille littérature bulgare (et vieux-slave), dont 20 se rapportant à l'époque médiévale. Les rapports historiques et littéraires entre les Bulgares et Byzance ont été touchés assez souvent bien que d'une manière insuffisante. La publication possède, à l'exception de quelques études, un caractère plutôt vulgarisateur, bien qu'elle ne soit pas dépourvue d'intérêt pour les savants spécialisés. I. D.

E. KRIARAS, Παραιρήσεις στὸ κείμενο τοῦ μυθιστορήματος "Βέλθανδρος καὶ Χρυσάνθα". Studi Biz. e Neoell. IX (Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati) 1957, p. 237—249. — Critique de certains passages des éditions A. Ellissen, D. Mavrophydès et E. Legrand. A. G.

V. LAURENT, *Les Lieux Impurs de l'Hirondelle*. Studi Biz. e Neoell. IX (Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati) 1957, p. 264—270. — Contre une hypothèse de H. Grégoire et M. Mathieu (A.R.B.C.L., 1954, p. 291—296), l'auteur propose de conserver la leçon du *Cod. Marc. Gr.*, 594, d'un poème du Pseudo-Prodrôme, et propose d'identifier les ἀκάθαρτοι τῆς χελιδόνος τόποι avec le cap Gelidonya Burnu. A. G.

R. MERKELBACH, *Die Quellen des griechischen Alexanderromans*. Zetemata, Monographien zur klass. Altertumswiss., Hf. 9. München, 1954, pp. XI+225. — Compte-rendu: E. WOLF, Anzeiger f. d. Altertumswiss. IX (1956) 29—31. D.-Je.

T. MINISCI, *Innologia greca per S. Vito martire tratta dai manoscritti di Grottaferrata*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 305—317. — Publica un canone inedito di Arsenio, innografo italo-greco, in onore di S. Vito, conosciuto finora solo attraverso una versione latina (cf. O. Gaetani, *Vitæ Sanctorum Siculorum*, Palermo 1657, I, 91—94), ed altri tropari per lo stesso santo, tratti, come il canone, da codici criptini. E. Fo.

V. MINORSKY, *Marvazi on the Byzantines*... (V. Byzantinoslavica XII, 1950). — Compte-rendu: T. LEWICKI, *Studia Źródłoznawcze* I (Poznań, 1957) 290—291. Kap.

CHR. MOHRMANN, *Note sur la version latine la plus ancienne de la vie de saint Antoine par saint Athanase*. Antonius Magnus Eremita (Studia Anselmiana XXXVIII). Romæ, 1956, 35—44. — Contro la tesi di G. Garitte (Un témoin important du texte de la vie de S. Antoine par S. Athanase. La version latine inédite des Archives du Chapitre de St-Pierre à Rome. Etudes de phil., d'arch. et d'hist. anciennes publiées par l'Institut Historique Belge de Rome, 3, Roma, 1939) dimostra che la più antica versione latina della vita atanasiana di S. Antonio non presenta un carattere strettamente letterale. E. Fo.

A. PERTUSI, *Il testo dell'«Expositio Persica» di Giorgio Pisida nel codice Paris. Suppl. gr. 690 e l'origine del nome «Hieria»*. Studi Biz. e Neoell. IX (Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati) 1957, p. 338—352. — En avant-propos à l'édition prochaine des poèmes historiques de Georges Pisidès, l'auteur compare le manuscrit de Paris et l'édition Bekker (Bonn). Le cap d'Hiéria tire son nom (*Patria Constantinopoleos*, III, 169) d'un temple consacré à la déesse Héra. A. G.

G. REICHENKRON, *Zu den ersten Beziehungen zwischen Byzanz und ältesten französischen Chansons de Geste*. Südostforsch. 15 (1956) 160—166. — Bearbeitet soll die Frage werden, ob sich die in den ältesten Chansons de Geste bis spätestens 1200 Verbindungen zu Byzanz entdecken lassen. An der Baligantepisode im Rolandslied, vor allem an den Versen 3220/30 und 3238, läßt sich beweisen, daß das problematische Jericho ist nicht das biblische, vielmehr ein albanischer Ort Oricum ist. Diese Baligantszene ist allem Anschein nach im Kulturbereich der süditalienischen Normannen entstanden im

Kampf gegen Byzanz und auf hier nicht näher zu erläuternden Wegen dann in das Gesamt-Rolandslied eingefügt worden. Mich.

F. SCHEIDWEILER, *Die Bedeutung der „Vita Metrophanis et Alexandri“ für die Quellenkritik bei den griechischen Kirchenhistorikern*. Byz. Zeitschr. 50 (1957) 74—98. — Weitere quellenkritische Beobachtungen an Gelasios von Kyzikos, Theodoret, Sokrates, Georgios Monachos, der Vita Constantini und der Vita Metrophanis et Alexandri. E. R.

G. SCHIRO, *Il paradosso di Nilo Cabasila*. Studi Biz. et Neoell. IX (Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati) 1957, p. 362—388. — Nil aurait pillé l'œuvre de Barlaam. La démonstration s'appuie sur des écrits inédits de Barlaam (Cod. Marc. gr., 397, Cod. Vat. gr., 1110). A. G.

С. И. СОБОЛЕВСКИЙ, *Античные комментарии к пьесам Аристофана*. Аристофан. Сборник статей. Москва, Издательство Московского Унив., 1956, 140—156. — Wirdigt auch die philologische Arbeit der Byzantiner am Aristophanes. Irrn.

A. R. SODANO, *La saga Peleo-Teti nell'epos arcaico e i suoi riflessi nei τῶν μετ' Ὀμηρον Λόγοι di Quinto Smirnaeo*. Estr. dagli Annali della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Napoli III (1953), pp. 24. — Compte-rendu: R. DOSTALOVA-JENIŠTOVÁ, Byzantinoslavica XVIII, 310—311. A. D.

SOPHRONII *Anacreontica edidit italice reddidit* M. GIGANTE. *Accedunt testimonia de anacreonteis et index verborum*. Roma, 1957, pp. 244+2 tavv. — Compte-rendu: M. P(ETTA), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 166—167. E. Fo.

N. TOMADAKIS, *Βυζαντινὴ γραμματολογία (1204—1453), Φραγκοκρατία καὶ Παλαιολόγιοι χρόνοι. Τεύχος Α', ὁ 13ος αἰών*. Athènes, 1957, pp. 128. — Ce premier fascicule de l'histoire de la littérature byzantine par le prof. Tomadakis concerne la littérature sous l'occupation franque et aux temps des Paléologues. Pap.

N. B. TOMADAKIS, *Ἐφορὰ ὁ Σύρος ἐν τῇ Ἑλληνικῇ Ὑμνογραφίᾳ*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 392—404. — Segnala i vari componimenti poetici dedicati a S. Efreim Siro nella innografia liturgica bizantina. E. Fo.

G. DE VICO, *Noterelle su Tzetzes*. Giorn. Ital. di Filol. X (1957) 221—224. — Publica dieci trimetri giambici di Tzetzes in lode del commentario di Psello sul περί ἐρμηνείας di Aristotele, dal cod. Paris. gr. 3058, f. 37 v., ed alcune osservazioni, in parte molto discutibili, al testo delle «Historiae» di Tzetzes. E. Fo.

E. WELLESZ, *The Akathistos Hymn*. (Monumenta Musicae Byzantinae, ser. Transscripta IX). Copenhagen, 1957. — Compte-rendu: B. DI SALVO, Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 446—451. E. Fo.

TH. XYDIS, *Ἡ παρομοίωση στὴ βυζαντινὴ Ὑμνογραφία*. Νέα Ἑστία (1957) 824—829. — Etude sur l'assimilation dans l'hymnographie byzantine. Pap.

B. Sujets byzantins dans la littérature mondiale

J. SCHMIDT, *Sparta-Mistra, Forschungen über Goethes Faustburg*. Goethe, Neue Folge d. Jhb. d. Goethe-Gesellsch., 18 (1956) 132—157. — Führt in aller Ausführlichkeit die historischen, topographischen und literarischen Belege dafür an, daß die romantische Ritterburg im zweiten Teil des Faust Mistra ist. Irrn.

C. Littérature populaire

E. KRIARAS, *Παρατηρήσεις στο κείμενο του μυθιστορήματος "Βέλθανδρος και Χρυσάντζα"*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 237—249. — Contiene una serie di osservazioni critiche sul testo del romanzo greco in versi Βέλθανδρος και Χρυσάντζα. E. Fo.

A. M. KURFESS, *Juvenal und die Sibylle*. Hist. Jhb. 76 (1957) 79—84. — Juvenal, Sat. 8, 121 ff. klingt an Or. Sib. 3, 724 ff., eine Partie, die anscheinend der Urfassung des 3. Sibyllinenbuches angehört, also Juvenal hätte bekannt sein können. Oder soll nur gesagt sein, das Vorgetragene sei so wahr wie die Palmblattaufzeichnungen der Sibylle, also echte Prophezeiung? Irrn.

F. W. LENZ, [P. OVIDII NASONIS] *De Pediculo Libellus*. Eranos 53 (1955) 61—74. — Auf die westliche Parallele zu dem Lausmotiv in der byzantinischen Literatur sei aufmerksam gemacht. Irrn.

J. MAVROGORDATO, *Digenis Akritas*. Edited with an introduction, translation and commentary. Oxford, Clarendon Press, 1956, pp. XXXIV, 273. — *Compte-rendu*: ST. KYRIAKIDES, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 140—143. E. R.

A. STENDER-PETERSEN, *О так называемом Девгениевом Деянии*. Scando-Slavica I (1954) 87—97. — La version russe de l'épopée *Digenis Akritas* avait pour source un texte grec en prose qui était plus ancien que les textes grecs qui se sont conservés. L'épopée avait primitivement le titre *Деяние прежних времен и храбрых человек*, comme on en peut juger de deux manuscrits provenant du XVIII^e siècle et du manuscrit détruit au XVI^e siècle. Dv.

G. ZORAS, *Διγενή και Χάρου πάλη ἐν τῇ κυπριακῇ δημοτικῇ ποιήσει*. Νέα Ἑστία (1957) 253—257. — Publication de la variante chypriote du poème populaire grec du moyen âge sur la lutte de *Digenis* avec *Charon*, selon l'édition de A. Sacellariou (1891) avec une courte introduction. Pap.

G. TH. ZORAS, *Νέαι παραλλαγὰι τοῦ Πωρικολόγου*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 411—426. — Dopo aver elencato le varie versioni finora note del *Πωρικολόγος*, ne pubblica due nuove redazioni, una tratta da un manoscritto del XVIII sec. di proprietà dell'autore, l'altra contenuta in un ms. di Atene, n. 3113. E. Fo.

IV. SOURCES HISTORIQUES ET MONOGRAPHIES

A. Sources narratives et travaux monographiques

T. X. AKOPYAN, *Замечания о «географии» VII века*. Научные труды Ереванского гос. ун-ва. им. В. М. Молотова 43 (1954) 119—149. — Über Inhalt, Quellen, Anliegen und Überlieferung der „Geographie“ des Ananias von Schirak. (Nach der Zusammenfassung in russischer Sprache). Irm.

ФР. БАРИШИЋ, *Чуда Димитрија Солунског као историски извори*. (Miracles de Dimitrij de Thessalonique comme sources historiques.) Српска Акад. наука. Посебна издања. Књига 219. Византолошки институт, књига 2. Београд, 1953, pp. 157. — *Compte-rendu*: I. DUJČEV, *Byzantinoslavica* XVIII, 106—107. A. D.

A. BIEDL, *Das Große Exzerpt* Ф. Zur Textgeschichte des Laertios Diogenes. Città del Vaticano, Biblioteca Apost. Vaticana, 1955, pp. 132. (Studi e Testi, 184.) — *Compte-rendu*: M. IMHOF, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 127—131. E. R.

E. CANDAL, *La «Regla teológica» de Nilo Cabásilas*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 237—266. — Edizione dello scritto di Nilo Cabásila contro gli acindiniani (inc. Κανὼν ἐστὶ θεολογικός), secondo il cod. Vallicell. 87, con traduzione latina e commento storico-teologico. E. Fo.

M. CANDAL, *Argiro contra Dexio (Sobre la luz tabórica)*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 80—113. — Edizione (dal ms. Vatic. gr. 1102), corredata di traduzione latina e di una introduzione storico-teologica, di un opuscolo di Isacco Argiro, indirizzato al monaco Gedeone Zografo, contro le opinioni di Teodoro Dexios in merito alla luce tabórica. E. Fo.

Г. ЦАНКОВА—В. Т. ЗАЙМОВА, *Подбрани извори за историята на Византия*. (Auserwählte Quellen zur Geschichte von Byzanz.) Ист. преглед XIII, 1 (1957) 104—109. — Rezension über die im Jahre 1956 unter demselben Titel erschienene Sammlung von byzantinischen Quellen in bulgarischer Übersetzung. D. A.

A. CERESA-GASTALDO, *Die Überlieferung der Κεφάλαια περὶ ἀγάπης von Maximus Confessor auf Grund einiger alter Athoshandschriften*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 145—158. — L'auteur dresse le schéma d'une partie de la tradition sur la base de quelques manuscrits athonites: Lavra. 157. B. 37, Vatopédi, 36 et 38, Konstamonitou, 443. T. Kutlunus, 3108. 39, Iviron, 4405. 285. A. G.

M. E. COLONNA, *Gli storici bizantini dal IV al XV secolo. I. Storici profani*. Napoli, 1956, pp. XXII+163. — *Comptes-rendus*: M. P(ETTA), *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. XI (1957) 65—66; P. STEPHANOU, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 213; GY. MORAVCSIK, *Antik Tanulmányok — Studia Antiqua* 4 (1957) 158—159. E. Fo.

DIONIGI AREOPAGITA, *Le Opere*. Versione e interpretazione di E. TUROLLA. Padova, 1956, pp. 349. — Traduzione, introduzione generale, introduzioni particolari per 22*

ogni singola operetta. — Compte-rendu: I. HAUSHERR, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 438—440. E. Fo.

GL. DOWNEY, *Nikolaos Mesarites: Description of the Church of the Holy Apostles at Constantinople*. Greek text... with Translation, Commentary and Introduction. Transactions of the American Philosophical Society. New Series, vol. 47, pt. 6 (Philadelphia, 1957), 855—924. — The title describes very much the contents of this work. P. Ch.

I. DUJČEV, *La versione paleoslava dei Dialoghi dello Pseudo-Cesario*. Studi Biz. e Neocell. IX (Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati) 1957, p. 89—100. — L'examen de la version vieux-slave (début du X^e s.) des Dialogues du Pseudo-Césaire (éd. Archimandrite Léonide, *Четыре беседы Кесария или вопросы святого Сильвестра и ответы преподобного Антония*. Текст по рукописи XV в., принадлежащей Москов. Духовной Академии. Москва, 1890), traduction d'un original grec meilleur que celui qui est utilisé dans Migne, P. G., 38, col. 851—1890, permet d'établir que l'auteur anonyme des Dialogues est du milieu du VII^e s. Fait important, car il faut alors estimer qu'à cette époque (proche de la migration des Slaves dans le Sud des Balkans) on racontait encore sur les Slaves dans l'empire byzantin les incroyables histoires inscrites dans ces Dialogues. Une nouvelle édition du texte devra tenir compte de la version slave et être établie à partir du *Cod. Mosquensis*, 113 (IX^e—X^e s.) décrit par l'archimandrite Vladimir dans son catalogue, p. 107—108. A. G.

ИВ. ДУЙЧЕВ, *Константин философ и «предсказанията на мъдрите елини»*. (Constantin le Philosophe et les prophéties des Grecs sages.) Зборник радова Срп. Акад. Наука XLIX. Византол. инст. 4 (1956) 149—155. — Comme source du texte avec les prophéties citées par Konstantin Kostenecki dans sa biographie du despote serbe Etienne Lazarević, il faut indiquer un texte publié chez J. Malalas, *Chronographia*, éd. Bonn, 683—687. Sur le sage Ostan voir encore Suidas, *Lexicon*, éd. Adler, I, 393, 2; III, 570, 7—8. Sud Thoulis v. aussi J. Scyl.—G. Cedrenus, *Hist. comp.*, I, 36, 3 sqq. et Suidas, *Lex.*, II, 721, 27 sqq., avec d'autres indications bibliographiques. I. D.

S. EITREM, *Textkritische Bemerkungen zu zwei Briefen Kaiser Julians*. Rhein. Museum 100, NF (1957) 47—53. — Ep. 60 éd. Bidez-Cumont et ep. 59 éd. Bidez-Cumont. D.-Je.

EUSEBIUS WERKE, vol. VIII: *Die Präparatio Evangelica ed.*... K. MRAS, pt. 2: *Die Bücher XI bis XV. Register*. (Die Griech.-christlichen Schriftsteller der ersten Jahrhunderte, 43, 2) Berlin, Akademie-Verlag, 1956, pp. 590, 4 plates. (Cf. *Byzantinoslavica* XVIII, 129.) — Compte-rendu: R. P. CASEY, *Journ. Theol. Stud.*, N. S. 8 (1957) 335—337. JMH

A. GARZYA, *Postilla Cabasiliana*. *Giorn. Ital. di Filol.* X (1957) 160—161. — Dà notizia di lezioni varianti riscontrate, per l'edizione dell'opuscolo polemico di Nicola Cabasila contro Niceforo Gregora (per cui vedi *Byzantion* XXIV [1954] pp. 521 ss.), nel *Paris. gr.* 1213, e per gli epigrammi del Cabasila pubblicati in *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. X (1956) 51 ss., nel *Paris. gr.* 1213 e nel *Coisl. gr.* 315. (*V. Byzantinoslavica* XVIII, 328 e 322.) E. Fo.

V. GRECU, *Kritobulos aus Imbros*. *Byzantinoslavica* XVIII, 1—17. A. D.

HADJ-SADOK MOHAMMED, *Ibn Khurradadhibh, Ibn al Faqih et Ibn Rustih, Description du Maghreb et de l'Europe au III^e—IX^e s.* Bibliothèque arabe-française publiée sous la direction de Henri Pérès, t. VI, Alger, 1949. — Compte-rendu: T. LEWICKI, *Studia Zródłoznawcze* I, Poznań, 285. Kap.

L. HARMAND, *Libanius. Discours sur les patronages*, texte traduit, annoté et commenté. (Publ. de la Faculté des Lettres de l'Univ. de Clermont-Ferrand, 2^e sér., fasc. 1.) Paris, 1955, pp. 214. — Compte-rendu: E. DEMOUGEOT, *Rev. des Et. Anc.* LIX (1957) 201—207. D.-Je.

IOANNES ITALOS, *Quæstiones Quodlibetales* (Ἀπορίαι καὶ λύσεις). Editio princeps von P. JOANNOU (Studia patristica et byzantina IV), Ettal, 1956, pp. XV+192. — Comptes-rendus: P. STEPHANOU, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 431—436; M. P(ELLEGRINO), *Studium* LIII (1957) 509—510; M. P(ETTA), *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. XI (1957) 167—168. E. Fo.

P. KIRÁLY, *Das Budapestener glagolitische Fragment*. *Studia Slavica* I (1953) 311 à 332. — Description paléographique et linguistique du fragment du manuscrit déposé dans la Bibliothèque Séchéryi, contenant une variante vieux-slave de la légende de St Macaire. Dv.

R.-J. LOENERTZ, *Note sur la correspondance de Barlaam, évêque de Gerace, avec*

ses amis de Grèce. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 201—202. — La lettre du Thessalonicien Démétrius (P. G., t. 151) est de l'hiver 1346 ou du printemps 1347; elle permet de préciser l'emploi du temps du destinataire, Barlaam, à ce moment. A. G.

R.-J. LOENERTZ, *Manuel Paléologue, épître à Cabasilas*. Μακεδονικά IV (1956) 35—46. — Compte-rendu: M. P(ETTA), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 68. E. Fo.

Л. М. МЕЛИКСЕТ-БЕК, *К вопросу о датировке псевдо-Иссааковых памфлетов в греко-византийской литературе...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 131—132.) — Compte-rendu de l'auteur, Bibl. class. orient. 2 (1957) 82—85. D.-Je.

GY. MORAVCSIK, *Bizánci krónikák a honfoglalás előtti magyarságról*. (Chroniques byzantines sur les Hongrois avant la conquête de leur pays). Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 4 (1957) 275—288. — Edition critique et traduction hongroise des passages de la chronique connue sous le nom de « Georgius Continuatus » concernant la libération des prisonniers macédoniens (éd. Bonn. 817₁₀—819₁₅) et les luttes byzantino-bulgares des années 894—896 (éd. Bonn. 853₁—855₁₆). L'auteur a utilisé pour la reconstruction du texte vingt manuscrits grecs et trois traductions en vieux-slave. Gy. M.

C. P. T. NAUDÉ, *Ammianus in die lig van die antieke geskiedskrywing* (Diss., Leiden), Leiden: Drukkerij „Luctor et Emergo“, 1956, pp. vi+144. — Compte-rendu: R. PACK, Class. Philol. 53 (1958) 67—68. JMH

A. F. NORMAN, *Magnus in Ammianus, Eunapius, and Zosimus: New Evidence*. Class. Quart. N. S. 7 (1957) 129—133. — N. suggests that the fragment cited by Suidas, s. v. ἀνασχόουσα (Adler A 2094) should be attributed to Eunapius, and he re-examines Thompson and Mendelssohn's views on the value of Eunapius as a source for Zosimus' account of Julian's Persian campaign. JMH

Novella constitutio sœc. XI mediū quæ est de schola juris Constantinopoli constituenda et legum custode creando, a Ioanne Mauropode conscripta, a Constantino IX Monomacho promulgata. Textum de Lagardianum latine vertit, notis illustravit A. SALAC. Pragæ, 1954, pp. 62+2 appendices. — Compte-rendu: J. CVETLER, Byzantinoslavica XVIII, 84—90. A. D.

K. OEHLER, *Zacharias von Chalkedon über die Zeit*. Byz. Zeitschr. 50 (1957) 31—38. — Erstedition eines kurzen, auf den aristotelischen Kategorien basierenden Traktats aus der Schule des Photios (nach Marcianus 258 s. IX und Ottobonianus 45 s. XVI). E. R.

C. В. ПОЛЯКОВА—И. В. ФЕЛЕНКОВСКАЯ, *Анонимный географический трактат «Полное описание вселенной и народов*. Виз. Врем. VIII (1956) 277—305. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 132.) — Compte-rendu de l'auteur, Bibl. class. orient. 2 (1957) 16—22. D.-Je.

B. RUBIN, *Prokopius von Kaisareia*. Stuttgart, Alfred Druckenmüller Verl. 1954, pp. VIII+336. — Die bedeutsame Gestalt byzantinischer Historiographie, Prokop von K., ist zu einem Füllhorn für die frühbyzantinische Geschichte, besonders der kriegerischen Auseinandersetzungen geworden. Verf. hat den Artikel Prokopios der Realencyklopädie der klass. Altertumswissenschaft (Vorabdruck) durch ein Vorwort, Nachträge und ein umfangreiches Register erweitert, Handschriften, Textausgaben, Übersetzungen und eine Literaturübersicht sind eingefügt, so daß ein umfassendes Bild der Persönlichkeit des Prokop gezeichnet wird. — Compte-rendu: B. SARIA, Südostforsch. 14 (1955) 273—274. Mich.

G. SCHIRÒ, *Il paradosso di Nilo Cabasila*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Merdatti (Studi Biz. e Neocell. IX). Roma, 1957, 362—388. — Utilizzando materiale in parte inedito, l'A. dimostra che Nilo Cabasila si servì, per la sua opera sulla processione dello Spirito Santo, degli scritti dell'avversario Barlaam, che pure era stato scomunicato dalla Chiesa di Constantinopoli. E. Fo.

Scholia Vetera in Hesiodi Opera et Dies, recensuit A. PERTUSI. Milano, Soc. Ed. «Vita e Pensiero», 1955, pp. XXVII, 287. (Pubblicazioni dell'Università Cattol. del S. Cuore, N. S., 53.) — Compte-rendu: H. ERBSE, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 134—140. E. R.

I. ŠEVČENKO, *Nicolas Cabasilas' "Anti-Zealot" Discourse: A Reinterpretation*. Dumbarton Oaks Papers 11 (Cambridge, Mass., 1957) 79—171. We are given here the first complete edition with an English summary and a commentary of the work of Nicolas Cabasilas entitled: "Discourse Concerning Illegal Acts of Officials Daringly Committed Against Things Sacred". The text nowhere mentions the Zealots of Thessalonica, and

in complete form it appears to be nothing more than a tract designed to refute the arguments of officials who resorted the confiscation of monastic properties, a practice which was not unusual in Byzantium. The Discourse cannot be used, therefore, as a source for the reconstruction of the social program of the Zealots. P. Ch.

O. VEH, *Untersuchungen zu dem byzantinischen Historiker Theophylaktos Simokattes*. Fürth i. Bay. Druckerei Dörfler, 1957, pp. 35 (Wissenschaftl. Beilage z. Jahresbericht 1956/57 des Humanist. Gymn. Fürth i. Bay.) — Das Büchlein schließt eine Reihe von Studien über die frühbyzantinische Historiographie ab. Es zeigt, wie weit sich Theophylaktos trotz vieler Gemeinsamkeiten, was Lebensstellung, Bildung, Schreibart und Leserpublikum anlangt, von der Geschichtsschreibung eines Prokop entfernt hat. Dort noch antike Anklage gegen das Kaisertum Justinians — hier der „gottgeliebte“ Maurikios, der zu sakraler Höhe emporgehoben wird. Noch besteht im Bewußtsein ein Zusammenhang mit der Antike, Weltbild und Weltanschauung sind jedoch mittelalterlich-kirchlich bestimmt. Irm.

Vita di S. Luca, vescovo di isola Capo Rizzuto, testo e traduzione a cura di Giuseppe SCHIRÒ, Palermo, Istituto Siciliano di studi Biz. e Neogr., 1954, pp. 133 (Testi e Monumenti, Testi 2). — Die Edition macht erstmalig mit der Vita eines kalabrischen Heiligen vertraut: Βίος καὶ πολιτεία τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν Λουκᾶ ἐπισκόπου Ἀσούλων. Sie wurde kurz nach dem Tode des Heiligen — wohl 1119/20 — abgefaßt und ermöglicht als ein Beispiel der italogriechischen Hagiographie trotz ihrer episodischen Gestaltung wesentliche Einblicke in das Leben und die Religiosität des byzantinischen Unteritaliens, vor allem auch in die kirchenpolitischen Auseinandersetzungen der Zeit. Sie ist in zwei Kodizes, dem Messin. Gr. 29 und dem Bruxell. 18906—12 erhalten. Schiròs Ausgabe bietet eine ausführliche philologisch-historische Einleitung, den Text mit kritischem und Testimonienapparat, eine Übersetzung ins Italienische und die erforderlichen sachlichen und sprachlichen Indizes. Irm.

S. VRYONIS, Jr., *The Will of a Provincial Magnate, Eustathius Boilas (1059)*. Dumbarton Oaks Papers 11 (Cambridge, Mass., 1957) 263—277. — This is a translation with a brief commentary of the will of a Byzantine provincial magnate, Eustathius Boilas, dated 1059. The document is important, especially for the social history of Byzantium in the eleventh century, for it yields detailed information concerning the possessions of a Byzantine landed magnate, including his library and his slaves. It contains also details relating to the conditions in the eastern provinces of the empire just after the Seljuk invasion had begun. It is a precious historical source. P. Ch.

G. TH. ZORAS, *Νέαι παραλλαγὰὶ τοῦ Πατριολόγου*. Studi Biz. e Neoll. IX (Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati), 1957, p. 411—426. — Variantes d'après un manuscrit du XIX^e s. acquis par l'auteur à Venise, et d'après le Cod. Athen., 3113. A. G.

B. Manuscripts et documents

Akten des VIII. internationalen Kongresses für Papyrologie, Wien 1955. Wien, Rohrer, 1956, pp. 174+7 tab. (Mitteilungen aus der Papyrussammlung der österreichischen Nationalbibliothek N. S. 5. Folge.) — Compte-rendu: E. SEIDL, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 144. E. R.

A. BATAILLE, *Traité d'Etudes Byzantines, II: Les Papyrus...* (V. Byzantino-slavica XVIII, 134). — Comptes-rendus: R. GUILLAND, Byzantinoslavica XVIII, 297 à 298; GY. MORAVCSIK, Antik-Tanulmányok — Studia Antiqua 4 (1957) 158. A. D.

A. CAMPANA, *Da codici del Buondelmonti*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati. (Studi Biz. e Neoll. IX.) Roma, 1957, 32—52, tavv. 4. — Raccolta di preziose notizie biografiche su personaggi minori della storia dei rapporti culturali fra Oriente ed Occidente nel sec. XV, che appaiono in relazione con codici contenenti le opere sulle isole greche di Cristoforo Buondelmonti: Onofrio da Penne, segretario di Ladislao d'Angiò-Durazzo re di Napoli e di Giovanna II, morto tra il 1422 e il 1435, che soggiornò a Rodi e vi trascrisse il cod. Vatic. Chig. F IV 74; frate Agostino da Cesena, che a Chio nel 1465 trascrisse il Vatic. Urbin. lat. 459 (da cui deriva, per la parte cartografica, l'Urb. lat. 458); lo scrittore dei Rossiani 704 e 705 (e possessore del 703). E. Fo.

B. CAPPELLI, *Attraverso sottoscrizioni e note di alcuni manoscritti italo-greci*. Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 37—50. — Esamina e tenta di localizzare i dati topografici contenuti nei mss. Vatic. gr. 2048 (a. 1126), Vat. gr. 2082 (a. 1056), Vat. gr. 1217 (sec. XII), Laurenziano XI 9 (a. 1020), Criptense A. γ. VII (a. 1323). E. Fo.

A. CERESA-GASTALDO, *Die Überlieferung der Κεφάλαια περί αγάπης von Maximus Confessor auf Grund einiger alter Athoshandschriften*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 145—158. — Dei 6 codici atoniti contenenti i Κεφάλαια περί αγάπης di Massimo il Confessore, 5 hanno rapporti di dipendenza col più antico manoscritto che contenga quest'opera, il Vatic. Palat. gr. 49 (fine IX sec.), il quale rappresenta una prima recensione (α), uno, che pure ha qualche rapporto col ms. Palatino, testimonia una recensione più tarda (β). E. Fo.

A. DAIN, *Charte byzantine de Messine (1135)*. Studi Biz. e Neocl. IX (1957) (Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati) 76—79. — Edition isolée d'un acte du dossier conservé à la Bibliothèque nationale de Paris, *Suppl. Gr.*, 1315, malheureusement sans photographie. A. G.

A. DAIN, *Les manuscrits...* (V. Byzantinoslavica XV, 88; XVI, 158.) — Comptendu: R. KATIČIĆ, *živa antika* (1957) 142—143. D.-Je.

R. DEVRESSE, *Les manuscrits grecs de l'Italie méridionale (histoire, classement, paléographie)...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 134—135; 331.) — Comptendu: A. GUILLOU, *Byzantinoslavica XVIII*, 82—83. A. D.

F. DÖLGER, *Aus dem Wirtschaftsleben eines Frauenklosters in der byzantinischen Provinz*. Studien zur älteren Geschichte Osteuropas I. (Festschrift f. H. F. Schmid.) Graz-Köln, Böhlau, 1956, 11—17 (Wiener Archiv f. Gesch. d. Slawentums u. Osteuropas. 2.) — Erstveröffentlichung (mit Kommentar und Übersetzung) eines im Archiv des Athosklosters Lavra verwahrten Praktikons. Die im Vergleich zu andern ihrer Art recht knappe Urkunde bezieht sich auf das Kloster der Gottesmutter της Καντακουζηνής im Thema Thessaloniki und wurde im März 1302 von dem Apographeus Demetrios Apelmene ausgefertigt. Irrn.

ИВ. ДУЙЧЕВ, *За първообразността и достоверността на Рилската грамота*. (Sur l'originalité et l'authenticité des chartes de Rila.) Изв. на Архивния инст. I (1957) 45—75. — Contre le scepticisme de certains auteurs, je cherche à confirmer l'originalité et l'authenticité du chrysobulle donné le 21 septembre 1378 par le roi bulgare Jean Šišman au monastère de Rila. Ce document, qui contient des informations très importantes sur l'histoire politique, sociale, économique et administrative, doit être étudié d'une manière complexe, compte tenu des caractéristiques des documents byzantins contemporains. I. D. .

U. GALLIZIA, *Il P. Egerton 2. Aegyptus XXVI* (1956) 29—72, 178—234. — Testo critico, traduzione, commento linguistico-storico dei frammenti di un Vangelo sconosciuto contenuti nel papiro Egerton 2. Esso dipende interamente dai Vangeli canonici, ed è probabilmente frutto dell'elaborazione critico-testuale dei testi evangelici condotta, con procedimenti analoghi a quelli della critica omerica, nell'Egitto del II secolo. E. Fo.

A. GARZYA, *La tradizione manoscritta degli epigrammi di S. Teodoro Studita*. Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 139—156. — Elenca 20 mss. contenenti gli epigrammi di S. Teodoro Studita, di cui 9 collazionati dall'A. direttamente o su microfilms. A p. 156 è dato lo «stemma codicum». E. Fo.

H. GERSTINGER, *Zwei Briefe des Güterbeamten Origenes aus Antinoopolis an seinen Patron den Komes Elias in Arsinoe, D. D. 13. August 550—558(?) n. Chr.* Studi Biz. e Neocl. IX (Silloge bizantina in onore di S. G. Mercati) 1957, p. 123—140. — Edition (avec traduction en allemand) et commentaire du *Papyrus graecus Vindobonensis* 21798, sans photographie. Ce texte peu clair aurait besoin d'être interprété dans un contexte historique plus large (quelques informations de caractère économique). A. G.

H. GERSTINGER, *Zehn Byzantinische Urkunden und Briefe aus der Sammlung „Papyrus Erzherzog Rainer“ in Wien*. Eos XLVIII, fasc. 1 (Wrocław) 216—220. — Dix papyrus du VI^e et VII^e s. Leur description, texte grec, traduction allemande, commentaire. Les papyrus en question sont des quittances, des actes de vente et d'achat, des reçus. Kap.

M. HEPPEL, *Some Slavonic Manuscripts of the "Scala Paradisi" ("Lestvica")*. Byzantinoslavica XVIII, 233—270. A. D.

W. HOLTZMANN, *Papst-, Kaiser- und Normannenurkunden aus Unteritalien*. Quellen u. Forsch. aus Italien. Archiven u. Bibliotheken, 36, 1956. T. P., pp. 85. — L'auteur édite et commente les documents venus des archives de S. Giovanni in Fiore (4 actes latins de Frédéric II, p. 5—21), de l'évêché de Rossano (1 acte latin de la reine Constance et de Frédéric, 1 acte latin de Frédéric II, p. 21—28), de l'évêché de Bova (1 acte latin de Frédéric II, p. 32—34) et de S. Elia di Carbone connus ou non de Robinson (16 actes,

dont deux avec une traduction grecque originale: acte de Guillaume II, 7 janvier 1168, acte de l'impératrice Constance, 20 octobre 1195, p. 34—85). A. G.

M. KUBINYI, *Libri manuscripti in bibliothecis Budapestinensibus asservati* (V. Byzantinistica XVIII, 135). — Comptes-rendus: T. SZEPESSY, *Antik Tanulmányok — Studia Antiqua* 4 (1957) 136—137; ZS. RITÓÓK, *Acta Antiqua Acad. Scientiarum Hung.* 5 (1957) 388—390. Gy. M.

M.-H. LAURENT, *Charles II d'Anjou et l'Abbaye du Patir*. *Silloge Bizantina* in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 259—263. — Publica il testo, latino, di un atto di Carlo II d'Angiò, la copia del quale si conserva nel ms. Vatic. lat. 14386, concernente l'abbazia calabrese del Patir. E. Fo.

V. LAURENT, *Écrits spirituels inédits de Macaire Chumnos...* (V. Byzantinistica XVII, 173, 395.) — Compte-rendu: M. P(ETTA), *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. XI (1957) 67. E. Fo.

P. LEMERLE, *Autour d'un prostagma inédit de Manuel II. L'aulè de Sire Guy à Thessalonique*. *Silloge Bizantina* in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 271—286. — Testo, traduzione, commento di un «prostagma» di Manuele II, del marzo 1415, redatto in doppio esemplare ed indirizzato ai due monasteri tessalonicensi dei Santi Anargiri e della Nea Moni, in merito al possesso della αὐλή di Guy di Lusignano a Salonicco. E. Fo.

R.-J. LOENERTZ, *Dix-huit lettres de Grégoire Acindyme analysées et datées*. *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 114—144. — Riassunto ed accurato commento storico di 18 fra le 76 lettere ancora inedite di Gregorio Akindynos, comprese fra gli anni 1335—1358, e ricche di notizie preziose per la storia della controversia esioasta e palamita. E. Fo.

R.-J. LOENERTZ, *Épître de Manuel II Paléologue aux moines David et Damien*. *Silloge Bizantina* in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 294—304. — Testo e illustrazione di una epistola di Manuele II Paleologo, relativa alla guerra civile del 1415 in Morea, inviata ai monaci David e Damiano, e contenuta in un ms. di Grottaferrata. E. Fo.

S. G. MERCATI, *Nota su W. Jäger, Greek Uncial Fragments in the Library of Congress in Washington (Ms 60)*. *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. X (1956) 131—134. — Completa la lettura di una nota di possessi scritta in italiano su due fogli unciali costituenti il ms. 60 della Library of Congress in Washington, e provenienti del cod. Vatic. gr. 2066 («Io D. Domenico Carrozza [della Città di Rossano] padrone di questo libretto»), e propone la lettura *ἀρχὴς τοῦ τοῦ βιβλίου (πρωτίου)* per la seconda parte della nota greca (letta καὶ τὸν πατιου dallo Jäger), escludendo ogni riferimento al Monastero del Patirion. E. Fo.

S. G. MERCATI, *Aggiunta alla Nota su W. Jäger, Greek Uncial Fragments*. *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. XI (1957) 50. — Comunica l'adesione di W. Jäger alla lettura della nota apposta in italiano sul ms. 60 della Library of Congress in Washington. E. Fo.

O. MONTEVECCHI, *Progetto per una serie di ricerche di Papirologia cristiana Aegyptus XXXVI* (1956) 3—13. — *Tâches liées à l'édition et à l'analyse des papyrus chrétiens*. Conférence prononcée au VIII^e Congrès International de papyrologie (28 août à 3 septembre 1955) à Vienne. D.-Je.

J. MODRZEJEWSKI, *Papirologia i prawo antyczne w Polsce — prace i perspektywy*. (Die Papyrologie und das antike Recht in Polen — Arbeiten und Perspektiven.) *Nauka Polska* 5 (1957) 150—161. — Ein für weitere Kreise bestimmter Überblick über das Aufgabengebiet, seine Perspektiven, seine Institutionen und Kader mit besonderer Berücksichtigung der Taubenschlag-Schule in der Volksrepublik Polen. Irm.

J. MODRZEJEWSKI, *Polska papirologia prawnicza w okresie dziesięciolecia 1945—1955*. (Die polnische juristische Papyrologie im Jahrzehnt 1945—1955.) *Eos* 47 (1954/1955) 283—291. — Bibliographischer Bericht über das erste Nachkriegsjahrzehnt der polnischen Papyrologie, die im Zeichen Raffael Taubenschlags steht. Irm.

O. MONTEVECCHI, *Progetto per una serie di ricerche di Papirologia Cristiana*. *Aegyptus XXXVI* (1956) 3—13. E. Fo.

TH. D. MOSCHONAS, *Δίπτυχον ἑλλ. ἀνεκδότων χειρογράφων*. *Analecta de l'Institut de la Bibliothèque patriarcale d'Alexandrie* 6 (Alexandrie, 1957) 95—112. — L'auteur y expose le contenu du Codex 131 de la Patriarchie d'Alexandrie, dont le texte est continué par le Codex Φ III/11 de l'Escurial. Le codex contient des homélies et des lettres de Théopempte, métropolite de Philadelphie, à la sœur Eulogie, qui était Irène, la fille de

Nicéphore Choumnos, entrée en religion (monachisme) en 1308 Ses lettres sont pleines de mysticisme de caractère palamite.

M. S.

W. MÜLLER, *Griechische Ostraka aus Elephantine/Syene I*. Mitteil. d. Inst. f. Orientforsch. 5 (1957) 1—9. — 12 Tonscherben mit Steuerquittungen aus dem Besitz der Staatlichen Museen zu Berlin, meist den Grabungen von O. Rubensohn und Fr. Zucker 1906—1908 entstammend, mit deutscher Übersetzung erstveröffentlicht.

Irm.

P. S. NASTUREL, *Un hrisev nou dela Constantin Duca (1702)*. (Ein neues Chrysobull. v. Konstantin Dukas [1702]). „Hrisovull“ — Bull. școlare de Arhivistică 5 (1945) 3—11. — Griechischsprachiges Chrysobull des moldauischen Fürsten Constantin Duca zugunsten der Ἐκκλησία τοῦ πατριαρχείου τῆς Κωνσταντινουπόλεως vom Oktober 1702 aus Odessaer Archivbesitz; Beschreibung, Faksimile, Textausgabe und rumänische Übersetzung.

Irm.

O. PARLANGELI, *Una carta rossanese in dialetto calabrese in trascrizione greca*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocl. IX). Roma, 1957, 322—337, tavv. 2. — Testo, trascrizione fonetica, traduzione italiana, commento linguistico di una carta (conservata nell'Archivio Segreto Vaticano, fondo Basiliani 74) contenente la traduzione in dialetto calabrese, in caratteri greci, (II^a metà sec. XV) di un documento greco normanno del principio del sec. XII in favore della Abbazia di Rossano. La descrizione paleografica e il commento storico del documento sono stati pubblicati nel Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. X (1956) 3—23 (v. Byzantinoslavica XVIII, 356).

E. Fo.

F. PEDRETTI, *Papiri Cristiani Liturgici, I. Aegyptus XXXVI (1956) 247—253; II. Aegyptus XXXVII (1957) 23—31*. — Vengono studiati i „testi devozionali che possiedono... un valore liturgico“. I. Testo critico e commento di una preghiera di ispirazione liturgica (P. Oxy. III, 407, sec. III—IV). — II. Testo critico e commento di frammenti di una „Oratio inclinationis“ e di un amuleto (B. G. U. inv. n. 6751, sec. VI e sec. VII), e di una preghiera per il bacio di Pace (Milne, Cat. Lit. Pap. British Museum n. 249, sec. VI—VII).

E. Fo.

A. PERTUSI, *Il testo dell' „Expositio Persica“ di Giorgio Pisida nel cod. Paris. suppl. gr. 690 e l'origine del nome „Hieria“*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocl. IX). Roma, 1957, 338—352. — Dopo un'accurata descrizione paleografica del ms. (siglato M, ed attribuibile alla fine del sec. XI), l'A. ne segnala le varianti più interessanti rispetto alla vulgata, e si ferma in particolare sulla lezione τῆς Ῥέας μὲν τοὺς τόπους (Exp. Pers. I, 157) propria di M, contro εὐθὺς Ἡραίας τόπους proprio della vulgata. M conserva probabilmente qui una „lectio difficilior“, in cui è il ricordo del culto di Rhea, molto comune in Asia Minore.

E. Fo.

L.-O. SJÖBERG, *Eine verschwundene Handschrift des Stephanites-Textes*. Byz. Zeitschr. 50 (1957) 4—6. — Die von Petrus Possinus seiner lateinischen Übersetzung (Rom 1666, bei Migne, P. G., 143, 1217—1356) zugrundegelegte griechische Handschrift, bisher für verloren gehalten, scheint der Barberinianus 72 zu sein.

E. R.

J.-O. TJÄDER, *Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445—700*. I. Bd.: Papyri 1—28. III. Bd.: Tafeln. Lund, Glerup, 1955, 1954, pp. 522; XIV + 160 tab. (Skifter utg. av Svenska Inst. i Rom. XIX, 1, 3.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 148—150.

E. R.

S. TROICKI, *Два рукописа манастира Манасије*. (Deux manuscrits du monastère de Manasia.) Starinar NS III—IV (1952—1953) 223—226. — Le monastère possède l'*Euchologion mensuale* pour les mois de Septembre, datant de la 2^e moitié du X^e siècle, et le livre intitulé *Contre l'Antéchrist* — réfutation de la doctrine des raskolniki. D.-Je.

J. VAŠICA—J. VAJS, *Soupis staroslovanských rukopisů Národního musea v Praze*. (Catalogue des manuscrits vieux-slaves du Musée National de Prague.) Praha, 1957, pp. XX + 527 + XVIII phototypies des manuscrits choisis. — Le catalogue présent continue les catalogues de J. TRUHLAR (*Katalog českých rukopisů universitní knihovny pražské, Catalogus codicum manu scriptorum latinorum 1905, 1906*), de A. PATERA—A. PODLAHA (*Soupis rukopisů knihovny metropolitní kapitoly pražské 1910, 1922* [Catalogue des manuscrits de la bibliothèque métropolitaine du chapitre de Prague]) et de F. M. BARTOŠ (*Soupis rukopisů Národního musea v Praze 1926, 1927*. [Catalogue des manuscrits du Musée National de Prague]). Le catalogue de J. Vašica et J. Vajs contient l'introduction de M. Vašica renseignant sur l'histoire de ce travail, avec résumé en russe, allemand, anglais, français et avec toutes indications sur les sigles, etc., la description détaillée de 217 manuscrits, pour la plupart vieux-slaves, du Musée National

F. BABINGER, *Maometto il Conquistatore e il suo tempo*. Traduzione di E. Polacco.

Torino, 1957, pp. 797, tavv. 27 (Biblioteca di cultura storica). — Compte-rendu: G. LEVI DELLA VIDA, *Oriente Moderno* XXXVII (1957) 339—340. E. Fo.

E. BARKER, *From Alexander to Constantine. Passages and documents illustrating the history of social and political ideas*. 336 B. C.—A. D. 337. Transl. with introductions, notes and essays. Oxford, Clarendon Press, 1956, pp. XXV + 505. — Compte-rendu: E. J. BICKERMAN, *Amer. Journ. of Philol.* LXXXVIII (1957) 325—327. D.-Je.

H. BERVE, *Literaturberichte. Altertum. Gesch. in Wiss. u. Unterricht* 5 (1957) 313—328. — Hingewiesen sei auf den Abschnitt „Rom und Byzanz“ (S. 319 ff.), in dem einige — nach einem Prinzip, das nicht deutlich wird, ausgewählte — Neuerscheinungen besprochen werden. Irm.

A. E. R. BOAK, *Manpower Shortage and the Fall of the Roman Empire in the West*... (V. Byzantinistica XVIII, 148.) — Compte-rendu: J. A. McGEACHY, *Journ. Class. Philol.* 53 (1958) 266—267. JMH

В. Е. ЧИПКИН, *О государственности восставших рабов и крестьян. Совет. гос. и право* 3 (1957) 70—80. — Eine rechtsvergleichende Studie über die Staatsbildungen, welche aus den gegen die Sklavenhalter- und die Feudalordnung gerichteten Aufstandsbewegungen erwachsen; die einschlägigen byzantinischen Erscheinungen (Zeloten, Paulikianer usw.) sind gebührend berücksichtigt. Irm.

G. ČREMOŠNIK, *Podloga tvrditev o slovanskem poreklu cesarja Justiniana*. (Les bases de la théorie de l'origine slave de l'empereur Justinien.) *Zgodovinski Casop.* VI—VII (1952—1953) 110—115. — L'auteur éclaircit l'origine de cette erreur historique dans l'historiographie yougoslave et mondiale. M. P.

E. DĄBROWSKA, *O ostatnich falach koczowników tureckich w Europie*. (Les dernières invasions des nomades turques en Europe.) *Z Otchłani Wieków*, fasc. 3 (Kraków, 1957) 128—136. — Un raccourci de l'histoire de peuplades nomades de la Russie orientale. L'auteur donne un bref aperçu des trouvailles archéologiques dans la Russie soviétique. Ensuite elle trace les relations de ces nomades avec l'Empire byzantin au Xe—XII^e s., leur invasion sur le territoire de la Bulgarie, leurs alliances éphémères avec l'Empire byzantin dirigées contre les Bulgars. Elle signale les intéressantes trouvailles faites dernièrement dans les environs de Łódź en Pologne: un cimetière du XI^e siècle. Les guerriers enterrés semblent avoir été des Patzinaks. Travail de vulgarisation. Kap.

M. A. DEMBINSKA, *Badania nad Słowiańszczyzną starożytną i wczesno-średnio-wieczną w Związku Radzieckim*. (Recherches des savants soviétiques sur le monde slave dans l'antiquité et le M.-Age.) *Slavia Antiqua* V (Poznań, 1956) 400—409. — Les fouilles accomplies en Russie soviétique démontrent des contacts animés entre les tribus slaves du sud-est européen et le littoral de la mer Noire et le Bosphore. Kap.

Ch. DIEHL, *Byzantium: Greatness and Decline*. Translated from the French by Naomi Walford. With introduction and bibliography by Peter Charanis (Rutgers Byzantine Series). New Brunswick, N. J.: Rutgers University Press, 1957. — Compte-rendu: K. M. SETON, *The American Hist. Rev.* 63 (1957) 172—173. P. Ch.

Г. ДИМИТРОВ, *Разгромът на византийската армия при Клокотница през 1230 г.* (Die Niederlage der byzantinischen Armee bei Klokotniza im Jahre 1230.) *Арменски преглед*, кн. 4 (1957) 122—124. — Kurze, zusammenfassende Darstellung der Schlacht. D. A.

F. DÖLGER, *Byzanz und das Abendland vor den Kreuzzügen*. X. Congresso Internazionale delle Scienze Storiche, Relazioni III., Firenze, 1955, 67—112. — Compte-rendu: P. VÁČZY, *Századok* 91 (1957) 361—365. Gy. M.

Ив. ДУЙЧЕВ, *Осеновица — Асеновица*. Сборник в чест на акад. Ал. Теодоров-Балан по случай десетдесет и петата му годишнина. Sofia, 1955, 251—256. — Le nom Osénovica, que l'on lit dans l'inscription en briques sur la tour de Chreljo, au monastère de Rila, datée de 1334—1335, doit être expliqué, à mon avis, comme Asénovica, avec le vocalisme slave: Osën au lieu d'Asën. En confrontant ce nom avec d'autres indications historiques, on a le droit de supposer qu'ici nous avons un témoignage des bienfaits au monastère de la part du roi bulgare Jean Asène II (1218—1241). Une icône, peu étudiée jusqu'à présent, porte aussi le nom d'Osénovica = Asénovica. En dépit de tout cela, G. Klisarov (*Duchovna kultura* XXXV, 12 [1955] 32) a tenté dernièrement de faire revivre l'opinion, selon laquelle le nom d'Osénovica devrait être interprété comme lié à une localité nommée Osenovo. I. D.

Ив. ДУЙЧЕВ, *Най-ранни връзки между първобългари и славяни*. (Les plus anciennes relations entre les Protobulgares et les Slaves.) Сборник Г. И. Кацаров, II.

София, 1955, 327—337. — En interprétant quelques noms historiques, je cherche à établir que les Protobulgares et les Slaves sont entrés en rapports plus étroits, en réalité, seulement après la formation de l'Etat protobulgare dans la Péninsule balkanique. Au texte peuvent être ajoutées encore certaines indications des sources. Ainsi, sur le nom de Kardam voir encore: dans le texte du praktikon de 1339—1342 chez A. Guillou, *Les archives de Saint-Jean-Prodrôme sur le mont Ménécée*. Paris, 1955, docum. 35, 13 (p. 114); cf. aussi A. Соловьев—В. Мошин, *Гръцке повеље српских владара*. Београд, 1936, nr. XLII, pp. 324, 18—19; 516. Fr. Dölger, *Aus den Schatzkammern des Heiligen Berges. Textband*. München, 1948, doc. 66—67, 448; doc. 68—69, 592; doc. 70—71, 579, textes de 1301, 1317 et 1320. Cf. Fr. Dölger, *Sechs byzantinische Praktika des 14. Jhs für das Athoskloster Iveron*. München, 1949, p. 53: I, 448 (a. 1301). Sur le « grand tzaousios Kardamès », mentionné en 1365 dans un acte d'Esphigménou, v. R. Guiland, *Sur quelques grands dignitaires byzantins du XIV^e siècle*. Tomos K. Armenopoulou. Thessalonique, 1951, 189, n. 65. I. D.

Fr. DVORNIK, *The Slaves: Their Early History and Civilization...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 139). — Comptes-rendus: G. VERNADSKY, *The Amer. Hist. Rev.* 62 (1957) 610—611; S. SAKAČ, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 454—459. P. Ch.

Al. ELIAN, *Elemente de paleografie greaca*. (Éléments de la paléographie grecque.) Documente privind ist. României. Introducere (1956) 359—381. Etude paléographique du matériel documentaire grec écrit dans les pays roumains du XIV^e jusqu'au début du XIX^e siècle. E. Fr.

A. FROLOW, *Recherches sur la déviation de la IV^e croisade vers Constantinople...* (V. Byzantinoslavica XVI, 386; XVII, 161.) — Compte-rendu: E. FRANCES, *Byzantinoslavica XVIII*, 90—92. A. D.

J. GILL, *John VIII Palaeologus, a character study*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocl. IX). Roma, 1957, 152—170. — Esauriente studio sulla figura di Giovanni VIII Paleologo. E. Fo.

Б. Т. ГОРЯНОВ, *Позднєвизантийский феодализм*. (Очерки внутренней истории Византии XIII—XV вв.) Автореферат диссертации на соискание ученой степени доктора исторических наук. Москва, 1956. L.

P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam, II, 1: Byzance et les Francs...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 139—140.) — Compte-rendu: J. M. WALLACE-HADRILL, *Journ. Eccl. Hist.* 8 (1957) 221—222. JMH

R. GUILLAND, *Les patrices byzantins sous le règne de Constantin VII Porphyrogénète (913—959)*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocl. IX). Roma, 1957, 188—221. — Importante contributo alla storia amministrativa ed alla prosopografia dell'Impero bizantino, comprendente circa 80 nomi di patrizi del tempo di Costantino VII Porfirogenito. E. Fo.

A. GUILLOU, *Prise de Gaza par les Arabes au VII^e siècle*. Bull. de Corr. Hell. LXXXI (1957) 396—404. Gaza fut occupée par les Arabes en 637. Un document nous renseignant sur cet événement est la traduction latine d'une oeuvre grecque perdue, « Passio » du X^e siècle. D.-Je.

A. Я. ГУРЕВИЧ, *Из экономической истории одного восточно-римского города. Некролог иликийского города Котика*. Вест. древ. ист. 1 (51) (1955) 127—135. — Compte-rendu de l'auteur, Bibl. class. orient. 1 (1956) 17—18. D.-Je.

M. A. HALÉVY, *Do zagadnienia Chazarów i Chwalisów w XII w.* (Sur le problème des Khazars et des Hvalis au XII^e siècle.) Biul. Żydowskiego Inst. Hist. fasc. 22 (Łódź, 1957) 93—99. — MM. Lewicki et Kupfer ont promis de publier bientôt un travail: « Les sources hébraïques pour l'histoire des peuples slaves et autres en Europe ». Ce travail est patronné par l'Académie des Sciences en Pologne. Un fragment en fut déjà publié dans les « Bleter far Geschichte » VIII, No 3—4 (1955) 3—33. M. Halévy un spécialiste de ces problèmes procède à un examen critique dudit fragment. Il s'oppose à l'opinion des auteurs que les halisioi de Cinnamos étaient une peuplade iranienne, de religion musulmane, car selon lui, ils étaient judaïsants et de provenance turque. Ce qui n'exclut pas qu'il pouvait se trouver entre eux un certain nombre de musulmans. Il lui est impossible aussi d'accepter la thèse de MM. Lewicki et Kupfer que les hvalisioi de la chronique dite de Nestor, soient identiques avec les halisioi de Cinnamos: hvalisioi est le nom qu'on donnait en Russie aux Khazars. Kap.

Fr. HAMPEL, *Die Gründung von Konstantinopel*. — Südostforsch. 14 (1955) 10—21. — Verfasser will der seiner Meinung nach immer noch verbreiteten Auffassung entgegen-

treten, als sei die Gründung Konstantinopels auf religiöse Motive rückführbar, d. h. Konstantin d. Gr. wollte dem alten heidnischen Rom ein neues, d. h. christliches Rom, gegenüberstellen. Konstantin hat weder den spätantiken Staat geschaffen, noch stand er der christlichen Kirche anders gegenüber als die früheren Kaiser den heidnischen Kulturen, die zugleich Staatskultur waren und damit gefördert wurden. Konstantinopel sollte ein „zweites“, kein neues Rom werden, in dem keineswegs wie die Überlieferung und die Monumente verschiedenster Art bezeugen ein christliches Zentrum geschaffen wurde. Mich.

J. H. HILL—L. L. HILL, *Contemporary accounts and the later reputation of Adhemar bishop of Puy*. *Medievalia et humanistica* 9 (1955) 30—38. — Témoignage des contemporains sur le représentant du pape Urbain lors de la première Croisade.

D.-Je.

M. HOLBAN, *Contribuții la studiul raporturilor dintre Tara Românească și Ungaria angevină*. (Rolul lui Benedict Himfy în legătură cu problema Vidinului.) (Contributions à l'étude des relations entre le pays roumain et la Hongrie angevine.) Stud. și Mater. de istorie medie I (București, 1956) 1—62. — Recherche des rapports entre la Valachie et le roi de Hongrie, Louis, entre 1366 et 1369, et qui apporte quelques précisions sur la position adoptée par la Hongrie envers Byzance au cours de la même période. Par l'entente conclue à Buda avec Jean V, Louis avait pour but de se servir du prestige byzantin pour une campagne balkanique en sa faveur. Jean, convaincu des objectifs hongrois, se rapproche du tzar Șišman, motif pour lequel Louis aurait abandonné ses plans de conquête balkanique. E. Fr.

J. M. HUSSEY, *The Byzantine World...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 336.) — Compte-rendu: J. GILL, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 464. E. Fo.

A. H. M. JONES, *Capitatio and Iugatio*. *Journ. Rom. Stud.* 47 (1957) 88—94. JMH

H. KAPPELOWA, *Biedaczyny Prodomos — człowiek „niepotrzebny“*. *Szkic z życia społeczeństwa bizantyjskiego w XII w.* (Ptochos Prodomos — un être superflu. Une étude sur la vie et les mœurs byzantines au XII^e s.) *Meander* 9 (Varsovie, 1957) 269—282. — Travail de vulgarisation. A l'instar des travaux si connus de Ch. Diehl, l'auteur se pose le but de familiariser les lecteurs polonais avec la civilisation et l'histoire de Byzance. L'esquisse en question représente, sur l'exemple de Prodomos, les difficultés que rencontrait à Byzance un homme instruit et doué, mais pauvre et sans protecteurs. A. D.

A. П. КАЖДАН, *Основные проблемы истории Византии*. *Вестн. ист. мировой культуры* 3 (1957) 64—79. — Das Studium der byzantinischen Geschichte hat in den letzten Jahren — gewiß unter verschiedenartigen ideologischen Aspekten — beträchtliche Fortschritte gemacht. Einige zentrale Themen treten dabei in den Vordergrund: der byzantinische Feudalismus, der trotz spezifischer Züge im Entscheidenden mit dem westeuropäischen Feudalismus übereinstimmt; die byzantinische Stadt, die, abgesehen von den unmittelbar aus den antiken Poleis herzuleitenden Metropolen, erst im 10. Jahrhundert ihr Gepräge empfing; die Anfänge der kapitalistischen Produktionsweise im ausgehenden Byzanz. Andere Probleme bedürfen zu ihrer Lösung der Bereitstellung der Quellen, der schriftlichen sowohl wie der materiellen, was wiederum eine intensive Berücksichtigung der sog. Hilfsdisziplinen voraussetzt. Irm.

K. K. KLEIN, *Kaiser Valens vor Adrianopel (378 n. Chr.)*. — Der Gotenaufstand und die Religionspolitik des Kaisers. — *Südostforsch.* 15 (1956) 53—69. — Die Untersuchung kreist um die schicksalsschwere Schlacht von Adrianopel, die die Ablösung der römischen Weltherrschaft einleitet und ihre, wie der Autor annimmt, in der Religionspolitik zu suchenden Ursachen des für die Römer so vernichtenden Ausgangs. Kl. meint orthodoxe, gegen Valens' Arianertum frondierende Generale, der aufständische Pöbel von Konstantinopel, der vor allem von Ambrosius von Mailand beeinflusste Neffe des Valens, Gratian, sein Zögern bei der Zuführung der Hilfstruppen, das sicher auch im Bereich der Ablehnung des Valens'schen Arianertums liegt, sind die Gründe, die Valens bestimmten, die Schlacht anzunehmen — und zu verlieren! Mich.

J. KLEMENC, *Teodosijev pohod proti Maximusu iz Siscije do Poetovija*. (La marche de Théodose contre Maximus de Siscia à Poetovium.) *Zgodovinski časop.* VI—VII (1952—1953) 78—88. — Description historique et géographique du voyage et datation de la campagne de l'empereur Théodose le Grand en 388. M. P.

S. M. KUCZYNSKI, *Nieznany traktat polsko-ruski roku 1039*. (Un traité inconnu polono-russe de l'année 1039.) *Slavia Antiqua* V (1956) 255—276. — L'auteur émet entre

autres l'opinion que les λευκιανοί de Constantin Porphyrogénète n'étaient pas une population des environs de Kiev, comme le soutient K. Tymieniecki, mais que c'était une tribu polonaise. Il s'occupe aussi des Patzinaks qui aux X^e et XI^e siècles représentaient une force militaire et économique considérable.

Kap.

J. KURONC, *Wyprawa poselstwa wschodnio-rzymskiego na dwór króla Attyli*. (Une ambassade byzantine chez Attila.) Meander 1 (Warszawa, 1957) 20—36. — L'article, basé sur le récit de Priscos, nous conte l'histoire de son ambassade chez le roi des Huns. Un bon travail de vulgarisation. L'auteur décrit l'arrivée de l'ambassade, le cérémoniel déjà en usage chez les Huns, le banquet auquel les envoyés grecs ont dû prendre part et le projet d'un attentat à la vie d'Attila. Projet auquel il ne put être donné suite.

Kap.

B. КУТИКОВ, *Една интересна стопанска клауза в договора между деспот Иванко и генуезците от 1383 г.* (Eine interessante wirtschaftliche Klausel im Vertrag zwischen dem Despoten Iwanko und den Genuesern im Jahre 1387.) Ист преглед XIII, 4 (1957) 82—95. — Der Verfasser betrachtet vom juristisch-historischen Standpunkt die Klausel im Vertrage, welche den Genuesern volles Recht überläßt bewegliche Habe innerhalb der Grenzen des dobrudjanischen Fürstentums zu erwerben und auszuführen. Eine Begrenzung dieses Rechtes erfolgt, wie der Text weiter lautet, nur im Falle von Hungersnot im Territorium des Fürstentums und zwar unter der Voraussetzung, daß der dobrudjanische Despot diese Begrenzung auch anderen fremden Untertanen auferlegen wird. Es handelt sich, wie aus dieser bedingten Formulierung der eventuellen Begrenzung zu sehen ist, um eine interessante Anwendung der sog. Klausel der maximalen Begünstigung.

D. A.

K. LECHNER, *Hellenen und Barbaren im Weltbild der Byzantiner*. Diss. München, 1955, pp. 137. — Verfasser gibt einen Einblick in die verschiedenen Zeiten der byzantinischen Geschichte und die in ihnen unterschiedliche Wertung der Begriffe Hellenen bzw. Griechen und Barbaren. Wenn auch die Gesamtuntersuchung nichts wesentlich Neues abwirft, so bietet sie dennoch einen nicht alltäglichen Bereich dar. Das Wort „Griechen“ wird erst in der frühen Palaiologenzeit allgemein gebräuchlich, während die vorhergehenden Abschnitte, die der Verfasser genau an Hand der vorwiegend historischen und patristischen Denkmäler verfolgt, unterschiedliche Aussagen überliefern. Der Verfasser hätte gut getan, einen Blick auf die byzantinische Kunstgeschichte zu werfen, um allzu einseitige Urteile zu vermeiden. — Compte-rendu: H. HUNGER, Südostforsch. 15 (1956) 635—636.

Mich

P. S. LEICHT, *Gli „excusati“ nelle provincie italiane soggette all' impero d'Oriente*. Papers of the British School at Rome, 24 (Studies in Italian medieval history presented to Miss E. M. Jamison), 1956, pp. 22—28. — L'auteur effleure un problème important d'histoire économique. Il ignore tout des sources grecques.

A. G.

P. LEMERLE, *Autour d'un prostagma inédit de Manuel II*. L'aule de sire Guy de Thessalonique. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocell. IX). Roma, 1957, pp. 271—286. — Edition (d'après la copie du cartulaire de Théodoret, 1803), d'un prostagma de Manuel II (mars, 1415) pour les monastères des Saints-Anargyres et de la Néo-Monè de Thessalonique. Commentaire important pour l'histoire de la Macédoine au XIV^e siècle et au XV^e siècle.

A. G.

T. LEWICKI, *Jeszcze o Chorezmijczykach na Węgrzech w XII w.* (Quelques remarques de plus sur les Choresmiens en Hongrie au XII^e siècle). Biul. Żydowskiego Inst. Hist. 21 (Łódź, 1957) 100—103. — Une réponse à l'article de M. HALEVY, *Sur le problème des Khazars et des Hvalis au XII^e s.*, publié dans le même numéro. M. Lewicki soutient sa thèse que Halis est un nom déformé de Hvalis et qu'il désigne les habitants du Chorezm. Il étaye sa thèse par l'opinion du professeur Zaki Valid Togan et de A. Vasiliev, par l'autorité de telles sources comme Ibn Fadlan, Abu-Hamid al Andalusi, un voyageur du XII^e siècle, Tabari et al Bekri. Le Chorezm était lié par des relations étroites avec la Bulgarie de Volga et l'état des Khazars. Les voyageurs font souvent mention des Choresmiens. — Hvalisioi établis en Hongrie. Selon Abu Hamid, ils y sont très nombreux, ils font profession de christianisme, mais sont au fond musulmans. Une partie d'entre eux pouvait être judaïsante étant donné leurs rapports avec les Khazars. L'appellation « hvalis » se retrouve déjà au VIII^e siècle dans une liste des diocèses de Gothia en Crimée.

Kap.

T. LEWICKI, *Litzike Konstantyna Porfyrogenety i Biali Serbowie w północnej Polsce*. (Les Litzike de Constantin Porphyrogénète et les Serbes Blancs dans la Pologne

du Nord.) *Roczniki Hist.* XXII (1956) 9—34. — L'auteur aboutit à la conclusion que les Litzike—Litziki, que Constantin Porphyrogénète mentionne dans sa description de l'avènement des Serbes dans les Balkans sous l'empereur Héraclius, s'appelaient en réalité Lestki. Le nom dérive du nom propre de Lestek, ou Leszek selon l'auteur, l'ancêtre semi-légendaire de Mescio Ier. Il situe le siège de la tribu dans le bassin central de la Vistule, région qu'il identifie avec la Serbie Blanche de Constantin Porphyrogénète. Un reste des Serbes Blancs dans la région en question est à voir dans les Zermiani (Serbianes) mentionnés par le géographe Bavaois vers la moitié du IX^e siècle. Il les situe dans la partie septentrionale de la Grande-Pologne. Selon la description de la Germanie d'Alfred le Grand cette partie des Slaves du Nord siégeait au Sud de Bornholm, c.-à-d. dans la région septentrionale de la Pologne des Piasts. Cette hypothèse est confirmée par des données toponomastiques (29 noms dérivés du nom ethnique des Serbes ou Sarbes en vieux-polonais). Une localité dite Bialo-Serbia existait encore en 1378 (Baloserbye dans la source respective). Le territoire des Serbes Blancs au VII^e siècle reconstitué à l'aide des données toponomastiques, coïncide avec les frontières originales de l'Etat des Piasts. ZV

E. Э. ЛИПШИЦ, *Проблема падения рабовладельческого строя и вопрос о начале феодализма в Византии*. Вестн. Древ. Ист. 4 (1955) 63—71. — Sous forme de contribution à la discussion relative au problème mentionné, l'auteur analyse les débuts du féodalisme à Byzance dont elle démêle plusieurs traits spécifiques caractérisant la particularité d'évolution sur le territoire de l'Empire byzantin, du IV^e au VI^e siècle. Zst.

Срп. ЛИШЕВ, *За стокото производство във феодална България*. (Zur Frage der Warenproduktion im feudalen Bulgarien.) Sofia, 1957, pp. 1—150. — Auf Grund zahlreicher Quellenangaben stellt der Verfasser die wichtigsten Momente in der wirtschaftlich-sozialen Entwicklung des bulgarischen Volkes in der Zeit des Feudalismus vor der türkischen Eroberung dar, um zu zeigen, wann die Warenproduktion entstanden ist und unter welchen geschichtlichen Bedingungen sie sich entwickelt hat. Es werden dabei folgende Fragen berührt: 1. Charakter der bulgarischen Wirtschaft während der Epoche des Frühfeudalismus. 2. Das Entstehen der Warenproduktion in der Periode der byzantinischen Herrschaft. 3. Wesen der Handels- und Produktionsverhältnisse während der Epoche der vollen Blüte des bulgarischen Feudalismus (XIII.—XIV. Jahrh.). D. A.

F. LOT, *Nouvelles recherches sur l'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 337.) — Comptes-rendus: A. H. M. JONES, *Journ. Rom. Stud.* 47 (1957) 256—257; E. DEMOUGEOT, *Rev. des Et. Anc.* LIX (1957) 190—201. JMH

F. LOT, *Nouvelles recherches sur l'impôt foncier et la capitation personnelle sous le Bas-Empire*. Compl. au fasc. CCLIII de la Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes. Paris, Champion, 1955, pp. 195. — Compte-rendu: W. SESTON, *Rev. des Et. Lat.* 34 (1956) 395—398. D.-Je.

R. S. LOPEZ—I. RAYMOND, *Medieval Trade in the Mediterranean World*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 337.) — Compte-rendu: H. C. KRUEGER, *Speculum* 32 (1957) 578—580. P. Ch.

R. MANSELLI, *Raoul di Caen nella cultura del secolo XII*. *Rendiconti dell' Acad. naz. dei Lincei*, 1955, ser. VIII, vol. X, cl. di sc. mor., stor. e filol., 447—470. — Contribution à l'histoire de la première croisade. Personnalité de l'auteur des *Gesta Tancredi principis*. Son œuvre, loin d'être une source d'informations véridiques sur la première croisade, n'en laisse pas moins d'être un témoignage remarquable de la civilisation de l'époque. D.-Je.

R. MARIĆ, *Прилози античкој историји Србије*. (Beiträge zur antiken Geschichte Serbiens.) *Starinar*, NS III—IV (1952) 25—44. — Le travail comprend 4 études: Die Angaben griechischer Schriftsteller über die Donauländer und der Beginn der Eisenzeit in Serbien. — Haben die griechischen Schriftsteller das vorrömische Singidunum erwähnt? — Die Scordisker und der antike Name des Rudnik- und Kosmagebirges. Wo lag Procop's Aureliana? (De aed. IV, 4 l'auteur identifie la localité avec les objets d'argent de Marc-Aurèle dans la région de Kosma.) D.-Je.

H. MATTINGLY, *Christianity in the Roman Empire*. Univ. of Otago, New Zealand, 1955, pp. 100 + 3 plates, 7 s. 6 d. — Compte-rendu: R. L. P. MILBURN, *Journ. Rom. Stud.* 47 (1957) 259. — Cited here for its survey of Constantine's achievement with references to contemporary coin-types. JMH

Fr. MILTNER, *Die Grenzmarke zwischen Antike und Mittelalter*. — *Südostforsch.* 14 (1955) 21—34. — Das alte Problem, wie man die Grenzscheide zwischen den beiden

Epochen festlegt, ist der Kern der Untersuchung. Man hat 324, 375, 378, 395, 476 genannt und der Autor setzt sich nun mit den einzelnen Thesen kritisch unter Würdigung der positiven und negativen Fakten auseinander. Er selbst plädiert für das Jahr 497, in dem der Frankenkönig Chlodowech über die (arianischen) Alamannen siegt und zum Übertritt zum Katholizismus bestimmt wird. Die neuen „Kraftträger“, die Franken, überwinden damit den Status, an dem Wandalen und der große Theoderich gescheitert waren. Hier liegt der entscheidende Impuls zur eigentlich abendländischen Entwicklung, die die Epoche des christlichen Imperiums als Ausläufer des römischen Imperiums ablöst. Mich.

M. MLADENOVIC, *Zur Frage der Pronoia und des Feudalismus im byzantinischen Reiche*. Südostforsch. 15 (1956) 123—140. — Verfasser verneint das Zutreffen des Begriffes Feudalismus auf den byzantinischen Staat. Er untersucht inhaltlich-sachlich den Begriff Pronoia, der nicht dem feudum des Abendlandes entspricht, schließt die daraus folgenden Konsequenzen an, die daran gipfeln, daß es schwer sein dürfte, einen objektiven Beweis für die Feudalität der byzantinischen Gesellschaft zu führen. Mich.

C. G. MOR, *La difesa militare della Capitanata ed i confini delle regione al principio del secolo XI*. Papers of the British School at Rome, 24 (Studies in ital. medieval Hist. presented to Miss E. M. Jamison), 1956, p. 29—36. — L'auteur tente, malgré la pauvreté des sources, de déterminer quelles étaient les limites-frontières entre les terres byzantines des Pouilles, celles du principat de Bénévent et celles du marchisat de Spolète. A. G.

Ж. ХАТАН, *Стопанска история на България*. (Histoire économique de Bulgarie.) София, Наука и изкуство, 1957, pp. 571. — Exposé marxiste de l'histoire économique de Bulgarie depuis l'époque médiévale jusqu'en 1944. L'attention de l'auteur se concentre surtout à l'histoire moderne, mais on y trouve néanmoins, en guise d'introduction, une partie consacrée à l'histoire économique de l'époque médiévale (pp. 33—85). Il aurait été utile de citer alors les sources byzantines utilisées en texte original et non toujours en version moderne. Dans son exposé, l'auteur a effleuré tous les problèmes essentiels de l'histoire économique du moyen-âge bulgare. I. D.

P. S. NĂSTUREL, *Asezerea oraşului Vicina şi ţarmul de apus al Marii Negre în lumina unui portulan grec*. (La situation de la ville de Vicina et le littoral de l'Ouest de la Mer Noire, à la lumière d'un portulan grec.) Stud. şi cercetari de ist. veche VIII, 1—4 (1957) 295—305. — Effort pour identifier le village de Vicina selon les renseignements de la source géographique grecque, c.-à-d. du portulan grec, qui a été publié en 1947 par A. Delatte. AP

В. П. НЕВСКАЯ, *Византий в классическую и эллинистическую эпохи*. Акад. Наук СССР, Инст. ист. Причерноморье в античную эпоху, 4. Москва, 1953, pp. 157+2 tab. — Compte-rendu: M. LOOS, *Byzantinoslavica XVIII* (1957) 292—297. A. D.

I. NESTOR, *La nécropole slave ancienne de Sărata Monteoru*. Dacia I (1957) 289—295. — Dans des tombes de provenance indigène, pour la plupart, on a trouvé une grande quantité de différents coraux de verre et de pâte de terre et quelques objets d'ornement de filigrane d'argent provenant des ateliers byzantins. AP

L. NIEDERLE, *Славянские древности*. Москва, 1956, pp. 450+1 carte. — Le livre de L. Niederle (*Rukověť slovanských starožitností*. Praha 1953) a été traduit en russe sous un titre changé, c.-à-d. sous celui de l'œuvre principale de L. Niederle, par T. KOVALEVA et M. CHAZANOVA. Le professeur P. N. TRET'JAKOV a écrit, dans cette traduction, une préface, dans laquelle il expose la valeur de l'œuvre de L. Niederle pour les recherches sur les antiquités slaves. L'édition russe est munie d'une carte des Slaves de l'Est (l'édition tchèque contient encore deux autres cartes, celle de la Péninsule Balkanique et celle des Slaves de l'Ouest). En traduction russe, le livre est accessible maintenant aussi aux byzantinistes lisant le russe. A. D.

G. OSTROGORSKY, *The Byzantine Emperor and the Hierarchical World Order*. The Slavonic and East Europ. Rev. 35, 84 (1956) 1—14. — An exposition of the Byzantine idea of the "hierarchical order of rank" and the extension of the idea to the world. According to this idea "the medieval countries were part of a complicated hierarchy of states; at the summit of this hierarchy stood the Byzantine sovereign, both in his quality of Roman emperor and as the head of Christendom." P. Ch.

G. OSTROGORSKY, *Quelques problèmes d'histoire de la paysannerie byzantine...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 338—339.) — Comptes-rendus: J. KARAYANNOPOULOS, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 167—182; P. CHARANIS, *Speculum* 32 (1957) 596—597. E. R.

G. OSTROGORSKI, *Vizantiske katastarske knjige* (Les registres cadastraux de Byzance.) Ist.-pravni zbornik (Sarajevo, 1949) 3—69. — Traduction raccourcie et condensée de l'étude, publiée dans Byzantinoslavica IX (1948) 203—306. (Cf. Byzantinoslavica X, 183; XI, 303.) M. P.

G. OSTROGORSKI, *Konstantin Porfirogenit o Konstantinu Pogonatu*. (Constantin Porphyrogénète sur Constantin Pogonatus.) Zgodovinski časop. VI—VII (1952—1953) 116—123. — Dans les écrits de Constantin Porphyrogénète, on désigne par le surnom de Pogonatus soit Constance II, soit Constantin IV. Les écrits de l'historien byzantin se contredisent alors mutuellement. M. P.

G. OSTROGORSKI, *O vizantiskim državnim seljacima i vojnicima — dve povelje iz doba Jovana Cimiska*. (Des paysans d'Etat et des militaires à Byzance — deux chartes de l'époque de Jean Tzimiskès.) Glas Srpske Akad. Nauka 214 (1954) 23—44. — L'auteur a publié deux chartes de 974 et de 975, conservées à Athos, qui éclairent d'une manière caractéristique le combat entre le pouvoir central byzantin et les fеодаux byzantins, à la fin du Xe siècle, pour les paysans d'Etat et les stratiotes. Les uns et les autres quittaient des terres de grands propriétaires laïcs et religieux, soit pour la misère, soit pour les impôts insupportables exigés par l'Etat byzantin. M. P.

F. PALL, *Contribuții la problema locurilor de adevărire din Transilvania medievală (sec. XIII—XV)*. (Contributions à la question des loca credibilia de la Transylvanie médiévale [XIIIe—XVe s.]) Stud. și Mater. de ist. medie 2 (1957) 391—406. — Über die loca credibilia („établissements propres à la féodalité ecclésiastique de Hongrie et de Transylvanie, constitués par les chapitres et par certains couvents, qui émettaient des actes munis de leur sceau authentique“), die in der Geschichte der Feudalzeit Ungarns und Siebenbürgens seit dem 13. Jahrhundert eine bisher zu wenig beachtete Rolle spielten. Irm.

P. P. PANAITESCU, *Dreptul de strămutare al țăranilor în Țările Române (până la mijlocul secolului al XVII-lea)*. (Le droit de la migration des paysans sur le territoire roumain jusqu'à la moitié du XVIIe s.) Stud. și Mater. de ist. medie 1 (1956) 63—122. — Die Leibeigenen dieser Gebiete besaßen im 14./15. Jahrhundert ungeachtet der Verpflichtung zum Zehnten und zum Gespanndienst das Recht der Freizügigkeit, Erbrecht für ihre Bodenanteile und das Nutzungsrecht des Gemeindeeigentums. (Nach der französischen Zusammenfassung.) Irm.

J. PARKER, *The attempted Byzantine alliance with the Sicilian Norman kingdom, 1166—1167*. Papers of the British School at Rome, 24 (Stud. in ital. medieval Hist. presented to Miss E. M. Jamison), 1956, 86—93. — Un passage peu connu de la chronique de Romuald de Salerne prouve que Manuel I Comnène, à la mort de Guillaume I de Sicile (7 mai 1166), proposa au fils de celui-ci Guillaume II, sa fille Marie et la succession à l'empire, alors qu'il avait déjà fait la même offre à l'héritier du trône de Hongrie, Béla. Mais Frédéric Barberousse venait de traverser les Alpes, et l'empereur grec pouvait penser en agissant ainsi tranquilliser les régents de Sicile et leur faire appuyer ses prétentions à être couronné à Rome. Mais il n'y avait pas de place vacante à occuper en Occident, et ni les Siciliens, ni le pape ne favorisèrent le plan de l'empereur grec. A. G.

I. PATAKI, *Ceva despre relațiile Țării Românești cu Ungaria la sfîrșitul veacului al XIV-lea*. (Quelque chose sur les relations de la Roumanie avec la Hongrie vers la fin du XIVe s.) Stud. și Mater. de ist. medie 2 (1957). — Anhand von Dokumenten wird gezeigt, wie die gemeinsame Bedrohung seit der Schlacht bei Nikopolis (1396) zu einer Verstärkung der Beziehungen zwischen Ungarn und den Fürsten der Walachei führte. (Russisches und französisches Resümee.) Irm.

П. ПЕТРОВ, *Към въпроса за освобождаването на Видинска, Белградска и Браничевска област от византийско иго и за присъединяването и към втората българска държава*. (Zur Frage der Befreiung der Gebiete um Widin, Belgrad und Branitschewo von der byzantinischen Herrschaft und deren Einschließung in die Grenzen des bulgarischen Staates.) Ист. преглед XIII (1957) 84—92. — Auf Grund einer noch nicht benutzten ungarischen Urkunde, die in einer Abschrift vom Jahre 1261 bekannt ist, glaubt der Verfasser, daß die Gebiete um Widin, Belgrad und Branitschewo im Jahre 1195 von Peter und Asen befreit und in die Grenzen des bulgarischen Staates eingeschlossen worden sind. Es ist jedoch zu bemerken, daß der entsprechende Text der Urkunde keinen sicheren Anhaltspunkt für eine solche Behauptung gibt. D. A.

W. PHILIPP, *Die religiöse Begründung der altrussischen Hauptstadt*. Festschrift für Max Vasmer zum 70. Geburtstag. Wiesbaden, 1956, pp. 375—387. — L'auteur examine

différentes données historiques touchant les causes et les étapes principales de la fondation et de la construction de la capitale russe, à savoir d'abord de Kiev, ensuite de Vladimir et enfin de Moscou, pour démontrer que les motifs religieux et ecclésiastiques y jouaient un rôle important (p. ex. l'effort d'imiter Byzance et Jérusalem). Il laisse de côté les causes économiques, culturelles, etc., dans cette question. A. D.

T. M. POPESCU, *Atitudini și raporturi interconfesionale*. (Attitudes et rapports interconfessionaux.) *Ortodoxia* 3 (București, 1957) 371—405. — Analyse minutieuse de l'histoire tragique de Byzance entre les XII^e et XV^e siècles, à laquelle a contribué essentiellement aussi la politique haineuse de la papauté. M. S.

B. ПОПОВ, *Битката при Клокотница в 1230 г.* (Die Schlacht bei Klokotniza im Jahre 1230.) Военно-ист. сборник XXVI в (1957) 78—85. — Betrachtungen über die Gründe, welche für den Sieg der bulgarischen Armee in der Schlacht bei Klokotniza beigetragen haben. D. A.

Проблема падения рабовладельческого строя (к итогам дискуссии). Вестн. Древ. Ист. (1956), № 1, 3—13. — Conclusion de la discussion qui s'est déroulée dans la revue depuis 1953 au sujet de la transition du régime esclavagiste au féodalisme sur le territoire de l'Empire byzantin. Zst.

N. RADOJČIĆ, *Povampireno slovenstvo cara Justiniana*. (La résurrection de la théorie sur l'origine slave de l'empereur Justinien.) *Ist. Glasnik* 3 (Beograd, 1949) 58—62. — L'auteur montre comment cette erreur historique s'est introduite dans l'ouvrage de N. S. Deržavin, *История Болгарии* I, 1946, et dans la nouvelle édition de l'*Encyclopædia Britannica* (1947). M. P.

M. RAMAZANOĞLU, *Aperçu sur la période pré-byzantine. Les Phrygiens*. *Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati* (Studi Biz. e Neocl. IX). Roma, 1957, 353—361, figg. 4. E. Fo.

I. RĂMUREANU, *Creștinarea rușilor în lumina noilor cercetări istorice*. (La conversion au christianisme des Russes, à la lumière des nouvelles recherches historiques.) *Studii teol.* IX (Bucarest, 1957) 385—413. — Il s'agit d'une présentation des relations russo-byzantines qui eurent pour conséquence la conversion des Russes au christianisme, sous Vladimir. Les dernières recherches relatives à ce problème restent, cependant, inconnues en grande partie à l'auteur. E. F.

Reallexikon für Antike und Christentum... (V. *Byzantinoslavica* XV, 106, 133; XVII, 174, 385; XVIII, 157, 339.) — Compte-rendu: S. L. GREENSLADE, *Journ. Theol. Stud.*, N. S. 8 (1957) 328—330. JMH

J. G. ROWE, *Paschal II and the Latin Orient*. *Speculum* 32 (1957) 470—501. — Contains some references to Byzantine-papal relations. P. Ch.

S. RUNCIMAN, *A History of the Crusades...* (V. *Byzantinoslavica* XVI, 165, 391; XVII, 164, 164—165; XVIII, 145, 340.) — Comptes-rendus: R. C. SMAIL, *Eng. Hist. Rev.* 72 (1957) 680—687; J. M. HUSSEY, *Journ. Hell. Stud.* LXXVI (1956) 151—152. JMH

I. I. RUSSU, *Dispariția limbii și a populațiilor thraco-dace*. (La disparition de la langue et des populations thraco-daces.) *Stud. și cercetări de ist. veche* VIII (București, 1957) 253—265. — Au VI^e siècle, il y avait dans l'administration et l'armée byzantines de nombreux éléments portant des noms de facture thrace. Partant de ces constatations et d'autres témoignages encore, l'auteur affirme que la langue thrace était encore vivante, dans certaines régions montagneuses, alors que la langue illyrienne était déjà disparue depuis deux siècles. L'auteur considère la langue albanaise comme une continuation de la langue thrace. Si, après le VII^e siècle, les noms des Thraces disparaissent des chroniques et des inscriptions, ceux-ci ayant perdu leurs formes politiques, sociales, économiques et religieuses, les éléments linguistiques ont néanmoins passé dans les langues roumaine et albanaise. E. Fr.

B. SARIA, *Rom und der Südosten im Altertum*. *Südostforsch.* 12 (1953) 1—20. — Balduin Saria stellt fest, daß Rom erst unter dem Zwang der Verhältnisse sich für das „unwirthliche“ Südosteuropa interessiert hat. Selbst die Auseinandersetzung mit dem Ardiäer-Reich bringt noch keine Änderung. Selbst als Griechenland schon zugehörig ist, bleibt der nördliche Bereich noch zunächst außerhalb des eigentlichen Interesses. Verf. gibt dann einen interessanten Überblick über die sich anbahnende Entwicklung im Hinblick auf eine Einbeziehung des dauernde Gefahren bergenden Gebietes, stark wird der Kampf um den Donaauraum im augusteischen Zeitalter betont, dann die Romanisierung

und schließlich der unumgängliche Verlust der teuer erkämpften Provinzen geschildert. Mich.

A. SCHMAUS, *Zur Frage der Kulturorientierung der Serben im Mittelalter*. Südostforsch. 15 (1956) 179—201. — Trotz starker byzantinischer politischer und kultureller Überfremdung kommt der Autor an Hand einer ganzen Reihe von Belegen (Kunst, Architektur, Rechtschreibung und philologische Fakten, literarische Denkmäler u. a. m.) zu dem Schluß, daß Serbien die verschiedenen aus Ost und West einströmenden Anregungen zu einer eigentümlichen Synthese führte, die nicht ein Miteinander offenbart, vielmehr Eigengestaltigkeit, wenn nicht gar „Eigengesetzlichkeit“ der mittelalterlichen serbischen Kultur verrät. Mich.

K. M. SETTON, *A History of the Crusades*... (V. Byzantinoslavica XVII, 384; XVIII, 141.) — Compte-rendu: R. C. SMAIL, Eng. Hist. Rev. 72 (1957) 680—687. JMH

D. SIMONYI, *Die Kontinuitätsfrage und das Erscheinen der Slawen in Pannonien*. Stud. slavica 1 (1955) 333—361. — L'auteur démontre que la Pannonie fut peuplée dès l'époque paléolithique. La population slave s'est établie en Pannonie en trois étapes dès le début du VI^e siècle jusqu'à la moitié du IX^e siècle. L'auteur aborde ensuite la question des Venèdes et des Antes. Dv.

R. C. SMAIL, *Crusading Warfare (1097—1193)*. Cambridge Studies in Medieval Life and Thought, N. S. 3, Cambr. Univ. Press, 1957, pp. xi+272. — Comptes-rendus: M. R. POWICKE, Eng. Hist. Rev. 73 (1958) 135—136; R. H. C. DAVIS, History 42 (1957) 216—217. JMH

M. Я. СЮЗУМОВ, *К вопросу о процессах феодализации в Римской империи*. Вестн. Древ. Ист. (1955), № 1, 51—67. [Compte-rendu de l'auteur Bibl. class. orient 1 (1956) 19—20.] — Contribution à la solution du problème de la transition, sur le territoire de l'Empire romain, du régime esclavagiste au féodalisme. Dans son analyse de l'histoire byzantine, l'auteur insiste sur le rôle progressif que Byzance a joué dans l'évolution historique, ayant conservé et développé l'artisanat et la circulation monétaire et achevé l'élaboration des normes du droit civil, indispensable pour une société basée sur la propriété privée et l'artisanat. C'est sur la même base que l'aristocratie a réussi à dominer même l'appareil politique de l'Etat. Zst.

AD. STENDER-PETERSEN, *Varangica*. Aarhus, 1953, pp. 262. — Compte-rendu: I. DUJČEV, Byzantinoslavica XVIII, 92—94. A. D.

E. A. THOMPSON, *Christianity and the Northern Barbarians*. Nottingham Medieval Studies 1 (1957) 3—21. — T. discusses the extent to which Christianity was diffused among the Germanic peoples in the 4th and 5th c. and, in particular, steps taken to convert those who were still pagan when they settled within the Empire. JMH

E. A. THOMPSON, *Constantine, Constantius II and the lower Danube frontier*. Hermes 84 (1956) 372—381. — L'auteur date la rencontre militaire des Goths avec les Romains de 346/347. D.-Je.

L. TOMIĆ, *Krum i njegovi slovenski arhonti*. (Krum et ses archontes slaves.) Ist. Časop. 2 (Beograd, 1949—1950) 87—89. — M^{me} Tomić analyse les renseignements des chroniqueurs byzantins sur l'épisode connu où le khan Kroum, après sa victoire sur l'empereur Nicéphore, offrit à boire à ses archontes slaves et bulgares dans la coupe faite du crâne de l'empereur. M. P.

B. ТЪПКОВА-ЗАЙМОВА, *Крепости и укрепени градове през първата българска държава*. (Burgen und befestigte Städte im ersten bulgarischen Reich.) Военно-ист. сборник XXV, кн. 3 (1956) 40—60. — D. V. benützt hauptsächlich die Nachrichten der byzantinischen Schriftsteller, um eine kurze Beschreibung der wichtigsten bulgarischen Städte und Befestigungen im Territorium des ersten bulgarischen Staates (VII.—X. Jahrh.) zu geben. Es werden ungefähr 150 Städte und Befestigungen aufgezählt, deren Lage nicht immer mit Sicherheit festzustellen ist. D. A.

З. В. УДАЛЬЦОВА, *Сельское зависимое население Италии VI века*. Вестн. Древ. Ист. (1955), № 3, 85—116. — Se basant sur l'analyse de documents juridiques (dont surtout l'édit de Théodoric le Grand et d'autres mesures législatives des rois ostrogoths), l'auteur analyse la titulation des ouvriers dans l'agriculture en Italie au VI^e siècle. Dans la complexité de l'évolution économique et sociale, l'auteur démêle l'antagonisme de deux tendances — celle de l'esclavagisme, en voie de désagrégation et celle du féodalisme naissant. A part l'esclavagisme qui maintenait toujours encore son importance économique pour l'agriculture italienne de l'époque, l'apport fourni par le travail des colons, des rustiques et des paysans libres devient de plus en plus considérable. C'est de ces catégories de la

population rurale qu'a pris naissance la classe productrice fondamentale du régime féodal, la paysannerie asservie du féodalisme. Parallèlement allait la constitution et le développement de la classe dominatrice — celle des propriétaires fonciers féodaux. Zst.

P. WIRTH, *Die Chronologie der Schlacht um Klaudiopolis im Lichte bisher unbeachteter Quellen*. Byz. Zeitschr. 50 (1957) 68—73. — Résumé des Verfassers: „1. Über die Schlacht von Klaudiopolis steht uns nicht eine, sondern stehen drei Geschichtsquellen zur Verfügung. 2. Die genannte Schlacht hat nicht im Jahre 1179, sondern in der Zeit von Februar/März—September 1180 stattgefunden. 3. Die oratio ad stylitam ist in die gleiche Zeit zu verlegen. 4. Die Ausführungen des Niketas Choniates über die letzten Monate der Herrschaft Kaiser Manuela entsprechen nicht völlig der geschichtlichen Wirklichkeit.“ E. R.

B. Histoire de la culture matérielle (archéologie, technique, etc.)

И. АКРАБОВА-ЖАНДОВА, *Работилница за рисувана керамика на юг от Кръглата църква в Преслав*. (Atelier de céramique peinte au sud de l'église Ronde de Preslav.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 487—510. — Au sud de l'église Ronde de Preslav ont été découverts des bâtiments légers que l'auteur détermine comme ateliers de céramique peinte. C'est là que fut préparée une partie de la céramique décorative de l'église Ronde, construite au début du Xe siècle. D. D.

F. ALIĆ, *Še o ptujskem grškem napisu*. (Sur l'inscription grecque de Ptuj.) Arheol. vestn. VII/1—2 (1956) 141—142. — L'auteur exprime une opinion critique à l'égard des théories énoncées par Bratanić et Sovret (Arheol. vestn. IV, 2 [1953] 282 sq.) au sujet de l'inscription grecque de Ptuj, publiée par Bratanić (Arheol. vestn. VI, 1 [1955] 26 sq.) Le caractère chrétien primitif de l'inscription lui paraît néanmoins incontestable. ZV

Н. АНГЕЛОВ—С. СТАНЧЕВ, *Гражданска постройка в долината на Бял бряг при Преслав*. (Constructions civiles dans la localité de Bial briag près de Preslav.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 429—444. — La publication concerne deux constructions civiles découvertes dans la localité de « Bial briag » près de Preslav, datant du commencement du IX^e siècle. D. D.

Археологически открития в България. (Les découvertes archéologiques en Bulgarie.) Сборник. София, Наука и изкуство, 1957, pp. 239. — Le recueil contient, entre autre, trois articles de vulgarisation sur des sujets qui touchent à l'histoire du Moyen-Age: St. Mihajlov (pp. 135—159) nous parle de la première capitale bulgare Pliska; V. Ivanova (pp. 163—195) nous informe sur l'histoire de Preslav comme capitale bulgare au Moyen-Age, et enfin St. Mihajlov (pp. 197—216) donne des informations succinctes sur Serdica-Sredets (aujourd'hui Sofia). I. D.

Atti della Accademia nazionale dei Lincei. Notizie degli scavi di Antichità, ser. 8, vol. XI (1957) 199—200: *Tombe di età bizantina in contrada «Feudo» (par G. Rizza)*. — En Sicile, à Acitrezza (Catania), on signale une tombe byzantine datée de l'époque de Constant II (641—668), d'après une monnaie voisine de la tombe (!). Aucune indication de stratigraphie. Autre tombe non datée. A. G.

F. BABINGER, *Reliquiensbacher am Osmanenhof im XV. Jahrhundert*. *Zugleich ein Beitrag zur Geschichte der osmanischen Goldprägung unter Mehmed II., dem Eroberer*. München, C. H. H. Beck, 1956, pp. 47. (Sitzungsberichte d. Bayer. Akad. d. Wiss. Ph.-h. Kl. 1956, 2.) — Compte-rendu: R. HARTMAN, *Orient. Literaturztg.* 52 (1957) 64—65. D.-Je.

J. BANNER—I. JAKABFFY, *A Közép-Dunamedence régészeti bibliográfiája a legrégebbi időkől a XI. századig*. (Bibliographie archéologique du bassin du Danube moyen jusqu'au XI^e s.) (V. Byzantinoslavica XVII, 386.) — Comptes-rendus: J. HARMATTA, *Antik Tanulmányok* — *Studia Antiqua* 3 (1956) 212—213; E. NÉMETH, *Archaeol. Értesítő* 82 (1955) 103—106. Gy. M.

FR. BEHN, *Ausgrabungen und Ausgräber*. Stuttgart, W. Kohlhammer 1955, pp. 147+div. tab. (161 Abb.) (= Urbanbücher, Bd. 15.) — Südosteuropa und der Vordere Orient sind bei dem Unternehmen des Verf., die wesentlichsten archäologischen Ausgrabungen und Ausgräber einer breiten Öffentlichkeit zugänglich zu machen, besonders hervorgehoben. — Compte-rendu: B. SARIA, *Südostforsch.* 15 (1956) 574. Mich.

М. А. БЕЗБОРОДОВ, *Стеклоделие в древней Руси*. Минск, Издательство Акад. наук, 1956, pp. 306. — Das höchst sorgfältig gearbeitete Werk behandelt in seinem ersten Teil (S. 7—91) die Glaserzeugung im Altertum und frühen Mittelalter; S. 56 ff. ist

speziell Byzanz, S. 61 ff. Venedig, S. 76 den Ländern Mittelasiens gewidmet. Auf die ausführliche Bibliographie S. 297 ff. sei besonders aufmerksam gemacht. Irm.

R. BRATANIĆ, *K članku A. Sovreta „Pripomba k R. Bratanića novim najdbam iz Ptuj“*. (A l'article de A. Sovret « Annotations aux découvertes récentes de B. Bratanić à Ptuj ».) *Arheol. vestn.* VII/1—2 (1956) 137—140. — L'auteur polémise avec la critique que Sovret a faite de son interprétation d'une inscription grecque datant de l'époque chrétienne primitive et découverte récemment à Ptuj, publiée dans *Arheol.* IV/2 (1953) 282. ZV

D. CSALLÁNY, *Archäologische Denkmäler der Awarenzeit in Mitteleuropa*. (V. Byzantinoslavica XVII, 386.) — Comptes-rendus: J. HARMATTA, *Antik Tanulmányok* — *Studia Antiqua* 4 (1957) 135—136; M. PARDUCZ, *Acta Archaeol. Acad. Scient. Hung.* 7 (1956) 279—280. Gy. M.

Й. ЧАНГОВА, *Търговски помещения край южната крепостна стена в Преслав*. (Locaux commerciaux près du mur d'enceinte à Preslav.) *Изв. на Археол. Инст.* XXI (1957) 233—290. — Les fouilles archéologiques effectuées depuis 1950 ont permis à découvrir les restes de 18 locaux commerciaux près du mur d'enceinte sud à Preslav. Selon l'auteur, l'on doit dater ces constructions au X^e—XI^e siècle. Il est intéressant de noter que les locaux s'appuyaient au nord directement au mur d'enceinte, ce qui nous donne, selon toute vraisemblance, le droit de dater leur construction d'une époque de paix et de sécurité. Il faut rappeler ici les conseils de Cecaumène (v. Cecaumeni Strategicon et incerti scriptoris de officiis regii libellus. Ed. W. Wassiliewsky—V. Jernstedt. Petropoli, 1896, 29, 27—30, 2), soutenant qu'il était nécessaire, en vue d'une attaque des ennemis, de laisser les murs d'enceinte d'une ville fortifiée toujours « libres » de constructions de la partie intérieure et extérieure, et de détruire les édifices existants. Selon Č., les locaux étaient des magasins construits par l'État bulgare. A son avis, l'édifice a été démoli au cours de la première moitié du XI^e siècle, à un moment critique pour la défense de la citadelle intérieure. Malheureusement, la présence de deux sceaux en plomb que l'on a trouvés ici, ne nous donne pas le droit de dater la démolition de l'édifice au commencement ou de la première moitié du XI^e siècle. Les événements de 1053, dont nous parlent par ex. J. Scyl.—G. Cedr., *Hist. comp.*, II, 607, 8 sqq., nous font penser que la ville avait encore des fortifications solides, et semblablement en 1185. Le problème de la date à laquelle les locaux commerciaux furent détruits doit être étudié à fond. Parmi les trouvailles archéologiques il faut mentionner les marques de poterie, les marques de vases, les instruments, surtout la corne d'animal ouvragée et une boucle d'oreille, semblables à celles de Devínska Nová Ves et de la Moravie de sud. Des analogies peuvent être indiquées aussi pour les matériaux épigraphiques. I. D.

M. ČOROVIĆ-LJUBINKOVIĆ, *Na nekropoli slave de Brestovik*. *Archæol. jugoslavica* II (1956) 131—137. — Examen d'un lieu d'enterrement slave avec des bijoux d'origine byzantine et avec une monnaie byzantine du XII^e siècle. ZV

A. DEROKO, *Маркови Кули — Град Прилеп*. (Le château fort de Prilep.) — *Starinar*, NS V—VI (1954—1955) 83—104. — Histoire de la forteresse, état actuel des ruines. D.-Je.

A. DEROKO, *Средневековни градови у Србији, Црној Гори и Македонији*. (Les villes du Moyen-âge en Serbie, Crna Gora et en Macédoine.) — *Compte-rendu*: B. BULOVIĆ, *Starinar* III—IV (1952—1953) 287—289. D.-Je.

ХР. ДЖАМБОВ, *Раннохристиянска църква при с. Исперихово, Пещерска околия*. (Une église chrétienne primitive près du village d'Ispirichovo, les environs de Peščera.) *Годишник на музеите в Пловдивски окръг* II (1956) 175—192. — Lors des fouilles effectuées en 1951 et en 1952 à Klissé Tépé, près du village d'Ispirichovo (Bulgarie méridionale) ont été découverts des vestiges d'une église à une nef, et quelques bâtiments plus petits. L'auteur situe l'église dans la première moitié du V^e siècle avec reconstruction au VI^e siècle. D. D.

F. M. FELDHAUS, *Die Maschine im Leben der Völker. Ein Überblick von der Urzeit bis zur Renaissance*. Basel/Stuttgart, Verlag Birkhäuser 1954, pp. 341+205 Abb. im Text + 1 kol. Tab. (Wissenschaft und Kultur 7.) — Die S. 152—156 unterrichten über die von Seiten der Kirche geleisteten Beiträge zur technischen Entwicklung. Die andersgeartete Geisteshaltung der spätrömischen und frühchristlichen Jahrhunderte hat zunächst auf diesem Gebiet (wobei man die übrigen nicht vergessen sollte in ihrer positiveren Bedeutung) wenig Neues schaffen können. Leider fußen die Ausführungen des

Verf. hinsichtlich der theoretischen Begründung des Rückganges auf technischem Gebiet auf unzureichenden Belegen. Mich.

T. ГЕРАСИМОВ, *Две находки със сечива и оръжия от XII—XIII в.* (Deux trouvailles des outils agricoles et des armes des XII^e—XIII^e siècles.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 590—593. — Etude sur deux trouvailles représentant des outils agricoles et des armes datant du XII^e—XIII^e siècle. D. D.

С. ГЕОРГИЕВА, *Разкопки на могили XXXIII и XXXII в Плиска.* (Fouilles de deux tumulus XXXIII et XXXII à Pliska.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 11—41. — L'auteur publie les résultats des fouilles de deux tumulus slaves situés auprès du mur d'enceinte de la ville intérieure de Pliska. L'auteur suppose que le tombeau XXXIII date de la moitié du IX^e siècle, c'est-à-dire avant la conversion au christianisme, et que le tombeau XXXII date d'une époque un peu plus tardive. D. D.

С. ГЕОРГИЕВА—Р. ПЕШЕВА, *Средновековен български некропол край гр. Ловеч и нахитите, намерени в него.* (Une nécropole médiévale bulgare aux environs de la ville de Loveč et ses bijoux. Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 511—557. — Au sud-est de la ville de Loveč (Bulgarie septentrionale) a été mise à jour une nécropole médiévale bulgare. Les 85 tombeaux contenant de nombreux bijoux et ornements appartenant à la période du X^e au XIII^e siècle. D. D.

T. GHEORGHIU, *Un monument unic.* (Un monument unique.) România Liberă nr. 3954 (București, en 26—VI—1957). Le 12 juillet a été découverte en Bessarabie, près de Medjidia en Dobroudja une église, creusée dans le massif du calcaire, ayant les trois sections, accoutumées d'une église orthodoxe. Elle est peinte à l'intérieur et porte des inscriptions en cyrillique, avec quelques caractères glagolitiques. D'après les recherches, l'église date de 992. On a trouvé aussi une demeure proche et on soupçonne que là a été le petit monastère d'un ermite qui a abandonné son siège à cause d'un malheur quelconque, peut-être une invasion pechténègue. M. Ș.

R. M. GRUJIĆ, *Археолошке и историске белешке из Македоније.* (Notes archéologiques et historiques de Macédoine.) Quel fut l'emplacement de Krupošta, où l'empereur Dušan tint la grande diète d'état de 1354? — La fondation du Grand voïévode Nicolas Stanjević à Konča près de Strumica. — Objets archéologiques et historiques à Gornij Kozjak de Karbinci sur la Bréganica. Starinar, NS III—IV (1952—1953) 203—216. D.-Je.

A. DE HALLEUX, *La christologie de Martyrios-Sahdona dans l'évolution du nestorianisme.* Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 5—32. — L'hérésie de Sahdona (VII^e s.) ne doit rien au chalcédonisme. C'est une christologie nestorianisme autochtone. A. G.

T. ИВАНОВ, *Археологически проучвания при Сапарева баня.* (Fouilles archéologiques de Sapareva Banja.) Изв. на Археол. Инст. XXI (1957) 211—232. — Les travaux préparatifs à la construction d'un balnéosanatorium ont donné, pendant le mois d'août 1951, l'occasion de faire des recherches archéologiques dans la localité nommée Gradišteto près du village Sapareva Banja (région de Dupnica = Stanke Dimitrovo). On a découvert les restes de cinq édifices, avec des instruments et divers objets que l'on doit dater des III^e—VI^e siècles. Parmi les trouvailles archéologiques il faut citer par ex. des instruments qui ont appartenu à un médecin de l'époque bas-antique, habitant de la ville connue par ses sources minérales. Il existait ici un centre paléochrétien comme le prouvent quelques trouvailles archéologiques d'origine chrétienne. Déjà W. Tomaschek (1894) avait localisé près de Sapareva Banja, la ville ancienne de Germania, la patrie de Bélisaire, le général de Justinien I. Autour des sources minérales est né un village thrace, qui grandit rapidement et, comme ville romaine fortifiée, continua son existence jusqu'au VI^e siècle, quand à l'époque de Justinien, il fut fortifié encore une fois. L'établissement des Slaves dans cette région a mis fin, semble-t-il, à l'existence de la ville. I. D.

В. ИВАНОВА, *Велики Преслав.* (La Grande Preslav.) Сборник Археол. открития в България. София, 1957, 163—195. — L'auteur passe en revue les fouilles archéologiques de Preslav et examine en détail des monuments architecturaux dont la plupart sont déjà connus. A la fin, l'auteur tente de reconstruire la Porte sud de la citadelle intérieure. D. D.

В. ИВАНОВА, *Двете църкви при чупката на източната стена на Вътрешния град в Преслав.* (Deux églises au coin du mur Est de la ville intérieure de Preslav.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 463—486. — Lors des fouilles effectuées de 1949 à 1952, à l'angle du mur est de l'enceinte intérieure de Preslav, ont été découverts les fondements de deux grandes églises érigées successivement l'une sur l'autre, très importantes pour

l'établissement des différentes périodes de construction de Preslav au cours des IX^e et X^e siècles.

A. KAMINSKI, *Z badań nad pograniczem polsko-rusko-jatwieskim w rejonie rzeki Sliny*. (Quelques recherches archéologiques dans les régions limitrophes polono-russes dans le bassin de la rivière Slina.) *Wiadomości Archeol.* XXIII (1956) 131—168. — Encore quelques objets byzantins, — trois agrafes en émail — retrouvés cette fois-ci dans la région de Slina (un affluent de la Narew).

J. KOROŠEC, *Arheološke ostaline v Predjami*. (Les trouvailles archéologiques à Predjam.) *Razprave* (Slovenska akad. znan. in umet.) IV/1 (1956) pp. 64+XLIX tab. — Découverte d'une pièce de monnaie de Théodote datant du VI^e siècle.

GY. LÁSZLÓ, *Jegyzetek a nagyszentmiklósi kincsről*. (Notes sur le trésor de Nagyszentmiklós.) *Folia Archaeologica* 9 (1957) 141—152 (avec résumé français). — L'étude est basée sur un examen technique approfondi du trésor dont les résultats sont les suivants: le trésor se divise en deux parties dont chacune constitue un service de table complet. L'auteur date le premier service, qui porte des légendes en écriture runique, du début du XI^e siècle, est le considère comme le produit d'un atelier d'orfèvrerie des rois arpadiens. L'autre service, dont l'auteur cherche le lieu de l'exécution en Caucasic, a dû parvenir en Hongrie comme don des Magyars chrétiens restés en Caucasic (Σάβατρου ἄσφαλοι). En ce qui concerne l'inscription grecque, l'auteur met en doute la justesse de l'interprétation donnée par G. Fehér.

T. LEWICKI, *Znaczenie handlowe Drohiczyzna nad Bugiem we wczesnym średniowieczu i zagadkowe plomby ołowiane znalezione w tej miejscowości*. (L'importance commerciale au Moyen-Âge du Drohiczyn sur le Bug et les plombs énigmatiques qu'on y a trouvés.) *Kwart. Hist. Kultury Mater.* IV (Warszawa, 1956) 289—297. — L'auteur donne un bref aperçu du passé de Drohiczyn. La ville était située sur la rivière Bug, artère de communication entre Prypeć (un affluent de la Vistule) et le bassin du Dniéper. C'était donc une voie qui unissait le territoire polonais avec la Russie et les pays arabes. Parmi les diverses trouvailles archéologiques, il faut signaler une croix byzantine et des sceaux en plombs où sont gravées des lettres de l'alphabet slave, des signes énigmatiques et des marques qui ressemblent aux marques des monnaies et sceaux de provenance byzantine.

D. MANO-ZISI, *Ископање на Царичину Граду 1949—1952 године*. (Les fouilles de Caričin Grad en 1949—1952.) *Starinar*, NS. III—IV (1952—1953) 127—168. — Découverte, au moyen de photographie aérienne, d'une grande basilique dans la partie sud de la ville et d'une petite église en dehors des murs de la ville. (Cf. aussi *Starinar*, NS V—VI [1954 à 1955] 155—180.)

B. MAHO-ZISI, M. ЂОРОВИЋ-ЉУБИНКОВИЋ, *Сондажни радови на локалитету «Зидин» код Мале Митровице*. (Les travaux de sondage dans la localité de «Zidine» près de Male Mitrovica.) *Starinar*, NS V—VI (1954—1955) 181—190. — Découverte de bijoux et d'une pièce de monnaie byzantins dans un habitat slave établi dans une colonie romaine.

B. MARUŠIĆ, *Polazište pri Ferencih, novo zgodnjesrednjeveško najdišče v Istrii*. *Arheol. vestn.* VII/3 (1956) 305—316. — Découverte des fondements d'un bâtiment en maçonnerie sèche et d'un lieu d'enterrement de squelettes avec boucles d'oreilles en bronze du type sicilien, datant du 6^e siècle. L'auteur croit y découvrir des traces de troupes militaires byzantines recrutées en Sicile et cantonnées, après 539, dans des lieux stratégiques de l'Istrie.

СТ. МАСЛЕВ, *Поправки и добавки към плана на «Тронната палата» в Плиска*. (*Rectification et annotations au plan du Palais du Trône à Pliska*.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 265—275. — Se basant sur des vestiges d'escalier à la façade orientale, l'auteur suppose que les entrées principales du Palais du Trône se trouvaient aux façades orientale et occidentale.

Материали по археологии юго-западного Крыма. (Материалы и исследования по археол. СССР, № 34.) Москва-Ленинград, 1953. — *Compte-rendu*: E. FRANCES, *Byzantinoslavica* XVIII, 305—310.

С. МИХАЙЛОВ, *Един старинен некропол при Нови Пазар*. (Une ancienne nécropole près de Novi Pazar.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 293—336. — Il s'agit d'une nécropole très curieuse découverte près de Novi Pazar, à 7 km de Pliska. 42 tombes de forme rectangulaire, s'étendant du nord-est au nord-ouest, y ont été mises à jour. Dans chaque tombe, près des ossements humains, ont été trouvés des ossements animaux, des

armes et des céramiques aux ornements lustrés. Selon l'auteur la nécropole date du IV^e—V^e siècle et appartient à une tribu sarmate, installée parmi les Thraces. — Compte-rendu: M. CHISVASI-COMŞA, Dacia, N. S. I (1957) 369—371. D. D.

C. МИХАЙЛОВ, *Археологически материали от Плиска (1948—1951 г.)* (Matériaux archéologiques de Pliska [1948—1951.]). Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 49—181. — Rapport sur les fouilles de Pliska, effectuées en 1948, 1949 et 1951. Plusieurs églises, 3 cabanes souterraines et d'autres édifices ainsi qu'une grande quantité de fragments de céramique et divers objets, y ont été découverts. D. D.

C. МИХАЙЛОВ, *Плиска — столицата на първата българска държава*. (Pliska, capitale du premier Etat bulgare.) Сборник Археол. открития в България. София, 1957, 137—159. — Etude générale sur l'histoire et la culture matérielle de Pliska. L'auteur examine d'une manière détaillée les monuments architecturaux découverts antérieurement, de même que ceux qui ont été découverts au cours des dernières fouilles et tente d'établir leur chronologie relative et absolue. D. D.

C. МИХАЙЛОВ, *Дворцовата църква в Плиска*. (Eglise palatine de Pliska.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 229—264. — L'auteur nous donne les résultats de ses dernières recherches sur l'église palatine de Pliska qui lui ont permis d'établir quatre périodes de construction et de dresser un nouveau plan de l'église. D. D.

Кр. МИЯТЕВ, *Една важна находка в Бачковския манастир*. (Une trouvaille importante au monastère de Bačkov.) Изв. на Археол. Инст. XXI (1957) 316—321. — Au cours des fouilles fortuites effectuées aux abords de l'angle nord-est de l'église actuelle du monastère de Bačkov, a été mise à jour une partie des fondements de l'ancienne église. D'après l'auteur, l'église devait avoir 3 nefs et 3 absides. Il l'a située au XI^e siècle et pense que c'est l'église du monastère fondé en 1083 par Grégoire Bakourian. D. D.

N. MILETIĆ, *Nekropola u selu Mihaljevićima kod Rajlovca*. (Nécropole près du village Mihaljevićima près de Rajlovac.) Glasnik Zemaljskog muzeja u Sarajevu (1956) 9—39. — Examen d'un lieu d'enterrement slave avec des éléments des civilisations de Belograd et de Dalmatie, révélant l'influence byzantine. ZV

K. MUSIANOWICZ, *Wczesnośredniowieczny ośrodek handlowy w Drohiczyń, pow. Siemiatycze*. (Un centre de commerce du Haut M. Age à Drohiczyń, district de Siemiatycze.) Wiadomości Archeol. XXIV (1957) 285—299. — Drohiczyń, bourg situé sur la rivière Bug, fut au VIII^e—IX^e s. un centre assez important de commerce. Une voie commerciale qui longeait la rivière menait par Drohiczyń du Sud de la Russie en Pologne. Les fouilles archéologiques ont mis à jour des monnaies arabes et une croix byzantine, ce qui semble témoigner de rapports directs ou indirects avec Byzance. Кар.

Л. ОГНЕНОВА и С. ГЕОРГИЕВА, *Разкопки на манастира под Вълкашина в Преслав през 1948—1949 г.* (Fouilles au monastère sous Vâlkašina à Preslav pendant les années 1948—1949.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 373—417. — En 1948—1949, à Preslav, ont été découverts et étudiés les vestiges d'un monastère dont seuls les fondements de maisons d'habitation et la substruction de l'église ont été conservés. Selon le plan et les matériaux archéologiques découverts, les auteurs situent le monastère à la fin du IX^e ou au commencement du X^e siècle. D. D.

A. ORLANDOS, *Ἀρχαῖον τῶν βυζαντινῶν μνημείων τῆς Ἑλλάδος, τόμος Η'*, 1955—1956. (V. Byzantinoslavica XVIII, 365.) — Comptes-rendus: C. BIRIS, *Néa Ἑστία* (1957) 1094; B. B., *Starinar*, NS III—IV (1952—1953) 276. Παρ.

J. POULÍK, *Výsledky výzkumu na velkomoravském hradišti „Valy“ u Mikulčic*. I. Zpráva za r. 1954—1956. (Les résultats des fouilles dans le château slave de «Valy» près de Mikulčice. Premier rapport, pour les années 1954—1956.) Památky archeol. XLVIII/2 (1957) 241—388. — Découverte récente, d'importance primordiale, qui jette une lumière nouvelle sur les origines de l'empire de la Grande-Moravie. Dès le vrai début, dont l'auteur nous informe dans son compte-rendu, les fouilles ont mis à jour des trouvailles dont la valeur, pour l'histoire de la civilisation, est extraordinaire: bâtiments à destination religieuse de l'époque avant Cyrille et Méthode, travaux d'orfèvres, de forgerons et d'autres artisans d'un niveau technique et esthétique remarquable. Dans une situation stratigraphique extrêmement complexe, M. Poulik a réussi à dégager 7 couches horizontales représentant au fond 5 phases. Les deux phases de la fortification avec murailles en pierres (II^e et IV^e couche horizontale) coïncidant nécessairement avec d'autres phases découvertes dans l'espace de l'habitat. La plus ancienne couche représente un château slave des VII^e—VIII^e siècles, caractérisé surtout par des éperons

à crochet (première couche). Vient après, la première phase des fortifications avec chambres en bois et murailles en pierres et la première église (C) avec tombeaux y appartenant (II^e et III^e couches), ensuite la deuxième phase des fortifications et un bâtiment avec plancher en mortier B (IV^e et V^e couches), au-dessus duquel se trouvait la deuxième église (dont les fondements sont le mieux conservés) avec sanctuaire et tombeaux (VI^e couche) et, finalement, la dernière phase représentée par des constructions en bois avec soubassement en pierres (VII^e couche). Par l'analyse des trouvailles, l'auteur a tenté de fixer une chronologie absolue de toutes les couches, chronologie qui, cependant, est loin d'être définitive et qui prêterait encore à bien des discussions. Certaines datations sont ultimes, d'autres paraissent trop prudentes. Il semble toutefois certain que la période avant Cyrille et Méthode est représentée de la première jusqu'à la sixième couche (église A.) Le cimetière continuait à fonctionner même plus tard, l'inventaire des tombes accusant déjà la pénétration de l'influence byzantine. Un problème que l'auteur s'abstient préalablement d'aborder, est celui de l'interprétation du bâtiment B avec plancher en mortier, inséré, au point de vue temporel et local, entre les deux églises. Il semble toutefois peu vraisemblable que, dans le peu de temps séparant la construction des deux églises, quelques dizaines d'années au plus, à en juger d'après le caractère des fouilles, un bâtiment eût pu être construit dont la destination n'aurait pas été religieuse. Le caractère à proprement parler de la construction n'en reste pas moins obscur. Avant de formuler des conclusions plus exactes, il faudra attendre de nouveaux résultats que la continuation des fouilles à peine commencées pourra apporter. Des découvertes toutes récentes et qui n'ont guère encore été publiées, semblent promettre bien des surprises dans ce fameux centre de la civilisation grande-morave.

ZV

C. СТАНЧЕВ, *Разкопки на десния бряг на р. Тича в Преслав през 1951—1952 г.* (Fouilles à la rive droite de la Ticha à Preslav pendant les années 1951—1952.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 419—428. — En 1951—1952, l'auteur a exploré plusieurs terrains le long de la rive droite de la Ticha à Preslav, et découvert une petite église avec une construction funéraire. D'après l'auteur, elle date du X^e siècle. Il s'agit, sans doute, d'une chapelle privée appartenant à une famille féodale.

D. D.

C. СТАНЧЕВ, *Разкопки и новооткрити материали в Плиска през 1948 г.* (Fouilles et découvertes à Pliska en 1948.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 183—227. — L'auteur a exploré au moyen de sondages une grande surface de terrain à Pliska. À l'angle nord-est de l'enceinte palatine, on a découvert des fondements d'une construction civile, une grande quantité de fragments de céramique, des objets en fer, des armes, etc., qui datent des X^e—XI^e siècles.

D. D.

Z. VINSKI, *Nalaz iz Velike Kladuše i problem naušnica tipa okrenute piramide.* (Trouvailles à Velika Kladuša et problème de la boucle d'oreille du type de pyramide arrondie.) Glasnik Zemalj. muzeja u Sarajevu (1956) 63—84. — Les trouvailles, dans le bassin danubien, de boucles en or ou dorées, avec pendeloques en forme de pyramide (que des monnaies byzantines datent du début du VII^e siècle) proviennent, selon l'auteur, de la sphère byzantine où leur évolution peut être suivie jusque dans l'antiquité. Leurs porteurs étaient surtout les Avars chez qui les boucles parvenaient avec les dons que leur offraient les empereurs byzantins, et, dans une mesure beaucoup plus restreinte, les Slaves pour l'inventaire culturel de qui elles ne sont pas typiques. Pour la période avare primitive représentée, dans le bassin danubien, par les trouvailles de monnaies d'or byzantines datant d'une époque s'échelonnant de 568 à 679, l'auteur a trouvé le terme de civilisation protokeszthélyenne, caractérisée par des trouvailles archéologiques byzantines, avars et slaves.

ZV

Ж. ВЪЖАРОВА, *Славяно-българското селище край село Попина, Силистренско.* (Siège slave-bulgare au bord du village de Popina-Silistrensko.) София, БАН, 1956, pp. 118 c. — Rapport sur les fouilles effectuées près du village de Popina en 1954 par une expédition commune soviéto-bulgaro-roumaine. On y a étudié une forteresse du V^e—VI^e siècle, où plus tard, aux IX^e—XI^e siècles, s'installèrent les Slaves bulgares. La publication est accompagnée d'un avant-propos du professeur M. I. Artamonov, directeur principal des fouilles.

D. D.

C. Histoire de la civilisation, de l'administration et du droit, histoire militaire.

М. АНДРЕЕВ, *Закон судный людѣмъ — старобългарски правен паметник.* (Zakon sudnyj ljudem — un monument du droit vieux-slave.) Правна мисъл II, 1 (1958) 13—27.

— Contre l'opinion de J. Vašica et H. F. Schmid, A. défend la thèse de l'origine bulgare de Zakon sudnyj ljudem. A son avis, ZSL a été composé en Bulgarie « peu de temps après la conversion du peuple bulgare », c'est-à-dire après 865. En laissant de côté pour le moment le problème de l'origine bulgare ou cyrillo-méthodienne de ZSL, il faut formuler au moins une objection contre cette datation, en indiquant que, si l'on accepte cette date, il serait nécessaire d'admettre en Bulgarie après l'année 865 et respectivement avant 885/6 l'existence d'une écriture slave. Dans ce cas, l'auteur devrait agréer la thèse que l'écriture slave cyrillo-méthodienne a été connue parmi les Bulgares bien avant l'arrivée des disciples de l'archevêque Méthode. Rappelons aussi que tout dernièrement A. Burmov (Voprosy istorii 1957, fasc. 2, pp. 185—186) avait insisté sur la datation de ZSL non au IX^e, mais au XI^e siècle, parce que dans le texte de ZSL il y a des prescriptions d'amendes en argent, tandis que l'existence d'une circulation monétaire en Bulgarie du IX^e siècle ne peut être prouvée. Le côté leibique ne peut être nullement négligé (cf. récemment J. Vašica, K lexiku Zakona Sudného ljudem, Slavistična revija X [1957] 61—66). Le problème doit être élucidé d'une façon générale et approfondie. I. D.

Ш. АТАНАСОВ, Ив. ДУЙЧЕВ, Д. АНГЕЛОВ, Г. ЦАНКОВА-ПЕТКОВА, Д. ХРИСТОВ, Б. ЧОЛПАНОВ, *Военното дело на югоизточните славяни и първобългарите.* (Die Militärkunst der südöstlichen Slawen und der Protobulgaren.) Военно-ист. сборник, XXVI, кн. 2 (1957) pp. 3—36. — Auf Grund zahlreicher Quellenangaben wird die Entwicklung der Militärkunst der Slawen und der Protobulgaren im Laufe der VI.—VIII. Jahrh. verfolgt, die im engsten Zusammenhang mit der wirtschaftlich-sozialen Entwicklung beider Völker zu dieser Zeit stand. Es wird festgestellt, daß die Slawen und die Protobulgaren infolge der häufigen Kriege gegen Byzanz bedeutende Fortschritte auf dem Gebiete der Militärkunst während dieser Periode erreicht hatten. Es entstand allmählich aus einer geschichtlichen Synthese eine slawisch-bulgarische Militärkunst, die gewissermaßen von Byzanz beeinflußt war und ihrerseits einen Einfluß auf die byzantinische Militärkunst ausübte. D. A.

Ш. АТАНАСОВ, Ив. ДУЙЧЕВ, Д. АНГЕЛОВ, Г. ЦАНКОВА-ПЕТКОВА, Д. ХРИСТОВ, Б. ЧОЛПАНОВ, *Стратегия и тактика на българската армия през епохата на феодализма.* (Strategie und Taktik der bulgarischen Armee in der Epoche des Feudalismus.) Военно-ист. сборник XXVI, кн. 4 (1957) pp. 39—72. — Die Verfasser versuchen auf Grund eingehender Quellenanalyse die wichtigsten Momente der Strategie und der Taktik der bulgarischen Armee während der feudalen Epoche (IX.—XVI. Jahrh.) hervorzuheben. Es stellt sich heraus, daß auf diesem Gebiete die Bulgaren große Leistungen erreichten, solange der mittelalterliche feudale bulgarische Staat über eine feste wirtschaftliche Grundlage verfügen konnte und noch nicht durch innere Widersprüche zersetzt war (IX.—X. Jahrh.). Als aber die feudalen Verhältnisse im Laufe der XIII. und XIV. Jahrh. soweit fortgeschritten waren, daß die Zentralgewalt nicht mehr die separatistische Tendenz der Bojaren aufhalten konnte und die Lage der unteren Klassen außerordentlich schwer geworden war, setzte in der Strategie und Taktik der bulgarischen Armee ein fortwährender Niedergang ein. D. A.

A. BERGER, *La concezione di eretico nelle fonti giustiniane.* Rendiconti dell' Accad. dei Lincei 1955, ser. VIII, vol. X, classe di sc. mor., stor. et filol., 353—368. — Examen juridique des prescriptions contre les païens et les hérétiques dans le code de Justinien et comparaison avec des règlements juridiques analogues de l'époque précédente. D.-Je.

Л. БОБЧЕВА, *Въоръжението на славяни и първобългари (VII—Началото на IX в.).* (Die Bewaffnung der Slawen und der Protobulgaren [VII.—Anfang des IX. Jahrh.].) Военно-ист. сборник, XXVI, кн. 3 (1957) pp. 41—77. — Der Verfasser beschreibt auf Grund schriftlicher Quellen und archäologischer Funde die wichtigsten Angriffs- und Verteidigungswaffen (Pfeile, Lanzen, Schwerter, Säbel, Beile, Panzer, Helme u. a., die bei den Slawen und Protobulgaren im Laufe der VII.—IX. Jahrh. in Gebrauch gewesen sind. D. A.

Л. БОБЧЕВА, *Въоръжението в нашите земи през късно-римско време (IV—VII в.).* (Die Bewaffnung in unseren Ländern während der spätrömischen Zeit [IV.—VII. Jahrh.].) Военно-ист. сборник XXVI, кн. 2 (1957) pp. 37—67. — Kurze Übersicht der Organisation der spätrömischen Armee und der verschiedenen Angriffs- und Wehrwaffen, die sie benützt hat. D. A.

P. CHARANIS, *A note on the origin of the theme of the Carabisiani.* Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocell. IX). Roma, 1957, 72—75. — Identi-

ficando il ribelle Kouvratos ricordato dal patriarca Niceforo con il Kouver citato negli Acta S. Demetrii, cap. V, contro il quale l'imperatore inviò i „Carabisiani“, l'A. concludere che la prima testimonianza relativa a questo „tema“ risale al periodo compreso fra il 638 e il 645, e che esso fu probabilmente creato da Eraclio. E. Fo.

J. CVETLER, *The Authorship of the Novel on the Reform of Legal Education at Constantinople, about 1045 A. D.* Eos XLVIII, 2 (1957) 297—328. — Recherches sur l'auteur de la *Novella de Constantin IX*, dernièrement publiée par A. Salač, qui l'attribue à Joannes Mauropus. Cvetler estime que cette novelle fut l'œuvre de plusieurs conseillers de Monomach, en premier lieu de Joannes Xiphilinos et de Psellos. Mauropus les assista et ne joua dans la composition dudit acte qu'un rôle secondaire. Kap.

M. ČOROVIC-LJUBINKOVIC, *Претечина десница и друго крунашање Првовенчана*. (La dextre du Précurseur et le second couronnement de Stephan Prvovenčani.) Starinar, NS V—VI (1954—1955) 105—114. — Suivant le modèle byzantin, l'archevêque serbe St Sava se servit de cette relique lors de la cérémonie du second couronnement d'Etienne en 1220 ou 1221. D. Je.

CHR. DAWSON, *Die Religion im Aufbau der abendländischen Kultur*. Düsseldorf, Schwann, 1953, pp. 368. — Der Verf., Kulturhistoriker, bringt einen zeitgemäßen Beitrag zu dem Problem der Einwirkung der Religion auf die Kulturentwicklung der Menschheit. Bes. die Abhandlungen über das Christentum verdienen Beachtung, weil hier in eminenter, unlegbarer Weise Fakten beweisbar sind, die allein hier ihre Begründung finden: Verf. verweist auf die Mönche, die Sakralkultur des Königtums, das byzantinische Erbe und seine Wirkung auf das Abendland, die Bekehrung der osteuropäischen Gebiete usw. Schöpferische Augenblicke der Weltgeschichte sind, so die These des Autors, diejenigen Momente, in denen lebendige Religion und lebendige Kultur miteinander verschmelzen. — Compte-rendu: WOLTER, Scholastik 30 (1955) 605—606. Mich.

GI. DOWNEY, *The Emperor Julian and the School*. The Classical Journal, 53 (1957) 97—103. — A study of "Julian's conception of the role which education might play in his effort to save paganism and do away with Christianity". P. Ch.

C. DRĂGUȘIN, *Cronicle românești ca izvoare ale dreptului bisericesc*. (Les chroniques roumaines comme sources du droit ecclésiastique.) Studii Teologice 9/10 (București, 1957) 694—709. — L'auteur souligne la conservation du droit byzantin dans les chroniques et textes roumains du X^e jusqu'au XVIII^e siècles. M. Ș.

J. FERLUGA, *Vreme postanka teme Dalmacije*. (L'époque de la création du thème de Dalmatie.) Zbornik Filoz. Fak. III (Beograd, 1955) 53—67. — Selon l'auteur, le thème de Dalmatie prit son origine dans l'époque entre 867 et 879, contrairement aux théories acceptées jusqu'à nos jours. Mais dans chaque cas, ce fut avant la fin du IX^e siècle, parce que Philothée, dans son œuvre sur l'appareil administratif de Byzance (*Kletorologion*, vers l'an 900) indique le stratège du thème de Dalmatie. Cf. plus bas J. POSEDÉ. M. P.

R. GUILLAND, *Le Grand Palais Sacré de Byzance, le Palais de la Magnaure*. Επετηρίς Ἐτ. Βυζ. Σπουδ. XVI (1957) 63—74. — L'auteur esquisse l'histoire du Palais de la Magnaure, rappelle les témoignages historiques sur les faits politiques qui eurent lieu dans ce palais, et explique leur localisation précise dans le Palais de la Magnaure. A. D.

R. GUILLAND, *La disparition des courses*. Etudes byzantines. Extrait des Mélanges offerts à Octave et Melpo MERLIER. Athènes, 1955, pp. 17. — L'auteur, se basant sur l'étude de l'histoire de l'Hippodrome, passe en revue l'histoire des courses organisées depuis des siècles dans l'Hippodrome. Il démontre qu'il y avait plusieurs causes pour lesquelles les courses de chars tombèrent en désuétude. C'était d'abord la vogue de plus en plus grande des passes d'armes, joutes et tournois. Les croisades mirent en présence intime deux civilisations différentes et presque opposées: celle des Grecs et celle des chevaliers latins. L'Hippodrome fut aménagé selon les nécessités nouvelles. Ensuite ce fut l'abandon du Grand Palais successivement pratiqué par les empereurs. L'abandon du Grand Palais fut en relation avec la désorganisation et la décadence des factions qui perdirent leur importance. La pauvreté de l'Empire byzantin rendit impossible de renouveler le Grand Palais. Les querelles religieuses, les guerres civiles, la nécessité de défendre la ville contre les ennemis extérieurs, tout cela empêcha les empereurs de renouveler les courses de chars jadis célèbres. A. D.

R. GUILLAND, *Etudes sur l'hippodrome de Byzance*. Byzantinoslavica XVIII, 39—76. A. D.

R. JOERGES, *Gibt es einen Begriff des Rechts neben dem Begriff der Gerechtigkeit? Inwiefern sind die römischen Juristen Begründer der Rechtswissenschaft?* Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, T. II. Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pp. 206—252. (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 6.) S. F.

P. LEMERLE, *La civilisation byzantine (à propos d'un livre récent)*. Rev. hist. (Paris, 1953) 23—33. — Dans cet article, très instructif et suggestif, l'auteur, après avoir lu le troisième et dernier volume de l'œuvre de L. BREHIER (*Le monde byzantin, III: La civilisation byzantine*. Paris, 1950), réfléchit sur l'état des recherches sur la civilisation byzantine après la publication de ce livre, et sur les tâches qui restent encore à remplir dans ce domaine de la byzantinologie. A. D.

H. MICHAELIS, *Der Thronbaldachin*. Aus der Byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik II. Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pp. 110—119 + 1 tab. — Zeigt, wie sich der Thronbaldachin aus der Symbolik eines numinosen Herrschertums herleitet und wie dieses Symbol in die byzantinische Kaiserideologie eingefügt wurde. Irm.

W. OSUCHOWSKI, *Le Caractère Juridique de l'Actio Civilis Incerti à la lumière des Scolies des Basiliques*. Eos XLVIII, 3 (1956) 455—465. — L'auteur s'occupe du problème des contrats innommés sur la base des renseignements que nous fournissent les scolies des Basiliques et qui n'ont pas été suffisamment étudiés. Kap.

P. I. PANAGHIOTAKOS, Σύστημα του ἐκκλησιαστικοῦ δικαίου κατὰ τὴν ἐν Ἑλλάδι ἰσχὺν αὐτοῦ. Τόμος IV. Τὸ δίκαιον τῶν μοναχῶν. Ἐν Ἀθῆναις, 1957, pp. 767. — Compte-rendu: M. P(ETTA), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 169—171. E. Fo.

Πηδάλιον, Τῆς νοητῆς νηὸς τῆς μιᾶς Ἀγίας Καθολικῆς καὶ Ἀποστολικῆς τῶν Ὁρθόδοξων ἐκκλησίας ἥτοι ἅπαντες οἱ Ἱεροὶ καὶ θεῖοι κανόνες ἐρμηνεύμενοι παρὰ Ἀγαπίου Ἱερομονάχου καὶ Νικοδήμου Μοναχοῦ, ἔκδοσις 6η. Ἀθῆναις, 1957, pp. xδ' + 792. — 6e édition de la collection des canons du droit canonique de l'Eglise orthodoxe, connue sous le titre de Pédalion, avec interprétation par Agapios hieromonachos et Nicodème le moine. Pap

J. POSEDÉL, *Pitanje dalmatinskog temata u prvoj polovini IX stoleća*. (Question du thème dalmate dans la première moitié du IX^e siècle.) Hist. Zbornik (Zagreb, 1950) 127—220. — L'auteur cherche l'origine du thème de Dalmatie dans l'époque des années 842—846 et 848. Cf. plus haut J. FERLUGA. M. P.

Pravilniceasca condică 1870. Ediție critică. (Le recueil législatif 1870. Edition critique.) București, 1957, p. 268. — Le recueil législatif du hospodar phanariote de Valachie, Alex. Ypsilanti paraît pour la première fois dans une véritable édition critique — texte grec et traduction roumaine. Le texte est précédé d'une introduction qui tente d'identifier les auteurs de ce recueil en considérant que le boyard Enachiță Văcărescu y aurait joué un rôle prépondérant. On discute les sources de cette législation et l'on analyse les divers manuscrits et éditions. E. Fr.

A. SALAČ, *Les Hellènes et les iconoclastes*. Listy filol. V (LXXX, 1957), Eunomia, 32—34. — Le terme Ἑλληνας, employé à l'époque byzantine, désigne les Grecs admirant la littérature grecque antique et suspects d'indifférence religieuse. D.-Je.

W. SARNOWSKA, *Wojsko polskie w okresie wczesno-piastowskim*. (L'armée polonaise à l'époque des premiers Piasts.) Dawna Kultura (Warszawa, 1956) 46—55. — Une étude de vulgarisation. L'auteur se réfère aux informations des chroniqueurs byzantins — Procope, Pseudo-Maurice, etc. — pour décrire l'armement des Slaves. Les découvertes archéologiques nous prouvent que les Slaves ont su de bonne heure s'organiser du point de vue militaire et que, déjà au Xe s. aux dires d'Ibrahim Ibn Jacob, ils auraient été invincibles, s'ils n'avaient pas été divisés par des querelles intérieures. Kap.

W. G. SINNIGEN, *The officium of the urban prefecture during the later roman empire*. (American Acad. in Rome, Papers and Monographs, 17). Rome, 1957, pp. 123. — L'auteur fait l'histoire de la préfecture urbaine du IV^e s. au milieu du VI^e, date de sa disparition probable à Rome: le *princeps officii* et les *agentes in rebus*, le *cornicularius* du bureau urbain, le *primiscrinus*, les *promoti officii* (*commentariensis*, *ab actis*, *regerendarius*), organisation du bureau urbain, *censuales* et *magister census*, bureau urbain et conseillers du préfet, bureau urbain et police de Rome et de Constantinople, bureau urbain et bureaux provinciaux en Italie. En appendice: listes des officiers urbains à Rome et à Constantinople, et tableau synoptique des officiers du bureau urbain, glossaires des noms d'offices, bibliographie. Pas d'index. A. G.

L. STAN, *Instituțiile de asistență socială în Biserica veche, I.* (Les institutions d'assistance sociale dans l'ancienne Eglise, I.) *Ortodoxia IX*, 1 (1957) 94—118. — Etude concernant les institutions de bienfaisance à Byzance (asile de veuves, maisons de refuge pour les filles, crèches pour les enfants abandonnés et orphelinats) — histoire abrégée de ces institutions, dispositions impériales et canoniques réglementant leur direction et l'administration de leur fortune. E. Fr.

L. STAN, *Instituțiile de asistență socială în Biserica veche, II.* (Les institutions d'assistance sociale dans l'ancienne Eglise, II.) *Ortodoxia IX*, 2 (București, 1957) 259—279. — Suite de l'étude publiée au numéro précédent de la même revue. L'auteur s'occupe des maisons pour les visiteurs, des asiles de pauvres, des hôpitaux et des asiles de vieillards à Byzance. L'œuvre d'assistance sociale de l'Eglise a rempli un rôle à la fois religieux et social et a joui du plein appui de l'Etat. E. Fr.

A. STEINWENTER, *Das Recht der koptischen Urkunden*. München, Beck, 1955, pp. 66 (*Handbuch der Altertumswissenschaft, X. Abt., 4. Teil, 2. Bd.*). — Compte-rendu: U. HECKEL, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 202—203. E. R.

E. VIRTOSU, *Ce înseamnă „domn singur stăpînitor“ din titulatura domnească a Țării Românești și a Moldovei?* (Quelle est la signification du titre « souverain autocrate » des actes princiers de la Valachie et de la Moldavie?) *Analele Universității „C. I. Parhon“ — Istorie*, 9 (București, 1957) 45—59. — Dans les titres des princes de Valachie et de Moldavie, apparaît le terme « souverain autocrate » que les historiens considéraient comme preuve de l'indépendance des princes. Selon l'auteur, il s'agit plutôt d'un emprunt fait à la chancellerie byzantine, par l'entremise de la Bulgarie et de la Serbie, et correspondant au titre de αὐτοκράτωρ, pour marquer la différence entre le prince titulaire et le prince associé. E. Fr.

D. Histoire de l'Eglise

P. J. ALEXANDER, *The Patriarch Nicephorus of Constantinople: ecclesiastical policy and image worship in the Byzantine Empire*. Clarendon Press, Oxford, 1958, pp. xiv+287+1 plate. JMH

K. AMANTOS, Συμβολή εἰς τὴν μεσαιωνικὴν ἱστορίαν τῆς ἐκκλησίας τῆς Χίου. *Silloge in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoll. IX)*. Roma, 1957, 8—14. Article d'encyclopédie sur l'histoire de l'église de Chio du IV^e au XV^e s. (Cf. *Byzantinoslavica XVII*, 160). A. G.

M. V. ANASTOS, *The transfer of Illyricum, Calabria, and Sicily to the jurisdiction of the Patriarchate of Constantinople in 732—33*. *Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. et Neoll. IX)*. Roma, 1957, 14—31. — In questo documentato studio l'A. difende la data del 732—33 per il trasferimento dell'Illirico, della Calabria e della Sicilia dalla giurisdizione del Papato romano a quella del Patriarcato di Costantinopoli, contro l'ipotesi di V. Grumel, che lo colloca fra il 752 e il 757, sotto il pontificato di Stefano II. E. Fo.

Д. АНГЕЛОВ, *Богомилство в Болгарии*. ... (V. *Byzantinoslavica XVIII*, 150.) — Compte-rendu: E. WERNER, *Byzantinoslavica XVIII*, 97—103. A. D.

Antonius Magnus Eremita (356—1956). *Studia ad antiquum monachismum spectantia cura B. STEIDLE O. S. B. (Studia Anselmiana XXXVIII)*. Romae, 1956, pp. VIII + 306. — Compte-rendu: R. MANSELLI, *Annali della Scuola Normale Sup. di Pisa*, S. II, XXV (1956) 334—337. E. Fo.

L. AUER, *Die Trennung der griechischen und lateinischen Kirche*. Ambrosius (1954) 350—52. — Verf. gibt einen kurzen Aufriß der wesentlichen Gründe für die Kirchenspaltung, wobei ihm die Hegemonie und der römische Primat ab initio indiskutables Thema sind. So wird die Rolle Byzanz' in kirchenpolitischer Sicht im wesentlichen unter dem Aspekt der Opposition gesehen, diese und der „Stolz des Patriarchen von Byzanz“ sind wesentlicher Grund für den Fortbestand des Schismas. Nicht die theologischen Streitigkeiten, die im allgemeinen überwunden seien, auch nicht unüberbrückbar seien, sind so letztlich der entscheidende Grund, vielmehr die Nichtanerkennung der Suprematie des römischen Bischofs über den Patriarchenstuhl im Osten. Mich.

H. BACHT, *Antonius und Pachomius. Von der Anchorese zum Cönobitentum. Antonius Magnus Eremita*. (Studia Anselmiana XXXVIII). Romae, 1956, 66—107. E. Fo.

P. BAMM (= Dr. EMMERICH), *Frühe Stätten der Christenheit*. München, Kösel-Verl. 1955². — Verf. sucht in einem durchgängigen Zug die mit der Geschichte des Christentums und der Überlieferung des Alten Testaments so eng verbundenen Stätten auf, die er in anschaulicher Sprache dem Leser lebendig macht und die Spanne der verflochtenen Zeit versinken läßt: Athen, Kleinasien, der Libanon und Palästina sowie schließlich das Sinai-Gebiet treten vor das Auge des Lesers, geschichtlich, z. T. auch mit archäologischen Hilfsmitteln richtig erläutert. — *Compte-rendu*: H. GROSS, *Trierer Theol. Zeitschr.* 65 (1956) 63—64. Mich.

M. J. N. BAKHUIZEN VAN DEN BRINK, *Episcopalis audentia*. (Medevelingen k. Nederl. Acad. Welensch. Afd. Lettekunde, NR 19, 8. den Haag 1956, 247—301.) — *Compte-rendu*: A. STEINWENTER, *Journ. Eccl. Hist.* 8 (1957) 219—221. JMH

N. BĂNESCU, *Le Patriarche Athanase I^{er} et Andronic II Paléologue*. Bull. de la section hist. de l'Acad. Roum. 23, 1 (1942) 1—29. — Auswertung der noch unedierten, im Vatikan und in der Pariser Nationalbibliothek verwahrten Korrespondenz des Patriarchen Athanasios I. mit Andronikos II. Paläologos (1282—1328). Irm.

I. BARNEA, *Un vicar de Odessos la Tomis*. (Un vicaire d'Odessos à Tomis.) Studii și cercetari de ist. veche VIII (București, 1957) 347—352. — L'auteur décrit une plaque funéraire en grec, destinée à Marcellus $\beta\iota\kappa\alpha\tau\iota\varsigma$ ($\beta\iota\kappa\alpha\tau\iota\omicron\varsigma$) d'Odessos et découverte à Tomis. I. Barnea suppose que ce vicariat serait apparu vers la fin du Ve siècle, à la suite de la suppression de celui de Thrace et qu'il aurait duré jusqu'en 536, lorsqu'apparaît la *quæstura exercitus* ayant sa résidence à Odessos. L'autorité du vicaire se serait étendue sur les provinces de Moesie II et de Scythie. E. Fr.

L. A. BEREZOVSKY, *Правда еп. Няради*. Православна мисл 2 et 3 (Prahá, 1957). — C'est une réfutation documentée de l'opuscule de l'évêque Nyaradi, intitulé: « La foi de nos ancêtres » et affirmant en posant que les Russes ont été baptisés par des Latins, et par les Byzantins; l'auteur donne des preuves contraires historiques aussi pour le temps des XI^e et XIII^e siècles. M. Š.

Đ. BOŠKOVIĆ, *Проблем манастира Св. Ђорђа — «Горга» на Серави*. (Le problème du monastère de St Georges — «Gorgos».) *Starinar*, NS V—VI (1954—1955) 73—82. — Les chartes émises par l'empereur bulgare Constantin Asène (1258) et le roi serbe Miloutine (1300?) ne concernent guère le monastère près de Skoplje, mais plutôt celui de Staro Nagoričino. Miloutine émit la charte en 1312. D.-Je.

P. CALONAROS, *Ἡ ἱερὰ Μονὴ τῆς Ὑπερσίας Θεοτόκου ἡ ἐπιλεγουμένη Βαρνάκοβα. Ἱστορία. Τέχνη. Ἐγγραφα*. Amphis, 1957, pp. IX + 210 + plusieurs tableaux. — Monographie sur le couvent byzantin, bâti en 1077 et rebâti en 1831. L'auteur publie les épitaphes des Commènes-Doucas, despotes de l'Épire, les textes des firmans turcs et des documents grecs de la date postérieure avec des fac-similés. M. G. S.

GR. DAVARINOS—A. TSIAPERAS, *Ἱστορία Ἱερᾶς Μονῆς Προυσιωτίσσης*. Athènes, 1957, pp. 8 + 312. — Histoire du couvent grec de Prussiotissa. Pap.

F. DÖLGER, *Neues vom Berg Athos*. *Silloge Bizantina* in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 80—88 + tavv. 2. — Publica e commenta il testo di una crisobolla dell'imperatore Michele VIII Paleologo per il monastero atonita di Ivion, del gennaio 1259. E. Fo.

ED. EICHMANN, *Weihe und Krönung des Papstes im Mittelalter*. Münchener Theolog. Studien, München, 1951, pp. 61. — *Compte-rendu*: H. EVERT-KAPPELOWA, *Byzantinoslavica* XVIII, 103—106. A. D.

K. ELLER, *Der heilige Berg Athos*... (V. *Byzantinoslavica* XVIII, 169.) — *Compte-rendu*: K. BAUS, *Trierer Theol. Zeitschr.* 65 (1956) 246. Mich.

E. P. FOTIADIS, *Ἁγιον ὄρος. Λεξικόν „Ἡλίου“*. Ἀθῆναι A, 255—264. — Histoire des couvents de l'Athos. Description de leur situation actuelle. Énumération de bibliothèques et archives existant à Athos. Complété par Φ. Κόντογλου, 265—269, sur la *Εἰκονογραφία* des églises. D. H.

GORAZD évêque, *Všeobecne a jiné příčiny velkého církevního rozkolu*. (Les motifs généraux et spéciaux du grand schisme.) *Hlas pravosláví* 7 (Prahá, 1957) 200—204. — Ce sont des considérations historiques du défunt évêque orthodoxe de Prague, sur les différents motifs du grand schisme de 1054. M. Š.

A. GRILLMEIER—H. BACHT, *Das Konzil von Chalkedon*... (V. *Byzantinoslavica* XV, 128; XVI, 397; XVII, 391; XVIII, 154.) — *Comptes-rendus*: I. BACKES, *Trierer Theol. Zeitschr.* 64 (1955) 114—121; H.-G. BECK, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 185—186. Mich.

A. GRILLMEIER, *Erforschung und Entwicklung chalzedonischer Christologie heute*. Scholastik 30 (1955) 564—569. — Gegenwärtige Diskussion kreist sowohl historisch wie systematisch um das dogmatische Christusbild. Verf. gibt eine Übersicht über jüngst erschienene Literatur, die er in einzelne Gruppen einteilt, wobei zunächst die Gemeinschaftswerke über das Konzil von Chalzedon, dann die theologische Synthese des Konzils und die Gruppifizierung der nachchalzedonischen Zeit behandelt werden. Verf. gibt abschließend einen Ausblick auf weitere umfassendere Aufgaben für die katholische Theologie der Gegenwart. Mich.

F. GRIVEC, *Constantinus philosophus — amicus Photii*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 415—422. — Polemizza con F. Dvorník e I. Ševčenko, respingendo la dimostrazione dell'intima amicizia di Costantino (filosofo del sec. IX) e di S. Metodio con Fozio. E. Fo.

L. H. GRONDIJS, *La diversità delle sette Manichee*. Silloge biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocell. IX). Roma, 1957, 176—187. — Très clair exposé, à partir des sources, d'un problème très complexe. A. G.

J. HALLER, *Das Papsttum, Idee und Wirklichkeit*. Verb. u. erg. Ausg. Stuttgart, Port Verlag, 1952. B. 3: *Die Vollendung*, pp. VIII, 556. Bd. 4: *Die Krönung*, pp. VIII, 468. — Die Neuausgabe der bekannten Papstgeschichte enthält im 3. und 4. Band die Geschichte der Päpste im Hochmittelalter, aber darüber hinaus eine ausführliche Darstellung der Geschichte aller Staaten, deren Beziehungen zum Papsttum von Bedeutung waren, so auch Sizilien und Byzanz. Beide Bände zusammen umfassen den Zeitraum von 1124 bis 1268. (Cf. Byzantinoslavica XV, 128; XVII, 123.) U. Tr.

G. HOFMANN, *Untersuchung über die Konzilsrede Isidors von Kiev am 14. Nov. 1438*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocell. IX). Roma, 1957, 227—232. E. Fo.

A. J. КАЦ, *Манихейство в Римской империи по данным Acta Archelai*. Вестн. древ. ист. 3 (53) (1955) 168—179. — Compte-rendu de l'auteur, Bibl. class. orient. 1 (1956) 115—116. D.-Je.

J. KALOGIRU, *Der Humanitätsgedanke in der Orthodoxen Kirche*. — Oekumenische Einheit 2 (1951) 2. H. 15—25. — Verf. gibt ein kurzes Bild des Humanitätsideals der Ostkirche, das sich aus der Tradition erhebt, die Byzanz den Völkern des östlichen Christentums vermittelt hat. Theologische und anthropologische Begründung stehen im Einklang und bieten die Gewähr, daß auch gegenwärtige Gedanken, die auf dieses Ideal abzielen, Gehör finden. Mich.

P. KAWERAU, *Die jakobitische Kirche im Zeitalter der syrischen Renaissance ...* (V. Byzantinoslavica XVIII, 107—110.) — Comptes-rendus: B. SPULER, Orient. Lit. 52 (1957) 251—252; E. PIEKNIIEWSKI, Byzantinoslavica XVIII, 107—110. D.-Je.

Д. А. КАЗАЧКОВА, *Към въпроса за богомилската ерес в древна Русия*. (Zur Frage des Bogomilentums im mittelalterlichen Rußland.) Ист. преглед XIII, 4 (1957) 45—78. — D. V. zieht einige noch wenig bekannte Werke der altrussischen, hauptsächlich kirchlichen Literatur heran: „Слово некогю христолюбца и ревнителя по правой вере“, „Слово Иоанна Златоустого“, welche Spuren bogomilischer Ansichten und Einflüsse innerhalb der russischen Gesellschaft bereits im Laufe des XI. Jahrhunderts zeigen. Das ist eine neue These, die für die starke Entwicklung der bogomilischen Häresie noch im früheren Mittelalter weitere Anhaltspunkte gibt. Die bogomilischen Ansichten in Alt-rußland waren, wie d. V. feststellt, bis zu einem gewissen Grade mit heidnischen Elementen verbunden. Sie gesellten sich zu dem sog. „Doppelglauben“, welcher im Laufe des XI. Jahrhunderts innerhalb gewisser Kreise der russischen Bevölkerung verbreitet war, und welcher sich der offiziellen kirchlichen Ideologie entgensetzte. Der Boden für die Entwicklung des „Doppelglaubens“ und der mit ihm verflochtenen bogomilischen Lehre war sehr günstig, da zu dieser Zeit der feudale Prozeß in Rußland stark vor sich ging und der Kampf der unterdrückten Bauern sich mehr und mehr verschärfte. Gewiß waren bereits bogomilische Prediger, die von Bulgarien kamen, unter der Bevölkerung tätig, wie aus gewissen, zwar nicht ganz klaren Anspielungen in den Quellen zu sehen ist. Der Artikel von Kasačkova ist ein wichtiger Beitrag zur Frühgeschichte der dualistischen Häresie in Rußland. D. A.

TH. KLAUSER, *Die römische Petrus-Tradition*. (Cf. Byz. Zeitschr. 50 [1957] 565.) — Compte-rendu: J. M. C. TOYNBEE, Am. Journ. Arch. 62 (1958) 126—129. JMH

M. LACKO, *Ochrida, centro ecclesiastico dell'Albania*. Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 131—138. — Conferenza letta a Palermo il 20 settembre 1957, in occa-

sione della Settimana di preghiere e studi per l'Oriente cristiano. Vi si traccia la storia della chiesa autocefala di Ochrida (1019—1767). E. Fo.

V. LAZARESCU, Métropolite de Banat, *In ce ne deo sehim*. (En quoi nous différons.) Timișoara, 1956, pp. 430. — Cet ouvrage comprend une vaste et érudite exposition de l'histoire de l'Eglise, en ce qui concerne aussi les relations entre Byzance et Rome. En ce sens, c'est une réponse orthodoxe à l'accusation de schisme. L'auteur y souligne aussi, avec compétence, que la notion de « byzantinisme », tant expliquée en sens péjoratif par certains Latins, signifie en réalité une profonde conception de culture, liée à l'importance d'un empire, qui avait produit par son existence de hautes qualités. M. Š.

R.-J. LOENERTZ, *Note sur la correspondance de Barlaam, évêque de Gerace, avec ses amis de Grèce*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 201—202. — Data la lettera del tessalonicense Demetrio a Barlaam all'inverno 1346—47—primavera 1347, ed esclude l'identificazione del detto Demetrio con Demetrio Cidone. E. Fo.

M. LOOS, *Deux contributions à l'histoire des pauliciens*, 2. Byzantinoslavica XVIII, 202—217. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 156.) A. D.

T. MINISCI, *I monaci basiliani in Sicilia e in Albania*. Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 73—89. — Conferenza a carattere storico-informativo letta a Palermo il 20 settembre 1957, in occasione della Settimana di preghiera e di studi per l'Oriente Cristiano. E. Fo.

A. MÜLLER-ARMACK, *Über die Macht des Glaubens in der Geschichte*. Glaube u. Forsch. 1 (1953). — Verf. gibt einen aufschlußreichen Einblick in die Auswirkung glaubensmäßiger Überzeugung, besonders auf wirtschaftlichem Gebiet. Besonders Aufmerksamkeit verdienen die Darlegungen über die byzantinisch-balkanischen Bereiche, weil in ihnen die inaktive Rolle der byzantinischen Kirche deutlich hervortritt im Gegensatz etwa zum Calvinismus in Westeuropa. Andererseits aber wird auch die Bedeutung Byzanz' als eines kulturellen Faktors ersten Ranges betont, die bleibend ist trotz machtpolitischer Verluste. Gerade das letzte Beispiel zeigt, wie oft die Einbuße an politischer Potenz nicht gekoppelt ist mit einem Nachlassen der Wirksamkeit als kulturelles Zentrum, das nach wie vor übermächtig ausstrahlt. Mich.

P. NĂSTUREI, *Scarlat Callimachi et le monastère de St Pantéléimon*. Balcania 8 (1945) 179—186. — Die rumänische Großzügigkeit gegenüber der Orthodoxie ist zwar sprichwörtlich, aber wissenschaftlich wenig belegt. Der Verfasser behandelt die Geschichte des Athosklosters St. Panteleimon und zeigt — zum Teil mit Dokumentation — dessen Verbindungen zu rumänischen Fürsten und Bojaren auf. Irm.

W. NIGG, *Vom Geheimnis der Mönche*. Zürich und Stuttgart, Artemis-Verlag, 1953, pp. — Ein eindringliches Werk über das Wesen monchischer Lebensweise. Besonders verdienen die vom Verf. zuerst behandelten großen Gestalten aus der Geschichte des Mönchtums Beachtung: Antonius, Pachomius und Basilus der Große. Hier spürt der Leser noch, auch zeitlich den Ursprüngen am nächsten, wie sehr diese Form der Lebensgestaltung echt christlich ist. — Compte-rendu: H. BACHT, Scholastik 30 (1955) 319—320. Mich.

A. F. PARISI, *I monasteri basiliani dell'istmo di Catanzaro*. Archivio storico per le provincie napoletane 75 (1957) 165—202. — Esquisse d'une histoire chronologique des monastères grecs de l'Italie du Sud, entre le golfe de s. Eufemia et celui de Squillace. Aucune critique des sources. A. G.

PARTHÉNIOS ARCHIM, Βησσαρίων ὁ Καρδινάλιος. Analecta de l'Inst. de la Bibliothèque patriarcale d'Alexandrie 6 (Alexandrie, 1957) 3—48. — L'auteur y montre la vie de Bessarion (p. 7—10), son activité à Constantinople (p. 10—14), son activité dans le Péloponèse (p. 14—17), le rôle de Bessarion à Ferrare et Florence (p. 17—24), Bessarion comme théologien infidèle à l'Orthodoxie (p. 24—33), Bessarion comme cardinal latin (p. 34—43) et sa caractéristique (p. 45 sq.). C'est un bon exposé informatif. M. Š.

I. RĂMUREANU, *Inceputurile creștinării ungarilor în credința ortodoxă a Răsăritului*. (Les débuts de la conversion au christianisme des Hongrois, dans le rite orthodoxe d'Orient.) Stud. teol. IX, 1—2 (București, 1957) 23—57. — L'auteur s'occupe des relations hongrois-byzantines, à la suite desquelles des chefs comme Bolosovdes et Gylas (Gyula) passèrent au christianisme et firent venir un évêque de Byzance. L'Eglise magyare avant Etienne se serait formée entièrement sous l'influence spirituelle de l'Eglise d'Orient. A l'appui de ses affirmations, l'auteur présente des témoignages philologiques, cite des

pratiques et coutumes des premiers temps de l'existence de l'Eglise magyare, lesquelles sont toutes de provenance orientale. E. Fr.

O. ROUSSEAU, *Monachisme et vie religieuse d'après l'ancienne tradition de l'Eglise*. (Collection Irénikon, N. S. 7.) Chevetogne, 1957, p. 174. — Compte-rendu: T. M (INISCI), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 171. E. Fo.

I. REZAC, *De forma unionis monasteriorum Sancti Pachomii*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 381—414. E. Fo.

H. SCHAEFER, *Das Glaubensbekenntnis des Gregor Palamas. Seine theologische und kirchenpolitische Bedeutung*. Evangelische Theol. 16 (1956) 319—329. — Der Beitrag, als Vortrag auf dem X. Internat. Byzantinisten-Kongreß in Istanbul 1955 gehalten, bietet einen gelungenen Vorstoß, Vorgänge innerhalb der ostkirchlichen Theologie aufzuheilen, die bislang nicht untersucht bzw. zu wenig beachtet waren. Die Autorin kann feststellen, daß das Glaubensbekenntnis des universal gebildeten Philosophen, des Athos-Mönchs und späteren Erzbischofs von Thessalonich mit der „Väterüberlieferung“ übereinstimmt. Dem Hesychiasmus, der in Palamas seine Krönung findet, ist sein Glaubensbekenntnis erwachsen. Die energetische Gnadentheologie des Palamas hat sich der Scholastik gestellt und in der ihr eigenen Synthese von Christentum und Platonismus sich bewährt. Mich.

F. X. SEPPELT, *Geschichte der Päpste von den Anfängen bis zur Mitte des 20. Jahrhunderts, II: Die Entfaltung der päpstlichen Machtstellung im frühen Mittelalter von Gregor dem Großen bis zur Mitte des elften Jahrhunderts*. 2. neubearb. Aufl. München, Kösel-Verl., 1955, pp. —. — Compte-rendu: H.-G. BECK, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 183—185. E. R.

M. ŞESAN, *Orthodoxie, Byzance et Rome*. Byzantinoslavica XVIII, 218—223. A. D.

I. SMOLITSCH, *Russisches Mönchtum. Entstehung, Entwicklung und Wesen*. (198—1917). Würzburg, Augustinus-Verl. 1953, pp. 556. (= Das östliche Christentum, N. F. 10/11.) — Smolitsch bringt einen reichhaltigen Beitrag zur östlichen Kirchengeschichte, der mit dem byzantinischen Mönchtum, den Quellen seiner überragenden Stellung, seinem Wesen usw. beginnt, und dann auf die russische Epoche der Christianisierung übergeht. Durch die Jahrhunderte der Entwicklung wird die Geschichte des Mönchswesens, eng mit der Kirchen- und Reichsgeschichte verwoben, verfolgt. Wesen und Eigenart, Höhe und Abstieg, Kampf und Not des Mönchtums erscheinen in engem Konnex mit dem Werden des russischen Staates, seiner wachsenden Zentralmacht, seinen kirchenpolitischen Ideen, seiner Suprematie über die Kirche. Kirchen-, Mönchs- und politisch-staatliche Geschichte stehen nebeneinander und zugleich offenbart sich die Eigenart östlicher, bes. russ. Religiosität. — Compte-rendu: H. BACHT, Scholastik 30 (1955) 629—630. Mich.

M. P. ŞESAN, *Alexandrie et l'Orthodoxie*. Analecta publication de l'Inst. d'Et. Orient. de la Bibliothèque patriarcale d'Alexandrie 3 (1957) 63—68. — L'auteur présente des moments importants de l'effort alexandrin pour l'Orthodoxie, pendant les temps byzantins et néo-helléniques, en indiquant aussi l'histoire du mot « orthodoxe ». M. Ş.

M. ŞESAN, *Consideraţiuni asupra schismei din 1054*. (Considérations sur le schisme de 1054.) Mitropol. Ardealului, II, 3—4 (Sibiu, 1957) 205—218. — Le schisme a eu pour cause des problèmes de nature dogmatique et canonique, ainsi que la prétention de la papauté au primat universel, et non des problèmes d'ordre politique. En réalité, l'Occident latin du Moyen-Age ne connaissait guère l'œuvre dogmatique de Jean Damascène et ne donna aucune suite aux décisions dogmatiques des Synodes œcuméniques. E. Fr.

H. STERN, *Le calendrier de 354...* (V. Byzantinoslavica XV, 295; XVI, 400; XVII, 189; XVIII, 160, 360.) — Compte-rendu: M. ĆOROVIĆ-LJUBINKOVIĆ, Starinar, NS V—VI (1954—1955) 396—399. D.-Je.

G. STRECKER, *Christentum und Judentum in den ersten beiden Jahrhunderten*. Evangelische Theologie 16 (1956) 458—477. — Der Verfasser gibt einen erneuten Beitrag zu dem Problem, inwieweit judaistisch-nomistische Elemente die werdende Kirche mitgeprägt haben. Mich.

F. A. SULLIVAN, *The christology of Theodore of Mopsuestia*. (Analecta Gregoriana, 82.) Rome, Univ. Gregoriana, 1956, pp. VIII + 299. — Compte-rendu: R. V. SELLERS, Journ. Theol. Stud., N. S. 8 (1957) 338—341. JMH

N. VORNICESCU, *Inceputul vieţii de obşte în monahism*. (Débuts de la communauté dans la vie monastique.) Mitropol. Moldovei şi Sucevei XI (Iaşi, 1957) 416—430. —

Histoire des débuts de la communauté dans la vie monastique. Fondation, par St. Pacôme, du monastère de Tabennisi et de dix autres monastères suivant le même régime de vie. Leur introduction en Asie Mineure, stimulée par Basile le Grand. Organisation de la communauté dans la vie monastique. E. Fr.

E. BEPHER, *Богомилството и ранносредновековните ереси в латинския запад*. (Bogomilismus und frühmittelalterliche Heresien im lateinischen Westen.) Ист. преглед XIII, кн. 6 (1957) 19—31. — Kurzer, aber inhaltvoller Artikel, der viel Neues für die Klärung der Bogomilenfrage beibringt. Der Verfasser unterzieht einer Analyse die ketzerischen Erscheinungen, welche noch in der ersten Hälfte des XI. Jahrhunderts in Italien und Südfrankreich auftauchen, um ihren engen Zusammenhang mit dem Wesen des Bogomilismus zu zeigen. Als bogomilisch erwiesen sich, bei den westlichen Ketzern die dualistische Weltanschauung, die Pneumaspekulation, der Doketismus, die Verwerfung von Kirchengebäuden, Kreuz und Heiligenbildern, Ablehnung der Sakramente, Zweiteilung der Sekte in Vollkommene und Hörer, Konsolamentum, religiöse Askese der Vollkommenen und Hörer, Verweigerung der Abgaben an die Kirche. Der Verfasser stellt fest, daß der Einsatzzpunkt der Häresie im Westen Italien gewesen ist. Wie aus den Quellenangaben zu sehen ist, existierten dort bereits vor dem Jahre 1028 bogomilisch beeinflusste Ketzer, die eine lebhaft propaganda trieben. Er versucht ferner historische Zeugnisse für die Verbindung zwischen den balkanischen Staaten und Italien im X.—XI. Jahrh. zu finden, welche den Einfluß der Bogomilen auf die westlichen Ketzer erklären konnten. Es wird dabei besonders auf die Entwicklung des Bogomilismus in Kleinasien hingewiesen und auf die mögliche Herkunft der Bezeichnung „paterini“ von der Stadt Patara in Lykien. Die Belege, welche der Verfasser angeführt hat, um Verbindungen zwischen Osten und Westen zu zeigen, sind überzeugend, doch m. E. nicht ausreichend. Eine wichtige Aufgabe, die heutzutage vor den Forschern der dualistischen Sekten im Mittelalter steht, ist die Untersuchung auf diesem Gebiet weiter zu vertiefen und mit neuen Quellenangaben zu begründen. D. A.

М. А. ЗАБОРОВ, *Крестовные походы*. Москва, Издательство Акад. Наук СССР, 1956 (Научно-популярная серия), pp. 277. — Ausgehend von der Kreuzzugsideologie der Gegenwart und in beständigem Hinblick auf diese behandelt der Verfasser die Kreuzzüge, ihre sozialen und ökonomischen Ursachen, ihre Vorbereitung und ihren Verlauf. Obgleich das Buch in der populärwissenschaftlichen Reihe der Sowjetischen Akademie der Wissenschaften erschien, setzt es sich doch in aller Ausführlichkeit mit der einschlägigen Fachliteratur, vor allem auch des Auslandes, auseinander. Hinzuweisen ist schließlich auf die ihm beigegebenen übersichtlichen Karten. Irm.

VI. SCIENCES AUXILIAIRES

A. Paléographie et épigraphie

В. БЕШЕВЛИЕВ, *Славянизми в първобългарските надписи*. (Les traits slaves dans les inscriptions protobulgares.) Сборник в чест на акад. Ал. Теодоров-Балан по случай деветдесет и петата му годишнина. София, 1955, 99—103. — A l'appui d'une suggestion de J. Marquart (Ungarische Jhb. IX [1929] p. 84, n. 5), B. prouve l'existence du vocalisme slave dans l'orthographe de quelques noms et titres dans les inscriptions protobulgares en langue grecque. Telles sont les formes BOBOIN- au lieu de BAGAIN-, le nom Boian au lieu de Baianos, BOGOTOR au lieu de bagatour, Ispor comme forme abrégée d'Asparouch, etc. Est donc incontestable l'influence de la langue slave sur la langue protobulgare. I. D.

B. A. van GRONINGEN, *Short Manual of Greek Paleography*. Leiden, 1955², pp. 64 + 12 tab. — Compte-rendu: F. GSCHNITZER, Anzeiger f. Altertumswiss. X (1957) 169. D.-Je.

L. JALABERT—R. MOUTERDE—C. MONDESERT, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie, IV*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 355.) — Compte-rendu: C. B. WELLES, Amer. Journ. of Philol. LXXVIII (1957) 221—223. D.-Je.

D. TSONTCHEF, *Notes sur quelques témoins matériels de la culture romaine en Bulgarie*. Latomus 1957, 465—467. — Erstveröffentlichung einer aus der Gegend von Sofia stammenden, der Mitte des 2. Jahrhunderts zugehörigen Grabplatte mit lateinischer Inschrift sowie von sechs Ziegelstempeln der Legio XI Claudia aus Durostorum (= Silistria), ebenfalls aus dem 2. Jahrhundert. Irm.

В. ВЕЛКОВ—Г. МИХАЙЛОВ—В. БЕШЕВЛИЕВ—Т. ГЕРАСИМОВ—И. ВЕНЕДИКОВ—СТ. СТАНЧЕВ, *Мадарският конник*. (Le chevalier de Madara.) [Бълг. Акад. на Науките. Археол. Инст., Епиграф. поредица 3.] София, 1956, pp. 237. — *Compte-rendu*: Gy. MORAVCSIK, *Antik Tanulmányok* — *Studia Antiqua* 4 (1957) 156—157.

Gy. M.

W. WELKOW, *Nowe inskrypcje łacińskie z Montany (Moesia inferior)*. [Neue lateinische Inschriften aus Montana (Moesia inferior.)] *Archeologia* 7 (1955) 91—100. — Fünf lateinische Inschriften aus Montana (= Municipium Montanensium [heute Михайловград], soweit datierbar, aus dem 3. nachchristlichen Jahrhundert. (Nach den Resümées in russischer und französischer Sprache.)

Irm.

C. Diplomatie

H. L. ADELSON, *Lightweight Solidi and Byzantine Trade During the sixth and seventh centuries* (American Num. Soc. Notes and Monographs No. 138). New York, 1957, pp. IX + 187 + map and 14 plates. — *Compte-rendu*: P. D. WHITING, *Numism. Circular* 65 (1957) 423—424.

JMH

В. БЕШЕВЛИЕВ, *Нови откъслци от първобългарски и други средновековни надписи от Плиска и Силистра*. (Nouveaux fragments des inscriptions protobulgares et médiévales de Pliska et de Silistra.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 277—292.

D. D.

D. P. BOGDAN, *O străveche matrice de pecete românească*. (Une vieille matrice d'un sceau roumain.) *Stud. și Mater. de ist. medie* 1 (1956) 145—266. — Es werden die Majestätssiegel des moldauischen Fürsten Alexanders des Guten (1400—1432) in sigillographischer, historischer und kunsthistorischer Hinsicht ausführlichst behandelt (russisches und französisches Resümee).

Irm.

R. A. G. CARSON and J. P. C. KENT, *Bronze Roman Imperial coinage of the Late Empire*. *Numism. Circular* 65 (1957) 351—354; 411—415; 467—473 (to be contd.).

JMH

K. CHRIST, *Sizilien, Literaturüberblick der griechischen Numismatik*. — *Jhb. f. Numismatik u. Geldgesch.* 3/4 (1952/1953) 183—228. — Verfasser leitet mit seinem Beitrag über den sizilianischen Bereich in seinen verschiedenen Zweigen eine großangelegte Literaturübersicht ein, die nach und nach dem Historiker und Archäologen das weit verstreute und unübersichtliche Material in die Hand geben wird.

Mich.

P. COLLURA, *Un sigillo inedito del gran conte Ruggero per il monastero di Lipari*. *Atti dell' Accademia di Scienze Lettere ed Arti di Palermo. Serie IV, vol. XV* (1954—1955) 321—333. — *Compte-rendu*: T. M(INISCI), *Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI* (1957) 65.

E. Fo.

Т. ГЕРАСИМОВ, *Колективни находки на монети през 1955 година*. (Trouvailles collectives de monnaies pendant l'année 1955.) Изв. на Археол. Инст. XXI (1957) 323 à 327. — Dans la liste des monnaies trouvées, il y a aussi des monnaies byzantines.

ZV

Т. ГЕРАСИМОВ, *Нов моливдовул на Георги монах и синкел български*. Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 587—588. — Sceau en plomb de Georges le Moine et le Syncelle bulgare.

D. D.

Т. ГЕРАСИМОВ, *Еностранна златна монета на Константин Велики*. (Une monnaie d'or, sans revers, de Constantin le Grand.) Изв. на Археол. Инст. 20 (1955) 583. — *Compte-rendu* de l'auteur, *Bibl. class. orient.* 2 (1957) 66.

D.-Je.

Т. ГЕРАСИМОВ, *Монета от Андроник II и Андроник III с надпис ТНС МАКЕ-ДОНΙΑС*. (Une monnaie d'Andronic II et Andronic III avec l'inscription TNC MAKE-DONIAS.) Бълг. Акад. на Науките. Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 584. — *Compte-rendu* de l'auteur, *Bibl. class. orient.* 2 (1957) 132.

D.-Je.

Т. ГЕРАСИМОВ, *Медна монета на Андроник IV. Палеолог (1376—1379 г.)*. (Une monnaie d'Andronic IV Paléologue [1376—1379].) Бълг. Акад. на науките. Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 584. — *Compte-rendu* de l'auteur, *Bibl. class. orient.* 2 (1957) 132—133.

D.-Je.

Т. ГЕРАСИМОВ, *Една медна монета на Иоан VII Палеолог (1400—1403)*. (Une monnaie de cuivre de Jean VII Paléologue [1400—1403].) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 585—586. — Monnaie de cuivre de Jean VII Paléologue.

D. D.

Ph. GRIERSON, *The coin list of Pergoletti*. *Studi in onore di A. Saporiti*. Milan, 1957, 485—492. — L'étude des monnaies utilisées par l'auteur de la *Pratica della Mer-*

catura semble indiquer que ce livre, essentiel en particulier pour l'histoire économique du bassin oriental de la Méditerranée au XIV^e siècle, n'est pas un manuel d'homme d'affaires, comme on le croit communément, mais un recueil de notes prises ça et là. Impression d'un technicien, qui demande à être contrôlée par une étude des différentes parties de l'ouvrage. A. G.

O. ILIESCU, *Cu privire la problema realizării unui „corpus” al monedelor feudale românești*. (Notes sur la question de l'élaboration du Corpus des monnaies roumaines de l'époque féodale.) Stud. și Mater. de ist. medie 1 (1956) 285—324. — Der Verfasser betont die Notwendigkeit, ein Korpus der Münzen der rumänischen Feudalzeit zu schaffen, bespricht kritisch die vorhandenen Vorarbeiten und legt Arbeitsrichtlinien dar. (Zusammenfassung in russischer und rumänischer Sprache). Irm.

A. JÄGER, *Stempelsprünge auf Arsakiden-Münzen*. Berliner Numismat. Zeitschr. 2 (1953—1955) 141—144. — Die Arsakidenmünzen zeigen feste Vorder- bzw. Rückseitenanordnungen. Gesprungene Münzen können dabei vorzüglich über die Art und Weise des Prägeschlages unterrichten. An Hand einzelner Beispiele kann der Autor nachweisen, daß man trotz mancher Zweifel, die bislang oft auftraten, mit einer „ziemlich fest zusammengebauten Prägeeinrichtung“ rechnen kann. Mich.

K. KRAFT, *Der goldene Kranz Caesars*. Jhb. f. Numismatik und Geldgesch. 3—4 (1952—1953) 1—97. — K. Kraft liefert mit seiner münzkundlichen Arbeit einen profunden Beitrag zur Erhellung mancher Unklarheiten, die der Kranz im Münzbild Caesars bzw. Augustus' verursacht hatte. In Auseinandersetzung mit verschiedenen Auffassungen der bisherigen Forschung wird dargestellt, in welcher Form jeder der beiden ein äußeres Zeichen der Würde zu erringen suchte. Der numismatische Vergleich läßt klar erkennen, verstärkt durch Fakten der Historie, daß Caesar eine alte Insignie übernimmt, den goldenen Kranz. Augustus wählt ihn ebenfalls, aber entscheidend ist, er nahm ihn als ein Leistungsabzeichen vom Volk und Senat verliehen und gab ihm vorsichtig eine allein auf seine Person beschränkte Geltung. Mich.

C. MACJEB, *Византийски оловни печати от Плиска и Преслав*. (Sceau de plomb byzantin de Pliska et Preslav.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 445—462. — Etude sur 14 sceaux en plomb de Pliska et de Preslav appartenant à des fonctionnaires byzantins à l'époque de la domination byzantine en Bulgarie, X—XI siècles. D. D.

P. S. NĂSTUREL, *O întrebuintare necunoscută a lui „Io” în sigilografie și diplomatică*. Stud. și cercetări de numismat. 1 (1957) 367—371. — L'auteur signale l'emploi de « Io » (abréviation paléographique gréco-slave du nom de « Jean », toujours accolée au nom des voïevodes roumains) par certaines princesses également, et même par leurs filles. Les documents qu'il invoque sont au nombre de 8 et s'échelonnent de 1597 à 1717. Ils montrent que ce signe du pouvoir princier avait perdu son sens étymologique primordial de « Jean » et se laissait confondre avec « eu », autrement dit avec un « Moi » de majesté. Irm.

P. R. RANKE, *Geschichte, Politik und Münzprägung im frühen Makedonien*. Jhb. f. Numismatik u. Geldgesch. 3/4 (1952—1953) 29 ff. — Die münzkundlich angelegte Untersuchung greift Fragen der Staatengründung, des zentralen Königtums u. a. m. auf. Sie versucht damit in weithin noch umstrittene Bereiche der makedonischen Frühgeschichte vorzustoßen und setzt sich dabei mit der Arbeit von Doris Raymond, *Macedonian Regal Coinage to 413 B. C.*, The American Numismatic Society, Numismatic Notes and Monographs Nr. 126, New York 1953, kritisch auseinander. Mich.

A. SUHLE, *Der byzantinische Einfluß auf die Münzen Mitteleuropas vom 10. bis 12. Jahrhundert*. Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, T. II. Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pp. 282—292 (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 6.) — Der Verfasser erwähnt Nachahmungen byzantinischer Münzen in dem genannten Zeitraum in Deutschland, Böhmen, Skandinavien, Kiew, Italien. Zur Erklärung weist er darauf hin, daß anfänglich nur arabische Münzen über Rußland in den Ostseeraum gedungen sind. Seit dem 10. Jahrhundert kamen — ebenfalls auf dem Wege über Rußland — byzantinische Münzen (Miliaresia) hinzu. Alle diese Münzen sind aber nach Meinung des Verfassers nicht die Vorbilder für die Nachahmungen byzantinischer Münzen in Mitteleuropa gewesen, zumal da es sich bei ihnen um Silbermünzen handelt, während doch gerade die Goldmünzen Nachahmung fanden. Sie kamen als große Handelsmünzen im Gegensatz zu den Silberpfennigen nach Deutschland und „beweisen, daß Handelsbeziehungen über Venedig nach Byzanz immer bestanden haben“. S. F.

C. Diplomatique.

F. DÖLGER, *Byzantinische Diplomatie*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 356). — Compte-rendu: P. GOUBERT, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 459—460. E. Fo.

S. MIKUCKI, *Studia nad najstarszą dyplomatyką ruską*... (Etudes sur la plus ancienne diplomatique.) (V. Byzantinoslavica X, 174; XVI, 184.) — Compte-rendu: H. KAPPESOWA, *Studia Źródłoznawcze* I (Poznań, 1957) 278—280. A. D.

A. ZAJĄCZKOWSKI—J. REJCHMAN, *Zarys Dyplomatyki Osmańsko-Tureckiej*. (Esquisse de la diplomatie Osmanli-Turque.) Warszawa, 1955, pp. 168. — Compte-rendu: L. FEKETE, *Orient. Litztg.* 51 (1956) 539—543. D.-Je.

D. Chronologie

F. DÖLGER, *Das Kaiserjahr der Byzantiner*... (V. Byzantinoslavica, XI, 130; XII, 305; XIII, 171; XV, 139.) — Compte-rendu: H. KAPPESOWA, *Studia Źródłoznawcze* I (Poznań, 1957) 291—292. A. D.

H. PRELL, *Die Stadienmaße des klassischen Altertums in ihren wechselseitigen Beziehungen*. Wissenschaftl. Zeitschr. d. Techn. Hochschule Dresden 6 (1956—1957) 549—562. — Mit Zusammenstellungen der Quellenbelege und Tabellen für die Umrechnung. Irrm.

VII. PHILOSOPHIE ET THEOLOGIE

A. Philosophie byzantine

Г. ГРОЗЕВ, *История на българската философия I*. (Histoire de la philosophie bulgare, I.) Бълг. философска и обществено-полит. мисъл до Освобождението. Sofia, 1957, p. 225. — L'auteur a consacré une trentaine de pages à l'histoire de la philosophie et de la pensée sociale et politique au moyen-âge bulgare (pp. 9—31). Par une étude plus approfondie et détaillée des sources historiques et littéraires sur le moyen-âge bulgare, son exposé pourrait être considérablement enrichi et précisé. En outre il ne faut pas sous-estimer l'importance de l'influence byzantine dans ce domaine de la civilisation bulgare de l'époque médiévale. I. D.

P. JOANNOU, *Die Illuminationslehre des Michael Psellos und Joannes Italos*. (Studia patristica et byzantina III). Ettal, 1956, pp. VIII + 152. — Comptes-rendus: P. STEPHANOU, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 431—436; M. P(ELLEGRINO), *Studium* LIII (1957) 509—510; M. P(ETTA), *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. XI (1957) 167—168. E. Fo.

I. ŠEVČENKO, *The definition of Philosophy in the Life of Saint Constantine*. For Roman Jakobson Essays on the occasion of his sixtieth Birthday. Hague, 1956, pp. 449—457. — L'auteur considère d'abord la définition double de la philosophie (« science des sciences » — « la vraie connaissance de l'être humain ») à l'époque de St. Constantin à Byzance. Constantin le Philosophe comprend cette discipline comme la connaissance des choses divines et humaines, aussi précise que l'homme soit capable de s'approcher au Dieu pour devenir image de son créateur. L'auteur présente l'analyse de la définition de St. Constantin en la confrontant avec les idées de ses contemporains. A. D.

B. Questions théologiques en général

J. M. ABD-el-JALIL, *Maria im Islam*. Werl/Westf., Dietrich Coelde-Verl., 1954, pp. 104. — Verfasser, ehem. selbst Anhänger Mohammeds, jetzt Prof. f. Islamkunde an der kath. Universität Paris, gibt einen interessanten Einblick in die Frage nach der Wertung Marias im Islam. Trotz der Leugnung Christi als „Gott“ im Islam hat die „Sayyida Maryam“, die Herrin Maria, eine Ehrenstellung vor allen anderen Frauen, sie ist das Idealbild der Reinen und so sind selbst Marienbilder in mohammedanischen Familien keine ausgesprochene Seltenheit. — Compte-rendu: H. GROSS, *Trierer Theol. Zeitschr.* 64 (1955) 54—55. Mich.

J. BARTELS, *Zu patrologischen Neuerscheinungen aus den Jahren 1949—1954*. *Theolog. Rev.* 51 (1955) 49—60. — Der Autor hat den Versuch unternommen, dieser

Beitrag ist der erste einer Reihe, die Forschungen der oben genannten Jahrgänge zusammenzufassen und über sie zu berichten, ohne daß dabei auf eine absolute Vollständigkeit Wert gelegt ist. Es wird über die Ausgaben und Übersetzungen berichtet, wobei speziell das *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*, die *Sources chrétiennes*, die *Patrologia Orientalis* und eine Reihe anderer Ausgaben bzw. vorbereitender Übersetzungen behandelt werden. Mich.

M. BRANIŞTE, *Conceptia sfintului Ioan Gură de Aur despre prietenie și dragoste*. (La conception de l'amitié et de l'amour chez St. Jean Chrysostome.) Stud. teolog. 9/10 (București, 1957) 649—672. — L'auteur fait une analyse de la conception de l'amitié et de l'amour chez St. Jean Chrysostome, lesquels assurent le maintien de l'équilibre et de la cohésion dans la société humaine. La conclusion mentionne l'œuvre d'assistance sociale organisée par St. Jean Chrysostome à Antioche et à Constantinople. E. Fr.

E. F. BRUCK, *Kirchenväter und soziales Erbrecht. Wanderungen religiöser Ideen durch die Rechte der östlichen und westlichen Welt*. Berlin, Springer, 1956, pp. XI + 286. — Compte-rendu: W. JAEGER, Am. Hist. Rev. 63 (1957) 92—93. JMH

O. BUCEVSCI, *Sf. Ioan Gură de Aur despre pocăință*. (St. Jean Chrysostome sur la pénitence.) Stud. Teolog. 9/10 (București, 1957) 625—631. M. Ș.

W. J. BURGHARDT, *The Image of God in Man according to Cyril of Alexandria*. (Studies in Christian Antiquity 14.) Woodstock College Press, 1957, pp. XVI + 194. — Compte-rendu: T. ŠPIDLÍK, Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 441—442. E. Fo.

H. v. CAMPENHAUSEN, *Die griechischen Kirchenväter...* (V. Byzantinoslavica XVII, 172; XVIII, 161.) — Compte-rendu: K. BAUS, Trierer Theol. Zeitschr. 64 (1955) 378. Mich.

M. CANDAL, *Argiro contra Dexio*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 80—113. — Edition (avec traduction latine) et commentaire de la lettre d'Isaac (Argyros) au moine Gédéon, tirée du *Cod. Vat. Gr.*, 1102, fol. 35—38. Nouveau texte à ajouter au dossier de la querelle palamite. A. G.

I. G. COMAN, *Personalitatea Sfintului Ioan Gură de Aur*. (La personnalité de St. Jean Chrysostome.) Studii teolog. IX (București, 1957) 595—616. — L'auteur analyse les conceptions de St. Jean Chrysostome, soulignant l'importance que celui-ci attribuait aux relations entre les classes sociales et son attitude contre l'esclavage. Une importance spéciale est accordée au rôle éducatif de l'Eglise. En conclusion, l'auteur précise certains aspects de ses opinions théologiques. E. Fr.

G. FITTKAU, *Der Begriff des Mysteriums bei Johannes Chrysostomos. Eine Auseinandersetzung mit dem Begriff des „Kultmysteriums“ in der Lehre Odo Casels*. (= Theopneia 9 — Beiträge zur Religions- und Kirchengeschichte des Altertums.) Bonn a. Rh., Hanstein-Verl., 1953, pp. 231. — Nach problemgeschichtlichen und methodischen Darlegungen zum „Kultmysterium“ in der Sicht O. Casels folgt eine spezielle Behandlung des Mysteriums begriffes des hl. Chrysostomos. Den Abschluß der eingehenden Arbeit bildet eine Darstellung des Problems des sakramentalen Mysteriums. — Compte-rendu: A. KOLPING, Theol. Rev. 51 (1955) 24—28. Mich.

Б. М. ГОРЯНОВ, *Религиозно-полемическая литература по вопросу об отношении к латинянам в Византии XIII—XIV вв.* — Виз. Врем. VIII (1956) 132—192. — (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 153.) — Compte-rendu de l'auteur. Bibl. class. orient. (1957) 61—62. D.-Je.

Grégoire de Nysse, *La vie de Moïse ou traité de la perfection en matière de vertu...* (V. Byzantinoslavica XI, 290.) — Compte-rendu: P. COURCELLE, Rev. des Et. Anc. LIX (1957) 213—214. D.-Je.

J. GRIBOMONT, *Histoire du texte des Ascétiques de St. Basile*. Louvain, Publicat. Universitaires — Institut Oriental, 1953, pp. XIX + 348. (Bibliothèque du Muséon, 32.) — Compte-rendu: H.-G. BECK, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 156—159. E. R.

A. HAMANN, *Eine patristische Renaissance: das Werk des Abbés Migne*. Das Altertum 3 (1957) 234—246. — A. Hamann zeichnet ein Lebensbild des berühmten Priesters aus der Auvergne, Jacques-Paul Migne. Das Leben und das Wachsen des Werkes gewinnen ein lebendiges Bild, verwoben mit einer feinen Skizzierung der geistigen Situation im Frankreich der Zeit Mignes. Das dauerhafteste und bedeutsamste Werk, die *Patrologien*, haben den patristischen Studien neuen Auftrieb geschenkt und die Verbindung zu der langen Kette der Überlieferung wieder fest geknüpft. Über den verständlichen Fehlern der Frühausgaben, dem Fehlen mancher Korrekturen etc., die heute leicht erkennbar sind, steht das Bild des zähen Verfechters seiner Pläne, der mit ihnen zum

größten Verleger Frankreichs wurde, „zum Ruhme Frankreichs und der christlichen Welt“.

I. HAUSHERR, *Paul Evergétinos a-t-il connu Syméon le Nouveau Théologien?* Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 58—79. — Attraverso un particolareggiato esame della Συναγωγή τῶν θεοφθόγγων ῥημάτων di Paolo Evergetinos (s. XI), l'A. conclude che egli non subì affatto l'influenza di Simeone il Nuovo Teologo, per quanto questo celebre teologo e polemista fosse suo contemporaneo e concittadino. E. Fo.

I. HAUSHERR, *Direction spirituelle en Orient autrefois*. Roma, 1955, pp. 322. — Compte-rendu: V. ILIESCU, Mitropol. Olteniei 5/6 (Craiova, 1957) 405—408. E. Fo.

P. JOANNOU, *Zwei vermißte Traktate aus den 93 Quaestiones Quodlibetales des Johannes Italos: De Iconis und De duabus naturis in Christo*. Silloge Bizantina in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 233—236. E. Fo.

A. KEMMER, *Gregor von Nyssa und Ps. Makarius. Der Messalianismus im Lichte östlicher Herzensmystik*. Antonius Magnus Eremita (Studia Anselmiana XXXVIII). Romae, 1956, 268—282. E. Fo.

R. A. KLOSTERMANN, *Probleme der Ostkirche. Untersuchungen zum Wesen und zur Geschichte der griechisch-orthodoxen Kirche*. Göteborg, 1955, pp. 434. — Comptendu: I. DUJČEV, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 182—183. E. R.

V. LOSSKY, *The Mystical Theology of the Eastern Church*. James Clarke: London, 1957, pp. 252. — A translation by a group of members of the Fellowship of St Alban and St Sergius of *Essai sur la Théologie Mystique de l'église d'Orient*. Paris, Aubier, 1944. JMH

Gr. T. MARCU, *Mens divini*. Stud. Teolog. 9/10 (Bucureşti, 1957) 619—624. — C'est une comparaison entre l'apôtre Paul et St. Jean Chrysostome. M. Ş.

Νέον Ἑορτοδρόμιον ἦτοι ἐρμηνεία εἰς τοὺς ἀσματικούς κανόνας τῶν Δεσποτικῶν καὶ Ἑμπερικῶν Ἑορτῶν. Fasc. A', Athènes, pp. 60 + 40. — Le premier fascicule contient l'interprétation du canon iambique de Jean Damascène relatif à la fête de Noël par Osios Nicodème d'Athos, avec prologue, texte du canon, traduction néogrecque et notes explicatives par P. B. Tsumaris-Vyzantios. Pap.

A. D. NOCK, *Deifications and Julian*. Journ. Rom. Stud. 47 (1957) 115—123. JMH

ST. Y. RUDBERG, *Etudes sur la tradition manuscrite de St. Basile...* (V. Byzantinoslavica XVI, 185.) — Compte-rendu: H.-G. BECK, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 156—159. E. R.

J. SCHMID, *Studien zur Geschichte des griechischen Apokalypse-Textes*. Teil 1: *Der Apokalypse-Kommentar des Andreas von Kaisareia*. 1: Text. München, Zink, 1955, pp. 296. 2: *Einleitung*. München, Zink, 1955, pp. XII, 376. Teil 2: *Die alten Stämme*. München, Zink, 1955, pp. XII + 258. (Münchener Theolog. Studien. 1. 1. Ergänzungsbd.) — Compte-rendu: B. M. METZGER, Gnomon 29 (1957) 285—289. E. R.

H. SCHNEIDER, *Die alten lateinischen Psalterien in kritischen Neuausgaben*. — Trierer Theol. Zeitschr. 64 (1955) 110—113. — Der Autor bespricht die Neuausgabe von insgesamt 3 Psalterien, die im 9. Jh. vermutlich auf der Insel Reichenau von Mönchen in einem Psalterium triplex zusammengefaßt wurden und die bis heute die wichtigsten blieben. Obwohl sie in zahlreichen Handschriften vorliegen, gab es von keinem eine kritische, auf breiter Grundlage beruhende Ausgabe. Nunmehr ist das geschehen. Im einzelnen handelt es sich um das sogen. Psalterium Romanum, das Psalterium Gallicanum und das Psalterium iuxta Hebraeos. Sie sind nun zu einem neuen Psalterium triplex auf der Höhe der modernen Forschung geworden. Mich.

Th. SPASSKIJ, *Die Gestalt der Gottesmutter in der russisch-orthodoxen Kirche*. Oekumenische Einheit II, 2 (1951) 148—159. — Sp. wird durch das röm.-kath. Mariendogma veranlaßt, einen Einblick in die Wertung der Maria innerhalb der russ.-orthodox. Kirche zu geben. Zeugen für die inhaltlich gleiche Würdigung sind ihm Joh. Damascenus, Kosmas von Maium, Theophanes, Anatolius, Georgius, Leo Despota und der Patriarch Germanus. C. 200 Festtage allein ranken sich um die Gestalt der Gottesmutter in der russischen Kirche und viele andere Beispiele aus dem Kirchenjahr belegen weiter die Hochschätzung der Maria, die „höher als die himmlischen“ (nicht als die göttlichen) Mächte gewertet wird. Mich.

B. STUDER, *Die theologische Arbeitsweise des Johannes von Damaskus*. (Studia patristica et byzantina II.) Ettal, 1956, pp. XVIII + 141. — Compte-rendu: M. GORDILLO, Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 440—441. E. Fo.

M. ŞESAN, *Preocupări în teologia evanghelică ceho-moravă*. (Préoccupations en théologie évangélique tchéco-morave.) Mitropol. Olteniei 7/8 (Craiova, 1957) 554—556. — Quelques remarques sur la théologie des Hussites et sur la littérature moderne sur ce sujet, pour expliquer leur sympathie initiale envers Byzance orthodoxe. M. Ş.

M. ŞESAN, *Viața cuvioasei Parascheva*. (La vie de la très pieuse Paraskeva.) Mitropol. Moldovei și Sucevei XI (Iași, 1957) 260—268. — L'auteur établit l'époque où elle vécut et son lieu de naissance: le XI^e siècle à Eпивat (Thrace). En continuation, il présente diverses biographies de la pieuse Paraskeva. E. Fr.

P. M. TARCHNIŠVILI—J. ASSFALG, *Geschichte der kirchlichen georgischen Literatur*. Auf Grund des ersten Bandes der georgischen Literaturgeschichte von K. Kekelidze bearb. Citta del Vaticano (Bibl. apost. Vatic.), 1955, pp. XVII + 521. (Studi e Testi, 185.) — Compte-rendu: H. VOGT, *Orient. Litztg.* 52 (1957) 531—534. D.-Je.

W. TILL—J. LEIPOLDT, *Der koptische Text der Kirchenordnung Hippolyts*. Berlin, Akad.-Verlag, 1954, ... Texte u. Untersuchungen zur Gesch. d. altschri. Lit. Bd. 58. — Compte-rendu: M. CRAMER, *Orient. Litztg.* 51 (1956) 33—34. D.-Je.

E. TURDEANU, *Notes sur la tradition littéraire du « Testament d'Abraham »*. Silloge biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 405—410. — Histoire d'une partie de la tradition du texte, fondée pour la première fois sur les textes grecs et les textes slaves. A. G.

W. DE VRIES, *Die Eschatologie des Severus von Antiochien*. *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 354—380. E. Fo.

H. A. WOLFSON, *The Philosophy of the Church Fathers* ... (V. Byzantinistica XVII, 359.) — Compte-rendu: J. E. L. OULTON †, *Journ. Theol. Stud.*, N. S. 8 (1957) 333—335. JMH

H. A. WOLFSON, *Philosophical Implications of the Theology of Cyril of Jerusalem*. *Dumbarton Oaks Papers* 11 (Cambridge, Mass., 1957) 1—20. — An analysis of Cyril's conception of faith and the trinity which brings to the fore their philosophical background, though Cyril himself is not considered one of the philosophical church fathers. P. Ch.

C. Dogmatique, liturgie, etc.

I. BRIA, *Aspectul dogmatic al sf. Liturghii*. (L'aspect dogmatique de la Ste Liturgie.) *Orthodoxia* 3 (București, 1957) 406—428. — L'auteur expose la conception dogmatique de la Ste Liturgie orientale, avec des citations empruntées aux œuvres de St. Cyrille de Jérusalem, Maxime le Confesseur, Pseudo-Aréopagite, Nicolas Cabasilas et Siméon de Thessalonique. M. Ş.

E. CERULLI, *La festa etiopica del Patto di Misericordia e le sue fonti nel greco „Liber de transitu“ e nel racconto latino dei Cinque dolori di Maria*. Silloge Biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 53—71. — Publica e commenta tre testi etiopici relativi alla Madonna, di cui i primi due derivano da un originale greco (in redazione breve e in redazione più ampia), il terzo da un testo latino. E. Fo.

F. CORSARO, *Studi sui documenti agiografici intorno al martirio di S. Euplo*, *Orpheus* IV (1957) 33—62. — Compte-rendu: M. P(ETTA), *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. XI (1957) 123. E. Fo.

H. GRÉGOIRE—P. ORGELS, *Saint Gallicanus et Saint Hilarinus*. Silloge Biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 171—175. — Il San Gallicano che appare nella famosa passione dei ss. Giovanni e Paolo come vincitore degli assalitori di Filippopoli e come sposo della figlia dell'Imperatore, ha due prototipi storici: Flavio Gallicano, console nel 330, che probabilmente combatté contro i Goti a Filippopoli nel 323, e Gallo, sposo della figlia di Costantino, Costantina (volgarmente Costanza). L'Hilarinus che gli Atti presentano in rapporto con S. Gallicano ad Ostia si può identificare con il console del 322, Hilarinus o Hilarianus. E. Fo.

L. H. GRONDIJS, *La diversità delle sette Manichee*. Silloge Biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX), Roma, 1957, 176—187. — Mette in risalto le differenze dogmatiche intercorrenti fra le varie sette manichee, in particolare per quanto riguarda la figura del Cristo. E. Fo.

F. HALKIN, *Glanes modenaises et brescienes d'hagiographie grecque*. Silloge Biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 222—226. — Segnala la presenza di testi agiografici non citati nella seconda edizione della BHG in codici della

biblioteca di Modena (mss. II B 11, II C 3, II C 4, III D 5, II E 3, III F 10) e di Brescia (ms. A III 3). E. Fo.

F. HALKIN, *Une passion grecque abrégée de Sainte Lucie*. Classica et medievalia XVII (1956) 71—74. — Compte-rendu: M. P(ETTA), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 67. E. Fo.

E. HAMMERSCHMIDT, *Die koptische Gregoriosanaphora — Syrische und griechische Einflüsse auf eine ägyptische Liturgie*. Berlin, Akad.-Verlag, 1957, pp. XI, 192 + 10 tab. — Verfasser unternimmt es, auf Grund einer genauen Übersetzung ihm zugänglicher Texte und unter Heranziehung alter Übersetzung sowie der zahlreichen Literatur zu dem angeschnittenen Problem zu beweisen, daß die Liturgie höchstwahrscheinlich aus der syrischen Sketis stammt. Sie ist mit hoher Wahrscheinlichkeit vor 400 entstanden, die Benennung nach Gregorios, dem Theologen, einer sonst unbekannten Persönlichkeit, die wohl nur einen Teil der heutigen Gesamtliturgie schuf, erfolgte zu einem späteren Zeitpunkt. In Unkenntnis der Situation übertrug man den Namen auf die ganze Liturgie, die in ihrer Tendenz, so der Verfasser, anti-monophysitisch, anti-arianisch und anti-semiarianisch ist. Aus ihr spricht echte Christusfrömmigkeit im Sinne der Orthodoxie. Von der Sketis nahm sie ihren Weg in die koptische Kirche ohne indes in ihrer Bedeutung andere Liturgien noch zu verdrängen. Mich.

L. von HERTLING, *Studi storici antoniani negli ultimi trent'anni*. Antonius Magnus Eremita (Studia Anselmiana XXXVIII). Romae, 1956, 13—34. — Discute i problemi relativi alla vita di S. Antonio scritta da S. Atanasio, e ne difende la veridicità storica; tratta della attribuzione delle lettere pervenute col nome di Antonio, da riferire in parte (13) ad Ammonio, vescovo di Ossirinco. E. Fo.

I. KOTSONIS, *Ἡ κανονικὴ ἀποψὺς περὶ τῆς ἐπικοινωνίας μετὰ τῶν ἑτεροδόξων* (intercommunio). Athènes, 1957, pp. 332. — Première monographie détaillée sur la question de la communion des orthodoxes avec les hétérodoxes chrétiens (catholiques, protestants, etc.). L'auteur traite le problème du point de vue du droit canonique orthodoxe et par rapport à la fois, à la vie proprement ecclésiastique (mystères, adoration) ainsi qu'à la sphère qui ne relève que partiellement du domaine ecclésiastique (participation aux congrès ecclésiastiques internationaux, acceptation de titres honorifiques etc.). Pap.

V. LAURENT, *La vie merveilleuse de Saint Pierre d'Atroa* (Subsidia Hagiographica 29). Bruxelles, 1956, pp. X + 246. — Compte-rendu: J. GILL, Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 453—454. E. Fo.

J. LEMARIE, *Les anciennes « Veterem hominem » du jour octave de l'Épiphanie et les antienne d'origine grecque de l'Épiphanie*. Ephemerides Liturg. LXXII (1958) 3—38. — Si dimostra che alcuni canti liturgici greci in uso nella Chiesa di Costantinopoli, al principio del sec. IX, nell'ottava dopo l'Epifania, e successivamente scomparsi dai libri liturgici, si ritrovano da un lato nella liturgia armena, dall'altro nell'antica liturgia latina. E. Fo.

G. LEVI DELLA VIDA, *Un'altra versione islamica dello „Stratagemma della Vergine“*. Silloge Biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocell. IX). Roma, 1957, 287—293. — Segnala una nuova variante mussulmana della leggenda, di origine cristiana e diffusa sia nel mondo bizantino che in quello occidentale, della vergine che si fa dare la morte dalla spada di colui che l'ha in suo potere, col pretesto di provarli la propria invulnerabilità. Pubblica inoltre la redazione araba contenuta nel ms. Vatic. arabo 552. E. Fo.

O. Megas Esperinòs. *Ufficio del Grande Vespro con l'oktoichos*. Traduzione e annotazioni a cura di V. SELVAGGI. Roma, 1956, pp. 102. — Compte-rendu: M. P(ETTA), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 68. E. Fo.

L. A. M. MISSIR, *In margine all' articolo sugli Antimensii*. Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. X (1956) 157—158. — Notizie relative alla consacrazione degli „antimensii“ presso i cattolici di rito greco alla metà del secolo scorso. E. Fo.

S. MOROSAN, *Invățătura despre sf. Impărtășanie la sf. Cîrîl al Ierusalîmului*. (La doctrine sur la s. Eucharistie chez St. Cyrille de Jérusalem), Mitropol. Olteniei 5/6 (Craiova, 1957) 318—333. — Histoire et conception. M. S.

I. ORTIZ de URBINA, *Mariologia Amphilocheii Icomiensis*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 186—191. — Pensée du prélat (IV^e s.) sur les problèmes de la virginité et de la maternité de la mère du Christ, et le rôle de celle-ci dans la Rédemption. A. G.

B. PACE †, *Nota su gli „Hagioi Ennea“ di Side*. Silloge Biz. in onore di S. G.

Mercati (Studi Biz. e Neocell. IX). Roma, 1957, 318—321. — Rileva la presenza di elementi genuini (fenomeni meteorologici, particolarità onomastiche) nella „Passio“ degli Hagioi Ennea di Side, riassunta nel Sinassario Costantinopolitano sotto la data del 1 agosto. E. Fo.

M. PERETTO, *Influsso del Protovangelo di Giacomo nei secoli II—IV*. Marianum XIX (1957) 59—78. — Esaminando le possibili derivazioni dal Protovangelo di Giacomo nei testi cristiani dei primi secoli, l'A. conclude che Giustino martire, nonostante alcune apparenti affinità, ignorò il Protovangelo di Giacomo, mentre lo conobbero Clemente Alessandrino ed Origene. Più lievi tracce se ne trovano fra gli scrittori occidentali (Ilario di Poitiers, Zenone, Giovenco, Prudenzi). E. Fo.

Th. PICHLER, *Das Fasten bei Basileios dem Großen und im antiken Heidentum*. Innsbruck, Wagner, 1955, pp. 135. (Commentationes Aenipontanae, 11.) — Compte-rendu: W. VÖLKER, *Gnomon* 29 (1957) 232—233. E. R.

Th. RÜSCH, *Die Entstehung der Lehre vom Heiligen Geist*. Zürich, Zwingli-Verl., 1952, pp. 142. — Die Untersuchung bringt insofern einen Fortschritt als sie klarstellt, daß die bisherige religionsgeschichtliche Anschauung, die den Geist, als Faktor innerweltlicher Strömungen der Zeit erfaßt, vom Neuen Testament aus abzulehnen ist. Auch die Untersuchung der Anschauungen bei Ignatius von Antiochien, Theophilus von Antiochien und Irenäus zeigt die gleiche, dem Neuen Testament entsprechende Linie, wenn auch in gewisser Modifikation, so doch letztlich mit ihm übereinstimmend. — Compte-rendu: K. G. STECK, *Evangelische Theol.* 16 (1956) 336. Mich.

G. SCELZI, *La morte della Vergine in conformità con Cristo nel pensiero della Chiesa Greca*. Marianum XIX (1957) 90—114. — Rapida rassegna dei testi greci cristiani dal IV al XV secolo nei quali la morte della Vergine viene provata e giustificata con la necessità di conformarsi alla morte del Cristo. E. Fo.

M. SIMONETTI, *Nuovi studi agiografici: 1. Su S. Romano d'Antiochia. — 2. Su S. Quirino di Siscia. — 3. Su S. Pietro Balsamo*. Riv. di Archeol. Cristiana XXXI (1955) 223—252. E. Fo.

A. STRITTMATTER, *The Latin prayer "ad infantes consignandos" in the Byzantine rite of Confirmation*. Orient. Christ. Period. XXI (1955) 308—321. — Compte-rendu: M. P(ETTA), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 70. E. Fo.

Gh. TILEA, *Evlavia euharistică după sf. Ioan Gură de Aur*. (La dévotion eucharistique selon s. Jean Chrysostome.) Stud. Teolog. 9/10 (Bucureşti, 1957) 632—648. M. S.

V. WESSETZKY, *Mercurios legendájának kopt kézírétörredéke*. (Fragment d'un manuscrit copte de la légende de Mercurius.) Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 4 (1957) 89—96. — La Collection Egyptienne du Musée des Beaux-Arts à Budapest possède deux pages d'un manuscrit du XVII^e—XVIII^e siècle sur lesquelles se trouve un texte copte entremêlé de mots grecs et que l'auteur nous donne en facsimilé. La première partie du fragment contient des panégyriques et des oraisons, la deuxième la version de la légende de Mercurius selon laquelle la mort de l'empereur Julien aurait été causée par l'intervention du Saint. Pour expliquer cette deuxième partie, l'auteur utilise différentes variantes grecques et coptes de la légende. Gy. M.

D. Hagiographie

V. WESSETZKY, *Ein koptisches Handschriftenfragment der Mercurios-Legende*. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 5 (1957) 359—367. — Traduction allemande de l'étude précédente. Gy. M.

G. BALETAS, 'Αγιογραφική λογοτεχνία. Λεξικόν „Ἡλίου“. Ἀθήναι A, 251. — On y considère comme « littérature hagiographique » les textes de description des églises et des monastères, connus dans la littérature byzantine comme „ἐκφράσεις“. D. H.

I. DUJČEV, *Accenni alla Sicilia nella letteratura bulgara medioevale*. Boll. del Centro di Studi filol. e linguist. siciliani V (1957) 87—96. — Il s'agit, entre autre, des deux Vies slaves de la sainte byzantine presque inconnue, St Philotée, qui ont été composées vers la fin du XIV^e siècle par le patriarche Euthymius de Tirnovo (v. l'édition dans E. Kałużniacki, Werke des Patriarchen von Bulgarien Euthymius (1375—1393) nach besten Handschriften. Wien 1901, 78—99) et par le métropolite de Vidin Joasaf (v. édition dans E. Kałużniacki, Aus der panegyrischen Litteratur der Südslaven. Wien 1901, 97—115). Ces Vies slaves, qui par elles-mêmes représentent un certain intérêt pour

l'hagiographie byzantine, contiennent des indications fort intéressantes sur les rapports entre Byzance et les Arabes pendant une époque qui ne peut pas être bien précisée. Au fond des Vies paléobulgares, on doit chercher sans doute des textes d'origine byzantine qu'il serait très important de découvrir. Un texte grec, resté inconnu jusqu'à présent, a fondé aussi un autre récit hagiographique, avec des indications sur la Sicile, le « Miracle de St. Georges par le Bulgare », édité déjà plusieurs fois. I. D.

G. GARITTE, *Le texte grec et les versions anciennes de la vie de Saint Antoine*. Antonius Magnus Eremita (Studia Anselmiana XXXVIII). Romae, 1956, 1—12. — La popolarità della vita di S. Antonio scritta da S. Atanasio è dimostrata dal gran numero di manoscritti che l'hanno conservata sia nel testo greco originale (almeno 65, a partire dal IX e dal X secolo), sia nelle versioni nelle diverse lingue dell' antichità cristiana: latino (la famosa versione di Evagrio, oltre ad un versione anonima più antica), copto, arabo, etiopico, siriano, armeno, georgiano. E. Fo.

G. GARITTE, *Réminiscences de la Vie d'Antoine dans Cyrille de Scythopolis*. Silloge Biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 117—122. — Pubblca un lungo elenco di passi paralleli tratti dalla vita di Antonio scritta da S. Atanasio e dalle opere di Cirillo di Scitopoli, dimostrando che l'opera di Atanasio era per Cirillo un vero „livre de chevet“. Se ne conclude che la vita di Antonio va annoverata tra le fonti di ispirazione della letteratura monastica palestinese. E. Fo.

F. HALKIN, *Glanes modénaises et brescienes d'hagiographie grecque*. Silloge biz. in onore di S. G. Mercati (Studi biz. et neoell. IX). Roma, 1957, 222—226. — En avant-propos à la prochaine B. H. G.³ A. G.

F. KONTOGLOUS, Ἀγιογραφία. Λεξικόν „Ἡλίου“. Ἀθήναι A, 242—251. — Hagiographie byzantine en général avec énumération des monuments les plus importants de la Grèce. D. H.

E. Apocryphes

I. KOTSONIS, Διάλογος ἐκ τῆς κατὰ τὸν β' αἰ. τελετῆς τοῦ βαπτίσματος. Tiré à part de Θεολογία 28, fasc. 1. Athènes, 1957, pp. 14. — Le deuxième des deux dialogues qui se trouvent dans l'œuvre apocryphe intitulée Μαρτύριον Παύλου est relatif au texte liturgique concernant le baptême au II^e siècle. Pap.

VIII. GEOGRAPHIE ET TOPOGRAPHIE; ETHNOGRAPHIE

N. A. BEES, Κοντσόβλαχοι. Λεξικόν „Ἡλίου“. Ἀθήναι, IA, 415—418. — Enumération des sources sur l'origine des Valaches de la Grèce, avec une bibliographie des travaux sur ce problème qui n'est pas encore résolu. D. H.

D. BULLOUGH, *A Byzantine (?) castle in the Val di Magra: Surianum-Filattiera*. Papers of the British School at Rome, 24 (Studies in ital. medieval hist. presented to Miss E. M. Jamison), 1956, p. 14—21, avec un plan du château dans le texte et une planche hors-texte (planche V). — Dans un domaine archéologique à peu près inexploré, qui est celui de l'archéologie militaire byzantine en Italie, l'auteur apporte peut-être un document: le κάστρον Σωρεῶν. A. G.

D. CONČEV, *Die Schiffbarkeit des Flusses Hebros-Maritza im Altertum*. Wissenschaftl. Zeitschr. d. Ernst-Moritz-Arndt-Univ. Greifswald 6 (1956/57) 137—139 (Gesellschafts- u. sprachwissenschaftl. Reihe. 1/2). — Der Hebros war im Altertum wasserreicher als heute und nach Ausweis archäologischer und numismatischer Zeugnisse von seiner Mündung bis in die Gegend von Philippopol schiffbar. Irm.

A. ДЕПОКО, *Маркови Кули-Град Прилеп*. Starinar V—VI (1954—1955) 83—104. — Histoire et description du château de Prilep en Macédoine, fondé déjà aux temps byzantins. ZV

V. HRUBÝ, *Staré Město—Veligrad. Archeologický průvodce po staroslovanských nalezíštích*. (Guide archéologique des sièges anciens slaves des fouilles archéologiques.) Gottwaldov, Krajské museum, 1955, pp. 9+tab. — Illustrierter Führer zu den Fundstätten und Funden im Bereich der Stadt Staré město—Veligrad, die wichtige Aufschlüsse über die hohe Kultur des Großmährischen Reiches zulassen. Wegen der Bedeutung dieser Funde auch für die Byzantinistik wäre eine fremdsprachige Fassung des Führers von nicht geringem Nutzen. Irm.

Д. М. ЈОВАНОВИЋ, *Неки топографски подаци о старом Нишу*. (Quelques données topographiques sur l'ancien Niš.) *Starinar* V—VI (1954—1955) 365—373. — L'article analyse l'évolution de l'habitation de Niš depuis l'époque préhistorique jusqu'aux temps modernes. La période byzantine y est comprise. ZV

Е. KIRSTEN—W. KRAIKER, *Griechenlandkunde*... (V. Byzantinoslavica XVII, 184; XVIII, 170.) — Compte-rendu: B. SARIA, *Südostforsch.* 12 (1953) 513. — 2. durchges. u. erweit. Aufl. mit 114 Text-, 12 Tafelabb. u. einer mehrfarb. Griechenland-Faltkarte. Ibid., 1956, pp. VIII+519. — Compte-rendu: R. NEUMANN, *Gymnasium* 64 (1957) 358—359. Mich.

Д. KRANŽALOV, *O nejstarším slovanském hlavním městě Plisce*. (Über die älteste slawische Hauptstadt — Pliska.) *Sborník vysoké školy pedagog. Historie* III. Olomouc, 1956, 43—83. — Der Verfasser bezweifelt den altbulgarischen Ursprung der Festung Pliska, da sich das entscheidende Kriterium — steinerne Festung innerhalb einer Erdbefestigung — auch bei vielen Römerlagern am Rhein und Donau findet. Pliska habe vielmehr zu den Hauptbefestigungen des Donau-Limes gehört. Irm.

V. LAURENT, *Les lieux impurs de l'Hirondelle*. *Silloge Biz.* in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neol. IX). Roma, 1957, 264—270. — L'espressione ἐν ἀκαθάρτοις τῆς χελιδόνης τόποις, contenuta in un poema pseudo-prodromico contro Corrado III, e rimasta finora oscura (correzione Grégoire-Mathieu: γελωνίδος), è un toponimo relativo ad una località della Licia (Capo Chelidonia, oggi Gelidonya Burnu) dove, alla metà del sec. IX, era andata miracolosamente distrutta la flotta saracena di Abu Nisar movente contro Costantinopoli. E. Fo.

I. MARTINIANOS (Μητροπολίτου Ξάνθης), *Ἡ Μοσχοπόλις (1330—1930)*. Ἐπιμελεία Σ. Κυριακίδου, Μακεδονικὴ Βιβλιοθήκη ἀριθ. 21. Thessalonique, 1957, pp. XX+368. — Histoire de la ville grecque de Moschopolis située en Albanie, village albanais depuis 1330. Pan

J. MOREAU, ΚΟΥΗΣΤΡΙΣ und ΠΑΛΜΑΤΙΣ. *Rheinisches Museum* 100 NF (1957) 198—199. — Complément à l'article de V. Beševliev dans *Izvestija Archeol. Inst Bulg. Akad. na Naukite* XIX (1955) 279—303. Interprétation de deux toponymes de Procope. De æd. IV 7, 12. Πάλματις de Palmatii, c.-à-d. le lieu où l'on élevait des chevaux nommés Palmatii. D.-Je.

P. S. NASTUREL, *Așezarea orașului Vičina și țărâmul de apus al Mării Negre în lumina unui portulan grec*. (L'emplacement de Vičina et la côte occidentale de la mer Noire à la lumière d'un portulan grec.) *Stud. și cercetări de ist. veche* VIII. 1—4 (București, 1957) 295—305. — L'auteur tâche d'établir l'emplacement de la ville de Vičina à l'aide de l'un des portulans publiés par A. Delatte (Les portulans grecs. Liège-Paris, 1947) et il en fixe la date vers la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle. P. S. Năsturel croit que Vičina aurait été située sur l'emplacement actuel de la ville d'Isaccea ou dans l'île voisine. E. Fr.

A. PERTUSI, *Il testo dell'«Expositio Persica» di Giorgio Pisida nel cod. Paris suppl. gr. 690 e l'origine del nome «Hieria»*. *Silloge Biz.* in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neol. IX). Roma, 1957, 338—352. E. Fo.

A. M. SCHNEIDER, *Konstantinopel. Gesicht und Gestalt einer geschichtlichen Weltmetropole*. Mainz-Berlin, Kupferberg, 1956, pp. 59+70 tab. (Sammlung Peregrinus.) — Compte-rendu: F. DÖLGER, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 186—187. E. R.

СТ. СТЕФАНОВ, *Старините по Долния Басейн на Янтра*. (Altertümer von dem unteren Flußgebiet der Jantra.) София, Издание на Бълг. Акад. на Науките, 1956, pp. 84. — Das Büchlein behandelt die archäologischen Denkmäler des in der bisherigen Literatur etwas vernachlässigten unteren Jantrabeckens und gibt nach einem geographisch-historischen Überblick eine Aufzählung der bekannten Stadt- und Befestigungsanlagen, der Tumuli, der Begräbnisstätten und Nekropolen der Siedlungen, Kirchen, Klöster und anderen Heiligtümer von der Antike bis zur Türkenzeit sowie der Römerstraßen. (Nach dem Resümee in französischer Sprache.) Irm.

K. TSOURKAS, ΣΤ. Π. ΚΥΡΙΑΚΙΔΗΣ, *Ἡ ἀποκοιὰ στὸ Βογατσικό*. Tirage à part de *Μακεδονικά*, t. 3, Thessalonique, 1955, pp. 21. — Beschreibung der Fastnachtsbräuche des nazedonischen Städtchens Βογατσικό (Freudenfeuer!), Vergleich mit ähnlichem griechischen Volksbrauch, Versuch einer Erklärung. Irm.

H. WAGNER—W. KRAIKER, *Griechenland, Landschaft und Architektur*. 108 Tafelabb. nebst einer Einführung. Frankfurt/M., Klostermann, 1955. — Compte-rendu: R. NEUMANN, *Gymnasium* 64 (1957) 282—283. S. F.

IX. ART BYZANTIN; MUSIQUE

A. Généralités

R. DÖLLING, *Byzantinische Elemente in der Kunst des 16. Jahrhunderts*. Aus der Byzantinistischen Arbeit der DDR, 2. Bd. (Sammelbd.) 148—186. — Verfasserin gibt einen vorzüglichen Einblick in die nachweisbaren Einwirkungen byzantinischer Kunst auf die Kunst des 16., aber auch bereits des 15. Jhds. Es werden die byzantinischen Marien-typen, ihr Weiterwirken im 15./16. Jhd. behandelt, die Frage der vera icon und eine Reihe weiterer Darstellungen, wie z. B. Weltgericht, Höllenfahrt usw., im Zusammenhang mit dem aufgezeigten byzantinischen Einfluß. Mich.

G. FERRARI, *Sources for the Early Iconography of St. Anthony*. Antonius Magnus Eremita (Studia Anselmiana XXXVIII). Romæ 1956, 248—253. — Elenco delle rappresentazioni iconografiche di sant'Antonio eremita (affreschi, sculture, miniature ecc.) dal secolo IV al XIII. E. Fo.

P. DE FRANCISCI, *Le arti nella legislazione del secolo IV*. Atti della Pontificia Accad. romana di archeol. (ser. III), XXVIII (1954—1955) 1956, p. 63—73. — Textes législatifs du IV^e s. montrant quel soin les empereurs ont pris des arts. A. G.

A. GRABAR, *L'iconoclisme byzantin, Dossier archéologique*. Paris, 1957, pp. 277 + 163 fig. h.-t. (Collège de France, Fondation Schlumberger pour les Etudes byzantines). A. F.

Культура и искусство античного мира. Москва, Гос. Изд. «Искусство», 1956, pp. 71 + tab. (Гос. Эрмитаж. Путеводители по выставкам). — Illustrierter Führer durch die Abteilung Antike Kunst der Leningrader Ermitage. Für die Byzantinistik wichtig sind die Abschnitte über Olbia (S. 44 ff.) und die Kunst der römischen Kaiserzeit (S. 67 ff.). Irn.

J. LASSUS, *L'archéologie algérienne en 1955*. Lybica IV (1956) 161—189. A. F.

L. LESCHI, *Etudes d'épigraphie, d'archéologie et d'histoire africaines*. Alger, 1957, pp. 442 + nombreuses figures non numérotées. A. F.

GH. OPRESCU, *Scurtă istorie a artelor plastice în R.P.R., 1: Artă românească în epoca feudală*. (Brève histoire des Arts plastiques. Art roumain à l'époque féodale.) Bucureşti, 1957, pp. 306. — Compte-rendu: Ş. CHILEA, Mitropol. Olteniei 7/8 (Craiova, 1957) 557—563. M. Ş.

J. WERNER, *Beiträge zur Archäologie des Attila-Reiches*. A. Textteil, B. Tafelteil. (Bayer. Akad. d. Wiss. Philos.-hist. Klasse. Abhandl. N. F. Heft 38 A—B.). München, 1956, pp. 138 + 75 planches. — Compte-rendu: GY. MORAVCSIK, Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 4 (1957) 154—156. Gy. M.

K. WESSEL, *Die Frühchristlich-byzantinische Sammlung der Staatlichen Museen zu Berlin*. Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik. T. II. Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pp. 346—350 (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 6.) — Kurzer Überblick über die Entwicklung der Frühchristlich-byzantinischen Sammlung mit besonderem Hinblick auf die Kriegsschäden und die nach Kriegsende in Angriff genommene Wiederaufbauarbeit. Stand vom Mai 1955. S. F.

K. WESSEL, *Vom Wesen justinianischer Kunst*. Aus der Byzantinistischen Arbeit der DDR, 2. Bd. (Sammelbd.). Berlin, Akademie-Verl., 1957, 96—109. — Der Verf. leistet einen neuen Beitrag zu dem so umstrittenen Problem nach dem eigentlichen Wesen der byzantinischen, speziell der justinianischen Kunst. Malerei, Elfenbeinarbeiten, Miniaturen, das Mosaik bilden die eigentlichen Punkte der Untersuchung, während die Architektur z. B. außerhalb der Betrachtung bleibt. Es ergibt sich als Schluß, daß die Kunstgeschichte der justinianischen Epoche, daß das Wesen justinianischer Kunst „sowohl Ende als auch Anfang“ ist, Ende der Spätantike im künstlerischen Bereich und zugleich Neubeginn im Hinblick auf mittelalterliche Gestaltung, die sich zaghaft andeutet. Die nur an wenigen Beispielen verdeutlichte Entwicklung wird abschließend auch noch an der allgemeinen historischen Situation der Zeit gemessen und gewinnt dadurch weiter an Überzeugungskraft. Mich.

A. XYNGOPOULOS, Ἁγίος Δημήτριος ὁ Μέγας Δούξ ὁ Ἀπόκαυκος. Ἑλληνικά XV (1957) 122—148 + 3 tab. — L'auteur interprète la signification et l'origine des épithètes « Megas Doux » et « Apokaukos » qui, dès l'époque des Paléologues, se trouvent aux icônes de St. Démétrios à Méteores, Lavra à Athos et Castorie. M. G. S.

A. XYNGOPOULOS, Τὰ μνημεῖα τῶν Σερβίων. Ἑκδ. Ἑταιρείας Μακεδονικῶν Σπ. 18. Athènes, 1957, pp. 118 + 24 fig. + 20 tab. — Après un coup d'œil sur le nom, l'histoire

et la topographie d'une petite ville fortifiée, ville macédonienne en Serbie, l'auteur examine ses monuments, provenant du Moyen-âge, c.-à-d. les débris des murailles et de l'acropole, la grande basilique ruinée, bâtie au commencement du XI^e s., dans laquelle se sont conservées des fresques du XII^e s. et trois petites églises: de St. Théodore avec des fresques de 1497 du caractère populaire, de St. Jean avec des restes des fresques du XIV^e s. et des Saints Anargyres, se trouvant en dehors de la ville, avec des fresques de 1600. M. G. S.

B. Architecture

B. CAPPELLI, *Chiese rupestri del Materano. La chiesa di S. Barbara*. Calabria Nobilissima X (1956) 45—59, ill. — Compte-rendu: M. P(ETTA), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 122. E. Fo.

ИВ. ДУЙЧЕВ, *Бележки върху историята на българската архитектура през средновековието*. Изв. на Инст. за градоустройство и архитектура XI (1957) 48—73+7 fig. — A propos des études préparatives pour une histoire de l'architecture bulgare au Moyen-âge, j'ai formulé quelques suggestions, en utilisant des sources écrites, des matériaux archéologiques et quelques fresques. Grâce aux sources écrites on peut préciser certains détails de la terminologie qui était toujours en rapport avec la terminologie byzantine. Les sources écrites nous donnent, d'autre part, la possibilité d'établir quelques moments de l'histoire du travail et du procédé même de bâtir. Des détails de ce genre ont été figurés sur certaines fresques. On peut discuter aussi le problème des signes énigmatiques que l'on trouve sur les monuments de Pliska, Preslav, Madara etc., de même qu'en Moravie bien que d'une époque postérieure. Les trouvailles archéologiques nous fournissent un nombre considérable d'instruments de travail, etc.; dans les fouilles de Preslav depuis 1950 par ex. (cf. J. Čangova, Изв. на Археол. Инст. XXI [1957] 277, 276 etc.) on a trouvé bien d'autres objets de ce genre. A propos du dessin de Pliska (chez moi, 59, fig. 4) il faut citer maintenant les indications chez B. A. Rybakov, Сов. археология (1957), fasc. 1, pp. 83—112, surtout p. 88 sqq. (p. 90, fig. 11, de Preslav). L'auteur soviétique pose la question (p. 92 n. 1) de savoir si le boljar Mostič n'était pas un architecte de la cour bulgare au X^e siècle. I. D.

G. H. FORSYTH, *Architectural Notes on a Trip through Cilicia*. *Dumbarton Oaks Papers* 11 (Cambridge, Mass., 1957) 223—236. — The author notes his observations concerning the architecture of certain early Byzantine churches in Cilicia which he visited. P. Ch.

S. GUYER, *Grundlagen mittelalterlicher abendländischer Baukunst. Beiträge zu der vom antiken Tempel zur kreuzförmigen Basilika des abendländischen Mittelalters führenden Entwicklung*. Einsiedeln, Benzinger, 1950, pp. 199+40 Abb.+11 Taf. — Compte-rendu: J. KOLLWITZ, *Orient. Litztg.* 51 (1956) 208—213. D.-Je.

R. KRAUTHEIMER, *Corpus Basilicarum Christianarum Romae. Le basiliche cristiane antiche di Roma (sec. IV—IX)*. Vol. I, Fasc. IV. Rom, Pontif. Ist. di Archeol. Crist., 1953. (Monumenti dell'Antichità Cristiana, II^a Serie, 2 = S. 217—323, tab. XXX—XL). — Compte-rendu: F. W. DEICHMANN, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 199—202. E. R.

G. MARTELLI, *Chiese monumentali di Calabria*. Calabria nobilissima, an. 10, fasc. 31—32 (1956) 33—40. — Très utile bibliographie raisonnée des publications postérieures à P. Orsi, concernant les monuments médiévaux de Calabre (plusieurs édifices byzantins). A. G.

G. MARTELLI, *Una ignorata cupola basiliana a Palizzi Superiore*. Calabria Nobilissima X (1956) 41—44, ill. — Compte-rendu: M. P(ETTA), Boll. B. Br. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 125. E. Fo.

J. R. MARTIN, *The Death of Ephraim in Byzantine and Early Italian Painting*. *The Art Bull.* XXXIII (1951) n. 4. — Compte-rendu: A. M. AMMAN, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 467—468. E. Fo.

J. R. MARTIN, *The Illustration of the Heavenly Ladder of John Climacus...* (V. Byzantinoslavica XVII, 399—400; XVIII, 178.) — Compte-rendu: A. M. AMMAN, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 467—468. E. Fo.

B. MARUŠIĆ, *Dva spomenika zgodnesrednjeveške arhitekture iz južne Istre*. (Deux monuments du moyen-âge de l'architecture d'Istria du Sud.) *Arheol. vestnik* VII/1—2 (1956) 143—174. — Examen des ruines de l'église byzantine St. Nicolas à Pola (VII^e siècle) et de celle de Banjoli dédiée également à St. Nicolas et datant des VII^e—VIII^e siècles. ZV

И. МАВРОДИНОВ, *Византийската Архитектура*. (Byzantinische Architektur.) София, Наука и Изкуство, 1955, pp. 179. — Eine gut illustrierte und dokumentierte, die Entwicklung der Baukunst in ihrer gesellschaftlichen und ideologischen Bezogenheit erfassende Darstellung der byzantinischen Architektur. Irm.

S. G. MERCATI, *Sulla Santissima Icone nel duomo di Spoleto*. Spolegium III (1956) 3—6, ill. — Compte-rendu: T. M. (INISCI), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 68—69. E. Fo.

G. C. MILES, *The Arab mosque in Athens*. Hesperia XXV (1956) 329—344. — Rapport sur une mosquée arabe d'Athènes avec inscriptions arabes — citation du Coran, information fragmentaire sur la fondation — en écriture coufique. La mosquée fut fondée au X^e ou XI^e siècle. D.-Je.

N. MITSPOPOULOS—J. COUMANODIS, Μελέτη της Ἀρχιτεκτονικῆς ναῶν τινῶν Ἀττικῆς καὶ Βοιωτίας. Τεχνικὰ Χρονικά Τεύχος 401—402. Ἀθήνα, 1957, 403—413 +1—28 tab. M. G. S.

C. M. НЕНАДОВИЋ, *Шта је краљ Милутин обновио на цркви Богородице Љевишке у Призрену*. (Quelles furent les rénovations du roi Miloutine dans l'église de Notre-Dame de Ljeviša près de Prizren.) Starinar V—VI (1954—1955) 205—226. — Résultats des fouilles entre 1950—1951. Le bâtiment original était une basilique byzantine à trois nefs avec toiture en bois. La basilique fut démolie et ses ruines servirent à la reconstruction au XIII^e siècle. D.-Je.

A. ORLANDOS, Ἀγνώστος Βυζαντινὸς ναὸς τῆς Λακωνίας. Ἑλληνικά 15 (Thessalonique, 1957) 88—94+2 tab. — S'appuyant sur des critères techniques, l'auteur date l'église du prophète Hélias, en forme de croix avec deux piliers à Coniditsa, de la première moitié du XI^e siècle. M. G. S.

A. ORLANDOS, Ἡ Φραγκικὴ Ἐκκλησία τῆς Στυμφαλίας. Mélanges O. et M. MERLIER III. Athènes, 1957, pp. 99—116+10 fig.+VI tab. — L'auteur démontre que cette église en ruine, qu'on croyait être byzantine, est purement gothique et que c'est une église du couvent cistercien de Zaracas. Abbaye de Saracas), commémorée par JANOUSCHEK (*Originum Cisterciensium*) parmi les couvents cisterciens, de Péloponnèse. Après avoir analysé des formes architectoniques purement françaises, il conclut que l'église fut bâtie par les architectes français, et probablement par des moines, au commencement du 13^e siècle. M. G. S.

A. PRANDI, *Il complesso monumentale della Basilica Celimontana dei SS. Giovanni e Paolo nuovamente restaurato* ... (V. Byzantinoslavica XV, 161; XVIII, 365.) — Compte-rendu: F. W. DEICHMANN, Byz. Zeitschr. 50 (1957) 192—199. E. R.

C. M. ПУХИЕРА, *Средњевековне цркве на острву Шипану код Дубровника*. (Les églises du moyen-âge dans l'île de Šipan près de Raguse.) Starinar V—VI (1954—1955) 227—246. — Un groupe de bâtiments à destination religieuse dans l'île de Šipan près de Raguse accuse des rapports incontestables avec la civilisation serbo-byzantine et représente le fruit de la domination byzantine qui se maintient jusqu'à la première moitié du XI^e siècle. ZV

V. SAS-ZALOZIECKY, *Die byzantinische Baukunst in den Balkanländern und ihre Differenzierung unter abendländischen und islamischen Einwirkungen*. (Südosteuropäische Arbeiten 46.) München, 1955, pp. XVI+142, tavv. 15, figg. 9. — Compte-rendu: P. GOUBERT, Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 471—472. E. Fo.

G. SOTIRIOU, Τὸ Φραγκικὸν κάστρον Χλουμουσίου καὶ ἡ σχέσις τοῦ πρὸς τὴν Γλαρότζαν. Mélanges O. et M. MERLIER, II. Athènes, 1956, pp. 425—437+VI tab. — L'auteur décrit le château de Chloumoutsis et son histoire. Il soutient l'opinion que ce château n'est pas celui de Glarenza, mais le château Crermou ou Castel Tornese, où l'on a découvert un atelier de monnaie. M. G. S.

N. SPREMO-PETROVIĆ, *Базилика са криптом у Царичином Граду*. (La basilique à crypte de Caričin Grad.) Starinar, NS III—IV (1952—1953) 169—180. — Rapport sur les travaux de conservation et de reconstruction en 1951. D.-Je.

E. STIKAS, *L'église byzantine de Christianou* ... (V. Byzantinoslavica XIII, 371.) — Compte-rendu: B. V., Starinar, NS III—IV (1952—1953) 276. D.-Je.

Г. СТОЙКОВ, *Боянската църква*. (Eglise de Boiana.) Материали от българското архитектурно наследство, кн. IV. БАН, София, 1954, 4 с. текст с 15 фотоснимки, 14 чертежа и 22 цветни снимки. — Outre les 14 esquisses du nouveau plan architectural complet de l'église de Boiana sont publiées de nombreuses photos en noir et en couleur

des fresques caractéristiques de l'église. — Compte-rendu: K. MIJATEV, Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 615—616.

I. M. ZDRAVKOVIĆ, *Стара црква у Липљану*. (Une église ancienne de Lipljan.) Starinar, NS III—IV (1952—1953) 186—190. — Description d'une église fondée au XIII^e siècle et dont le décor intérieur date du XIV^e siècle. D.-Je.

C. Sculpture

J. BARADEZ et M. LEGLAY, *La croix-trophée et le reliquaire d'Aïoun-Berich*. Cahiers archéol. IX (1957) 73—88. A. F.

C. Q. GIGLIOLI, *La Colonna di Arcadio a Constantinopoli*. Memorie dell'Acad. di Archeol. (Lettere e Belle Arti di Napoli II.) Napoli, 1952, pp. 72+66 tavv. — Comptendu: G. R. ANSALDI, Bull. Comunale LXXV (1953) 51—54. D.-Je.

Д. НИКОЛОВ, *Новооткрити паметници в Старозагорския музей*. (Les documents découverts récemment au Musée de Stara Zagora.) Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 576. — L'auteur décrit un relief acquis par le musée de Stara Zagora qui représente une louve allaitant son petit et ressemblant à un groupe de reliefs bien connu de Stara Zagora, qui se trouve actuellement au Musée de Sofia et qui date du VII^e—VIII^e siècle. D. D.

H. PHILIPENKO, *Les sarcophages chrétiens de Tunisie (Résumé)*. Actes du 79^e Congrès National des Sociétés Savantes. Algiers, 1954 (Paris, 1957) 283. A. F.

MARVIN C. ROSS, *A Byzantine Gold Medallion at Dumbarton Oaks*. Dumbarton Oaks Papers 11 (Cambridge, Mass., 1957) 247—262. — A study of a gold medallion, "the finest surviving example from the sixth century", now in the possession of the Dumbarton Oaks Research Library and Collection. P. Ch.

M. SACOPOULO, *Le linteau copte dit d'Al-Moallaka*. Cahiers archéol. IX (1957) 99—116. A. F.

C. СТАНЧЕВ, *Каталог на керамиката от некропола до Нови пазар*. Изв. на Археол. Инст. XX (1955) 337—346. — Catalogue détaillé des céramiques de la nécropole découverte près de Novi Pazar qui, selon l'auteur, date de la fin du VIII^e ou du commencement du IX^e siècle. D. D.

N. et J.-M. THIERRY, *Le monastère de Koca Kalesi en Isaurie, La porte d'une église*. Cahiers archéol. IX (1957) 89—98. A. F.

K. WESSEL, *Ein Philosophenrelief in den Staatlichen Museen zu Berlin*. Das Altertum 1 (1955) 36—43. — Der Verf., Direktor der Frühchristlich-byzantinischen Sammlung der Staatl. Museen zu Berlin, stellt ein Fragment seiner Sammlung (Inv.-Nr. 3262) vor, das er durch einen geschickten Vergleich mit einem Kopf der Antiken-Abteilung des gleichen Museums in die Zeit des Plotin bzw. des Kaisers Gallien datiert. In zutreffender Weise werden die sozialen und politischen, besonders auch die außenpolitischen Umstände aus dieser Spanne des zu Ende gehenden Imperiums mit in die Bilddeutung einbezogen, um so gewisse, man wäre versucht zu sagen resignierende Züge in den Gesichtern der Gestalten des Fragments zu deuten. Mich.

D. Peinture et iconographie

G. AGNELLO, *I nuovi affreschi bizantini della catacomba di S. Lucia in Siracusa*. Sillogi Biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 1—8; 7 fig. — Fresques du XIII^e s. représentant s. Jacques, s. Hippolyte, s. Nicolas. A. G.

A. M. AMMANN, *La pittura sacra bizantina*. Saggi. Roma, 1957, pp. 216+41 figg. — «Il presente libro», scrive l'A. nella prefazione, «... non vuole presentarsi come una storia vera e propria di quest'arte...»; il suo scopo è piuttosto «di spiegare agli studiosi ed interessati di arte bizantina lo sviluppo artistico ed ideologico dell'arte pittorica sacra bizantina». La materia è divisa secondo il seguente schema cronologico: Il primo periodo: dalla fondazione di Costantinopoli fino all'inizio dell'iconoclastia (325—727). — Il primo intermezzo: l'iconoclastia. — Il secondo periodo: il tempo degli Imperatori Macedoni e Comneni (867—1204). L'età aurea della pittura sacra bizantina. — Il secondo intermezzo: il tempo dell'Impero Latino a Costantinopoli (1204—1261). — Il terzo periodo: il tempo degli Imperatori Paleologi (1261—1453). Entro questa suddivisione generale vi sono poi suddivisioni minori, secondo il tipo delle opere d'arte (mosaici, affreschi, iconi, manoscritti miniati) e la loro distribuzione geografica (territorio culturale metro-

politano, territori periferici). Ad ogni paragrafo segue l'indicazione della bibliografia essenziale.

R. B. BANDINELLI, *Hellenistic-Byzantine Miniatures of the Iliad (Ilias Ambrosiana)*. Graf-Verlag, Olten, pp. 182+50 plates. — *Compte-rendu*: J. BECKWITH, *Burlington Magazin* 100 (1958) 32—33. JMH

M. BONICATTI, *Miniatura bizantina ed italo-greca in alcuni codici della Badia di Grottaferrata*. Accad. e Biblioteche d'Italia XXV (1957) 107—122+36 tavv. — Minuziosa descrizione, corredata di numerose illustrazioni, delle miniature di sette manoscritti della Biblioteca criptense: i codd. A. a. I, II, IX, X, di provenienza orientale, e i codd. A. a. III, V e VI, originari dell'Italia Meridionale. — *Compte-rendu*: M. P(ETTA), *Boll. B. Gr. Grottaferrata*, N. S. XI (1957) 121—122. E. Fo.

G. BOVINI, *Note sulla successione delle antiche fasi di lavoro nella decorazione musiva del Battistero degli Ariani*. Felix Ravenna, S. III, 24 (1957) 5—24+6 ill. — Le osservazioni compiute sui mosaici del Battistero degli Ariani (Ravenna) in occasione dei recenti lavori di restauro (1955—56) hanno permesso di riconoscere che essi — assegnati dagli studiosi a un periodo che oscilla fra l'inizio del VI sec. e la metà dell' VIII — furono sicuramente eseguiti in due tempi ad opera di cinque mosaicisti diversi. E. Fo.

H. BUCHTHAL, *Miniature painting in the Latin Kingdom of Jerusalem*. (Appendices I and II, Liturgical and Palaeographical Notes, are by F. WORMALD) Clarendon Press, Oxford, 1957, pp. xxxiv+163+155 plates. JMH

L. BUDDE, *Die Entstehung des antiken Repräsentationsbildes*. Berlin, de Gruyter, 1957, pp. 26+66 tab. — *Compte-rendu*: K. WESSEL, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 191—192. E. R.

B. CAPPELLI, *Fragmenti in gesso di arte arabo-normanna a Castrovillari*. Calabria nobilissima, an. 11, fasc. 33 (1957) 37—47. — Sous les restaurations dévastatrices du XVII^e siècle a été retrouvée une Hodigitria du VII^e ou du VIII^e siècle à Santa Maria del Castello à Castrovillari. A. G.

C. CONEV, *Frescoes in Boyana Church*. Bulharski Chudožnik 14, 1 (Sofia 1957) 48 tables. — On aurait voulu trouver ici une introduction d'un contenu scientifique, de même qu'une reproduction des fresques plus réussie. I. D.

M. ĆOROVIC-LJUBINKOVIĆ, *Две Дечанске иконе Богородице Умиленија*. (Deux icônes de la Vierge du monastère de Dečani.) *Starinar* NS III—IV (1952—1953) 83—91. — Ces icônes de la fin du XV^e siècle suppriment le symbolisme dogmatique et figurent l'amour maternel. D.-Je.

N. DRANDAKIS, *Παλαεολόγειος εικὼν Βρεφοκρατοῦσης τοῦ εἰς Βενετίαν ἐλληνικοῦ Ναοῦ. Θεολογία* 17 (Athènes, 1957) 1—8 tab. — En analysant des critères techniques, l'auteur date l'icône de la Théotocos de l'église de St. Georges (S. Giorgio) à Venise de la première moitié du XIV^e s., et accepte l'opinion que cette icône provient de Constantinople. C'est surtout la qualité supérieure du travail de cette icône qui le prouve. M. G. S.

B. БУРИЋ, *Франо Матијич, дубровачки сликар XVI века*. (Frano Matijić, iconographe de Raguse du XVI^e siècle.) *Starinar* V—VI (1954—1955) 139—154. — Etude sur le peintre d'icônes de Raguse qui, au XVI^e siècle, se servait encore de la technique de la peinture byzantine. ZV

K. ELLER, *Aufstieg zum Licht. Bilder aus der Ostkirche. Gütersloh*, Rufer-Verl. 1955, pp. 48+32 tab. — E. bringt einen gelungenen Beitrag zum Versuch eines neuen Verständnisses der Eigenart der Ostkirche. Besondere Beachtung verdient dabei der Bildteil, der die künstlerische Eigenart des byzantinischen Christentums wirkungsvoll demonstriert: Bulgarische Klöster, Kirchen aus Saloniki, darunter die Demetrioskirche, Hagias Georgios u. a., das berühmte Daphni in Athen usw. zeigen dem Leser die im Text knapp angezeigte Eigenart dieses Bereichs. — *Compte-rendu*: K. BAUS, *Trierer Theol. Zeitschr.* 65 (1956) 246. Mich.

H. JURSCH, *Der religiöse Gehalt der russischen Ikone*. Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik. T. II. Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pp. 127—147 + tab. 21—31 (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 6.) — Die Verfasserin interpretiert 22 Farabbildungen russischer Ikonen im Hinblick auf ihren religiösen Gehalt in leicht faßlicher Form. Die Arbeit hat den Charakter des Vortrages, aus dem sie hervorgegangen ist, bewahrt. S. F.

R. GINOUVES, *La mosaïque des mois à Argos*. *Bull. de Corr. Hell.* LXXXI (1957) 216—268. — Mosaïque d'une maison de riches à Argos, des IV^e—V^e siècles de notre ère, découverte par W. Vollgraff en 1953—1955. Costumes de l'époque byzantine

primitive sur les figures représentant les mois. Nouveaux éléments dans un motif iconographique courant. D.-Je.

A. GRABAR, *La peinture byzantine*... (V. Byzantinoslavica XVII, 189; XVIII, 366.) — Compte-rendu: I. DUJČEV, Byzantinoslavica XVIII, 113—115. A. D.

K. KALOYRIS, Αἱ βυζαντινὰ τοιχογραφία τῆς Κρήτης. Athènes, 1957, pp. 192+III, tab. — L'auteur présente de riches matériaux, jusqu'ici inédits, sur l'art byzantin des XIV^e et XV^e siècles. Mais l'exposé sur les fresques ne donne qu'un aspect assez confus du problème de l'école crétoise. M. G. S.

J. KOLLWITZ, *Mosaiken*... (V. Byzantinoslavica XVIII, 177.) — Compte-rendu: J. FINK, Theol. Rev. 51 (1955) 128—129. Mich.

F. KONTOGLOUS, "Ἀγγελος, Δεξιὸν, "Ἡλιος". — "Ἀθῆναι A", 142—145. — Sur la présentation des anges dans la peinture byzantine. Sous la même rubrique, 145—146, A. Γ. ΠΟΚΟΠΙΟΥ, Περί τῆς εἰκονογραφίᾳς τῶν ἀγγέλων γενικῶς, dans la peinture chrétienne. D. H.

J. LEROY, *Nouveaux témoins des Canons d'Eusèbe illustrés selon la tradition syriaque*. Cahiers archéol. IX (1957) 117—140. A. F.

H. MICHAELIS, *Philosophenrolle oder Gesetzesrotulus? Ein neuer Beitrag zur Ikonographie der altchristlichen Kunst*. Wissenschaftl. Zeitschr. d. E. Moritz Arndt-Universität Greifswald 6 (1956—1957) 157—163. (Gesellschafts u. sprachwissenschaftl. Reihe, 3.) — Die Rolle in der Hand Christi, welche die Reidersche Tafel im Bayerischen Nationalmuseum zeigt — eine Elfenbeinarbeit weströmischer Provenienz aus der Zeit um 400 —, kann nicht als Philosophenrolle gedeutet werden, sondern ist auf den Gesetzesrotulus zurückzuführen — eines Gesetzes, das in Christus seine Erfüllung fand. Irm.

H. MICHAELIS, *Eine Abendmahls-Ikone in der kirchlichen Sammlung zu Sofia*. Byzantinoslavica XVIII, 224—232. A. D.

H. MICHAELIS, *Sanctus Christophorus Cynocephalus. Zwei Ikonen aus dem Sofioter Nationalmuseum*. Forsch. u. Fortschritte 31 (1957) 311—317. — Der Verfasser kann die bisher bekannte Reihe der Christophorus-Darstellungen im Typus des Tierköpfigen um zwei bislang nicht publizierte Stücke bereichern. Besonders die Darstellung mit den kleinen Szenebildern aus der Vita des Heiligen erweckt insofern Aufmerksamkeit, da sie die bisherige Vermutung bestätigt, daß analog einem bislang bekannten Bild weitere Ikonen mit Vitendetails vorhanden gewesen sein müssen. (Inv. Nr. 15 des Sofioter Nat. Mus. — Abt. f. Hochmittelalter.) Die zweite Ikone (Inv. Nr. 1498) belegt dagegen, daß der Kult und die Verehrung des Heiligen nachweisbar bis in das v. Jh. hinein fortgesetzt wurde, wie sich aus der Schrift eindeutig feststellen läßt. Der Forschung wurden damit zwei wesentliche neue Ergebnisse geschenkt. Mich.

A. ORLANDOS, Ὀνόματα ζωγράφων καὶ ἀφιερωτῶν ἐπὶ εἰκόνα τοῦ Πατριαρχείου Ἱεροσολύμων. Ἐπετηρίς Ἐκ. Βυζ. Σπ. 28 (1956) 340—357. — Toutes ces icônes proviennent de l'époque postbyzantine. Un petit nombre d'icônes peuvent être datées du XVII^e s., la plupart des icônes du XVIII^e s. et quelques-unes du XIX^e s. M. G. S.

L. OUSPENSKY — VI. LOSSKY, *The Meaning of Icons*. Edited by Titus Burckhardt and tr. by G. E. H. Palmer and E. Kadloubovsky. Boston, Mass.: Boston Book and Art Shop, 1955. — Compte-rendu: CONSTANTINE CAVARNOS, Speculum 32 (1957) 597—599. P. Ch.

S. RADOJČIĆ, *Једна сцена из романа о Барлааму и Јосафу у цркви Богородице Левишке*. (Une scène du roman de Barlaam et Josaphat dans l'église de Notre-Dame de Liviša à Prizren.) Starinar, NS III—IV (1952—1953) 77—81. — Fresque datant du XIV^e siècle et découverte en 1951. L'auteur donne une revue des fresques découvertes en Serbie et qui représentent des scènes puisées dans des romans du Moyen-Âge. L'influence du roman en question se fait sentir en Serbie dès le temps de St. Sava. La scène est également un commentaire du psaume 143. D.-Je.

M. RENARD, *Note d'iconographie paléo-chrétienne*. Latomus XVI (1957) 293—313. A. F.

G. A. SOTIRIU, *Τοιχογραφία τῆς Σκηνῆς τοῦ Μαρτυρίου εἰς Παρεκκλήσια τοῦ τεύχους τῆς Μονῆς Σινᾶ*. Silloge Biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neocl. IX). Roma, 1957, 389—391 + 6 tavv. — Descrizione di due importanti cappelle di recente scoperte, costruite lungo il lato sud delle mura giustiniane che circondano il Monastero del Sinai. La prima di esse è ornata di affreschi del VI—VII secolo, la seconda di affreschi del XIII—XIV secolo. E. Fo.

J. STERN, *Encore les mosaïques de l'église de la Nativité à Bethléem*. Cahiers archéol. IX (1957) 141—146. A. F.

P. A. UNDERWOOD, *Second Preliminary Report on the Restoration of the Frescoes in the Kariye Ćamii at Istanbul by the Byzantine Institute, 1955*. Dumbarton Oaks Papers 11 (Cambridge, Mass., 1957) 172—222. — The author continues the description which he began in the preceding volume of the Dumbarton Oaks Papers of the frescoes in the paracession of Kariye Ćamii (the Chora) in Constantinople. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 364.) P. Ch.

A. XYNGOPOULOS, *Thessalonique et la peinture macédoine...* (V. Byzantinoslavica XVII, 190.) — Compte-rendu: D. TALBOT-RICE, Byzantinoslavica XVIII, 110—113. A. D.

A. XYNGOPOULOS, Σχεδιάσμα τῆς θρησκευτικῆς ζωγραφικῆς μετὰ τὴν Ἀλλοιων. Βι βλιοθήκη τῆς ἐν Ἀθῆναι Ἀρχαιολ. Ἐταιρείας, 40. Athènes, 1957, pp. 49 + 365 + 72 tab. — L'auteur examine d'abord les sources de la peinture de l'époque des Paléologues et s'occupe du problème de l'école, appelée crétoise. Ensuite il montre une grande floraison de la peinture crétoise du XVI^e s. avec ses grands représentants aux fresques et aux icones portatives. Il analyse largement la vie et les œuvres des grands hagiographes du XVII^e s. ainsi que le caractère de leur art, qui montre une conversion vers l'Occident. Pendant la deuxième moitié du XVIII^e s., c'est la décadence de l'école crétoise en ce qui concerne les fresques et les icones portatives. Plusieurs peintres des icones portatives du XVIII^e s. se trouvent sous l'influence de l'art italien. L'étude se termine par une esquisse des tendances de l'art religieux au XIX^e s. M. G. S.

E. Arts Mineurs

A. ALFÖLDI—E. CRUIKSHANK, *A Sassanian Silver-Phalera in Dumbarton Oaks*. Dumbarton Oaks Papers, 11 (Cambridge, Mass., 1957) 237—246. — A study of a convex mask made of a thick sheet of silver bearing the features of a human being, now in the possession of the Dumbarton Oaks Library and Collection. P. Ch.

E. COCHE de LA FERTE, *Le camée Rothschild, un chef-d'œuvre du IV^e siècle après J. C.* Paris, 1957, pp. 73 + fig. 44. A. F.

E. COCHE DE LA FERTE, *Décor en céramique byzantine au Musée du Louvre*. Cahiers archéol. IX (1957) 187—218. A. F.

D. CSALLÁNY, *A bizánci fémművészeti emlékei II.* (Les monuments de l'industrie byzantine des métaux II.) Antik Tanulmányok — Studia Antiqua 4 (1957) 250—274. — Traduction hongroise de l'étude précédente. (Cf. Byzantinoslavica XVI, 166.) Gy. M.

J. EISNER, *Počátky českého šperku.* (Les débuts du bijou tchèque.) Památky archeologické XLVI (1955) 215—226 + 1 tab. — Compte-rendu: A. PITTEROVÁ, Byzantinoslavica XVIII, 298—299. A. D.

ÉVA KOVÁCS, *A magyar korona a legújabb kutatások tükrében.* (La couronne hongroise mise sous son vrai jour par les recherches modernes.) Művészettörténeti Értesítő 6 (1957) 128—130. — Compte-rendu critique des récentes recherches de MAGDA B. OBERSCHALL, J. DEÉR, MATHILDE UHLIRZ, P. J. KELLEHER et TH. V. BOGYAY. Gy. M.

J. LASSUS, *Un anneau épiscopal africain.* Mélanges Mgr. M. Andrieu (Strasbourg, 1956) 287—290. A. F.

W. LEPIKÓWNA, *Lampy starożytne w zbiorach uniwersytetu Lwowskiego.* (Antike Lampen in den Sammlungen der Universität zu Lvov.) Collectanea theolog. 20 (Lwów, 1939) 199—208. — Die Universität Lwów besitzt eine Sammlung antiker Lampen meist palästinensischer Herkunft, aus der 16 Nummern beschrieben werden. Meist handelt es sich dabei um ältere Stücke, einige gehören jedoch auch der frühbyzantinischen Zeit an. (Nach dem Resümee in lateinischer Sprache.) Irm.

A. LIPINSKY, *Enkolpia cruciformi orientali in Italia. I. Calabria e Basilicata.* Boll. B. Gr. Grottaferrata, NS., 11 (1957) 3—37, avec 4 planches h.-t.; II. Campania, p. 91—105, avec une planche h.-t. — Description et étude de l'enkolpion d'or, dit Dzyalinski (du nom du dernier propriétaire connu), du VII^e siècle, fabriqué en Italie du Sud, au Mercourion; de l'enkolpion d'argent et de l'enkolpion de bronze, trouvés dans la région de Reggio de Calabre (antérieurs à la fin du XI^e siècle) et conservés au Museo nazionale di Reggio di Calabria; de la stavrothèque de la cathédrale de Gaete (œuvre italienne du XI^e—XII^e s.) conservée autrefois au monastère de S. Giovanni Apiro. A. G.

MARVIN C. ROSS, *A Tenth Century Byzantine Glass Lamp*. Archaeology X, 1 (1957) 59—60. P. Ch.

M. THEOCHARIS, Ἀφιερωτικαὶ ἐπιγραφαὶ ἐπὶ ἀμφίων τοῦ Ἁθῶ. Θεολογία 17 (Athènes, 1957) 127—150 + 11 tab. — L'auteur publie les inscriptions brodées sur 9 vêtements sacerdotaux du XVII^e s., dues à la mission de G. Millet à Athos. M. G. S.

J. M. C. TOYNBEE and J. WARD PERKINS, *The Shrine of St Peter*. London—New York, Longmans, 1956, pp. XII, 293, 18 figs in text, 32 plates. — Compte-rendu: C. A. RALEGH RADFORD, Journ. Rom. Stud. 47 (1957) 276—279. JMH

F. Musique

J. M. CHOMIŃSKI—Z. LISSA, *Historia Muzyki Powszechnej*, pod redakcją... (Histoire Générale de la Musique, sous la direction de...). Warszawa, 1957, p. 134. — On examine aussi la musique byzantine dans les premiers dix siècles de notre ère. Kap.

G. DÉVAI, Βίβλος μουσικῆς τέχνης. Acta Antiqua Acad. Scient. Hung. 5 (1957) 379—383 (avec résumé russe). — Description d'un manuscrit coté Oct. graec 13 de la Bibliothèque Nationale Széchényi récemment acquis, copié en 1816 à Constantinople. Le manuscrit contient plusieurs noms d'auteur. Gy. M.

G. DÉVAI, *Notre quinzième manuscrit de chant byzantin...* (V. Byzantinoslavica XVII, 400.) — Compte-rendu de l'auteur, Bibl. class. orient. 2 (1957) 188. D.-Je.

C. HOEG, *The Oldest Slavonic Tradition of Byzantine Music*. Proc. Brit. Acad. XXXIX. London, Cumberlege, 1954, pp. 33 + 4 pl. — Compte-rendu: H. J. W. Tillyard, Journ. of Hell. Stud. LXXVI (1956) 153. D.-Je.

L. RICHTER, *Geometer und Musiker*. Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, II. Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pp. 264—281. (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 6). S. F.

B. DI SALVO, *Qualche appunto sulla chironomia nella musica bizantina*. Orient. Christ. Period. XXIII (1957) 192—201. — Compte-rendu: T. M(I)NISC(I), Boll. B. Gr. Grottaferrata, N. S. XI (1957) 66. E. Fo.

X. RELATIONS BYZANTINOSLAVES, ETC.

A. Relations historiques et questions cyrillométhodiennes

Б. Ст. АНГЕЛОВ, *Към историята на празника на Кирил и Методий през средните векове*. (A l'histoire de la fête de Cyrille et Méthode au moyen-âge.) Сборник в чест на акад. Ал. Теодоров-Балан по случай десетдесет и петата му годишнина. Sofia, 1955, 55—68. — Une étude bien informée et utile. I. D.

А. БУРМОВ, *Исторически корени на Кирилometодиевското дело*. (Die geschichtlichen Grundlagen des Cyrillisch-Methodischen Werkes.) Списание на бълг. Акад. на Науките 1 (1957) 63—70. — Der Verfasser führt aus, daß die Entstehung des slawischen Alphabets eine historische Notwendigkeit gewesen ist. D. A.

Р. Д., *Св. равноапостолни Кирил и Методий*. (Les saints apôtres Cyrille et Méthode.) Cerkownyj Wiestnik 5 et 6 (Warszawa, 1957) 16—22 et 23—27. — C'est une courte narration concernant la vie et l'œuvre des apôtres slaves, Sts Cyrille et Méthode, vus par un orthodoxe. M. S.

Е. ГЕОРГИЕВ, *Работили ли са Кирил и Методий като просветители на българските славяни*. (Saints Cyrille et Méthode, ont-ils agi comme apôtres de la culture sur les Slaves bulgares?) Studia linguist. in honorem St. Mladenov. Sofia, 1957, 235—245. — Malgré quelques points discutables, il faut agréer l'idée fondamentale de l'auteur, qu'avant de partir pour la Grande Moravie Constantin-Cyrille et Méthode ont formé, vers 855, l'alphabet slave et ont travaillé parmi les Slaves du Sud. L'argumentation peut être élargie et précisée. Citer aujourd'hui Stritter de 1774 sur un texte byzantin constitue und anachronisme impardonnable. La bibliographie peut être enrichie aussi. I. D.

Е. ГЕОРГИЕВ, *Пренасянето на кирилometодиевата книжовна традиция от Велико Моравия в България*. (Transfert de la culture littéraire cyrillo-méthodienne de la Grande Moravie en Bulgarie.) Сборник в чест на акад. Ал. Теодоров-Балан по случай десетдесет и петата му годишнина. Sofia, 1955, 203—212. — Les deux élèves des Apôtres

slaves qui, selon la Vie de Méthode, furent laissés par l'ordre de l'empereur Basile I^{er} dans la capitale byzantine lors de la visite de Méthode en 880/1, sont, d'après l'opinion de G., à identifier avec Constantin de Preslav et un anonyme (identifié plus tard par G. avec le presbytre Grégoire) (cf. idem: *Godišnik de l'Univ. de Sofia, fac. philol. L. 1* [1955]). Il me semble pourtant qu'avant de songer à envoyer des prédicateurs slaves en Bulgarie, l'empereur Basile I^{er} devait s'occuper, de la conversion au christianisme des tribus slaves qui habitaient à cette époque dans les territoires byzantins. A cette raison il est permis de supposer que les deux élèves de l'archevêque Méthode, détenus à Constantinople sur l'ordre de Basile I^{er}, furent envoyés non en Bulgarie, mais plutôt à prêcher le christianisme aux Slaves de la Thrace, de la Macédoine ou de la Grèce de Nord. I. D.

A. F. GRABSKI, *Studia nad stosunkami polsko-ruskimi w początkach XI stulecia*. (Recherches sur les relations polono-russes au début du XI^e siècle.) *Slavia Orientalis I* (Warszawa, 1957) 164—212. — L'auteur examine les relations de la Pologne avec la Russie Kiévienne dans le premier quart du XI^e s. Il cite entre autres les sources byzantines (Porphyrogénète, Cedrenos, Léon le Diacre, etc.), il examine la politique de Basile II envers la principauté de Kiev, le conflit entre Byzance et la Germanie au sujet de l'Italie Méridionale et finalement il émet l'hypothèse que l'ambassade envoyée à Constantinople par Boleslas le Vaillant, après la prise de Kiev en 1018, avait pour but d'offrir une alliance d'amitié aux Byzantins sous certaines conditions, notamment que le prince polonais était devenu, à cette époque, un allié de Henri II, empereur germanique: comme tel il demanda au basileus de retirer son appui aux révoltés de l'Italie Méridionale sous menace, au cas de refus, de rappeler les troupes auxiliaires russes qui se trouvaient alors au service de Byzance. Kap.

R. HOFFMANN, *Крест Кирилло-Методиевский и гуситский*. (La Croix dans l'époque cyrillométhodienne et hussite.) *Православная мысль* 3 (Praha, 1957) 156—162. — L'auteur montre, que les Hussites modérés ont continué la position positive de Jean Huss, concernant l'adoration de la Ste Croix selon la pratique cyrillo-méthodienne. M. Š.

K. HORÁLEK, *Evangeliaře a čtvero-evangelia. Příspěvky k textové kritice a k dějinám staroslověnského evangelia*. (Évangélistes et tétraévangiles. Contributions à la critique du texte et à l'histoire de l'Evangile vieux-slave.) Praha, 1954, pp. 313. — Compte-rendu: J. JAHN, *Byzantinoslavica XVIII* (1957) 300—305. A. D.

K. HORÁLEK, *Св. Кирилл и семитские языки*. For Roman Jakobson. Essays on the occasion of his sixtieth birthday. Hague, 1956, pp. 230—234. — L'auteur s'occupe, dans cette étude, de savoir, si Constantin le Philosophe — St. Cyrille connaissait aussi les langues sémitiques et s'il se servait, en traduisant l'Evangile en vieux-slave, quelque fois aussi des traductions syriaque et araméenne. Dans le Prologue à l'Evangile, Constantin-St. Cyrille parle lui-même des difficultés de la traduction de l'Evangile. Dans la légende, appelée Légende de Prologue, on parle du fait que Constantin trouva, en Crimée, des livres syriaques (le texte y est mutilé par le copiste et parle des livres « russes »). H. démontre, après avoir comparé entre eux quelques exemples du texte de l'Evangile, que Constantin-St. Cyrille s'appuya incontestablement sur la traduction syriaque et, peut-être, aussi sur la traduction araméenne de l'Evangile. A. D.

A. И. КЛИБАНОВ, *К проблеме античного наследия в памятниках древнерусской письменности*. Труды отд. древнерус. лит. 13 (1957) 158—181. — L'auteur analyse l'influence des documents littéraires grecs sur la littérature russe aux 14^e—16^e siècles. Zst.

T. LEHR-SPLAWIŃSKI, *Przyczynki do badań nad żywotem Konstantyna-Cyrila (tzw. obszernym)*. (Contributions aux recherches sur la vie de Constantin-Cyrille.) Сборник в чест на акад. Ал. Теодоров-Балан по случай деветдесет и петата му годишнина. Sofia, 1955, 307—310. — Une bonne analyse du texte de Vita Constantini-Cyrilli, cap. XVI grâce à une étude comparative avec le texte grec de I Cor. XIV, 5—40. Pour renforcer son argumentation dans la dispute avec les sacerdoxes latins, Constantin-Cyrille interprétait à sa manière quelques passages du texte grec. Le texte doit être mis en rapport avec la manière polémique de l'Apôtre slave de disputer, par exemple dans la Vita Constantini-Cyrilli, cap. V, sur l'interprétation de laquelle a déjà insisté V. Pogorelov (*Byzantinoslavica IV*, 13 sqq.) à propos du texte d'Exodos, XX, 4. I. D.

J. LEIXNER, *Житие и смерть Иеронима Пражского*. (La vie et la mort de Jérôme de Prague.) *Православная мысль* 3 (Praha, 1957) 141—151. — Jérôme de Prague, ami

intime de Jean Huss, continuait les anciennes traditions cyrillométhodiennes et, à cause de ça, il se rapprochait de l'Eglise orthodoxe; fut condamné à Constance, en 1416.

M. S

М. В. ЛЕВЧЕНКО, *Очерки по истории русско-византийских отношений*, под редакцией М. Н. Тихомирова. Москва, Изд. Акад. Наук СССР, 1956, pp. 553. — In diesem seinen letzten Werke möchte Lewtschenko einen Überblick über die vielfältige byzantinisch-russischen Beziehungen geben unter besonderer Berücksichtigung der Frage nach der behaupteten Abhängigkeit der altrussischen Kultur von Byzanz. Nach einem Überblick über die bisherige Forschung werden behandelt: das frühfeudale Stadium der russischen Geschichte (Kap. I), die Verträge von 907 und 911 (Kap. II), der russische Angriff auf Konstantinopel vom Jahre 941 (Kap. III), die Nachrichten des Konstantin Porphyrogennetos über die russisch-byzantinischen Beziehungen in seiner Zeit (Kap. IV), der Kampf um Bulgarien im 10. Jahrhundert (Kap. V), der „Bericht des griechischen Toparchen“ (Kap. VI), die Annahme des Christentums durch die Kiewer Rus (Kap. VII), die politischen Beziehungen im 11. Jahrhundert (Kap. VIII), die ökonomischen und kulturellen Verbindungen in diesem und dem folgenden Jahrhundert (Kap. IX), das 12. Jahrhundert (Kap. X), die Zeit nach dem Mongolensturm (Kap. XI).

Irm.

I. NAHAJEVSKYJ, *Kyrylo-Metodijvske christianstvo v Rusi-Ukrajini*. (Analecta OSBM, series II, sectio I, vol. V.). Romae, 1954, pp. XVIII + 177. — Compte-rendu: M. LACKO, *Orient. Christ. Period.* XXIII (1957) 218—222.

E. Fo.

D. OBOLENSKY, *Byzantium, Kiev and Moscow: A Study in Ecclesiastical Relations*. Dumbarton Oaks Papers 11 (Cambridge, Mass., 1957) 21—78. — An examination of the ecclesiastical relations between Byzantium on the one hand and Kiev and Moscow on the other. The author takes the position that at the time of the conversion of the Russians it was agreed that the primates of the Russian church should be taken alternately from among the Greeks and the Russians.

P. Ch.

И. ПАНЬКЕВИЧ, *Острожницкие пергаменные отрывки миней XI—XII вв. Byzantinoslavica* XVIII, 271—274.

A. D.

A. V. SOLOVJEV, *L'influence du droit byzantin dans les pays orthodoxes*. X. Congresso Internazionale di Scienze Storiche, Relazioni VI. Firenze, 1955, 599—650. — Compte-rendu: Gy. MORAVCSIK, *Századok* 90 (1956) 766—767.

Gy. M.

O. VAŠEK, *Cyrilometodějská tradice na Moravě*. (Tradition cyrillo-méthodienne en Moravie.) Сборник в чест на акад. Ал. Теодоров-Балан по случай деветдесет и петата му годишнина. Sofia, 1955, 157—164.

I. D.

C. Relations littéraires

J. BESHAROV, *Imagery of the Igor Tale in the Light of Byzantino-Slavic Poetic Theory*. (Studies in Russian Epic Tradition, II.) Leiden, E. J. Brill, 1956. — Compte-rendu: I. ŠEVČENKO, *Speculum* 32 (1957) 538—543.

P. Ch.

Ив. ДУЙЧЕВ, *Изучение в Болгарии древнеславянской и древнеболгарской литературы за 1945—1955 гг.* Труды отдела древнерусс. литературы XIII (1957) 601—614. — On y trouvera, entre autre, des indications bibliographiques sur les publications qui ont trait aux rapports littéraires byzantino-slaves.

I. D.

Ив. ДУРИДАНОВ, *Бележки върху старобългарския превод на евангелието с оглед на влиянието на гръцкия синтаксис*. *Studia linguistica in honorem acad. St. Mledenov*. Sofia, 1957, 225—233. — En faisant une confrontation entre le texte de la version paléobulgare, l'original grec et le texte respectif en d'autres langues slaves, D. établit un certain nombre de calques syntactiques du grec dans cette version paléobulgare.

I. D.

K. HORÁLEK, *Начало на писмеността у славяните*. (Débuts de la littérature slave.) Сборник в чест на акад. Ал. Теодоров-Балан по случай деветдесет и петата му годишнина. Sofia, 1955, 417—424. — Un article qui contient plusieurs suggestions fort intéressantes. A noter surtout les idées sur l'existence d'une écriture précyrillométhodienne chez les Slaves de l'Est, sur l'analyse linguistique des traités byzantins-russes du X^e siècle, sur les essais avant Constantin-Cyrille chez les Slaves du Sud de former un alphabet slave, etc. (Cf. *Byzantinoslavica* XVII, 193.)

I. D.

V. KIPARSKY, *Le « lit d'if » et le manuscrit du Slovo d'Igor*. For Roman Jakobson. *Essays on the Occasion of his sixtieth Birthday*. Hague, 1956, pp. 254—259. — Dans

cette étude, K. s'occupe d'une leçon du texte du Slovo d'Igor, à savoir des mots на кроваты тисовѣ (cf. № 94 de l'édition de R. Jakobson, Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves VIII [1945—1947]. New York, 1948, p. 56; cf. aussi Слово о полку Игореве. Под редакцией В. П. Адриановой-Перетц, Москва-Ленинград, 1950, p. 19). On traduisait ordinairement l'adjectif тисовѣ comme тесовѣ, c.-à-d. le poète voudrait dire « sur un lit de minces planches » ou, exceptionnellement, comme тисовѣ, c.-à-d. le poète dirait « sur un lit d'if ». K. accepte la dernière traduction et explique et met de côté quelques difficultés de cette traduction (l'adjectif тисовой devrait porter l'accent sur la première syllabe, etc. Dans le VI^e tome du dictionnaire de l'Académie, publié en 1794, on trouve l'adjectif тисовой avec l'accent sur o! et avec la signification « d'if ». Parmi les collaborateurs de ce dictionnaire, on cite aussi Musin-Puškin. Mr. Kiparsky présente alors une hypothèse selon laquelle Musin-Puškin devrait connaître et posséder le manuscrit du Slovo d'Igor déjà en 1794 et non en 1795, l'année qu'on reconnaît généralement comme date de la découverte de ce précieux manuscrit. A. D.

R. A. KLOSTERMANN, *Die slavische Überlieferung der Makariusschriften...* (V. Byzantinoslavica XVII, 382.) — Compte-rendu: I. DUJČEV, *Byz. Zeitschr.* 50 (1957) 159—161. E. R.

C. НАНКОВ, *Богослужбена прослава на св. Климент Охридски*. (Les canons sur St Clément d'Ochrida.) Духовна култура XXXVII, 11—12 (1957) 46—51. — A côté des textes slaves, l'auteur a mentionné la Vie de St. Clément d'Ochrida, composée par l'archevêque d'Ochrida Théophylacte (la fin du XI^e — le commencement du XII^e s.), les canons composés par Théophylacte d'Ochrida, par Démétrios Chomatianos, Constantin Kabasilas (XIII^e s.) et par l'archevêque d'Ochrida, Grégoire (XIV^e s.). I. D.

Песен за поход на Игор, Игор Святославич, внук Олегов. (La Geste d'Igor, Igor fils de Svjatoslav, petit-fils d'Oleg.) Traduction en bulgare par L. STOJANOV. Sofia, 1954, pp. 140. — Edition représentative de l'Académie bulgare des Sciences. L'édition contient la préface et la traduction du texte vieux-russe par L. Stojanov (pp. 5—52), le texte vieux-russe (d'après l'édition de l'Académie des Sciences de l'URSS, pp. 53—71), l'étude sur le Slovo d'Igor par N. M. DILEVSKI (Le Slovo comme monument de la vieille littérature russe, pp. 75—99), une revue des traductions bulgares du Slovo par B. St. ANGELOV (pp. 101—109), et le commentaire historique au texte du Slovo par N. M. DILEVSKI (pp. 111—140). L'édition est illustrée par G. POPOV. A. D.

N. M. SIMIĆ, *Античке паралеле народне песме Краљевић Марко и вила*. (Les parallèles antiques du chant populaire Marko Kraljević et la fée.) Ziva antika 5 (1955) 68—72. — Influence grecque sur la poésie populaire serbe: II. II, 595—600; motif de la querelle entre Apollon et Marsyas. D.-Je.

A. I. STENDER-PETERSEN, *Остромир—Вышата—Янь. Генеалогическая заметка*. For Roman Jakobson. Essays on the occasion of his sixtieth Birthday. Hague, 1956, pp. 531—539. — En s'appuyant sur les citations tirées des Chroniques russes (Povešt' vremennych let), l'auteur s'occupe de l'analyse historique des relations entre Jan'—Vyšata et Ostromir. Il conclut que le scribe de l'Evangile vieux-slave, celui d'Ostromir, n'est pas le grand-père de Jan' et que Vyšata n'est pas le même personnage que Vyšata Ostromir, dont on fait mention dans la Povešt' à l'an 1064. Etude intéressante, rejetant l'opinion des autres chercheurs, et utile aux byzantinologues, s'occupant de la littérature vieille-slave et vieille-russe (cf. Slovo o Polku Igoreve). A. D.

A. V. SOLOVIEV, *Encore deux glosses sur le Dit d'Igor*. For Roman Jakobson, Essays on the occasion of his sixtieth birthday. Hague, 1956, pp. 475—484. — L'auteur s'occupe de deux problèmes du Slovo d'Igor: 1^o Il explique le passage embrouillé (le verset 209) du Dit d'Igor. Il accepte la lecture Боянь и Ходина, reconnaît Ходина avec Боянь comme deux chantres de Svjatoslav II et écarte toutes les difficultés (linguistiques et historiques) de cette lecture. — 2^o Les premiers éditeurs du Dit d'Igor ne connaissaient pas bien l'histoire de la Russie Kiévienne. Ils ne purent pas identifier les personnages historiques. Tous les princes du Dit d'Igor sont identifiés sauf Jaroslav. L'auteur veut jeter un peu de lumière historique sur Jaroslav. Sous le nom de Jaroslav, il s'agit de Jaroslav Glébovič (fils de Gléb de Mensk). A. D.

G. ŠAMŠALOVIĆ, *Byzantinische Einflüsse auf die südslavische und die Volksliteratur des Westens*. Ziva antika 7 (1957) 108—113. — L'auteur suit le motif du décor utilisant des pierres et des métaux précieux reluisant même dans l'obscurité, à partir

de la littérature antique jusqu'à celle de Byzance et du Moyen-Age Occidental. Le modèle pour tout passage est la description du palais d'Alcinoos Hom. Od. VII, 84 sq. D.-Je.

E. TURDEANU, *Notes sur la tradition littéraire du Testament d'Abraham*. Silloge Biz. in onore di S. G. Mercati (Studi Biz. e Neoell. IX). Roma, 1957, 405—410. — Questo studio dimostra ancora una volta l'importanza delle versioni slave per la ricostruzione critica di testi bizantini. Grazie all'apporto di 3 manoscritti, appartenenti a regioni e periodi diversi, ma rappresentanti tutti e tre una traduzione bulgara del „Testamento di Abramo“ (Διαθήκη Ἀβραάμ) nella sua versione breve, l'A. può giudicare il valore della tradizione manoscritta in lingua greca, nella quale emerge come poziore il ms. Paris. graecus 1613, del sec. XV. La versione slava, per i tratti arcaici del testo bulgaro, deve risalire al sec. XII.

A. VAILLANT, *Les citations des années 1110—1111 dans la chronique de Kiev*. Byzantinoslavica XVIII, 18—38. E. Fo, A. D.

D. Relations avec d'autres pays

M. Th. LASKARIS, Ἐκκλήσεις τοῦ ἐπισκόπου Μάνης Νεοφύτου πρὸς τοὺς Ἰσπανούς (1612—1613) διὰ τὴν ἀπελευθέρωσιν τῆς Πελοποννήσου. Ἑλληνικά 15 (1957) 293—310. — Neophytos, Bischof der Maina, ist als Vorkämpfer für die Befreiung des Peloponnes bekannt aus seiner Korrespondenz mit Charles de Gonzague, Herzog von Nevers. Diesen Bemühungen gingen in den Jahren 1612—1613 Verhandlungen mit der spanischen Krone voraus. Laskaris stellt diese in den historischen Zusammenhang und legt die drei entscheidenden Urkunden aus dem Archiv von Simanca vor. Irm.

Z. VÁŇA, *Mad'aři a Slované ve světle archeologických nálezů X.—XI. století*. (Les Hongrois et les Slaves à la lumière des découvertes archéologiques des Xe—XI^e siècles.) Slovenská archeol. 2 (1954) 52—104 + 8 tab. — Compte-rendu: A. PITTEROVÁ, Byzantinoslavica XVIII, 299—300. A. D.

XI. VARIA

A. J. GEORGAKAS, Περὶ τῆς καταγωγῆς τῶν Σαρακασανῶν καὶ τοῦ ὀνόματος αὐτῶν... (V. Byzantinoslavica XII, 337; XVI, 408.) — Compte-rendu: J. IRMSCHER, Byzantinoslavica XVIII, 94—97. A. D.

K. E. GRANSTREM, *Отрывок медицинского трактата Аэция из Амиды в списке X—XI века*. Виз. Врем. IX (1956) 159—169. — Compte-rendu de l'auteur, Bibl. class. orient. 2 (1957) 187. (Cf. Byzantinoslavica XVIII, 187.) D.-Je.

W. PUTZGER, *Byzantinische Erinnerungen an klassische medizinische Literatur*. Aus der byzantinistischen Arbeit der Deutschen Demokratischen Republik, T. II. Berlin, Akademie-Verlag, 1957, pp. 253—263. (Berliner Byzantinistische Arbeiten, 6.) — Die Autorität, die Hippokrates als Begründer und Galenos als „Vollender“ der griechischen Medizin besaßen, hinderte die Nachfolger auf Jahrhunderte hinaus am eigenen Schaffen. Vielmehr sahen sie als ihre Aufgabe das Ordnen und Zusammentragen des Vorhandenen an. So entstand eine umfangreiche Kompendienliteratur, die aber mit der Zeit ebenfalls immer kürzer zusammengefaßt wurde. Der Verfasser stellt einen Teil eines solchen Auszuges (Ideler I, 294 f. in: *Physici et medici Graeci minores*, I, Berlin 1841) den dazu gehörigen Stücken aus einem Lehrvortrag eines Arztes aus dem Kanon der hippokratischen Schriften (Περὶ φύσιος παιδίου VII, 470 ff. Littré) gegenüber und vergleicht die Arbeit des Kompilators mit der Vorlage. S. F.

Byzantinoslavica č. 2, ročník XIX. Vydává Slovanský ústav Českosloveské akademie věd (Praha 1, Valentinská 1) v Nakladatelství ČSAV (Praha 2, Vodičkova 40). — Administrace: Poštovní novinový úřad, Praha 3, Jindřišská 14. Rozšiřuje Poštovní novinová služba, která spolu s poštovními doručovateli přijímá objednávky a vyřizuje reklamace. — Tiskne Knihtisk, n. p., závod 01 v Praze. Vychází dvakrát ročně, předplatné 50,— Kčs.

Toto číslo vyšlo v říjnu 1958.

Cena 25,— Kčs. A-09790.

SOMMAIRE

M. Paulová/Prag: <i>Die tschechisch-byzantinischen Beziehungen und ihr Einfluß</i>	195
Gy. Moravcsik/Budapest: <i>Die Problematik der byzantinisch-ungarischen Beziehungen</i>	206
A. Elian/Bucarest: <i>Les rapports byzantino-roumains. Phases principales et traits caractéristiques</i>	212
H. Evert-Kappesowa/Lódz: <i>L'état et l'avenir des études byzantines en Pologne</i>	226
J. Irmscher/Berlin: <i>Die byzantinisch-deutschen Beziehungen als Forschungsaufgabe</i>	231
M. Gough/Edinburgh: <i>A Fifth Century Silver Reliquiary from Isauria</i>	244
D. Winfield/London: <i>Four Historical Compositions from the Medieval Kingdom of Serbia</i>	251
A. Vaillant/Paris: <i>Le Saint Ephrem slave</i>	279

Comptes-rendus:

<i>Bibliothèque Nationale, Département des périodiques. Paris. Catalogue collectif des périodiques conservés dans les bibliothèques de Paris et dans les bibliothèques universitaires de France. Périodiques slaves en caractères cyrilliques. Etat des collections en 1950</i> (R. Guillard/Paris)	287
VI. Mošin, <i>Čirilski rukopisi Jugoslavenske akademije. I: Opis rukopisa</i> (A. Dostál/Prague)	288
A. Dostál, <i>Studie o vidovém systému v staroslověnině</i> (V. Machek/Brno)	290
Jakob Unrest, <i>Österreichische Chronik. Herausgegeben von K. Grossmann</i> (E. Werner/Leipzig)	294
K. Amantos, <i>Σχέσεις Ἑλλήνων & Τούρκων, ἀπὸ τοῦ ἐνδεκάτου αἰῶνος μέχρι τοῦ 1821</i> (E. Frances/Bucarest)	296
K. N. Juzbašjan, <i>Классовая борьба в Византии в 1180—1204 гг. и четвертый кресцовый поход</i> (E. Frances/Bucarest)	299
Fr. Dölger, <i>Ein Fall slavischer Einsiedlung im Hinterland von Thessalonike im 10. Jahrhundert</i> (I. Dujčev/Sofia)	301
D. Csallány, <i>Archäologische Denkmäler der Awarenzeit in Mitteleuropa</i> (B. Zástěrová/Prag)	305
V. Hrubý, <i>Základy kostela na staroslovanském pohřebišti ve Starém Městě „Na vavách“</i> (J. Sláma/Prag)	311
<i>Matthäus-Kommentare aus der Griechischen Kirche, aus Katenenhandschriften. Gesammelt und herausgeben von J. Reuss</i> (G. Glockmann/Berlin)	314
M. Brandt, <i>Susret viklifizma s bogomilstvom u Srijemu</i> (E. Werner/Leipzig)	316
D. A. Kazačkova, <i>Към въпроса за богомилската ерес в древна Русия през XI в.</i> (E. Werner/Leipzig)	317
E. Werner, <i>Богомилството и ранносредновековните ереси в латинския Запад</i> (I. Dujčev/Sofia)	318
E. Georgiev, <i>Кирил и Методий, основоположници на славянските литератури</i> (K. Horálek/Prague)	319